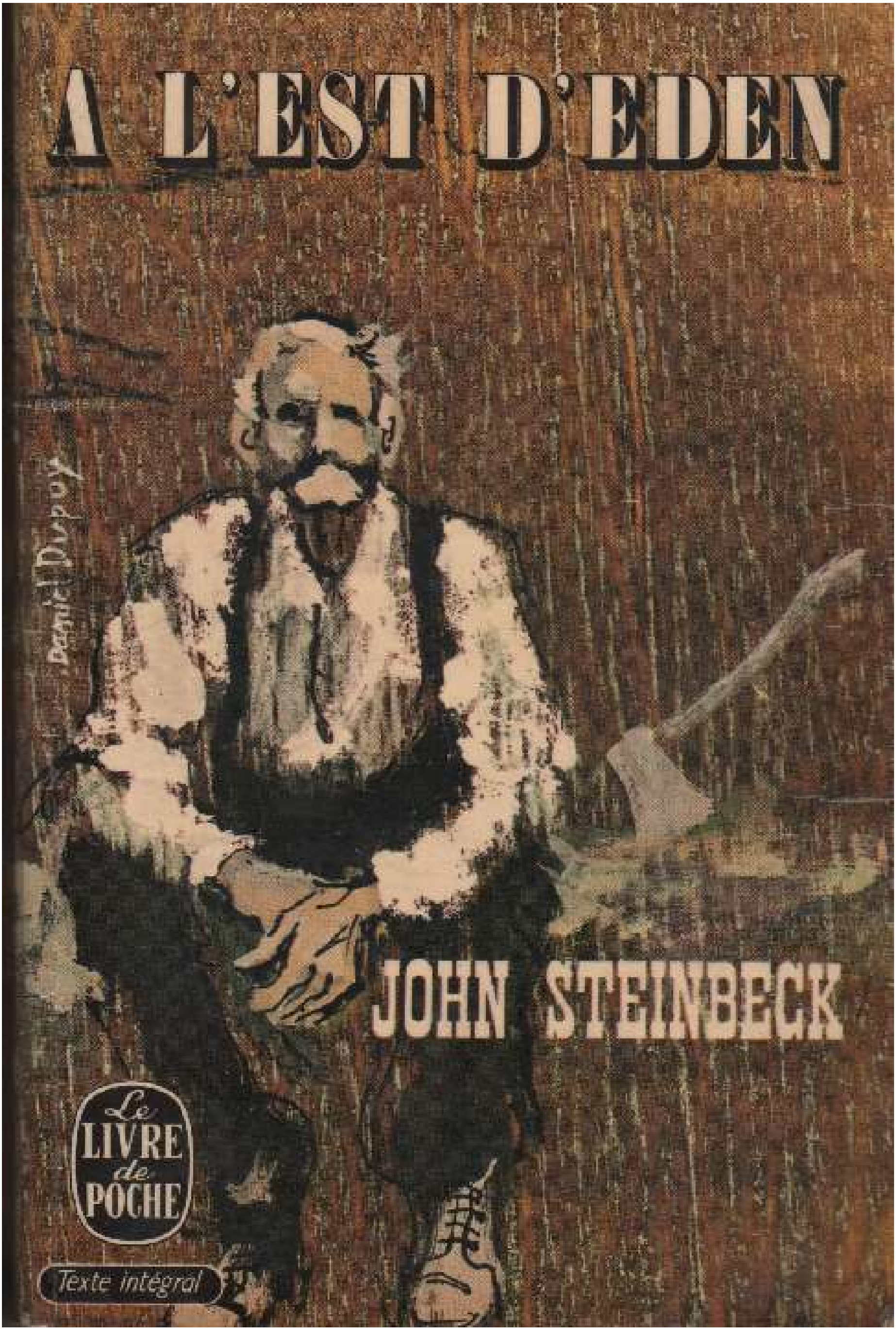
A L'EST D'EDEN
Daniel Dupuy
JOHN STEINBECK
Le LIVRE de POCHE
Texte intégral

JOHN STEINBECK
À l'est d'Eden

roman traduit de l'américain par
J. C. Bonnardot

ÉDITIONS MONDIALES

À L'EST D'EDEN

John Steinbeck est né le 27 février 1902 à Salinas (Californie). Il se passionne pour la biologie marine qu'il étudie à l'université de Stanford, avant que son esprit aventureux l'entraîne à exercer divers métiers. Devenu régisseur d'un domaine enseveli pendant de longs mois sous la neige, il trouve enfin sa vocation : écrire. Il dépeint avec humour et tendresse les petites gens de Californie, la ville de Monterey, la vallée de la Salinas, notamment dans Tortilla Flat *(1935),* Des Souris et des hommes *(1937),* La Rue de la Conserverie *(1946),* À l'est d'Eden *(1952),* Tendre Jeudi *(1954). Le souffle épique qui passe dans* Les Raisins de la colère *lui* vau*t le prix Pulitzer (1959). Il reçoit le prix Nobel en 1962.*

PASCAL COVICI

Cher Pat,

Alors que je sculptais une statuette de bois, tu t'es approché et tu m'as dit :

« Pourquoi ne fais-tu pas quelque chose pour moi ? »

Je t'ai demandé ce que tu voulais.

« Un coffret, as-tu répondu.

– Pour quoi faire ?

– Pour mettre des choses dedans.

– Quelles choses ?

– Tout ce que tu as. »

Ton coffret, le voici. J'y ai déposé tout ce que j'ai, ou presque, et il n'est pas plein. La douleur et la passion y sont, les bons jours et les mauvais, et les mauvaises pensées comme les bonnes, le plaisir de façonner et quelque désespoir, et la joie indescriptible de créer.

Et, par-dessus tout, il y a ma gratitude et l'amour que je le porte.

Et le coffret n'est pas encore plein.

John.

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre I

La vallée de la Salinas est en Californie du Nord. C'est un long sillon à fond plat entre deux chaînes de montagnes. La rivière y déroule ses méandres jusqu'à la baie de Monterey.

Je me rappelle mes noms d'enfance pour les plantes et les fleurs secrètes de la Vallée, la cachette de chacun de ses crapauds et l'heure estivale où s'éveillent ses oiseaux. Je me rappelle ses saisons et ses arbres, ses gens et leur démarche ; je me rappelle même ses odeurs. La mémoire olfactive est très riche.

Je me rappelle les monts du Gabilan qui dominaient la Vallée à l'Est, monts clairs et gais, pleins de soleil et de joliesse, monts fascinants dont on avait envie de gravir les sentiers tièdes comme on désire escalader les genoux d'une mère chérie. C'étaient de séduisantes montagnes sous leur parure d'herbe brûlée. À l'Ouest, la chaîne de Santa Lucia se découpait sur le ciel, écran entre la mer et la Vallée, masse sombre et secrète inamicale et dangereuse. J'ai toujours eu peur de l'Ouest, j'ai toujours aimé l'Est. Je ne saurais dire pourquoi. Peut-être parce que le matin naissait des Gabilans et que la nuit tombait des crêtes de Santa Lucia. Peut-être les sentiments que j'éprouvais pour les deux montagnes étaient-ils liés à la naissance et à la mort du jour.

De chaque côté de la Vallée, des torrents dévalaient les gorges pour se jeter dans la Salinas. Au cours des hivers pluvieux, les torrents s'enflaient et venaient grossir la Salinas qui, bouillonnante et furieuse, quittait son lit pour détruire. Elle entraînait la terre des fermes riveraines ; elle arrachait et charriait granges et maisons ; elle prenait au piège et noyait dans son flot bourbeux vaches, cochons et moutons, et les roulait vers la mer. Puis, avec la fin du printemps, la rivière regagnait son lit et les bancs de sable apparaissaient. En été, elle se terrait. De l'élément liquide, seules subsistaient des flaques à l'emplacement des tourbillons hivernaux. L'herbe reculait et les saules se redressaient, empanachés de débris. La Salinas n'était qu'une rivière saisonnière et capricieuse, tour à tour dangereuse et

timide – mais nous n'avions que celle-là et nous en étions fiers. On peut être fier de n'importe quoi si c'est tout ce que l'on a. Moins on possède, plus il est nécessaire d'en tirer vanité.

Entre les deux chaînes de montagnes, au pied des contreforts, le sol de la Vallée est de niveau, car c'était, il y a des siècles, le fond d'un fjord d'une centaine de milles de long. L'embouchure de la rivière – où se trouve actuellement Moss Landing – formait, il y a des centaines d'années, le goulet de ce long bras de mer.

Un jour, à l'intérieur des terres, mon père creusa un puits. La sonde rencontra d'abord une couche d'humus, puis des graviers. Ensuite vint du sable blanc mêlé de coquilles et même de débris d'os de baleine. Sous la couche de vingt pieds de sable, c'était à nouveau la terre végétale. La sonde traversa une pièce de séquoia, ce bois rouge qui ne pourrit pas. Avant d'être une mer, la Vallée avait été une forêt. Parfois, la nuit, je devinais la forêt de séquoias et la mer qui l'avait engloutie.

Sur les terres plates la couche d'humus était épaisse et fertile. Il suffisait d'un bon hiver pluvieux pour qu'elle se couvrît d'herbe et de fleurs. La floraison de printemps, les années humides, était un spectacle incroyable. Le fond de la Vallée et les contreforts des collines se paraient d'un tapis de lupins et de pavots. Une femme m'a dit un jour que, pour mettre en valeur un bouquet de fleurs colorées, il fallait y ajouter quelques espèces blanches. Chaque pétille de lupin est cerné de blanc et les champs sont d'un bleu inimaginable. Des atolls de pavots émergeaient çà et là, d'une couleur brûlante. Si l'or en fondant émettait des vapeurs et que l'on puisse les recueillir, peut-être auraient-elles la couleur du pavot de Californie. Ensuite venait la saison de la moutarde jaune. Elle était si haute lorsque mon grand-père arriva dans la Vallée qu'un homme à cheval la dépassait seulement de la tête. Sur les terres hautes, l'herbe était semée de boutons d'or, de primevères et de pensées jaunes à cœur noir. Un peu plus tard, on voyait apparaître des bouquets de castillèje rouge et jaune. C'était la flore des grands espaces exposés au soleil.

Sous les chênes verts, dans la lumière tamisée, les cheveux de Vénus embaumaient. Sur les bords des ruisseaux pendaient des bouquets de cétéracs. Et puis, il y avait les jacinthes, petites lanternes d'un blanc ivoire, fleurs magiques et rares dont l'aspect même éveillait l'idée de péché. L'enfant qui en trouvait une se sentait magnifié, isolé du monde pour toute la journée.

Quand venait le mois de juin, l'herbe s'étiolait et la Vallée tournait au brun, mais un brun où n'entrait que de l'or, du safran et du rouge. Alors, jusqu'aux prochaines pluies, la terre se desséchait et les cours d'eau tarissaient. Des craquelures apparaissaient sur le sol uni. La Salinas était épongée par son lit de sable. Le vent soufflait dans la Vallée, soulevant poussière et paille, gagnant en force et en âpreté comme il descendait vers le Sud. Il desséchait la gorge, irritait la peau et brûlait les yeux. Les

hommes aux champs portaient des lunettes et se protégeaient le nez par un mouchoir noué sous les yeux. Le vent tombait le soir.

La couche de terre végétale était épaisse au fond de la Vallée, mais elle s'amincissait sur les contreforts. Plus on montait, plus elle s'amenuisait, dénudant la roche, pour n'être plus, à la limite de la garrigue, qu'un tapis de silex qui brûlait les yeux sous le soleil.

Jusqu'ici je n'ai parlé que des années fastes où les pluies étaient abondantes. Mais il y avait aussi les années sèches, terreur de la Vallée. L'eau suivait un cycle étalé sur trente ans : d'abord venait cinq ou six magnifiques années humides avec dix-neuf à vingt-cinq pouces d'eau ; c'était un débordement d'herbe. Puis, six ou sept bonnes années avec leurs douze à seize pouces ; ensuite c'étaient les années sèches avec leurs maigres sept à huit pouces. La terre durcissait, les plantes ne trouvaient pas la force de pousser et la pelade dénudait la Vallée. Les chênes verts semblaient pétrifiés et l'armoise était grise. Le sol se fendillait, les ruisseaux tarissaient, le bétail mâchonnait des ramilles sèches ; les vaches maigrissaient et quelquefois crevaient de faim. Les gens, s'ils voulaient boire, devaient aller chercher leur eau dans des barriques. Alors les fermiers et les éleveurs maudissaient leur Vallée. Des familles vendaient pour une bouchée de pain et s'en allaient. C'était immanquable : pendant les années sèches, les gens oubliaient les années prospères et, dès que la pluie revenait, ils oubliaient la sécheresse. Il en était toujours ainsi.

Telle était la longue vallée de la rivière Salinas. Son histoire était celle de tout le pays. Il y avait d'abord eu des Indiens, mais d'une race dégénérée, sans énergie, incapables d'inventer ou de cultiver, se nourrissant de pucerons, de sauterelles et de coquillages, trop paresseux pour chasser ou pêcher, mangeant ce qui se présentait, ne cultivant pas et broyant des glands en guise de farine. Leurs guerres mêmes n'étaient que pitoyables pantomimes.

Puis vinrent les conquérants espagnols, gens durs, voraces et réalistes. Zélateurs farouches et joailliers experts, ils collectèrent les âmes et les pierres précieuses. Ils passèrent au crible les monts et les vallées, ils ratissèrent les horizons. Certains d'entre eux s'établirent sur des terres grandes comme des royaumes, dons de rois d'Espagne ignorant la valeur du cadeau. Ils vécurent une vie de féodaux pauvres. Leurs troupeaux paissaient en liberté et se multipliaient. Périodiquement, les propriétaires tuaient les bêtes pour en tirer le cuir des bottes et le suif des chandelles et laissaient la viande aux vautours et aux coyotes.

Lorsqu'ils arrivèrent, les Espagnols durent baptiser tout ce qu'ils voyaient. C'est le premier devoir d'un explorateur – son devoir et son privilège. Il faut baptiser un lieu avant d'inscrire son nom sur la carte dessinée à la main. Ces gens étaient pieux, et seuls les prêtres, infatigables compagnons des soldats, savaient lire, écrire, tenir le journal et dessiner les cartes. Les premiers lieux furent donc baptisés de noms de saints ou de

fêtes religieuses célébrées au hasard des haltes. Il y a beaucoup de saints, mais le calendrier n'est pas inépuisable. Aussi trouve-t-on des répétitions dans les premiers baptêmes. Nous avons : San Miguel, San Michael, San Ardo, San Bernardo, San Benito, San Lorenzo, San Carlos, San Francisquito. Puis viennent les fêtes : Natividad – la Nativité ; Nacimiento – la naissance ; Soledad – la solitude. Mais certains endroits furent baptisés d'après l'état d'esprit de l'expédition ce jour-là : Buena Esperanza – bon espoir ; Buena Vista – pour le panorama ; Chualar – car l'endroit était joli. Puis vinrent les noms descriptifs : Paso de los Bobles – à cause des chênes ; Los Laureles – pour les lauriers ; Tularcitos – pour les roseaux d'un étang ; et Salinas – pour l'alcali qui était blanc comme le sel. Puis on baptisa un endroit pour l'animal qu'on y avait vu : Gabilanes – pour les faucons qui volaient dans ces montagnes ; El Topo – pour les taupes ; Los Gatos – pour les chats sauvages. La conformation naturelle suggérait parfois un nom : Tassajara – une tasse et sa soucoupe ; Laguna Seca – un lac à sec ; Corral de Tierra – une barrière de terre ; Paraiso – le paradis.

Puis vinrent les Américains, plus voraces parce que plus nombreux. Ils s'emparèrent des terres et, pour rester dans la légalité, refirent les lois. Ils fondèrent des fermes, d'abord dans les vallées, puis sur les pentes douces des contreforts – petites maisons de bois avec des toits en copeaux de séquoia, enclos de planches brutes. Partout où un filet d'eau sortait de la terre, une maison s'élevait, abritant une famille qui aussitôt croissait et multipliait. On vit apparaître des géraniums et des rosiers dans les jardinets. Les pistes se creusèrent d'ornières tracées par les chariots. Un damier de blé, d'avoine et d'orge chassa la moutarde jaune. Tous les dix milles, sur les routés fréquentées, un magasin général et un maréchal-ferrant s'installèrent. Autour de ces points naquirent de petites villes : Bradley, King City, Greenfield.

Plus encore que les Espagnols, les Américains baptisèrent les lieux de noms descriptifs. Ces noms exercent une grande fascination sur moi, car chacun d'eux suggère une histoire oubliée. Je pense à Boisa Nueva – la bourse neuve ; Morocojo – le Maure Boiteux (qui était il et comment arriva-t-il jusque-là ?) ; le Canyon du Cheval Sauvage et celui du Pan de Chemise. Les lieux sont marqués à jamais par ceux qui les baptisèrent, respectueux ou irrespectueux, poétiques ou moqueurs. On peut appeler n'importe quoi San Lorenzo, mais Canyon du Pan de Chemise ou Maure Boiteux à une autre saveur.

Pour briser la violence du vent qui menaçait d'entraîner la terre labourée, les fermiers plantèrent en chicane des rangées d'eucalyptus d'un mille de long.

Voilà quel était l'aspect de la vallée de la Salinas quand mon grand-père, en compagnie de sa femme, s'installa dans les collines, à l'Est de King City.

Chapitre II

Pour essayer de reconstituer l'histoire des Hamilton, j'ai dû me fier à des « on-dit », feuilleter de vieux albums de photographies et évoquer des souvenirs parfois imprécis et souvent enjolivés, car, à part les actes de naissance, de mariage, de propriété et de décès, ils n'ont pas laissé de traces dans les archives de la Vallée. Ce n'étaient pas des gens éminents.

Le jeune Samuel Hamilton et sa femme venaient de l'Irlande du Nord. Il était le fils de petits fermiers qui, depuis des centaines d'années, vivaient de leur terre dans leur maison de pierre. Les Hamilton étaient remarquablement bien élevés et cultivés. Et, comme il est fréquent dans leur vert pays, ils étaient apparentés à des gens fort importants et à des gens fort simples ; deux cousins peuvent être l'un baronnet, l'autre mendiant. Les Hamilton descendaient des rois de la vieille Irlande, comme tout Irlandais qui se respecte.

J'ignore pourquoi Samuel abandonna la maison de pierre et les verts arpents de ses ancêtres. Il ne faisait pas de politique et il est peu vraisemblable qu'il ait été chassé pour menées antigouvernementales ; et, comme il était foncièrement honnête, cela élimine tout motif d'ordre policier. L'amour – laissait-on entendre à mots couverts dans ma famille – en était la cause ; mais un amour pour une autre femme que celle qu'il avait épousée. S'était-il traduit par une réussite trop totale ou par un échec ? Je ne le sais pas. Nous avons toujours préféré opter pour la première solution. Comment supposer qu'une campagnarde irlandaise eût pu refuser le séduisant Samuel ?

Il arriva dans la Vallée avec des forces neuves, le courage au cœur, inventif, et débordant d'énergie. Il avait les yeux très bleus et, lorsqu'il était fatigué, l'un d'eux roulait légèrement vers l'extérieur. C'était un homme robuste mais doué d'une sorte de délicatesse. Malgré le travail salissant de la ferme, il semblait toujours immaculé. Il était habile de ses mains : bon forgeron, charpentier et menuisier adroit, il pouvait créer toutes sortes de choses avec de simples morceaux de bois et de fer. Il inventait sans cesse de nouvelles méthodes pour faire mieux et plus vite ce que l'on faisait autrement depuis toujours. Mais il n'eut jamais le don de gagner de l'argent. D'autres hommes l'avaient qui s'enrichirent en exploitant les inventions de Samuel. Il demeura un salarié toute sa vie.

Je ne sais pourquoi il se fixa dans la vallée de la Salinas. C'était un choix étrange de la part d'un homme qui venait d'une verte contrée. Il faut dire qu'il arriva pendant la période humide du cycle, environ trente ans avant la fin du siècle. Sa femme l'accompagnait : une petite Irlandaise sèche et solide, aussi dénuée d'humour qu'un poulet, une presbytérienne austère, enfermée dans un système de valeurs morales qui vous coupait toute envie de jouir des charmes de la vie.

Je ne sais pas où Samuel la rencontra, ni comment il lui fit sa cour, ni comment il l'épousa. L'image d'une femme à sa ressemblance devait être gravée quelque part dans son cœur. Samuel respirait l'amour, mais jamais le moindre bruit ne courut qu'il trompait sa femme.

Lorsque Samuel et Liza arrivèrent dans la vallée de la Salinas, toute la bonne terre plate, les coteaux fertiles et les forêts étaient pris, mais il y avait encore des terrains de pourtour. À l'Est de l'actuelle King City, au milieu des collines dénudées, Samuel Hamilton s'établit.

Il suivit la méthode habituelle. Le gouvernement lui accorda un quartier pour lui, un quartier pour sa femme, et un quartier pour l'enfant à naître, car elle était enceinte. Avec les années, neuf enfants naquirent – quatre garçons et cinq filles – et la ferme s'agrandit d'un quartier par enfant, ce qui faisait onze quartiers, soit mille sept cent soixante arpents.

Si la terre avait eu une quelconque valeur, les Hamilton auraient été des gens riches, mais c'étaient de durs et secs arpents. Il n'y avait pas d'eau et le silex crevait la mince couche d'humus. L'armoise même y dépérissait et les chênes étaient rabougris par manque d'humidité.

Même au cours des bonnes années, l'herbe était si maigre que le bétail s'exténuait en marches incessantes à la recherche d'une pâture. Du haut de leurs collines dénudées, les Hamilton avaient une belle vue sur les terres grasses du fond de la Vallée et le verdoiement où coulait la Salinas.

Samuel bâtit de ses mains sa maison, une grange et un atelier de maréchal-ferrant. Il comprit très vite que, même s'il avait dix mille arpents sur ces collines, il pourrait y mourir de faim. Alors il fabriqua une foreuse et il alla creuser des puits chez d'heureux propriétaires. Puis, avec une batteuse de sa fabrication, il descendit dans la Vallée battre les moissons qui ne pouvaient pas pousser sur son propre sol. Dans son atelier, il aiguisa des socs de charrue, répara des herses, ressouda des moyeux brisés et ferra des chevaux. De toutes les parties de la Vallée, des fermiers lui apportaient des outils à réparer ou à améliorer. De plus, ils aimaient entendre Samuel parler de poésie et de philosophie et de l'évolution des idées dans le monde qui continuait d'exister à l'extérieur de la vallée de la Salinas. Samuel avait une belle voix profonde. Aussi bon chanteur qu'orateur, il n'avait pas d'accent à proprement parler, mais ses inflexions et la cadence de son émission flattaient l'ouïe des fermiers d'en bas, gens fort taciturnes. Ils apportaient du whisky et s'offraient de franches rasades à l'abri du regard désapprobateur de Mrs. Hamilton, postée derrière la fenêtre de sa

cuisine. Ensuite, ils mâchaient des grains d'anis sauvage pour couvrir l'odeur de l'alcool. Quand trois ou quatre hommes ne formaient pas cercle autour de la forge, écoutant Samuel et son marteau, c'était un mauvais jour. Les fermiers disaient qu'il était un génie comique et ils répétaient ses histoires. Mais dans leurs cuisines, elles n'avaient plus la même saveur et ils se demandaient comment ils avaient fait pour en perdre une partie sur le chemin du retour.

Avec sa foreuse, sa batteuse et sa forge, Samuel aurait dû être riche, mais il n'avait pas le sens des affaires. Ses clients, toujours à court d'argent, promettaient de payer après la moisson, puis après Noël, puis après… Après ils oubliaient. Samuel ignorait l'art de le leur rappeler. Aussi les Hamilton restèrent-ils pauvres.

Chaque année, régulièrement, naissait un enfant. Les quelques médecins au pays, harassés de travail, étaient rarement appelés pour une naissance, à moins que l'heureux événement ne se transformât en cauchemar. Samuel Hamilton mit au monde tous ses enfants, coupa et noua les cordons ombilicaux, claqua les petites fesses et nettoya tout le gâchis. Lorsque son plus jeune enfant naquit et commença d'étouffer, Samuel colla sa bouche à celle du nouveau-né et lui insuffla la vie. Son habileté et sa délicatesse étaient si grandes que l'on l'appelait à vingt milles à la ronde pour les accouchements – que ce fût une jument, une génisse ou une femme.

Il avait un gros livre noir, toujours à portée de la main, dont le dos s'ornait d'un titre en lettres dorées : *La Médecine familiale du Docteur Gunn.* Certaines pages étaient écornées et déchirées ; d'autres ne furent certainement jamais ouvertes à la lumière. Feuilleter le *Docteur Gunn* est un excellent moyen de connaître l'histoire médicale des Hamilton. Les pages usées traitaient des fractures, coupures, coups, oreillons, rougeole, tour de rein, scarlatine, diphtérie, rhumatismes, douleurs féminines, hernie – et évidemment de tout ce qui se rapportait à la grossesse et à l'accouchement. Quant aux chapitres sur la blennorragie et la syphilis, ils étaient intacts – ce qui prouve que les Hamilton étaient soit vertueux, soit veinards.

Douceur de parler, tendresse de l'âme, Samuel n'avait pas son pareil pour calmer les crises de nerfs et apaiser un enfant apeuré. C'était un homme propre, et son esprit était immaculé. Les visiteurs de la forge s'arrêtaient pour un moment de jurer – non sous l'effet d'une contrainte, mais automatiquement, comme si l'endroit ne s'y était pas prêté.

Peut-être à cause du rythme de son parler, Samuel garda toujours quelque chose d'étranger. Les hommes, ainsi que les femmes, lui confiaient des choses dont ils ne se seraient pas ouverts à des parents ou des amis. Etranger à la communauté, Samuel était sûr comme un tombeau.

Quoique Irlandaise elle aussi, Liza Hamilton était fort différente. Dans sa petite tête ronde roulaient, comme des billes, des idées toutes faites. Elle

avait le nez retroussé et un petit menton rentré.

C'était une bonne cuisinière, et sa maison – car c'était sa maison – était brossée, époussetée et lavée. Ses grossesses ne l'empêchaient pas de travailler, sauf pendant les deux dernières semaines. Elle devait avoir un bassin en fanons de baleine, car elle eut successivement de fort gros enfants.

Liza avait un sens merveilleusement poussé du péché. L'oisiveté était un péché ainsi que les jeux de cartes, qui étaient une forme d'oisiveté à ses yeux. Elle se méfiait des distractions – qu'elles se présentassent sous forme de danse, de chant, ou même de rire – car les gens qui s'amusent sont une proie offerte au démon. Et c'était grand dommage, car Samuel avait le rire facile. Mais je suppose que Samuel, même sérieux, était une proie toute trouvée pour le démon. Sa femme le protégeait chaque fois qu'elle le pouvait.

Elle se tirait les cheveux en arrière et les rassemblait sur sa nuque en chignon. Si je ne puis me rappeler la façon dont elle s'habillait, c'est qu'elle portait des vêtements à la ressemblance de son caractère. Elle n'avait pas la moindre dose d'humour et une pointe d'esprit était chose rare chez elle. Elle n'eut aucune faiblesse de grand-mère et effraya ses petits-enfants. Elle supporta bravement les souffrances de sa vie, convaincue que telle était la volonté de son Dieu. La récompense viendrait plus tard.

Chez les premiers arrivants dans l'Ouest, et en particulier ceux qui venaient des petites fermes d'Europe jalousement défendues et cadastrées, la vue de toute cette terre que l'on pouvait acquérir en signant un papier et en y bâtissant sa maison, éveilla une furieuse folie de propriété. Ils voulaient de la terre – bonne si possible, mais de la terre avant tout. Peut-être se rappelaient-ils inconsciemment que la puissance des féodaux était basée sur la propriété terrienne. Les premiers arrivés prirent des terres dont ils n'avaient pas besoin et qu'ils ne pouvaient cultiver, des terres sans valeur pour le seul plaisir de les posséder. Et tous les rapports changèrent. Un homme qui aurait vécu à l'aise sur dix arpents en Europe, menait une vie de chien sur deux mille arpents en Californie.

Il ne fallut pas longtemps pour que toutes les collines dénudées entre King City et San Ardo fussent partagées entre des familles misérables, égaillées à travers les monts, luttant farouchement pour arracher leur vie au sol rocailleux. Ces gens partagèrent avec les coyotes une vie de désespoir, à la limite du monde de la Vallée. Ils étaient arrivés sans argent, sans matériel, sans outils, ignorant les techniques d'agriculture à appliquer dans ce pays nouveau pour eux. Je me demande s'ils étaient divinement stupides ou animés d'une foi immense. En tout cas, une aventure collective de cette importance ne doit pas se reproduire tous les jours sur le globe. Ces familles croissèrent et multiplièrent. Elles possédaient un outil ou une arme que l'on ne sait plus utiliser de nos jours. Peut-être le déterrera-t-on un jour ? On dit que ces gens tiraient de leur foi en un Dieu juste et bon la

force de vivre et que les autres problèmes se résolvaient d'eux-mêmes. Mais je crois que c'est parce qu'ils avaient confiance en eux-mêmes en tant qu'hommes, parce qu'ils se savaient, par-delà le doute, des entités morales solides, qu'ils pouvaient offrir à Dieu leur courage et leur dignité pour qu'il les leur rendît en partage. Si de tels actes n'ont plus cours, c'est peut-être parce que les hommes n'ont plus confiance en eux. Et s'il en est ainsi, il ne leur reste plus qu'une chance : trouver un homme solide, ignorant le doute, et même s'il a tort, s'accrocher de toutes leurs forces aux basques de son habit.

Si bien des gens débarquaient dans la Vallée sans un sou, d'autres, ayant vendu autre part, arrivaient avec de l'argent pour commencer une nouvelle vie. Ils achetaient de la terre, mais de la bonne terre et faisaient bâtir une maison en beau bois. Ils avaient des tapis et leurs fenêtres s'ornaient de petits losanges de verre coloré. Ces familles étaient nombreuses. Elles arrachaient la moutarde jaune et plantaient du blé.

Adam Trask était du nombre.

Chapitre III

Adam Trask vit le jour en 1862 dans une ferme du Connecticut. Six mois après le départ de son père enrôlé dans une milice régionale. Tout en portant son fils, tout en exploitant la ferme, la mère d'Adam trouva le temps d'embrasser une théosophie primitive. Pressentant que son mari serait tué par ces sauvages barbares qu'étaient les rebelles, elle se mit en état de le joindre dans ce qu'elle appelait l'au-delà. Il était de retour dans son foyer six semaines après la naissance d'Adam, la jambe droite coupée à hauteur du genou, clopinant sur un pilon fendu qu'il s'était taillé dans une pièce de hêtre. En arrivant, il sortit de sa poche la balle de plomb qu'on lui avait donnée à mordre pendant qu'on lui coupait la jambe.

Cyrus avait le diable au corps – voilà ce qu'on avait toujours dit du père d'Adam. C'était un risque-tout, un sauvage qui conduisait son attelage à des vitesses folles. Et sa mutilation ne l'avait pas assagi. Sa jambe de bois devenait un moyen de séduction : on en venait à l'envier presque. Sa carrière militaire, de courte durée, avait été une source de plaisir. Sa nature vigoureuse avait trouvé durant la courte période d'entraînement les exutoires nécessaires dans la boisson, le jeu et la fréquentation des maisons closes. Lorsqu'il descendit vers le Sud pour relever une unité engagée, les plaisirs changèrent mais furent tout aussi intenses. Il visita du pays, chaparda des poulets et culbuta des femelles sudistes dans les meules de foin. L'horreur monotone des manœuvres ne l'affectait pas. Il vit l'ennemi pour la première fois un matin de printemps à huit heures. À huit heures trente, il était touché à la jambe droite par un éclat d'obus qui lui déchirait les chairs et lui émiettait les os. Il eut de la chance, les Sudistes reculèrent et les médecins l'évacuèrent vers l'arrière. Là, pendant que l'on cisaillait les tendons, que l'on sciait les os et que l'on cautérisait les chairs à vif, Cyrus Trask vécut ses cinq minutes d'horreur. D'ailleurs les marques de dents sur la balle en étaient la preuve. Il souffrit énormément pendant que le moignon se cicatrisait dans les étranges conditions d'asepsie qui régnaient alors dans les hôpitaux. Mais Cyrus était costaud et crâne. Malgré moignon et béquille, il alla choper derrière une pile de madriers, avec une Négresse à dix *cents,* une virulente chaude-pisse. Dès qu'il eut taillé sa nouvelle jambe de hêtre et compris le malheur qui le frappait, il partit en clopinant à la recherche de la Négresse. Il se complaisait à raconter à ses copains

d'hôpital ce qu'il ferait à la fille s'il mettait la main dessus. Il projetait de lui couper le nez et les oreilles et de se faire rendre son argent. Tout en fignolant son pilon, il montrait à ses compagnons comment il s'y prendrait : « Et quand j'en aurai fini avec elle, elle aura vraiment une sale gueule pour une putain. Même un Indien soûl n'en voudra pas. » La Négresse de ses amours dut se douter de ce qui l'attendait, car elle disparut. Cyrus fut démobilisé. Sa blennorragie ne coulait plus. Lorsqu'il rentra chez lui dans le Connecticut, il lui restait juste assez de gonocoques pour contaminer sa femme.

Mme Trask était une femme incolore et renfermée. Nul rayon de soleil n'avait jamais enflammé ses joues et nul vrai sourire n'avait jamais contracté les muscles de ses lèvres. Elle employait la religion comme agent thérapeutique pour soigner le monde et elle-même. Si le mal évoluait, elle adaptait la religion au mal. Lorsqu'elle comprit que la théosophie qu'elle avait bâtie pour communiquer avec un époux mort se montrait inutile, elle chercha quelque nouvelle raison de souffrir. Elle fut vite récompensée par l'infection que Cyrus avait rapportée de la guerre. Dès qu'elle eut des certitudes, une illumination nouvelle remplaça l'ancienne. Son dieu de contact devint un dieu de vengeance, le dieu le plus magnifique qu'elle eût jamais inventé – et le dernier, d'après la tournure des événements. Il était certain que sa misère physique était la punition de certains rêves qu'elle avait faits en l'absence de son mari. Mais l'infection n'était pas une punition suffisante pour ses flirts de sommeil. Son nouveau dieu était exigeant en matière de châtiment. Il lui demandait un sacrifice. Elle chercha comment humilier sa chair et son esprit et, finalement, avec une sorte de joie, elle trouva la réponse : le dieu lui demandait son propre sacrifice. Elle mit deux semaines à corriger les fautes d'orthographe dans sa lettre d'adieu. Elle y confessait des crimes qu'elle ne pouvait matériellement avoir commis et des fautes bien au-delà de ses possibilités. Puis, une nuit, à la lumière de la lune, vêtue d'un linceul confectionné en secret, elle alla se noyer dans un étang si peu profond qu'elle dut s'agenouiller dans la boue et garder la tête sous l'eau – ce qui dénotait beaucoup de volonté chez elle. Lorsque, enfin, l'inconscience l'enveloppa, elle pensa, avec une pointe d'ennui, que son linceul serait taché de boue lorsque l'on la retirerait de l'eau le lendemain. Ce qui ne manqua pas d'arriver.

Cyrus Trask pleura sa femme avec un cruchon de whisky et trois copains de régiment qui regagnaient leur Maine natal. Adam pleura beaucoup au début de la veillée car les quatre hommes, ignorant la puériculture, avaient oublié de nourrir le bébé. Cyrus résolut le problème en lui donnant à sucer un chiffon trempé dans du whisky. Adam, après trois ou quatre doses s'endormit. Il s'éveilla et pleura plusieurs fois pendant le deuil et eut droit, chaque fois, à sa sucette. Le bébé ne dessoula pas pendant deux jours et demi. Sa matière grise en souffrit peut-être mais

le traitement fut bénéfique pour son métabolisme : ces deux jours et demi le dotèrent d'une santé de fer. Lorsque le troisième jour son père alla enfin acheter une chèvre, Adam but goulûment le lait, vomit, but à nouveau et sembla satisfait. Ce qui n'eut pas le don d'alarme son père, car l'alcool lui faisait le même effet.

En l'espace d'un mois, Cyrus Trask avait fait son choix : elle avait dix-sept ans et était la fille de fermiers voisins. Sa cour fut enlevée. Rien d'ambigu. Nul doute ne pouvait subsister sur ses intentions : elles étaient honorables et raisonnables. Le père de la promise réduisit au minimum le temps des fiançailles : il avait deux filles plus jeunes. C'était la première fois qu'Alice était demandée.

Cyrus avait besoin d'une femme pour élever Adam, tenir la maison et faire la cuisine. Une domestique coûte de l'argent. Cyrus avait un tempérament solide et il avait besoin d'une femme dans son lit. Une maîtresse coûte de l'argent, à moins que l'on ne l'épouse. En deux semaines il avait courtisé, épousé, dépucelé et engrossé Alice. Personne parmi les voisins ne le trouva rapide en besogne. À cette époque il était tout normal qu'un homme, le temps d'une vie, crevât sous lui quatre épouses.

Alice Trask avait bon nombre de qualités admirables : elle savait tenir sa maison et l'ouvrage ne la rebutait pas. Il n'était pas besoin de la surveiller, car elle était laide, avec ses yeux pâles et ses dents mal plantées. C'était une femme solide malgré son teint blême. Elle supporta sa grossesse sans une plainte. On ne sut jamais si elle aimait les enfants, car personne ne prit la peine de le lui demander. Or, ce n'était pas une femme à parler si l'on ne l'interrogeait pas. Sa vertu numéro un, disait Cyrus : une femme qui ne mêlait pas son grain de sel et qui, si elle écoutait parler les hommes, n'interrompait pas son travail pour autant.

Sa jeunesse, son inexpérience, ses silences stimulèrent Cyrus. Tout en continuant à exploiter sa ferme suivant les méthodes en usage dans le pays, il embrassa une nouvelle carrière : celle d'ancien combattant. Aussi farouche et violent avait-il été, aussi sensé et réfléchi devint-il, avec la même énergie. Personne en dehors du ministère de la Guerre ne connaissait ses états de service. Sa jambe de bois était le garant qu'il avait été au feu et qu'il n'y retournerait pas. Timidement, il commença de raconter ses campagnes à Alice. Mais, lorsqu'il eut sa technique bien en main, les batailles prirent de l'ampleur, et si, au début, il sut qu'il mentait, il ne tarda pas à l'oublier. Lui, qui, soldat, s'était désintéressé de la guerre, il se mit à acheter des livres historiques et des traités militaires, et s'abonna aux journaux de New York pour y lire les communiqués. Pour consolider ses connaissances géographiques, il acheta des cartes. Enfin, il devint une autorité en la matière. Il pouvait non seulement citer les dates des batailles et décrire leur déroulement, mais il connaissait les noms des unités qui y avaient pris part, les numéros des régiments, les patronymes de leurs colonels et leur pays natal. Il finit par se convaincre qu'il avait

participé aux événements qu'il racontait.

Cette transformation s'effectua graduellement pendant la croissance d'Adam et de son demi-frère. Adam et le petit Charles écoutaient respectueusement leur père expliquer les tactiques des généraux, pourquoi ils avaient commis des fautes et comment ils auraient pu y remédier. Il avait été à même de démontrer leurs erreurs à Grant et à Mac Clellan. Il les avait suppliés de considérer son point de vue. Invariablement, ils avaient refusé et s'étaient rendu compte trop tard combien il avait raison.

Cyrus eut l'intelligence de ne pas s'affubler de galons illégaux. Deuxième classe Trask il avait commencé, deuxième classe Trask il resta. En dressant une fiche de ses états de service, on s'apercevait que le soldat Trask était le fantassin le plus mobile de l'histoire. Doué d'ubiquité, il se trouvait au moins en quatre endroits différents au même moment. Peut-être, instinctivement, sentait-il la nécessité de ne pas raconter ses campagnes dans l'ordre chronologique. Alice et les enfants avaient de lui une image complète : un deuxième classe fier de son état qui, non seulement avait pris part à toutes les batailles spectaculaires ou importantes, mais encore avait ses entrées au quartier général où il émettait des opinions écoutées sur les décisions des officiers généraux.

La mort de Lincoln l'avait frappé comme un coup de poignard. Il se rappela toujours ce qu'il avait ressenti en apprenant la nouvelle. Il ne pouvait évoquer le drame sans avoir les larmes aux yeux. On comprenait sans risque d'erreur que Cyrus Trask avait été l'ami le plus cher, le plus sincère, le plus proche du président Lincoln. Lorsqu'il voulait connaître les sentiments de l'armée – l'armée véritable et non celle des mannequins chamarrés – M. Lincoln s'adressait à Trask. La façon dont Cyrus, sans jamais le dire, le laissait entendre, était un monument d'insinuation. Personne ne pouvait le traiter de menteur, car le mensonge habitait sa tête et toute vérité qui coulait de sa bouche avait la couleur du mensonge.

Rapidement, il se mit à écrire des lettres, puis des articles sur la conduite de la guerre, et ses conclusions étaient intelligentes. Cyrus, il faut le dire, acquérait une excellente mentalité militaire. Ses critiques sur le déroulement de la guerre et l'organisation de l'armée étaient pénétrantes. Ses articles, parus dans divers magazines, attirèrent l'attention. Lorsque ses lettres au ministère de la Guerre furent publiées simultanément par plusieurs journaux, on commença de tenir compte de ses suggestions. Peut-être que si la Grande Armée de la République n'avait pas représenté un corps électoral aussi puissant, sa voix n'aurait pas été aussi clairement entendue à Washington, mais on ne pouvait pas se permettre d'ignorer le porte-parole d'un bloc de près d'un million de voix. Et c'est ce qu'était devenu Cyrus Trask en matière militaire. On en vint à le consulter sur des sujets traitant de l'organisation de l'armée, des rapports entre officiers, du personnel et du matériel. M. Trask est un expert, disait-on. Il a le génie de la chose militaire. Il dit de la Grande Armée de la République une

organisation jouant un rôle dans la vie nationale. Après avoir bénévolement occupé différents postes, il se vit offrir un secrétariat rémunéré dont il assuma les charges jusqu'à la fin de ses jours, voyageant d'un bout du pays à l'autre, assistant aux congrès et organisant des camps de repos. Voilà pour sa vie publique.

Quant à sa vie privée, elle n'était qu'une réplique civile de sa profession martiale – Cyrus était l'homme d'une idée. Il organisa son foyer et sa ferme sur une base militaire. Il exigea des rapports sur la conduite de l'économie familiale. Alice préférait cette méthode, car elle n'aimait pas parler. Les soins aux enfants, le ménage et la lessive l'occupaient largement. Elle tenait à ne pas gaspiller ses forces, préoccupation qui ne figurait pas sur ses rapports. Il lui arrivait de se sentir tout à coup vidée de ses forces et d'avoir à s'asseoir en attendant de récupérer. La nuit, une transpiration abondante trempait son vêtement. Elle savait très bien qu'elle était atteinte de ce que l'on nomme « consomption ». Les quintes de toux qui l'exténuaient n'étaient que des symptômes supplémentaires. Elle ne savait pas combien de temps il lui restait à vivre. Certains, dans son cas, ne faisaient pas long feu. Il n'y avait pas de règle. Elle n'osait pas en parler à son mari. Il avait une façon de soigner qui ressemblait fort à une punition. Un mal d'estomac était enrayé par une purge si violente que c'était miracle d'y survivre. Si elle lui avait parlé de son état. Cyrus aurait pu lui infliger un traitement qui l'aurait tuée bien avant que la consomption s'en chargeât. D'ailleurs, pour contrer le militarisme civil grandissant de Cyrus, Alice apprenait la seule technique permettant au soldat de survivre : ne pas se faire remarquer ; ne parler que pour répondre ; ne pas taire preuve d'initiative ; éviter le fayotage. Elle devenait un deuxième classe de troisième classe, ce qui simplifiait bien les choses. Alice reculait, reculait vers le fond de la scène pour n'être plus qu'une silhouette imprécise.

Mais les deux petits garçons, eux, en prirent pour leur grade. Cyrus avait posé en principe que la seule carrière honorable pour un homme était dans l'armée, malgré ses imperfections. Comme sa jambe de bois le reléguait dans la réserve, il voulait des fils dans l'active, officiers qui sortiraient du rang, des soldats qui apprendraient leur métier par expérience et non dans des manuels. Il leur inculqua les principes du manuel du fantassin alors qu'ils étaient à peine en âge de marcher. Quand ils entrèrent à l'école, ils avaient appris l'obéissance et la haine de l'obéissance. Cyrus commandait l'exercice en battant le rythme sur sa jambe de bois. Il institua le régime des marches forcées, avec un sac bourré de pierres sur le dos pour fortifier les épaules. Les exercices de tir avaient lieu dans le bosquet derrière la maison.

Lorsqu'un enfant, pour la première fois, voit les adultes tels qu'ils sont, lorsque pour la première fois l'idée pénètre dans sa tête que les adultes n'ont pas une intelligence divine, que leurs jugements ne sont pas toujours justes, leurs idées bonnes, leurs phrases correctes, son monde s'écroule et

laisse place à un chaos terrifiant. Les idoles tombent et la sécurité n'est plus. Et, lorsqu'une idole tombe, ce n'est pas à moitié, elle s'écrase et se brise ou s'enfouit dans un lit de fumier. Il est difficile alors de la redresser et, même réinstallée sur son socle, des tâches ineffaçables dénoncent la chute passée. Et le monde de l'enfant n'est plus intact. Il se meut alors péniblement jusqu'à l'état d'homme.

Adam comprit qui était son père. Ce ne fut pas l'homme qui découvrit un défaut de sa cuirasse, ce fut l'enfant qui se forgea de nouvelles armes. Comme tout animal bien constitué, il haïssait la discipline. C'était un mal inévitable comme la rougeole, un mal que l'on ne pouvait refuser ni maudire, mais simplement haïr. Ce fut très rapide – un déclic dans le cerveau et Adam comprit.

L'éducation n'était pas conçue en fonction des garçons mais uniquement pour grandir Cyrus. Or Adam savait que son père n'était pas un grand homme. C'était, doué d'une grande volonté, un petit bonhomme avec un chapeau trop grand pour lui. Qu'est-ce qui déclenche le mécanisme dans le cerveau de l'enfant : un regard, un mensonge découvert, une hésitation ? Toujours est-il que l'idole s'écroule avec fracas.

Adam était un enfant obéissant. Quelque chose en lui se dérobait devant la violence, devant ce qui pouvait déchaîner la violence. Epris de calme, il se dépouillait de toute agressivité, mais il devait dissimuler une partie de lui-même car la violence est en chacun de nous. Il couvrait ses actions d'un voile de brume alors que derrière ses yeux fermentait une vie riche et pleine. S'il n'était pas protégé contre les attaques, cela lui conférait une sorte d'immunité.

Son demi-frère Charles, d'un an à peine son cadet, grandissait à l'image de son père. C'était un athlète né. Il avait l'esprit de compétition qui pousse à affronter les autres pour les écraser – ce qui dans notre monde tient lieu de réussite.

Qu'il s'agit d'habileté, de force pure, ou de rapidité de réflexes, le jeune Charles, opposé à Adam, gagnait toujours avec une telle régularité et une telle facilité qu'il s'en lassa vite et alla chercher de nouveaux adversaires parmi les autres enfants, line sorte d'affection naquit entre les deux frères, mais une affection de frère à sœur. Charles provoquait et corrigeait ceux qui défiaient ou attaquaient son frère aîné. Il le protégeait de la dureté paternelle en mentant ou en prenant les fautes à son compte. Il avait pour son frère l'affection que l'on porte à un être sans défense, chiot aveugle ou nouveau-né.

Dissimulé sous sa carapace, à travers les longs tunnels qui prolongeaient ses yeux, Adam examinait ceux qui habitaient son monde. Son père, une force naturelle unijambiste installée là pour accroître chez les petits enfants la sensation de leur petitesse, pour les convaincre de leur stupidité naturelle. Puis, plus tard après la chute de l'idole – un policier congénital, un agent de police que l'on peut jouer ou circonvenir mais

jamais défier. Dans le champ de ses longs yeux tunnels, Adam voyait l'image de Charles, un être d'un autre genre, bâti de muscles et d'os, rapide et alerte, vivant sur un plan différent, que l'on pouvait admirer comme on admire la démarche paresseuse de la panthère noire, mais avec qui il n'était pas question une seconde de se comparer ; un être auquel on n'aurait pas plus envie de se confier – dire la soif des choses, les rêves bleus et les plaisirs qui naissent en deçà des deux tunnels – que de communier avec un bel arbre ou un faisan en vol. Adam était content de Charles comme une femme est contente d'un gros diamant, et il dépendait de son frère dans la mesure où la femme dépend de son diamant, de la position sociale que son prix proclame. Mais d'amour, d'affection, de sympathie, non.

À l'égard d'Alice Trask, Adam éprouvait un sentiment de honte chaleureuse. Elle n'était pas sa mère – on le lui avait assez fait sentir, non par des phrases catégoriques mais par la façon dont on disait certaines autres choses. Il savait qu'il avait eu une mère et qu'elle avait fait des choses honteuses – comme d'oublier de nourrir les poulets ou de manquer la cible dans le bosquet. Et, comme punition de ses fautes, elle avait disparu. Adam se disait souvent que s'il pouvait découvrir quel péché elle avait commis, il s'empresserait de le commettre pour disparaître à son tour.

Alice traitait équitablement les deux enfants, les lavait et les nourrissait. Elle laissait le reste à leur père qui avait fait comprendre une fois pour toutes que l'éducation physique et spirituelle de ses enfants ne regardait que lui.

Félicitations et réprimandes étaient aussi son domaine. Alice ne se plaignait jamais, ni ne discutait, pas plus qu'elle ne riait ou pleurait. Elle avait appris à offrir un visage impénétrable – elle n'avait rien à cacher, rien à offrir. Pourtant, un jour, alors qu'il était très petit, Adam était entré dans la cuisine. Alice ne le vit pas. Elle reprisait des chaussettes. Elle souriait. Adam se retira sans bruit, sortit de la maison et alla se cacher derrière une souche d'arbre qu'il avait repérée dans le bosquet. Il se cala au plus profond des racines protectrices. Il était aussi choqué que s'il avait surpris Alice nue. Il respirait fort, très ému, il manquait de souffle. Car Alice était nue – déshabillée par son sourire. Il se demanda comment elle avait pu se permettre un tel dérèglement. Alors un sentiment douloureux l'attira vers elle, lancinant et chaud. Il n'avait jamais été embrassé, bercé, caressé, lui qui cherchait un sein, des genoux ou se jucher, des accents d'amour dans une voix. Sa passion était faite de toutes ces choses qui lui avaient manqué, mais il ne le savait pas puisqu'il les ignorait. Comment auraient-elles pu lui manquer ?

Il pensa évidemment qu'il avait pu se tromper, qu'une ombre malicieuse pouvait avoir brouillé son regard. Il se reporta à l'image qu'il avait enfermée dans sa mémoire et il vit que les yeux aussi souriaient.

L'ombre pouvait faire sourire une bouche ou des yeux, mais pas les deux à la fois.

Il se mit alors à épier Alice avec les mêmes ruses qu'il avait employées pour surprendre les vieilles marmottes prudentes qui présentaient leur progéniture au soleil. Il espionna Alice, caché, ou du coin de l'œil. C'était vrai : lorsqu'elle était seule, se savait seule, elle laissait son esprit folâtrer dans un jardin et elle souriait. Il était merveilleux de voir comme elle pouvait effacer son sourire, aussi vite que les marmottes qui cachent leurs petits.

Adam dissimula son trésor au plus profond de ses tunnels, mais il sentit qu'il devait payer un tribut en échange de son plaisir. Alice, alors, trouva des cadeaux dans sa boîte à couture, dans sa vieille bourse, sur son oreiller : deux fleurs de cannelier ; une plume bleue d'oiseau ; un demi-bâton de cire à cacheter verte ; un mouchoir volé. Au début, Alice fut étonnée mais elle s'habitua vite, et, lorsque par la suite elle trouva un de ces cadeaux inattendus, seul le sourire réservé au jardin illumina son visage, aussi court que l'éclat d'un rayon de soleil sur les écailles d'un poisson dans l'eau. Elle ne posa pas de questions et ne fit aucune remarque.

Ses quintes de toux devinrent si fortes que Cyrus, décidé à préserver son sommeil, dut l'envoyer coucher dans une autre pièce. Mais il lui rendait de fréquentes visites, sautant sur son unique pied nu et s'appuyant d'une main au mur. Les garçons entendaient et ressentaient la secousse lorsqu'il se laissait tomber sur la couche d'Alice ou en ressortait.

Adam voyait venir le jour où il serait incorporé. Et ce jour-là l'effrayait. Son père ne manquait jamais de lui rappeler qu'il viendrait. Adam avait besoin de l'armée pour devenir un homme. Charles était déjà presque un homme.

C'était un homme dangereux bien qu'il n'eût que quinze ans alors qu'Adam en avait seize.

L'affection entre les deux garçons avait grandi avec les années. Peut-être le sentiment de Charles était-il méprisant – mais c'était un mépris protecteur. Un soir, les deux garçons jouaient au peewee dans la cour. C'était un jeu nouveau pour eux : un petit palet biseauté était placé sur le sol ; on tapait sur son extrémité avec une batte ; le petit palet sautait en l'air, on le frappait alors avec la batte pour l'envoyer le plus loin possible.

Adam était un piètre joueur, mais par accident, défaut de vision ou manque de synchronisation de son frère, il le battit au peewee. Quatre fois il expédia le palet plus loin. Le fait était tellement nouveau qu'une excitation joyeuse s'empara de lui et qu'il oublia d'observer Charles comme il ne manquait jamais de le faire. La cinquième fois, le peewee s'envola sous son coup de batte avec un bourdonnement d'abeille et disparut. Joyeux, il se tourna vers son frère et sa joie le quitta soudain pour faire place à un grand froid. La haine qui déformait le visage de Charles lui fit

peur.

« C'est tout à fait par hasard, dit-il maladroitement. Je te parie que je ne pourrai pas le refaire. »

Charles posa son peewee, frappa et manqua le palet voltigeant. Il marcha sur Adam, le regard froid, inexpressif. Adam recula de biais, pris de panique. Il n'osait pas tourner le dos et s'enfuir, car son frère courait plus vite que lui. Il mit un pied derrière l'autre, les yeux affolés, la gorge sèche. Charles s'approcha et, à la volée, lui écrasa le visage d'un coup de batte. Alors qu'Adam portait les mains à son nez ensanglanté, Charles, de sa batte tournoyante, lui frappa les côtes, puis la tête, et l'assomma. Quand Adam fut à terre, inanimé, Charles lui décocha un coup de pied dans l'estomac, puis s'éloigna.

Adam revint à lui au bout d'un moment. Il respira délicatement, car sa poitrine lui faisait mal. Il essaya de s'asseoir mais retomba sur le côté, tordu par la douleur qui se lovait au creux de son estomac. Il vit Alice qui regardait par la fenêtre et son visage exprimait quelque chose qu'il n'avait jamais vu auparavant – ce n'était ni douceur ni compassion, peut-être de la haine. Elle vit qu'il la regardait, laissa retomber les rideaux et disparut. Lorsqu'Adam parvint à se relever, il se dirigea, courbé en deux, vers la cuisine où il trouva une cuvette d'eau chaude et une serviette propre. Sa belle-mère toussait dans sa chambre.

Charles n'avait qu'une grande qualité : il ne regrettait jamais rien, jamais. Il ne parla pas de la correction et apparemment n'y repensa plus. Mais Adam s'arrangea pour ne plus gagner à quoi que ce fût. S'il voulait un jour se permettre de gagner, il (levait être en mesure de tuer son frère aussitôt après. Charles ne regrettait rien. Il avait très simplement donné sa mesure.

Ni Charles ni Adam, ni encore moins Alice ne parlèrent de la correction à Cyrus et, pourtant, il parut au courant. Dans les mois qui suivirent, son attitude envers Adam se teinta de gentillesse. Il s'adressa à lui plus doucement. Il ne le punit plus. Et si, chaque soir, il le sermonnait, c'était sans violence. Et c'est bien cette douceur qui effrayait Adam plus que la violence, car c'était le signe que l'on allait le sacrifier. Les victimes vouées aux idoles sont traitées avec toutes sortes d'égards. Elles doivent s'étendre sur la pierre et se laisser égorger avec joie, car une victime révoltée serait un outrage aux idoles.

Cyrus expliquait doucement à Adam ce qu'était un soldat. Et si son savoir était plutôt le fruit de recherches que d'expériences, il était précis dans ses explications. Il dit à son fils la dignité triste qui peut être conférée au soldat ; il dit combien elle était nécessaire à la lumière des fautes de l'homme, punition de nos faiblesses. Peut-être Cyrus découvrait-il ces choses en lui-même au fur et à mesure qu'il les exprimait. Il était loin du cocardier épris de panache et belliqueux de ses jeunes années. Aucune humiliation n'était épargnée au soldat, d'après Cyrus, pour que, le jour

venu, il acceptât sans trop de colère la dernière humiliation : une mort ignoble qui ne sert à rien. Cyrus s'adressait à Adam seul et interdisait à Charles de l'écouter.

Par une fin d'après-midi, Cyrus emmena Adam faire une promenade. Les noires conclusions de toutes ses études, de toutes ses pensées se déversèrent, semant la terreur chez son fils.

« Il faut que tu saches que le soldat est béni entre tous les humains, car il est le plus éprouvé. Oui, on le soumet à plus d'épreuves que quiconque. Je vais essayer de t'expliquer : depuis toujours on apprend à l'homme que tuer son prochain est un péché sans rémission. Un homme qui tue doit être supprimé, car tuer est un grand péché, le plus grand peut-être. Mais nous prenons un soldat, nous remettons le pouvoir de tuer entre ses mains et nous lui disons : « Sache t'en servir. Emploie-le du « mieux que tu pourras. » Nous ne le limitons pas. « Va et tue beaucoup de tes frères, ceux-là désignés par « nous, et nous te récompenserons pour cela, car c'est « une violation de ta plus tendre éducation. »

Adam mouilla ses lèvres sèches et essaya de poser sa question. Il n'y réussit pas et essaya de nouveau :

« Pourquoi doivent-ils tuer ? Pourquoi tuer est-il nécessaire ? »

Cyrus était profondément ému, et il parla comme il n'avait jamais parlé.

« Je ne sais pas. J'ai étudié les choses et je sais peut-être ce qu'elles sont, mais je suis bien loin de savoir pourquoi elles sont. Et tu ne dois pas t'attendre à rencontrer des gens qui comprennent ce qu'ils font. Tant d'actes sont instinctifs : l'abeille fabrique son miel et le renard marche dans un ruisseau pour déjouer les chiens. Le renard ne sait pas pourquoi il agit ainsi, et quelle abeille se souvient de l'hiver et prévoit qu'il reviendra ? Lorsque j'ai compris qu'il te faudrait partir, j'ai pensé d'abord te laisser un futur vierge où tu pourrais tout découvrir par toi-même ; puis il m'a semblé que tu serais mieux protégé si je te donnais le peu que je sais. Car tu partiras bientôt – tu as atteint l'âge.

– Je ne veux pas, dit rapidement Adam.

– Tu partiras bientôt, continua son père qui n'écoutait pas. Et je veux te mettre en garde pour que tu ne sois pas surpris. D'abord, ils te mettront nu. Mais ils ne s'arrêteront pas là. Ils détruiront toute dignité en toi ; tu perdras ce que tu crois être ton droit imprescriptible : le droit de vivre seul, le droit à la décence. Ils te feront vivre et manger et dormir et chier avec d'autres hommes. Et, lorsqu'ils t'auront habillé, tu ne pourras plus te distinguer des autres. Tu ne pourras même pas épingler un papier sur ta poitrine disant : « C'est moi. Je ne fais pas « partie d'eux. »

– Je ne veux pas.

– Après un temps, tes pensées ne différeront plus des pensées des autres. Tu ne connaîtras plus de mots que les autres ne prononcent pas. Et tu feras les choses parce que les autres le feront. Tu sentiras le danger

contenu dans le non-conformisme, le danger que représentera pour toi l'existence d'une masse d'une seule pensée, d'une seule action.

– Et si je ne m'y soumets pas ?

– C'est une chose qui arrive. Très rarement il se présente un homme qui ne fasse pas ce qu'on lui demande. Sais-tu alors ce qui arrive ? La machine entière se met en branle et froidement écrase tous les points en saillie du récalcitrant. Elle broie le cerveau, les nerfs et le corps jusqu'à en faire une bouillie qui épouse les formes du vase qui doit la contenir. Si tu ne te soumets pas, la machine te vomit et t'abandonne. Tu ne fais plus partie d'elle et pourtant tu n'es plus libre. Il vaut mieux se soumettre à sa volonté. Elle n'exige que pour se protéger. Une entité aussi triomphalement illogique, aussi magnifiquement insensible que l'armée ne peut pas se permettre des questions qui l'affaibliraient. Une fois enrôlé, si tu ne cherches pas des éléments de comparaison défavorables, tu trouveras à l'armée – lentement, sûrement – une raison, une logique et une effrayante beauté. Un homme qui l'accepte n'est pas forcément inférieur, il peut parfois être un homme meilleur. Fais bien attention à ce que je te dis, car j'y ai longtemps pensé. Il est certains hommes qui, ayant atteint le plus profond de la morne désagrégation que demande l'armée, s'avouent vaincus et perdent alors toute couleur. Il faut dire que cette sorte d'homme n'est pas très haute en couleur au départ. Peut-être rentres-tu dans ce groupe. Mais il y a ceux qui, ayant touché le fond, ayant perdu pied sous la couche de boue commune, remontent alors et se dépassent car ils se sont débarrassés d'une petitesse faite de vanité et ils ont endossé la fierté d'un groupe. Si tu peux descendre aussi bas, tu monteras plus haut que tu ne peux le concevoir et tu connaîtras une joie sans égale, tu goûteras le plaisir d'une camaraderie qui vaut celle des anges dans le ciel. Alors seulement tu connaîtras les hommes, même s'ils ne forment qu'une masse. Mais pour savoir tout cela, il te faudra d'abord toucher le fond. »

Comme ils se dirigeaient vers la maison, Cyrus tourna à gauche et entra dans le bosquet. Il faisait presque noir. Adam dit soudain :

« Tu vois cette souche, père ? Je me cachais entre ses racines lorsque tu m'avais puni ou simplement lorsque j'étais malheureux.

– Allons voir », dit son père.

Adam le conduisit, et Cyrus se pencha sur le creux ménagé entre les racines.

« Il y a longtemps que je la connaissais, dit-il. Un jour que tu étais resté absent longtemps, j'ai pensé que tu devais avoir une cachette et je l'ai cherchée en imaginant d'avance l'endroit dont tu avais besoin. Tu vois comme la terre est tassée et l'herbe arrachée ? Pendant que tu restais terré là-dedans, tu arrachais des lambeaux d'écorce que tu déchirais en lanières. J'ai su que c'était l'endroit, en y arrivant. »

Adam fixait son père d'un regard étonné.

« Pourtant tu n'es jamais venu m'y chercher.

– C'eût été stupide. On peut pousser un être humain aussi loin dans ses retranchements, mais je ne l'aurais pas fait. Il faut toujours laisser un moyen d'évasion à l'homme avant la mort. Rappelle-toi ceci ! Je ne voulais pas te pousser à bout, car je sentais que je t'avais fermé toutes les issues, sauf une. »

Ils quittèrent en hâte le bosquet.

« J'ai tant de choses à te dire que j'en oublierai la moitié, dit Cyrus. Je veux te dire qu'un soldat doit abandonner bien des choses en échange de ce qu'il reçoit. Depuis le jour où il naît, l'homme, à travers chaque événement, par chaque loi, chaque devoir ou droit, apprend à protéger sa vie. Il prend le départ avec cet instinct et tout vient le confirmer. Mais, lorsqu'il devient soldat, il doit apprendre à oublier – il doit apprendre à vivre en acceptant la mort. Et sa raison ne doit pas chanceler. Si tu peux y arriver – attention, certains en sont incapables – tu auras acquis la plus grande des vertus. Ecoute, fils… (Et sa voix se fit plus animée) la plupart des hommes ont peur. Ils ne savent pas quelle est la cause de leur peur – des ombres, des questions, des dangers sans nom et sans nombre, une peur de la mort anonyme. Si tu peux te hausser jusqu'à regarder en face, non des ombres, mais la mort, la vraie mort, la mort telle que nous la connaissons, par balle ou sabre, par flèche ou lance, alors tu n'auras plus peur, ou du moins plus comme avant. Tu auras droit à une place à part, tu seras l'homme en sécurité là où les autres hurlent de terreur. Voilà la grande récompense. Peut-être est-ce la seule. Peut-être est-ce la pureté dernière avec son anneau de saleté. Il fait presque noir. Il faudra que je te parle à nouveau demain soir, lorsque nous aurons tous deux pensé à ce que je viens de te dire. »

Alors Adam demanda :

« Pourquoi ne t'adresses-tu pas à mon frère ? Charles ira, lui. Il fera un bon soldat, bien meilleur que moi.

– Charles n'ira pas. Cela ne servirait à rien.

– Mais il ferait un bon soldat ?

– Apparemment. Charles ne connaît pas la peur. Il ne pourrait rien apprendre du courage. Il ne connaît rien en dehors de lui-même, comment pourrait-il assimiler les choses dont je t'ai parlé ? Le mettre dans l'armée équivaudrait à déchaîner en lui des sentiments qui justement doivent être muselés. Je ne le ferai pas engager.

– Tu ne le punis jamais, tu le laisses vivre à sa guise, tu l'as encouragé alors que tu m'as humilié, et maintenant tu ne le mets pas dans l'armée. »

Adam s'arrêta, effrayé par ce qu'il venait de dire, craignant que son père n'eût décelé la rage, le mépris, ou la violence que ces mots laissaient transparaître.

Son père ne répondit pas. Il sortit du bosquet, la tête penchée, le menton reposant sur sa poitrine. Sa jambe de bois dessinait un demi-cercle pour se porter en avant et sa hanche se soulevait chaque fois que le pilon

touchait le sol.

Il faisait complètement nuit et la lumière dorée des lampes se déversait par la porte ouverte de la cuisine. Alice sortit et scruta l'obscurité, puis, entendant les pas irréguliers, elle rentra.

Cyrus ne s'arrêta que sur le seuil. Il releva la tête.

« Où es-tu ? demanda-t-il.

– Ici, derrière toi.

– Tu m'as posé une question. Je suppose que je dois te répondre. Est-ce bien ou mal d'y répondre ? Je l'ignore. Tu n'es pas intelligent. Tu ne sais pas ce que tu veux. Tu ignores la violence. Tu te laisses monter dessus. Parfois, je me dis que tu es un pauvre type qui n'arrivera à rien. Cela répond-il à ta question ? Je t'aime mieux.

Je t'ai toujours préféré à lui. C'est peut-être mauvais de te le dire mais c'est vrai : je t'aime mieux. Sans cela, pourquoi me serais-je donné la peine de te faire mal ? Maintenant, boucle-la et va dîner. Je te verrai demain soir. J'ai mal à ma jambe. »

Personne ne parla pendant le dîner. Le calme ne fut troublé que par des lapements et des bruits de mâchoires. Le père essayait de chasser d'un revers de main les papillons qui voletaient autour du verre de la lampe à pétrole. Adam pensait que son frère l'observait à la dérobée. Il leva brusquement les yeux et il surprit une lueur dans le regard d'Alice. Dès qu'il eut fini de manger, Adam repoussa sa chaise.

« Je vais faire un tour », dit-il.

Charles se leva :

« Je te suis. »

Alice et Cyrus les regardèrent sortir, puis elle posa une de ses rarissimes questions :

« Qu'as-tu fait ? demanda-t-elle nerveusement.

– Rien.

– Vas-tu l'envoyer là-bas ?

– Oui.

– Le sait-il ? »

Cyrus fixa l'obscurité, au-delà de la porte :

« Oui, il le sait.

– Ça ne lui plaira pas. Ce n'est pas bon pour lui.

– Ça ne fait rien », dit Cyrus.

Puis il répéta plus haut :

« Ça ne fait rien. »

Et le ton de sa voix signifiait : « Suffit ! Ceci ne te regarde pas. »

Ils restèrent un moment silencieux puis il dit, comme pour demander qu'on l'excusât :

« Ce n'est pas comme si c'était ton fils. »

Dans l'obscurité les deux frères marchaient entre les ornières du chemin. Devant eux quelques lumières navrantes délimitaient le village.

« On va à l'auberge voir ce qui se passe ? demanda Charles.

– Ce n'était pas dans mon idée, dit Adam.

– Alors qu'est-ce que tu vas foutre dehors, en pleine nuit ?

– Personne ne t'a demandé de venir. ».

Charles se rapprocha :

« Qu'est-ce qu'il t'a dit cet après-midi ? Je vous ai vus marcher ensemble. Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

– Il m'a parlé de l'armée, comme toujours.

– Il n'en avait pas l'air, dit Charles soupçonneux. Je l'ai vu qui se penchait vers toi, il te parlait comme il parle aux hommes. Il ne racontait pas, il parlait.

– Il racontait », dit Adam patiemment.

Mais il contrôla sa respiration, car un début de peur lui contractait l'estomac. Il aspira une profonde goulée d'air et la garda dans sa poitrine pour refouler la peur.

« Qu'est-ce qu'il t'a raconté ? demanda Charles à nouveau.

– L'armée et ce que c'est d'être soldat.

– Je ne te crois pas, dit Charles. Tu es un salaud de menteur et un lèche-cul ! Qu'est-ce que tu essaies de me cacher ?

– Rien », dit Adam.

Charles lança âprement :

« Ta folle de mère s'est flanquée à l'eau. Elle avait dû te regarder de près, ça lui a suffi. »

Adam expira doucement en refoulant la peur ignoble. Il ne disait rien.

Charles cria :

« Tu essaies de l'attirer à toi. Je ne sais pas comment tu t'y prends. Hein ! Qu'est-ce que tu manigances ?

– Rien », dit Adam.

Charles fit un bond pour barrer le passage à Adam qui dut s'arrêter ; sa poitrine touchait presque celle de son frère. Adam recula, mais avec un soin extrême, comme on recule devant un serpent.

« Tiens, rappelle-toi son anniversaire, hurla Charles. J'avais six *cents* et je lui ai acheté un couteau allemand – trois lames et le tire-bouchon, avec un manche en nacre. Où est-il ce couteau ? Le vois-tu jamais s'en servir ? Il te l'a donné ? Je ne l'ai jamais vu l'affûter. Tu l'as dans ta poche, ce couteau ? Qu'est-ce qu'il en a fait ? « Merci » il a dit, comme ça. Et depuis on n'a jamais reparlé de mon couteau à six *cents.* »

La fureur déformait sa voix, et Adam sentait la peur se gonfler en lui ; mais il savait aussi qu'il disposait encore d'un moment. Il avait trop souvent vu se mettre en marche la machine destructive qui broyait tout ce qui se trouvait devant elle. D'abord venait la fureur, puis la froide possession de soi-même : yeux sans expression, sourire satisfait, voix sans timbre, chuchotement. À ce stade-là, la mort prenait son élan, mais une mort adroite et sûre d'elle, une mort aux poings précis. Adam avala sa

salive pour humecter son gosier. Il ne trouvait rien à dire pour dévoyer la machine, car il savait que, possédé par la fureur, son frère n'écoutait pas, n'entendait même plus.

Charles se posta face à Adam, plus court, plus large, plus épais, mais pas encore en position d'attaque. Ses lèvres mouillées brillaient sous la lumière des étoiles, mais il ne souriait pas encore et sa voix était toujours timbrée.

« Qu'est-ce que t'as fait le jour de son anniversaire ? Tu crois que je ne t'ai pas vu ? Est-ce que tu as dépensé six *cents*, ou même quatre ? Tu lui as apporté un chiot bâtard que tu as ramassé dans la rue. Tu as ri comme un imbécile et tu lui as dit que ça ferait un bon chien de chasse. Il dort dans sa chambre, ce chien. Pendant qu'il lit, il joue avec ce chien. Il l'a dressé. Et où est mon couteau, là-dedans ? « Merci » il a dit, juste « merci ».

Charles avait chuchoté ces mots. Ses épaules s'abaissèrent.

Adam fit un bond désespéré en arrière et éleva ses mains pour protéger son visage. Son frère avança avec précision et se planta fermement sur ses pieds. Un poing lancé délicatement pour prendre la distance, puis le travail scientifique de destruction – un coup à l'estomac pour abaisser les mains d'Adam, puis quatre coups à la face. Adam sentit s'écraser l'os et les cartilages de son nez. Il releva les mains et Charles le frappa au cœur. Et, durant tout ce temps, Adam regarda son frère avec ce regard étonné et sans espoir que jette le condamné à son bourreau.

Soudain, à sa propre surprise, Adam lança en demi-cercle un poing inefficace qui n'avait ni force ni précision. Charles esquiva, pivota, et le bras impuissant vint s'enrouler autour de son cou. Adam enserra son frère entre ses deux bras et se colla à lui, sanglotant. Il continua de s'accrocher malgré le martèlement des deux poings, malgré la nausée. Le temps ne s'écoulait plus. Il sentit que son frère se déplaçait sur le côté pour lui faire écarter les jambes. Il sentit le genou monter, dépasser ses genoux, racler ses cuisses, puis s'écraser contre ses testicules. Une douleur chauffée à blanc fulgura, le scia, puis propagea ses ondes à travers tout son corps. Ses bras relâchèrent leur étreinte. Il se courba et vomit sous les coups implacables qui s'abattaient toujours.

Adam sentait les poings sur ses tempes, ses joues, ses yeux, les coups qui fendaient, faisaient éclater ses lèvres ; mais sa peau lui semblait plus épaisse, moins sensible, comme s'il avait été enveloppé d'un maillot de caoutchouc. Il se demanda pourquoi ses jambes ne fléchissaient pas, pourquoi il ne tombait pas, pourquoi l'inconscience n'entrait pas en lui. La punition se poursuivit pendant une éternité. Il entendait le halètement de son frère, le « han » qui sortait de ses lèvres comme d'un forgeron qui abat sa masse. Puis, dans la lumière maladive des étoiles, à travers le rideau de sang qui coulait sur ses yeux, il vit son frère. Il vit le regard innocent, sans expression et le petit sourire sur les lèvres mouillées. Et comme il voyait ces choses, un éclair, puis la nuit.

Charles resta debout au-dessus de lui, avalant l'air comme un chien hors d'haleine. Puis il se détourna et s'éloigna rapidement en direction de la maison, pétrissant ses phalanges meurtries.

Adam reprit vite conscience, et avec elle vint la peur. Son cerveau roulait dans un brouillard douloureux. Son corps était lourd et malhabile de douleur. Mais, instantanément, il oublia sa douleur. Il avait entendu des pas rapides sur la route. Il réagit avec l'instinct du rat – peur et férocité. Il se mit à genoux et traversa la route en direction du fossé de drainage. Il y avait un pied d'eau dans le fossé et des herbes hautes le bordaient. Adam rampa doucement pour entrer dans l'eau sans faire d'éclaboussures.

Les pas se rapprochèrent, ralentirent, s'éloignèrent, revinrent. De sa cachette, Adam ne voyait qu'une ombre dans la nuit. Une allumette fut grattée et le soufre brûla d'une petite lumière bleue avant que le bois, en prenant, éclaire par en dessous, d'une manière extravagante, le visage de Charles. Il éleva son allumette et inspecta la zone éclairée autour de lui. Adam vit une hachette dans sa main.

Quand l'allumette se fut consumée, la nuit sembla plus obscure qu'avant. Charles avança lentement et frotta une autre allumette, puis une autre encore et continua d'avancer. Il cherchait des traces sur la route. Bientôt il renonça. Sa main droite décrivit un arc de cercle, envoyant la hachette loin dans le champ. Il s'éloigna rapidement en direction des lumières pâles du village.

Adam resta longtemps dans l'eau glacée. Il se demandait ce que ressentait son frère. Il se demandait à quel sentiment la fureur apaisée avait fait place : affolement, peine, remords ou rien ? Adam se mettait à sa place. Il était lié à son frère par le canal de la pensée et il souffrait pour lui comme en d'autres circonstances il avait fait pour lui ses devoirs du soir.

Adam sortit précautionneusement de l'eau et se redressa. Les coups se raidissaient en courbatures et le sang avait séché en croûtes sur son visage. Il pensa qu'il allait rester dehors dans le noir jusqu'à ce que son père et Alice aillent se coucher. Il se sentait incapable de répondre à la moindre question, car il ne connaissait pas les réponses. Chercher une réponse déclenchait des ouragans dans son crâne meurtri. Un malaise aux arêtes bleuâtres se plaqua contre son front et il sentit qu'il allait bientôt s'évanouir.

Il se mit péniblement en marche, les jambes largement écartées. Arrivé au seuil de la maison, il s'arrêta pour regarder. La lampe qui pendait du plafond au bout de sa chaîne engendrait un cercle jaune et éclairait Alice assise à la table devant sa boîte à raccommodage. Son père, de l'autre côté, mâchait le manche de son porte-plume avant d'inscrire ses projets militaires sur son agenda noir.

Alice, en levant la tête, vit le visage ensanglanté d'Adam. Elle porta sa main à sa bouche et ses doigts s'accrochèrent à ses incisives inférieures.

Adam gravit la première marche, puis l'autre et s'accota au

chambranle. Alors Cyrus leva la tête. D'abord son expression fut celle d'une curiosité de bon aloi. Il ne réalisa que lentement d'où provenait la déformation du visage. Il se leva, plein de questions. Il planta le porte-plume dans l'encrier et s'essuya les doigts sur son pantalon.

« Pourquoi a-t-il fait ça ? » demanda-t-il doucement.

Adam essaya de répondre, mais ses lèvres étaient tuméfiées et craquelées. Il les mouilla du bout de la langue. Le sang se remit à couler.

« Je ne sais pas. »

Cyrus se jeta sur lui et l'empoigna par le bras si sauvagement que Adam grimaça et tenta de se libérer.

« Ne mens pas ! Pourquoi a-t-il fait ça ? Vous êtes-vous disputés ?

– Non. »

Cyrus se courba sur lui.

« Parle ! Je veux savoir. Parle. Tu finiras bien par le dire. Sacré nom de Dieu, il faut toujours que tu le protèges ! Tu crois que je ne m'en rends pas compte ? Tu me prends pour un imbécile ? Réponds-moi ou je te jure que je te garde ici debout toute la nuit. »

Adam chercha désespérément une réponse.

« Il croit que tu ne l'aimes pas. »

Cyrus desserra ses doigts, clopina jusqu'à la chaise et s'assit. Il fit crisser la plume sur le fond de l'encrier tout en regardant son agenda d'un air absent.

« Alice, mets Adam au lit. Il faudra couper sa chemise, je crois. Aide-le. »

Il se releva. Dans un coin de la pièce, les vêtements étaient accrochés à des clous. Sous les vêtements, était son fusil. Il fit jouer la culasse pour vérifier s'il était chargé, puis il sortit de sa démarche irrégulière.

Alice leva la main pour le retenir comme si elle tenait le bout d'une corde invisible. La corde cassa et son visage ne laissa rien transparaître.

« Monte dans ta chambre, dit-elle. J'apporte une cuvette d'eau. »

Adam était sur le lit, un drap tiré jusqu'à la taille. Alice pansait ses blessures avec un mouchoir trempé d'eau chaude. Elle ne dit rien pendant un long moment, puis elle continua la phrase d'Adam comme s'il n'y avait jamais eu d'interruption :

« Il croit que son père ne l'aime pas. Mais toi tu l'aimes. Tu l'as toujours aimé. »

Adam ne répondit pas.

Elle poursuivit calmement :

« C'est un drôle d'enfant. Il faut le connaître. Tout hérissé de l'extérieur, tout colère quand on ne le connaît pas. (Elle s'arrêta pour tousser, se courba en deux, toussa et, quand la crise fut finie, ses joues étaient roses et elle était exténuée.) Il faut le connaître, répéta-t-elle. Il y a très longtemps qu'il me fait de petits cadeaux, de jolies choses qu'on ne le croirait pas capable de remarquer. Mais il ne me les offre pas comme ça. Il les cache où

il sait que je les trouverai et on peut l’observer pendant des heures, il ne se trahit jamais. Il faut le connaître. » Elle sourit à Adam. Il ferma les yeux.

Chapitre IV

Charles était à l'auberge du village. Accoudé au bar, il riait avec délices aux histoires drôles de quelques commis voyageurs qui avaient échoué là, rebuts de la nuit. Il sortit sa blague à tabac, où il serrait sa menue monnaie d'argent, et il paya à boire aux hommes pour qu'ils continuent de parler. Il se dandina, grimaça un sourire et caressa ses phalanges meurtries. Les commis voyageurs acceptèrent sa tournée, levèrent leur verre et dirent : « À la vôtre ! » Charles était ravi. Il commanda une autre tournée pour ses nouveaux amis et partit avec eux pour offenser le ciel autre part, d'une autre manière.

Cyrus s'était enfoncé dans la nuit, plein d'une colère désespérée. Il avait cherché son fils sur la route, puis à l'auberge, mais Charles était déjà parti. S'il avait trouvé son fils cette nuit-là, il l'aurait tué ou aurait tenté de le faire. Un acte important peut fausser l'histoire et il est probable que tous les actes ont une influence dans leur milieu, à leur mesure – que ce soit la pierre sur laquelle on bute, la respiration qui s'arrête à la vue d'une belle fille, ou une rognure d'ongle fichée dans le sol du jardin.

Charles ne tarda pas à apprendre que son père le cherchait, armé d'un fusil. Il se cacha pendant deux semaines et lorsque, enfin, il rentra, l'idée de meurtre avait rétrogradé au stade de la colère. Charles prit un air théâtralement humble et fut puni par un surcroît de travail.

Adam resta quatre jours au lit, ankylosé, en proie à la souffrance. Chaque mouvement lui arrachait un grognement. Le troisième jour, son père apporta une preuve de l'influence dont il jouissait dans l'armée – sujet de fierté pour lui, récompense pour Adam. Dans sa chambre entrèrent un capitaine de cavalerie et deux sergents en uniforme bleu. Dans la cour, deux simples soldats gardaient leurs chevaux. Adam, cloué sur son lit, fut enrôlé comme cavalier de deuxième classe. Il signa et prêta serment sous le regard d'Alice et de son père. Cyrus avait les larmes aux yeux.

Après le départ des soldats, il resta longtemps avec son fils.

« C'est volontairement que je t'ai fait prendre dans la cavalerie. La vie de caserne perd vite de son intérêt. Mais la cavalerie va avoir de l'ouvrage, je m'en suis assuré. Ça te plaira d'aller en territoire indien. Il va y avoir du sport. Je ne peux te dire de qui je le tiens. Mais on va se battre.

– Oui, père », dit Adam.

J'ai toujours trouvé étrange que ce soit sur des hommes comme Adam que s'abatte généralement la corvée de faire la guerre. Il n'aimait pas le combat et, loin d'apprendre à l'aimer, comme il arrive à certains, il éprouva une répulsion grandissante pour la violence. Ses officiers le suspectèrent de tirer au flanc, mais jamais ils ne purent lui porter un motif. Au cours des cinq années qu'il passa dans l'armée, Adam fit plus de corvées qu'aucun homme de l'escadron, mais s'il tua un ennemi, ce fut le résultat d'un ricochet malencontreux. Etant excellent tireur, il était particulièrement apte à rater la cible à coup sûr. À cette époque, la guerre indienne n'était plus qu'une chasse dangereuse – les tribus étaient poussées à la révolte, poursuivies, décimées, et les pitoyables survivants étaient parqués dans des réserves où ils crevaient de faim. Ce n'était pas un joli travail, mais la ligne de développement du pays le rendait nécessaire.

Adam, qui n'était qu'un exécutant, n'entrevoyait pas les fermes futures. Il voyait des êtres humains comme les autres que la guerre déchirait, et il trouvait cela inutile et révoltant. Lorsqu'il tirait sciemment à côté, il savait qu'il trahissait, mais il ne voulait pas en tenir compte. L'épaisse conscience de la non-violence se fortifia en lui jusqu'à devenir un tourment aussi anesthésiant que toute autre forme de conscience. La simple pensée d'attenter à une vie, pour quelque motif que ce fût, lui devint intolérable. Cette obsession – car c'en était une – lui interdit de penser à autre chose. Pourtant jamais Adam, au cours de son service, ne commit de lâcheté. Il fut proposé et décoré trois fois pour bravoure.

Plus il se révoltait contre la violence, plus ses actes suivaient un cheminement opposé. Il risqua de nombreuses fois sa vie pour ramener des blessés dans les lignes. Il demanda à être employé dans les hôpitaux de campagne en dehors de ses heures de service. Ses compagnons le considéraient avec un mépris affectueux mêlé de peur – la peur que l'on éprouve pour des sentiments que l'on ne comprend pas.

Charles écrivait régulièrement à son frère. Il parlait de la ferme et du village, d'une vache malade, d'une jument qui mettait bas, des terrains que l'on avait achetés, de la grange frappée par la foudre, de la mort d'Alice, étouffée par la consomption, du départ du père pour Washington dans les bureaux de la G. A. R. Comme la plupart des gens qui ne savent pas parler, Charles écrivait avec plénitude. Il disait sa solitude et ses perplexités, il mettait sur papier bien des choses qu'il ignorait sur lui-même.

C'est pendant la période ou les deux frères furent séparés qu'ils se comprirent le mieux. L'échange de lettres les rapprocha plus qu'ils ne l'auraient cru possible.

Adam garda une lettre de son frère, non qu'il la comprît entièrement, mais parce qu'elle semblait receler quelque chose : « Je n'ai pas encore reçu de réponse à ma dernière lettre, je prends la plume pour espérer que tu es en bonne santé. » Il commençait toujours ainsi pour faciliter sa mise en train. « Je n'ai pas encore reçu de réponse à ma dernière lettre mais je

présume que tu as d'autres choses à faire – ha ! ha ! La pluie est mal venue et a gâché les fleurs de pommiers. Il n'y aura pas lourd de fruits à manger l'hiver prochain. Je garderai ce que je pourrai. Ce soir j'ai nettoyé la maison. Tout est mouillé et collant de savon et peut-être pas plus propre. Je me demande comment maman s'y prenait pour nettoyer. Les choses n'ont plus l'allure de son temps. Quelque chose s'incruste, je ne sais quoi, mais je n'arrive pas à le gratter. En tout cas, j'ai égalisé la saleté, c'est déjà quelque chose – ha ! ha ! Père t'a-t-il écrit au sujet de son voyage ? Il est allé à San Francisco, en Californie, pour prendre part à un camp de G. A. R. Le secrétaire à la Guerre y sera et c'est père qui le présentera. Mais ça n'a rien de sensationnel pour papa. Il a rencontré le Président trois ou quatre fois et il est même allé à la Maison Blanche. J'aimerais la voir. On pourrait peut-être y aller tous les deux quand tu rentreras. Père pourrait nous recevoir pour quelques jours et d'ailleurs, il aura sûrement envie de te voir. Je crois que je ferais bien de me chercher une femme. Même si je ne suis pas un beau parti, une fille serait contente d'avoir une bonne ferme comme celle-ci. Qu'en dis-tu ? Tu ne m'as pas dit si tu comptais venir vivre à la maison en quittant l'armée. Je l'espère. Tu me manques. »

L'écriture s'arrêtait là, sur une éclaboussure d'encre et un trou dans le papier. Puis elle reprenait, au crayon cette fois, et d'une graphie différente.

Les jambages au crayon disaient : « Plus tard. Juste à l'endroit, la plume a lâché. Un des becs s'est cassé. Il va falloir que j'aille acheter une autre plume au village. »

Puis l'écriture se faisait plus calme. « Il vaudrait sans doute mieux que j'attende la nouvelle plume et que je n'écrive pas au crayon. Seulement j'étais ici, dans la cuisine, avec la lampe, et j'ai dû me mettre à penser et il s'est fait tard – minuit passé, je suppose, je n'ai pas regardé. Le Vieux Noir a commencé à chanter dans le poulailler. Puis le fauteuil à bascule de maman s'est mis à craquer comme si elle était dedans. Tu sais que je ne me laisse pas avoir par ce genre de choses mais je me suis mis à remonter dans les souvenirs, tu sais comme ça m'arrive quelquefois. Je crois que je déchirerai cette lettre, à quoi ça sert d'écrire des machins comme ça ? »

Puis les mots se courbaient et semblaient courir. « Si je dois la déchirer, autant y aller carrément. On dirait que toute la maison s'est mise à vivre et que des yeux lui ont poussé partout et qu'il y a des gens à la porte qui attendent un moment d'inattention de ma part pour entrer. Ça me donne la chair de poule. Je voulais te dire – je veux te dire – enfin je n'ai jamais compris – enfin, pourquoi notre père a fait ça. Je veux dire, pourquoi est-ce qu'il n'a pas aimé ce couteau que je lui avais acheté pour son anniversaire ? Pourquoi ? C'était un bon couteau et il avait besoin d'un bon couteau. S'il s'en était servi, s'il l'avait affûté, si seulement il l'avait sorti de sa poche et l'avait regardé, c'était tout ce que je lui demandais. S'il l'avait aimé, je ne m'en serais pas pris à toi. Il fallait que je m'en prenne à toi. Je crois que le fauteuil de maman se balance un peu. C'est la lumière.

Ça ne prend pas avec moi. J'ai l'impression que quelque chose n'est pas fini. Quelque chose n'a pas été fait et dont je ne nie souviens pas. Quelque chose n'a pas été fait. Je ne devrais pas être ici. Je devrais me balader par le monde au lieu d'être dans une bonne ferme ; à me demander si je vais me marier. Il y a quelque chose qui ne va pas, connue si c'était arrivé trop tôt et que l'on ait oublié quelque chose. Je devrais être à ta place et toi ici. Je n'ai jamais pensé comme ça. C'est peut-être parce qu'il est tard – il est plus tard que ça. Je viens de regarder par la fenêtre et c'est le point du jour. Je ne crois pas m'être endormi. Comment la nuit a-t-elle coulé si vite ? Je ne peux pas me coucher maintenant. Je ne pourrais pas dormir de toute façon. »

La lettre n'était pas signée. Charles avait peut-être oublié qu'il voulait la détruire et l'avait envoyée. Adam la garda longtemps et, chaque fois qu'il la relisait, un frisson le parcourait et il ne savait pas pourquoi.

Chapitre V

Les petits Hamilton grandissaient. Chaque année, un nouveau bébé naissait à la ferme. George était un grand beau garçon doux et gentil, doué d'une sorte de courtoisie naturelle. C'était ce que l'on appelle « un enfant tranquille ». Il était toujours propre et net connue son père et il n'avait jamais l'air mal vêtu, même lorsqu'il l'était. Il mena une vie d'innocence et, s'il pécha jamais, ce fut par omission. Au milieu de sa vie, à peu près à l'époque où cette affection fut découverte, on s'aperçut qu'il était atteint d'anémie pernicieuse. Il est possible qu'il ait nourri ses vertus de son manque de vitalité.

Derrière George venait Will, trapu et borné, dénué d'imagination mais plein de vigueur. Tout enfant, il était déjà un travailleur infatigable à condition qu'on lui indiquât en quoi consistait son travail. Il fut conservateur, en politique comme en tout, rejetant avec dégoût toute idée qu'il croyait révolutionnaire. Will ne voulait pas être critiqué. Aussi s'efforça-t-il de mener la vie de tout le monde.

Peut-être son père était-il pour quelque chose dans la méfiance qu'éprouvait Will à l'égard de tout changement ou transformation. À l'âge de son adolescence, son père n'était pas depuis assez longtemps dans la Vallée pour être considéré comme un « ancien ». Il était étranger, Irlandais, et à cette époque on n'aimait pas les Irlandais en Amérique. On les méprisait, surtout sur la côte Est, et sans doute ce sentiment avait-il germé sur les terres de l'Ouest. Or Samuel n'était pas seulement un Irlandais instable et enthousiaste, mais aussi un Irlandais inventif, qui croyait aux idées, nouvelles. Dans le sein d'une petite communauté retranchée du monde, un tel homme est considéré avec méfiance jusqu'à ce qu'il prouve qu'il n'est pas un danger pour ses concitoyens. Un être exceptionnel comme Samuel pouvait – peut d'ailleurs – causer beaucoup d'ennuis. Il pouvait, par exemple, se révéler trop attirant aux yeux des épouses dont les maris se savaient dénués d'attrait. Ensuite, il y avait son éducation et sa culture, les livres qu'il achetait et empruntait, sa connaissance de choses qui ne se mangent ni ne se portent, son intérêt pour la poésie et son respect des belles-lettres. Si Samuel avait été un homme riche comme les Thornes ou les Delmar, avec leurs grandes maisons et leur bonne terre plate, il aurait eu une grande bibliothèque.

Les Delmar avaient la leur – rien que des livres sur des rayonnages de chêne. Samuel avait emprunté plus de volumes que les Delmar n'en avaient lus. À cette époque on admettait qu'un homme riche fût cultivé. Il pouvait envoyer ses fils au collège sans faire parler, il pouvait porter une veste, une chemise blanche et une cravate en plein jour et au milieu de la semaine, il pouvait porter des gants et se curer les ongles. Les mœurs des gens riches sont mystérieuses. On ne sait pas quels sont leurs besoins. Mais un pauvre, qu'avait-il besoin de poésie, de peinture ou de musique qui ne fait pas danser ? Ça ne lui rapportait pas un sac de blé et ça ne donnait pas de culottes à ses enfants. Malgré tout, il persistait. Il devait avoir des raisons qui ne supportaient pas l'examen.

Samuel dessinait les pièces des machines qu'il avait l'intention de fabriquer. Ses plans étaient bien faits et compréhensibles. On enviait son talent. Mais, sur les marges, il faisait d'autres dessins, quelquefois des arbres, d'autres fois des visages ou des animaux, ou des monstres ; quelquefois même des formes qui ne voulaient rien dire. Alors les hommes avaient un rire embarrassé. Et puis, surtout, on ne savait jamais d'avance ce que Samuel allait dire, penser ou faire – il fallait s'attendre à tout.

Pendant les quelques années qui suivirent son établissement dans la vallée de la Salinas, Samuel fut tenu à l'écart. Peut-être Will, petit garçon, entendit-il parler dans le magasin de San Lucas. Les petits garçons n'aiment pas que leur père diffère des autres hommes. C'est peut-être à ce moment-là que Will devint conservateur. Plus tard, à l'époque où ses autres enfants grandirent, Samuel devint un homme de la Vallée ; elle était fière de lui comme un homme est fier d'avoir un paon. On n'avait plus peur de lui, car il ne séduisait pas les épouses et ne cherchait pas à les attirer hors de leur douillette médiocrité. La Vallée se prit à aimer Samuel, mais il était trop tard pour Will ; il était déjà formé.

Certains êtres, qui ne le méritent pas toujours, sont sincèrement aimés des dieux. Ce qu'ils reçoivent, ils ne le doivent ni à leurs efforts ni à leurs calculs. Will Hamilton était un de ces êtres. Et les dons qu'il reçut étaient ceux qu'il était en mesure d'apprécier. Will fut protégé de bonne heure par la chance. Autant le père était incapable de gagner de l'argent, autant le fils ne pouvait s'empêcher d'en gagner. Lorsque Will Hamilton acheta des poules et qu'elles commencèrent à pondre, le prix des œufs monta. Deux de ses amis, propriétaires d'un petit magasin sur le point de faire faillite, demandèrent à Will encore jeune homme de leur prêter de quoi faire face aux échéances. En échange de quoi les deux amis s'engagèrent à lui verser un tiers des bénéfices. Will n'était pas regardant. Il donna ce que l'on demandait. L'affaire était sur pied en un an, elle ouvrit une succursale, puis deux, et ses actuels possesseurs contrôlent le marché.

Will accepta un jour, en paiement d'une dette, une petite boutique de réparation de cycles. Aussitôt quelques riches amateurs de la Vallée achetèrent des automobiles et devinrent clients de Will. C'est alors qu'un

poète matérialiste qui rêvait de cuivre, de fonte et de caoutchouc s'adressa à lui pour réaliser un projet ridicule sinon illégal. Ce poète s'appelait Henry Ford. Will, en maugréant accepta l'exclusivité de la partie Sud de la Vallée. Quinze ans après Ford possédait les routes et Will, riche, conduisait une Marmon.

Tom, le troisième fils, ressemblait à son père. Furieux en naissant, il vécut comme la foudre. Il fonçait dans la vie. Tête la première, secoué d'enthousiasme et de joies démesurées. Il ne découvrait pas le monde et ses gens, il les recréait. Il fut le premier à lire les livres de son père. Son monde était frais et brillant, aussi ignorant des contraintes que le Jardin d'Eden au sixième jour. Son esprit s'y roulait comme un chevreau dans un pâturage radieux. Lorsque, plus tard, il vit les clôtures, il se jeta contre elles et lorsque, enfin, il fut acculé, il brisa les clôtures et quitta notre pâturage. Son chagrin était aussi disproportionné que ses joies et, lorsque son chien mourut, le monde s'arrêta.

Tom était aussi inventif que son père, mais plus audacieux. Il osait ce que son père n'aurait jamais tenté. Il était éperonné par une concupiscence que son père ignorait. Il se peut que son comportement sexuel l'ait poussé à rester célibataire. C'était une famille très vertueuse que la sienne. Etait-ce à cause de ses désirs et de la façon dont il les satisfaisait qu'il se sentait indigne ? Qu'allait-il pleurer dans les collines ? Tom était un mélange de violence et de gentillesse. Il s'imposait des tâches au-dessus de ses forces pour y brûler ses désirs étouffants.

Les Irlandais sont gens effroyablement gais, mais un spectacle sinistre chevauche leurs épaules et scrute leurs pensées. Qu'ils rient trop fort et le spectre glisse son long doigt jusqu'à leur gosier. Ils se condamnent avant d'être accusés. Ils sont toujours sur la défensive.

Tom, alors âgé de neuf ans, s'inquiétait de ce que sa gentille petite sœur Mollie eût un défaut de prononciation. Il lui dit d'ouvrir la bouche toute grande et vit sous la langue une membrane qui était la cause du mal. « Je peux t'arranger cela », dit-il. Il emmena sa jeune sœur dans un lieu connu de lui seul, aiguisa son couteau sur une pierre et coupa l'excroissance gênante. Après cela, il s'enfuit pour aller vomir.

La maison des Hamilton s'agrandissait avec la famille. Elle était conçue pour n'être jamais terminée, pour que l'on pût y ajouter des pièces suivant les besoins. Il fut très vite impossible de distinguer la maison originale de ses dépendances.

Mais Samuel ne s'enrichissait pas. Il souffrait d'une maladie commune à bien des hommes : « la brevetite ». Il avait mis au point une batteuse qui coûtait moins cher et battait mieux que toute autre machine de ce type. Pour breveter son invention, il mangea son maigre bénéfice d'une année. Puis il expédia ses plans à un fabricant qui, s'il s'empressa de les renvoyer, en utilisa les données. Samuel fit un procès. Il le perdit après un temps relativement court, heureusement pour sa famille qui mourait lentement

de faim. Samuel comprit pour la première fois que, sans argent, on ne lutte pas contre l'argent. Mais il avait déjà contacté la « fièvre breveteuse » et tous les ans l'argent gagné à battre ou à forger fut employé à prendre des brevets. Les gosses Hamilton allaient pieds nus, leurs vêtements étaient rapiécés, la nourriture était maigre, mais sur ses grandes feuilles de papier craquant, Samuel dessinait plans, élévations et vues éclatées.

Certains hommes pensent large, d'autres étroit. Samuel et ses fils Tom et Joseph pensaient large. George et Will pensaient étroit. Joseph était le quatrième fils, un enfant rêveur, profondément aimé et protégé par toute la famille. Il avait vite découvert qu'une impuissance souriante le mettait à l'abri du travail. Ses frères, sans exception, étaient durs à l'ouvrage. Il était plus facile de faire la besogne de Joe que de l'amener à la faire. Son père et sa mère disaient qu'il était poète puisqu'il n'était bon à rien d'autre. Pour leur donner raison, il écrivit quelques vers harmonieux. Il était physiquement paresseux et probablement mentalement paresseux aussi. Il rêvait sa vie et sa mère l'aimait plus que les autres car elle le croyait sans défense. En réalité, il était celui qui se défendait le mieux car il obtenait ce qu'il voulait avec le minimum d'efforts. Joe était le chéri de la famille.

Aux temps féodaux, un jeune homme inapte au travail des armes était destiné à l'Eglise ; chez les Hamilton, Joe étant inapte au travail des champs et de la forge fut destiné aux études supérieures. Il n'était ni faible ni maladif, mais il ne pouvait pas déterrer un pied de pomme de terre. Il montait mal et détestait les chevaux. La famille entière était secouée d'un bon rire affectueux lorsqu'elle évoquait les essais de Joe derrière la charrue : le premier sillon qu'il avait tracé était tortueux comme un fleuve de plaine et le second n'avait frôlé le premier que pour mieux repartir dans la direction opposée.

Graduellement, Joe sut se soustraire à tous les travaux de la ferme. Sa mère expliquait qu'il était dans les nuages, comme si c'eût été une vertu particulière.

N'ayant aucun don pour quelque travail que ce fût, Joe se vit confier par un père désespéré la garde de soixante moutons. C'était la tâche la moins difficile, celle que de mémoire d'homme on confie toujours au simple du village. Joe n'avait qu'une chose à faire : rester avec les moutons.

Et Joe les perdit – soixante d'un coup. Il fut incapable de les retrouver. Ils étaient au fond d'une gorge, tranquillement groupés à l'ombre. Si l'on en croit l'histoire de la famille, Samuel réunit les siens, filles et garçons, et leur fit promettre qu'après sa mort ils prendraient soin de leur frère, car, abandonné à lui-même, Joe mourrait de faim.

Au milieu des garçons Hamilton venaient cinq filles : Una, l'aînée, une fillette brune secrète et studieuse ; Lizzie – je suppose qu'elle aurait dû être l'aînée puisqu'elle portait le nom de sa mère – ; je ne sais pas grand-chose de Lizzie ; il semble qu'elle ait vite eu honte de sa famille ; mariée jeune,

elle s'éloigna et ne fut aperçue qu'aux enterrements ; Lizzie, phénomène pour les Hamilton, connaissait la haine et l'amertume ; elle eut un fils qui épousa une fille que Lizzie n'aimait pas ; elle ne lui parla pas pendant des années.

Puis venait Dessie qui riait toujours. Tout le monde l'aimait, car on se sentait mieux auprès d'elle que de quiconque.

La suivante était Olive, ma mère. La dernière était Mollie, une petite beauté aux cheveux blonds et aux yeux d'améthyste.

Voilà qui étaient les Hamilton. Et c'était presque un miracle qu'une petite femme comme Liza, sèche comme un pruneau, eût pu mettre au monde, régulièrement, un enfant par an, les nourrir, leur cuire le pain, leur coudre des vêtements et leur donner une bonne éducation avec des principes de fer.

Liza eut sur ses enfants une influence assez étonnante, car elle n'avait aucune expérience du monde, aucune culture et n'avait jamais voyagé, mis à part le long voyage d'Irlande. En son mari résidait toute sa connaissance de l'homme, devoir fatigant et parfois douloureux. Elle passa la majeure partie de sa vie à porter et à élever ses enfants. Son « tout » intellectuel était la Bible. Il y avait les idées qu'échangeaient Samuel et ses fils, mais elle se refusait à les écouter. La Bible à elle seule était histoire et poésie, connaissance du monde et des choses. En elle résidaient l'esthétique, la morale et le salut de Liza. Elle n'étudiait ni ne discutait jamais la Bible ; elle la lisait. Jamais elle n'était embarrassée par ses contradictions apparentes. Elle finit par la savoir par cœur.

Liza avait droit à la considération générale, car c'était une bonne mère qui élevait bien ses enfants. Elle pouvait garder partout la tête haute. Son mari, ses enfants et ses petits-enfants la respectaient. Elle opposait aux compromis, aux faiblesses, aux erreurs, la rigueur d'une morale d'acier. On l'admirait comme on admire l'acier.

Liza avait une sainte horreur de l'alcool. Quiconque goûtait au liquide distillé dans l'alambic du diable offensait le Seigneur. Non seulement elle n'y touchait jamais, mais elle blâmait quiconque y trouvait plaisir. Dans ces conditions, il était normal que Samuel et les enfants ressentissent un penchant pour l'ivrognerie.

Samuel demanda, un jour qu'il était très malade :

« Liza ne pourrais-je avoir un verre de whisky pour me remonter le moral ? »

Elle releva sa petite tête ronde :

« Aurais-tu le toupet d'aller souffler au visage de Dieu ton haleine empuantie ? »

Samuel se retourna sur le côté et souffrit son mal avec le moral à plat.

Liza, vers soixante-dix ans, fut atteinte de rétention et le médecin lui ordonna une cuiller à café de porto par jour. Elle se pinça le nez pour avaler la première gorgée. Ce n'était pas si mauvais. À partir de ce jour-là,

son haleine sentit le porto. Elle le buvait toujours par petites cuillers et c'était toujours une médecine. Lorsqu'elle vida son litre par jour, elle fut une femme beaucoup plus heureuse.

Les enfants de Samuel et de Liza Hamilton avaient tous dépassé l'adolescence quand le siècle changea. C'était presque une tribu de Hamilton qui grandissait dans la ferme à l'est de King City. C'étaient de jeunes Américains. Samuel ne retourna jamais en Irlande et finit par l'oublier. Ses occupations ne lui laissaient pas de temps pour la nostalgie. Sa Vallée était l'univers. Une fois par an, il allait à Salinas, soixante milles au nord. Elever, nourrir, vêtir sa large famille, exploiter sa ferme, occupait la plus grande partie de sa vie – mais pas toute sa vie. Il avait une grande vitalité.

Sa fille Una était devenue une écolière studieuse, secrète et renfermée. Il était fier de son esprit indépendant. Olive se préparait à passer ses examens après un stage à l'établissement secondaire de Salinas. Olive allait devenir institutrice. Pour des Irlandais, une fille institutrice est un aussi grand honneur qu'un fils prêtre. Joe allait partir pour le collège puisqu'il n'était bon à rien d'autre. Will poursuivait avec succès sa carrière d'homme riche involontaire. Tom se blessait aux tranchants du monde et pansait ses blessures. Dessie apprenait la couture et Mollie, la jolie Mollie, épouserait certainement un beau parti.

Il n'était pas question d'héritage, car malgré leur étendue les terres ne valaient rien. Samuel creusait puits après puits et ne trouvait pas d'eau sur sa propre terre. L'eau aurait fait des Hamilton des gens relativement riches. La pompe située près de la maison allait chercher l'eau dans les entrailles de la terre ; son maigre débit diminuait parfois dangereusement. Deux fois, la source fut tarie. Le bétail, pour se désaltérer, devait traverser toutes les terres. Pour se nourrir, il refaisait le trajet en sens inverse.

Tout bien considéré, c'était une famille comme tant d'autres, ni plus riche ni plus pauvre, qui ne demandait qu'à vivre et prospérer sur le sol de la Vallée. C'était une famille où les éléments contraires s'équilibraient : conservateurs et progressistes ; rêveurs et réalistes. Samuel n'avait qu'à se louer du fruit de ses accouplements.

Chapitre VI

Après l'engagement d'Adam et le départ de Cyrus pour Washington, Charles vécut seul dans la ferme. Il avait beau dire qu'il cherchait une épouse, il ne mettait pas en pratique la méthode courante qui consiste à rencontrer une jeune fille, l'emmener au bal, s'assurer de sa vertu ou du contraire et, pour finir, se laisser glisser faiblement dans le gouffre du mariage. Charles avait peur des filles, voilà la vérité. Et, comme les hommes timides, il satisfaisait ses désirs avec une prostituée anonyme. La putain est la femme qui offre le plus de sécurité au timide. Elle est payée, et d'avance ; elle est à la merci de l'homme qui peut, à son gré, être gai ou brutal avec elle ; et, surtout, l'homme n'a pas à envisager l'éventualité d'une rebuffade dont l'idée seule noue les tripes du timide.

Le système était simple et entouré d'un secret rassurant. Le propriétaire de l'auberge louait ses trois chambres de passagers aux filles pour deux semaines. Au bout de deux semaines, un nouveau contingent remplaçait le précédent. Mr. Hallam, l'aubergiste, ne touchait aucun pourcentage. Il pouvait presque sincèrement assurer qu'il ignorait tout. Il se contentait de recevoir pour ses chambres cinq fois le prix normal. Les filles étaient choisies, procurées, déplacées, surveillées et volées par un certain M. Edwards, de Boston. Ces femmes accomplissaient un lent périple à travers les petites villes, ne restant jamais plus de quinze jours au même endroit. C'était un système très efficace. Les femmes n'habitaient pas la ville assez longtemps pour être remarquées par un habitant ou un gendarme. Elles quittaient rarement leurs chambres et évitaient les endroits publics. Il leur était interdit, sous peine du fouet, de boire, de faire du scandale ou de tomber amoureuses. Les repas leur étaient servis dans leurs chambres et les clients étaient soigneusement filtrés. Un homme en état d'ébriété n'avait pas le droit de « monter ». Tous les six mois, chaque fille avait droit à un mois de vacances pour se soûler et casser les carreaux. Si, pendant le travail, une fille désobéissait aux règles, Mr. Edwards en personne la déshabillait, la bâillonnait et la cravachait sans épargner aucune partie de son corps. Si elle récidivait, elle se retrouvait en prison pour vagabondage spécial.

Le stage de quinze jours avait un autre avantage : la plupart des filles

étant malades, elles avaient le temps de disparaître avant que leur présent de rencontrailles n'ait incubé chez le client. L'homme contaminé n'avait personne à qui demander des comptes. Mr. Hallam ignorait tout et Mr. Edwards n'apparaissait jamais dans l'exercice de ses fonctions. C'était vraiment une bonne affaire que ce circuit.

Toutes les filles se ressemblaient : fortes, fainéantes et stupides. L'habitué se demandait si, d'une quinzaine à l'autre, il y avait réellement un changement. Charles Trask prit l'habitude d'aller à l'auberge au moins une fois par quinzaine, monter au dernier étage, faire sa petite affaire et redescendre au bar se soûler bienheureusement.

La maison des Trask n'avait jamais été très gaie, mais sous le règne de Charles elle prit un air de sinistre décrépitude. Les rideaux de dentelle étaient gris. Les planchers, bien que balayés, étaient poisseux. Les murs, le plafond et les fenêtres de la cuisine étaient recouverts d'un enduit gras issu de la poêle à frire.

Le frottage constant des épouses qui avaient vécu là et le grand nettoyage bi-annuel avaient triomphé de la saleté. Charles se contentait généralement de balayer. Il renonça aux draps et dormit entre des couvertures. À quoi bon nettoyer une maison que personne ne voit jamais ? Les seuls jours où Charles se lavait et changeait de linge étaient les jours d'auberge.

Charles, dès l'aube, était en proie à un besoin de bouger. La solitude lui donnait des forces. En rentrant de son labeur, il se gorgeait de nourriture frite, allait se coucher et tombait dans une torpeur digestive.

Son visage hâlé s'imprégnait de la gravité inexpressive de l'homme seul. Son frère lui manquait plus que sa mère et son père. Avant le départ d'Adam, c'était le bon temps, et sa mémoire imprécise lui donnait raison. Il voulait que ce temps revînt.

Il ne fut jamais malade durant cette période, mises à part les indigestions chroniques qui étaient et sont toujours le lot du solitaire. Une purge puissante, « l'Elixir de vie du Père George », avait raison de ses embarras gastriques.

Lors de sa troisième année de solitude, il eut un accident. Il dégageait des rochers pour construire un mur. Un des blocs était difficile à mouvoir. Charles fit levier avec une longue barre de fer. Le roc refusait de sortir de son trou et retombait toujours. Alors Charles devint furieux. Le petit sourire se dessina sur ses lèvres et il combattit la pierre comme si c'eût été un homme. Animé d'une rage silencieuse, il introduisit sa barre sous le roc et appuya de tout son poids. La barre glissa et vint rebondir sur le front de Charles. Il resta un moment inconscient, puis il se releva en titubant et se dirigea vers la maison, à demi aveuglé. Un long lambeau de chair était arraché, depuis la naissance des cheveux jusqu'aux sourcils. La blessure s'infecta et Charles eut la tête bandée pendant quelques semaines. Mais il ne s'inquiéta pas. À cette époque, une formation de pus voulait dire que la

blessure se cicatrisait bien. En fait, elle traça sur le front de Charles une longue marque crêpée. En général, une cicatrice est plus claire que le tissu qui l'entoure, mais celle de Charles se colora de brun foncé. Peut-être la barre était-elle rouillée et des particules de rouille s'étaient-elles incrustées sous la peau, formant tatouage.

Charles ne s'était pas inquiété de sa blessure, mais la cicatrice le tourmentait. On aurait dit sur son front une trace de doigt sale. Il se regardait souvent dans la petite glace à côté du poêle. Il peignait ses cheveux sur son front pour la cacher le plus possible. Cette cicatrice lui faisait honte ; il se mit à la haïr. Il s'affolait si quelqu'un la regardait et se mettait en fureur si l'on lui posait une question. Dans une lettre à son frère, il définit ses sentiments.

« On dirait que j'ai été marqué comme une bête. Cette saloperie devient de plus en plus foncée. Quand tu rentreras, elle sera peut-être noire. Il ne m'en manque plus qu'une autre en travers pour avoir l'air d'un papiste. Le jour des Cendres. Je ne sais pas pourquoi ça m'embête tellement. J'ai bien d'autres cicatrices. J'ai l'impression d'être marqué. Quand je vais en ville, à l'auberge par exemple, tous les gens m'examinent. Je les entends parler quand ils croient que je n'entends pas. Je me demande quel genre de curiosité les possède. Du coup, je n'ai plus du tout envie d'aller en ville. »

Adam fut démobilisé en 1885 et s'apprêta à rentrer dans ses foyers. Apparemment, il n'avait pas beaucoup changé. Il n'avait pas l'allure militaire. Dans la cavalerie, ça ne se passe pas ainsi, on aime à prendre un air dégagé.

Adam se sentait en état de somnambulisme. Il est difficile de quitter les ornières de la routine, même si l'on hait ces ornières. Le premier matin civil, en se réveillant, il attendit le clairon un quart de seconde. Les leggings n'enserraient plus ses jarrets et son cou était nu sans le col raide. Arrivé à Chicago, il loua, pour une semaine, sans raison, une chambre meublée. Il l'occupa deux jours et partit pour Buffalo, mais ayant changé d'avis, il se dirigea vers les Chutes du Niagara. Il ne voulait pas rentrer chez lui et retardait ce jour autant que possible. La maison n'était pas un endroit agréable dans son esprit. Ce qu'il avait ressenti là-bas était mort en lui et il n'avait aucune envie de le ressusciter. Il observa les chutes au moment propice. Leur grondement le stupéfia et l'hypnotisa.

Un soir, la promiscuité des hommes lui manqua terriblement. Il se sentait seul. Le premier endroit habité qu'il rencontra fut un petit bar enfumé. Il soupira de plaisir et s'infiltra dans le caillot humain. Il commanda un whisky, le but, et la chaleur l'envahit. Il se sentait bien. Seul de ses sens, le goût fonctionnait. Il se contentait d'absorber et d'être absorbé.

Quand il commença à se faire tard et que les consommateurs se retirèrent, la peur le prit de retourner chez lui. Il fut bientôt seul avec le patron qui frottait son comptoir et s'efforçait de l'œil et du geste de mettre

Adam dehors.

« Encore un », dit Adam.

Le patron ressortit sa bouteille. Adam le vit pour la première fois. Il avait une tache de vin sur le front.

« Je ne suis pas du coin, dit Adam.

– Les Chutes, ça attire du monde.

– Je sors de l'armée. Cavalerie.

– Oui », dit le patron.

Adam sentit soudain qu'il devait impressionner l'homme, lui en mettre plein la vue.

« J'ai combattu les Indiens. On en a vu de dures. »

L'homme ne répondit pas.

« Mon frère a quelque chose sur la tête. »

Le patron toucha sa tâche lie-de-vin.

« Une envie. Ça s'élargit tous les ans. Votre frère en a une ?

– Non, c'est une blessure. Il me l'a écrit.

– Vous avez remarqué que la mienne a la forme d'un chat ?

– Tout à fait, oui.

– C'est mon surnom : Chat. Je l'ai depuis toujours. On dit que ma vieille a dû avoir peur d'un chat pendant qu'elle me portait.

– Je rentre chez moi. J'ai été parti longtemps. Vous prenez quelque chose ?

– Non, merci. Où êtes-vous descendu ?

– Chez Mrs. May. À la pension.

– Je la connais. Il parait qu'elle vous bourre de soupe pour que vous ne preniez pas trop de viande.

– Il y a des trucs dans chaque métier.

– Sûrement. Il y en a des tas dans le mien.

– Je vous crois, dit Adam.

– Mais il y en a un que je ne connais pas.

– Lequel ?

– Comment vous faire foutre le camp et que je ferme ! »

Adam le fixa sans rien dire.

« Je blaguais, dit le patron embarrassé.

– Je partirai pour chez moi demain matin. Mon vrai chez moi.

– Bonne chance », dit le patron.

Adam traversa la ville sombre, marchant de plus en plus vite, comme si sa solitude le poursuivait. Lorsqu'il gravit les marches de la pension, le bois gémit comme un signal. L'entrée était à peine éclairée par une lampe à pétrole dont la mèche était si basse que la flamme semblait sur le point d'expirer.

La propriétaire était debout dans le couloir. L'ombre de son nez s'allongeait jusque sur son menton. Ses yeux froids suivirent Adam comme les yeux d'un portrait de face et elle tendit le nez pour déceler l'odeur du

whisky.

« Bonsoir », dit Adam.

Elle ne répondit pas.

Arrivé au palier, il se retourna. Elle avait la tête levée et son menton faisait une ombre sur sa gorge. Ses yeux n'avaient plus de pupilles.

La chambre d'Adam sentait la poussière moisie. Il craqua une allumette et transmit la flamme au bout de la chandelle qui émergeait du bougeoir japonais. Le lit était informe, recouvert d'un édredon de morceaux rapportés et le dessus de coton était effrangé sur les bords.

Les marches gémirent de nouveau. Adam sentit que la femme était déjà dans le couloir, prête à envelopper d'inhospitalité le nouvel arrivant.

Adam s'assit sur une chaise, posa ses coudes sur ses genoux et cala son menton dans ses paumes. Une toux inextinguible s'éleva d'en bas, pour détruire le calme de la nuit.

Adam comprit qu'il ne pouvait pas rentrer chez lui. Il avait entendu expliquer par de vieux soldats la raison de ce qu'il allait faire.

« Je ne pouvais pas le supporter. Je n'avais nulle part où aller. Je ne connaissais personne. Je me suis balladé et rapidement j'ai eu peur, comme un gosse, et, avant de dire ouf ! J'étais déjà devant le sergent à en redemander pour cinq ans – comme si c'était une faveur. »

De retour à Chicago, Adam reprit du service et demanda à être affecté à son ancien régiment. Dans le train qui l'emportait vers l'Ouest, il évoqua les visages de ses compagnons qu'il lui tardait de revoir.

Alors qu'il attendait sa correspondance à Kansas City, il entendit appeler son nom. On lui tendit un message : ordre de se rendre à Washington au cabinet du ministre de la Guerre. Durant cinq ans, Adam s'était imprégné de l'idée qu'un ordre ne se discute pas. Les lointaines idoles de Washington étaient des déments. Moins un soldat pensait au général, mieux il se portait.

En arrivant au ministère, Adam donna son nom à un huissier puis alla s'asseoir dans une antichambre. C'est là que son père le trouva. Adam dut faire un effort pour le reconnaître. Cyrus était devenu un monsieur : veston et pantalon de drap noir, large chapeau noir, manteau à col de velours, canne d'ébène qu'il maniait comme une épée. Cyrus se conduisait comme un monsieur : il avait le parler lent, harmonieux, mesuré et maître de soi ; ses gestes étaient larges. Des dents neuves donnaient à sa bouche un sourire hors de proportion avec l'émotion qui l'engendrait.

Même après avoir compris que ce grand homme était son père, Adam resta perplexe. Soudain son regard s'abaissa : plus de pilon. La jambe était là, pliée au genou et le pied était pris dans un escarpin de veau noir ciré. Lorsque Cyrus se déplaçait, il boitait légèrement, mais cela ne ressemblait nullement au déhanchement d'antan.

Cyrus vit le regard.

« C'est mécanique, dit-il. C'est articulé. Avec un ressort. Si je veux, je ne

boite même pas. Je te montrerai quand je l'enlèverai. Viens avec moi.

– Je dois me présenter au colonel Wells, père.

– Je sais. J'ai dit à Wells de t'accorder un délai. Suis-moi. »

Adam se sentait embarrassé.

« Si tu n'y vois pas d'inconvénient, père, j'aimerais mieux aller me présenter au colonel. »

Son père se retourna.

– Je voulais t'éprouver, dit-il avec suffisance. Je voulais voir si la discipline était toujours la même. Je suis content. Je savais que cela te ferait du bien. Tu es un homme et un soldat, mon garçon.

– Je dois rejoindre mon régiment, père. »

Cet homme était un étranger. Adam sentit un léger dégoût l'envahir. Il y avait quelque chose de faussé. Et la rapidité avec laquelle les portes s'ouvrirent jusqu'au colonel, l'obséquiosité de l'officier avec Cyrus, les mots « monsieur le ministre va vous recevoir immédiatement » ne changèrent rien au sentiment d'Adam.

« Voici mon (ils, monsieur le ministre, deuxième classe comme moi, deuxième classe dans l'armée des Etats-Unis.

– J'ai été démobilisé comme caporal », dit Adam.

Il entendit à peine l'échange des compliments. Il pensait : « Voici le ministre. Ne voit-il pas que mon père joue une comédie ? Que lui est-il arrivé ? C'est étonnant que le ministre ne s'en rende pas compte ! »

Tout le long du chemin qui conduisait à son petit hôtel, Cyrus désigna les points de vue intéressants, les monuments et les endroits historiques avec la faconde d'un guide.

« J'habite l'hôtel, dit-il. J'aurais pu acheter une maison, mais je suis si souvent en voyage que ça n'en vaut pas la peine. Je suis toujours par monts et par vaux. »

Le concierge de l'hôtel s'inclina devant Cyrus, l'appela « monsieur le sénateur » et assura qu'il trouverait une chambre pour Adam, dût-il jeter un client dehors.

« Faites monter une bouteille de whisky dans ma chambre, je vous prie.

– Avec de la glace pilée ?

– De la glace ! dit Cyrus. Mon fils est un soldat. (De sa canne, il frappa sa jambe qui rendit un son creux.) Moi aussi, j'ai été soldat. Deuxième classe. Nous n'avons pas besoin de glace. »

Adam fut stupéfait de voir le luxe dans lequel Cyrus vivait. Il avait non seulement une chambre avec toilette mais un salon attenant.

Cyrus se renversa dans un fauteuil et soupira. Il retroussa son pantalon pour que Adam pût voir l'ingénieux mécanisme de fer, de cuir et de bois, puis il desserra la sangle qui maintenait sa jambe artificielle en place et la posa debout à côté de son fauteuil.

« Il y a des moments où ça pince d'une façon insupportable », dit-il.

Unijambiste, Cyrus redevenait lui-même. Adam retrouvait le père de

son enfance. Au début de leur rencontre, il avait ressenti un léger mépris, mais maintenant la peur, le respect et l'animosité de sa jeunesse renaissaient en lui, et il se retrouvait petit garçon cherchant à deviner l'état d'esprit de son père pour éviter tout ennui.

Cyrus prépara la boisson, but son whisky et dégrafa son col.

« Alors ? dit-il en fixant Adam.

– Père ?

– Pourquoi as-tu repris du service ?

– Je ne sais pas, père. Comme ça.

– Tu n'aimes pas l'armée, Adam ?

– Non, père.

– Pourquoi y retournes-tu ?

– Je ne veux pas rentrer chez nous. »

Cyrus soupira et frotta le bout de ses doigts sur les bras de son fauteuil.

« Veux-tu taire une carrière dans l'année ?

– Je ne sais pas, père.

– Je peux te faire accepter à West-Point. J'ai de l'influence. Je peux faire annuler ton engagement et te faire entrer à West-Point.

– Je ne veux pas y entrer.

– Essaies-tu de me défier ? » Demanda calmement Cyrus.

Adam prit son temps pour répondre, mais il n'y avait pas moyen d'éluder la question :

« Oui, père, dit-il.

– Verse-moi un peu de whisky. » Une fois servi, il continua : « Je me demande si tu te rends compte de l'influence que je possède réellement. L'élection d'un candidat dépend de l'appui de la G. A. R. Or c'est moi qui décide si nous accorderons ou non nos voix. Le Président lui-même me demande mon avis sur les affaires publiques. Je peux démolir un sénateur, et les postes bien payés, c'est à moi qu'on les demande. Je peux faire un homme et je peux l'abattre. Savais-tu tout cela ? »

Adam savait autre chose. Cyrus se défendait en menaçant.

« Oui, père, je le savais.

– Je peux te faire affecter à Washington. Je peux exiger de t'avoir comme ordonnance pour te dresser les côtes.

– Je préfère rejoindre mon régiment, père. »

Il vit l'ombre de la défaite passer sur le visage de son père.

« Peut-être ai-je commis une erreur. Tu as appris la résistance imbécile du soldat. (Il soupira.) Tu retourneras dans ton régiment. Tu pourriras dans une caserne.

– Merci, père. »

Au bout d'un moment, Adam demanda :

« Pourquoi n'appelles-tu pas Charles auprès de toi ?

– Parce que je… Non. Charles est mieux où il est. »

Adam eut tout le temps de se rappeler le ton de voix et l'expression de

son père, car réellement il pourrit dans une case Il eut le temps de se rappeler que Cyrus était seul, en souffrait – et il se rendait compte qu'il en souffrait.

Charles, après cinq ans, avait commencé d'attendre le retour d'Adam. Il avait repeint la maison et la grange et lorsque le grand jour fut proche, il engagea une femme pour nettoyer la maison, pour la racler jusqu'à l'os.

Cette femme était vieille, propre et agressive. Après un coup d'œil sur les rideaux qui pourrissaient sous une croûte de crasse, elle les jeta et en fit de nouveaux. Elle gratta le poêle couvert d'une couche de graisse qui datait de la mort d'Alice, puis elle s'attaqua aux murs poisseux du gras de cuisine et du noir des lampes à pétrole. Elle aspergea les planchers de lessive et trempa les couvertures dans une solution de soude. Son travail ne l'empêchait pas de se plaindre continuellement.

« Les hommes, sales bêtes ! Un cochon est plus propre. Ils pourrissent dans leur jus. Je me demande comment une femme peut les épouser. Ça pue comme la charogne. Regardez-moi ce four. Il y a au jus de tarte qui date de Mathusalem. »

Charles s'était réfugié dans un appentis où ses narines étaient à l'abri des odeurs désagréables de lessive, de soude, d'ammoniaque et de savon noir. Il avait l'impression que cette brave femme n'approuvait pas sa conception du ménage. Lorsque, enfin, toute maugréante, elle quitta la maison propre, Charles resta dans son appentis. Il voulait garder la maison propre pour Adam. Là où il dormait étaient rangés tous les instruments de la ferme et les outils pour les réparer. Charles s'aperçut qu'il pouvait faire cuire ou frire ses repas plus rapidement sur la forge que sur le poêle de la cuisine. Grâce au soufflet, il pouvait activer la combustion du coke. Il n'avait plus à attendre que le poêle veuille bien chauffer. Pourquoi n'y avait-il jamais pensé auparavant ?

Charles attendit Adam et Adam ne vint pas. Peut-être avait-il honte d'écrire. Ce fut Cyrus qui, par une lettre furieuse, apprit à Charles qu'Adam s'était rengagé contre sa volonté. Cyrus disait aussi qu'un jour Charles pourrait lui rendre visite à Washington. Mais il ne réitéra jamais sa proposition.

Charles se réinstalla dans la maison et se lança avec fureur dans une vie de saleté, prenant plaisir à détruire le travail de la vieille femme.

Il se passa plus d'un an avant que Adam écrivît à Charles une lettre embarrassée où il fortifiait ainsi son courage : « Je ne sais pas pourquoi j'ai signé. On aurait dit que quelqu'un d'autre signait à ma place. Ecris bientôt et donne de tes nouvelles. »

Charles attendit d'avoir reçu quatre lettres anxieuses pour enfin répondre froidement « qu'il n'avait jamais beaucoup compté sur le retour de son frère ». Ensuite venaient les comptes détaillés de la ferme.

Le temps avait accompli son œuvre. Après cela, Charles mit son point d'honneur à n'envoyer ses vœux qu'après le Premier de l'an et il reçut

d'Adam une lettre écrite après le Premier de l'an. Ils n'avaient jamais réellement eu de points communs.

Charles engagea coup sur coup plusieurs femmes crasseuses. Quand elles lui portaient trop sur les nerfs, il les flanquait dehors comme on se débarrasse d'un cochon. Il n'avait aucune affection pour elles et les sentiments qu'elles éprouvaient à son égard ne l'intéressaient nullement. Il se mit à vivre à l'écart du village. Les seuls liens qui restaient étaient l'auberge et le facteur. Si les gens du village désapprouvaient sa façon de vivre, ils étaient obligés de lui reconnaître une qualité qui, à leurs yeux, rachetait toutes les erreurs d'une vie aussi laide : la ferme n'avait jamais été aussi prospère. Charles engraissait le sol, construisait des murs, améliorait le drainage et agrandissait ses terres. De plus, il se mit à planter du tabac et une longue grange pour le séchage se dressa bientôt derrière la maison. Et c'est pour cela que ses voisins continuaient de le respecter. Un fermier ne peut pas penser trop de mal d'un bon fermier. Charles dépensait presque tout son argent et toute son énergie pour la ferme.

Chapitre VII

Adam passa les cinq années suivantes à faire les choses auxquelles l'armée emploie les hommes pour les empêcher de devenir fous : briquage sans fin de métal et de cuir ; parade ; exercice ; cérémonie des couleurs, ballet inutile pour oisifs. En 1886, la grande grève éclata à Chicago. On fit appel au régiment d'Adam, mais la grève était finie avant qu'il ait eu le temps d'entrer en action. En 1888, les Séminoles, qui n'avaient pas signé de traité de paix, s'agitèrent et l'on fit à nouveau appel à la cavalerie. Mais les Séminoles se retirèrent dans leurs marais et ne firent plus parler d'eux, et la troupe reprit son train-train habituel.

La notion du temps passé est une chose étrange et parfois contradictoire. Il serait raisonnable de supposer que des années passées dans la routine ou que nul événement n'a égayées paraissent interminables. Il devrait en être ainsi, mais cela n'est pas. Ce sont les années mornes qui ne laissent pas de traces. Une période d'action où s'inscrivent les blessures du drame ou des craquelures de la joie, laisse une impression de temps dans la mémoire car il faut du temps pour se remémorer ce qui a marqué cette période. Les événements servent de points de repère pour la mémoire. D'un point à un autre, il y a du temps passé. De rien à rien, il n'y a qu'un espace vide.

Adam arriva à la fin de sa deuxième période de cinq ans sans s'en rendre compte. C'était la fin de l'année 1890 Il fut démobilisé au Presidio de San Francisco avec le grade de sergent. Adam et Charles ne s'écrivaient plus que très rarement, mais Adam, avant d'être démobilisé, envoya un mot : « Cette fois, je rentre à la maison. » Charles ne devait plus entendre parler de lui pendant trois ans.

Adam laissa passer l'hiver et remonta lentement le fleuve jusqu'à Sacramento. Il erra dans la vallée de San Joaquin. Au printemps, il n'avait plus d'argent. Il roula sa couverture et partit lentement vers l'Est, tantôt à pied, tantôt sur les essieux des wagons de marchandises, en compagnie d'autres hommes. La nuit, il couchait dans les camps de fortune réservés aux chemineaux, en bordure des villes, il apprit à mendier, non de l'argent, mais sa nourriture. Sans s'en rendre compte, il devint un vrai trimardeur.

De tels individus sont rares maintenant, mais vers 1900 on en rencontrait beaucoup, errants solitaires, qui avaient choisi leur destin.

Certains fuyaient les responsabilités ; certains se jugeaient injustement exclus de la société. Ils travaillaient un peu, mais pas longtemps. Ils volaient un peu, mais seulement leur nourriture ou à la rigueur un vêtement dont ils avaient besoin. C'étaient des hommes de toute sorte – hommes instruits, hommes ignorants, hommes propres, hommes sales : – mais l'inquiétude était leur lot. Ils suivaient la chaleur mais craignaient aussi bien la canicule que la gelée. Ils suivaient le printemps vers l'Est et le premier froid les rejetait vers l'Ouest et le Sud. Ils étaient frères du coyote qui vit près de l'homme et de ses poulaillers : ils s'arrêtaient près des villes mais n'y entraient pas. S'il leur arrivait de se grouper pour une semaine ou pour un jour, inévitablement leurs routes se séparaient.

Autour des petits feux où bouillait leur ragoût commun, on entendait toutes sortes de manières de parler, mais on ne s'exprimait jamais à la première personne du singulier. Adam apprit la création des I. W. W[1] et leur colère angélique. Il entendit des discussions philosophiques, métaphysiques, esthétiques, et des récits d'expériences impersonnelles. Ses compagnons d'une nuit pouvaient être un assassin, un prêtre défroqué ou renégat, un professeur chassé d'un emploi douillet par une faculté stupide, un malheureux solitaire fuyant des souvenirs, un archange déchu, ou un démon à l'entraînement. Chacun alimentait le feu avec des lambeaux de pensées comme il contribuait au ragoût commun avec des carottes, des pommes de terre, des oignons ou de la viande. Adam apprit à *se* raser avec une vitre cassée, à estimer une maison avant de frapper pour demander de l'aide, à éviter la police hostile ou à composer avec elle. Il apprit à évaluer chez une femme la chaleur du cœur.

Adam aimait cette nouvelle vie. Quand l'automne eut jauni les arbres, il avait atteint Omaha. Alors, sans raison, sans se poser de questions, instinctivement, il obliqua vers l'Ouest et le Sud, traversa les montagnes et atteignit avec soulagement la Californie du Sud. Il descendit vers le Nord, le long de la mer jusqu'à San Luis Obispo. Il apprit à pêcher les anguilles, les moules, les perches, dans les flaques laissées par la marée descendante ; il apprit à creuser le sable pour trouver les clams et à prendre au collet les lapins des dunes. Il s'allongeait sur le sable chaud de soleil et il comptait les vagues.

Le printemps le poussa à nouveau vers l'Est, mais plus lentement cette fois. L'été était frais dans les montagnes, et les montagnards étaient aimables comme les gens qui vivent seuls. Adam s'employa chez une veuve près de Denver. Il partagea sa table et son lit, humblement, jusqu'à ce que le froid le chassât à nouveau vers le Sud. Il suivit le cours du Rio Grande au-delà d'Albuquerque et d'El Paso, à travers le Big Bend et Laredo, jusqu'à Browns-ville. Il apprit les mots de la langue espagnole pour la faim et le plaisir ; il apprit que même les gens très pauvres ont encore quelque chose à donner et l'envie de le donner. Il apprit à aimer les pauvres gens et les aima comme il n'aurait jamais pu le faire s'il n'avait pas connu lui-même la

pauvreté. Il était devenu un vagabond adroit dont le moyen d'existence était l'humilité. Il était maigre et hâlé par le soleil, et il savait effacer sa propre personnalité jusqu'à ce qu'elle n'éveillât plus ni colère ni jalousie. Sa voix s'était adoucie ; il mêlait à son parler des mots de différents dialectes, si bien qu'il n'était étranger nulle part. C'était la grande sécurité du vagabond, son voile protecteur. Il empruntait rarement les convois de marchandises, car une vague de colère s'élevait contre les vagabonds, provoquée par la violence des I. W. W., aggravée par de féroces représailles. Adam fut arrêté pour vagabondage. La rapide brutalité de la police et des prisonniers l'effraya. Il décida de ne plus voyager en groupe Il se mit à voyager seul en s'assurant qu'il était toujours propre et bien rasé.

Lorsque vint le printemps, une nouvelle fois, il partit vers le Nord. Il sentait que le temps du repos et de la paix était terminé. Son but était Charles et les émollients souvenirs de son enfance. Adam traversa rapidement l'interminable partie Est du Texas, puis la Louisiane, et les confins du Mississippi et de l'Alabama. Lorsqu'il atteignit la Floride, il sentit qu'il ne pouvait pas rester. Les Nègres étaient suffisamment pauvres pour être accueillants, mais ils ne pouvaient pas avoir confiance dans un Blanc, aussi pauvre fût-il ; et le pauvre Blanc avait peur des étrangers.

Près de Tallahassee, il fut arrêté pour vagabondage et condamné à six mois de travail forcé sur une route. C'est ainsi que l'on construisait les voies de communication. Au bout de six mois, il fut libéré, et instantanément repris et condamné à six nouveaux mois. C'est alors qu'il apprit à quel point l'homme peut considérer l'homme comme une bête et que le seul moyen de survivre est de se conduire comme une bête. Un visage ouvert et franc, un regard qui se lève pour rencontrer un autre regard attiraient l'attention, donc la punition. Adam comprenait que l'homme qui commet un acte brutal se blesse lui-même et doit punir quelqu'un pour sa blessure. Etre surveillé pendant le travail par des hommes armés de fusils, avoir une chaîne à la cheville pendant le sommeil, n'étaient après tout que des mesures de précaution – mais les flagellations sauvages au moindre signe de résistance, au moindre éveil de la volonté ou de la dignité, indiquaient bien que les gardes avaient peur de leurs prisonniers, et Adam avait appris dans l'armée qu'un homme qui a peur est un animal dangereux. Et Adam, comme n'importe quelle créature humaine, craignait le fouet pour son corps et son esprit. Il tissa un rideau autour de lui : son visage n'exprima plus rien ; ses yeux s'éteignirent ; sa langue se tut. Ce qui l'étonna, lorsqu'il y repensa plus tard, ce ne fut pas qu'il se fût trouvé, lui, dans cette situation, mais plutôt qu'il eût été capable de la supporter – et cela avec un minimum d'émotion. C'est beaucoup plus horrible après que sur le moment. Il faut la plus grande maîtrise de soi pour voir fouetter un homme jusqu'à ce que les muscles déchirés laissent apparaître la blancheur des tendons, et ne montrer aucun signe de pitié, de colère ou même d'intérêt. Adam avait appris cela.

On devine plus que l'on ne voit les hommes quand ils ont fait cet apprentissage. Pendant cette seconde période de six mois sur les routes de Floride, Adam réduisit sa personnalité au minimum. Il ne créait aucun remous, n'émettait aucune vibration ; il devenait presque impondérable. Et, lorsque les gardes ne sentirent plus une présence humaine, ils n'eurent plus peur. Adam fut chargé de nettoyer le camp, de distribuer leurs hardes aux prisonniers, et de remplir les baquets d'eau.

Trois jours avant d'être libéré pour la seconde fois, aussitôt après le déjeuner, Adam vida ses baquets d'eau et retourna à la petite rivière pour une deuxième corvée. Il envoya ses baquets chargés de pierres par le fond, entra dans l'eau et nagea longtemps avec le courant ; puis il se reposa et nagea à nouveau jusqu'au crépuscule. A ce moment, il découvrit sous la berge une anfractuosité cachée par un rideau de plantes. Il y entra, mais ne sortit pas de l'eau.

Tard dans la nuit, il entendit les chiens policiers qui couraient de chaque côté de la rivière. Il avait frotté ses cheveux avec des feuilles vertes pour couvrir son odeur. Il s'assit dans l'eau, ne laissant dépasser que son nez et ses yeux. Au matin, les chiens revinrent, désintéressés de la chasse, et les hommes étaient trop fatigués pour battre proprement les rives. Après leur départ, Adam sortit de sa poche un morceau de viande frite tout imbibé d'eau, et le mangea.

Il s'était bien promis de ne pas aller trop vite. C'était en général une imprudence qui coûtait la liberté aux évadés. Il lui fallut cinq jours pour atteindre la Georgie, pourtant proche. Il ne prit aucun risque, contint son impatience, et fut très étonné de sa propre habileté.

Il s'arrêta à l'entrée de Valdosta et resta caché jusqu'après minuit ; puis il entra dans la ville comme une ombre, choisit un magasin bon marché, et força lentement une fenêtre de derrière en arrachant les vis qui maintenaient le verrou sur le bois pourri. Il remit en place le verrou, mais laissa la fenêtre ouverte. Il avait pour seul éclairage, la lumière de la lune. Il vola un pantalon bon marché, une chemise blanche, des chaussures noires, un chapeau noir, et un ciré. Il essaya chaque article pour s'assurer qu'il lui allait. Puis, avant de ressortir, il se força à examiner entièrement la pièce pour voir s'il n'avait rien dérangé. Il n'avait pris que des articles dont il y avait plusieurs exemplaires, et s'était bien gardé de chercher le tiroir-caisse. Il referma la fenêtre avec précaution, et se glissa sous la lune, d'ombre en ombre.

Caché pendant la journée, il s'approvisionnait la nuit : des navets, quelques épis de maïs, des pommes tombées ; rien dont on pût déceler la disparition. Il usa ses chaussures en les frottant avec du sable et roula son ciré en boule pour lui donner l'aspect du vieux. Il attendit trois jours la pluie que son extrême prudence lui conseillait.

La pluie commença à tomber tard dans l'après-midi. Adam s'accroupit sous son ciré en attendant la nuit, et lorsqu'elle vint, il entra dans la ville

de Valdosta, son chapeau noir rabattu sur les yeux et son ciré jaune boutonné serré autour du cou. Il se dirigea vers la gare, et jeta un coup d'œil à travers la vitre ruisselante d'eau. Le chef de gare, visière verte et manchettes de lustrine, était penché vers le guichet et parlait à un ami. L'ami en question mit vingt minutes à s'en aller. Adam, sur le quai, le regarda partir. Il respira un bon coup pour se calmer et entra.

Charles recevait très peu de courrier. Il restait parfois plusieurs semaines sans aller à la poste. En février 1894, une épaisse lettre arriva de Washington, expédiée par une étude de notaire. Le postier pensa que c'était peut-être important et se dirigea vers la ferme des Trask, où il trouva Charles coupant son bois. Il lui tendit la lettre, et, puisqu'il s'était donné le mal de venir jusque-là, il attendit pour savoir quel était son contenu.

Charles le laissa mijoter. Il lut lentement les cinq pages et les relut en marmonnant les mots qu'il lisait. Puis il replia la lettre et se dirigea vers sa maison.

Le postier l'appela.

« Rien de cassé, Mr. Trask ?

– Mon père est mort », dit Charles.

Il entra chez lui et referma sa porte.

« Ça lui en a flanqué un coup, raconta le postier de retour dans la ville, un drôle de coup. C'est un type tranquille. Il ne parle pas beaucoup. »

Bien que le jour ne fût pas tombé, Charles alluma, étala la lettre sur la table, et se lava les mains avant de s'asseoir pour la lire à nouveau.

Personne ne lui avait envoyé de télégramme. Les notaires avaient trouvé son adresse dans les papiers de son père. Ils étaient désolés, ils offraient leurs condoléances, mais ils étaient surtout très excités. Lorsqu'ils avaient établi le testament de Mr. Trask, ils avaient pensé qu'il laisserait à ses fils quelques centaines de dollars. A en juger sur sa mine, c'est tout ce qu'il valait. Mais, quand ils eurent communication de son compte en banque, ils s'aperçurent qu'il possédait quatre-vingt-treize mille dollars en liquide et dix mille dollars en actions. Leur sentiment à l'égard de Mr. Trask évolua. Des gens possédant une telle somme étaient riches. Ils n'avaient plus besoin de s'inquiéter pour l'avenir. Ils avaient là de quoi fonder une dynastie. Dans leur lettre, les notaires félicitaient Charles et son frère Adam. D'après le testament, les biens devaient être partagés également. Suivait une liste des objets personnels laissés par le défunt : cinq épées de cérémonie offertes à Cyrus lors de différents congrès du G. A. R. ; un marteau de bois d'olivier avec une plaque d'or ; un emblème maçonnique serti de diamants ; les bridges en or qu'on lui avait retirés pour les remplacer par des dents artificielles ; une montre en argent ; une canne à pommeau d'or ; et ainsi de suite…

Charles relut la lettre deux fois et se prit le front à deux mains. Il pensait à Adam. Il voulait qu'Adam revînt.

Charles était sombre. Il alluma le feu, mit la poêle à chauffer et y coupa d'épaisses tranches de petit salé. Puis la lettre l'attira à nouveau. Soudain, il la replia et la glissa dans le tiroir de la table de la cuisine. Il décida de ne plus repenser à tout cela pendant un bout de temps.

Evidemment, il ne fit qu'y penser, et la question qu'il se posait tournait en rond pour revenir à son point de départ : Où avait-il ramassé tant d'argent ?

Lorsque deux événements ont quelque chose de commun – que ce soit par leur nature, l'endroit ou le temps où ils surviennent – nous concluons avec joie qu'ils se ressemblent et qu'il y a là quelque chose d'étrange que nous enfouissons dans notre mémoire pour le raconter un jour. Charles n'avait jamais reçu de lettre à domicile. Quelques semaines plus tard, un petit garçon arriva en courant, porteur d'un télégramme. Charles fit un rapport entre la lettre et le télégramme comme on groupe arbitrairement deux morts pour en prévenir une troisième. Il alla rapidement à la gare du pays, son télégramme à la main.

« Ecoutez ça, dit-il au télégraphiste.

– Je l'ai déjà lu.

– Ah ! Oui ?

– Ça arrive par fil et je l'écris.

– Ah ! Oui, évidemment ! « Prière télégraphier urgence « cent dollars. Je reviens. Adam. »

– Payé par le destinataire ! Vous me devez soixante *cents.*

– Valdosta, Georgie. Connais pas.

– Moi non plus. Mais le télégramme est là.

– Dites donc, Carlton, comment fait-on pour télégraphier de l'argent ?

– Vous m'apportez cent deux dollars soixante *cents,* et j'envoie un télégramme à Valdosta disant de payer cent dollars à Adam. N'oubliez pas que vous me devez soixante *cents.*

– Oui, d'accord, mais comment puis-je savoir qu'il s'agit d'Adam ? N'importe qui peut réclamer l'argent. ».

L'employé du télégramme eut un sourire condescendant.

« Voici ce que nous faisons d'habitude : vous me donnez une question à laquelle personne d'autre ne peut répondre. Je télégraphie la question et sa réponse. L'employé pose la question au destinataire, et, s'il ne peut pas répondre, il ne touche pas l'argent.

– C'est pas bête votre histoire. Attendez que j'en trouve une bonne.

– Vous feriez mieux d'aller chercher les cent dollars avant que le guichet soit fermé. »

Charles trouvait le jeu très amusant. Il revint bientôt avec l'argent.

« J'ai ma question, dit-il.

– J'espère que ce n'est pas le deuxième nom de baptême de votre mère. Il y a des tas de gens qui ne s'en souviennent pas.

– Ce n'est pas ça du tout. Voici : « Qu'as-tu donné à « père le jour de

son anniversaire avant que tu partes « pour l'armée ? »

– C'est une bonne question, mais elle est salement longue. Vous ne pouvez pas la réduire à dix mots ?

– C'est vous qui payez ou moi ? La réponse est – : un chiot.

– Personne ne pourrait le deviner. Après tout, c'est vous qui payez.

– Ce serait drôle qu'il ait oublié. Il ne pourrait pas rentrer à la maison. »

Adam fit à pied le trajet de la gare à la ferme. Sa chemise était sale et les vêtements volés étaient fripés et terreux, car il avait dormi avec pendant une semaine. Entre la maison et la grange, il s'arrêta et écouta pour deviner où était son frère. Au bout d'un moment, il entendit des coups de marteau dans la nouvelle grange à tabac.

« Oh ! Charles ! » Appela Adam.

Le martèlement cessa et il y eut un silence. Adam eut l'impression que son frère l'observait à travers les fentes de la grange. Puis, Charles sortit rapidement, courut vers Adam, et lui serra les mains.

« Comment vas-tu ?

– Bien.

– Dieu ! Que tu es maigre !

– Je m'en doute. C'est que j'ai vieilli, tu sais. »

Charles l'inspecta de la tête aux pieds.

« Tu n'as pas l'air de nager dans la prospérité.

– Tu as deviné.

– Où est ta valise ?

– Je n'en ai pas.

– Seigneur Jésus, d'où viens-tu ?

– Je me suis trimbalé un peu partout.

– Comme un clochard ?

– Comme un clochard. »

Avec les années, le visage de Charles s'était tanné. Ses yeux étaient rouges. Adam, malgré le temps passé, se rappelait que Charles avait toujours deux choses en tête : la question et quelque chose d'autre.

« Pourquoi n'es-tu pas rentré tout de suite ?

– J'ai eu envie de me balader. Je ne pouvais pas m'arrêter, j'avais ça dans la peau. C'est vraiment une vilaine cicatrice que tu as là.

– Je t'en ai parlé dans une de mes lettres. Ça enlaidit de jour en jour. Pourquoi n'as tu pas écrit ? As-tu faim ? »

Charles mit les mains dans ses poches, joua avec ses doigts, puis ressortit ses mains, se frotta le menton, et se gratta la tête.

« Ça peut disparaître. J'ai vu un type, une fois, un patron de bistrot, il avait une tâche. C'était une envie. Elle avait la forme d'un chat. D'ailleurs son surnom était « Chat ».

– As-tu faim ?

– Oui, je crois.

– Tu as l'intention de rester ?

– Je pense. Veux-tu qu'on en parle maintenant ?

– Si tu veux. Notre père est mort.

– Je sais.

– Bon Dieu ! Comment le sais-tu ?

– Le chef de gare me l'a dit. Il est mort il y a combien de temps ?

– Environ un mois.

– De quoi ?

– D'une pneumonie.

– Il est enterré ici ?

– Non, à Washington. J'ai reçu une lettre et des journaux. Ils l'ont transporté sur un tracteur d'artillerie avec un drapeau sur son cercueil. Le Vice-président était là et le Président a envoyé une gerbe. Tout ça c'est dans les journaux. Avec des photos. Je te montrerai. J'ai tout gardé. »

Adam fixa son frère jusqu'à ce que Charles détournât son regard.

« Es-tu en colère contre quelque chose ? demanda Adam.

– Contre quoi veux-tu que je sois en colère ?

– Tu avais l'air…

– Je ne suis en colère contre rien du tout. Viens. Je vais te faire à manger.

– D'accord. A-t-il souffert longtemps ?

– Non. Il a été emporté d'un seul coup. »

Charles avait une idée derrière la tête. Il aurait bien voulu l'exprimer, mais il ne savait pas comment s'y prendre. Ses mots avaient un sens caché. Adam se tut. Il pensait qu'il était de bonne politique de se taire et d'attendre Charles dévoilât ses batteries. Charles se décida enfin :

« Je ne crois pas beaucoup aux communications de l'au-delà, et pourtant sait-on jamais ? Il y a des gens qui racontent qu'ils ont reçu des messages. La vieille Sarah Whitburn par exemple. Elle l'a juré. On ne sait plus quoi penser. Tu n'as pas reçu de message, toi ? Bon Dieu ! Tu n'as pas la langue nouée ?

– Je pensais », dit Adam.

En réalité il était stupéfait. « Je n'ai plus peur de mon frère ! Avant, il me flanquait la colique. Maintenant c'est fini. Je me demande pourquoi. Est-ce l'armée ? Est-ce le travail forcé sur la route ? Est-ce la mort de père ? Peut-être. Je ne comprends pas. » Maintenant qu'il n'avait plus peur, il pouvait prononcer les mots qu'il voulait, alors qu'avant il devait choisir ceux qui ne risquaient pas de lui attirer des ennuis. Il se sentait bien, comme un mort au seuil de la résurrection.

Ils entrèrent dans la cuisine. Il se la rappelait et elle lui semblait différente pourtant. Elle semblait plus petite à cause du désordre. Adam dit presque gaiement :

« Si j'ai bien saisi, Charles, tu as quelque chose à me dire mais tu tournes autour du pot. Tu ferais mieux de parler avant que ça t'étouffe. »

Une étincelle de colère flamba dans les yeux de Charles. Il leva la tête.

Mais il avait perdu sa force. Il pensa avec désolation : « Je ne peux plus l’assommer. Je ne peux plus. »

Adam dit avec un air goguenard :

« Ça part peut-être d’un mauvais sentiment de se sentir heureux quand son père vient de mourir, mais écoute-moi, Charles : je ne me suis jamais senti aussi bien de ma vie. Allez, accouche, Charles. Ne garde pas ça sur le cœur.

– Aimais-tu notre père ? demanda Charles.

– Je te répondrai quand je saurai où tu veux en venir.

– L’aimais-tu ou non ?

– Qu’est-ce que ça peut te faire ?

– Dis-moi. »

Adam se sentait fort de sa nouvelle liberté.

« Bon. Je vais te le dire. Non, je ne l’aimais pas. Quelquefois il me faisait peur. Quelquefois, oui quelquefois, je l’admirais, mais la plupart du temps, je le haïssais. Maintenant, dis-moi ce que tu veux savoir. »

Charles parla tout en regardant ses mains.

« Je ne comprends pas, dit-il. Je n’arrive pas à me mettre ça dans la tête. Il t’aimait plus que tout le monde.

– Je ne crois pas.

– Personne ne te demande de le croire. Il aimait tout ce que tu lui apportais. Moi, il ne m’aimait pas. Il n’aimait pas ce que je lui donnais. Tu te rappelles le cadeau que je lui ai fait : le couteau de poche ? J’ai coupé et j’ai vendu un stère de bois pour avoir ce couteau. Eh bien, il ne l’a même pas emporté à Washington. Il est encore dans son tiroir. Toi, tu lui as donné un chiot qui ne t’avait rien coûté. Je te montrerai une photo de ton chiot. Il était aux funérailles. C’est un colonel qui le tenait dans ses bras ; il était aveugle, il ne pouvait plus marcher. Ils lui ont tiré une balle dans la tête après l’enterrement. »

Adam fut surpris par le ton sauvage de son frère.

« Je ne comprends pas, dit-il. Je ne vois pas où tu veux en venir.

– Je l’aimais », dit Charles.

Et pour la première fois de sa vie, Adam vit Charles pleurer. Il posa sa tête entre ses bras et sanglota.

Adam fut sur le point de s’approcher de lui, quand un vieux reste de peur l’arrêta. « Non, pensa-t-il, si je le touchais, il essaierait de me tuer. » Il alla jusqu’à la porte ouverte et regarda dehors. Derrière lui, il entendait son frère qui reniflait.

La ferme n’était pas agréable. Elle ne l’avait jamais été. Tout était désordre, fouillis, voué au hasard. Il n’y avait pas de fleurs ; des débris de papier et des copeaux de bois jonchaient le sol. La maison non plus n’était pas accueillante ; c’était tout au plus un toit solide sous lequel dormir et manger. L’ensemble était maussade. On n’avait pas envie d’aimer cet endroit, il n’était pas hospitalier. Ce n’était pas un chez soi, un lieu dont on

rêve et qu'il vous tarde de retrouver. Soudain, Adam pensa à sa belle-mère, femme utile, brave femme dans son genre, aussi mal aimée que la ferme. Elle n'était pas une épouse. La ferme n'était pas un foyer.

Son frère ne sanglotait plus. Adam se retourna. Charles avait les yeux fixes.

« Parle-moi de maman, dit Adam.

– Elle est morte. Je te l'ai écrit.

– Parle-moi d'elle.

– Je te l'ai dit. Elle est morte. Il y a si longtemps. Elle n'était pas ta mère. »

Le sourire qu'Adam avait surpris une fois sur le visage d'Alice refleurit devant lui. Il revit ses traits.

La voix de Charles traversa l'image et la déchira,

« Veux-tu me dire une chose ? Mais prends ton temps avant de répondre et si tu sens que tu n'es pas sûr de toi, ne réponds pas. (Il fit mouvoir ses lèvres pour préparer le passage des mots.) Crois-tu que notre père ait pu être malhonnête ?

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Je parle pourtant clairement. Il n'y a qu'une seule signification du mot malhonnête.

– Je ne sais pas, dit Adam. Je ne sais pas. Personne n'en a jamais rien dit. Regarde ce qu'il est devenu. Il lui arrivait de passer la nuit à la Maison Blanche. Le Vice-président a suivi ses funérailles. Est-ce que l'on honore ainsi un malhonnête homme ? Allons, Charles, supplia-t-il, dis-moi ce que tu brûles de me dire depuis que je suis arrivé. »

Charles mouilla ses lèvres. Son sang semblait s'être retiré, emportant avec lui toute énergie et toute violence. Lorsqu'il parla, ce fut d'une voix monocorde.

« Père a fait un testament. Tous ses biens doivent être partagés également entre toi et moi. »

Adam s'esclaffa.

« On peut toujours vivre sur la ferme. Nous ne mourrons pas de faim.

– Il y a plus de cent mille dollars, continua la voix sans modulation.

– Tu es fou. Dis plutôt cent dollars. Où aurait-il ramassé tout ça ?

– Je ne suis pas fou. Au G. A. R. il gagnait cent trente-cinq dollars par mois. Là-dessus il payait sa chambre et sa nourriture. Il touchait cinq *cents* du mille et ses notes d'hôtel lui étaient remboursées lorsqu'il voyageait.

– Peut-être a-t-il toujours été riche et n'en savions-nous rien.

– Non, il ne l'a pas toujours été.

– On pourrait écrire au G. A. R. et se renseigner. Ils doivent être au courant.

– Je n'oserais pas, dit Charles.

– Ecoute-moi. Ne va pas imaginer des choses effroyables. Il existe une chose qui s'appelle la spéculation. On peut y gagner une fortune. Père

connaissait des gens influents. Peut-être qu'il a reçu un bon tuyau. Pense aux types de la ruée vers l'or, en Californie. Ils sont revenus riches. »

Le visage de Charles exprimait la désolation. Il parla si bas qu'Adam dut se pencher en avant pour entendre. La voix était monotone, comme celle d'un greffier :

« Notre père est entré dans l'armée de l'Union en juin 1862. Il a fait un entraînement de trois mois ici, dans cet État. Ce qui nous conduit à septembre. Son unité est descendue vers le Sud. Le 12 octobre, il était touché à la jambe et évacué. En janvier, il était de retour à la maison.

– Je ne vois toujours pas où tu veux en venir.

– Il n'était pas à Chancellorsville. Il n'était pas à Gettysburg, ni à Wilderness, ni à Richmond ni à Appomattox. »

La voix de Charles était ténue et triste.

« Comment le sais-tu ?

– Sa feuille de démobilisation était jointe aux papiers que l'on m'a renvoyés. »

Adam soupira profondément. Son cœur battait. La joie l'étouffait. Il secoua la tête comme s'il refusait d'y croire.

« Comment a-t-il pu s'en tirer ? demanda Charles. Bon Dieu ! Comment a-t-il fait pour s'en tirer ? Personne ne l'a jamais questionné. Ni toi, ni moi, ni ma mère. Personne. Même pas les gens de Washington. »

Adam se leva.

« Il y a quelque chose à manger ? Je vais le faire cuire.

– J'ai tué un poulet hier soir. Si tu peux attendre, je te le fais frire.

– Tu n'as rien de plus rapide ?

– J'ai du porc salé et des œufs.

– Va pour le porc salé et les œufs », dit Adam.

Ils abandonnèrent le sujet et évitèrent l'obstacle. Mais s'ils n'en parlèrent pas, ils y pensaient tout le temps. Ils auraient bien voulu en parler, mais ils ne pouvaient pas. Charles mit dans la poêle du porc salé, réchauffa un ragoût de haricots, et fit frire des œufs.

« J'ai labouré le pâturage. Je l'ai planté en seigle.

– Comment c'est venu ?

– Bien. Mais il a fallu enlever toutes les roches. (Il désigna son front.) C'est là que j'ai attrapé cette saloperie, en essayant de basculer un rocher.

– Tu me l'as écrit, dit Adam. Je ne sais si je t'ai jamais dit que tes lettres représentaient beaucoup pour moi.

– Tu ne m'as jamais donné beaucoup de précisions sur ce que tu faisais.

– Sans doute parce que je ne voulais pas y penser. C'était assez moche dans l'ensemble.

– J'ai lu les communiqués dans les journaux. Tu as pris part à toutes ces batailles ?

– Oui, mais je ne voulais pas y penser, et je n'y tiens toujours pas.

– Tu as tué des Indiens ?

– Oui, nous avons tué des Indiens.
– Ils ne valent pas grand-chose.
– Peut-être.
– Si tu n'as pas envie d'en parler, personne ne te force.
– Je n'en ai pas envie. »
Ils dînèrent à la lumière de la lampe à pétrole.
« On y verrait un peu plus clair si je me donnais la peine de nettoyer l'abat-jour.
– Je le ferai, dit Adam. On ne peut pas penser à tout.
– Je suis content que tu sois rentré. Est-ce que ça te dirait d'aller faire un tour à l'auberge après le dîner ?
– On verra. Peut-être que j'aurai juste envie de rester assis.
– Je ne t'en ai pas parlé dans mes lettres, mais ils ont des filles à l'auberge. Ça te ferait peut-être plaisir de venir avec moi. Elles changent toutes les quinzaines. Ça te ferait peut-être plaisir d'aller jeter un coup d'œil.
– Des filles ?
– Oui. Au dernier étage. C'est très commode. Je pensais qu'en rentrant…
– Pas ce soir. Plus tard peut-être. Combien demandent-elles ?
– -Un dollar. Et elles sont bien, dans l'ensemble.
– Plus tard, peut-être, dit Adam. Ce qui m'étonne, c'est qu'on les laisse faire.
– Moi aussi, ça m'étonnait au début, mais ils ont trouvé un moyen.
– -Tu y vas souvent ?
– Une fois par quinzaine, environ. C'est triste pour un homme seul ici.
– Tu m'as écrit une fois que tu pensais te marier.
– J'y pensais. Il faut croire que je n'ai pas trouvé la fille qu'il me fallait. »
Les deux frères tournèrent autour du sujet principal. Ils furent sur le point de l'attaquer de front plusieurs fois, mais ils se reprirent rapidement pour discuter moisson, commérages, politique, et santé. Ils savaient qu'ils y reviendraient tôt ou tard. Charles avait beaucoup plus envie d'entrer dans le vif du sujet qu'Adam. Charles avait eu le temps d'y réfléchir alors que pour Adam c'était un nouveau champ de pensée. Il aurait préféré remettre ça à un autre jour, mais en même temps il sentait que son frère ne le permettrait pas.
Aussi dit-il carrément :
« Nous parlerons de ce que tu sais après une bonne nuit de sommeil.
– Si tu veux », dit Charles.
Mais ils manquèrent bientôt de sujets de conversation. Après avoir évoqué tous leurs amis et discuté des événements locaux, ils n'eurent plus rien à dire. Le temps passait.
« Alors, on en parle ? demanda Adam.

– Dans un moment. »

Ils restèrent silencieux et la nuit tournoyait autour de la maison et se faisait de minute en minute plus pressante.

« J'aurais voulu assister à ses funérailles, dit Charles.

– Ça devait être pas mal.

– Veux-tu que je te montre les articles de journaux ? Je les ai rangés dans ma chambre.

– Non. Pas ce soir. »

Charles cala sa chaise et mit les coudes sur la table.

« Il faut voir les choses en face, dit-il nerveusement. On peut toujours essayer de remettre ça à plus tard, mais il faut tout de même décider ce que l'on va faire.

– Je le sais bien, dit Adam. Seulement, j'aurais voulu y penser un peu plus.

– Ça ne sert à rien. Moi, j'ai eu le temps, tout le temps voulu, et je n'ai fait que tourner en rond. Même quand je ne voulais pas y penser, je tournais en rond. Tu crois que le temps peut aider ?

– Je ne crois pas. De quoi veux-tu parler d'abord ?

Autant y aller carrément puisqu'on ne peut pas penser à autre chose.

– D'abord, il y a l'argent, dit Charles. Plus de cent mille dollars. Une fortune.

– Qu'est-ce qui te chagrine ?

– D'où venait-il ?

– Comment veux-tu que je le sache ? Il a peut-être fait de la spéculation. Quelqu'un lui a peut-être indiqué un bon tuyau à Washington.

– Tu y crois vraiment ?

– Je ne crois rien du tout. Je ne sais rien. Que veux-tu que je croie ?

– Ça fait beaucoup d'argent, dit Charles. C'est une fortune qui nous revient. On peut vivre le reste de nos jours là-dessus, ou alors on peut acheter de la terre et la faire rendre. Tu n'y as peut-être pas pensé, mais nous sommes riches. Nous sommes plus riches que tous nos voisins.

– Ça a l'air de te faire le même effet qu'une condamnation aux travaux forcés, dit Adam en riant.

– D'où venait l'argent ?

– Qu'est-ce que ça peut te faire ? demanda Adam. Le mieux serait d'en profiter.

– Il n'était pas à Gettysburg. Il n'a participé à aucune des putains de batailles de toute la guerre. Il a été touché dans une escarmouche. Il n'a dit que des mensonges.

– Vide ton sac », dit Adam.

Charles semblait le plus malheureux des hommes.

« Je crois qu'il a volé l'argent. Tu m'as posé une question, je te réponds.

– Et à qui l'a-t-il volé ?

– Je ne sais pas.

– Alors pourquoi crois-tu qu'il l'a volé ?

– Parce qu'il a menti au sujet de la guerre.

– Quoi ?

– Je veux dire que s'il a menti au sujet de la guerre, il peut avoir volé.

– Comment ?

– Il avait un poste important au G. A. R. Il a peut-être puisé dans la caisse et truqué la comptabilité. »

Adam soupira.

« S'il en est ainsi, tu n'as qu'à leur écrire et leur dire. Qu'ils examinent leurs livres. Si c'est vrai, nous rendrons l'argent. »

Le visage de Charles était contracté et sa cicatrice tournait au noir.

« Le Vice-président est venu aux funérailles. Le Président a envoyé une gerbe. Il y avait une file de voitures et des centaines de gens qui suivaient à pied derrière. Tu sais qui portait les couronnes ?

– Tout ça pour en venir où ?

– Suppose que l'on découvre que c'était un voleur ? Tout le monde finira par apprendre qu'il n'a jamais été à Gettysburg ou autre part. On saura que c'était un menteur et que toute sa vie n'a été qu'un vaste mensonge. Alors si quelquefois il a dit la vérité, elle sera englobée dans tout le reste de ses mensonges. »

Adam ne bougea pas. Son regard était calme mais intéressé.

« Je savais que tu l'aimais », dit-il calmement.

Il se sentit libre et soulagé.

« Je l'aimais. Je l'aime encore. C'est pourquoi je hais tout ça, toute sa vie détruite, complètement détruite. Et sa tombe ? Ils pourraient l'exhumer et le flanquer dehors. (Sa voix était cassée par l'émotion.) Tu ne l'aimais donc pas du tout ? demanda-t-il dans un sanglot.

– Je n'en étais pas sûr jusqu'à maintenant, dit Adam. J'étais partagé entre ce que je ressentais et ce que je devais ressentir. Non, je ne l'aimais pas.

– Alors, ça ne te fait rien que toute sa vie soit gâchée et que l'on sorte son pauvre cadavre de la tombe et que… Oh ! Dieu Tout-Puissant ! »

Adam pensa rapidement, essayant de trouver les mots pour définir ce qu'il ressentait :

« Pourquoi cela m'intéresserait-il ?

– Tu as raison, dit Charles amèrement. Si tu ne l'aimais pas, tu t'en fous. Tu peux même l'écraser un peu plus. »

Adam savait que son frère n'était plus dangereux, car il n'obéissait plus à la jalousie. Son père pesait sur lui de tout son poids, mais c'était son père, et personne ne pouvait le lui voler.

« Quel effet ça te fera de marcher en ville quand tout le monde saura ? demanda Charles. Comment pourras-tu regarder les gens ?

– Je te dis que ça ne m'intéresse pas. Et ça ne m'intéresse pas parce que je n'y crois pas.

– Tu ne crois pas quoi ?

– Je ne crois pas qu'il ait volé de l'argent. Je crois qu'il a fait la guerre, qu'il a fait tout ce qu'il a dit avoir fait et qu'il est allé partout où il a dit être allé.

– Mais la preuve : sa feuille de démobilisation ?

– Tu n'as pas de preuve qu'il ait volée. Tu as bâti toute cette histoire parce que tu ne savais pas d'où venait l'argent.

– Son livret militaire…

– Ils peuvent se tromper, dit Adam. Je crois qu'ils se sont trompés. J'ai confiance en mon père.

– Je ne sais pas comment tu peux…

– Ecoute, dit Adam. Il y a des preuves très solides pour affirmer que Dieu n'existe pas, mais, pour bien des gens, elles ne sont pas aussi fortes que l'impression qu'il existe.

– Mais tu m'as dit que tu n'aimais pas notre père. Comment peux-tu avoir foi en lui, alors ?

– C'est peut-être là la raison, dit lentement Adam, cherchant ses mots. Peut-être que si je l'avais aimé, j'aurais été jaloux de lui. Tu l'étais bien. Peut-être l'amour amène-t-il les soupçons, le doute ? Lorsque l'on aime une femme, on n'est jamais sûr d'elle parce que l'on n'est pas sûr de soi-même. Je vois cela très clairement. Je comprends comment tu l'aimais et comment tu réagissais. Je ne l'aimais pas. Peut-être m'aimait-il. Il m'éprouvait, me blessait, me punissait et finalement il m'a envoyé comme au sacrifice. Peut-être pour rétablir un équilibre. Mais toi, il ne t'aimait pas, alors il avait foi en toi. Peut-être est-ce une sorte de balance. »

Charles le fixait, les yeux grands ouverts.

« Je ne comprends pas, dit-il.

– Moi, j'essaie de comprendre, dit Adam. C'est une pensée nouvelle pour moi. Je me sens bien. Je ne me suis jamais senti aussi bien de ma vie. Je viens de me débarrasser de quelque chose. Peut-être un jour souffrirai-je de ton mal. Mais, pour l'instant, je suis solide.

– Je ne comprends pas, répéta Charles.

– Je ne crois pas à une malhonnêteté de notre père. Je ne crois pas qu'il ait menti.

– Mais les papiers ?

– Je ne les regarderai pas. La foi que j'ai en mon père ne dépend pas de quelques papiers. »

Charles respira bruyamment.

« Alors, tu accepterais l'argent ?

– Evidemment.

– Même s'il l'avait volé ?

– Il ne l'a pas volé. Il ne peut pas l'avoir volé.

– Je ne comprends pas.

– Vraiment ? Alors, peut-être est-ce là que réside tout le secret. Ecoute,

je n’en ai jamais parlé : te rappelles-tu le jour où tu m’as assommé, juste avant mon départ ?

– Oui.

– Et après, te rappelles-tu, tu es revenu avec une hache pour me tuer ?

– Je ne me rappelle pas très bien. Je devais être fou.

– Je ne le savais pas alors, mais je le sais maintenant : tu défendais ton amour.

– Mon amour ?

– Oui, dit Adam. Nous allons tirer le maximum de cet argent. Peut-être resterons-nous ici, peut-être partirons-nous… pour la Californie, par exemple. Il va falloir penser à ce que nous allons faire. Et, évidemment, nous devons faire élever un monument à la mémoire de notre père, un grand monument.

– Je ne pourrais pas partir d’ici, dit Charles.

– -Nous verrons bien. Nous ne sommes pas pressés. Notre instinct nous le dira. »

Chapitre VIII

Les humains peuvent engendrer des monstres. Certains sont reconnaissables : ils sont mal formés et horribles, avec de grosses têtes sur de petits corps, des troncs sans bras ou sans jambes ; quelques-uns, plus rares, ont trois bras ; d'autres ont une queue. Ils sont des accidents. Ce n'est la faute de personne, pense-t-on communément. Il fut un temps où ils étaient considérés comme des punitions pour des péchés cachés.

S'il y a des monstres physiques, ne peut-il y avoir des monstres mentaux ou psychiques ? Le visage et le corps peuvent être parfaits ; mais si un sperme déficient ou un facteur héréditaire produit des monstres physiques, pourquoi ne produirait-il pas des âmes difformes ?

Les monstres ne sont que des variations à un degré plus ou moins grand des normes usuelles. Et, tout comme un enfant peut naître manchot, un autre peut naître sans bonté ou sans conscience. Un homme qui perd ses bras dans un accident doit lutter longtemps pour s'adapter à sa nouvelle conformation, mais celui qui naît sans bras souffre uniquement de sa singularité. N'ayant jamais eu de bras, ils ne lui manquent pas. Parfois, le petit enfant imagine ce que cela serait d'avoir des ailes, mais ce qu'il imagine ne correspond certainement pas à ce que ressent l'oiseau en vol. Au monstre, le normal doit paraître monstrueux, puisque tout est normal pour lui. Et pour celui dont la monstruosité n'est qu'intérieure, le sentiment doit être encore plus difficile à analyser puisque aucune tare visible ne lui permet de se comparer aux autres. Pour l'homme né sans conscience, l'homme torturé par sa conscience doit sembler ridicule. Pour le voleur, l'honnêteté n'est que faiblesse. N'oubliez pas que le monstre n'est qu'une variante et que, aux yeux du monstre, le normal est monstrueux.

Je crois sincèrement que Cathy Ames naquit avec les impulsions ou le manque d'impulsions qui devaient diriger et dévoyer sa vie. Un des balanciers avait été mal pesé ; un des engrenages n'était pas conforme aux spécifications. Depuis le jour de sa naissance, elle avait été différente des autres. Et, comme un mutilé peut apprendre à utiliser sa mutilation pour surpasser les non-mutilés dans un champ d'action bien délimité, Cathy tira avantage de son infirmité. Et tous ceux qui la touchèrent souffrirent énormément.

Il fut un temps où l'on aurait dit d'une femme comme Cathy qu'elle

était possédée par le démon. Elle aurait été exorcisée pour chasser le mauvais diable ; et si, après de nombreux essais, le diable restait en elle, elle aurait été brûlée comme sorcière pour le plus grand bien de la communauté. La seule chose que l'on ne puisse pardonner à une sorcière est son pouvoir de troubler les êtres, de les inquiéter, de rompre leur équilibre, et même d'éveiller chez eux la jalousie.

Comme si la nature avait voulu camoufler son piège, Cathy offrait le visage de l'innocence : de beaux cheveux dorés encadraient un visage en forme de cœur terminé par un petit menton pointu ; ses grands yeux noisette aux paupières supérieures jamais complètement relevées avaient un regard mystérieusement ensommeillé ; son nez était fin et délicat ; ses pommettes étaient hautes et espacées ; sa bouche bien formée aux lèvres bien dessinées était anormalement petite – une bouche en bouton de rose ; elle avait de très petites oreilles dépourvues de lobes, si collées contre la tête que même lorsqu'elle tirait ses cheveux en arrière, on les distinguait à peine – c'étaient comme de fragiles papillons scellés de chaque côté de sa tête.

Cathy, même adulte, eut toujours une silhouette d'enfant : mince, bras délicats, mains toutes petites. Ses seins ne se développèrent jamais beaucoup. Avant la puberté, les pointes rentrèrent ; quand elles devinrent douloureuses, sa mère dut les masser pour les faire ressortir.

Cathy avait un corps de garçon, aux hanches étroites, aux jambes sans galbe, aux chevilles minces. Ses pieds étaient petits, ronds, trapus, semblables à de petits sabots avec leur cou-de-pied dodu. C'était une enfant jolie ; elle devint une jolie femme. Sa voix avait des douceurs rauques qu'elle savait rendre irrésistibles. Mais une de ses cordes vocales devait être en acier, car, lorsqu'elle le voulait, la voix de Cathy pouvait couper comme une arme.

Même enfant, elle avait en elle quelque chose qui forçait l'attention. On la regardait, on détournait les yeux, puis on la regardait à nouveau, attiré par une force étrange. Son regard exprimait quelque chose qui disparaissait à l'examen. Elle était calme et parlait peu, mais, lorsqu'elle pénétrait dans une pièce, tous les regards se tournaient vers elle.

Elle créait une gêne chez les gens mais pas au point de les faire fuir. Hommes et femmes désiraient l'examiner, s'approcher d'elle pour essayer d'analyser d'où provenait cet embarras qu'elle distillait si subtilement. Il en avait toujours été ainsi. Cathy trouvait cela tout naturel.

Elle était différente des autres enfants qui n'aiment pas, en général, se singulariser. Ils veulent ressembler aux autres, parler, s'habiller, agir comme les autres. Si une nouvelle mode enfantine est lancée, l'enfant souffre de ne pas s'y conformer. S'il était de bon ton de porter des colliers de côtelettes de porc, l'enfant qui n'en porterait pas se sentirait nu. Cette obéissance aux lois du groupe s'étend aux jeux et aux actes de la vie de famille. C'est un uniforme que revêt l'enfant pour se protéger.

Cathy n'était pas conformiste. Elle s'habillait comme il lui plaisait. Si bien que, très souvent, c'étaient les autres enfants qui l'imitaient.

Lorsque Cathy grandit, le groupe, la bande – quel que soit le nom donné à la réunion de plusieurs enfants – réagit comme les adultes. Cathy n'était pas comme eux. Et, bientôt, seuls les éléments séparés du groupe se joignirent à elle. La collectivité réunie l'évitait comme si elle représentait un danger sans nom.

Cathy était menteuse, mais elle ne mentait pas comme les autres enfants qui inventent des événements et les présentent comme vrais ; ce n'est qu'un travestissement de la réalité. Je crois que la différence entre un conte et un mensonge est que le conte n'utilise les pièges et les apparences de la réalité que pour capter l'intérêt de l'auditeur, alors que le mensonge n'est qu'un moyen de fuite et de profit. Si nous nous en tenons strictement à cette définition, un homme qui écrit des histoires est un menteur – s'il en tire un profit appréciable, évidemment.

Les mensonges de Cathy n'étaient jamais innocents. Ils lui permettaient d'échapper aux punitions, d'éviter un travail ou de fuir des responsabilités. Elle les utilisait à son profit. La plupart des menteurs sont pris, soit parce qu'ils oublient ce qu'ils ont dit, soit parce qu'ils se trouvent mis en face d'une vérité incontestable. Mais Cathy n'oubliait rien et sa méthode était des plus efficaces. Elle restait suffisamment près de la vérité pour obtenir le bénéfice du doute. Elle employait aussi deux autres procédés : soit qu'elle truffât ses mensonges de vérités ; soit qu'elle dît une vérité comme si c'eût été un mensonge. Si quelqu'un est accusé de mensonge et que ce mensonge se montre être une vérité, il en résulte un précédent dont les effets se font ressentir longtemps et couvrent un grand nombre de vérités truquées.

Cathy étant fille unique, sa mère n'avait pas de point de comparaison au sein de sa famille, et pensait que tous les enfants étaient comme la sienne. Tous les parents sont des anxieux et Mrs. Ames était convaincue que toutes ses amies avaient les mêmes problèmes à résoudre.

Le père de Cathy n'en était pas aussi sûr. Il possédait une petite tannerie dans le Massachusetts qui lui assurait une vie confortable, à condition qu'il travaillât beaucoup. Hors de chez lui, Mr. Ames se trouvait en contact avec d'autres enfants et il avait l'impression que Cathy n'était pas comme eux. C'était plus un sentiment qu'une certitude. Il éprouvait une certaine gêne envers sa fille, mais il n'aurait pu dire pourquoi.

Chacun a des appétits et des impulsions, des élans irraisonnés, des îlots d'égoïsme et des désirs à fleur de peau. Certains se surveillent ; d'autres se laissent aller. Cathy connaissait l'existence de ces impulsions chez les autres et elle savait les utiliser pour son profit. Peut-être croyait-elle que ces tendances conduisaient seules l'être humain, car elle était fort précoce dans certains domaines, mais très arriérée dans certains autres.

Très jeune, Cathy apprit que la sexualité, avec ses souffrances, ses

mélancolies, ses désirs douloureux, ses jalousies, ses interdictions, était un des moteurs les plus troublants de l'être humain. Et les perturbations étaient d'autant plus grandes qu'à l'époque c'était un sujet inabordable et inabordé. On cachait au plus profond de soi son petit enfer personnel tout en prétendant publiquement qu'il n'existait pas, et, si l'on était pris à y goûter, on était réduit à l'impuissance. Cathy comprit qu'une utilisation rationnelle de cette peur lui assurerait une emprise constante sur la plus grande partie des gens. C'était à la fois une arme et une menace. C'était irrésistible. Et. Puisqu'il semble que Cathy n'ait jamais subi son influence, il est probable qu'elle ignorait le désir et méprisait ceux qui en étaient les victimes. Si l'on considère le problème sous cet angle, elle avait raison.

Quelle liberté connaîtraient l'homme et la femme s'ils n'étaient pas constamment trahis, trompés, envoûtés, torturés, par leur sexualité ! Mais alors l'être ne serait plus humain. Il serait monstrueux.

À dix ans, Cathy savait déjà la force des élans sexuels et elle commença froidement à l'expérimenter. Elle considéra lucidement son projet, prévit les difficultés et se prépara à les vaincre.

Les jeux sexuels de l'enfance sont vieux comme le monde. Chacun, étant enfant, s'il n'était pas anormal, a entraîné une petite fille dans un nid de verdure, dans un coin sombre, sous un arbre, sous un pont surplombant une route – ou tout au moins il a rêvé de le faire. Tôt ou tard, les parents doivent affronter ce problème. S'ils se rappellent alors leurs propres ébats, l'enfant a de la chance. À l'époque où Cathy était une petite fille, c'était encore pire : les parents, niant l'enfer, étaient horrifiés d'y trouver leurs enfants.

La mère de Cathy terminait d'étendre son linge au soleil de printemps. Une rosée tenace scintillait ; la terre s'imprégnait de chaleur ; les pissenlits jaunes s'ouvraient. Les Ames étaient installés en bordure de la ville. Derrière leur maison, il y avait une grange, une remise, un potager, et une écurie pour deux chevaux.

Mrs. Ames avait vu Cathy se diriger vers la grange. Elle l'appela et, n'obtenant aucune réponse, elle pensa qu'elle s'était peut-être trompée. Elle s'apprêtait à rentrer quand elle entendit un petit rire dans la remise.

« Cathy ! », cria-t-elle. Pas de réponse.

L'inquiétude la gagna. Elle essaya de se rappeler le son du rire. Ce n'était pas la voix de Cathy. Cathy n'était pas une enfant rieuse.

On ne sait pas comment la peur naît chez les parents. Il faut reconnaître que leurs appréhensions ne sont pas motivées, bien souvent. Et les parents les plus inquiets sont ceux d'enfant unique. Ils ont si peur de le perdre.

Mrs. Ames resta immobile, l'oreille tendue. Elle entendit des chuchotements et se dirigea sans faire de bruit vers la remise. La porte à deux battants était fermée. Les voix s'élevaient bien de l'intérieur, mais Mrs. Ames n'arrivait pas à distinguer celle de sa fille. Elle fit un pas rapide

en avant, ouvrit les deux battants de la porte, et le soleil éclaira un tel tableau qu'elle resta pétrifiée, la bouche ouverte. Cathy était allongée sur le sol, sa jupe relevée. Elle était nue jusqu'à la taille et deux garçons d'environ quatorze ans étaient agenouillés à côté d'elle. La brusque lumière les figea sur place. Les yeux de Cathy exprimaient une terreur intense. Mrs. Ames connaissait les garçons et leurs parents.

L'un d'eux bondit soudain, bouscula Mrs. Ames, et disparut derrière la maison. L'autre garçon, dans un sursaut désespéré, évita la femme et se précipita vers la porte. Mrs. Ames l'agrippa, mais ses doigts glissèrent sur le vêtement. Elle entendit ses pas qui s'éloignaient.

Mrs. Ames essaya de parler, mais sa voix n'était qu'un murmure enroué :

« Debout ! »

Cathy fixa sa mère d'un regard suppliant et ne bougea pas. Cathy avait les poignets liés par une grosse corde. Mrs. Ames poussa un cri, se jeta à terre et défit les nœuds. Elle transporta Cathy jusqu'à la maison et la coucha.

Le médecin de la famille, après l'avoir examinée, ne trouva aucune trace de violence. « Remerciez Dieu d'être arrivée à temps », se contenta-t-il de répéter plusieurs fois.

Cathy fut longtemps sans parler. « C'est le choc », dit le médecin. Mais, lorsqu'elle sortit de sa prostration, Cathy ne parla pas plus. Lorsqu'on la questionnait, ses paupières s'ouvraient jusqu'à laisser apparaître le blanc autour des pupilles, sa respiration s'arrêtait, son visage devenait rouge et tout son corps se raidissait.

Le docteur Williams présida le conseil qui réunissait les trois familles. Mr. Ames, qui avait apporté la corde – pièce à conviction – garda le silence la plupart du temps. Il était perplexe. Il y avait des choses qu'il ne comprenait pas, mais il ne les mentionna pas.

Mrs. Ames était en proie à une hystérie permanente. Elle était là. Elle avait vu. Elle était l'autorité suprême. Et, dans son hystérie, perçait du sadisme. Elle voulait du sang. Elle prenait plaisir à exiger un châtiment. La ville, la région, devaient être protégées. C'était ainsi qu'elle présentait la chose. Elle était arrivée à temps – Dieu merci ! : – mais peut-être n'en serait-il pas ainsi la prochaine fois. Dans quelle terreur vivraient les autres mères ? Et Cathy n'avait que dix ans.

À cette époque, les châtiments étaient plus sauvages qu'aujourd'hui. On croyait sincèrement aux vertus salvatrices du fouet. D'abord séparément, puis ensemble, les deux garçons furent fouettés, fouettés jusqu'au sang.

Leur crime était affreux, mais en le niant ils prouvaient qu'ils étaient habités par un démon que le fouet lui-même ne pouvait chasser. Dès le départ, leur défense avait été ridicule. C'était Cathy, disaient-ils, qui avait commencé. Chacun lui avait donné cinq *cents*. Ils ne lui avaient pas attaché les mains. Ils se rappelaient qu'elle jouait avec une corde.

Toute la ville reprit en chœur les paroles de Mrs. Ames : « Insinuent-ils qu'elle s'est attaché les mains elle-même ? Une enfant de dix ans ! »

Si les garçons avaient avoué leur crime, peut-être n'auraient-ils subi qu'une partie du châtiment. Mais leurs dénégations éveillèrent une fureur vengeresse non seulement chez leurs pères qui les avaient fouettés, mais dans toute la communauté. Avec l'approbation de leurs parents, les deux garçons furent envoyés en maison de correction.

« Elle est obsédée, dit Mrs. Ames à ses voisins. Si elle pouvait seulement en parler, peut-être qu'elle irait mieux. Mais quand je lui pose une question, c'est comme si elle revivait la scène. »

Les Ames n'évoquèrent plus le drame. L'affaire était classée. Mr. Ames oublia très vite ses perplexités. Il aurait eu mauvaise conscience si deux enfants avaient été envoyés en maison de correction pour un crime qu'ils n'avaient pas commis.

Lorsque Cathy fut complètement guérie, les garçons et les filles l'observèrent de loin, puis, fascinés, se rapprochèrent. Elle n'avait pas de béguin, comme il est d'usage pour une jeune fille de cet âge : les garçons ne voulaient pas risquer d'être exclus de leur bande pour avoir accompagné Cathy de l'école à chez elle. Mais elle exerçait une séduction puissante, et, si un garçon se trouvait seul avec elle, il se trouvait attiré par une force qu'il ne pouvait ni comprendre ni combattre.

Elle était délicate, très douce, et parlait à voix basse. Elle faisait de longues promenades seule, mais il était bien rare qu'elle ne rencontrât pas, tout à fait par hasard, un garçon qui sortait d'un bois. Pendant que s'éteignaient les derniers murmures sur l'affaire, les activités de Cathy restèrent secrètes, et ceci était étrange à un âge où les secrets sont nombreux et où aucun n'est gardé longtemps.

Cathy posa sur ses lèvres un petit sourire, une trace de sourire. Elle avait une façon de regarder de côté qui laissait entendre aux garçons qu'elle était prête à partager des secrets avec eux.

Son père avait une nouvelle préoccupation, mais il fuyait la réponse, honteux de se poser la question. Cathy avait le don de trouver des objets : une breloque en or ; des pièces de monnaie ; une petite bourse en soie ; une croix d'argent incrustée de pierres rouges que l'on disait être des rubis… Elle trouva beaucoup de choses. Quand son père mit une petite annonce dans le *Courrier* hebdomadaire au sujet de la croix, personne ne la réclama.

Mr. William Ames, le père de Cathy, était un homme renfermé. Il disait rarement ce qu'il pensait. Il n'aurait jamais voulu risquer de s'attirer des réflexions de la part de ses voisins. Il entretint en lui sa petite flamme de soupçon. Il aimait mieux ne rien savoir, c'était plus sûr et plus prudent. Et sa conscience était en paix. Quant à la mère de Cathy, elle était tellement enveloppée dans un cocon de demi-mensonges, de vérités travesties, de suggestions, de pièges tendus par Cathy, qu'elle n'aurait pas reconnu une

vérité si elle en avait rencontré une.

Cathy croissait en beauté. Sa peau veloutée, ses cheveux d'or, son regard franc, modeste, et pourtant prometteur, sa petite bouche pleine de douceur, attiraient l'attention. Elle fit ses huit classes primaires avec de si bonnes notes que ses parents l'inscrivirent à l'école secondaire, bien que, à cette époque, il ne fût pas d'usage de faire suivre les études à une jeune fille. Mais Cathy disait qu'elle voulait être institutrice, ce qui ravissait sa mère et son père, car c'était la profession la plus digne ouverte à une fille de bonne famille sans fortune. C'était un honneur d'avoir une fille dans l'enseignement. Cathy avait quatorze ans lorsqu'elle entra au lycée. Elle avait toujours paru inestimable à ses parents, mais, lorsqu'elle se familiarisa avec les secrets de l'algèbre et du latin, elle atteignit des sommets où ils ne pouvaient plus la suivre. Ils l'avaient perdue ; elle avait gagné des sphères supérieures.

Le professeur de latin était un jeune homme pâle au regard intense, qui avait été renvoyé d'un séminaire, mais qui possédait assez de connaissances pour enseigner l'inévitable grammaire. César et Cicéron. Il réchauffait dans son sein le sentiment de son échec. Au plus profond de lui-même, il sentait qu'il avait été rejeté par Dieu et que Dieu avait ses raisons.

Pendant un temps, on remarqua qu'une flamme brûlait dans le regard de James Grew. On ne le vit jamais avec Cathy et on ne soupçonna pas qu'ils aient entretenu des relations.

James Grew devint un homme. Il redressa la tête et son cœur s'emplit de joie. Il écrivit des lettres si persuasives au directeur de son séminaire que ce dernier songea à l'admettre à nouveau.

Puis, la flamme vacilla. Sa poitrine, gonflée, s'affaissa. Ses yeux devinrent fiévreux ; ses mains se mirent à trembler. On le vit dans la nuit à l'église, agenouillé, murmurant des prières. Il manqua l'école, prétextant des malaises, alors que l'on l'avait vu marcher seul dans les collines derrière la ville.

Une nuit, tard, il frappa à la porte des Ames. Mr. Ames sortit du lit en maugréant, alluma une chandelle, jeta un manteau sur sa chemise de nuit et alla jusqu'à la porte. Il trouva devant lui un James Grew à l'air fou et sauvage, dont les yeux brillaient et dont le corps était secoué de tremblements.

« Il faut que je vous parle, dit-il d'une voix rauque.

– Il est plus de minuit, dit Mr. Ames.

– Il faut que je vous parle seul. Habillez-vous et venez dehors. Il faut que je vous parle.

– Jeune homme, vous êtes ivre ou malade. Rentrez chez vous et allez dormir. Il est plus de minuit.

– Je ne peux pas attendre. Il faut que je vous parle.

– Venez me voir demain matin à la tannerie. »

Mr. Ames referma sa porte d'une main ferme et resta immobile à écouter. Il entendit la voix qui gémissait « Je ne peux pas attendre. Je ne peux pas attendre. » Puis des pas descendirent lentement les marches.

Mr. Ames protégea la flamme de la bougie avec sa main et retourna se coucher. Il crut voir la porte de Cathy se refermer silencieusement, mais peut-être la lumière vacillante avait-elle troublé son regard, car une tapisserie lui sembla bouger elle aussi.

« Qu'est-ce que c'était ? » lui demanda sa femme lorsqu'il se recoucha.

Mr. Ames ne sut pas pourquoi il répondait ainsi, peut-être pour éviter une discussion :

« Un ivrogne, dit-il, qui se trompait de maison.

– Le monde va à sa perdition », dit Mrs. Aines.

Allongé dans le noir, il vit danser devant ses yeux un cercle vert où s'inscrivait le visage suppliant, désespéré de James Grew. Mr. Ames eut beaucoup de mal à s'endormir.

Au matin, une rumeur parcourut la ville, déformée ici et enjolivée, là ; mais, en fin d'après-midi, on savait la vérité : le bedeau avait trouvé James Grew allongé devant l'autel ; il s'était fait sauter la cervelle. Un fusil et la baguette de bois dont il s'était servi pour appuyer sur la détente étaient à côté de lui ainsi qu'un chandelier de l'autel. Un de ses trois cierges brûlait encore ; les deux autres n'avaient pas été allumés. Sur le sol. Il y avait deux livres posés l'un sur l'autre : le livre des cantiques et le livre des prières. D'après le bedeau, James Grew avait posé le canon du fusil sur les livres pour l'amener à hauteur de sa tempe. Le recul avait projeté l'arme plus loin.

Bien des gens se rappelèrent avoir entendu une explosion avant le lever du jour. James Grew ne laissait aucune lettre. Personne ne comprit pourquoi il avait fait cela.

La première impulsion de Mr. Ames fut d'aller trouver le coroner pour lui raconter la visite qu'il avait reçue à minuit, puis il pensa : « À quoi cela servirait-il ? Si je savais quelque chose, ce serait différent, mais je ne sais rien. » Il avait vaguement mal au cœur. Il se répétait que ce n'était pas de sa faute. « Qu'aurais-je pu y faire ? Je ne sais pas ce qu'il me voulait. » Il se sentait coupable et malheureux.

Pendant le dîner, sa femme parla du suicide et cela lui coupa l'appétit. Cathy était silencieuse, mais pas plus que d'habitude. Elle mangea du bout des lèvres et s'essuya souvent la bouche.

Mrs. Aines passa en revue tous les détails de l'affaire, corps et fusil y compris.

« Il y a une chose que je voulais te dire. Cet ivrogne qui est venu frapper à la porte hier soir, n'était-ce pas le jeune Grew ? demanda-t-elle à son mari.

– Non, répondit-il rapidement.

– En es-tu sûr ? Comment pouvais-tu le voir dans le noir ?

– J’avais une bougie, répondit-il sèchement. Ce n’était pas lui. L’homme avait une grande barbe.

– Ne le prends pas comme ça, dit-elle. On peut poser une question. »

Cathy s’essuya la bouche et, lorsqu’elle reposa sa serviette sur ses genoux, elle souriait.

Mrs. Ames se tourna vers sa fille :

« Tu le voyais tous les jours à l’école, Cathy. T’a-t-il semblé préoccupé ces derniers jours ? As-tu remarqué quelque chose qui… »

Cathy pencha la tête sur son assiette, puis la releva.

« Il m’a paru malade, dit-elle. Oui, il n’avait pas l’air bien. Tout le monde en parlait à l’école aujourd’hui. Et quelqu’un – je ne me rappelle pas qui – a dit que Mr. Grew avait des ennuis à Boston. Je ne sais pas quelle sorte d’ennuis. Nous aimions beaucoup Mr. Grew. »

Elle s’essuya délicatement les lèvres.

C’était la méthode de Cathy. Avant le lendemain soir, toute la ville savait que James Grew avait eu des ennuis à Boston. Personne ne pouvait supposer que Cathy avait imaginé l’histoire. Mrs. Ames, elle-même, ne se rappelait pas où elle l’avait entendu dire.

Peu de temps après son seizième anniversaire, Cathy changea. Un matin, elle ne se leva pas pour aller à l’école. Sa mère monta dans sa chambre et la trouva au lit, fixant le plafond.

« Dépêche-toi. Tu seras en retard. Il est bientôt neuf heures.

– Je n’y vais pas.

– Es-tu malade ?

– Non.

– Alors, lève-toi.

– Je n’y vais pas.

– Tu dois être malade. Tu n’as jamais manqué un jour.

– Je n’irai pas à l’école, dit calmement Cathy. Je n’y retournerai jamais. »

Mrs. Ames ouvrit la bouche d’étonnement.

« Cela signifie ?

– Jamais », ne dit Cathy.

Et elle continua de fixer le plafond.

« Très bien. Nous verrons ce qu’en dira ton père ? Avec tout l’argent que nous avons dépensé, deux ans avant ton certificat… »

Elle s’approcha et demanda doucement :

« Tu ne songes pas à te marier ?

– Non.

– Qu’est-ce que ce livre que tu caches ?

– Le voici. Je ne le cache pas.

– Oh ! *Alice au pays des merveilles.* Tu es trop grande… »

Cathy répondit :

« Je veux devenir si petite que tu ne me verras même plus.

– Qu’est-ce que tu racontes là ?

Personne ne peut me trouver. »

Sa mère dit avec colère :

« Arrête de dire des niaiseries. Je ne sais pas à quoi tu penses. Et qu’est-ce que mademoiselle a l’intention de faire ?

– Oh ! Je ne sais pas encore, dit Cathy. Je crois que je vais m’en aller.

– Eh bien, mademoiselle va rester couchée et quand son père rentrera il aura une chose ou deux à lui dire. »

Cathy tourna la tête très lentement et regarda sa mère. Ses yeux étaient froids et sans expression. Soudain, Mrs. Ames eut peur de sa fille. Elle sortit sans faire de bruit et ferma la porte. Dans la cuisine, elle s’assit, croisa les mains sur ses genoux et, à travers la fenêtre, regarda la remise.

Sa fille était devenue une étrangère. Elle sentait comme cela arrive à tous les parents un jour ou l’autre, qu’elle perdait le contrôle, que les guides mis dans ses mains pour diriger Cathy glissaient entre ses doigts. Ce qu’elle ne savait pas, c’est qu’elle n’avait jamais eu le moindre pouvoir sur Cathy. Elle n’avait fait que servir le propos de Cathy. Au bout d’un moment, Mrs. Ames mit un chapeau et se dirigea vers la tannerie. Elle voulait parler à son mari hors de chez elle.

L’après-midi, Cathy se leva et passa un long moment devant la glace.

Ce soir-là, Mr. Ames, bien qu’il n’aimât pas cela, fit un sermon à sa fille. Il lui parla de ses devoirs, de ses obligations, de l’amour naturel qu’elle devait porter à ses parents. Vers la fin de son discours, il se rendit compte qu’elle ne l’écoutait pas. Il se mit en colère et menaça. Il parla de l’autorité que Dieu lui avait donnée pour guider son enfant et de celle dont la société avait armé son bras. Elle l’écoutait avec attention et le regardait droit dans les yeux. Sa bouche souriait légèrement et ses yeux ne cillaient pas. Finalement, il dut détourner le regard, et ceci augmenta sa colère. Il la menaça vaguement du fouet si elle ne lui obéissait pas.

Il termina, très désemparé :

« Tu vas me promettre que tu iras à l’école demain et que tu ne feras plus de caprices. »

Le visage de Cathy était inexpressif. Sa petite bouche était serrée.

« Très bien », dit-elle.

Tard, ce soir-là, Mr. Aines dit à sa femme, avec une assurance qui n’était que jouée :

« Tu vois, il suffit d’un peu d’autorité. Peut-être n’avons-nous pas été assez sévères. Mais elle a un bon fond. Elle avait oublié qui nous étions. Un peu de discipline n’a jamais fait de mal à personne. »

Il aurait bien voulu être aussi confiant que ses paroles le laissaient croire.

Au matin, elle était partie. Son sac de voyage en paille n’était plus là, ainsi que la plupart de ses vêtements. Son lit était proprement fait. La chambre était impersonnelle. Pas de photos, pas de calendrier, aucune des

traces que laisse un être vivant. Cathy n’avait jamais joué avec des poupées. Rien n’indiquait qu’une enfant avait grandi dans cette chambre.

Mr. Ames était un homme intelligent, à sa manière. Il coiffa son feutre et se dirigea rapidement vers la gare. Le chef de gare fut affirmatif : Cathy avait pris le premier train pour Boston. Il transmit à la police de Boston le télégramme de Mr. Ames. Ce dernier prit un billet aller-retour et attrapa le neuf heures cinquante. C’était l’homme des grandes décisions aux moments cruciaux.

Ce soir-là. Mrs. Ames s’assit dans sa cuisine close. Elle était blanche et s’agrippait à la table tant elle tremblait. Le bruit – d’abord des coups, puis des cris lui arrivait clairement à travers les portes fermées.

Mr. Ames n’était pas un expert en l’art de fouetter, car il ne l’avait jamais pratiqué. Avec le fouet de la carriole, il frappa d’abord les jambes de Cathy. Puis, quand il vit qu’elle le regardait insolemment de ses yeux froids et qu’elle ne pleurait pas, il perdit toute retenue. Il lui zébra les flancs et les épaules. Le fouet claqua et coupa. Dans sa rage. Mr. Aines manqua plusieurs fois ou s’approcha trop près, et le fouet s’enroula autour de la cible.

Cathy comprit rapidement. Elle découvrit le point faible de son père. Aussitôt, elle hurla, se tortilla, supplia ; et elle eut la satisfaction instantanée de sentir la douleur diminuer.

Mr. Ames fut effrayé par le bruit et la punition qu’il infligeait. Il s’arrêta. Cathy tomba sur son lit, sanglotante. S’il l’avait regardée de plus près, son père aurait vu que ses yeux étaient secs, que les muscles de son cou étaient tendus et que ses maxillaires saillaient sous les tempes tant ses mâchoires étaient contractées. Il demanda :

« Recommenceras-tu’?

– Non. Oh ! Non. Pardonne-moi », dit Cathy.

Et elle cacha son visage dans la couverture pour que son père n’en vît pas l’expression.

« Et tâche de te rappeler qui tu es. Et n’oublie pas qui je suis. »

La voix de Cathy se cassa. Elle émit un sanglot sec :

« Je n’oublierai pas. »

Dans la cuisine, Mrs. Ames se tordait les mains. Son mari lui caressa l’épaule :

« J’ai horreur de cela, dit-il, mais il fallait que je le fasse. Je crois que ça lui a fait du bien. Elle m’a l’air transformée. Peut-être ne la tenons-nous pas assez serré. Nous étions faibles et nous avions tort. »

Sa femme avait insisté, l’avait forcé à fouetter Cathy, et maintenant elle le haïssait parce qu’il l’avait fait. Le désespoir s’empara de lui.

Sans aucun doute, c’était ce dont Cathy avait besoin. Comme disait Mrs. Ames : « On aurait dit qu’elle s’est ouverte. » Cathy devint serviable. Au cours des semaines qui suivirent, elle aida sa mère à la cuisine, plus qu’il n’était nécessaire, et entreprit même de lui tricoter un châle – projet

d'envergure dont la réalisation demanderait des mois. Mrs. Ames en parla à ses voisines :

« Elle a un sens des couleurs exquis. Rouille et jaune. Elle en a déjà fait trois rangs. »

À son père, Cathy offrait un sourire tout prêt. Elle lui enlevait son chapeau lorsqu'il arrivait et tournait sa chaise sous la lumière pour qu'il pût lire commodément.

Même à l'école, elle changea. Elle avait toujours été studieuse, mais elle commença à faire des plans pour l'avenir. Elle parla au principal des examens du brevet d'enseignement qu'elle voulait obtenir avec un an d'avance. Le principal examina ses carnets et pensa qu'elle pouvait essayer avec des chances de succès. Il alla voir Mr. Ames à la tannerie pour en discuter. « Elle ne nous en a rien dit. » Mr. Ames était très fier.

« Peut-être n'aurais-je pas dû vous le dire. J'espère que je n'ai pas gâché la surprise. »

Mr. et Mrs. Ames crurent qu'ils avaient découvert la baguette magique qui allait résoudre tous leurs problèmes. Ils se dirent que le résultat était le fruit d'une habileté dont seuls les parents sont capables.

« Je n'ai jamais vu un tel changement chez quelqu'un, disait Mr. Ames.

– Elle a toujours été une bonne enfant, disait sa femme. As-tu remarqué comme elle devient jolie ? Elle est presque belle. Elle a de bonnes couleurs.

– Je ne crois pas qu'elle restera maîtresse d'école longtemps », renchérissait Mr. Ames.

Il est vrai que Cathy resplendissait. Elle garda son sourire enfantin tant qu'elle fit ses préparatifs. Elle avait tout le temps voulu. Elle nettoya la cave et posa des bourrelets de papier pour empêcher les courants d'air. Elle huila les gonds de la porte de la cuisine qui grinçaient et le verrou qui était trop dur et, pendant qu'elle y était, les gonds de la porte d'entrée. Elle se fit un devoir de remplir les lampes et de nettoyer les verres. Elle les trempait dans une grande cuve de pétrole qu'elle avait fait amener dans la cave.

« Il faut le voir pour le croire ». disait son père.

Et il n'en était pas ainsi qu'à la maison. Elle bravait l'odeur de tan pour rendre visite à son père. Elle venait de dépasser les seize ans et son père la considérait comme un bébé. Les questions qu'elle lui posa le stupéfièrent.

« Elle est plus à la page que bien des hommes que je connais, dit-il à son contremaître. Elle pourra peut-être diriger l'affaire un jour. »

Elle ne s'intéressait pas seulement aux procédés de tannage, mais à la marche de l'affaire. Son père lui expliqua ce qu'étaient les investissements, les échéances, la facturation et les salaires. Il lui montra comment ouvrir le coffre-fort et il fut ravi de voir qu'au premier essai elle se rappelait la combinaison par cœur.

« Je vais te dire mon point de vue, dit-il à sa femme. Nous avons tous en nous une tendance au mal. Cela m'ennuirait d'avoir une enfant trop

sage. À mon avis, elle avait trop d'énergie. Et si l'on la dirige, elle la dépensera dans la bonne direction. »

Cathy reprisait ses vêtements et mettait ses affaires en ordre.

Un jour de mai en rentrant de l'école, elle se dirigea directement vers ses aiguilles à tricoter. Sa mère était habillée pour sortir.

« Il faut que j'aille au cercle de l'Autel. Notre vente de charité a lieu la semaine prochaine. Je suis présidente. Ton père m'a demandé si tu pouvais aller à la banque prendre l'argent pour la paie et l'apporter à la tannerie, puisque je ne peux pas y aller moi-même.

– Avec plaisir, dit Cathy.

– L'argent sera prêt. Il sera dans un sac. »

Mrs. Ames sortit.

Cathy travailla rapidement mais sans hâte. Elle mit un vieux tablier pour couvrir ses vêtements. Dans la cave, elle prit un pot à confiture, avec un couvercle, et le transporta jusqu'à la remise aux outils. Dans le poulailler, elle attrapa un petit poulet et lui coupa la tête ; puis elle maintint le cou encore frétillant au-dessus du pot jusqu'à ce qu'il soit à demi plein de sang. Puis elle transporta le poulet encore agité de soubresauts sur le fumier et l'enterra profondément. De retour dans la cuisine, elle enleva son tablier, le mit dans le poêle et tisonna les charbons jusqu'à ce qu'une flamme embrasât le tissu. Elle se lava les mains, inspecta ses chaussures et ses bas, et essuya une tâche sombre au bout de son soulier droit. Elle se regarda dans la glace. Ses joues étaient roses, ses yeux brillaient et sa bouche avait un petit sourire enfantin. Elle cacha le pot de confiture sous l'escalier de la cuisine. Sa mère ne l'avait pas quittée depuis dix minutes.

Cathy partit d'une démarche légère, elle dansait presque lorsqu'elle arriva dans la rue. Le printemps faisait éclater les bourgeons et dans les prés des pissenlits précoces faisaient des tâches jaunes. Cathy alla gaiement vers le centre de la ville où se trouvait la banque. Et elle était si fraîche et si jolie que les gens qui passaient se retournaient et la regardaient, après qu'elle les eut croisés.

L'incendie éclata à environ trois heures du matin. Il prit, gronda, et embrasa toute la maison avant que quiconque ait eu le temps de remarquer quoi que ce fût. Quand les pompiers bénévoles arrivèrent au pas de course, tirant leur pompe mobile, il ne leur restait qu'une chose à faire : arroser les toits voisins pour les préserver du sinistre.

La maison des Ames s'était consumée comme un pétard de 14 juillet. Les pompiers et les badauds, que l'on trouve toujours autour d'un incendie, examinèrent les visages illuminés pour voir s'ils reconnaissaient Mr. et Mrs. Ames ainsi que leur fille. On se rendit très vite compte qu'ils n'étaient pas là. Les spectateurs frémirent en pensant qu'ils auraient pu connaître ce sort affreux. Les cœurs battirent plus fort et les gorges se serrèrent. Les pompiers commencèrent d'arroser le feu, comme si, pris d'un remords

tardif, ils espéraient encore sauver quelque membre de la famille. Une rumeur effrayée parcourut la ville : toute la famille Ames avait péri brûlée.

Dès le petit matin, la population entière était assemblée autour des décombres fumants. Ceux du premier rang devaient protéger leur visage contre la chaleur. Les pompiers continuaient d'asperger les tristes restes. Vers midi, le coroner put s'avancer sur un chemin de planches mouillées et fouiller avec un tisonnier parmi les débris de bois calciné, imprégnés d'eau. Il restait assez de Mr. et Mrs. Ames pour certifier qu'il y avait deux corps. Des voisins proches désignèrent la place approximative de la chambre de Cathy. Le coroner et quelques amateurs ratissèrent les tas de charbon de bois avec un outil de jardin, mais ils ne trouvèrent pas la moindre dent ni le moindre os.

Le chef des pompiers, pendant ce temps, avait dégagé les poignées et le verrou de la porte de la cuisine. Il regardait le métal noirci, perplexe, mais ne sachant pas pourquoi il l'était. Il emprunta le râteau du coroner et se mit furieusement au travail. Il se dirigea vers l'endroit où se dressait la porte d'entrée et fouilla jusqu'à ce qu'il eût trouvé le verrou tordu et à demi fondu. Quelques spectateurs qui faisaient cercle lui demandèrent :

« Que cherches-tu, George ? Qu'as-tu trouvé, George ?

Finalement, le coroner se dirigea vers lui.

« Qu'avez-vous, George ?

– Il n'y a pas de clefs dans les verrous, dit le chef pompier embarrassé.

– Peut-être sont-elles tombées ?

– Comment ?

– Peut-être ont-elles fondu ?

– Les verrous n'ont pas fondu.

– Peut-être Bill Ames les a-t-il enlevées ?

– De l'intérieur ? »

Il présentait ses trophées. Les deux verrous étaient fermés.

Comme la maison du patron avait brûlé et le patron avec elle, les employés de la tannerie n'allèrent pas au travail. Ils traînèrent autour de la maison, offrant d'aider, embarrassants et inutiles.

Ce n'est qu'en fin d'après-midi que Joël Robinson, le contremaître, descendit à la tannerie. Il trouva le coffre ouvert et les papiers éparpillés sur le sol. Une fenêtre cassée montrait le chemin qu'avait emprunté le voleur.

L'affaire changeait de visage. Ce n'était donc pas un accident ! La peur remplaça la douleur, et la colère, sœur de la peur, s'éveilla. Les spectateurs s'égaillèrent.

Ils n'allèrent pas loin. Dans la remise, ils trouvèrent ce que l'on appelle « des traces de lutte » : une boîte cassée ; une lampe de voiture écrasée ; des traînées dans la poussière ; et de la paille sur le sol. Les enquêteurs n'auraient peut-être pas compris que c'étaient des traces de lutte s'il n'y avait eu une grande quantité de sang sur le sol.

Un agent de police prit la situation en main. C'était son district. Il poussa tout le monde hors de la remise.

« Vous voulez donc effacer toutes les traces ? lança-t-il aux spectateurs. Et maintenant, éloignez-vous de cette porte. »

Il fouilla la pièce, ramassa quelque chose et, dans un coin, trouva quelque chose d'autre. Il alla vers la porte, tenant ses découvertes à la main : un ruban taché de sang et une croix avec des pierres rouges.

« Quelqu'un reconnaît-il ces objets ? » demanda-t-il.

Dans une petite ville où chacun connaît tout le monde, on a du mal à croire qu'une de ses connaissances pourrait être un meurtrier. C'est pour cette raison que, si les preuves n'accablent pas quelqu'un, on accuse quelque sombre étranger, quelque voyageur venu de ce monde extérieur où des choses semblables peuvent arriver. Alors les camps de vagabonds sont raflés, les chemineaux questionnés, et les registres d'hôtel passés au crible. Tout inconnu est automatiquement soupçonné. C'était le mois de mai, ne l'oubliez pas, et les errants venaient de prendre la route avec les mois chauds où l'on dort à la belle étoile aux bords des ruisseaux. Et il y avait les romanichels, tout un campement à moins de cinq milles de là. Les pauvres romanichels passèrent un sale moment.

La campagne fut examinée sur des milles carrés à la ronde pour trouver une parcelle île terre fraîchement retournée. Même les étangs furent dragués pour retrouver le corps de Cathy. « Elle était si jolie », disait-on. Ce qui signifiait que c'était peut-être une raison pour avoir enlevé Cathy. Finalement, un demi-idiot, hirsute et baveux, fut arrêté. C'était un candidat parfait à la pendaison, car non seulement il n'avait pas d'alibi pour cette nuit-là, mais il ne pouvait se rappeler ce qu'il avait fait à aucun moment de sa vie. Son pauvre esprit sentait que ses questionneurs attendaient quelque chose de lui et, comme c'était une créature aimable, il essaya de le leur donner. Lorsqu'une question-piège lui était posée, il avalait bien heureusement l'appât et avait l'air heureux si les questionneurs semblaient réjouis. Il essayait virilement de faire plaisir à ces êtres supérieurs. Ce garçon était vraiment très gentil. Le seul ennui était qu'il avouait beaucoup trop de choses. De plus, il fallait constamment lui rappeler ce qu'il était supposé avoir commis. Il était réellement ravi lorsqu'il fut traduit devant un jury rigide et effrayé. Il sentait qu'enfin il avait fait quelque chose sur cette terre.

Il y a eu, et il y a encore, certains juges dont l'amour pour la justice a la qualité d'un amour pour une femme. C'était un tel homme qui présidait le jury, un homme si pur et si bon qu'il racheta bien des iniquités au cours de sa vie. La confession du coupable était une stupidité. Le juge s'aperçut que le suspect essayait de suivre des directives, mais qu'il ne pouvait absolument pas se rappeler ce qu'il avait fait, qui il avait tué, comment, ni pourquoi. Le juge soupira tristement, libéra l'homme et appela le policier d'un geste.

« Michael, dit-il, tu n'avais pas le droit de faire une chose comme celle-là. Si ce pauvre garçon avait été un tout petit peu plus intelligent, tu aurais pu l'envoyer à la potence.

– Il avait avoué. »

Le policier était blessé, car c'était un homme consciencieux.

« Il aurait même avoué avoir gravi l'escalier du paradis et avoir coupé la gorge de saint Pierre avec une queue de billard, dit le juge. Sois plus prudent, Michael. La loi est conçue pour sauver et non pour détruire. »

Dans toutes ces tragédies de petite envergure, le temps agit comme un chiffon mouillé sur une aquarelle. Les traits s'émoussent, la douleur s'évanouit, les couleurs se mélangent et les lignes jadis distinctes ne forment plus qu'une masse grise. Au bout d'un mois, on ne sentait plus la nécessité de pendre quelqu'un. Et, au bout de deux mois, on admettait qu'il n'y avait pas de preuves réelles contre qui que ce fût. S'il n'y avait pas eu le meurtre de Cathy, on aurait pensé que le feu et le vol n'étaient qu'une coïncidence. Et puis, les gens se dirent que si l'on ne retrouvait pas le corps de Cathy, après tout, il n'y avait aucune preuve qu'elle fût morte.

Cathy laissait derrière elle un parfum de douceur.

Chapitre IX

Mr. Edwards menait son affaire de prostitution avec ordre et méthode. Sa femme et ses deux enfants, fort bien élevés, habitaient une agréable maison dans un beau quartier de Boston. Les deux enfants, deux garçons, étaient inscrits sur les livres de la paroisse de Groton.

Mrs. Edwards époussetait sa maison et régnait sur ses domestiques. Mr. Edwards devait souvent s'absenter pour affaires, mais il menait une vie conjugale surprenante et passait plus de soirs chez lui que l'on ne peut imaginer. Il conduisait son affaire avec une netteté de comptable diplômé. C'était un homme large et puissant, avec une tendance à l'embonpoint aux approches de la cinquantaine, mais d'une bonne santé étonnante à une époque où un homme ne voulait être gras que pour montrer sa réussite.

Il avait conçu lui-même son affaire : le circuit à travers les petites villes ; le court séjour de chaque fille ; la discipline ; les pourcentages. Il n'agissait pas à la légère et commettait peu d'erreurs. Il n'envoyait jamais ses filles dans les grandes villes. Il savait comment calmer les appétits des policiers de village, mais il respectait les policiers des grandes villes, plus intelligents et plus voraces. Son champ d'action idéal était une petite ville sans distractions, avec un hôtel hypothéqué, où ses seuls concurrents fussent des épouses légitimes et une voyageuse occasionnelle. À cette époque, il avait dix groupes. Lorsqu'il mourut à soixante-sept ans, étranglé par un os de poulet, il avait des groupes de quatre filles dans chacune des trente-trois petites villes de la Nouvelle-Angleterre. Il était plus qu'à l'aise, il était riche. D'ailleurs, la manière dont il mourut était en soi un symbole de succès.

À l'époque actuelle, l'institution de la maison de tolérance semble disparaître. Les savants ont plusieurs raisons : certains disent que c'est le déclin de la moralité des jeunes filles qui lui a porté un coup mortel ; d'autres, plus idéalistes peut-être, maintiennent que l'intervention de la police sur une plus grande échelle mène les maisons à la ruine. Aux derniers jours du siècle et aux premiers jours de celui-ci, la maison close était acceptée, sinon discutée publiquement. On disait alors que c'était une protection pour les femmes décentes. Un homme allait dans une de ces

maisons évacuer une énergie sexuelle intempestive et n'en continuait pas moins de partager l'opinion traditionnelle sur le charme et la chasteté des femmes. C'était un mystère, mais il y a beaucoup de mystères dans notre vie sociale.

Ces maisons allaient du palace doré, tendu de velours, à la cabane dont l'odeur aurait chassé un cochon. De temps à autre, on racontait des histoires de jeunes filles enlevées et réduites en esclavage par les magnats de cette industrie et peut-être ces histoires étaient-elles vraies. Mais la grande majorité des prostituées embrasse cette profession tant par paresse que par bêtise. En maison, elles n'ont pas de responsabilité. Elles sont nourries, habillées, soignées, jusqu'à ce qu'elles soient trop vieilles. Alors on les jette dehors. Cette triste fin ne les rebute pas. La jeunesse ne conçoit pas la vieillesse.

De temps à autre, une fille intelligente entrait dans le métier, mais, en général, elle accédait vite à des tâches supérieures : elle ouvrait sa propre maison ; ou faisait du chantage ; ou bien elle épousait un homme riche. Il y a un nom raffiné pour les putains intelligentes : on les appelle des courtisanes.

Mr. Edwards n'avait d'ennuis ni pour recruter ni pour surveiller ses femmes. Si une fille n'était pas complètement idiote, il la refusait. Il ne voulait pas non plus de jolies filles. Un jeune provincial aurait pu tomber amoureux d'une jolie putain et cela aurait coûté cher. Si une des femmes était enceinte, elle avait le choix entre le licenciement ou l'avortement. L'avortement était si brutal qu'il coûtait la vie à une bonne proportion des opérées. Malgré cela, elles choisissaient en général l'avortement.

Mr. Edwards ne jouait pas toujours sur le velours. Il avait, quand même, des ennuis à affronter. À l'époque dont je vous parle, il avait connu quelques malheurs : un déraillement lui avait tué deux groupes de quatre filles ; il en perdit un autre qui se convertit quand un prédicateur de province s'enflamma et enflamma toute la ville avec ses sermons. Le nombre des fidèles augmenta tant et tant qu'ils durent quitter l'église et aller se réfugier dans les champs. Puis, comme cela arrive souvent, le prédicateur assena son argument massue, retourna son atout majeur : il prédit la date de la fin du monde, et toute la province vint en bêlant se traîner à ses genoux. Mr. Edwards alla dans la ville, sortit son fouet des grandes occasions et fouetta les filles, sans pitié. Mais au lieu de gémir, les filles le supplièrent de les fouetter un peu plus pour les laver de leurs péchés. Dégoûté, il les abandonna, leur prit leurs vêtements et s'en retourna à Boston. Les filles obtinrent un succès légitime quand, nues, elles se dirigèrent vers l'assemblée champêtre pour se confesser. Voilà pourquoi Mr. Edwards se trouvait dans l'obligation de recruter un grand nombre de filles au lieu d'en ramasser une par-ci par-là. Il lui fallait reconstituer trois groupes en partant de zéro.

Je ne sais pas comment Cathy Ames entendit parler de Mr. Edwards.

Peut-être par un cocher de fiacre. Ce sont de ces choses qui se savent lorsqu'une fille veut réellement les savoir. Mr. Edwards venait de passer une mauvaise matinée lorsqu'elle entra dans son bureau. Il supposait que ses douleurs d'estomac venaient de la bouillabaisse que sa femme lui avait donnée pour souper la veille au soir. Il avait été debout toute la nuit. La bouillabaisse s'était frayé une sortie par ses deux issues mais il se sentait toujours faible et barbouillé.

Il n'engagea pas sur-le-champ cette fille qui disait s'appeler Catherine Amesbury. Elle était beaucoup trop jolie pour le travail. Elle avait une voix basse et rauque. Elle était mince, presque délicate, et sa peau était douce. En un mot, ce n'était pas du tout le genre de fille pour Mr. Edwards. S'il n'avait pas été en état d'infériorité, il l'aurait immédiatement renvoyée. Il ne la regarda pas de très près pendant qu'il la questionnait, surtout sur ses parents qui pouvaient causer des ennuis, mais quelque chose dans son corps se mit à vibrer. Mr. Edwards n'était pas un homme concupiscent. Et de plus, il ne mélangeait limais les affaires et le plaisir. Sa réaction l'étonna. Il leva les yeux, perplexe, et la fille ferma à demi ses paupières, doucement et mystérieusement, et se déhancha légèrement sur sa chaise. Sa petite bouche arborait un sourire de chat. Mr. Edwards se pencha sur son bureau, la respiration bruyante. Celle-là, il la voulait pour lui.

« Je ne comprends pas pourquoi une fille comme vous… » Commença-t-il.

Et il fut immédiatement la proie du plus vieux sentiment du monde : la femme que l'on aime ne peut pas être autre chose que sincère et honnête.

« Mon père est mort, dit Catherine avec un air modeste. Avant de mourir, il ne s'est pas occupé de nos affaires. Nous ne savions pas qu'il avait hypothéqué la ferme. Je ne veux pas que la banque s'en empare. Ma mère en mourrait. (Les yeux de Catherine se mouillèrent de larmes.) Je pensais gagner assez pour rembourser l'hypothèque. »

Si jamais dans sa vie, Mr. Edwards eut une chance d'éviter des ennuis, ce fut bien à ce moment-là. En réalité, une sonnette d'alarme sonna dans son cerveau, mais pas assez fort. Environ quatre-vingts pour cent des filles qui venaient à lui avaient besoin d'argent pour payer une hypothèque. Et Mr. Edwards obéissait à une règle invariable : il ne croyait jamais ce que les filles lui disaient – même le menu de leur petit déjeuner, car là aussi elles trouvaient le moyen de mentir. Et il était là, lui, le gros, le gras, le puissant proxénète, appuyant son estomac contre son bureau, les joues rouges et des frissons dans les jambes et les cuisses.

Mr. Edwards s'entendit dire :

« Voyons, ma chère enfant, voyons cela. Peut-être trouverons-nous un moyen de vous procurer de l'argent. »

Et il proposait cela à une fille qui était simplement venue lui demander de se prostituer. L'avait-elle même demandé ?

Mrs. Edwards était ponctuellement, sinon profondément, croyante. Elle

donnait la plus grande partie de son temps pour veiller à la bonne marche de son église. La foi et ses buts n'étaient pas de son ressort. Pour elle, Mr. Edwards était dans l'importation. Même si elle avait su quel genre d'affaires il faisait réellement, elle ne l'aurait pas cru. Et ceci est un autre mystère. Son mari avait toujours été envers elle un homme froid et correct qui accomplissait rarement son devoir conjugal et toujours comme un devoir. Il n'avait jamais été passionné, il n'avait jamais été cruel non plus. Ses drames à elle, ses émotions, venaient des enfants, des vêtements, de la nourriture. Elle était satisfaite de sa vie et reconnaissante. Lorsque son mari se transforma, qu'il devint nerveux, qu'il se mit à quitter brusquement la maison dans des colères folles, elle crut d'abord que cela venait de son estomac, puis de ses ennuis d'affaires. Lorsque, un jour, elle entra par hasard dans les cabinets et le trouva assis sur la lunette, pleurant doucement, elle comprit que c'était un homme malade. Il essaya rapidement de cacher ses veux rouges. Lorsqu'elle s'aperçut que ni la queue de cerise ni la rhubarbe ne le guérissaient, elle fut déconcertée.

Si au cours des années passées, Mr. Edwards avait entendu raconter l'histoire d'un homme dans son cas, il aurait ri. Et pourtant, lui, le plus dur des hommes d'affaires, était tombé amoureux de Catherine Amesbury, sans espoir de rémission. Il avait acheté une jolie petite maison de briques pour elle et l'y avait installée. Il avait aménagé l'intérieur avec un luxe inimaginable et excessif. Les tapis étaient trop épais et les murs étaient couverts de tableaux aux cadres énormes.

Mr. Edwards n'avait jamais été aussi malheureux. Il avait appris tant de choses sur les femmes qu'il n'en croyait jamais une. Mais, depuis qu'il aimait profondément Catherine, et pour aimer il faut croire, il était torturé et déchiré par son amour. Il voulait avoir confiance et en même temps il doutait. Il essayait (l'acheter sa loyauté avec des cadeaux et de l'argent. Lorsqu'il était loin d'elle, il se torturait en imaginant d'autres hommes se glissant dans la maison. Il avait horreur de quitter Boston pour aller surveiller ses groupes, car alors il laissait Catherine seule. Jusqu'à un certain point, il commença à négliger ses affaires. C'était la première fois qu'il aimait de cette façon. Et il faillit en mourir.

Ce que Mr. Edwards ne savait pas – et qu'il ne pouvait pas savoir, car Catherine ne se laissait pas questionner – c'était qu'elle lui restait fidèle dans le sens qu'elle ne recevait pas et n'allait pas voir d'autres hommes. Pour Catherine, Mr. Edwards était une affaire, tout comme les groupes étaient une affaire pour lui. Il avait sa technique, elle avait la sienne. Dès qu'elle l'eut à sa merci – ce qui fut très rapide – elle s arrangea pour toujours donner une impression d'insatisfaction. Elle avait toujours l'air désappointé, comme si elle était sur le point de partir. Lorsqu'elle savait qu'il allait venir la voir, elle se faisait un devoir de ne pas être là et d'arriver en retard, rayonnante comme au sortir d'une expérience incroyable. Elle se plaignait des difficultés qu'elle avait à éviter les regards

et les attouchements des hommes dans la rue. Plusieurs fois, elle arriva apeurée, venant juste d'échapper à un homme qui l'avait suivie. Lorsqu'elle rentrait tard dans l'après-midi, et qu'elle le trouvait en train d'attendre, elle expliquait : « Je faisais des courses. Il faut bien que je fasse des courses. » Et elle disait cela comme un mensonge.

Après leurs rapports sexuels, elle lui faisait comprendre que le résultat n'était pas très satisfaisant et que s'il avait mieux su y faire, il aurait pu déchaîner chez elle des flots de sensations incroyables. Sa méthode consistait à le déséquilibrer. Elle était satisfaite lorsqu'elle voyait que ses nerfs commençaient à le lâcher, que ses mains tremblaient, et qu'un regard sauvage habitait ses yeux. Lorsqu'elle sentait l'approche de la folie et du châtiment, elle s'asseyait sur ses genoux, le calmait, et lui faisait croire un moment à son innocence. Elle arrivait à le convaincre.

Catherine voulait de l'argent. Et elle s'arrangea pour en avoir aussi rapidement et aussi facilement que possible. Lorsqu'elle l'eut réduit en l'état de bouillie – et elle sut exactement quand – elle commença à le voler. Elle faisait ses poches et prenait tous les gros billets qu'elle trouvait. Il n'osait pas l'accuser car il avait peur qu'elle le quittât. Les bijoux qu'il lui offrait disparaissaient, et, si elle disait qu'elle les avait perdus, il savait qu'elle les avait vendus. Elle truquait les additions et augmentait le prix des vêtements. Et il ne pouvait pas trouver la force d'y mettre le holà. Elle ne vendit pas la maison, mais elle l'hypothéqua autant qu'elle put.

Un soir, Mr. Edwards s'aperçut que sa clef ne rentrait pas dans la serrure. Catherine répondit après qu'il eut frappé un long moment. Oui, elle avait changé la serrure car elle avait perdu sa clef. Vivant seule, elle avait peur. N'importe qui pouvait entrer. Elle lui donnerait une autre clef – elle ne la lui donna jamais. Et Mr. Edwards, à partir de ce jour, dut sonner pour entrer, et quelquefois elle mettait longtemps à ouvrir, et quelquefois elle n'ouvrait pas du tout. Il n'avait aucun moyen de savoir si elle était à la maison ou pas. Mr. Edwards s'adressa à une agence de détective et la fit suivre. Elle ne sut jamais combien de fois.

Mr. Edwards était essentiellement un homme simple. Mais les complexités d'un homme simple peuvent être sombres et compliquées. Catherine était intelligente, mais il peut arriver qu'une femme intelligente ne découvre pas certains des étranges souterrains qui traversent l'homme.

Elle ne fit qu'un faux pas. Et elle avait essayé de l'éviter. Comme il se doit, Mr. Edwards avait fait entrer dans le doux petit nid quelques bouteilles de Champagne. Catherine avait toujours refusé d'en boire.

« Cela me rend malade. J'ai essayé et je ne peux pas.

– Voyons. Juste un verre. Ça ne te fera pas de mal.

– Non, merci. Je n'aime pas ça. »

Mr. Edwards pensait que ce refus était la preuve d'une délicatesse de femme bien élevée. Il n'avait jamais insisté jusqu'au soir où il s'aperçut qu'il ne savait rien d'elle. Le vin peut délier la langue. Plus il y pensait,

plus l’idée lui semblait excellente.

« Tu n’es pas gentille de ne pas prendre un verre avec moi.

– Je t’ai déjà dit que cela ne me réussit pas.

– Bêtise !

– Je te dis que je ne veux pas.

– Tu es ridicule. Veux-tu que je me fâche ?

– Non.

– Alors prends un verre.

– Je ne veux pas.

– Bois. »

Il lui tendit un verre et elle recula.

« Tu ne comprends pas. C’est mauvais pour moi.

– Bois. »

Elle prit le verre, avala le liquide et resta immobile, frissonnante, comme si elle écoutait. Le sang lui monta aux joues. Elle se versa un autre verre, puis encore un autre. Son regard devint fixe et froid. Mr. Edwards eut peur. Il allait se passer une chose qu’ils étaient impuissants à arrêter.

» Te ne voulais pas. Rappelle-toi, dit-elle calmement.

Peut-être ferais-tu bien de t’arrêter. »

Elle rit et se versa un autre verre.

« Ça n’a plus d’importance maintenant, dit-elle. Ce n’est pas la quantité qui compte.

Ça fait du bien un petit verre », dit-il, embarrassé.

Elle lui parla doucement.

« Gros imbécile, dit-elle, que sais-tu de moi ? Crois-tu que je ne puisse pas déchiffrer toutes les horreurs qui roulent dans ta tête ? Tu te demandes où une bonne petite fille comme moi a appris tous ces trucs. Je vais te le dire : je les ai appris dans un clac, tu entends, un clac. J’ai travaillé dans des endroits dont tu n’as jamais entendu parler. Quatre ans. Ce sont des marins qui revenaient de Port-Saïd qui m’ont appris certains trucs. Je connais chaque nerf de ta carcasse et je sais où les pincer.

– Catherine, protesta-t-il, tu ne sais pas ce que tu dis.

– Je m’en doutais. Tu pensais que j’allais parler, eh bien, je parle. »

Elle marcha lentement sur lui et Mr. Edwards refréna son envie de fuir. Il avait peur, mais il resta assis. Bien en face de lui, elle versa la dernière goutte de Champagne dans son verre, but, cassa délicatement le verre sur la table, et avec le tronçon qui lui restait dans la main, lui déchira la joue.

Alors il s’enfuit de la maison et il entendit derrière lui le rire de Catherine.

L’amour, pour un homme comme Mr. Edwards, est un sentiment destructeur. Il y perdit esprit, connaissance et force. Il se dit qu’elle était hystérique et il essaya de le croire. Sa tâche fut facilitée par le comportement de Catherine, car elle était terrifiée par la scène qu’elle avait faite et pendant quelque temps, elle fit tous ses efforts pour recréer la

douce image qu'elle avait offerte au début.

Un homme aussi douloureusement amoureux peut arriver à se torturer lui-même au-delà de ce que l'on peut imaginer. Mr. Edwards voulait croire de tout son cœur à la bonté de Catherine, mais il était obligé d'y renoncer aussi bien à cause de son démon intérieur que par ce qu'elle avait laissé entrevoir d'elle-même. Presque instinctivement, il se mit à chercher la vérité sur son compte et, en même temps, refusa d'y croire. Il savait par exemple qu'elle ne mettait pas d'argent à la banque. Un de ses employés, à l'aide d'un jeu de glaces compliqué, découvrit la cachette dans la cave de la petite maison de briques.

Un jour, l'agence de recherches lui fit parvenir une coupure de journal. C'était le compte rendu d'un incendie qui avait éclaté dans une petite ville de province. Mr. Edwards l'étudia. Il lui sembla que sa poitrine et son estomac s'emplissaient de plomb fondu et qu'un voile rouge passait devant ses yeux. À son amour se mêla une peur réelle, et le précipité que l'on obtient en les mélangeant est la cruauté. En proie à un malaise, il tituba jusqu'au divan de son bureau et s'allongea sur le ventre, le front reposant sur un coussin de cuir frais. Pendant un moment, il resta immobile, respirant à peine. Puis, graduellement, la lumière se fit. Il avait un goût de sel dans la bouche et une grande douleur de colère le prit aux épaules. Mais il était calme et son esprit fouillait chaque recoin de ses intentions comme le mince faisceau lumineux d'une lampe découvre l'une après l'autre chaque partie d'une pièce sombre. Il se mit lentement à l'ouvrage, et fit sa valise comme il faisait toujours quand il partait en inspection : chemises propres et linge de corps, chemise de nuit et chaussons, et le lourd fouet dont la lanière était tordue pour entrer dans la valise.

D'une démarche pesante, il traversa le petit jardin devant la maison de briques et sonna.

Catherine répondit immédiatement. Elle avait son manteau et son chapeau.

« Oh ! Quel dommage, dit-elle, je dois sortir. »

Mr. Edwards posa sa valise.

« Non », dit-il.

Elle l'observa. Il y avait quelque chose de changé. Il la bouscula et descendit à la cave.

« Où vas-tu ? »

Sa voix était aiguë. Il ne répondit pas. Il remonta bientôt portant une petite boîte de chêne qu'il mit dans sa valise.

– C'est à moi, dit-elle doucement.

– Je sais.

– Qu'est-ce qu'il te prend ?

– J'ai pensé que nous pourrions faire un petit voyage.

– Où ? Je ne peux pas y aller.

– Dans une petite ville du Connecticut. J'ai une affaire à régler là-bas.

Tu m’as (lit que tu voulais travailler. Tu vas travailler.

– Je ne veux plus. Tu ne peux pas me forcer. Je vais appeler la police. »

Devant son sourire, elle recula. Le sang battait aux tempes de Mr. Edwards.

« Peut-être veux-tu retourner dans la ville où tu es née ? Il y a eu un incendie là-bas, il y a quelques années. Te rappelles-tu cet incendie ? »

Elle scruta son visage, cherchant le point faible. Mais ses yeux n’exprimaient rien.

« Que veux-tu que je fasse ? demanda-t-elle lentement.

– Viens avec moi. Tu m’as dit que tu voulais travailler. »

Elle n’arrivait pas à imaginer un plan d’évasion. Elle devait le suivre et attendre une occasion. Il ne la surveillerait pas tout le temps. Il était peut-être dangereux de lui échapper maintenant. Il valait mieux le suivre. Cela prenait toujours. Cela avait toujours pris. Mais Catherine repensait à la phrase qu’il avait prononcée, et elle avait peur.

Ils arrivèrent dans la petite ville au crépuscule. Ils remontèrent l’unique rue noire et se trouvèrent dans la campagne. Catherine était sur ses gardes. Elle ne savait pas ce qu’il allait faire. Dans son sac, elle avait un couteau à une lame.

Mr. Edwards croyait savoir ce qu’il allait faire. Il allait la fouetter, la mettre dans une des chambres de l’auberge, la fouetter à nouveau, la conduire dans une autre ville, et ainsi de suite jusqu’à ce qu’elle ne fût plus bonne à rien. Alors il s’en débarrasserait. La police locale s’occuperait d’elle. Il n’avait pas peur du couteau. Il était au courant.

La première chose qu’il fit quand ils s’arrêtèrent dans un endroit tranquille, entre un mur de pierre et une rangée de cèdres fut de lui arracher son sac et de le jeter par-dessus le mur. Voilà pour le couteau. Mais il était moins sûr de lui, car de toute sa vie il n’avait jamais aimé une femme. Il croyait qu’il avait simplement l’intention de la châtier. Après deux coups, il s’aperçut que le fouet n’était pas suffisant. Il le jeta sur le sol et se servit de ses poings. Il respirait bruyamment.

Catherine ne voulait pas obéir à la panique. Elle essaya d’éviter les poings ou tout au moins d’amortir les coups. Mais la peur s’empara d’elle et elle essaya de fuir. Il la rattrapa d’un saut et la jeta à terre et ses poings ne lui suffirent plus. Il s’empara d’une pierre et une grande vague rouge le submergea.

Plus tard, il regarda le visage écrasé. Il écouta le cœur et n’entendit rien, sinon les battements du sien. Deux pensées complètes et séparées roulaient dans sa tête ; l’une était : « Il faut que je l’enterre, il faut que je creuse un trou et que je la mette dedans » ; et l’autre criait comme une pensée d’enfant : « Je ne peux pas. Je ne peux pas la toucher. » Puis le malaise qui suit la folie s’appesantit sur lui. Il s’enfuit en courant, laissant derrière lui valise, fouet, cassette. Il partit en titubant dans le crépuscule, se demandant où il pourrait cacher son malheur pendant un moment.

On ne lui posa jamais de questions. Après une maladie, que sa femme guérit par de tendres soins, il retourna à ses affaires et ne laissa plus jamais la folie de l'amour l'approcher. « Un homme qui n'apprend rien par expérience est un imbécile », disait-il. À partir de ce moment, il eut pour lui-même une sorte de respect fait de peur, car il avait appris qu'il avait en lui le désir de tuer.

S'il n'avait pas tué Catherine, c'était un hasard. Chaque coup avait été porté dans ce but. Elle resta longtemps inconsciente, et, plus longtemps encore, à demi consciente. Elle sentit qu'elle avait le bras cassé et qu'elle devait trouver de l'aide si elle ne voulait pas mourir. C'est sa volonté de vivre qui lui donna la force de se traîner sur la route sombre. Elle s'arrêta devant un perron et gravit presque toutes les marches, avant de s'évanouir. Les coqs chantaient dans les basses-cours et à l'est un trait gris annonçait l'aube.

Chapitre X

Lorsque deux hommes vivent ensemble, ils respectent une sorte de statu quo mesquin, né de la haine qu'ils éprouvent l'un pour l'autre. Deux hommes seuls sont constamment sur le point de se battre et ils le savent. Adam Trask n'était pas chez lui depuis longtemps quand la situation commença à se tendre. Les deux frères se voyaient trop et ne voyaient pas assez d'étrangers.

Ils furent occupés pendant quelques mois à récupérer l'argent de Cyrus et à chercher des placements. Ils firent le voyage jusqu'à Washington pour aller jeter un coup d'œil à la tombe, une belle pierre surmontée d'une étoile de bronze munie d'un trou pour recevoir la hampe d'un petit drapeau, les jours de fête. Les deux frères se recueillirent sur la tombe un long moment, puis ils s'en allèrent et ne parlèrent plus de leur père.

Si Cyrus avait été malhonnête, il avait bien fait les choses. Personne ne posa de questions au sujet de l'argent. Mais Charles y pensait toujours.

De retour à la ferme, Adam lui demanda :

« Pourquoi ne t'achètes-tu pas de nouveaux vêtements ? Tu es riche ; tu agis comme si tu avais peur de dépenser un sou.

– C'est la vérité, dit Charles.

– Pourquoi ?

– Il faudra peut-être que je le rende.

– Tu y penses toujours ? S'il avait dû se passer quelque chose, tu ne crois pas que nous en aurions déjà eu vent ?

Je ne sais pas, dit Charles. J'aime mieux ne pas en parler. »

Mais le soir même, il remit le sujet sur le tapis.

« Il y a une chose qui m'inquiète, commença-t-il.

– Au sujet de l'argent ?

– Oui. En gagnant autant d'argent, on laisse des traces.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Eh bien, des papiers, des livres de compte, des factures, des carnets, des comptes. Nous avons parcouru tous les papiers de père et il n'avait rien de tout ça.

– Peut-être les a-t-il brûlés.

– Peut-être », dit Charles.

Les deux frères respectaient un emploi du temps établi par Charles et qui ne variait jamais. Charles s'éveillait sur le coup de quatre heures et demie, comme si le balancier de l'horloge lui avait fait signe. En réalité, il se réveillait une fraction de seconde avant quatre heures et demie. Ses yeux étaient ouverts avant le coup de timbre. Il restait un moment immobile, sondant l'obscurité et se grattant le ventre. Puis, il tendait une main vers la table de nuit et, d'un geste précis, saisissait la boîte d'allumettes soufrées. Il en grattait une. Le soufre brûlait d'une petite lumière bleue avant que le bois prenne. Charles allumait la chandelle à côté de son lit. Il rejetait sa couverture et se levait. Il portait des caleçons longs qui faisaient des poches aux genoux et pendaient sur ses chevilles. En bâillant, il allait à la porte, l'ouvrait et lançait :

« Il est quatre heures et demie, Adam. Il est temps de te lever. Debout. »

La voix d'Adam maugréait :

« Tu ne comprendras donc jamais !

– Il est temps de te lever. »

Charles se glissait dans son pantalon et le serrait autour de ses hanches.

« Tu n'as pas besoin de te lever. Tu es riche. Tu peux rester au lit toute la journée.

– Et toi, donc ? Tous les jours tu nous fais lever avant l'aurore.

– Tu n'as pas besoin de te lever, répétait Charles. Mais si tu veux devenir fermier, c'est ça ou rien. »

Et Adam ajoutait, dégoûté :

« C'est ça. Et on va acheter de la terre et on va travailler un peu plus.

– Laisse tomber, dis lit Charles. Recouche-toi si tu en as envie.

Et Adam répondait :

« Je suis sûr que tu ne pourrais pas dormir si tu restais au lit. Et tu sais encore ce dont je suis sûr ? Tu te lèves parce que tu as honte et après ça tu te persuades que tu en as envie. »

Charles se dirigeait vers la cuisine et allumait la lampe.

« On ne reste pas au lit quand on est fermier. »

Il tisonnait le feu, déchirait un morceau de papier, le posait sur les braises, et soufflait jusqu'à ce qu'il y eût une flamme.

Adam l'observait de la porte.

« Tu ne gratterais même pas une allumette.

– Mêle-toi de ce qui te regarde. Et arrête de m'embêter.

– Bon, disait Adam. D'accord. En réalité, peut-être que ce qui me regarde est autre part.

– Comme tu voudras. Si tu as envie de t'en aller, va-t'en. »

Ce genre de dispute était idiot, mais Adam n'y pouvait rien. Un jour, malgré lui, sa voix s'enfla de colère et il dit des mots blessants :

« Oui, je m'en irai, mais quand je voudrai. Cette maison m'appartient autant qu'à toi.

– Alors pourquoi n'y travailles-tu pas ?

– Seigneur ! Pourquoi se disputer. Restons calmes.

– Ce n'est pas moi qui cherche la bagarre », dit Charles.

Il versa du café tiède dans deux bols qu'il posa sur la table.

Les deux frères s'assirent. Charles se beurra une tartine, puis, du bout de son couteau, prit de la confiture qu'il étala sur son pain. Il prit à nouveau du beurre pour sa seconde tartine et y laissa une goutte de confiture.

« Nom de Dieu ! Tu ne pourrais pas nettoyer ton couteau ! Regarde le beurre. »

Charles laissa tomber son couteau et son pain sur la table et posa ses deux mains de chaque côté.

« Tu ferais bien de t'en aller. »

Adam se leva.

« Je préférerais vivre dans une écurie », dit-il.

Et il sortit de la maison.

Il se passa huit mois avant que Charles revoie son frère. Il revenait des champs lorsqu'il trouva Adam dans la cuisine, s'aspergeant d'eau le visage et les cheveux.

« Salut, dit Charles. Ça va ?

– Ça va, répondit Adam.

– Où es-tu allé ?

– Boston.

– C'est tout ?

– Oui. J'ai visité la ville. »

Les deux frères reprirent la vie commune, mais chacun se méfiait de la colère. En un sens, chacun protégeait l'autre et se sauvait ainsi lui-même. Charles, le premier levé, préparait le petit déjeuner avant de réveiller Adam. Adam nettoyait la maison et tenait les comptes de la ferme. Ils vécurent deux ans de cette façon avant que leur colère reprenne ses droits.

Un soir d'hiver, Adam, qui faisait ses comptes, releva la tête.

« C'est bien, en Californie. Il fait beau en hiver. On peut faire pousser n'importe quoi.

– Et une fois qu'on l'a fait pousser, qu'est-ce qu'on en fait ?

– Et le blé ? On cultive beaucoup de blé en Californie.

– La rouille détruit tout, dit Charles.

– Qu'est-ce qui te fait dire ça ? Ecoute, Charles, ça pousse si vite en Californie que lorsque tu plantes quelque chose, il faut te reculer en vitesse sans ça tu en prends un coup dans le menton.

Pourquoi tu n'y vas pas, alors ? Je te rachèterai ta part quand tu voudras. »

Adam resta calme. Mais le lendemain matin, alors qu'il se peignait devant la petite glace, il enfourcha à nouveau son dada :

« Il n'y a pas d'hiver en Californie. C'est le printemps toute l'année.

– J’aime l’hiver », dit Charles.

Adam se dirigea vers le poêle.

« Ne te mets pas en colère.

– Alors ne me cherche pas. Combien d’œufs ?

– Quatre », dit Adam.

Charles prit sept œufs et les plaça sur la table. Puis il prépara son feu avec des copeaux de bois. Lorsque la flamme fut suffisamment forte, il la couvrit avec sa poêle. Son air morose le quittait lorsqu’il faisait la cuisine.

« Je ne sais pas si tu t’en rends compte, mais chaque fois que tu ouvres la bouche c’est pour parler de la Californie. Veux-tu vraiment y aller ? »

Adam eut un petit rire.

« C’est ce que je me demande. Je ne sais pas. C’est comme lorsque je me réveille le matin. Je ne peux pas me lever et pourtant je n’ai pas envie de rester au lit.

– Tu me rebats les oreilles avec ça », dit Charles.

Adam continua :

« Tous les matins, dans l’armée, le foutu clairon sonnait. Et je jurais sur le Christ que si jamais je sortais de l’armée je dormirais tous les jours jusqu’à midi. Et ici je me lève une demi-heure avant l’heure du clairon. Charles, est-ce que tu peux me dire pourquoi nous travaillons ?

– On ne peut pas rester au lit et être fermier. »

Charles remua le lard avec une fourchette.

« Vois les choses en face, dit Adam avec ferveur. Nous n’avons pas d’enfants, encore moins de femme. Et au train où ça va, nous n’en aurons jamais. Nous n’avons pas le temps de nous chercher une épouse, mais nous avons le temps de penser à acheter la ferme des Clark si le prix nous convient.

– C’est une belle terre, répondit Charles. La nôtre et la leur réunies, ça ferait une des plus belles fermes du pays. Dis donc, tu as l’intention de te marier ?

– Non. Et c’est bien pour ça que je te parle. Encore quelques années et nous aurons la plus belle ferme du pays. Nous serons deux vieux imbéciles solitaires qui se briseront l’échine pour mettre en valeur la plus belle ferme du pays. Et puis l’un de nous deux mourra et la plus belle ferme du pays appartiendra à un seul imbécile. Et puis, il mourra…

– Pourquoi tu parles de ça ? demanda Charles. On n’est jamais tranquilles. Tu m’emmerdes. Qu’est-ce que tu as derrière la tête ?

– Je m’ennuie, dit Adam. Ou tout au moins, je ne m’amuse pas. Je travaille trop pour ce que ça me rapporte. Moi qui n’ai pas besoin de travailler !

– Pourquoi tu n’abandonnes pas ? hurla Charles. Pourquoi tu ne t’en vas pas, nom de Dieu ? Tu n’es pas attaché. Va donc dans les îles du Sud te balancer dans un hamac, si c’est ce que tu veux.

– Ne le prends pas comme ça. C’est comme le matin. Je ne peux pas me

lever et je ne veux pas rester couché. Te ne veux pas rester ici et je ne veux pas partir.

– Tu me casses les pieds, dit Charles.

– Réfléchis. Ça te plaît ici ?

– Oui.

– Et tu veux vivre ici toute ta vie ?

– Oui.

– Seigneur ! Je voudrais que ce soit aussi facile pour moi. Qu'est-ce que tu crois que j'ai ?

– La fièvre ! Viens donc à l'auberge ce soir. Ça te remettra.

– Peut-être, dit Adam. Mais une putain, ça ne me dit rien.

– C'est tout pareil, dit Charles. Une fois que tu as fermé les yeux, tu ne vois pas la différence.

– Certains copains de régiment avaient une squaw. J'en ai eu une, moi aussi. »

Charles, intéressé, se pencha vers lui.

« Père se retournerait dans sa tombe, s'il savait que tu as couché avec une Indienne. Comment c'était ?

– Pas mal. Elle lavait mes vêtements, elle les raccommodait, et elle faisait un peu la cuisine.

– Je parle du reste. Comment c'était ?

– Bien. Oui, bien. Dans le genre doux, doux et gentil. Aimable et doux.

– Tu as de la veine qu'elle ne t'ait pas enfoncé un couteau dans le dos pendant que tu dormais.

– Impossible. Elle était douce.

– Tu as un drôle de regard dans l'œil. Elle te plaisait, cette squaw ?

– Je crois, dit Adam.

– Qu'est-ce qu'elle est devenue ?

– Petite vérole.

– Tu n'en as pas pris une autre ? »

Le regard d'Adam était douloureux.

« On les avait mis en tas comme des bûches, plus de deux cents, avec les bras et les jambes tout raides. On a mis des broussailles sur le tout et du pétrole.

– J'ai entendu dire qu'ils ne résistaient pas à la petite vérole.

– Ça les tue, dit Adam. Ton lard est en train de brûler. »

Charles se retourna rapidement vers la poêle.

« Il est à point. Je l'aime croustillant. »

Il disposa le lard sur une assiette, cassa les œufs dans la graisse chaude qui gicla. Les blancs brunirent sur les bords avec un grésillement.

« Il y avait une maîtresse d'école, dit Charles. Tu n'as jamais rien vu d'aussi joli. Elle avait des tout petits pieds. Elle s'habillait à New York. Des cheveux blonds. Tu n'as jamais vu d'aussi petits pieds. Et elle chantait aussi. Dans le chœur. Tout le monde s'est mis à aller à l'église. C'est tout

juste si on ne se bousculait pas. Ça fait un bout de temps.

– C'est à ce moment-là que tu m'as écrit que tu voulais te marier ? »

Charles grimaça un sourire :

« Sans doute. À ce moment-là, il n'y a pas un seul jeune type du pays qui n'ait eu la fièvre du mariage.

– Qu'est-elle devenue ?

– Tu sais ce que c'est. Ça ne plaisait pas aux femmes qu'elle fût là. Elles se sont réunies et en moins de deux, elles l'avaient chassée. On m'a dit qu'elle portait du linge de soie. Elle était trop tape-à-l'œil. Le conseil de discipline l'a flanquée à la porte au milieu d'un trimestre. Des pieds pas plus grands que ça. Et elle montrait ses chevilles, comme par hasard. Elle montrait toujours ses chevilles.

– Tu as fait sa connaissance ? demanda Adam.

– Non. J'allais juste à l'église. On avait assez de mal à entrer. Une fille aussi jolie n'a pas sa place dans une petite ville. Ça met les gens dans l'embarras. Ça cause des ennuis.

– Tu te rappelles la fille Samuels ? demanda Adam. C'était une beauté. Qu'est-elle devenue ?

– La même chose. Elle créait des ennuis. Elle est partie. On m'a dit qu'elle était à Philadelphie, dans la couture. On m'a dit qu'elle demandait jusqu'à dix dollars pour faire une robe.

– Peut-être qu'on devrait s'en aller d'ici, dit Adam.

– Tu penses toujours à la Californie ?

– Il faut croire. »

Charles éclata :

« Tu vas t'en aller d'ici ! hurla-t-il. Je t'ordonne de t'en aller. Je t'achèterai ta part. Je te forcerai à me la vendre ou je ne sais pas… va-t'en… enc… (Il s'arrêta). Je ne voulais pas dire ça, mais bon Dieu, tu me mets hors de moi. »

Trois mois après, Charles reçut une carte postale en couleurs représentant la baie de Rio. Au dos, Adam avait écrit avec une plume de mauvaise qualité : « Ici c'est l'été. Chez toi c'est l'hiver. Pourquoi ne viens-tu pas ? »

Six mois plus tard, une autre carte arriva, datée de Buenos Aires : « Mon cher Charles, comme c'est grand ici. On parle français et espagnol. Je t'envoie un livre. »

Mais il n'arriva aucun livre. Charles l'attendit tout l'hiver suivant et une bonne partie du printemps. Et, au lieu du livre, ce fut Adam qui arriva. Il avait bruni et ses vêtements avaient une coupe étrangère.

« Comment ça va ? demanda Charles.

– Ça va. As-tu reçu mon livre ?

– Non.

– Je me demande comment ça se fait. Il y avait des illustrations.

– Tu vas rester ?

– Je crois. Je te raconterai comment c'est là-bas.

– Je ne veux pas en entendre parler, dit Charles.

– Bon Dieu ! Ce que tu peux être méchant, dit Adam.

– Je ne veux pas que ça recommence. Tu vas rester ici un an ou deux et puis la bougeotte te reprendra et tu me rendras nerveux. On recommencera à se détester et puis on se fera des politesses – et c'est ce qu'il y a de pire. Et puis, un jour ça éclatera, et tu t'en iras à nouveau, et puis tu reviendras et on remettra ça. »

Adam demanda :

« Tu ne veux pas que je reste ?

– Mais si. Tu me manques quand tu n'es pas là. Mais n'empêche que je sais comment ça se passera. »

Et cela se passa exactement comme prévu. Pendant quelque temps, ils ressassèrent leurs vieux souvenirs, ils se rappelèrent les époques où ils avaient été séparés, et puis ils retombèrent dans les longs silences odieux, les heures de travail sans un mot, la courtoisie agressive, les bouffées de colère. Le temps n'avait pas de frontières. Et ils avaient l'impression qu'il en était ainsi pour l'éternité.

Un soir, Adam dit :

« Je vais bientôt avoir trente-sept ans. C'est la moitié d'une vie.

– Ça y est, ajouta Charles. Tu vas me dire que tu gâches ta vie. Ecoute, Adam, est-ce qu'on ne pourrait pas éviter de s'engueuler, cette fois ?

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Si l'on reste chacun sur nos positions, on va se disputer pendant trois ou quatre semaines pour préparer ton départ. Si tu as la bougeotte, est-ce que tu ne pourrais pas t'en aller et nous éviter tous ces ennuis ? »

Adam éclata de rire et la tension décrût.

« J'ai un frère qui n'est pas bête. D'accord. Quand la plante des pieds commencera à me chatouiller, je m'en irai sans chercher de prétextes. J'aime mieux ça. Tu deviens riche, n'est-ce pas, Charles ?

– Je me défends. Je ne suis pas riche.

– Pas au point d'acheter quatre maisons et l'auberge du village ?

– Non, pas à ce point-là.

– C'est pourtant vrai. Charles, tu as la plus belle ferme du patelin. Pourquoi ne bâtirait-on pas une nouvelle maison ? Avec une salle de bain, l'eau courante et le tout-à-l'égout ? Nous ne sommes plus pauvres. On dit que tu es l'homme le plus riche du pays.

– Pas besoin d'une nouvelle maison, ronchonna Charles. Abandonne tes idées de luxe.

– Ce serait agréable d'aller aux cabinets sans avoir besoin de sortir.

– N'insiste pas, je te dis. »

Adam poursuivit :

« Peut-être que je me ferai construire une jolie petite maison, de l'autre côté du bosquet. Qu'est-ce que tu en dis ? Comme ça on ne se porterait pas

sur les nerfs.

– Je ne veux pas de ça chez moi.

– C'est à moitié à moi.

– Je t'achète ta part.

– Rien ne me force à vendre. »

Les yeux de Charles fulgurèrent.

« Je brûlerai ta maison.

– Tu en serais capable, dit Adam, revenant à lui. Tu en serais vraiment capable. Qu'est-ce que tu as à me regarder comme ça ? »

Charles dit lentement :

« J'y ai beaucoup pensé. Et je croyais que tu en reparlerais. Mais je vois que je ne dois pas y compter.

– A quoi ?

– Tu te rappelles le télégramme me demandant cent dollars ?

– Tu parles ! Tu m'as sauvé la vie. Pourquoi ?

– Tu ne me les as jamais rendus.

– Ça m'étonne.

– Crois-moi. »

Adam baissa la tète au-dessus de la vieille table où Cyrus s'était assis, frappant sa jambe de bois avec sa canne. Et la même lampe à pétrole pendait du plafond, dispensant une lumière jaune, tremblotante.

Adam dit lentement :

« Je te rembourserai demain.

– Je t'ai laissé le temps.

– Je le reconnais, Charles. J'aurais dû m'en souvenir. »

Il s'arrêta, pensif, et finit par dire :

« Sais-tu pourquoi j'avais besoin de cet argent ?

– Je ne te l'ai jamais demandé.

– Je ne te l'ai jamais dit. Peut-être avais-je honte. J'étais prisonnier. Je venais de m'évader. »

Charles ouvrit la bouche.

« Qu'est-ce que tu dis ?

– Je vais te raconter. J'étais sur le trimard. Je me suis fait ramasser pour vagabondage. J'ai été condamné à six mois de travaux forcés sur une route, avec des boulets aux pieds la nuit. Après avoir fait six mois, j'ai repiqué au truc. C'est comme ça qu'on construit les routes. Trois jours avant la fin de la seconde période de six mois, je me suis échappé. Je suis passé en Georgie, j'ai volé des vêtements dans un magasin, et je t'ai envoyé le télégramme.

– Je ne te crois pas, dit Charles. Si, je te crois. Tu ne mens pas. Oui, je te crois. Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ?

– Peut-être avais-je honte. Mais j'ai encore plus honte de ne pas t'avoir remboursé.

– N'y pense plus, dit Charles. Je ne sais pas pourquoi j'en ai parlé.

– Ah ! Non. Je te rembourserai demain matin.

– Nom de Dieu ! dit Charles. Mon frère est un gibier de prison !

– Ce n'est pas la peine d'avoir l'air si heureux.

– Je ne sais pas pourquoi, dit Charles, mais je me sens plutôt fier. Mon frère en prison ! Dis-moi, Adam, pourquoi as-tu attendu trois jours avant ta libération pour t'échapper ? »

Adam sourit.

« J'avais deux ou trois raisons. Je craignais qu'en allant jusqu'au bout de ma peine, ils me ramassent à nouveau. Et je me disais qu'en attendant le plus longtemps possible, je n'éveillerais pas leur méfiance.

– C'est sensé, dit Charles. Mais tu ne m'as pas dit que tu avais une autre raison ?

– Oui, et c'était la plus importante. Et la plus difficile à expliquer. Je devais six mois. C'était la sentence. Je ne voulais pas tricher. Je ne leur ai volé que trois jours. »

Charles éclata de rire.

« Tu es vraiment cinglé, dit-il avec affection. Mais tu me dis que tu as dévalisé une boutique.

Je leur ai renvoyé l'argent avec dix pour cent d'intérêt.. »

Charles se pencha en avant.

« Parle-moi des routes, Adam.

– Oui, Charles, oui. »

Chapitre XI

Lorsqu'il sut qu'Adam était allé en prison, Charles lu montra une sorte de déférence. Il eut pour son frère ce sentiment chaleureux que l'on éprouve seulement pour un être imparfait ; la haine n'a plus de raison d'être Adam en profita. Il essaya de séduire Charles.

« Te rends-tu compte que nous avons assez d'argent pour faire tout ce que nous voulons ?

– Et que voulons-nous ?

– Nous pourrions aller en Europe, visiter Paris.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Quoi ?

– J'ai cru entendre quelqu'un sur le perron.

– Ça doit être un chat.

– Sans doute. Il va falloir en tuer quelques-uns.

– Nous pourrions aller en Egypte, voir le Sphinx.

– Nous pourrions aussi rester ici et utiliser l'argent comme il faut. Et nous pourrions surtout nous mettre au travail et ne pas perdre la journée. Ah ! Les salauds de chats ! »

Charles bondit à la porte, l'ouvrit toute grande, et hurla :

« Foutez le camp ! »

Puis, il resta silencieux et Adam vit qu'il regardait quelque chose sur l'escalier. Il s'approcha de lui.

Un paquet sale de haillons et de boue tentait de ramper jusqu'en haut des marches. Une main maigre s'y agrippait. L'autre pendait lamentablement. La forme avait un visage tuméfié où perçait un regard à travers des paupières enflées et bleuies. Les lèvres étaient fendues, le front était ouvert et le sang coulait dans les cheveux collés.

Adam descendit l'escalier et s'agenouilla à côté du corps.

« Aide-moi, dit-il. On va la porter à l'intérieur. Attention à son bras. Il a l'air cassé. »

Elle s'évanouit lorsqu'ils la transportèrent. « Mettons-la dans mon lit, dit Adam. Tu ferais bien d'aller chercher le médecin.

Tu ne crois pas que l'on ferait mieux de la conduire chez lui ?

La transporter ? Tu es fou.

– Pas autant que toi. Réfléchis une minute.

Mais, bon Dieu, réfléchir à quoi ?

Deux hommes seuls avec ça dans leur maison ! » Adam était scandalisé. « Tu ne penses pas ce que tu dis ?

– Je le pense. Il vaudrait mieux l'emmener. Tout le pays le saura dans deux heures. Qu'est-ce qu'elle est ? Comment est-elle ici ? Que lui est-il arrivé ? Adam, tu prends un risque terrible. » Adam dit froidement :

« Si tu vas pas immédiatement, j'y vais et je te laisse avec elle.

– Je crois que tu fais une erreur. J'y vais, mais nous le paierons cher.

– Je paierai, dit Adam. Va. »

Après que Charles fut parti, Adam alla dans la cuisine et versa dans une cuvette l'eau chaude de la bouilloire. Puis il retourna dans la chambre, y prit un mouchoir, le trempa dans l'eau et nettoya la croûte de sang séché et de boue qui maculait le visage de la jeune femme. Elle revint à elle et ses veux bleus le regardèrent. Il se rappela soudain – c'était cette pièce, ce lit. Sa belle-mère était debout au-dessus de lui, une serviette humide à la main, et l'eau en pénétrant dans les plaies éveillait un fourmillement. Alors elle avait répété plusieurs fois la même chose. Il entendit mais ne put se rappeler le sens des mots.

« Tout va bien, dit-il à la jeune femme. Le médecin va arriver. »

Elle bougea les lèvres.

« N'essayez pas de parler. Ne dites rien. »

Tout en nettoyant doucement les plaies, une immense chaleur l'envahissait.

« Vous pouvez rester ici longtemps, aussi longtemps que vous voudrez. Je m'occuperai de vous. »

Il tordit son mouchoir, épongea le cuir chevelu et décolla les cheveux appliqués sur les lésions.

Il s'entendait parler tout en travaillant, comme un spectateur étranger.

« Là. Cela fait mal ? Les pauvres yeux ! Je vous mettrai de la camomille. Tout ira bien. La coupure au front est profonde. Je crains que vous n'ayez une cicatrice. Pouvez-vous me dire votre nom ? Non. Inutile. Nous avons tout le temps. Tout le temps. Vous entendez ? C'est la voiture du médecin. N'est-ce pas qu'il a fait vite ? (Il se dirigea vers la porte de la cuisine) : Ici, docteur, elle est ici. »

Elle était très touchée. Si la radiographie avait existé, le docteur aurait sans doute découvert bien autre chose, mais ce qu'il trouva était suffisant. Elle avait le bras gauche, trois côtes, la mâchoire et le crâne fracturés. Trois dents du maxillaire inférieur gauche étaient cassées. Le cuir chevelu était déchiré et la peau du front fendue jusqu'à l'os. C'était tout ce que le médecin pouvait déceler. Il mit le bras entre des attelles, banda le thorax et sutura la plaie du front. Il couda une pipette sur la flamme d'une lampe à alcool et l'introduisit dans la bouche, à l'endroit où manquaient les dents

pour que la blessée puisse boire et absorber une nourriture liquide sans bouger sa mâchoire cassée. Il lui fit une bonne piqûre de morphine, posa un flacon de pilules opiacées sur la table de chevet, se lava les mains et remit sa veste. Sa patiente dormait déjà.

Dans la cuisine, il s'assit à la table et but le café chaud que Charles lui offrait.

« Que lui est-il arrivé ? » demanda-t-il.

Charles répondit brutalement :

« Comment le saurions-nous ? Nous l'avons trouvée devant notre porte. Si vous voulez voir, allez jeter un coup d'œil sur les traces qu'elle a laissées en se traînant jusqu'ici.

– Savez-vous qui elle est ?

– -Seigneur ! Non.

– Vous qui allez à l'auberge, fait-elle partie de ces dames ?

– Je n'y suis pas allé récemment. Et, de toute façon, dans l'état où elle est… »

Le médecin se tourna vers Adam.

« L'aviez-vous déjà vue ? »

Adam secoua lentement la tête. Charles demanda sèchement :

« Où voulez-vous en venir ?

– Je vais vous le dire, puisque cela vous intéresse. Cette jeune femme n'est pas passée sous une batteuse, bien qu'elle en ait l'air. C'est l'œuvre d'un homme qui ne la portait pas dans son cœur. Si vous voulez la vérité, quelqu'un a essayé de la tuer.

– Interrogez-la, dit Charles.

– Elle ne pourra pas parler avant longtemps. Et puis. Dieu sait si elle se rappellera quelque chose, avec cette fracture du crâne. Voilà où je veux en venir : dois-je prévenir le shérif ?

– Non. »

La réponse d'Adam fut si violente que les deux hommes se tournèrent vers lui.

« Laissez-la tranquille. Qu'elle se repose.

Qui prendra soin d'elle ?

Moi, dit Adam.

– Ecoute… commença Charles.

– Ne te mêle pas de ça.

– Je suis ici chez moi. Autant que toi.

– Veux-tu que je m'en aille ?

– Je ne voulais pas dire ça.

– -Si elle part, je pars avec elle.

– Calmez-vous, dit le médecin. Inutile de vous mettre dans cet état.

Même un chien blessé, je ne le jetterais pas à la rue.

– Mais vous n'en feriez pas une affaire d'Etat. Essayez-vous de cacher quelque chose ? Êtes-vous sorti hier soir ?

– Il a passé la nuit ici, dit Charles. Il ronfle comme une locomotive.

Pourquoi ne pas la laisser en paix ? dit Adam. Laisse-la se rétablir. »

Le médecin se leva, se frotta les mains'

« Adam, dit-il, votre père était un de mes plus vieux amis. Je vous connais et je connais votre famille. Vous n'êtes pas bête. Mais vous semblez ne pas comprendre certaines choses. Il faut vous parler comme à un bébé. Cette jeune femme a été violentée. Et le coupable a essayé de la tuer. Si je n'en parle pas au shérif, j'enfreins la loi. J'admets qu'il m'est arrivé de la tourner, mais cette fois je tiens à m'y conformer.

– Alors, avertissez-le. Mais qu'il ne vienne pas l'ennuyer avant qu'elle soit rétablie.

– Je n'ai pas l'habitude de laisser maltraiter mes clients, répondit le médecin. Vous êtes décidé à la garder ici ?

– Oui.

– À votre guise. Je reviendrai demain. Elle va dormir. Donnez-lui de l'eau et du potage chaud par le tube, si elle en demande. »

Il sortit. Charles se tourna vers son frère.

« Pour l'amour du Ciel, Adam, qu'est-ce qu'il te prend ?

– Laisse-moi tranquille.

– Qu'est-ce que tu as ?

– Laisse-moi tranquille. Tu entends ? Je te demande de me laisser tranquille.

– Seigneur ! » Dit Charles.

Et il cracha sur le sol.

Puis il alla au travail, en proie à un étrange malaise.

Adam était content qu'il s'en allât. Il s'affaira dans la cuisine, fit la vaisselle, et nettoya le plancher. Quand tout fut en ordre, il alla dans la chambre et tira une chaise près du lit. La jeune femme, sous l'influence de la morphine, ronflait bruyamment. L'enflure de son visage avait diminué, mais le tour des yeux était toujours noir. Adam s'assit auprès d'elle, immobile, et la regarda. Son bras cassé était replié sur son estomac, mais son bras droit reposait sur la couverture, les doigts légèrement repliés. C'était une main d'enfant, presque de bébé. Adam toucha le poignet fiévreux et les doigts tressaillirent. Alors, avec mille précautions, comme s'il avait peur d'être surpris, il toucha le bout des doigts. Ils étaient roses et doux, mais le dos de la main avait des transparences de nacre. Adam eut un petit rire affectueux. Elle s'arrêta de respirer et il se tint sur ses gardes. Puis elle avala sa salive et le ronflement rythmé reprit. Adam souleva doucement la main et la couvrit. Puis il sortit de la pièce sur la pointe des pieds.

Pendant de nombreux jours, Cathy reposa dans un souterrain d'opium. Une carapace de plomb l'enveloppait et elle bougeait très peu à cause de la douleur. Mais elle percevait le mouvement autour d'elle. Graduellement, sa tête et son regard s'éclaircirent. Il y avait deux jeunes hommes dans la

maison : l'un entrait rarement dans sa chambre ; l'autre très souvent. Un autre homme venait aussi ; c'était le médecin. Quant au quatrième, grand et maigre, il l'intéressait plus que tous les autres, car il lui faisait peur. Une peur née pendant son long sommeil artificiel.

Très lentement, elle se rappela les jours précédents et replaça les événements dans leur ordre. Elle revit Mr. Edwards. Elle revit la folie meurtrière déformer son visage placide. Elle n'avait jamais eu aussi peur de sa vie, mais désormais elle connaissait la peur. Et son esprit tournait en rond comme un rat qui cherche un trou pour fuir. Mr. Edwards savait tout sur l'incendie. Quelqu'un d'autre savait-il ? Comment l'avait-il appris ? Lorsqu'elle se posait ces questions, une terreur à en vomir l'emplissait.

D'après ce qu'elle entendait, elle apprit que le grand maigre était le shérif, qu'il voulait l'interroger et que le jeune homme qui s'appelait Adam s'y opposait. Peut-être le shérif était-il au courant de l'incendie ?

C'est en entendant une conversation à haute voix qu'elle définit sa ligne de conduite. Le shérif disait :

« Elle a bien un nom. Quelqu'un doit la connaître ?

– Comment pourrait-elle répondre ? Elle a la mâchoire cassée. »

C'était la voix d'Adam.

« Si elle est droitière, elle pourrait écrire. Vous comprenez, Adam, si quelqu'un a essayé de la tuer, il vaut mieux que je l'arrête pendant qu'il est encore temps. Donnez-moi un crayon. Je vais lui parler.

– Vous avez entendu le médecin ? Elle a une fracture du crâne, dit Adam. Peut-être ne se rappellera-t-elle plus.

– Donnez-moi du papier et un crayon, et nous verrons.

– Je ne veux pas que vous l'ennuyiez.

– Ce que vous voulez ne m'intéresse pas. Donnez-moi du papier et un crayon. »

Puis la voix de l'autre homme dit : « Qu'est-ce qu'il te prend ? À t'entendre, on dirait que c'est toi le coupable. Donne-lui un crayon. »

Lorsque les trois hommes entrèrent dans la pièce sans faire de bruit, Cathy avait les yeux fermés. « Elle dort », murmura Adam. Elle ouvrit les yeux et les regarda. Le grand maigre s'approcha du lit. « Je ne veux pas vous déranger, mademoiselle. Je suis le shérif. Je sais que vous ne pouvez pas parler, mais pouvez-vous écrire ? »

Elle essaya d'acquiescer et grimaça de douleur. Elle ferma rapidement les paupières en signe d'assentiment. « Bonne petite, dit le shérif. Vous voyez, elle accepte. » Il posa le bloc de papier sur le lit et plaça les doigts de la malade autour du crayon.

« Nous y voilà. Bon. Quel est votre nom ? » Les trois hommes observaient son visage. Sa bouche se pinça et ses paupières se plissèrent. Elle ferma les yeux et le crayon se mit en marche. « Je ne sais pas », s'inscrivit en grosses lettres malhabiles sur le papier.

« Voici une nouvelle feuille. Que vous rappelez-vous ? » « Tout noir.

Peux pas penser », écrivit le crayon en couvrant toute la feuille.

« Ne vous rappelez-vous pas qui vous êtes ? D'où vous venez ? Réfléchissez. »

Elle sembla être en proie à un violent conflit intérieur, puis son visage exprima un renoncement tragique. « Non. Tout mélangé. Aidez-moi. »

« Pauvre gosse, dit le shérif. Merci d'avoir essayé. Quand vous irez mieux, nous essaierons à nouveau. Non. Inutile d'en écrire davantage. »

Le crayon écrivit : « Merci », et tomba de ses doigts. Elle avait conquis le shérif. Il se rangeait aux côtés d'Adam. Seul Charles demeurait contre elle. Lorsque les deux frères étaient dans sa chambre et qu'ensemble, ils la soulevaient pour l'asseoir sur le bassin, elle observait le visage morose de Charles. Il y avait en lui quelque chose qu'elle reconnaissait, qui la mettait mal à l'aise. Très souvent, Charles touchait sa cicatrice, la frottait en suivant le bourrelet du bout des doigts. Une fois, il surprit Cathy qui l'observait. Il eut un regard coupable vers ses doigts. Puis, il dit brutalement :

« Ne vous en faites pas. Vous en aurez une aussi. Et peut-être plus jolie encore. »

Elle lui sourit. Il détourna les yeux. Lorsqu'Adam entra avec le potage, Charles dit : « Je vais en ville. Je vais boire. »

Adam ne se rappelait pas avoir jamais été aussi heureux. Cela ne le gênait pas d'ignorer le nom de la jeune blessée. Elle disait s'appeler Cathy et cela lui suffisait. Il faisait la cuisine pour Cathy, employant des recettes de sa mère ou de sa belle-mère.

Cathy avait une grande vitalité. Elle recouvra ses forces rapidement. L'enflure de ses joues disparut et le charme de la convalescence embellit son visage. Bientôt, elle put s'asseoir, ouvrir et fermer la bouche avec précaution et manger des aliments qui ne demandaient pas un trop grand travail de mastication. Son front était toujours bandé mais le reste de son visage avait peu souffert, mise à part la cavité dans la joue, où les dents manquaient.

Elle était désemparée et ne trouvait pas d'issue à sa situation. Même lorsque cela lui fut possible, elle parla peu.

Un après-midi, elle entendit bouger dans la cuisine. Elle appela :

« Est-ce vous, Adam ? » La voix de Charles répondit : « Non, c'est moi.

– Voudriez-vous venir une minute, s'il vous plaît ? » Debout, dans l'encadrement de la porte, il la regarda d'un air sombre.

« Vous n'entrez pas souvent, dit-elle.

– C'est vrai.

– Vous ne m'aimez pas.

– C'est vrai aussi.

– Pouvez-vous me dire pourquoi ? » La réponse vint difficilement. « Je n'ai pas confiance en vous.

– Pourquoi ?

– Je ne sais pas. Je ne crois pas que vous ayez perdu la mémoire.

– Pourquoi mentirais-je ?

– Je ne sais pas. Et c'est pour cela que je n'ai pas confiance en vous. Il y a quelque chose… que je reconnais presque.

– Vous ne m'avez jamais vue de votre vie.

– Peut-être. Mais il y a quelque chose qui m'ennuie… je ne sais pas quoi. Et comment savez-vous que je ne vous ai jamais vue ? »

Elle resta silencieuse. Et il fit un mouvement pour sortir.

« Restez, dit-elle. Qu'avez-vous l'intention de faire ?

– À quel sujet ?

– À mon sujet. »

Il la regarda avec intérêt.

« Vous voulez la vérité ?

– Que voudrais-je d'autre ?

– Je ne sais pas. Mais je vais vous la dire. Je vais vous flanquer dehors aussitôt que je le pourrai. Mon frère est devenu idiot, mais je lui ferai encaisser mon point de vue, même si je dois l'assommer.

– Vous feriez ça ? Il est fort.

– Je le ferai.

– Où est Adam ?

– Il est allé en ville vous acheter vos cochonneries de médicaments.

– Vous êtes méchant.

– Vous savez ce que je pense ? Je ne crois pas être moitié aussi méchant que vous sous votre jolie peau. Je crois que vous êtes un démon. »

Elle rit doucement.

« Alors nous sommes deux, dit-elle. Charles, combien me donnez-vous ?

– Pour quoi faire ?

– Quand me jetterez-vous dehors ? Dites-moi franchement.

– Très bien. Dans une semaine. Dix jours au plus. Dès que vous pourrez marcher.

» – Et si je refuse de partir ? »

Une lueur de bataille s'alluma dans ses yeux. Il avait l'air presque heureux à l'idée d'un combat.

« Ecoutez ce que je vais vous dire. Quand vous étiez bourrée de drogues, vous avez parlé. Comme dans un rêve.

– Je ne vous crois pas. »

Il rit, car il avait vu la petite bouche se pincer rapidement.

« Ne me croyez pas. Si vous débarrassez le plancher, je garde ça pour moi. Sinon, le shérif l'apprendra.

– Je ne vois pas ce que j'ai pu dire de mal.

– Je ne discuterai pas avec vous. J'ai du travail. Vous m'avez demandé, je vous ai répondu. »

Il sortit. Derrière le poulailler, il rit et se tapa sur les cuisses.

« Je la croyais plus forte. »

Il ne s'était pas senti aussi léger depuis longtemps.

Elle avait peur de Charles. Il était de la même race qu'elle. C'était la première fois qu'elle rencontrait quelqu'un jouant le même jeu qu'elle. Cathy pouvait suivre les pensées de Charles et cela ne la rassurait pas. Elle savait qu'il ne tomberait pas dans ses pièges. Or elle avait besoin d'être protégée et de reprendre des forces. Elle n'avait plus d'argent. Il lui fallait un abri pour un long moment. Elle était fatiguée et malade, mais déjà elle envisageait l'avenir.

Adam revint de la ville avec une potion. Il en versa dans une cuiller.

« C'est très mauvais, dit-il, mais cela vous fera du bien. »

Elle avala sans protester et ne fit même pas de grimace.

« Vous êtes bon avec moi, dit-elle. Pourquoi ? Je ne vous ai apporté que des ennuis.

– Non. Vous ensoleillez toute la maison. Vous ne vous plaignez jamais malgré ce que vous endurez.

– Vous êtes si bon, si gentil.

– Parce que j'en ai envie.

– Avez-vous à sortir ? Ne pouvez-vous rester et causer avec moi ?

– Bien sûr, je peux. Il n'y a rien qui soit plus important pour moi.

– Approchez une chaise, Adam, et asseyez-vous. »

Lorsqu'il fut assis, elle lui tendit sa main droite qu'il emprisonna entre les siennes.

« Si bon, si gentil, répéta-t-elle. Adam, vous savez tenir une promesse, n'est-ce pas ?

– J'essaie. Pourquoi me demandez-vous cela ?

– Je suis seule et j'ai peur, gémit-elle. J'ai peur.

– Puis-je vous aider ?

– Personne ne peut m'aider.

– Je puis toujours essayer. Dites-moi ce qui vous fait peur ?

– Voilà le pire. Je ne peux même pas vous le dire.

– Pourquoi ? Si c'est un secret, je ne le répéterai pas.

– Ce secret ne m'appartient pas. (Ses doigts serrèrent la main d'Adam.) Je n'ai jamais perdu la mémoire.

– Mais alors pourquoi avez-vous… ?

– C'est ce que j'essaie de vous expliquer. Avez-vous aimé votre père, Adam ?

– Je le respectais plus que je ne l'aimais.

– Ne feriez-vous pas tout ce qui est en votre pouvoir pour sauver quelqu'un que vous respectez ?

– Evidemment. Je crois.

– Eh bien, c'est mon cas.

– Mais comment avez-vous été blessée ?

– C'est une partie du secret. C'est pourquoi je ne puis le dire.

– Etait-ce votre père ?

– Non. Mais tout se tient.

– Vous voulez dire que, si vous dénoncez celui qui vous a blessée, votre père en souffrira ? »

Elle soupira. Il allait bâtir une histoire tout seul.

« Adam, me ferez-vous confiance, même si je ne vous dis rien ?

– Evidemment.

– C'est une chose horrible à demander.

– Non, si vous protégez votre père.

– Le secret ne m'appartient pas. Sinon je vous l'aurais déjà confié.

– Je comprends. J'aurais agi de même.

– Oh ! Vous êtes si compréhensif. »

Ses yeux se gonflèrent de larmes. Il se pencha vers elle et elle l'embrassa sur la joue.

« Ne vous inquiétez pas. Je vous défendrai. »

Elle se laissa tomber sur l'oreiller.

« Vous ne pourrez pas.

– Et pourquoi ?

– Votre frère ne m'aime pas. Il veut me chasser d'ici.

– Vous l'a-t-il dit ?

– Oh ! Non. Mais je le sens. Il n'est pas aussi compréhensif que vous.

– Il a bon cœur.

– Je le sais. Mais il n'a pas votre gentillesse. Et si je dois m'en aller, le shérif me posera des questions et je serai à sa merci. »

Adam regarda droit devant lui.

« Mon frère ne peut pas vous forcer à partir. Je possède la moitié de cette ferme. Et j'ai de l'argent à moi.

– S'il le veut, je m'en irai. Je ne veux pas gâcher votre vie. »

Adam se leva et sortit rapidement de la pièce. Il alla jusqu'à la porte de derrière et s'emplit les yeux du spectacle qu'offrait l'après-midi. Loin dans le champ, son frère soulevait des pierres et les empilait sur le mur. Adam regarda le ciel. De l'est venait un banc de nuages fusiformes. Il aspira profondément et ressentit une sorte de fourmillement dans sa poitrine. Ses tympans craquèrent comme après un bâillement trop fort et il entendit le pépiement des poussins et le vent d'est qui soufflait au ras du sol. Il entendit les sabots d'un cheval marteler la route et les coups de marteau d'un voisin qui réparait sa grange. Et tous ces bruits se mêlaient pour former une mélodie. Adam eut l'impression de voir pour la première fois. Les barrières, les murs, les bâtiments se dressaient dans l'après-midi orange et ils participaient à la symphonie joyeuse. Tout semblait changé. Un groupe d'hirondelles s'abattit dans la poussière, chercha sa nourriture et reprit son vol comme une écharpe grise tordue dans la lumière. Adam reporta son regard sur son frère. Il avait perdu la notion du temps et il ne savait plus depuis quand il était debout à la porte.

C'était la même minute. Charles luttait toujours avec la même grosse

pierre et Adam n'avait pas encore expiré la grande bouffée d'air qu'il avait avalée quand le temps s'était arrêté.

Soudain, il comprit que la joie et la peine sortent du même creuset. Le courage et la peur aussi ne sont qu'une même chose. Il s'aperçut qu'il s'était mis à chantonner. Il fit demi-tour, retraversa la cuisine et s'arrêta à la porte, regardant Cathy. Elle lui sourit faiblement et il pensa : « Quelle enfant. Quelle enfant sans défense. » Et une grande vague d'amour le submergea.

« Voulez-vous m'épouser ? » demanda-t-il.

Le visage de Cathy se crispa et sa main se ferma convulsivement.

« Je ne vous demande pas de me répondre tout de suite, ajouta Adam. Il faut que vous y pensiez. Si vous m'épousez, je pourrai vous protéger. Personne ne vous fera plus de mal. »

Cathy s'était reprise immédiatement.

« Venez, Adam. Asseyez-vous. Donnez-moi votre main. Comme c'est bon. »

Elle lui prit la main et l'éleva à hauteur de sa joue.

« Cher, dit-elle d'une voix cassée, cher Adam, vous avez eu confiance en moi. Puis-je vous demander encore autre chose ? Ne dites pas à votre frère ce que vous m'avez proposé.

– De vous épouser ? Et pourquoi ?

– Je veux y penser cette nuit. Et peut-être plus longtemps. Voulez-vous me laisser le temps ? (Elle porta la main à son front.) Je ne suis pas sûre de mes pensées. Et je veux en être sûre.

– Croyez-vous pouvoir m'épouser ?

– Je vous en prie, Adam, laissez-moi seule pour penser. Je vous en prie. »

Il sourit et dit nerveusement :

« Ne soyez pas trop longue. Je suis comme un chat qui est monté trop haut dans un arbre et qui ne sait plus comment redescendre.

– Laissez-moi réfléchir… Adam, vous êtes gentil. »

Il sortit et se dirigea vers son frère qui empilait des pierres.

Dès qu'il fut parti, Cathy se leva, et se dirigea d'un pas mal assuré vers la glace. Elle se pencha en avant et examina son visage. Le bandage entourait toujours son front. Elle le souleva pour voir l'horrible marque rouge. Non seulement elle était décidée à épouser Adam, mais elle y avait pensé bien avant lui. Elle avait peur. Elle avait besoin d'argent, besoin d'être protégée. Adam pouvait y pourvoir. Elle le mettrait à sa merci, elle le savait. Le mariage n'était pas son but, mais, en attendant, ce serait un refuge. Une seule chose l'ennuyait : Adam était poussé vers elle par un sentiment qu'elle ne comprenait pas. Elle n'avait jamais ressenti quoi que ce fût qui y ressemblât, pour personne. Mr. Edwards lui avait vraiment fait peur. C'était l'unique fois de sa vie où les événements avaient dicté leur loi. Elle décida que cela ne se reproduirait plus jamais. Elle sourit en

pensant à ce que Charles dirait. Elle se sentait attirée par Charles. Cela ne la gênait pas qu'il la soupçonnât.

Charles se releva à l'approche d'Adam. Il mit ses paumes sur ses reins et frotta ses muscles fatigués.

« Mon Dieu ! Il y en a des pierres !

– Un copain dans l'armée m'a dit qu'il y avait des vallées en Californie – des milles et des milles – où on ne trouve pas une pierre, pas la plus petite pierre.

– Quand ce n'est pas les pierres, c'est autre chose, dit Charles. Où qu'on aille il y a toujours des ennuis. Dans l'Ouest, ce sera les sauterelles. Autre part, les tornades. Qu'est-ce que c'est que quelques pierres à côté !

– Tu as raison. Je venais te donner un coup de main.

– Merci à toi. Je croyais que tu allais passer le reste de ta vie à tripoter les mains de ta pensionnaire. Combien de temps va-t-elle encore rester ? »

Adam était sur le point de lui parler de sa proposition, mais le ton de voix de Charles le fit changer d'idée.

« Tu sais, dit Charles, Alex Platt est venu me voir, il y a quelque temps. Tu sais ce qu'il lui est arrivé ? Il a trouvé une fortune.

– Comment ça ?

– Tu connais l'endroit où sa terre est bordée de cèdres le long de la route communale ?

– Je connais. Et alors ?

– Alex, en chassant les lapins, est passé entre les arbres et son mur de pierre. Il a trouvé une valise avec des vêtements d'homme, bien pliés. Mais tout était trempé de pluie. Ça devait être là depuis un moment. Il y avait aussi une cassette en bois avec une serrure. Et, quand il l'a forcée, il a trouvé quatre mille dollars dedans. Et il a trouvé un sac de dame aussi. Il n'y avait rien dedans.

– Pas de nom, ni de papiers ?

– C'est justement ce qu'il y a de bizarre. Pas de nom sur les costumes. Pas de marque sur le linge. Comme si le type ne voulait pas être retrouvé.

– Est-ce qu'Alex va les garder ?

– Il a porté le tout au shérif qui va faire passer une annonce et, si personne ne répond, Alex pourra les garder.

– On le réclamera sûrement.

– Je pense bien. Je ne l'ai pas dit à Alex. Il a l'air si content. C'est drôle qu'il n'y ait pas eu de marques. Et elles n'ont pas été coupées. Il n'y en a jamais eu.

– -Ça fait beaucoup d'argent, dit Adam, Quelqu'un le réclamera sûrement.

– Alex est resté un moment avec moi. Tu sais, sa femme voit du monde. »

Charles prit un temps, puis se décida :

« Il faut que nous parlions. Tout le pays fait des ragots.

– À quel sujet ?

Mais elle, bon Dieu ! Deux hommes seuls ne peuvent pas vivre avec une fille chez eux. Alex m'a dit que les femmes discutent ferme. Ça ne peut pas continuer. Nous, nous habitons ici. Nous avons notre réputation.

– Tu veux que je la jette dehors avant qu'elle soit rétablie ?

– Je veux que tu te débarrasses d'elle. Je ne l'aime pas.

– Depuis le premier jour, je le sais.

– Je n'ai pas confiance en elle. Il y a quelque chose, je ne sais pas ce que c'est, mais ça me déplaît. Quand t'en débarrasses-tu ?

– Je vais te dire. (Adam parla lentement.) Donne-moi encore une semaine et je prendrai une décision.

– Promis ?

– Promis.

– J'aime mieux ça. Je le dirai à la femme d'Alex. Tout le pays le saura demain. Seigneur Jésus, je serai content quand on se retrouvera tous les deux seuls. La mémoire ne lui est pas revenue ?

– Non », dit Adam.

Cinq jours plus tard, alors que Charles était parti acheter de la nourriture pour les bêtes, Adam arrêta le boghei devant les marches de la cuisine. Il aida Cathy à monter, lui enroula les jambes dans une couverture et lui couvrit les épaules. Il alla jusqu'à la ville et épousa Cathy devant le juge de paix.

Charles était à la maison quand ils rentrèrent. Il leur jeta un regard amer quand ils pénétrèrent dans la cuisine.

« Je croyais que tu l'avais emmenée pour la conduire au train.

Nous venons de nous marier ». dit simplement Adam.

Cathy sourit à Charles.

« Pourquoi avez-vous fait une chose pareille ?

– On n'a plus le droit de se marier ? »

Cathy se dirigea vers sa chambre et referma la porte sur elle. Charles laissa exploser sa colère.

« Elle ne vaut rien, je te dis. C'est une putain.

– Charles !

– Je te dis que c'est une putain. Elle est fausse comme un jeton. Putain ! Traînée !

– Charles, tais-toi. Tu vas te taire immédiatement. Je te défends de dire un mot sur ma femme.

Elle te sera aussi fidèle qu'une chatte en chaleur. »

Adam articula lentement :

« Je crois que tu es jaloux, Charles. C'est toi qui voulais l'épouser.

– Espèce d'imbécile. Moi jaloux ! Je ne vivrai pas sous le même toit qu'elle. »

Adam répondit d'un ton égal :

« Je ne te le demande pas. Je pars. Je te vends ma part si tu veux. La

ferme est à toi. Tu peux réaliser ton plus cher désir. Tu peux rester ici et y pourrir. »

Charles baissa la voix :

« Débarrasse-toi d'elle, je t'en prie. Adam. Jette-la dehors. Elle te mettra en pièces. Elle te détruira, Adam. Elle te détruira.

– Comment sais-tu tant de choses sur elle ? »

Le regard de Charles était trouble.

« Je ne sais rien », dit-il.

Et il referma la bouche.

Adam ne demanda pas à Cathy si elle voulait prendre son repas dans la cuisine. Il apporta deux assiettes dans la chambre et s'assit à côté d'elle.

« Nous allons partir, dit-il.

– C'est à moi de partir. Je t'en prie, laisse-moi partir. Je ne veux pas que tu te brouilles avec ton frère à cause de moi. Pourquoi me déteste-t-il ?

– Je crois qu'il est jaloux. »

Elle plissa les yeux.

« Jaloux ?

– C'est ce que je pense en tout cas. Mais ne t'inquiète pas. Nous partons. Nous allons en Californie. »

Elle répondit calmement :

« Je ne veux pas aller en Californie.

– Voyons. C'est joli là-bas. Il y a toujours du soleil.

– Je ne veux pas aller en Californie.

– Tu es ma femme, dit-il doucement. Tu viendras avec moi. »

Elle resta silencieuse et ne reparla plus du départ.

Ils entendirent Charles claquer la porte et Adam dit :

« Ça lui fera du bien. Il va aller s'enivrer un peu et après, il se sentira mieux.

Cathy baissa modestement les yeux et regarda ses doigts.'

« Adam, je ne pourrai être réellement ta femme que lorsque j'irai mieux.

– Je sais, dit-il. Je comprends. J'attendrai.

– Mais il faut que tu restes avec moi. J'ai peur de Charles. Il me hait tellement…

– -Je vais apporter mon lit ici. Tu pourras m'appeler si tu as peur. Tu pourras tendre ta main et me la donner.

– Tu es si bon, dit-elle. J'aimerais boire une tasse de thé.

– Bonne idée. Moi aussi. »

Il revint bientôt avec les tasses fumantes et retourna dans la cuisine chercher le sucrier. Il s'assit dans un fauteuil près du lit.

« Il est fort. N'est-ce pas trop fort pour toi ?

– Je l'aime comme cela. »

Il finit sa tasse.

« Tu ne trouves pas qu'il a un drôle de goût ? »

Elle porta la main à sa bouche.

« Donne que je goûte ! (Elle but le fond de la tasse.) Adam, s'écria-t-elle, tu t'es trompé de tasse ! C'était la mienne, avec mon médicament. »

Il s'humecta les lèvres.

« Ça ne peut pas me faire de mal. »

Elle rit doucement.

« Non. Mais j'espère que je n'aurai pas besoin de toi cette nuit.

– Pourquoi ?

– Tu as bu mon somnifère. Tu aurais du mal à te réveiller. »

Adam tomba dans un sommeil lourd d'opium contre lequel il essayait de lutter.

« Le docteur t'a-t-il dit de prendre une dose aussi forte ? demanda-t-il, la bouche pâteuse.

Tu n'as pas l'habitude », dit-elle.

Charles rentra à onze heures. Cathy entendit ses pas feutrés. Il entra dans sa chambre, se débarrassa de ses vêtements et se coucha. Il grogna, se retourna, cherchant une position confortable. Tout à coup, il ouvrit les yeux. Cathy était debout à son chevet.

« Que voulez-vous ?

– Qu'est-ce que vous croyez ? Poussez-vous un peu.

– Où est Adam ?

– Il a bu mon somnifère par erreur. Poussez-vous un peu. »

Il respira bruyamment.

« Je viens déjà de coucher avec une putain.

– Vous êtes un grand mariol. Poussez-vous un peu.

– Et votre bras cassé ?

– Je m'en charge. Chargez-vous du reste. »

Charles s'esclaffa :

« Pauvre cocu ! » dit-il.

Et il rejeta la couverture pour qu'elle entrât dans le lit.

DEUXIÈME PARTIE

Chapitre XII

De chapitre en chapitre, ce livre a atteint une grande frontière nommée 1900. Cent ans de plus, barattés et moulus, pétrifiés par le calcaire du souvenir. Cent ans que les hommes modelaient à leur guise et, plus l'époque était lointaine, plus elle était riche et pleine de signification. C'était le bon vieux temps, heureux, doux et simple, jeune et audacieux, celui qui avait laissé la plus belle empreinte sur les neiges du monde. Les vieillards, qui ne savaient pas si leurs pas chancelants les conduiraient jusqu'à la frontière du siècle, considéraient avec dédain ces années étrangères. Car le monde changeait et la douceur de vivre avait disparu et la vertu avec elle. L'inquiétude s'emparait d'un monde corrodé. Qu'allait-on perdre ? Les bonnes manières, la facilité et la beauté ? Les dames n'étaient plus des dames. La parole d'un homme n'avait plus de valeur.

Où était l'époque où les messieurs fermaient les boutons de leur braguette ?

Les chaudières de la liberté s'exténuaient. L'enfance même n'avait plus sa saveur d'antan. Le seul souci, alors, était de trouver une bonne pierre, pas exactement ronde, mais aplatie, usée par l'eau, pour la lancer avec une fronde taillée dans une vieille chaussure. Où sont donc allées les bonnes pierres et la simplicité ?

Dans la mémoire floue de l'homme, les sensations du plaisir et de la douleur anciens ne subsistent qu'à l'état d'images, mais elles ne contractent plus la gorge. Un caillou dans l'eau de la mémoire et l'homme adulte reçoit la petite fille avec laquelle il jouait au docteur. Mais ce n'est qu'une image ondulante. Il oublie, il veut oublier l'émotion acide qui ronge la bile et qui, enfant, le jetait contre terre au milieu de la folle avoine pour tambouriner le sol en sanglotant : « Christ ! Christ ! » Mais oui, l'homme oublie. « Pourquoi ce gosse se roule-t-il dans l'herbe ? Il va attraper un rhume ! »

Ah ! Les fraises et les framboises n'ont plus le goût d'antan et les cuisses des femmes ne nous excitent plus.

Et quelques hommes s'installaient confortablement dans le nid de la mort, comme des poules couveuses.

L'histoire fut sécrétée par les glandes d'un million d'historiens. Il nous

faut sortir de ce siècle tumultueux, disaient certains, sortir de cette tricherie, de ce siècle assassin d'émeutes et de mort secrète, de ce siècle de lutte pour la terre, conquise par n'importe quel moyen.

Rappelez-vous notre petite nation bordée d'océans, déchirée par les problèmes, grandie trop vite, et qui s'éveillait quand les Britanniques nous attaquèrent à nouveau. Nous les battîmes, mais cela ne nous apporta pas grand-chose. Il ne nous restait qu'une Maison Blanche brûlée et dix mille veuves de guerre sur la liste des pensionnés.

Et puis les soldats partirent vers le Mexique et ce fut une douloureuse partie de campagne. Pourquoi va-t-on pique-niquer au milieu des orties et des fourmis alors qu'on est si bien chez soi… Ça, personne n'est fichu de vous le dire. La guerre du Mexique eut tout de même du bon. Nous conquîmes d'énormes terres à l'Ouest, nous doublâmes notre superficie, et ce fut un excellent terrain d'entraînement pour les généraux qui, lorsque la triste entretuerie se déchaîna, avaient appris comment s'y prendre pour que ça soit vraiment horrible.

Et puis il y eut les discussions.

Peut-on avoir un esclave ?

Si vous l'avez acheté de bonne foi, pourquoi pas ?

Bientôt, ils vous diront qu'un homme n'a pas le droit de posséder un cheval. Qui s'attaque à ce qui m'appartient ?

Et nous en étions là, comme un homme qui déchirerait son propre visage et qui saignerait dans sa propre barbe.

Cela aussi se termina et nous nous relevâmes lentement du sol ensanglanté et nous partîmes vers l'Ouest.

Alors ce furent le boom, les faillites, les banqueroutes et la crise.

De grands voleurs patentés arrivèrent qui firent les poches de tous ceux qui avaient des poches.

Au diable, ce siècle pourri !

Qu'il en finisse et que l'on referme la porte sur lui. Refermons-le comme un livre et lisons autre chose. Un nouveau chapitre, une nouvelle vie. L'homme pourra se laver les mains lorsqu'il aura claqué le couvercle sur ce siècle puant. Ce qui nous attend est beau. Elles sont intactes, ces cent nouvelles années, toutes propres. Les cartes ne sont pas biseautées et le premier qui triche… eh bien ! Nous le crucifierons la tête en bas au-dessus des latrines.

Oui, mais les fraises et les framboises n'ont plus le goût d'antan et les cuisses des femmes ne nous excitent plus.

Chapitre XIII

Il arrive parfois qu'une sorte de grâce embrase l'esprit. C'est un phénomène assez répandu. Au début, c'est un crépitement de cordon Bickford qui se consume vers la dynamite, une joie dans l'estomac, un délice des nerfs et des avant-bras. La peau goûte l'air et chaque respiration est un accomplissement. Le corps entier s'étire et bâille de plaisir, le cerveau s'illumine et le monde entier resplendit devant les veux. L'homme peut avoir vécu une vie grise dans un domaine de terres obscures et d'arbres noirs, les événements les plus importants ont pu passer, alignés, anonymes, et dépourvus de couleur, cela ne compte pas. Car à la minute de la grâce, soudain le chant d'un criquet enchante l'oreille, l'odeur de la terre charme les narines et la lumière tamisée par un arbre régénère l'œil. Alors l'homme devient source et il est intarissable. Peut-être la place qu'il tient dans le monde peut-elle être mesurée par la qualité et le nombre de ses embrasements. C'est une fonction individuelle, mais elle nous unit à la collectivité. Elle est mère de toute création et elle définit l'homme par rapport aux autres hommes.

Je ne sais pas ce que nous réservent les années à venir. De monstrueux changements se préparent, des forces dessinent un futur dont nous ne connaissons pas le visage. Certaines d'entre elles nous semblent dangereuses parce qu'elles tendent à éliminer ce que nous tenons pour bon. Il est vrai que deux hommes réunis soulèvent un poids plus aisément qu'un homme seul. Une équipe peut fabriquer des automobiles plus rapidement et mieux qu'un homme seul. Et le pain qui sort d'une fabrique est moins cher et de qualité plus uniforme que celui de l'artisan. Lorsque notre nourriture, nos vêtements, nos toits ne seront plus que le fruit exclusif de la production standardisée, ce sera le tour de notre pensée. Toute idée non conforme au gabarit devra être éliminée. La production collective ou de masse est entrée dans notre vie économique, politique et même religieuse, à tel point que certaines nations ont substitué l'idée de collectivité à celle de Dieu. Il est trop tôt. Là est le danger. La tension est grande. Le monde va vers son point de rupture. Les hommes sont inquiets.

Aussi, il me semble naturel de me poser ces questions : En quoi crois-je ? Pour quoi dois-je me battre ? Et contre quoi dois-je me battre ?

Notre espèce est la seule créatrice et elle ne dispose que d'une seule faculté créatrice : l'esprit individuel de l'homme. Deux hommes n'ont

jamais rien créé. Il n'existe pas de collaboration efficace en musique, en poésie, en mathématiques, en philosophie. C'est seulement après qu'ait eu lieu le miracle de la création que le groupe peut l'exploiter. Le groupe n'invente jamais rien. Le bien le plus précieux est le cerveau isolé de l'homme.

Or, aujourd'hui, le concept du groupe entouré de ses gendarmes entame une guerre d'extermination contre ce bien précieux : le cerveau de l'homme. En le méprisant, en l'affamant, en le réprimant, en le canalisant, en l'écrasant sous les coups de marteau de la vie moderne, on traque, on condamne, on émousse, on drogue l'esprit libre et vagabond. Il semble que notre espèce ait choisi le triste chemin du suicide.

Voici ce que je crois : l'esprit libre et curieux de l'homme est ce qui a le plus de prix au monde. Et voici pour quoi je me battrai : la liberté pour l'esprit de prendre quelque direction qui lui plaise. Et voici contre quoi je me battrai : toute idée, religion ou gouvernement qui limite ou détruit la notion d'individualité. Tel je suis, telle est ma position. Je comprends pourquoi un système conçu dans un gabarit et pour le respect du gabarit se doit d'éliminer la liberté de l'esprit, car c'est elle seule qui, par l'analyse, peut détruire le système. Oui, je comprends cela et je le hais, et je me battrai pour préserver la seule chose qui nous mette au-dessus des bêtes qui ne créent pas. Si la grâce ne peut plus embraser l'homme, nous sommes perdus.

Adam Trask avait grandi dans la pénombre, et les rideaux de sa vie avaient été des toiles d'araignée poussiéreuses et ses jours une longue suite de demi-chagrins et de déceptions moroses. Alors il rencontra Cathy et il s'embrasa.

Peu importe que Cathy fût ce que j'ai appelé un monstre. Peut-être ne pouvons-nous pas comprendre Cathy. Et pourtant nous empruntons tour à tour les chemins de l'innocence ou du péché. N'avons-nous pas tous dragué et fouillé les eaux noires de notre âme ?

Peut-être avons-nous tous un marais secret où le mal germe et prolifère. Mais les berges en sont glissantes et nos virus nageurs ne les gravissent que pour mieux retomber. Ne se pourrait-il pas que chez certains êtres le mal acquière suffisamment de force pour s'échapper ? Ne serait-ce pas là l'explication du monstre ? Et ne sommes-nous pas ses parents par le marais que nous avons en commun avec lui ? Il serait absurde de ne pas admettre les anges et les démons, puisque nous les avons inventés.

Monstre ou non, Cathy alluma la flamme chez Adam. Il se libéra de la peur, de l'amertume et des souvenirs étouffants, et son esprit s'éleva pour planer. La grâce éclaire le monde et le montre sous un nouveau jour, comme une fusée éclairant un champ de bataille. Peut-être Adam ne voyait-il pas Cathy, tant elle était éclairée par la lumière qu'il émettait. Une femme tendre et belle, douce et sacrée, précieuse au-delà de toute pensée franche et aimante – telle était Cathy pour son mari, et rien de ce

qu'elle disait ou faisait ne pouvait ternir l'image qu'Adam avait créée.

Cathy avait refusé d'aller en Californie, mais Adam n'avait pas écouté, car l'image avait pris son bras et l'avait suivi. Son brasier était si dévorant qu'il n'avait remarqué ni la douleur de son frère ni ses yeux scintillants. Avec sa part vendue à Charles pour un prix inférieur à ce qu'elle valait et la moitié de ce que lui avait laissé son père, il était devenu un homme libre et riche.

Les frères étaient désormais des étrangers. Ils s'étaient serrés la main à la gare. Charles avait regardé le train s'éloigner et frotté sa cicatrice. Il était allé à l'auberge.

Il avait bu quatre whiskies coup sur coup, et était monté. Il avait payé la fille et n'avait obtenu aucun résultat. Il avait pleuré dans ses bras jusqu'à ce qu'elle le jetât dehors. Il ne lui restait plus que la ferme. Il y jeta toutes ses forces. Il perça, coupa, ajouta, et ses possessions s'agrandirent. Il ne prit ni repos ni distractions et devint riche sans plaisir et respecté sans amis.

Adam s'arrêta à New York le temps d'acheter des vêtements pour Cathy et lui, puis ils prirent le train qui les transporta de l'autre côté du continent. Il est facile de comprendre pourquoi ils choisirent la vallée de la Salinas.

Les compagnies de chemins de fer, à cette époque en plein développement – luttant ouvertement les unes contre les autres pour imposer leur domination – employaient tous les moyens pour augmenter leur trafic. Elles ne se contentaient pas de faire de la publicité dans les journaux, elles faisaient imprimer des prospectus et des dépliants où étaient décrites et montrées les beautés et les richesses de l'Ouest. Il n'y avait pas de slogan assez fort ni de promesse assez extravagante. La Compagnie des Chemins de Fer du Pacifique Sud, sous la direction énergique de Leland Stanford, commençait à dominer la côte du Pacifique commercialement et politiquement. Le rail pénétrait dans les vallées. De nouvelles villes naissaient. De nouvelles terres étaient distribuées et peuplées, car la Compagnie devait créer des clients.

La longue vallée de la Salinas faisait partie de sa zone d'influence. Adam avait étudié un très joli dépliant en couleurs qui présentait la Vallée comme la région que le paradis avait vainement tenté d'imiter. Après avoir lu cette littérature, celui qui n'avait pas envie de s'établir dans la vallée de la Salinas était un cas désespéré.

Adam ne se pressa pas de s'établir. Il acheta une voiture et visita les environs, discutant avec les anciens de la Vallée, parlant terre et eau, climat et moisson, prix et commodités. Adam ne cherchait pas à spéculer. Il voulait s'établir, fonder un foyer, une famille, qui sait… une dynastie.

Adam, plein d'enthousiasme, allait de ferme en ferme, ramassant çà et là des poignées de terre pour la laisser couler entre ses doigts. Il parlait, il projetait, il rêvait. Les gens de la Vallée l'aimaient et étaient contents qu'il

eût décidé de venir vivre parmi eux, car ils reconnaissaient en lui un homme de valeur.

Il n'avait qu'une seule inquiétude : Cathy. Elle n'allait pas bien. Elle parcourait le pays avec lui, mais sans plaisir. Un matin, elle se plaignit d'une douleur et resta dans sa chambre, à l'hôtel King City, pendant qu'Adam allait visiter le pays. Il rentra à cinq heures. Sa femme perdait tout son sang. Adam eut la chance de trouver le docteur Tilson chez lui et l'arracha à son roastbeef. Le médecin fit un examen rapide, posa un pansement et se tourna vers Adam.

« Vous devriez m'attendre en bas, suggéra-t-il.

– Est-elle en danger ?

Non. Je vous appellerai bientôt. »

Adam caressa l'épaule de Cathy et elle lui sourit.

Le docteur Tilson referma la porte et retourna près du lit. Son visage était rouge de colère.

« Pourquoi avez-vous fait cela ? »

La bouche de Cathy ne formait plus qu'une mince ligne.

« Votre mari sait-il que vous êtes enceinte ? »

Elle tourna lentement la tête de droite à gauche.

« Avec quoi avez-vous fait cela ? »

Elle fixa les yeux sur lui.

Il examina la pièce. Puis il alla vers la commode et ramassa une aiguille à tricoter. Il la brandit devant le visage de Cathy.

« Toujours la même chose. Le vieil instrument criminel ! Vous êtes une idiote. Vous avez manqué vous tuer et le bébé est toujours là. Je suppose que vous avez dû aussi avaler toutes sortes de poisons. Du camphre, du pétrole, ou du poivre rouge. Mon Dieu ! Ce que peuvent faire les femmes ! »

Les yeux de Cathy étaient froids et sans expression.

Il attira une chaise près du lit.

« Pourquoi ne voulez-vous pas de cet enfant ? demanda-t-il doucement. Vous avez un bon mari. Ne l'aimez-vous pas ? Etes-vous décidée à ne pas me répondre ? Répondez-moi, bon Dieu ! Ne faites pas la mule. »

Elle ne bougea pas les lèvres, elle n'eut pas un battement de paupières.

« Comprenez-moi, ma chère, dit-il. Vous ne devez pas détruire la vie. C'est le seul acte qui me mette hors de moi. Dieu sait que j'ai perdu certains de mes malades par ignorance, mais j'essaie toujours. Alors quand je vois un meurtre délibéré… »

Il parlait rapidement. Il avait peur du silence entre ses phrases. Cette femme l'inquiétait. Il y avait en elle quelque chose d'inhumain.

« Connaissez-vous M^{me} Laurel ? Elle implore le Ciel pour avoir un enfant. Elle donnerait tout ce qu'elle a, tout ce qu'elle aura un jour pour avoir un enfant. Et vous, vous essayez de poignarder le vôtre avec une aiguille à tricoter ! Très bien, hurla-t-il. Si vous ne voulez pas parler, rien

ne vous y force, mais écoutez-moi bien. Le bébé est sauf. Vous avez mal manœuvré. Et encore autre chose. Ce bébé naîtra. Savez-vous comment on punit l'avortement dans notre Etat ? Je ne vous demande pas de répondre, mais d'écouter. Si cela se reproduit, si le bébé meurt et si j'ai la moindre raison de soupçonner une histoire louche, je vous dénonce, je témoigne contre vous et j'exige un châtiment. J'espère que vous êtes assez intelligente pour me croire, car ce ne sont pas des paroles en l'air. »

Cathy s'humecta les lèvres du bout de la langue. L'expression de son regard fit place à une tristesse pitoyable.

« Je regrette, dit-elle. Vous ne pouvez pas comprendre.

– Pourquoi ne pas parler ? »

Sa colère fondit comme neige au soleil.

« Expliquez-moi.

– C'est difficile à dire. Adam est si bon, si fort, si sain, tandis que moi, j'ai une tare. L'épilepsie.

– Pas vous !

– Non, pas moi. Mais mon grand-père et mon père. Et mon frère. »

Elle se couvrit les yeux de la main.

« Je ne puis offrir un tel enfant à mon mari.

– Ma pauvre petite, dit-il. On n'est jamais sûr. Il est plus que probable que votre bébé sera beau et sain. Promettez-moi de ne plus rien tenter.

– Oui.

– Très bien. Je ne dirai pas à votre mari ce que vous avez fait. Maintenant, allongez-vous. Je vais voir si l'hémorragie s'est arrêtée. »

Quelques minutes après, il refermait sa trousse et mettait l'aiguille à tricoter dans sa poche.

« Je reviendrai demain ». dit-il.

Adam se précipita sur lui comme il descendait l'escalier étroit qui débouchait dans l'entrée de l'hôtel. Le docteur Tilson repoussa un assaut de : « Comment va-t-elle ? Estelle mieux ? De quoi cela vient-il ? Puis-je monter ?

– Hé là ! Du calme. Du calme. »

Puis il mit en pratique son vieux moyen mille fois éprouvé.

« Votre femme est malade.

– Docteur !

– Elle a la seule bonne maladie qui…

– Docteur…

– Votre femme est enceinte. »

Puis il quitta Adam éberlué. Trois hommes assis autour du poêle lui sourient. L'un d'eux fit observer :

« Si c'était moi, j'inviterais… mettons trois amis à boire un coup. »

Son allusion était perdue. Adam monta maladroitement l'escalier étroit.

Adam fixa son attention sur la ferme Bordini, à quelques milles au sud de King City, presque à égale distance, en fait, de San Lucas et de King

City.

Il restait aux Bordini neuf cents arpents d'un don de dix mille fait par un roi d'Espagne à l'arrière-grand-père de Mme Bordini. Les Bordini étaient Suisses, mais Mme Bordini était la fille et l'héritière d'une famille espagnole qui s'était établie dans la vallée de la Salinas des siècles auparavant. Et, comme il est fréquent dans la plupart des vieilles familles, la terre s'était effritée : une partie perdue au jeu ; une autre vendue pour régler les impôts ; quelques arpents détachés comme des coupons pour payer un cheval, un diamant ou les faveurs d'une jolie femme. Ces neuf cents arpents, les plus beaux, formaient le noyau des anciennes possessions. La Salinas traversait la terre qui s'étendait jusqu'aux collines. À cet endroit, la Vallée se rétrécit pour s'élargir à nouveau plus loin. La maison d'origine des Sanchez était encore utilisable. Bâtie en briques, elle se dressait dans une petite ouverture entre les collines, une vallée miniature, arrosée par un filet d'eau jamais tari. C'était la raison pour laquelle le premier Sanchez s'était établi là. De grands chênes ombrageaient la vallée et la terre était d'un vert unique dans la région. Les murs de la maison basse avaient quatre pieds d'épaisseur et les piliers de soutien étaient liés par des lanières de cuir brut qui avaient été posées mouillées. En séchant, elles avaient rétréci, consolidant l'ensemble, dures comme du fer, presque indestructibles. Il n'y a qu'un seul inconvénient avec cette méthode de construction : si l'on n'éloigne pas les rats, ils rongent le cuir.

La vieille maison semblait avoir poussé du sol. Elle était ravissante. Bordini s'en servait comme étable à vaches. C'était un immigrant suisse, avec son amour national pour la propreté. Il n'aimait pas les gros murs d'argile et s'était fait construire un chalet de bois à quelque distance. Ses vaches passaient leurs têtes par les fenêtres de la vieille maison des Sanchez.

Les Bordini n'avaient pas d'enfants. Et lorsque l'épouse mourut, à un âge mûr, le mari, abandonné à lui-même, sentit résonner l'appel de ses Alpes natales. Il voulait vendre et retourner chez lui. Adam Trask n'était pas pressé d'acheter. Bordini demandait un gros prix et le maintenait. Il savait qu'Adam achèterait, bien avant qu'Adam s'y soit décidé.

Adam voulait s'établir et créer un foyer pour l'enfant à naître. Il avait peur d'acheter une terre et de s'apercevoir trop tard qu'il en préférait une autre. Toutefois, c'était celle des Sanchez qui l'attirait le plus. Cathy à ses côtés, la vie s'offrait, longue et agréable. Mais il voulait s'entourer de toutes les précautions. Il examina chaque pouce carré de la terre. Il fit sonder la couche de terre végétale pour examiner, tâter, sentir le sous-sol. Il demanda les noms de toutes les plantes sauvages qui croissaient dans les champs, le long de la rivière et sur les collines. Aux endroits humides, il s'agenouilla pour examiner les traces dans la boue. Il reconnut celles du cougouar, du daim, du coyote, du chat sauvage, du putois, du raton laveur, de la belette, du lapin et de la caille. Il erra au milieu des peupliers et des

sycomores, au milieu des mûriers le long de la rivière, il caressa les troncs des chênes et des lauriers.

Bordini le regardait faire d'un œil ironique et versait de pleins gobelets d'un vin rouge de sa petite vigne à flanc de colline. Bordini aimait s'enivrer légèrement tous les après-midi. Et Adam qui n'avait jamais bu de vin commençait à y prendre goût.

Il demandait sans cesse à Cathy son opinion sur l'endroit. L'aimait-elle ? Y serait-elle heureuse ? Et il ne prêtait pas attention à ses réponses vagues. Il croyait qu'elle partageait son enthousiasme. Dans le hall de l'hôtel, il discutait avec les hommes réunis autour du poêle pour lire les journaux de San Francisco.

« C'est à l'eau que je pense, dit-il un soir. Je me demande jusqu'où il faut creuser pour aller chercher l'eau ?

Un des fermiers croisa ses jambes.

« Vous devriez voir Sam Hamilton, dit-il. Pour ce qui est de l'eau, il en connaît plus que n'importe qui. C'est un sourcier et un bon puisatier. Il vous dira. Il a creusé la moitié des puits dans cette partie de la vallée. »

Son compagnon eut un petit rire.

« Sam a de bonnes raisons de s'intéresser à l'eau. Il n'en trouve pas une foutue goutte sur sa terre.

– Où puis-je le trouver ? demanda Adam.

– Je vais vous dire. Il faut que j'aille le voir pour qu'il me forge des équerres. Je vous emmènerai avec moi si vous voulez. Mr. Hamilton vous plaira. C'est un homme de bien.

– Et un rigolo », ajouta son compagnon.

Louis Lippo emmena Adam à la ferme Hamilton dans sa charrette. Les plaques de fer à forger sautaient au fond de la boîte et un cuissot de chevreuil enveloppé dans un chiffon mouillé était posé dessus. À l'époque, la coutume voulait que l'on apportât un substantiel présent de nourriture lorsque l'on allait en visite, car il fallait rester à déjeuner. À moins, bien entendu, que l'on ne veuille insulter la famille. Quelques invités pouvaient vider le garde-manger. Il était tout naturel d'apporter de quoi le regarnir. Un quartier de porc ou un morceau de bœuf faisait l'affaire. Louis apportait donc le chevreuil et Adam une bouteille de whisky.

« Il faut que je vous prévienne, dit Louis. Mr. Hamilton sera très touché, mais sa femme vous regardera de travers. Si j'étais vous, je cacherais la bouteille sous le siège et je ne la sortirais que lorsque nous serons devant la forge. C'est ce que nous faisons toujours.

– Elle empêche son mari de boire ?

– Elle est grosse comme un pruneau, dit Louis. Mais elle a des opinions bien arrêtées. Mettez donc la bouteille sous le siège. »

Ils quittèrent la route de la Vallée et pénétrèrent dans les collines par un chemin cahoteux. Les ornières tracées dans la boue de l'hiver avaient durci, formant deux rails. Les chevaux peinaient dans leurs harnais et la

charrette sautait et tanguait. L'année avait été mauvaise et, bien que ce fût seulement le mois de juin, les collines étaient déjà sèches et les silex brillaient dans les pâturages jaunis. L'avoine s'élevait tout au plus à six pouces du sol comme si elle avait su que, si elle ne germait pas rapidement, elle risquait de ne pas germer du tout.

« Ce n'est pas un pays agréable, dit Adam.

– Agréable ? Mais Mr. Trask, c'est un pays à tuer un homme et à le dévorer. Agréable ! Mr. Hamilton a un beau morceau de terrain, mais il aurait pu y mourir de faim avec tous ses enfants. La ferme ne les nourrit pas. Il fait toutes sortes de travaux et ses garçons commencent à rapporter. C'est une bonne famille. »

Adam fixa son regard sur un buisson de bouteloue qui sortait du sol.

« Pourquoi s'est-il établi sur une terre pareille ? »

Louis Lippo, comme tout un chacun, aimait jouer le guide, avec un étranger plus spécialement, si aucun indigène n'était présent pour le contredire.

« Je vais vous expliquer. Tenez, moi, par exemple, mon père était Italien. Il était venu ici après les troubles, mais il a apporté un peu d'argent. Ma terre n'est pas grande, mais elle est bonne. Mon père l'a achetée. Il l'a choisie. Et vous, par exemple – je ne sais pas à combien se monte votre fortune et je ne me permettrai pas de vous le demander, mais on raconte que vous allez acheter la terre des Sanchez et on sait que Bordini n'a pas l'habitude de faire des cadeaux. Ça veut dire que vous avez ce qu'il faut, sans ça vous n'y songeriez pas.

– Je suis à mon aise, dit modestement Adam.

– Si je ne vais pas droit au but. C'est pour mieux vous expliquer, dit Louis. Quand Mr. et Mrs. Hamilton sont arrivés dans la Vallée, ils n'avaient même pas un pot pour pisser dedans. Ils ont pris ce qui restait : des terres du gouvernement dont personne ne voulait. Sur vingt-cinq arpents, on ne peut pas nourrir une vache, même les bonnes années. Et on dit que même les coyotes ne s'en contentent pas les mauvaises années. Il y a des gens qui se demandent comment les Hamilton ont vécu. C'est parce que Mr. Hamilton s'est mis tout de suite au travail. Il s'est loué à la journée jusqu'à ce qu'il ait construit sa batteuse.

– Il a dû réussir. J'ai entendu parler de lui un peu partout.

– Il a réussi, comme vous dites. Il a réussi à élever neuf enfants. Il n'a pas quatre sous devant lui. Comment aurait-il fait ? »

Une des roues de la charrette se souleva, roula sur une grosse pierre et retomba. Les chevaux étaient luisants de sueur et leurs harnais étaient noirs.

« Je serai content de faire sa connaissance, dit Adam.

– Parfaitement, monsieur. Une belle moisson a levé chez lui. De bons enfants, bien élevés. Ils se débrouillent tous, à part Joe – c'est le plus jeune. Ils disent qu'ils vont l'envoyer au collège. Mais les autres feront leur

chemin dans la vie. Mr. Hamilton peut être fier. La maison est derrière le prochain coteau. Et n'oubliez surtout pas. N'allez pas montrer votre bouteille. Elle vous changerait en statue de sel. »

La terre sèche se craquelait sous le soleil et les criquets chantaient.

« C'est vraiment une terre oubliée du Seigneur, dit Louis.

– Cela me rend mesquin, dit Adam.

– Comment cela ?

– Je me réjouis d'avoir assez d'argent pour être dispensé de vivre dans un endroit comme celui-ci.

– Moi aussi j'en suis dispensé et je ne me sens pas mesquin. Je suis même plutôt heureux. »

Lorsque la charrette arriva en haut du coteau, Adam put voir dans le contrebas les bâtiments qui composaient la résidence des Hamilton. Une maison, une étable, un atelier et une remise. L'ensemble paraissait sec et mangé de soleil. Pas d'arbres et un tout petit jardin arrosé à la main.

Louis se tourna vers Adam et il y avait une légère pointe d'hostilité dans sa voix.

« Je tiens tout de suite à vous prévenir d'une ou deux choses, Mr. Trask. Il y a des gens, quand ils voient Samuel Hamilton pour la première fois, qui peuvent penser qu'il est un peu fou. Il ne parle pas comme tout le monde. C'est un Irlandais. Il est plein d'idées. Il a cent idées par jour. Et il respire l'espoir. Seigneur Jésus ! Il lui en a fallu pour vivre sur cette terre. Mais rappelez-vous ceci : c'est un travailleur, un bon forgeron et ses inventions ne sont pas bêtes. Et je l'ai entendu prévoir des choses qui sont arrivées. »

Adam fut alarmé par cette nuance de menace.

« Je ne suis pas homme à mépriser quelqu'un », dit-il.

Et il comprit soudain que Louis le considérait en étranger, en ennemi.

« Je voulais vous mettre au courant. C'est tout. Il y a des gens qui viennent de l'Est et qui croient que si un homme n'a pas beaucoup d'argent, il ne vaut rien.

– Comment pourrais-je…

– Peut-être que Mr. Hamilton n'a pas quatre sous devant lui, mais il est des nôtres et c'est peut-être le meilleur d'entre nous. Et il a élevé une famille comme il ne vous en sera pas donné d'en voir souvent. N'oubliez pas. »

Adam était sur le point de se défendre, mais il dit :

« Je me le rappellerai. Merci de m'avoir prévenu. »

Louis tourna la tête pour regarder devant lui.

« Tenez. Le voici, debout devant sa forge. Il a dû nous entendre.

– Est-ce qu'il a une barbe ? demanda Adam en plissant les yeux.

– Oui, une très jolie barbe. Mais il commence à grisonner. Elle sera bientôt blanche. »

Ils passèrent devant la maison de bois et virent Mrs. Hamilton qui les

regardait par la fenêtre. Ils s'arrêtèrent devant la forge où Samuel, debout, les attendait.

Adam vit un homme fort, barbu comme un patriarche, dont les cheveux gris flottaient dans l'air comme une écharpe. Ses joues, au-dessus de sa barbe, étaient rosies par le soleil. Il portait une chemise bleue, propre, une salopette et un tablier de cuir. Ses manches étaient relevées, et ses bras musclés étaient propres aussi. Seules ses mains étaient noircies par la forge. Ses yeux étaient bleu clair, pleins d'une joie juvénile et les rides étaient tracées en rayons. C'étaient des yeux rieurs.

« Louis, dit-il, je suis content de vous voir. Même dans la douceur de notre petit paradis, nous aimons recevoir des amis. »

Il sourit à Adam et Louis dit :

« Je vous ai amené Mr. Adam Trask. Il vient de l'Est pour s'établir ici.

– -Tant mieux, dit Samuel. Je vous serrerai la main plus tard. Je m'en voudrais de vous salir avec ces pattes noires.

– J'ai amené des plaques de fer. Pourriez-vous me les forger en équerre ? C'est pour consolider une charpente.

– Bien sûr, Louis. Descendez. Descendez. Nous allons mettre les chevaux à l'ombre.

– Il y a un cuissot de chevreuil derrière, et Mr. Trask a apporté un petit quelque chose. »

Samuel jeta un coup d'œil vers la maison.

« Peut-être pourrions-nous sortir le petit quelque chose lorsque la voiture sera derrière la grange. »

Adam distinguait le rythme chantant de son parler, mais pourtant il ne pouvait déceler aucune trace d'accent, à part peut-être dans les « t » et les « 1 » soutenus haut sur la langue.

« Louis, voulez-vous dételer vos chevaux ? Je vais porter le chevreuil à la cuisine. Liza va être contente. Elle adore le gibier.

– Est-ce que les enfants sont là ?

– -Non. Ils ne sont pas là. George et Will sont venus pour le week-end et tout le monde est allé danser au Canyon du Cheval Sauvage, dans le préau de l'école de Peach Tree. Ils vont rentrer en force au crépuscule. C'est une histoire qui nous a coûté un canapé. Je vous raconterai plus tard. Liza a promis de se venger. C'est Tom le coupable. Je vous raconterai plus tard. »

Il rit et se dirigea vers la maison, transportant le cuissot enveloppé.

« Si vous voulez, portez le petit quelque chose à la forge pour que le soleil ne le chauffe pas. »

Ils l'entendirent appeler comme il s'approchait de la maison :

« Liza, tu ne devineras pas. Louis Lippo a apporté un morceau de chevreuil plus gros que toi. »

Louis conduisit la voiture derrière la grange et Adam l'aida à dételer et à attacher les chevaux à l'ombre.

« Vous avez compris ce qu'il voulait dire à propos du soleil ?

– C'est une terreur, cette femme.

– Grosse comme un pruneau. Mais une volonté de fer. »

Samuel les rejoignit dans la forge.

« Liza serait contente de vous avoir à déjeuner.

– Elle ne nous attendait pas. Protesta Adam.

– Allons, allons. On mettra deux assiettes de plus. C'est un plaisir de vous avoir. A nous, Louis. Voyons comment vous voulez ces équerres. »

Il fit un petit tas de copeaux dans le foyer carré de la forge, donna un coup de soufflet et nourrit le feu de coke mouillé jusqu'à ce qu'il obtienne une flamme rouge cerise.

« À vous, dit-il. Soufflez sur mon brasier. Doucement. Doucement. Et régulièrement. »

Il déposa les barres de fer sur le coke.

« Et vous, Mr. Trask, sachez que Liza est habituée à faire la cuisine pour neuf enfants affamés. Rien ne la dérange. »

Il retourna une barre de fer pour mieux la présenter à la chaleur et il rit.

« Quand je dis que rien ne la dérange, je mens. Et je prends ce mensonge à mon compte. Ma femme gronde comme un orage proche. Je vous préviens tous les deux. Ne prononcez pas le mot « canapé ». C'est un mot de colère et de douleur pour Liza.

– Vous aviez commencé à nous en parler, dit Adam.

– Si vous connaissiez Tom, mon fils, vous comprendriez mieux, Mr. Trask. Louis le connaît.

– Je pense bien que je le connais », dit Louis.

Samuel continua :

« Tom a le diable au corps. Il a toujours les yeux plus grands que le ventre. Il plante plus qu'il ne peut moissonner. Il est heureux et malheureux avec exagération. Il y a des gens comme cela. Liza dit que j'en fais partie. Je ne sais pas quel destin attend Tom. Peut-être la célébrité. Peut-être la potence… Il y a eu des pendus dans la famille. Je vous raconterai ça une autre fois.

– Le canapé, suggéra poliment Adam.

– Vous avez raison. Je sais, et Liza le sait aussi, que je dois courir après mes mots comme un berger après les brebis rebelles. Toujours est-il qu'un bal a été organisé à l'école de Peach Tree. Et les garçons – George, Tom, Will et Joe – ont décidé d'y aller. Mes filles les ont suivis, bien entendu. George, Will et Joe, qui sont des garçons simples, ont invité chacun une amie. Mais Tom, lui, a vu grand comme à l'ordinaire. Il a invité les deux sœurs Williams, Jennie et Belle. Combien veux-tu de trous pour les vis, Louis ?

– Cinq, dit Louis.

– Très bien. Il faut que je vous dise, Mr. Trask, que Tom comme tous les garçons qui se croient laids, a beaucoup d'importance à ses propres yeux.

La plupart du temps, il est en débraillé, mais, dès qu'il est question d'une fête, il se couvre de rubans et il embaume comme une fleur de printemps. Ses préparatifs lui prennent beaucoup de temps. Vous avez remarqué que la remise était vide. Georges, Will et Joe sont partis les premiers, car ils ne sont pas aussi coquets que Tom. George a pris la charrette, Will le boghei et Joe la petite voiture à deux roues. »

Les yeux bleus de Samuel brillèrent de plaisir.

« Alors, Tom est apparu pimpant et reluisant comme un empereur romain et tout ce qui restait comme véhicule était un râteau à foin. Il n'était pas question pour lui d'offrir cela, même à une des sœurs Williams. Est-ce un bien ou un mal ? Liza faisait sa sieste à ce moment-là. Tom s'est assis sur les marches et a cherché une solution. Au bout d'un moment, je l'ai vu se diriger vers la remise et atteler deux chevaux. Ensuite, il est entré dans la maison et est ressorti, portant le canapé sur son dos. Il l'a posé sur le râteau et l'a fixé avec des chaînes. Un canapé aux accoudoirs en col de cygne, que Liza préfère à tout au monde ! Je le lui avais offert pour se reposer avant la naissance de George. La dernière vision que j'ai eue, c'est Tom gravissant la colline, pénétré de plaisir à l'idée que les sœurs Williams auraient un siège digne d'elles. Quand je pense, oh ! Seigneur, qu'il sera hors d'usage quand il reviendra ! »

Samuel posa ses pinces et se mit les mains sur les hanches pour rire plus commodément.

« Le bûcher expiatoire brûle déjà dans le cœur de Liza. La fumée lui sort par le nez. Pauvre Tom ! »

Adam proposa en souriant :

« Voulez-vous boire un petit quelque chose ?

– Avec plaisir », dit Samuel.

Il prit la bouteille, en but une gorgée rapide et la rendit à son propriétaire.

« Uisquebaugh. C'est un mot irlandais pour whisky, l'eau de vie. C'est bien vrai. »

Il posa une à une les barres rouges sur son enclume, les perça pour le passage des vis et les courba à coups de marteau. Les étincelles naissaient sous ses coups. Il plongea le fer dans une barrique d'eau noire. Il y eut un sifflement.

« Voilà », dit-il.

Et il jeta les équerres sur le sol.

« Merci, dit Louis. Combien vous dois-je ?

– Le plaisir de votre compagnie.

– C'est toujours comme ça, dit Louis.

– Non. Lorsque j'ai foré votre nouveau puits, vous m'avez payé le prix que je demandais.

– Au fait… Mr. Trask que voici va peut-être acheter la terre des Bordini. L'ancienne propriété Sanchez, vous vous rappelez ?

– Je la connais, dit Samuel. C'est un beau morceau.

– Mr. Trask m'a parlé d'eau. Et je lui ai dit que vous en connaissiez plus sur ce sujet que n'importe qui. »

Adam repassa la bouteille. Samuel but une nouvelle gorgée et s'essuya la bouche sur la partie propre de son avant-bras.

« Je ne suis pas encore décidé, dit Adam. Ce que je veux, c'est vous poser certaines questions.

– Seigneur ! C'était la chose à ne pas faire. On dit qu'il est dangereux de questionner un Irlandais, car il vous répond aussitôt. J'espère que vous savez ce que vous risquez en ouvrant les écluses de mon verbe. Il y a deux façons de voir : l'homme silencieux est sage ou bien l'homme qui ne dit rien ne pense rien. Naturellement, la seconde m'agrée beaucoup plus. Liza dit que j'en profite. Que voulez-vous savoir ?

– -Sur la terre des Bordini, par exemple, jusqu'où faut-il creuser pour trouver l'eau ?

– Il faut que je voie l'endroit. Quelquefois, c'est trente pieds, quelquefois cinquante, quelquefois il faut aller jusqu'au centre de la terre.

– Vous pourriez trouver de l'eau ?

– Je trouve de l'eau partout, sauf chez moi.

– J'ai entendu dire que vous en manquiez.

– Entendu dire ? Dieu lui-même a dû l'entendre. Je l'ai hurlé assez fort.

– Il y a un terrain de quatre cents arpents le long de la rivière. Croyez-vous qu'il y ait une nappe ?

– Il faut que je voie. C'est une étrange vallée. Si vous vous sentez assez de patience, peut-être pourrais-je vous en dire deux mots, car je la connais pour l'avoir examinée pouce par pouce. »

Louis Lippo dit :

« Mr. Trask vient de la Nouvelle-Angleterre. Il a l'intention de s'établir ici, mais il est déjà venu dans l'Ouest. Il était soldat. Il a combattu les Indiens.

– Vraiment ? Alors c'est à vous de parler et à moi d'écouter.

– Je ne veux pas en parler.

– Et pourquoi cela ? Seigneur ! Si j'avais combattu les Indiens, ma famille et mes voisins seraient bien à plaindre.

– Je ne voulais pas les combattre, monsieur. »

Le monsieur était venu à sa bouche sans qu'il s'en rendît compte.

« Oui, je comprends cela. Ce doit être dur de tuer un homme que l'on ne connaît pas et pour lequel on n'a pas de haine.

– Au contraire, c'est plus facile, dit Louis.

– C'est une façon de voir, Louis. Mais certains hommes éprouvent de l'amitié pour tout le reste du monde et certains autres se haïssent eux-mêmes et étalent leur haine autour d'eux comme du beurre sur du pain chaud.

– J'aimerais mieux que nous parlions de la Vallée », dit Adam avec une

sorte de gêne.

Car une nausée le prenait en évoquant les cadavres amoncelés.

« Quelle heure est-il ? »

Louis sortit et regarda le soleil.

« Il n'est pas encore dix heures.

– Lorsque je commence à parler, je ne me contrôle plus. Mon fils Will dit que je parle aux arbres quand je n'ai pas d'auditoire humain. »

Il soupira et s'assit sur une caisse.

« J'ai dit que c'était une étrange vallée, mais peut-être est-ce parce que je suis né dans un pays verdoyant. Vous paraît-elle étrange, Louis ?

– Non, car je ne connais qu'elle.

– Je l'ai beaucoup sondée, dit Samuel. Quelque chose a vécu dessous et continue peut-être d'y vivre. Sous la terre, il y a le lit d'un océan et plus profond encore il y a un autre monde. Mais cela n'intéresse pas le fermier. Au-dessus, le sol est bon, particulièrement sur les plats.

Dans la vallée supérieure, la terre arable est légère et sablonneuse, mais elle est mélangée à l'humus qui couvrait les collines et que les pluies ont entraîné vers le bas. Plus on va vers le Nord, plus la Vallée s'élargit et le sol y est plus noir, plus lourd et peut-être plus riche. Je crois qu'il y a eu des marais jadis et que les plantes, en pourrissant, au cours des siècles, ont noirci le sol et l'ont fertilisé. Lorsque l'on retourne la terre, on voit qu'elle est mélangée d'argile grasse. Surtout aux alentours de Gonzalès, au nord de l'embouchure de la rivière. Sur les côtés, autour de Salinas, de Blanco, de Castroville et de Moss Landing, les marais sont encore là. Et lorsqu'un jour ces marais seront asséchés, cette terre sera la plus riche de ce monde.

– Il parle toujours de ce que la terre sera un jour, interrompit Louis.

– L'esprit de l'homme ne peut se contenter de vivre avec son temps comme le fait son corps.

– Si je m'établis ici, je veux savoir ce qu'est la terre et ce qu'elle sera, dit Adam. Car mes enfants, si j'en ai, vivront sur cette terre. »

Les yeux de Samuel fixèrent la lumière dorée par-delà ses amis et la forge sombre.

« Il faut que je vous dise que, sous une bonne partie de la Vallée, quelquefois profondément, quelquefois très près de la surface, on trouve ce que nous appelons une croûte. C'est de l'argile dense et grasse à la fois. Par endroits, elle a un pied d'épaisseur ; par endroits, plus. Et cette croûte est imperméable à l'eau. Si elle n'était pas là, les pluies d'hiver imprégneraient la terre et, en été, l'eau pourrait remonter vers les racines. Mais quand la terre au-dessus de la couche d'argile est bien trempée, l'eau se perd en ruisseaux ou reste en surface à pourrir les cultures. C'est une des grandes malédictions de la Vallée.

– C'est pourtant un endroit agréable à vivre, non ?

– Si. Mais un homme n'est pas complètement satisfait lorsqu'il sait que la terre pourrait être plus riche. J'ai pensé que si je pouvais percer des

milliers de trous pour faire pénétrer l'eau, j'aurais la solution du problème. J'ai fait quelques essais avec des bâtons de dynamite. J'ai brisé la croûte et l'eau a pu s'infiltrer. Mais songez à la quantité de dynamite qu'il faudrait pour toute la Vallée ! J'ai lu qu'un Suédois – celui-là même qui a inventé la dynamite – fabrique un nouvel explosif plus fort et plus sûr. Peut-être est-ce là la solution. »

Avec dérision, mais avec admiration aussi, Louis dit : « Il pense toujours à changer les choses. Il n'est jamais content de ce qu'elles sont. »

Samuel lui sourit.

« Il paraît qu'il y a longtemps, l'homme vivait dans les arbres. Il a fallu que l'un d'eux ne soit pas satisfait de son état, sans cela à l'heure qu'il est, vos pieds ne toucheraient pas le sol. » Et il rit à nouveau.

« Je suis là, assis sur mon tas de poussière, créant un monde aussi sûrement que Dieu a créé le sien. Mais Dieu a vu son œuvre. Je ne verrai jamais la mienne, sauf dans ma tète. Cette Vallée sera riche un jour. Elle pourrait nourrir le monde et peut-être le nourrira-t-elle. Et des gens heureux vivront ici par milliers, par milliers… »

Un nuage sembla ternir son regard. Son visage s'attrista. Il se tut.

« À vous entendre, c'est un bon endroit où s'établir, dit Adam. Avec cette perspective, où mes enfants risquent-ils d'être plus heureux ? » Samuel reprit :

« Il y a une chose que je ne comprends pas. Il y a une ombre sur cette Vallée. Je ne sais pas de quoi elle se compose mais je la sens. Quelquefois, alors que la clarté du jour est aveuglante, je sens cette ombre passer et envelopper le soleil et elle aspire toute la lumière comme une éponge. »

Sa voix s'éleva, plus sonore :

« Une noire violence menace cette vallée. Je ne sais pas. Je ne sais pas. C'est comme si un fantôme issu de l'océan mort qui dort sous nos pieds venait hanter la vallée et troubler notre air avec le malheur. C'est une ombre secrète comme un chagrin caché. Je ne sais pas ce qu'elle est, mais je la vois et je la sens chez les gens d'ici. » Adam frissonna.

« Je me rappelle que j'ai promis de rentrer tôt. Cathy, ma femme, attend un bébé.

– Mais Liza est déjà prête.

– Elle m'excusera lorsque vous lui donnerez la raison. Ma femme ne se sent pas bien. Merci de m'avoir renseigné au sujet de l'eau.

– Sont-ce mes divagations qui vous ont inquiété ?

– Non. Non. Pas du tout. C'est son premier enfant et elle a peur. »

Adam pesa le pour et le contre toute la nuit. Le lendemain matin, il allait chez Bordini, concluait le marché et la terre des Sanchez devenait sienne.

Chapitre XIV

Il y a tant à dire sur l'Ouest à cette époque que l'on ne sait pas par où commencer. Une chose en amène des centaines d'autres. Le tout est de déterminer celle que l'on racontera la première.

Vous vous rappelez que Samuel Hamilton avait dit que ses enfants étaient allés au bal de l'école de Peach Tree. Les écoles campagnardes étaient alors les centres culturels. Dans les villes, l'Eglise protestante luttait pour son existence dans un pays où elle était nouvelle. L'Eglise catholique, depuis longtemps installée, s'endormait dans une tradition confortable pendant que les missions étaient graduellement abandonnées, que leurs toits s'effondraient et que les pigeons roucoulaient sur les autels dénudés. La bibliothèque (formée de livres latins et espagnols) de la mission de San Antonio, jetée dans un grenier, était livrée aux rats qui grignotaient les manuscrits sur parchemin. Dans les campagnes, le haut lieu des arts et des sciences était l'école ; la maîtresse portait la torche du savoir et de la beauté. C'était dans le préau qu'avaient lieu les discussions publiques et les séances de musique ; c'est là que l'on installait les urnes pour les élections ; c'est là que l'on couronnait les reines de mai, que l'on faisait le panégyrique d'un président défunt et que se tenaient les bals nocturnes. Et la maîtresse d'école n'était pas seulement un parangon de science et une femme en vue, c'était aussi le but matrimonial de toute la campagne. Une famille pouvait en vérité relever fièrement la tête si un de ses fils épousait la maîtresse d'école. Ses enfants étaient présumés posséder des avantages intellectuels, tant par héritage que par éducation.

Les filles de Samuel Hamilton n'étaient pas destinées à devenir des fermières vieillies avant l'âge par les travaux de la ferme. C'étaient de belles filles et il émanait d'elles la splendeur que leur conféraient leurs ascendants, les anciens rois de la vieille Irlande. Elles avaient une fierté qui transcendait leur pauvreté. Nul n'a jamais songé qu'elles pussent faire pitié. Samuel avait donné le jour à une race distinctement supérieure. Ses enfants étaient cultivés et bien élevés. À tous, Samuel avait communiqué sa soif d'apprendre et il n'avait pas voulu qu'ils aient l'orgueilleuse ignorance de leur temps. Olive Hamilton devint maîtresse d'école. À quinze ans, elle quitta la ferme pour aller vivre à Salinas où elle entra à l'école secondaire. À dix-sept ans, elle passa ses examens d'aptitude qui

couvraient tous les arts et toutes les sciences, et, à dix-huit ans, elle devenait la maîtresse d'école de Peach Tree.

Elle avait dans son école des élèves plus vieux et plus grands qu'elle. Il fallait beaucoup de tact pour enseigner. Maintenir la discipline parmi les grands garçons sans se servir d'un pistolet ou d'une chambrière était une tâche difficile et dangereuse. Dans une école de montagne, une maîtresse d'école avait été enlevée par ses élèves.

Olive Hamilton enseignait tout à tous les âges. Très peu d'enfants dépassaient le stade primaire à cette époque et, comme les travaux des champs allaient de pair, il leur fallait parfois quatorze à quinze ans pour faire leurs classes. Olive devait aussi avoir des rudiments de médecine, car il y avait constamment des accidents. Elle devait savoir panser une plaie lorsque des coups de couteau étaient échangés dans la cour de récréation. Lorsqu'un petit garçon pieds nus était mordu par un serpent à sonnettes, c'était à elle de sucer l'orteil pour aspirer le venin.

Elle enseignait l'alphabet aux petits et l'algèbre à ceux de la dernière année. Elle dirigeait la chorale, faisait office de critique littéraire et composait la rubrique mondaine qui paraissait une fois par semaine dans le journal de Salinas. Toute la vie sociale de l'endroit était entre ses mains. Elle devait non seulement faire passer les examens d'entrée mais organiser les danses, les réunions, les débats, les fêtes de Noël et de mai, et les grands exutoires patriotiques du Décoration Day et du 4 Juillet. Elle faisait partie du Conseil communal, dirigeait et centralisait toutes les œuvres de charité. C'était loin d'être un travail facile et elle avait des devoirs et des obligations difficiles à imaginer. La maîtresse d'école n'avait pas de vie privée. On observait jalousement chez elle toute faiblesse de caractère. Elle ne pouvait pas prendre pension dans une maison pendant plus d'un terme car cela aurait éveillé des jalousies : on gravit l'échelle sociale lorsque l'on abrite la maîtresse d'école. S'il y avait un fils en âge de se marier dans la famille où elle prenait pension, elle était automatiquement demandée. Et s'il y avait plusieurs fils, des combats féroces se livraient pour la possession de sa main. Les garçons Aguita – ils étaient trois – faillirent s'entretuer pour Olive Hamilton. Il était rare qu'une maîtresse d'école gardât longtemps son emploi. Le travail était si épuisant, et les soupirants si acharnés, qu'elle se mariait généralement fort rapidement, en désespoir de cause.

C'était un chemin qu'Olive Hamilton était bien décidée à ne pas prendre. Elle ne partageait pas les enthousiasmes intellectuels de son père, mais, après son séjour à Salinas, elle avait décidé de ne pas devenir une fermière. Elle voulait vivre dans une ville, peut-être pas aussi grande que Salinas, mais pas non plus un « lieu-dit » à la croisée de deux chemins. À Salinas, Olive avait appris les charmes de l'existence, s'était familiarisée avec la manécanterie et la chasuble, la confrérie de l'Autel et les repas à l'église épiscopale. Elle s'était éveillée au plaisir des arts – des tournées

venaient jouer des pièces et même des opéras d'où s'échappait le parfum magique et enivrant d'un monde extérieur plein de promesses. Elle était allée à des réceptions, avait joué aux charades, fait des concours de poésie, et joué dans un orchestre. Salinas l'avait tentée. Là, elle pouvait aller au bal habillée comme il faut et revenir chez elle dans le même vêtement sans avoir à rouler sa robe dans un sac de selle, chevaucher dix milles puis dérouler la robe et la repasser.

Lorsque son école campagnarde lui en laissait le temps, Olive rêvait à la vie des grandes villes. Aussi, lorsque le jeune architecte qui avait construit le moulin de King City lui demanda sa main, elle accepta, à condition qu'il gardât leurs fiançailles secrètes. C'était nécessaire pour sauvegarder la tranquillité du pays.

Olive n'avait pas le brio de son père, mais un certain sens de l'humour se mêlait à sa volonté inébranlable héritée de sa mère. De gré ou de force, ses élèves récalcitrants devaient ingurgiter les connaissances humaines.

Il y avait un préjugé contre la culture. Un homme voulait que ses enfants sachent lire, écrire et compter, et c'était tout. Au-delà, c'était dangereux. On citait beaucoup d'exemples d'enfants qui, pour être trop allés à l'école, avaient quitté la ferme pour la ville, se considérant supérieurs à leurs propres pères. Connaître assez d'arithmétique pour mesurer la terre, compter les bêtes et tenir les livres, savoir écrire une commande et des cartes de bonne année, savoir lire les journaux, les hebdomadaires, les bulletins locaux, connaître assez de musique pour chanter à l'église et reprendre le refrain d'un chant patriotique, voilà qui suffisait pour l'éducation d'un garçon et ne risquait pas de le dévoyer. La culture était pour les médecins, les avocats, les professeurs, une classe sociale à part. Il y avait des exceptions évidemment, comme Sam Hamilton. Il était toléré et aimé, mais s'il n'avait pas été capable de creuser un trou, ferrer un cheval ou conduire une batteuse, Dieu sait ce que l'on aurait pensé de sa famille.

Olive épousa son jeune homme et alla d'abord à Paso de los Robles, ensuite à King City et finalement à Salinas. Elle était intuitive comme un chat. Ses actes étaient plus instinctifs que réfléchis. Elle avait le menton ferme et le nez relevé de sa mère et les très beaux yeux de son père. C'était la plus représentative du type Hamilton, sa mère mise à part. Sa théologie était un curieux mélange de contes de fées irlandais et d'Ancien Testament. Au crépuscule de sa vie, elle prenait Jéhovah pour son père et réciproquement. Le paradis était pour elle une ferme agréable où habitaient les morts de sa famille. Elle refusait d'accepter les obstacles que la nature met sur notre chemin. Et si quelqu'un ne partageait pas son refus, elle se mettait en colère. Il paraît qu'un samedi soir, elle pleura amèrement parce qu'elle ne pouvait pas aller à deux bals. L'un se tenait à Greenfleld et l'autre à San Lucas, à vingt milles l'un de l'autre. Cela représentait une trotte de soixante milles. Voilà qui était difficile à refuser. Vexée, elle

pleura et n'honora aucun des deux bals de sa présence.

Avec l'âge, elle mit au point une méthode fracassante pour lutter contre le malheur. À seize ans, je contractai une pleurésie, maladie mortelle à l'époque. Je descendis, descendis jusqu'à ce que les ailes des anges touchassent mes paupières. Olive mit sa méthode en pratique. Le pasteur pria avec et pour moi, la mère supérieure et les nonnes du couvent jouxtant notre maison implorèrent le Ciel deux fois par jour, un de nos parents éloignés, théologien, fit des vœux pour moi ; chaque incantation, chaque charme, chaque formule de rebouteux furent mis en pratique, on posta à mon chevet deux infirmières et les meilleurs médecins de la ville. Ce fut un succès. Je me rétablis. Elle était affectueuse et ferme avec mes trois sœurs et moi-même. Elle nous apprenait à faire le ménage, la vaisselle, la lessive, et comment nous tenir à table. Lorsqu'elle était en colère, elle avait un œil terrible devant lequel l'enfant coupable blanchissait comme une amande bouillie.

Lorsque je fus guéri, il me fallut réapprendre à marcher. J'avais passé neuf semaines au lit. Mes muscles s'étaient relâchés et la langueur de la convalescence les pénétrait. Lorsque l'on me mit debout, chaque nerf hurla et la plaie que j'avais au côté me fit horriblement mal. Je retombai sur mon lit, hurlant :

« Je ne peux pas, je ne peux pas me lever. » Olive me fixa de son œil terrible.

« Debout, dit-elle. Ton père a passé toutes ses journées à travailler et toutes ses nuits à ton chevet. Il s'est endetté pour toi. Debout. » Et je me levai.

Dette était un mot horrible et une pratique ignoble pour Olive. Une note impayée le 15 du mois était une dette. Ce mot évoquait souillure, traîtrise et déshonneur. Olive, qui croyait sincèrement que sa famille était la meilleure un monde, ne voulait pas qu'elle fût gangrenée par des dettes. Elle nous inculqua si profondément cette terreur que, même aujourd'hui, dans un système économique où les dettes font partie de la vie, je commence à m'inquiéter lorsqu'une facture a deux jours de retard. Olive n'accepta jamais le principe de paiement à terme, lorsqu'il devint populaire. Un objet acheté à crédit ne vous appartenait pas ; c'était une chose pour laquelle on s'était endetté. Pour s'offrir ce dont elle avait envie, elle faisait des économies. Et tous nos voisins bénéficiaient des inventions nouvelles deux ans avant nous.

Olive avait un grand courage. Peut-être faut-il du courage pour élever des enfants. Je dois vous dire ce qu'elle fit pendant la première guerre mondiale. Elle n'avait pas une forme de pensée internationale. Sa première frontière entourait sa famille ; la seconde sa ville, Salinas ; quant à la troisième, c'était une ligne vague, indéfinie, celle qui délimitait sa province. Aussi ne croyait-elle pas beaucoup à la guerre, même lorsque notre milice à cheval fut appelée, chargée dans un train et emmenée vers

un monde inconnu.

Martin Hopps habitait au coin de notre rue. Il était large, petit, rouquin. Il avait une grande bouche et les yeux rouges. C'était le garçon le plus timide de Salinas. Lui dire bonjour équivalait à le plonger dans la terreur. Il appartenait à la milice, car son équipe de basket s'entraînait dans la salle d'armes.

Si les Allemands avaient connu Olive, s'ils avaient eu un peu de sens commun, ils auraient réfléchi avant d'agir. Mais, ou ils ne savaient pas, ou ils étaient bêtes. Lorsqu'ils tuèrent Martin Hopps, ils perdirent la guerre, car ma mère entra en fureur et se lança à leurs trousses. Elle aimait bien Martin Hopps. Il n'avait jamais fait de mal à personne. Lorsqu'il mourut. Olive déclara la guerre à l'empire allemand.

Elle se chercha une arme. Tricoter des écharpes ou des chaussettes n'était pas assez meurtrier à son gré. Pendant un temps, elle s'attifa de l'uniforme de la Croix-Rouge et se réunit dans la salle d'armes avec d'autres dames, habillées de la même manière, pour rouler des bandes Velpeau et passer les réputations au crible. C'était bien joli, mais elle ne forgeait pas là l'épée qui transpercerait le cœur du Kaiser. Olive, en échange de la vie de Martin Hopps, voulait du sang. Elle trouva son arme dans les Bons de la Liberté. Elle qui n'avait jamais rien vendu de sa vie, mis à part quelques gâteaux lors d'une vente de charité dans les locaux de l'église épiscopale, se mit à vendre des Bons à la pelle. Elle y mettait une sorte de férocité. Je crois que les gens achetaient sous l'emprise de la peur. Et lorsqu'ils achetaient à Olive, elle leur donnait le sentiment du combat réel ; ils plongeaient une baïonnette dans le ventre de l'Allemagne.

Lorsque son chiffre d'affaires monta en flèche et ne redescendit pas, le ministère des Finances remarqua l'activité de cette nouvelle Amazone. D'abord vinrent des lettres ronéotypées de remerciement, puis ce furent de vraies lettres signées de la main du ministre. Nous étions fiers, mais nous le devînmes encore plus lorsque les cadeaux commencèrent à arriver : un casque allemand – trop petit pour aucun de nous – une baïonnette ; un morceau de schrapnell monté sur un socle d'ébène. Puisque nous étions trop jeunes pour aller au combat et que nous devions nous contenter de défiler avec des fusils de bois, il nous semblait que la guerre menée par notre mère nous justifiait. C'est alors qu'elle se surpassa et qu'elle surpassa tous les habitants du pays. Elle quadrupla son record déjà fabuleux et on la prévint qu'elle avait obtenu la plus belle de toutes les récompenses : un baptême de l'air dans un avion de l'armée américaine.

Notre fierté était sans égale. Même par procuration, c'était une gloire difficile à supporter. Mais pour ma pauvre mère – je dois vous dire qu'il y a certaines choses à l'existence desquelles ma mère ne croyait pas, même si toutes les preuves lui étaient fournies – il n'y avait pas de mauvais Hamilton, il n'y avait pas d'aéroplane. Un point c'est tout. Le fait qu'elle ait vu des aéroplanes n'y changeait rien.

Après l'événement, j'ai essayé d'imaginer ce qu'elle avait ressenti. Son âme doit avoir hurlé de terreur, car comment peut-on voler dans quelque chose qui n'existe pas ? Si encore ce vol avait été un châtiment, c'eût été quelque chose de cruel et d'inhabituel. Mais c'était une récompense, un don, un honneur choisi parmi les plus grands. Je suppose qu'elle nous regarda dans les yeux et qu'elle y vit une telle idolâtrie qu'elle se sentit prise au piège. Si elle avait refusé, elle aurait trahi sa famille. Elle était acculée et il n'y avait pas d'issue, sauf la mort. Lorsqu'elle eut décidé de monter dans cette chose qui n'existait pas, il sembla qu'elle avait pris son parti de ne pas survivre à l'expérience.

Olive fit son testament. Cela lui prit beaucoup de temps et elle le rédigea devant un homme de loi. Puis elle ouvrit le coffret en bois de rose où elle serrait les lettres que son mari lui avait écrites pendant et depuis leurs fiançailles. Nous ignorions qu'il lui eût écrit des vers, mais c'était pourtant la vérité. Elle alluma le feu et y brûla toutes les lettres. Ces pages lui appartenaient et elle ne voulait pas que quelqu'un d'autre les lût. Elle s'acheta des dessous neufs. Elle ne voulait pas qu'on la trouvât morte avec des dessous rapiécés, ou ce qui est pire, avec des dessous troués. Peut-être avait-elle devant les yeux la grande bouche grimaçante et les yeux embarrassés de Martin Hopps et croyait-elle rembourser à sa manière cette vie volée. Elle fut très gentille avec nous et ne fit aucune remarque lorsqu'une assiette mal lavée laissa une marque grasse sur un torchon.

L'apothéose d'Olive devait avoir lieu au champ de courses de Salinas. On nous conduisit vers ce haut lieu dans une automobile de l'armée et nous étions plus solennels et compassés qu'à des funérailles nationales. Notre père travaillait à la fabrique de sucre Spreckles, à cinq milles de la ville, et il n'avait pu se libérer ; peut-être ne l'avait-il pas voulu, craignant de ne pouvoir supporter l'émotion. Mais Olive avait demandé que l'avion passât au-dessus de l'usine avant de s'écraser. Je comprends maintenant que les centaines de badauds qui s'étaient réunis venaient tout simplement admirer l'aéroplane, mais à l'époque, nous croyions qu'ils s'étaient déplacés pour honorer ma mère. Olive était petite et elle avait déjà commencé à prendre du poids. Nous dûmes l'aider à sortir de la voiture. Il est probable qu'elle était déjà morte de terreur, mais elle gardait la tête haute.

L'avion était posé dans l'herbe, au centre du champ de courses. Il semblait terriblement petit et fragile – un biplan à cockpit ouvert, structure de bois tendue par des cordes à piano. Les ailes étaient couvertes de toile. Olive était hébétée. Elle se dirigea vers l'appareil comme un bœuf vers la masse du tueur. Par-dessus ses vêtements – son linceul, croyait-elle –, deux sergents l'aidèrent à endosser une salopette, une veste en peau de chèvre et un manteau de cuir. Avec chaque couche, elle s'arrondissait de plus en plus. Elle coiffa un casque de cuir et des lunettes et, avec son petit nez et ses joues roses, elle offrait un spectacle qui valait la peine d'être vu. Elle

avait l'air d'un oignon. Les deux sergents la prirent à bras-le-corps et l'installèrent dans la carlingue. Elle emplissait complètement le baquet. Lorsqu'ils refermèrent la ceinture de sécurité, elle revint soudain à la vie et se mit à gesticuler frénétiquement pour attirer l'attention. L'un des soldats se hissa jusqu'à la carlingue, l'écouta, puis se dirigea vers ma sœur Mary et la conduisit jusqu'à l'appareil. Olive lutta pour se débarrasser de l'énorme gant de vol qui couvrait sa main gauche. Dès qu'elle l'eut libérée, elle enleva sa bague de fiançailles ornée d'un petit diamant et la tendit à Mary. Puis elle s'assura que son anneau de mariage était bien en place, remit ses gants et regarda droit devant elle. Le pilote s'installa dans le baquet avant et l'un des sergents tira de tout son poids sur l'hélice de bois. Le petit aéronef roula, fit demi-tour, puis, arrivé au bout du champ, le moteur gronda et l'appareil s'éleva dans les airs. Olive avait la tête bien droite, mais il est probable que ses paupières étaient closes.

Nous suivîmes l'appareil du regard et, lorsqu'il fut très loin, il laissa derrière lui un silence mélancolique. Le Comité de Vente, les amis, les parents et les simples spectateurs ne pensèrent nullement à quitter le champ. L'appareil n'était plus qu'un point dans le ciel, du côté de Spreckles et il disparut bientôt. Nous attendîmes quinze minutes avant de le revoir. Il volait très haut, sereinement. Alors, nous le vîmes avec horreur perdre son équilibre et tomber. Il tombait sans fin, tombait toujours. Soudain, il se reprit, remonta et fit un looping. L'un des sergents éclata de rire. Pendant un instant l'avion vola en ligne puis il nous sembla qu'il devenait fou. Il exécuta un tonneau, quelques immelmans, quelques loopings intérieurs et extérieurs, puis il se mit sur le dos et passa au-dessus de nous dans cette position. Nous vîmes le point sombre qui représentait le casque de notre mère. L'un des soldats dit calmement : un représentait le casque de notre mère. L'un des soldats dit calmement :

« Il est fou. Elle n'est plus toute jeune. »

L'appareil atterrit et roula jusqu'à notre groupe. Le moteur s'arrêta. Le pilote sortit et secoua la tête d'un air perplexe.

« C'est une sacrée bonne femme ! »

Puis il se tourna vers le deuxième baquet, secoua la main molle d'Olive et s'éloigna rapidement.

Il fallut quatre hommes et pas mal de temps pour sortir Olive de son baquet. Elle était si rigide que l'on ne pouvait pas la plier. Nous la ramenâmes à la maison. Nous la mimes au lit, et elle ne se leva pas pendant deux jours.

Il nous fallut attendre longtemps pour connaître le fin mot de l'histoire. Bribes par bribes, nous arrachâmes au pilote et à Olive quelques précisions, et il nous fallut comparer les deux histoires pour qu'elles prennent un certain sens. Tout d'abord, ils avaient volé jusqu'à l'usine de sucre et en avaient fait le tour comme prévu trois cercles pour que notre père voie l'avion. C'est alors que le pilote voulut faire une plaisanterie. Il

ne la jugeait pas méchante. Il cria quelque chose et son visage grimaçait sous la poussée du vent. Olive ne comprit pas un mot, car le bruit du moteur couvrait tout. Le pilote coupa les gaz et cria : « Feuille morte ? » Ce n'était qu'une blague. Olive ne vit que le visage grimaçant sous les lunettes et le vent déforma les mots. Olive n'entendit que « … mort ».

« Je le savais, pensa-t-elle. Le moment est venu. » Elle chercha rapidement si elle n'avait rien oublié : le testament, les lettres brûlées, les dessous neufs et les provisions pour le dîner. Elle se demanda si elle avait éteint la lumière dans la remise. Tout cela l'espace d'une seconde. Puis elle se dit qu'il restait peut-être une mince chance de survie. Ce jeune soldat avait peur, sans aucun doute. S'il s'apercevait que sa passagère était prise de panique, sa frayeur ne ferait qu'augmenter et il ne serait plus maître de la situation. Elle décida donc de l'encourager. Elle lui fit un sourire ravissant et acquiesça de la tête pour lui donner courage. Et c'est à ce moment-là qu'elle se retrouva la tète en bas. Lorsqu'elle revint à une position normale, le pilote se retourna et demanda : « Encore ? »

Olive n'était plus en état d'entendre quoi que ce fût. Mais elle gardait la tête haute et était bien décidée à aider le pilote pour qu'il fît bonne figure avant de s'écraser au sol. Elle sourit donc et hocha la tête de nouveau. Après chaque acrobatie, il se retourna et, à chaque fois, elle l'encouragea. Beaucoup plus tard, il répétait encore : « C'est vraiment la plus sacrée bonne femme que j'aie jamais rencontrée. Je lui ai fait tout ce que j'avais appris à l'école et elle en demandait encore. Seigneur ! Quel pilote elle aurait fait. »

Chapitre XV

Adam était chez lui comme un chat satisfait. De l'entrée de sa petite vallée, marquée par un chêne gigantesque qui plongeait ses racines dans une humidité souterraine, Adam voyait les terrains alluvionnaires le long de la rivière et les contreforts arrondis des collines. C'était une terre agréable même sous le soleil d'été. Une rangée d'yeuses et de sycomores la traversait en son milieu et les collines de l'Ouest avaient la couleur jaune brun du foin séché. Pour une raison inconnue, la couche d'humus de ce côté-ci de la Vallée est plus épaisse qu'à l'Est et l'herbe y est plus dense. Peut-être les glaciers distribuent-ils l'eau plus également et peut-être cette partie de la montagne, plus boisée, est-elle un centre de précipitations.

Seule une petite partie de la terre des Sanchez, désormais Trask, était cultivée. Mais Adam voyait déjà les champs d'avoine et les grands carrés de luzerne près de la rivière. Derrière lui cognaient et sciaient les charpentiers venus spécialement de Salinas pour remettre en état la vieille maison, car Adam avait décidé d'y fonder son foyer. On racla le fumier, on arracha les vieux planchers et les vieilles fenêtres où les vaches avaient passé la tête. Le vieux bois serait remplacé par du sapin sentant bon la résine et du séquoia au toucher de velours. Un toit neuf remplacerait l'ancien. Les vieux murs épais s'imprégnèrent de plusieurs couches d'un enduit blanc, à base de chaux et d'eau salée, qui, en séchant, semblait phosphorescent.

Un jardinier avait taillé les rosiers, planté des géraniums, déterminé l'emplacement du potager et canalisé l'eau du ruisseau pour irriguer le jardin. Adam songeait à lui-même et à ses descendants. Dans une grange, sous des bâches reposaient de beaux meubles envoyés de San Francisco et apportés en charrette de King City.

Adam prévoyait tout. Lee, son cuisinier chinois, avait fait un voyage spécial à Pajaro pour acheter casseroles, pots, jarres, marmites et bassines. Une nouvelle porcherie était en cours de construction « sous le vent », loin de la maison, ainsi qu'un poulailler et un chenil pour les chiens qui protégeraient la maison des coyotes. Adam ne voulait pas se presser. Il avait le temps. « Lentement mais sûrement », avait-il dit à ses ouvriers. Il inspectait chaque assemblage et perdait des heures à examiner des échantillons de peinture. Dans un coin de sa chambre, des catalogues de

machines, de meubles, de graines, d'arbres fruitiers s'amoncelaient. Il ne regrettait plus que son père eût fait de lui un homme riche. Le Connecticut s'estompait. Peut-être la lumière crue de l'Ouest effaçait-elle les souvenirs de son pays natal ? Lorsqu'il repensait à la maison de son père, à la ferme, au village, au visage de son frère, une ombre couvrait les images. Ce passé l'importunait. Il s'en débarrassait.

Il avait fait repeindre la maison de bois des Bordini et y avait installé Cathy pour qu'elle pût y attendre la naissance de son enfant et l'achèvement des travaux. Mais il n'y avait aucun doute : l'enfant naîtrait bien avant que son foyer fût prêt. Adam n'était pas pressé.

« Je veux qu'elle soit solide. Je veux qu'elle dure. Des clous de cuivre et du bois résistant. Rien qui rouille ou pourrisse. »

Il n'était pas le seul à se préoccuper du futur. Il en était de même dans toute la Vallée, dans tout l'Ouest. Le passé n'était plus le bon vieux temps. On aurait pu parcourir bien du pays avant de trouver un homme qui regrettât sa jeunesse. Aussi dur et stérile fût-il, on était a l'aise dans le présent car c'était le seuil d'un futur fantastique. Il était rare que deux hommes se rencontrassent, que trois hommes discutassent dans un bar, qu'une douzaine d'hommes mangeassent du chevreuil autour d'un feu de camp, si ce n'était pour parler de l'avenir de la Vallée qui serait un jour un paradis. Et ce n'était pas là une conjecture, mais une certitude.

« Ce sera… qui sait, peut-être du temps de notre vie ? » disaient-ils.

Et les gens bâtissaient un avenir aussi riche que leur présent était misérable. À l'époque, pour descendre dans la Vallée, un fermier des collines devait entasser sa famille dans une sorte de chariot composé d'une longue boîte sur laquelle on fixait quatre roues pleines sans essieux. On mettait de la paille dans le fond. La femme serrait contre elle ses enfants qui, claquant des dents sous les cahots, risquaient de se couper la langue. Le père pensait : « Lorsque nous aurons des routes, ce sera la belle époque. Nous descendrons dans un cabriolet et nous atteindrons King City en trois heures. Que peut-on demander de mieux au monde ? »

Si un homme possédait un bois de chênes verts – le meilleur combustible du monde, plus dur, plus chaud que le charbon – et s'il avait dans sa poche un journal annonçant :

« Une corde de chêne se paie dix dollars à Los Angeles ». Il se disait : « Quand le chemin de fer viendra jusqu'ici, je pourrai descendre mon bois et cela me coûtera un dollar et demi la corde. Mettons que le Pacifique Sud me demandera trente-cinq *cents*. Avec les frais d'exploitation, il me restera encore cinq dollars et j'ai ici trois mille cordes île chêne. Cela me fait quinze mille dollars qui dorment. »

D'autres prophétisaient qu'un jour des canaux irrigueraient toute la Vallée. « Qui sait ? Peut-être du temps de notre vie. » On forerait des puits, on pomperait l'eau jusque dans les entrailles de la terre avec des moteurs à vapeur. « Pouvez-vous imaginer cela ? Rendez-vous compte de ce que

rendrait cette terre s'il y avait de l'eau. Ah ! Quel paradis sera notre Vallée ! »

Un autre homme –, mais il était fou – disait qu'un jour on trouverait le moyen, peut-être grâce à la glace, peut-être autrement, de transporter cette pêche qu'il avait dans la main jusqu'à Philadelphie.

Dans les villes, on parlait de tout-à-l'égout et de cabinets à l'intérieur des maisons. Quelques-uns les avaient déjà. On parlait d'arcs électriques au coin des rues – il y en avait à Salinas. On parlait de téléphone. Il n'y avait plus de limites, le futur était immense. Un temps viendrait où l'homme n'aurait plus assez de place en lui-même pour engranger tant de bonheur. La joie coulerait à flots dans la Vallée comme la rivière Salinas au mois de mars d'une année pluvieuse.

Ils regardaient la Vallée plate, sèche, poussiéreuse et les horribles villes-champignons et ils ne voyaient qu'une beauté. « Qui sait… Peut-être du temps de notre vie ? » C'était la raison pour laquelle on ne pouvait pas se moquer de Samuel Hamilton. Il laissait son esprit errer plus délicieusement qu'aucun autre et ce qu'il racontait ne paraissait pas si bête lorsque l'on savait ce qu'ils faisaient à San José. Mais Samuel émettait des doutes. Serait-on heureux lorsque tout cela arriverait ?

Heureux ? Donnez-le-nous, et nous vous montrerons ce que c'est que le bonheur.

Et Samuel se rappelait l'histoire d'un cousin de sa mère, un baron irlandais, riche et beau, aimé de la plus belle femme du monde et qui pourtant s'était tiré une balle dans la tête.

« Il y a des appétits de bonheur, disait Samuel, qu'un paradis entier ne satisferait pas. »

Adam Trask faisait aussi des incursions dans l'avenir mais le présent était une source de bonheur suffisant. Une bouffée de joie l'envahissait lorsqu'il voyait Cathy assise dans le soleil, calme, portant son enfant, avec un teint comme celui des anges sur les images de première communion. Parfois, la brise faisait bouger ses cheveux ou bien elle levait les yeux et Adam se sentait la proie d'une extase si profonde qu'elle était douloureuse.

Adam et Cathy étaient comme deux félins – lui, repu ; elle, attentive. Elle savait renoncer pour pouvoir mieux prendre plus tard. Sa grossesse avait été un accident. Lorsque, après sa tentative d'avortement, le médecin la menaça, elle abandonna l'idée. Ce ne veut pas dire qu'elle était réconciliée avec le fait d'être enceinte. Elle prit son mal en patience, comme une crise d'urticaire, comme son mariage avec Adam. Elle avait été prise au piège. Il ne lui restait qu'à attendre. Elle n'avait pas non plus voulu aller en Californie, mais un autre projet lui était interdit. Toute petite déjà elle avait appris à vaincre en utilisant l'élan de l'adversaire. Il est facile de diriger la force d'un homme alors qu'il est impossible d'y résister. Très peu de gens auraient pu deviner que Cathy ne voulait pas être où elle était et dans la condition où elle était. Elle se reposait et

attendait l'opportunité qui se présenterait un jour. Elle avait cette qualité indispensable aux grands criminels : elle n'avait confiance en personne, ne se confiait à personne. Elle était une ile. Il est probable qu'elle ne jetait pas un regard sur la terre d'Adam ni sur sa maison, et que ses projets ne l'intéressaient pas car elle n'avait pas l'intention de vivre là après sa guérison, lorsque les mâchoires du piège se rouvriraient. Mais aux questions de son mari, elle répondait dans le sens qu'il attendait. En agissant autrement elle aurait perdu du temps et dissipé ses forces.

« Tu vois comme notre maison est belle avec ses fenêtres qui ouvrent sur la Vallée ?

– Elle est merveilleuse, répondait Cathy.

– Cela peut te paraître ridicule, mais j'essaie parfois d'imaginer ce que fit le premier Sanchez il y a des centaines d'années. Comment était la Vallée, alors ? Comme il a dû soigneusement tout prévoir ! Sais-tu qu'il y avait des canalisations ? Nous en avons retrouvé certaines en retournant la terre. Elles étaient faites de troncs de séquoia percés d'un trou.

– C'est remarquable. Il devait être intelligent.

– J'aimerais en savoir plus sur lui. D'après la position de la maison, sa forme, ses proportions, les arbres qu'il a plantés, ce devait être un artiste dans son genre.

– Il était Espagnol, n'est-ce pas ? J'ai entendu dire que c'étaient des artistes. Je me rappelle, dans mon livre d'école, on parlait d'un peintre… Non. Il était Grec.

– Je me demande où je pourrais trouver des renseignements sur le premier Sanchez.

– Quelqu'un doit savoir.

– Quand je pense à tout le travail qu'il a fourni, et Bordini avait fait de sa maison une étable ! Tu sais ce que je me demande le plus ?

– Quoi, Adam ?

– S'il avait une Cathy et qui elle était. »

Elle lui sourit, baissa les yeux et évita son regard.

« Tu me dis de ces choses…

– Il devait en avoir une. Je n'avais pas de courage, pas de but et même pas grand désir de vivre avant de t'avoir.

– Adam, tu me gênes. Adam, fais attention. Ne te moque pas de moi. Cela me blesse.

– Excuse-moi. Je suis si maladroit.

– Mais non, tu ne l'es pas. Tu ne réfléchis pas. Crois-tu que je devrais tricoter ou coudre ? Je me sens si bien, assise au soleil.

– J'achèterai tout ce dont nous aurons besoin. Contente-toi de rester assise. Dans un sens, tu travailles plus que n'importe qui, ici. Mais le résultat est merveilleux.

– Adam, ma cicatrice ne s'en ira jamais.

– Le médecin a dit qu'elle s'effacerait avec le temps.

– Quelquefois je le crois, et puis elle revient. Est elle plus sombre aujourd'hui ?

– Je ne crois pas. »

Pourtant, elle l'était. Elle ressemblait à une grosse marque de pouce et la peau semblait crêpée tout autour. Il mit son doigt tout près et elle recula la tête.

« N'y touche pas. Cela me fait mal. Elle deviendra rouge si tu appuies.

– Elle disparaîtra. C'est une question de temps. »

Elle lui sourit comme il s'en allait, mais lorsqu'il fut loin d'elle, ses yeux se perdirent-dans le vague. Elle essaya de caler son corps dans le fauteuil. Le bébé donnait des coups de pied. Elle se détendit et relâcha tous ses muscles. Elle attendait.

Lee s'approcha de sa chaise, sous le plus grand chêne.

« Madame veut thé ?

– Non… Oui, j'en veux. »

Elle le scruta mais ne put saisir le sens de son regard. Il la mettait mal à l'aise. Cathy savait à merveille fouiller le cerveau d'un homme pour en deviner les élans et les désirs. Mais celui de Lee s'enfonçait et reprenait sa place comme du caoutchouc mousse. Son visage maigre était agréable avec un front large, ferme et sensible, et ses lèvres souriaient toujours. Sur son épaule pendait et bougeait au rythme de ses gestes sa longue natte brillante terminée par un mince cordon de soie noire. Lorsqu'il avait un travail violent à faire, il attachait sa natte au sommet de la tête. Il portait d'étroits pantalons de coton, des sandales noires sans talon et une longue chemise chinoise. Chaque fois qu'il le pouvait, il cachait ses mains dans ses manches comme pour les préserver.

« J'appolte petite table », dit-il.

Il salua légèrement et s'éloigna.

Cathy le suivit du regard et fronça les sourcils. Elle n'avait pas peur de Lee et pourtant elle ne se sentait pas à l'aise en sa présence. Mais c'était un excellent serviteur, respectueux… le meilleur. Quel mal aurait-il pu lui faire ?

L'été s'avançait et la rivière Salinas se terrait. Seules quelques flaques vertes subsistaient sous les berges. Le bétail ruminait toute la journée sous les saules et ne se levait que la nuit pour manger. L'herbe tournait au brun clair. L'après-midi, le vent inévitable descendait la Vallée et soulevait une poussière qui montait comme un brouillard dans le ciel, presque aussi haut que le sommet des montagnes. Les racines des folles avoines, dénudées par le vent, ressemblaient à des têtes de nègre. Sur la terre polie, des fétus de paille et des brindilles couraient jusqu'à ce qu'un obstacle les arrêtât. Et de petites pierres roulaient en sautant, poussées par le vent.

On comprenait alors pourquoi le premier Sanchez avait bâti sa maison dans le vallon. Le vent et la poussière n'y pénétraient pas et le ruisseau, bien que son débit fût diminué, continuait à donner une eau claire et

froide. Mais Adam, lorsqu'il regardait sa terre sèche, obscurcie par le nuage de poussière, éprouvait cette panique propre à l'homme de l'Est qui se trouve pour la première fois en Californie. Dans le Connecticut, si au cours de l'été il se passe deux semaines sans pleuvoir, c'est la sécheresse. Quatre semaines sont une catastrophe. Si l'herbe n'est pas verte, elle se meurt. Mais en Californie, il ne pleut généralement pas entre la fin mai et le début novembre. Et l'homme de l'Est, bien que prévenu, croit que la terre est malade pendant les mois secs.

Adam envoya Lee avec un mot chez Mr. Hamilton, lui demandant de venir le voir pour discuter du forage de quelques puits.

Samuel était assis à l'ombre, observant son fils Tom qui assemblait les éléments d'un nouveau type de piège, lorsque Lee arriva dans la voiture des Trask. Lee dissimula ses mains dans ses manches. Samuel lit le message.

« Tom, dit-il, crois-tu pouvoir assumer l'entretien de notre propriété pendant que je descends parler d'eau avec un homme asséché ?

– Emmène-moi avec toi. Tu auras peut-être besoin d'aide.

– Pour parler ? Non merci. Je ne commencerai pas le forage avant quelque temps. Lorsqu'il est question de puits, il faut d'abord beaucoup parler. Environ cinq à six cents mots pour chaque pelletée de terre.

– -J'aimerais y aller. Tu vas chez Mr. Trask, n'est-ce pas ? Je ne l'ai pas vu lorsqu'il est venu ici.

– Tu viendras lorsque je commencerai à forer. Je suis plus vieux que toi. J'ai donc le droit de parler le premier. Méfie-toi, Tom, si un raton se prend à ton piège, il lui suffira de glisser sa patte à cet endroit pour se libérer. Tu sais combien ils sont malins.

– Tu vois cette petite barre ? Elle tourne et elle se visse. Toi-même, tu ne pourrais pas te libérer.

– Je ne suis pas aussi malin qu'un raton. Mais je crois que tu as trouvé la solution. Tom, mon garçon, voudrais-tu atteler Doxology pendant que je vais prévenir ta mère que je m'en vais.

– J'emmène vous, dit Lee.

– Il faudra toujours que je revienne.

– Je l'amènerai vous.

– C'est idiot, dit Samuel. J'attacherai mon cheval à la voiture et je reviendrai par mes propres moyens. »

Samuel s'assit dans le boghei à côté de Lee, et son cheval de selle suivit d'un pas inégal.

« Quel est votre nom ? demanda Samuel pour être agréable.

– Lee. J'ai autle nom, mais Lee nom famille papa. Appelez-moi Lee.

– J'ai lu beaucoup de choses sur la Chine. Vous êtes né là-bas.

– Non. Né ici. »

Samuel resta assez longtemps silencieux pendant que la voiture descendait en cahotant vers la poussière de la Vallée.

« Lee, dit-il enfin, ne vous vexez pas, mais je n'ai jamais pu comprendre pourquoi ceux de votre race continuent de parler le pidgin alors que des babouins ignorants des terres noires d'Irlande, qui ont la tête pleine de gaélique et la langue comme une pomme de terre, apprennent l'anglais en moins de dix ans. » Lee sourit.

« Moi pa'ler langue chinoise.

– Je suppose que vous avez vos raisons. Et cela ne me regarde pas. J'espère que vous me pardonnerez si je ne vous crois pas. »

Lee le regarda et ses yeux marron sous leurs paupières sphériques semblèrent prendre une certaine profondeur jusqu'à devenir chaleureux et compréhensifs. Lee eut un petit rire.

« C'est plus qu'une commodité, dit-il. C'est même plus qu'une protection. Nous devons utiliser ce langage si nous voulons être compris. »

Samuel ne montra pas qu'il avait observé le changement.

« Je comprends les deux premières raisons, dit-il. Mais la troisième m'échappe.

– Je sais que c'est difficile à croire. Mais cela nous est arrivé si souvent, à mes compatriotes comme à moi, que nous en faisons une règle générale. Si je me présente à un homme ou à une femme et que je leur parle comme je le fais en ce moment, ils ne me comprendront pas.

– Et pourquoi cela ?

– Ils s'attendent à entendre du pidgin et ils n'écouteront que cela. Si je parle anglais, ils ne m'écouteront pas, donc ils ne me comprendront pas.

– Est-ce possible ? Comment se fait-il que je vous comprenne ?

– C'est pour cela que je vous parle. Vous êtes un de ces rares hommes qui peuvent séparer l'idée reçue de l'idée préconçue. Vous voyez ce qui est, alors que la plupart des gens ne voient que s'ils s'attendent à voir.

– Je n'y avais pas pensé. Je n'ai pas autant d'expérience que vous. Mais ce que vous dites semble refléter la vérité. Je suis très content de pouvoir causer avec vous. J'avais tant de questions à vous poser.

– Je serais heureux d'y répondre.

– Tant de questions. Par exemple, vous portez la natte. J'ai lu que c'était un signe d'esclavage imposé par les Mandchous aux Chinois du Sud.

– C'est la vérité.

– Mais alors, au nom du Ciel, pourquoi portez-vous une natte alors que vous ne risquez rien des Mandchous ?

– Moi, pa'ler pidgin, moi polter natte chinoise. Vous complendle ? »

Samuel éclata d'un rire énorme.

« Je comprends qu'il vous faut à tout prix ressembler au personnage que vous devez être.

– Je ne sais pas si je puis tout vous expliquer, dit Lee. Lorsqu'il y a un certain manque d'expérience, c'est très difficile. Si j'ai bien compris, vous n'êtes pas né en Amérique ?

– Non, en Irlande.

– Et pourtant, dans quelques années vous aurez perdu les signes distinctifs de l'Irlandais. Alors que moi qui suis né en Amérique, qui suis allé à l'école, qui ai passé plusieurs années à l'université de Californie, je n'ai aucune chance de jamais passer pour un Américain.

– Même si vous coupiez votre natte, si vous vous habilliez et parliez comme eux ?

– Non. J'ai essayé. Pour les prétendus Blancs, j'étais toujours un Chinois, mais un Chinois qui essayait de le cacher. Et, en même temps, mes amis s'éloignaient de moi. J'ai dû y renoncer. »

Lee arrêta la charrette sous un arbre, descendit et enleva le mors du cheval.

« Il est temps de déjeuner, dit-il. J'ai préparé un panier. Voulez-vous partager ?

– Avec plaisir. Je vais me mettre à l'ombre. Il m'arrive parfois d'oublier de manger et c'est d'autant plus étrange que j'ai toujours faim. Ce que vous me dites m'intéresse. Vos phrases sont pleines d'autorité. Et il me vient à l'esprit que vous devriez aller en Chine. »

Lee eut un sourire ironique.

« Dans quelques minutes, vous vous serez posé toutes les questions que je me suis déjà posées. Oui, je suis allé en Chine. Mon père avant son départ avait une jolie situation. Cela ne m'a pas réussi. On m'a dit que j'avais l'air d'un démon étranger, que je parlais comme un démon étranger, que je commettais des erreurs de savoir-vivre et que j'ignorais les délicatesses que l'on avait mises à la mode depuis le départ de mon père. La Chine ne voulait pas de moi. Croyez-le ou non, je suis moins étranger ici qu'en Chine.

Je vous crois car cela me semble raisonnable. Vous venez de me donner matière à penser pour au moins une année. Mes questions vous ennuient-elles ?

– Au contraire. L'ennui, avec le pidgin est que l'on finit par penser en pidgin. J'écris beaucoup pour conserver mon anglais. Entendre et lire ne sont pas la même chose que parler et écrire.

– Ne faites-vous jamais d'erreurs ? J'entends par là : ne vous arrive-t-il pas de parler anglais tout à coup ?

– Non. Le tout est de savoir ce que l'on attend de vous. Vous scrutez les yeux d'un homme et vous voyez qu'il s'attend à du pidgin et à des fautes de syntaxe. Alors vous parlez pidgin en massacrant la grammaire.

– Vous avez raison, dit Samuel. Moi-même d'ailleurs si je dis des plaisanteries, c'est parce que les gens viennent de très loin pour que je les fasse rire. J'essaie d'être drôle même quand la tristesse m'habite.

– Mais on dit que les Irlandais sont des gens satisfaits et gais.

– Ce sont là leur pidgin et leur natte. Ils ne le sont pas. C'est un peuple sombre doué pour souffrir plus qu'il ne le mérite. On dit que sans le whisky pour adoucir leur monde, ils se tueraient. Et s'ils plaisantent, c'est

parce que c'est ce que l'on attend d'eux. »

Lee sortit une petite bouteille.

« Voulez-vous goûter à ceci ? Boisson chinoise. Ng-ka-py.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Brandy chinois. Boisson forte. En réalité, c'est un mélange de brandy et d'absinthe. C'est très fort. Cela adoucit le monde. »

Samuel but une gorgée.

« On dirait des pommes pourries.

– Oui, mais de bonnes pommes pourries. Mettez-en dans votre bouche, imprégnez-en votre langue et laissez descendre doucement à l'intérieur. »

Samuel prit une bonne gorgée et rejeta sa tête en arrière.

« Je vois ce que vous voulez dire. C'est vraiment bon.

– Voici des sandwiches, cornichons, fromage, et un pot de crème.

– Vous faites bien les choses.

– Oui. »

Samuel mordit dans un sandwich.

« J'avais au moins cinq cents questions à vous poser. J'aimerais vous poser la plus intéressante de toutes. Cela ne vous dérange pas ?

– Pas du tout. La seule chose que je vous demande est de ne pas parler ainsi lorsque d'autres gens m'écoutent. Cela ne ferait que les embarrasser, et, de toute façon, ils n'y croiraient pas.

– J'essaierai, dit Samuel. Si je me trompe, rappelez-vous que j'ai la réputation d'un comique. Il est difficile de couper un homme en son milieu et de ne se servir toujours que de la même moitié.

– Je crois pouvoir deviner votre question.

– Quelle est-elle ?

– Pourquoi suis-je satisfait d'être serviteur.

– Comment diable avez-vous deviné ?

– C'était la suite logique.

– Cette question vous déplaît-elle ?

– Pas venant de vous. Il n'y a de questions désagréables que celles qui sont teintées de condescendance. Je ne comprends pas pourquoi l'état de serviteur a mauvaise réputation. C'est le refuge du philosophe, la nourriture du paresseux, et, si elle est bien comprise, c'est une position de pouvoir et même d'amour. Je ne comprends pas pourquoi il n'y a pas plus de gens intelligents pour embrasser cette carrière, en apprendre les secrets et en tirer les bénéfices. Un bon serviteur est à l'abri, non pas derrière la bonté de son maître, mais derrière l'habitude et la paresse. Il est difficile pour un homme de faire sa cuisine ou de raccommoder ses chaussettes. Il préférera garder un mauvais domestique que d'en changer. Mais un bon – et j'en suis un excellent – peut diriger complètement la vie de son maître. Il peut lui dire ce qu'il doit penser, comment il doit agir, qui épouser, quand divorcer. Il peut le réduire à la terreur par l'habitude, lui offrir le bonheur et finalement être couché sur son testament. Si je l'avais voulu,

j'aurais pu voler, dépouiller et battre tous ceux pour lesquels j'ai travaillé, et m'en tirer avec des remerciements. Tout bien considéré, mon état ne me protège pas, mais c'est le devoir de mon maître de me défendre. Vous, vous devez travailler et affronter des soucis. Je travaille et affronte moins de soucis que vous. Et je suis un bon serviteur. Un mauvais ne travaille pas, ne s'inquiète de rien et est pourtant nourri, habillé et protégé. Je ne connais aucune profession qui soit autant embarrassée d'incompétents et où l'excellence soit si rare. »

Samuel était penché vers lui, écoutant intensément.

Lee continua :

« Quel soulagement cela va être de reparler pidgin !

– Nous sommes tout près de la maison. Pourquoi nous sommes-nous arrêtés ?

– Pour avoil temps pa'ler. Vous plêt palti'?

– Quoi ? Oh !… oui. Mais c'est une vie de solitude que la vôtre.

– C'est le seul inconvénient. J'ai pensé aller à San Francisco et ouvrir une petite boutique.

– Une blanchisserie ? Ou une épicerie ?

– Non. Il y a déjà trop de blanchisseries ou de restaurants chinois. J'avais pensé à une librairie. Cela me plairait et la concurrence ne serait pas grande. Mais il est probable que je ne le ferai pas. Un serviteur perd l'esprit d'initiative. »

Samuel et Adam, à cheval, visitèrent la terre. Comme chaque après-midi, le vent se leva et la poussière jaune s'éleva dans le ciel.

« C'est une belle terre, dit Samuel. Vraiment une belle terre.

– J'ai l'impression que le vent l'arrache, observa Adam.

– -Non. Elle ne fait que se déplacer. Ce que le vent vous prend se dépose chez les James et vous recevez ce qui vient de chez les Southeys.

– Je n'aime pas le vent. Il me rend nerveux.

– Personne ne l'aime. Il inquiète même les animaux. Je ne sais pas si vous avez remarqué, mais un peu plus haut dans la Vallée, on plante des coupe-vent d'eucalyptus. Ils viennent d'Australie. On dit que ces arbustes poussent de dix pieds par an. Pourquoi n'en plantez-vous pas quelques rangées pour essayer ? Avec le temps, ils pourront couper le vent et donneront un excellent bois à brûler.

– Bonne idée, dit Adam. Mais ce que je veux, c'est de l'eau. Ce vent pomperait toute l'eau que je trouverais… J'ai pensé que si je forais quelques puits et si j'irriguais, l'humus ne s'envolerait plus. Je pourrais essayer de planter des haricots. »

Samuel plissa les yeux pour les protéger du vent.

« J'essaierai de vous trouver de l'eau, dit-il. J'ai une petite pompe de mon invention qui l'aspirera très vite. Une éolienne coûte cher. Peut-être pourrai-je en fabriquer pour vous à bon prix.

– Bien, dit Adam. Si le vent travaille pour moi, il ne me dérangera plus

et si j'ai de l'eau, je pourrai planter de la luzerne.

– Le prix n'est pas intéressant.

– Ce n'est pas à cela que je pensais. Il y a quelques semaines, je suis allé faire un tour du côté de Greenfield et de Gonzalès. J'y ai rencontré des Suisses qui nourrissent leur petit troupeau de vaches laitières avec quatre récoltes de luzerne par an.

– J'en ai entendu parler. Ils ont fait venir leurs bêtes de Suisse. »

Le visage d'Adam était illuminé.

« Voilà ce que je veux faire : vendre le beurre et le fromage et donner le petit lait aux cochons.

– Vous allez enrichir la Vallée, dit Samuel. Vous êtes un homme d'avenir.

– Si je trouve de l'eau.

– Je vous en trouverai, s'il y en a. J'ai apporté ma baguette magique. »

Il caressa de la main une baguette fourchue attachée à sa selle.

Adam désigna sur sa gauche un grand espace plat couvert d'armoise naine.

« Regardez, dit-il. Trente-six arpents aussi unis qu'un plancher. Je les ai sondés. La couche d'humus a en moyenne trois pieds et demi. Sous le sable, le terreau est à portée d'un soc de charrue. Pouvez-vous y trouver de l'eau ?

– Je ne sais pas, dit Samuel. Je vais voir. »

Il descendit de cheval, tendit les rênes à Adam et détacha sa baguette. Puis il se mit lentement en marche, les bras tendus devant lui, tenant une des branches dans chaque main. Ses déplacements se faisaient en zigzag. Une fois il fronça les sourcils, recula de quelques pas, puis secoua la tète et repartit. Adam chevauchait à côté de lui, guidant l'autre cheval.

Adam gardait les yeux sur la baguette. Il la vit frémir, puis se tordre légèrement comme un poisson invisible tirant sur un scion. Le visage de Samuel était tendu. Il continua de marcher jusqu'au moment où l'extrémité de la baguette sembla violemment attirée vers le sol, luttant contre la poigne qui la retenait. Samuel tourna lentement en rond, cassa une branche d'armoise et la jeta sur le sol. Puis il sortit du cercle tracé, remit sa baguette en position et se dirigea vers le centre marque par la branche cassée. Comme il se rapprochait, l'extrémité de la baguette fut à nouveau attirée. Samuel soupira, sembla se détendre, et laissa tomber sa baguette sur le sol.

« Il y a de l'eau ici, dit-il. Et pas très profond. L'attirance était forte. Il y a beaucoup d'eau.

– Bien, dit Adam. Je vais vous montrer deux autres endroits. »

Samuel effeuilla une branche d'armoise et la planta dans le sol. Puis il la fendit au sommet et y inséra une petite tige pour servir de point de repère. Il piétina le sol tout autour du jalon pour le retrouver facilement.

Lors du second essai, à trois cents yards plus loin, la baguette sembla

littéralement s'arracher de ses mains.

« Il y a des tonnes d'eau », dit-il.

Le troisième essai n'eut pas de résultat. Après une heure et demie, la baguette n'avait pas frémi. Les deux hommes à cheval rentrèrent lentement vers la maison. L'air était doré, car la poussière jaune réfractait les rayons du soleil. Comme toujours, la violence du vent s'apaisait avec la fin du jour, mais il fallait quelquefois la moitié de la nuit pour que la poussière retombât sur le sol.

« Je savais que c'était une bonne terre, dit Samuel. Cela se voit à première vue. Mais je ne savais pas qu'elle était aussi bonne. Il doit y avoir une rivière souterraine qui vient des montagnes. Vous savez choisir une terre, Mr. Trask. »

Adam sourit.

« Nous avions une ferme dans le Connecticut. Depuis six générations nous en extrayions les pierres. Je savais à peine marcher que je ramassais déjà des pierres pour en faire des murs. Je croyais que toutes les fermes étaient semblables. Ici la terre me paraît étrange et je me sens presque coupable. Si l'on cherchait une pierre, il faudrait aller loin pour en trouver une.

– Le péché est chose curieuse, observa Samuel. Si un homme devait se dépouiller de tout ce qu'il possède, je crois qu'il ferait en sorte de conserver quelques petits péchés pour son propre tourment. Ce sont les dernières choses que nous abandonnons.

– C'est peut-être un bon moyen de rester humble devant la colère de Dieu.

– Sans doute l'humilité est-elle une bonne chose, dit Samuel, puisque rares sont les hommes qui n'en possèdent pas un peu. Mais on se demande en quoi réside sa valeur. À moins que l'on ne l'accepte comme une douleur agréable et très précieuse. La douleur… je me demande si on l'a jamais bien comprise.

– Parlez-moi de votre baguette, dit Adam. Comment agit-elle ? »

Samuel désigna du doigt la baguette fourchue attachée à sa selle.

« En réalité, je n'y crois pas. Et pourtant, elle fonctionne. (Il sourit à Adam.) Peut-être sais-je où se trouve l'eau, peut-être est-ce que je la sens. Certains ont le sens de l'orientation, d'autres ont le sens de l'eau. Supposez… appelons cela de l'humilité, ou un manque de foi en moi-même, que je me sente forcé d'employer des méthodes de sorcier pour amener à la surface ce que je sais exister avec certitude. Comprenez-vous ce que je veux dire ?

– -J'y repenserai », dit Adam.

Les chevaux marchaient à leur gré, la tête basse, le mors aux dents.

« Voulez-vous rester pour la nuit ? demanda Adam.

– Je le pourrais, mais il vaut mieux pas. Je n'ai pas prévenu Liza. Je ne veux pas qu'elle s'inquiète.

– -Elle sait où vous êtes ?

– Oui, mais je rentrerai ce soir. Peu importe l'heure. Si vous m'invitez à dîner, j'accepterai. Quand voulez-vous que je commence le forage ?

– Aussitôt que vous pourrez.

– Savez-vous que l'aquaphilie n'est pas bon marché ? Cinquante *cents* ou plus par pied, suivant ce que nous rencontrerons. Cela peut vous coûter cher.

– -J'ai de l'argent. Je veux de l'eau. Ecoutez, Mr. Hamilton…

– Appelez-moi Samuel.

– Ecoutez, Samuel, je veux faire de ma terre un jardin. Rappelez-vous que mon nom est Adam. Jusqu'ici je n'ai pas connu l'Eden, si ce n'est pour en être chassé.

– C'est là la meilleure raison que l'on puisse invoquer pour faire un jardin ! s'exclama Samuel. Et où sera le verger ? »

Adam répondit :

« Je ne veux pas de pommiers. Inutile d'aller au-devant des ennuis.

– Et qu'en dit votre Eve ? Elle a son mot à dire, rappelez-vous. Eve adore les pommes.

– Pas la mienne. (Les yeux d'Adam brillaient.) Vous ne connaissez pas mon Eve. Elle se réjouira de mon choix. Personne au monde ne peut soupçonner sa pureté.

– Elle est une rareté. Il n'y a pas de plus grand don. »

Ils approchaient de l'entrée du vallon où se cachait la maison Sanchez. Ils voyaient déjà les sommets verts et arrondis des grands chênes.

« Un don, dit doucement Adam. Vous ne pouvez savoir lequel. Ma vie était grise, Mr. Hamilton… Samuel. Non qu'elle fût mauvaise comparée à d'autres vies, mais elle n'était rien. Je ne sais pas pourquoi je vous confie cela.

– Peut-être parce que j'aime écouter.

– Ma mère est morte bien avant que j'ai des souvenirs ; ma belle-mère était une femme pleine de qualités, mais malade. Mon père était un homme sévère. Peut-être un grand homme…

– Et vous ne pouviez pas l'aimer.

– J'éprouvais pour lui ce que l'on ressent à l'église, mais sans une once de peur. »

Samuel acquiesça.

« Je sais. C'est ce que recherchent certains hommes. (Il sourit.) J'ai toujours demandé un autre amour. Liza dit que c'est une de mes faiblesses.

– Mon père m'a enrôlé dans l'armée. Je suis allé dans l'Ouest contre les Indiens.

– Vous me l'avez dit, mais vous ne pensez pas comme un militaire.

– Je n'en étais pas un. Je crois que je vous raconte ma vie.

– C'est que vous le voulez. Il y a toujours une raison.

– Un soldat doit vouloir faire ce qu'on lui commande.

Ou tout au moins, il ne doit pas aller contre. Je ne trouvais pas de raisons assez bonnes pour tuer des hommes et des femmes et je ne comprenais pas ces raisons lorsque l'on nous les expliquait. »

Ils chevauchèrent un moment en silence, puis Adam reprit :

« Je suis sorti de l'armée en me traînant comme pour m'arracher à un bourbier. J'ai erré longtemps avant de rentrer chez moi, un endroit que je me rappelais mais que je n'aimais pas.

– Et votre père ?

– Il est mort. Et la maison n'était qu'un endroit où s'asseoir, où travailler en attendant la mort, comme on attend une fête terrible.

– Êtes-vous fils unique ?

– Non. J'ai un frère.

– Où est-il ? Attend-il la fête ?

– Oui. C'est exactement cela. Alors Cathy est venue. Peut-être vous raconterai-je, un jour que vous voudrez entendre.

– Je veux entendre, dit Samuel. Je me nourris d'histoires comme de raisin.

– Il émanait d'elle une sorte de lumière. Et tout a changé de couleur. Le monde s'est ouvert et il faisait bon s'éveiller. Il n'y avait plus de limites. Et les gens étaient bons et beaux. Je n'avais plus peur.

– Je reconnais cela, dit Samuel. C'est une vieille connaissance. Sans jamais mourir tout à fait, elle s'éloigne parfois, à moins que ce ne soit vous. Oui, je la reconnais, et mêmes yeux, nez, bouche et cheveux.

– Et tout cela est venu d'une petite fille blessée.

– Et pas de vous-même ?

– Oh ! Non. Cela serait venu plus tôt. Non, Cathy l'a apporté et le nourrit d'elle-même. Voilà pourquoi je veux de l'eau. Il faut que je paie pour ce que j'ai reçu. Je vais faire un jardin si beau qu'elle pourra y vivre et y répandre sa lumière. »

Samuel avala sa salive à plusieurs reprises. Lorsqu'il parla, sa voix semblait cassée.

« Je vois où est mon devoir, dit-il. Je dois l'accomplir, si je suis un homme, si je suis votre ami.

– Que voulez-vous dire ? »

Samuel ajouta avec ironie :

« Il est de mon devoir d'arracher cette chose qui vit en vous, de lui écraser le visage, de la planter devant vous et de la recouvrir de chaux vive pour qu'elle ne rayonne plus. (Sa voix s'enfla, véhémente.) Je devrais vous la présenter telle qu'elle est : suintant le fumier, dangereuse et sale. Je devrais vous conseiller de la scruter jusqu'à ce que vous voyiez combien elle est laide en réalité. Je devrais vous mettre en garde contre l'infidélité et vous donner des exemples. Je devrais vous tendre le mouchoir d'Othello. Oh ! Je sais que je le devrais ! Et je devrais remettre d'aplomb vos pensées déséquilibrées et vous montrer que cet enthousiasme est gris

comme le plomb et pourri comme une bête morte. Si j'accomplissais mon devoir, je vous rendrais à votre ancienne et triste vie et m'en féliciterais.

– Vous plaisantez ? Peut-être n'aurais-je pas dû…

– Un de mes amis, un jour, a accompli son devoir envers moi. Mais je suis un faux ami. Vous possédez une belle chose, préservez-la, brûlez avec elle. Et je vous forerai des puits, même si je dois pousser ma sonde jusqu'au centre obscur de la terre. Je ferai sortir l'eau comme le jus d'un fruit. »

Ils chevauchèrent sous les grands chênes en direction de la maison. Adam dit :

« La voici, assise dehors. (Il cria) : Cathy, il y a de l'eau, beaucoup d'eau. (Puis d'une voix émue, il ajouta pour Samuel) : Saviez-vous qu'elle attendait un bébé ?

– Même de si loin, elle paraît très belle », répondit Samuel.

La journée avait été chaude. Le soleil s'apprêtait à disparaître derrière les crêtes. Lee mit le couvert sous un chêne, allant de l'arbre à la cuisine, apportant les viandes froides, les cornichons, la salade de pommes de terre, un gâteau à la noix de coco et une tarte aux pêches. Au centre de la table, il posa un grand pot de grès plein de lait.

Adam et Samuel revinrent de la fontaine, le visage et les cheveux brillants d'eau, et la barbe de Samuel frisait après le savonnage. Ils restèrent debout devant la table à tréteaux et attendirent Cathy.

Elle arriva lentement, posant précautionneusement les pieds, comme si elle avait peur de tomber. Une jupe plissée et un tablier dissimulaient, dans une certaine mesure, son ventre gonflé. Son visage était calme et enfantin et ses mains étaient croisées sur son ventre. C'est seulement en arrivant à la table qu'elle leva les yeux et regarda Samuel puis Adam.

Adam lui présenta sa chaise.

« Tu ne connais pas encore Mr. Hamilton, chérie. »

Elle tendit la main.

« Comment allez-vous ? »

Samuel l'avait observée et la trouvait belle.

« Heureux de vous connaître. Vous allez bien, j'espère ?

– Oh ! Oui, très bien. »

Les hommes s'assirent.

« Pour elle, chaque repas est une cérémonie qu'elle honore ou non de sa présence, dit Adam.

– -Ne dis pas cela. Ce n'est pas vrai.

– Vous ne trouvez pas qu'il y a un air de fête ce soir, Samuel ?

– C'est vrai. Et je suis toujours prêt à participer à une fête. Quant à mes enfants, ils sont encore pires. Tom, mon garçon, voulait venir aujourd'hui. Il est resté à ronger son frein à la ferme. »

Samuel se rendit soudain compte qu'il parlait pour empêcher le silence de tomber sur eux. Il s'arrêta et le silence les enveloppa. Cathy regardait

son assiette en mangeant sa tranche de rôti de mouton. Elle ne levait la tête que lorsqu'elle introduisait une bouchée entre ses petites dents pointues. Dans ses yeux grands ouverts, il n'y avait rien. Samuel frissonna.

« Il fait froid, n'est-ce pas ? demanda Adam.

– Froid ? Non. Un ange passe.

– Je sais ce que vous voulez dire. »

Le silence retomba. Samuel attendit qu'une phrase fût lancée, mais il savait d'avance qu'il n'en serait rien.

« Aimez-vous notre Vallée, Mrs. Trask ?

– Pardon ? Oh ! Oui.

– Si je ne suis pas indiscret, pour quand attendez-vous votre bébé ?

– Six semaines environ, répondit Adam. Ma femme est de celles qui ne parlent pas beaucoup.

– Un silence peut être révélateur », dit Samuel. Et il vit les yeux de Cathy se lever puis s'abaisser et il lui sembla que la cicatrice qu'elle avait au front s'assombrissait. Quelque chose l'avait touchée, comme lorsque l'on effleure un cheval de la mèche du fouet. Samuel ne comprenait pas ce qui avait pu la piquer. Il était la proie d'une tension comparable à celle qui précède la torsion de la baguette de coudrier. Il sentait quelque chose d'étrange et de prisonnier. Il tourna les yeux vers Adam il fixait sa femme d'un regard profond. Ce qui était étrange ne l'était pas pour Adam. Son visage reflétait le bonheur.

Cathy mâchait un morceau de viande avec ses incisives. Samuel n'avait jamais vu mâcher de la sorte. Après avoir avalé, elle se léchait le pourtour des lèvres. Dans la tête de Samuel, une phrase sonnait à coups redoublés : « Il y a quelque chose, quelque chose que je ne puis trouver. Quelque chose qui ne va pas. » Et le silence enveloppa les dîneurs.

Il entendit un glissement derrière lui. Il se retourna. Lee posa une théière sur la table et repartit silencieusement.

Samuel recommença à parler pour repousser le silence. Il raconta comment il était arrivé dans la Vallée, venant tout droit d'Irlande, mais, au bout de quelques mots, ni Cathy ni Adam ne l'écoutaient plus. Pour s'en assurer, il utilisa le moyen qu'il employait avec ses enfants lorsque, après l'avoir supplié de leur lire une histoire, ils s'arrêtaient de l'interrompre. Il lança deux phrases qui ne voulaient rien dire. Il n'y eut aucune réaction. Il abandonna.

Il se hâta de manger, but son thé brûlant et plia sa serviette.

« Madame, si vous m'excusez, je vais rentrer chez moi. Merci de votre hospitalité.

– Bonne nuit », dit-elle.

Adam se leva d'un bond. Il semblait arraché à un rêve.

« Ne partez pas maintenant. J'espérais que vous passeriez la nuit ici.

– Non, merci. Je ne peux pas. Et puis la route n'est pas longue. Je pense que la lune m'éclairera.

– Quand commencerez-vous le forage ?

– Il faut que je prépare mes forets, que je les aiguise et que je mette tout en ordre avant mon départ. Dans quelques jours, mon fils arrivera avec le matériel. »

Adam renaissait à la vie.

« Faites vite, dit-il. Cathy, nous allons avoir le plus beau jardin du monde. On ne pourra pas en trouver de plus beau. »

Samuel détourna rapidement son regard vers Cathy. Son visage restait immobile. Ses yeux étaient froids et sa petite bouche relevée ne formait qu'une ligne.

« Ce sera très joli », dit-elle.

En l'espace d'une seconde, Samuel eut envie de faire ou de dire quelque chose pour l'attirer hors du monde où elle était réfugiée. Il frissonna à nouveau.

« Un autre ange ? demanda Adam.

– Oui, un autre. »

Le crépuscule tombait et déjà les silhouettes des arbres étaient noires sur le fond du ciel.

« Bonsoir.

– Je vais aller avec vous.

– Non, restez avec votre femme. Vous n'avez pas fini de dîner.

– Mais je…

– Restez assis. Je saurai retrouver mon cheval. Si je n'y arrive pas, j'en volerai un des vôtres. (Samuel repoussa aimablement Adam vers sa chaise.) Bonsoir. Bonsoir, madame. »

Il se dirigea rapidement vers la grange.

Doxology, le vieux cheval aux sabots plats, mangeait dédaigneusement du bout des lèvres le foin disposé dans sa mangeoire. La chaîne cliquetait contre le bois. Samuel décrocha sa selle pendue à un gros clou et la lança sur le large dos. Il était en train de serrer la sous-ventrière lorsqu'il entendit un léger glissement derrière lui. Il se retourna et vit la silhouette de Lee qui se découpait sur la lumière mourante.

« Quand revenez-vous ? demanda doucement le Chinois.

– Je ne sais pas. Quelques jours. Une semaine. Lee, qu'y a-t-il ?

– Où cela ?

– Par Dieu, je me sens mal à l'aise. Que se passe-t-il ici ?

– Que voulez-vous dire ?

– Vous le savez très bien.

– Selviteu'chinois tlavailler. Pas entendle. Pas pa'ler.

– Oui. Je crois que vous avez raison. Je regrette de vous avoir demandé. Ce n'est pas bien élevé. »

Il se retourna, glissa le mors dans la bouche de Dox et passa entre les oreilles la bride qui retenait les œillères. Il décrocha la chaîne et la laissa retomber dans la mangeoire.

« Bonsoir, Lee, dit-il.

– Mr. Hamilton ?

– Oui.

– Avez-vous besoin d'un cuisinier ?

– Je n'ai pas les moyens.

– Je ne vous prendrais pas cher.

– Liza vous tuerait. Pourquoi ? Vous voulez partir ?

– Je voulais savoir. Bonsoir. »

Adam et Cathy étaient assis sous l'arbre dans le soir qui tombait.

« C'est un brave homme, dit Adam. Il me plaît. Je voudrais pouvoir le persuader de venir s'installer ici et de diriger l'exploitation. Quelque chose comme un surintendant. »

Cathy répondit :

« Il a sa maison et sa famille.

– Oui, je sais. Mais sa terre est la plus pauvre que l'on ait jamais vue. Il gagnerait plus en travaillant chez moi. Je lui demanderai. Il faut du temps pour s'habituer à un nouveau pays. C'est comme si l'on naissait à nouveau et qu'il faille tout réapprendre. Là-bas, je savais d'où viendrait la pluie. Ici, c'est différent. Là-bas, je sentais quand soufflerait le vent et quand il ferait froid. Mais j'apprendrai. Il faut du temps. Te sens-tu bien, Cathy ?

– Oui.

– Un jour – et il est proche – tout le vallon sera vert de luzerne. Tu la verras des grandes fenêtres de la maison. Je planterai des rangées d'eucalyptus. Je vais envoyer chercher des graines et des plants et faire de chez moi une sorte de ferme expérimentale. Je pourrais essayer de planter du lichee chinois. Je me demande s'il prendrait ici. Je peux toujours essayer. Lee me conseillera. Lorsque le bébé sera né, nous parcourrons toute la plantation à cheval. Tu ne l'as pas encore vue. T'ai-je dit que Mr. Hamilton allait installer des moulins à vent ? Nous les verrons tourner devant nous. (Il allongea les jambes sous la table.) Lee devrait apporter les bougies. Je me demande ce qu'il fait. »

Cathy articula très lentement :

« Adam, je ne voulais pas venir. Je ne resterai pas ici. Dès que je pourrai, je m'en irai.

– Ne dis pas de bêtises. (Il rit.) Tu es comme un enfant qui quitte ses parents pour la première fois. Tu es comme moi. Lorsque je suis entré dans l'armée, j'ai cru mourir de tristesse. Mais j'ai repris le dessus. Tout le monde reprend le dessus. Alors, ne dis pas de bêtises.

– Ce ne sont pas des bêtises.

– Je t'en prie, ne dis rien. Lorsque le bébé sera né, tout changera. Tu verras, tu verras. »

Il croisa les mains derrière la tête et leva les yeux vers le ciel. À travers les branches des arbres, il distinguait la lumière pâle des étoiles.

Chapitre XVI

La nuit était si claire que les collines semblaient taillées dans la même matière que les rayons de la lune. Samuel Hamilton chevauchait dans un paysage silencieux, dépourvu d'air, mort. Les ombres étaient noires sans demi-teintes et les clartés, blanches, sans couleur. Çà et là, Samuel surprenait l'activité secrète des animaux nocturnes : le daim qui broute toute la nuit quand la lune est claire et qui dort dans les broussailles pendant le jour ; les lapins, les rats des champs et toutes les autres petites bêtes chassées dans la journée, glissaient, sautaient, se faufilaient ou se figeaient dans des attitudes qui les faisaient ressembler à des pierres ou à de petits arbustes, quand l'oreille ou le nez décelaient un danger ; les pillards étaient au travail : la longue belette qui se coule comme une vague marron clair ; le chat sauvage ramassé le long du sol, presque invisible, sauf quand ses yeux jaunes reflètent la lumière et étincellent ; le renard flairant avec son nez pointu, à la recherche d'un repas sanglant ; les ratons laveurs tapotant l'eau de leurs pattes, parlant grenouille. Les coyotes erraient le long des sentiers et, tourmentés par un chagrin joyeux, levaient la tête et hurlaient leur amour à leur déesse la lune dans un sanglotant éclat de rire. Et, au-dessus de ce monde d'ombre, volaient les chouettes, dessinant une traînée de peur obscure sur le sol. Le vent de l'après-midi était tombé et seule une petite brise soupirante naissait des terres froides, attirée par les collines chaudes.

Le bruit lourd et irrégulier des sabots de Doxology imposait le silence à la gent nocturne bien après son passage. La barbe de Samuel brillait et sa chevelure était gonflée. Il avait posé son chapeau noir sur le pommeau de sa selle. Un malaise le tenait à l'estomac, une appréhension qui ressemblait à un début de cauchemar. C'était un *weltschmerz,* que nous avons transformé en *welshrats.* Ce mot dit la tristesse du monde qui emplit l'âme comme un gaz et en prend si bien possession que l'on a beau chercher ce qui fait mal, on ne le trouve pas.

Samuel fouilla sa mémoire. Il revit la belle ferme et ses promesses d'eau. Rien de blessant là-dedans, à moins qu'il n'abritât une jalousie cachée. Il s'interrogea et ne trouva chez lui nulle trace de jalousie. Il se remémora alors le rêve d'Adam et son jardin d'Eden, son adoration pour Cathy. Rien non plus, à moins… à moins qu'au fond de lui il nourrît une

amertume secrète et que la vieille blessure ne se fût pas cicatrisée. Mais cela faisait si longtemps qu'il avait oublié la douleur. Le souvenir en était chaud et doux, maintenant que tout était fini. Ses reins et ses cuisses avaient oublié le désir.

Tout en chevauchant à travers la lumière et l'ombre, il continuait à chercher. Quand les animaux rongeurs avaient-ils commencé de grouiller dans sa poitrine ? C'est alors qu'il trouva. C'était Cathy, la jolie, la petite, la délicate Cathy. Oui, mais encore ? Elle était silencieuse. Beaucoup de femmes le sont. Qu'était-ce alors ? D'où venait le mal ? Il avait ressenti une tension comparable à celle qui précède la découverte de l'eau. Il se rappela ses frissons, le passage des anges. Désormais, il avait épinglé le temps, l'endroit et l'acteur. C'était venu pendant le dîner, c'était venu de Cathy.

Il évoqua son image et il observa les yeux grands ouverts, les narines délicates, la bouche jolie mais trop petite à son goût, le petit menton ferme, puis il revint aux yeux. Etaient-ils froids ? Étaient-ce ses yeux ? Il en revenait toujours à ce point. Les yeux de Cathy n'étaient pas habités. Ils ne communiquaient rien. Derrière eux il n'y avait rien de familier. Ce n'étaient pas des yeux humains. Ils lui rappelaient quelque chose. Mais qu'était-ce ? Un souvenir ? Une image ? Il alla loin dans sa mémoire et, soudain, elle revécut.

L'image jaillit du fond des années avec ses couleurs, ses cris et ses sensations compactes, intactes. Il se vit tout petit garçon, si petit qu'il devait se lever sur la pointe des pieds pour atteindre la main de son père. Les pavés de Londonderry le faisaient trébucher. C'était la seule grande ville qu'il ait vue. On le poussait, on s'amusait. C'était une fête, avec ses théâtres de marionnettes, ses étalages de légumes, ses chevaux et ses moutons présentés dans la rue pour la vente, et ses marchands de babioles aux couleurs brillantes, babioles désirables et qu'il obtiendrait peut-être puisque son père était de bonne humeur.

C'est alors que la foule s'engouffra dans une rue étroite, comme des débris entraînés par le courant. Les poitrines pressaient les dos et on marchait en levant haut les pieds. La ruelle débouchait dans une place et, sur le mur gris d'une maison, se découpait la haute structure d'une potence d'où pendait un nœud coulant.

Samuel et son père furent emportés, bousculés par le flot, poussés au plus près. Il entendait encore son père dire : « Ce n'est pas pour un enfant. Ce n'est pour personne, mais encore moins pour un enfant. » Son père lutta pour se retourner, pour se forcer un chemin dans la foule. « Laissez-nous sortir, j'ai un enfant. »

Le flot était anonyme et poussait sans passion. Samuel leva la tête. Un groupe d'hommes habillés et coiffés de noir avait gravi la haute plate-forme et entourait un homme aux cheveux dorés, habillé d'un pantalon noir et d'une chemise bleu clair, ouverte sur la gorge. Samuel et son père étaient si près que l'enfant devait lever la tête pour voir.

L'homme doré semblait ne pas avoir de bras. Il regarda la foule, puis son regard s'abaissa et fixa Samuel. L'image était claire, en pleine lumière, parfaite. Les yeux de l'homme n'avaient pas de profondeur. Ils n'étaient pas comme les autres yeux. Ce n'étaient pas les yeux d'un homme.

Soudain l'agitation crût sur la plate-forme et le père de Samuel posa ses deux mains sur la tête de l'enfant. Les paumes couvrirent ses oreilles et les doigts se rejoignirent sur sa nuque. Puis les mains, de tout leur poids, s'appuyèrent sur sa tête et son visage fut collé contre le manteau des dimanches de son père. Il essaya de lutter mais il ne put dégager sa tête. Il ne distinguait qu'une bande de lumière et un murmure assourdi. Il entendait des battements de cœur. Puis, les mains qui le maintenaient se contractèrent, son père s'arrêta de respirer et son corps se mit à trembler.

Il y avait encore une autre image. Il en rassembla les fragments et l'examina au-dessus de la tête de son cheval : une table usée dans un *pub,* des rires, des éclats de voix. Un pot d'étain plein de bière était devant son père et devant lui une tasse de lait chaud aromatisé à la cannelle. Les lèvres de son père étaient curieusement bleues et il y avait des larmes dans ses yeux.

« Je ne t'aurais pas emmené si j'avais su. Ce n'est pas un spectacle pour un homme et encore moins pour un petit garçon.

Je n'ai rien vu, rétorqua Samuel. Tu m'as tenu la tête en bas.

Je m'en félicite.

– Qu'est-ce qu'il y avait ?

– Autant te le dire. On tuait un méchant homme.

– C'était l'homme doré ?

– Oui, mais n'en éprouve pas de chagrin. Il devait mourir non pas une, mais beaucoup de fois. Il avait commis des choses affreuses, des choses comme seul un monstre peut en imaginer. Et ce n'est pas qu'on l'ait pendu qui me peine, mais que ce soit l'occasion d'une fête, lorsque l'on devrait pendre un homme secrètement, dans le noir.

J'ai vu l'homme doré. Il m'a regardé.

Rien que pour cela, je suis heureux qu'il ne soit plus.

Qu'avait-il fait ?

Je ne veux pas que tu aies de cauchemars.

Il avait des yeux étranges, l'homme doré. Ils ressemblaient à des yeux de chèvre.

– Bois ton lait sucré et je te donnerai un bâton avec des rubans et un long sifflet qui ressemble à de l'argent.

– Et la boîte brillante avec une image dedans ?

– Cela aussi. Bois ton lait et ne demande plus rien. »

Telle était l'image arrachée au passé poussiéreux.

Doxology gravissait la dernière montée avant le creux où se dressait la maison et ses gros sabots butaient contre les pierres.

« C'étaient les yeux, à n'en pas douter, pensait Samuel. Deux fois

seulement dans ma vie j'ai vu des yeux comme ceux-là. Des yeux inhumains. » Et il se dit : « Ce sont les fantasmagories de la nuit ! Quel rapport peut-il y avoir entre l'homme doré que l'on a pendu il y a si longtemps et la douce petite femme grosse ? Liza a raison. Un jour mon imagination me conduira en enfer. Il faut que je me débarrasse de cette pensée stupide ou bien je serai tout le temps à chercher le diable dans cette enfant. Voilà comment on se fait prendre au piège. Penses-y un bon coup et oublie-le. Il ne s'agit que d'une ressemblance de forme et de couleur. Pourtant non, ce n'est pas cela. Il s'agit d'un regard et ni la forme ni la couleur n'ont rien à y voir. Mais alors, pourquoi un regard est-il mauvais ? Peut-être un tel regard pourrait-il habiter le visage d'un saint ? Maintenant, débarrasse-toi de tout ce romanesque… pour toujours. » Il frissonna. « Il va falloir que j'installe des barreaux un peu partout pour empêcher les anges de passer. »

Alors Samuel Hamilton résolut de vouer tous ses efforts à la création du Paradis de la Vallée pour racheter son péché.

Liza Hamilton, les pommettes cuisantes, arpentait sa cuisine comme un fauve en cage. Un feu de chêne ronflait dans le four à pain. La pâte levait dans les paniers. Liza s'était levée avant l'aube, comme toujours. C'était commettre un péché que de rester au lit après l'aurore ou se promener après le crépuscule. Une seule personne au monde pouvait impunément rester allongée entre ses draps après l'aurore, et cette personne était le dernier né de Liza, Joe.

Seuls Tom et Joe habitaient désormais la ferme. Tom, large et rouge, qui soignait déjà une fine moustache naissante, était assis à la table de la cuisine, les manches boutonnées comme on le lui avait enseigné. Liza versa de petits tas de pâte à beignets sur une pierre plate. Des volcans se formèrent en sifflant. Les gâteaux avaient une couleur brune plus foncée sur les bords. La cuisine embaumait.

Samuel entra, venant de la cour où il était allé se laver. Son visage et sa barbe ruisselaient d'eau et il déroula les manches de sa chemise et les boutonna avant d'entrer dans la cuisine. Des manches relevées à table n'étaient pas acceptées par Mrs. Hamilton. Elles indiquaient une ignorance ou un mépris des lois du savoir-vivre.

« Je suis en retard, maman », dit Samuel.

Elle ne se retourna pas pour le regarder. Sa spatule se déplaça avec la rapidité d'un serpent qui attaque et les petites boules de pâte retournées grésillèrent sur la pierre chaude.

« Quelle heure était-il lorsque tu es rentré ? demanda-t-elle.

– Oh ! Il était tard, tard. Près de onze heures. Je n'ai pas regardé, de peur de te réveiller.

– Je ne me suis pas réveillée, ronchonna Liza. Peut-être trouves-tu qu'il est bon pour la santé de vagabonder toute la nuit. Mais le Seigneur aura son mot à dire. »

Il était bien connu que Liza Hamilton et le Seigneur avaient des vues similaires sur presque tous les sujets. Elle se retourna, fit un geste rapide, et une assiette de gâteaux chauds et croquants se trouva entre les mains de Tom.

« À quoi ressemble la terre des Sanchez, maintenant ? » demanda-t-elle.

Samuel se dirigea vers sa femme, se pencha vers elle et embrassa sa pommette rouge.

« Bonjour, maman. Donne-moi ta bénédiction.

– Sois béni », répondit mécaniquement Liza.

Samuel s'assit à table et dit :

« Sois béni, Tom. Eh bien, Mr. Trask fait de grands changements. Il remet en état la vieille maison pour y vivre. »

Liza se retourna d'un mouvement brusque.

« La maison où les vaches et les cochons ont couché pendant des années ?

– Oh ! Les planchers ont été grattés et les fenêtres changées. Tout est neuf et repeint.

– Ils n'enlèveront jamais l'odeur de cochon, dit fermement Liza. La puanteur du cochon résiste à tout.

– Je t'assure que je suis entré à l'intérieur et que je n'ai rien senti, sinon la peinture.

– Lorsque la peinture sera sèche, le cochon ressortira.

– Il a un jardin où coule un ruisseau et il a préparé un endroit pour les fleurs, des roses, et il a fait venir des arbustes de Boston.

– Je ne sais pas de quel œil le Seigneur voit un tel gâchis, dit-elle en ronchonnant. Mais je n'ai rien à redire contre les roses.

– Il a dit qu'il essaierait de me donner quelques boutures », dit Samuel.

Tom termina ses gâteaux et tourna son café.

« Quel genre d'homme est-ce, papa ?

– Je crois que c'est un homme de valeur. Il a la langue bien pendue et l'esprit alerte. Il se laisse aller à rêver…

– Ecoutez-moi l'hôpital qui se moque de la charité ! interrompit Liza.

– Je sais, maman, je sais. Mais n'as-tu jamais compris que mes rêves remplaçaient quelque chose que je n'ai pas ? Mr. Trask peut se permettre de rêver. Il le réalisera avec ses dollars. Il veut faire de sa terre un jardin et il y arrivera.

– Comment est sa femme ? demanda Liza.

– Elle est très jeune et très jolie. Elle est calme et parle peu. Bientôt elle va avoir son premier bébé.

– Je le sais, dit Liza. Quel est son nom de jeune fille ?

– Je ne sais pas.

– D'où vient-elle ?

– Je ne sais pas. »

Liza posa une assiette de gâteaux chauds devant Samuel, versa du café

dans sa tasse et remplit celle de Tom.

« Qu'as-tu appris, alors ? Comment s'habille-t-elle ?

– Mais très bien. Une robe bleue avec un petit manteau rose cintré à la taille.

– Ça, tu le remarques ! Peux-tu me dire si c'était de la confection ou du sur mesure ?

– Oh ! De la confection.

– Tu n'en sais rien du tout, affirma Liza. Tu as bien cru que le costume de voyage que Dessie s'était fait pour aller à San José était de la confection.

– Dessie est très habile, dit Samuel. Elle ferait chanter une aiguille. »

Tom dit :

« Dessie va peut-être ouvrir un magasin de couture à Salinas.

– Elle me l'a dit, répondit Samuel. Elle aura certainement du succès.

– Salinas ? (Liza posa ses mains sur ses hanches.) Dessie ne m'a rien dit du tout.

– Je crois que nous avons trahi notre petite chérie, dit Samuel. Elle voulait faire une surprise à sa mère et nous avons tout gâché, comme une pierre dans une eau tranquille.

– Elle aurait pu me le dire, continua Liza. Je n'aime pas les surprises. Bon. Continue. Que faisait-elle ?

– Qui ?

– Mrs. Trask évidemment.

– Ce qu'elle faisait ? Mais elle était assise. Assise sur une chaise sous un chêne. Elle va bientôt accoucher.

– Ses mains, Samuel, ses mains. Qu'est-ce qu'elle faisait avec ses mains ? »

Samuel fouilla sa mémoire.

« Rien, il me semble. Je me rappelle. Elle a de petites mains et elle les avait croisées sur ses genoux. »

Liza renifla.

« Elle ne cousait pas ? Elle ne reprisait pas ? Elle ne tricotait pas ?

– Non, maman.

– Je ne sais pas si c'est très bon pour toi d'aller là bas. La richesse et l'oisiveté sont les outils du Malin et tu es une matière friable. »

Samuel leva la tête et rit de plaisir. Quelquefois, sa femme le mettait en joie, mais il ne pouvait pas lui dire pourquoi.

« C'est justement parce qu'il est riche que je vais là-bas, Liza. Je voulais te le dire après le petit déjeuner pour que tu aies le temps de m'écouter. Il veut que je lui fore quatre ou cinq puits et que je lui installe des moulins à vent, et peut-être des réservoirs.

– As-tu tout discuté ? Est-ce que ce sera un moulin à vent actionné par l'eau ? Est-ce qu'il te paiera ou est-ce que tu reviendras en t'excusant comme d'habitude ? « Il « me paiera quand sa moisson aura poussé, imita-

t-elle.

« Il me paiera quand son oncle millionnaire sera mort. » Je sais par expérience, Samuel, que si l'on ne te paie pas tout de suite, on ne te paie jamais. Avec tout ce que l'on te doit, nous pourrions acheter une ferme au fond de la Vallée.

– Adam Trask paiera, dit Samuel. Il est à son aise. Son père lui a laissé une fortune. C'est tout un hiver de travail, maman. Nous mettrons quelque chose de côté et nous aurons un vrai Noël. Il me paiera cinquante *cents* du pied, plus les moulins à vent. Je peux tout fabriquer ici, sauf les revêtements. J'aurai besoin des garçons pour m'aider. J'emmènerai Tom et Joe.

– Joe n'ira pas, dit-elle. Tu sais combien il est délicat.

– Je pense qu'il pourrait se débarrasser d'une partie de sa délicatesse. On peut mourir de faim, délicatement.

– Joe n'ira pas, trancha-t-elle. Et qui s'occupera de la ferme pendant que Tom et toi serez partis ?

– Je pensais que je pourrais demander à George de revenir. Son travail de bureau à King City ne lui plaît pas.

: – Peut-être qu'il ne lui plaît pas, mais pour huit dollars la semaine, on ne fait pas toujours ce que l'on veut.

– Maman, supplia Samuel. C'est notre chance ou jamais d'ouvrir un compte à la banque nationale. Ne jette pas le poids de ta langue sur le chemin de la fortune. Je t'en prie, maman. »

Elle grommela toute la matinée pendant que Tom et Samuel s'occupaient du matériel de forage, aiguisaient les sondes, dessinaient des croquis de moulins à vent révolutionnaires, et dressaient des plans de réservoirs. Au milieu de la matinée, Joe vint se joindre à eux et il fut si fasciné qu'il demanda à Samuel de l'emmener. Samuel répondit :

« Je regrette, mais je ne peux pas, Joe. Ta mère a besoin de toi ici.

– -Mais je voudrais y aller, papa. L'année prochaine, je rentre au collège de Palo Alto, c'est encore plus loin, laisse-moi venir avec toi. Je travaillerai dur.

– Je suis sûr que tu travaillerais si tu venais, mais je suis contre. Et quand tu en parleras à ta mère, je te serais tout à fait reconnaissant de glisser dans la conversation que je suis contre. Tu pourrais même lui laisser entendre que j'ai refusé de t'emmener. »

Joe sourit et Tom éclata de rire.

« Est-ce que tu veux que maman te persuade d'emmener Joe ? » demanda Tom.

Samuel fronça les sourcils et regarda ses fils.

« Je suis un homme avec des idées de fer, dit-il. Lorsque j'ai pris une décision, rien ne peut me faire revenir. J'ai considéré toutes les faces du problème et mon dernier mot est : Joe ne viendra pas. Vous ne voudriez pas me faire mentir ?

– Je vais aller parler tout de suite à maman, dit Joe.

– Doucement, fiston. Doucement, lui rappela Samuel. Sers-toi de ta tête. Laisse-la faire tout le travail. Pendant ce temps-là, je reconsidérerai ma décision. »

Deux jours plus tard, la grande charrette s'éloignait, chargée de bois de charpente et d'outils. Tom conduisait les quatre chevaux et, assis à côté de lui, Samuel et Joe balançaient leurs jambes.

Chapitre XVII

Lorsque j'ai dit que Cathy était un monstre, il me semblait qu'il en était ainsi. Maintenant que je me suis penché sur les petits caractères alignés qui racontent son histoire et que j'ai relu toutes les notes aux bas des pages, je me demande si c'était vrai. Comme nous ne savons pas ce qu'elle voulait, nous ne saurons jamais si elle l'a obtenu ou non. Et si, plutôt que d'aller vers quelque chose, elle fuyait devant, nous ignorons si elle lui a échappé. Qui sait si elle n'a pas essayé de dire ce qu'elle était à quelqu'un ou à tous et si elle n'a pas failli parce qu'elle ne connaissait pas notre langage ? Peut-être sa vie fut-elle son langage, avec sa syntaxe, ses beautés, mais indéchiffrable. Il est facile de dire qu'elle était mauvaise. Mais cela ne signifie pas grand-chose si nous ne savons pas pourquoi.

J'ai dessiné le portrait de Cathy, attendant calmement la fin de sa grossesse, vivant dans une ferme qu'elle n'aimait pas, avec un homme qu'elle n'aimait pas.

Elle était assise dans un fauteuil sous un chêne, les mains croisées sur le ventre. Elle devenait très grosse, anormalement grosse, bien que la mode fût aux bébés énormes et que les livres supplémentaires fussent un sujet de fierté. Elle était déformée ; son ventre tendu, lourd, lui interdisait la position debout sans le soutien de ses mains. Mais l'enflure était localisée. Les épaules, le cou, les bras, les mains, le visage n'étaient pas affectés et restaient minces comme ceux d'une fillette. Ses seins ne grossissaient pas et les pointes ne brunissaient pas. Les glandes mammaires ne travaillaient pas. Rien ne se préparait à nourrir le nouveau venu. Lorsqu'elle était assise derrière une table, il était impossible de voir qu'elle était enceinte.

À cette époque, il n'y avait pas d'auscultation prénatale, pas d'examen du sang, pas de fortifiant à base de calcium. À chaque enfant, la mère perdait une dent. C'était la loi. Il arrivait qu'une femme eût d'étranges envies, sales parfois, et on disait que c'était le tribut au péché originel qu'Eve continuait de payer.

Comparées à certaines, les envies de Cathy était simples. Les charpentiers qui réparaient la vieille maison se plaignaient de ne jamais retrouver les bâtons de craie avec lesquels ils faisaient leurs marques. Ils disparaissaient. Cathy les volait, les cassait en petits morceaux et les cachait dans la poche de son tablier. Lorsque personne ne la voyait, elle

écrasait la chaux entre ses dents. Elle parlait peu. Ses yeux étaient vagues. On aurait dit qu'elle était partie, laissant à sa place une poupée animée.

Autour d'elle, il y avait une grande activité. Adam, en plein bonheur, bâtissait son Eden. Samuel et ses fils avaient foré un puits de quarante pieds et mettaient en place une armature de fer, car Adam voulait ce qui se faisait de mieux.

Les Hamilton transportèrent leur sonde autre part et commencèrent à creuser un nouveau trou. Ils dormaient sous une tente à côté de leur chantier, et cuisinaient sur un feu de camp. Mais il y en avait toujours un des trois chevauchant vers la ferme pour aller chercher un outil ou porter un message.

Adam allait un peu partout comme une abeille attirée par trop-de fleurs. Il s'asseyait à côté de Cathy et lui parlait des nouveaux plants qui venaient d'arriver. Il lui décrivait la nouvelle pale de moulin à vent que Samuel avait inventée. Elle avait un pas variable et c'était quelque chose de jamais vu. Il allait jusqu'au puits et ralentissait le travail par ses questions. Et, évidemment, puisqu'il parlait puits avec Cathy, avec les puisatiers il parlait naissance et layette. C'était une période heureuse pour Adam, la meilleure. Il était le roi d'une vie longue et remplie. L'été passa et ce fut un automne chaud et rouge.

Les Hamilton venaient de finir leur déjeuner de pain, de fromage et de café fort, réchauffé sur le feu. Joe avait les paupières lourdes et il cherchait un moyen de s'éloigner dans les broussailles pour dormir un peu.

Samuel était agenouillé sur le sol sablonneux et il examinait les arêtes cassées de sa sonde. Avant de s'arrêter pour déjeuner, le foret avait rencontré quelque chose trente pieds plus bas qui avait entamé l'acier comme si c'eût été du plomb. Samuel gratta la tige avec son couteau de poche et examina les éclats dans la paume de sa main. Ses yeux brillaient d'une joie enfantine. Il tendit la main et versa les éclats sur la paume de Tom.

« Regarde cela, fils. Que crois-tu que ce soit ? »

Joe se rapprocha en se dandinant. Tom examina les fragments.

« Je ne sais pas ce que c'est, mais c'est dur, dit-il. C'est trop gros pour être un diamant. On dirait du métal. Crois-tu que nous soyons tombés sur une locomotive enterrée ? »

Son père rit.

« A trente pieds ! dit-il avec admiration.

– On dirait l'acier d'un outil, dit Tom. Nous n'avons rien d'aussi dur. »

Samuel sembla absorbé par la contemplation d'un spectacle lointain mais joyeux et Tom en frémissant partagea son ravissement. Les enfants Hamilton aimaient voir l'esprit de leur père vagabonder, car alors le monde se peuplait d'étonnements.

Samuel dit :

« Tu penses que c'est du métal ? De l'acier ? Tom, je Vais te dire ce que

c'est, et puis je ferai faire une analyse. Rappelle-toi bien : nous trouverons du nickel et peut-être de l'argent, du graphite et du manganèse. Comme je voudrais le ramener à la surface ! Il est enfoui dans une couche de sable marin. »

Tom dit :

« Que crois-tu que ce soit ? Du nickel et de l'argent… ?

– Cela a dû se passer il y a des milliers de siècles, dit Samuel. (Et ses fils savaient qu'il voyait la scène.) Peut-être y avait-il de l'eau ici. Une mer intérieure avec des oiseaux qui tournaient en cercle et qui criaient. Si cela s'est passé la nuit, quel spectacle ! Un trait fulgurant, une boule de feu, une lumière aveuglante qui tombe du ciel, une éclaboussure comme un grand champignon, les oreilles font mal, car il déchire l'air et fait exploser l'eau tout à la fois. Et puis, c'est la nuit noire à cause de la lumière aveuglante. Et, peu à peu les poissons morts remontent à la surface, leur ventre argenté brille sous la lune et les oiseaux viennent les manger. C'est une belle image, n'est-ce pas ? »

Tom demanda doucement :

« Tu crois que c'est un météore, n'est-ce pas ?

– J'en suis sûr. Et l'analyse le prouvera. »

Joe, très excité, dit :

« Ramenons-le à la surface.

– Toi, creuse si tu veux. Nous, nous avons un puits à forer. »

Tom dit sérieusement :

« Si l'analyse montre qu'il a assez de nickel et d'argent, est-ce que cela ne serait pas intéressant ?…

– Tu es bien mon fils, dit Samuel. Mais nous ne savons pas si c'est gros comme une maison ou petit comme un chapeau.

– Nous pourrions descendre et aller voir.

– Mais secrètement alors, et sans en dire mot à personne.

– Pourquoi ?

– Ecoute, Tom. Ne penses-tu pas à ta mère ? Nous lui causons assez d'ennuis. Elle m'a bien fait comprendre que si je dépensais encore un sou à prendre des brevets, elle ferait une scène dont je garderais longtemps le souvenir. Aie pitié d'elle. Te rends-tu compte de la honte qu'elle éprouverait lorsqu'on lui demanderait ce que nous faisons ? Ta mère dit toujours la vérité, Tom. Il lui faudrait répondre : « Ils creusent un trou pour aller chercher une étoile. » (Il eut un rire heureux.) Elle ne nous le pardonnerait pas. Nous en verrions de toutes les couleurs. Pas de dessert pendant au moins trois mois. »

Tom dit :

« Nous ne pouvons plus continuer à percer. Il faudra aller autre part.

– Je vais y descendre une charge de poudre. Si le météore résiste, nous percerons un autre trou. (Il se releva.) Il faut que j'aille à la maison prendre l'explosif et aiguiser la sonde. Pourquoi n'irions-nous pas tout

ensemble ? Cela fera une surprise à maman. Elle cuisinera toute la nuit et elle n'arrêtera pas de se plaindre. Comme cela elle pourra cacher qu'elle est contente de nous voir. »

Joe dit :

« Voilà quelqu'un qui arrive à toute vitesse. » Un cavalier venait vers eux au triple galop mais c'était un curieux cavalier, sautant sur sa monture comme un animal en peluche. Lorsqu'il se rapprocha, ils virent que c'était Lee, ses coudes battant comme des ailes et sa natte sautant comme un serpent. Il était surprenant qu'à une telle vitesse il n'eût pas été démonté. Il s'arrêta, haletant.

« Mr. Adam dile vous veni'. Mrs. Cathy mal. Veni'vite. Monsieur clier, pleuler.

– Doucement, Lee, dit Samuel. Quant cela a-t-il commencé.

– Peut-êtle heule déjeuner.

– Bon. Calmez-vous. Comment va Adam ?

– Mr. Adam fou. Clier, lile, vomi'.

– -Mais oui, dit Samuel. Ah ! Ces nouveaux pères ! Je l'ai été il y a longtemps. Tom, harnache-moi le cheval, veux-tu ? » Joe demanda : « Qu'est-ce qu'il se passe ?

– Mrs. Trask va avoir un bébé. J'ai dit à Adam que je l'aiderai.

– Toi ? » Demanda Joe.

Samuel regarda son plus jeune fils.

« Je vous ai tous mis au monde, dit-il. Et jusqu'ici le monde ne s'est jamais plaint que je lui aie rendu un mauvais service. Tom, rassemble tous les outils et rentre à la ferme aiguiser le foret… Tu rapporteras la boîte de poudre qui est sur l'étagère dans la remise et traite-la avec respect si tu tiens à tes bras et à tes jambes. Joe, tu resteras ici à surveiller le matériel. » Joe demanda plaintivement : « Qu'est-ce que je vais faire ici tout seul ? » Samuel garda le silence, puis il dit : « Joe, as-tu de l'affection pour moi ?

– Mais… oui.

– Si l'on te disait que j'ai commis un crime, me dénoncerais-tu à la police ?

– Qu'est-ce que tu racontes ?

– Me dénoncerais-tu ?

– Non.

– Bon ! Très bien. Dans ma musette, sous mes vêtements, tu trouveras deux livres. Ils sont neufs. Aussi, traite-les bien. Ce sont deux volumes écrits par un homme dont le monde entendra bientôt parler. Tu peux commencer à les lire, ça te fera beaucoup de bien. Ce sont les *Principes de Psychologie* par un homme de l'Est du nom de William James. Il n'est pas apparenté aux pilleurs de trains. Si, par malheur, tu dis à qui que ce soit que je possède ces livres, je te flanque à la porte. Car si ta mère apprenait jamais que j'ai dépensé de l'argent pour acheter ces livres, c'est elle qui me flanquerait à la porte. »

Tom amena par la bride un cheval sellé.

« Est-ce que je pourrai les lire ?

– Oui, répondit Samuel. (Et il sauta légèrement en selle.) En route, Lee. »

Le Chinois voulut partir au galop mais Samuel le retint,

« Doucement, Lee. Un accouchement prend plus de temps que vous ne pouvez croire. »

Ils chevauchèrent un moment en silence, puis Lee dit :

« C'est dommage que vous ayez acheté ces livres. Je les ai dans l'édition intégrale en un seul volume. J'aurais pu vous le prêter.

– Oui, dommage. Avez-vous beaucoup de livres ?

– Beaucoup, non. Trente ou quarante. Mais ceux que vous n'avez pas lus sont à votre disposition.

– Merci, Lee. Dès que j'en aurai l'occasion, j'irai jeter un coup d'œil à votre bibliothèque. Vous devriez parler à mes garçons. Joe est un peu tête en l'air, mais Tom est sérieux et cela lui ferait le plus grand bien.

– C'est un pas difficile à franchir, Mr. Hamilton. Ma timidité m'empêche de parler à quelqu'un de nouveau, mais j'essaierai si vous me le demandez. »

Ils poussèrent leurs chevaux en direction du vallon.

« Comment est la mère ? demanda Samuel.

– J'aimerais mieux que vous vous en rendiez compte par vous-même, répondit Lee. Lorsqu'un homme vit seul autant que moi, il arrive à considérer les choses sous un angle irrationnel, en fonction de sa position sociale.

– Oui, je comprends. Et pourtant moi qui ne vis pas seul, je considère aussi les choses sous un angle irrationnel. Mais peut-être est-il différent du vôtre.

– Ainsi vous ne croyez pas que ce soit le fruit de mon imagination ?

– Je ne crois rien du tout. Et, pour vous rassurer, je peux vous dire que j'ai aussi une sensation d'étrangeté.

– Je crois que là est tout mon mal, dit Lee. (Il sourit.) Tant qu'à faire, je puis vous dire jusqu'où il va. Depuis que je suis ici, je me remémore les contes de fées que me racontait mon père. Nous, Chinois, avons une démonologie très au point.

– Croyez-vous qu'elle soit un démon ?

– Évidemment non, dit Lee. J'espère avoir dépassé ce stade primaire. Vous savez, Mr. Hamilton, le serviteur acquiert une certaine habileté à prendre le vent et à juger le climat de la maison où il travaille. Or, ma maison est étrange. Peut-être est-ce pour cela que je me rappelle les démons paternels.

– Votre père y croyait-il ?

– Oh ! Non. Mais il pensait que je devais les connaître. D'ailleurs, vous, Occidentaux, perpétuez aussi un bon nombre de mythes. »

Samuel répondit :

« Dites-moi ce qui a réveillé les démons ?

– Si nous n'étions pas en route, j'essaierais de vous le dire. Mais je préféré m'abstenir. Vous verrez par vous-même. Peut-être ai-je le délire. Mr. Adam est tellement tendu qu'il peut casser comme une corde de banjo.

– Donnez-moi un point de départ. Je gagnerai du temps. Qu'a-t-elle fait ?

– Rien. Très exactement, rien. J'ai déjà assisté à des naissances, Mr. Hamilton, mais celle-ci a quelque chose de nouveau pour moi.

– Comment cela ?

– Eh bien !… je vais vous dire la seule image qui me vienne à la tête : on dirait plutôt un combat à mort qu'une naissance. »

Lorsqu'ils passèrent sous les chênes pour entrer dans le vallon, Samuel dit :

« J'aimerais savoir pourquoi ce jour me semble tellement étrange.

– Il n'y a pas de vent, dit Lee. C'est la première fois depuis un mois que le vent ne souffle pas l'après-midi.

– Ce doit être ça. J'ai porté tant d'attention aux détails que je n'ai pas vu comment se présentait le jour. Ce matin nous découvrons une étoile enterrée et maintenant nous allons mettre au monde un être humain. »

À travers les branches des chênes, il regarda les collines ensoleillées.

« Quel beau jour pour naître ! Si les signes ont une influence, une belle vie se prépare. Je crains qu'Adam ne soit embarrassant. Restez à mes côtés, voulez-vous, au cas où j'aurais besoin de quelque chose. Regardez, les charpentiers sont assis sous un arbre.

– Mr. Adam a fait arrêter le travail. Il avait peur que les coups de marteau dérangent sa femme. »

Samuel répéta :

« Restez à mes côtés. Adam est plein de bonnes intentions mais ce qu'il ne sait pas c'est que sa femme n'entendrait même pas le Bon Dieu battant le rappel sur les nuages. »

Les ouvriers assis sous l'arbre les accueillirent.

« Ça va, Mr. Hamilton ? Et votre famille ?

– Ça va, ça va. Est-ce que ce n'est pas là Rabbit Holman ? Où étais-tu, Rabbit ?

– Je suis allé prospecter, Mr. Hamilton.

– As-tu trouvé quelque chose ?

– Je n'ai même pas retrouvé la mule que j'avais emmenée avec moi. »

Ils se dirigèrent vers la maison. Lee dit rapidement :

« Si vous avez une minute, je vous montrerai quelque chose.

– Qu'est-ce que c'est. Lee ?

– J'ai essayé de traduire quelques poésies chinoises anciennes en anglais. Je ne sais pas si cela est possible. Voudriez-vous y jeter un coup d'œil ?

– Avec plaisir, Lee. Avec grand plaisir. »

La résidence des Bordini était calme, d'un calme secret, et les rideaux étaient tirés. Samuel s'arrêta devant le perron, décrocha ses sacs de selle et tendit les rênes à Lee. Il frappa, n'obtint pas de réponse et entra. Après la lumière du jour, le salon semblait sombre. Il entra dans la cuisine. Une cafetière de grès gris chauffait doucement sur le poêle. Samuel frappa légèrement à la porte de la chambre et entra.

Il faisait presque noir à l'intérieur car, en plus des rideaux tirés, des couvertures masquaient les fenêtres. Cathy était allongée dans un grand lit à colonnes et Adam se tenait à côté d'elle, le visage enfoui dans le couvre-lit. Il leva la tête et jeta un regard aveugle.

Samuel lança plaisamment : « Pourquoi restez-vous dans le noir ? » Adam répondit d'une voix cassée : « La lumière lui fait mal aux yeux. » Samuel entra dans la pièce et comprit qu'il devait faire preuve d'autorité.

« Il faut de la lumière, dit-il. Qu'elle fermée les yeux. Je les lui banderai, si elle le désire. »

Il se dirigea vers la fenêtre et empoigna la couverture, mais Adam se leva d'un bond.

« Laissez cela. La lumière lui fait mal ! », Dit-il sauvagement.

Samuel fit face.

« Ecoutez, Adam, je sais ce que vous ressentez. Je vous ai promis de m'occuper de tout et je le ferai. Mais ne me mettez pas de bâtons dans les roues. »

Il arracha la couverture, tira le rideau et la lumière dorée illumina la pièce.

Cathy gémit. Adam se dirigea vers elle. « Ferme les yeux, ma chérie. Je te mettrai un bandeau. » Samuel déposa ses deux sacs sur une chaise et se planta près du lit.

« Adam, dit-il fermement, je vais vous demander de quitter cette pièce et de ne pas y rentrer.

– Pourquoi ? Je ne peux pas.

– Je ne veux pas vous avoir dans les jambes. En général les futurs papas prennent une bonne cuite.

– Je ne pourrais pas. » Samuel dit :

« La colère naît lentement en moi et le mépris plus lentement encore. Mais je les sens germer tous deux. Vous allez quitter cette pièce et ne pas m'ennuyer ou bien je m'en vais et je vous laisse vous débrouiller tout seul. »

Adam finit par s'en aller et, lorsqu'il fut à la porte. Samuel lui jeta :

« Et ne faites pas irruption dans cette pièce au moindre cri. Attendez que je sorte. (Il ferma la porte, remarqua qu'il y avait une clef et la tourna.) Il est troublé, il est véhément. Il vous aime. »

Jusque-là, il n'avait pas regardé Cathy. Il vit dans ses yeux une haine solide, sans merci, meurtrière.

« Ce ne sera pas long, ma chère. Avez-vous perdu les eaux ? »

Son regard hostile fixa l'homme et ses lèvres s'écartèrent pour découvrir les petites dents. Elle ne répondit pas.

Il la regarda froidement.

« Je ne suis venu ici qu'en ami. Ce n'est pas par plaisir, ma jeune dame. Je ne connais pas vos ennuis et ils ne m'intéressent pas. Peut-être puis-je vous empêcher de souffrir. Je vais vous poser encore une question. Si vous ne me répondez pas, et si vous me regardez encore avec cet air goguenard, je m'en vais et je vous laisse. »

Les mots touchèrent Cathy comme une décharge de chevrotines tirée dans un baquet d'eau. Elle fit un effort, et il frémit en voyant son visage se transformer, le regard d'acier disparaître, les lèvres se desserrer et les coins de la bouche se relever. Il remarqua le mouvement des mains, les poings qui se desserraient et les paumes qui s'incurvaient, ouvertes. Son visage devint jeune, innocent et refléta une vraie souffrance. On aurait dit qu'une vue de lanterne magique en remplaçait une autre.

Elle répondit doucement :

« J'ai perdu les eaux à l'aube.

– J'aime mieux ça. Le travail a-t-il été dur ?

– Oui.

– Les douleurs étaient espacées de combien ?

– Je ne sais pas.

– Je suis avec vous depuis un quart d'heure.

– J'en ai eu deux petites mais pas de grande depuis votre arrivée.

– Très bien. Où est votre linge ?

– Dans le coffre.

– Tout se passera bien », dit-il gentiment.

Il ouvrit un de ses sacs et en sortit une épaisse corde couverte de velours bleu et bouclée à chaque extrémité. Le velours était brodé de fleurs roses.

« Liza vous envoie sa corde, dit-il. Elle l'a fabriquée pendant qu'elle attendait notre premier-né. En comptant nos enfants et ceux de nos amis, cette corde a tiré bien des gens au monde. »

Il glissa chacune des boucles sous les pieds du lit.

Soudain Cathy écarquilla les yeux, son dos se tendit comme une lame de ressort et le sang monta à ses joues. Samuel attendit des pleurs ou des hurlements et il regarda avec appréhension la porte fermée. Mais il n'y eut pas de cris, à peine une série de grognements douloureux. Au bout de quelques secondes, Cathy retomba en arrière. Elle avait à nouveau son regard haineux.

Une douleur la secoua à nouveau.

« Bonne petite fille, dit-il d'une voix douce. Avez-vous une ou deux douleurs ? Je ne puis vous le dire car, plus on a d'expérience, plus on s'aperçoit qu'il est difficile de les dissocier. Il est temps que j'aille me laver

les mains. »

Les dents serrées, elle lançait la tête de gauche à droite.

« Bien, bien, ma petite, dit-il. Le bébé ne va pas tarder à arriver. (Il posa sa main sur le front de Cathy, sur la vilaine cicatrice.) Comment avez-vous été blessée ? » Demanda-t-il.

Cathy lança la tête en avant et ses petites dents pointues se plantèrent dans le gras de la paume de Samuel, près du petit doigt. Il poussa un cri de douleur et essaya de retirer sa main. Mais la prise était bonne. Cathy tournait la tête par secousses, déchirant les chairs comme un chien déchire un sac et, en même temps, un cri aigu, prolongé, sortait de sa bouche. Samuel la gifla. Aucun effet. Automatiquement, il fit ce qu'il aurait fait avec un chien. De la main gauche, il serra la gorge de Cathy pour l'étouffer. Elle se débattit et arracha le morceau de chair pour enfin desserrer son étreinte. Samuel réussit à retirer sa main ensanglantée. Il recula et examina sa blessure. Il regarda Cathy avec crainte. Mais son visage était à nouveau calme, enfantin, innocent.

« Excusez-moi. Excusez-moi. C'est la douleur », dit-elle.

Samuel eut un rire bref.

« Il va falloir que je vous muselle, dit-il. Une chienne bâtarde m'a fait ça un jour. »

Le regard de Cathy se fit à nouveau haineux pour quelques secondes.

Samuel dit :

« Avez-vous quelque chose à mettre dessus ? Les humains sont plus venimeux que les serpents.

– Je ne sais pas.

Avez-vous du whisky ? »

Il appliqua le goulot de la bouteille sur la plaie, puis la renversa. Une envie de vomir le prit à l'estomac et un voile brouilla ses yeux. Il but une gorgée d'alcool pour se remettre d'aplomb. Il avait peur de regarder le lit.

« Ma main sera inutilisable pour quelque temps », dit-il. Plus tard, Samuel raconta à Adam : « Elle a une constitution de fer. L'enfant est né avant que je sois prêt. Il est sorti comme un bouchon. Je n'avais pas d'eau pour le laver. Elle n'a même pas touché la corde pour accoucher. Une constitution de fer. »

Il courut à la porte, appela Lee et demanda de l'eau chaude. Adam se précipita dans la chambre. « Un garçon, cria Samuel. C'est un garçon. » Adam vif le sang sur le lit et son visage tourna au vert.

« Du calme, dit Samuel. Envoyez-moi Lee. Et vous, Adam si vous savez encore ce que vous faites, allez donc préparer du café. Et assurez-vous que les lampes sont pleines et que les verres sont propres. »

Adam tourna comme une toupie et quitta la pièce. Aussitôt, Lee entra. Samuel désigna du doigt un petit paquet dans le panier à linge.

« Epongez-le et plongez-le dans l'eau chaude, Lee. Attention aux courants d'air, Seigneur ! Je voudrais que Liza fût ici. Je ne peux pas tout

faire à la fois. (Puis il se retourna vers le lit.) Je vais vous nettoyer, maintenant. (Mais Cathy était à nouveau courbée en deux, grimaçante de douleur.) Ça ne sera pas long, dit-il, le temps d'évacuer le placenta. Vous êtes très rapide. Quand je pense que vous n'avez pas eu besoin de la corde de Liza ! »

Puis tout à coup, il vit quelque chose et ouvrit tout grand les yeux.

« Seigneur qui êtes aux cieux, en voici un autre ! » Il se remit au travail et, comme la première fois, l'accouchement fut incroyablement rapide. Samuel coupa un deuxième cordon ombilical. Lee prit le deuxième bébé, le lava, l'enveloppa et le posa dans le panier.

Samuel nettoya la mère et la souleva pour la changer de linge. Il s'aperçut qu'il éprouvait une répugnance à regarder son visage. Il travaillait aussi vite qu'il pouvait, mais sa main mordue s'ankylosait. Il couvrit Cathy d'un drap propre et lui souleva la tête pour glisser dessous un oreiller frais. Enfin, il dut se résigner à la regarder.

Ses cheveux dorés étaient mouillés de sueur, mais son visage avait changé. Un visage pétrifié, dénué d'expression. Les artères de sa gorge battaient, visibles.

« Vous avez deux fils, dit Samuel. Deux beaux garçons.

Ce ne sont pas de vrais jumeaux. Ils sont nés chacun dans un sac séparé. »

Elle l'examina froidement et sans intérêt.

Samuel dit :

« Je vais vous montrer vos garçons.

– Non, répondit-elle.

– Comment ? Vous ne voulez pas voir vos fils ?

– Je n'en veux pas.

– Vous changerez bientôt d'avis. Vous êtes fatiguée. Et je peux vous le dire, je n'ai jamais vu de ma vie un accouchement aussi rapide. »

Le regard de Cathy quitta le visage de Samuel.

« Je n'en veux pas. Je veux que vous fermiez les rideaux et que vous empêchiez la lumière d'entrer.

– C'est la fatigue. Dans quelques jours, vous verrez les choses différemment et vous aurez tout oublié.

– Je me rappellerai. Partez. Emmenez-les de cette chambre. Envoyez-moi Adam. »

Samuel fut stupéfait par le ton de sa voix. On n'y décelait ni malaise, ni lassitude, ni douceur. Ses mots étaient l'expression même de sa volonté.

« Je ne vous aime pas », dit-il.

Aussitôt, il regretta et souhaita pouvoir ravaler sa phrase. Mais elle n'avait eu aucun effet sur Cathy.

« Envoyez-moi Adam », dit-elle.

Dans le petit salon, Adam jeta un regard vague sur ses deux enfants et se dirigea rapidement vers la chambre, dont il referma la porte. Au bout

d’un moment, on entendit des bruits de coups de marteau. Adam était en train de reclouer les couvertures sur les fenêtres.

Lee apporta du café à Samuel.

« Votre main a vilaine allure.

– Je sais. Je crains qu’il n’y ait des complications.

– Pourquoi a-t-elle fait ça ?

– Je ne sais pas. Elle est étrange. »

Lee ajouta :

« Je vais vous soigner, Mr. Hamilton. Cela pourrait vous coûter votre bras. »

Samuel semblait moribond.

« Faites ce que vous voudrez, Lee. Un chagrin effrayant a empli mon cœur. Je voudrais être un enfant pour pouvoir pleurer. Je suis trop vieux pour avoir peur. Je n’ai pas ressenti un désespoir aussi grand depuis le jour où un oiseau est mort dans ma main, il y a bien longtemps. »

Lee quitta la pièce et revint bientôt portant une petite boîte d’ébène incrustée de dragons. Il s’assit près de Samuel et sortit de son étui un rasoir chinois à lame triangulaire.

« Cela va faire mal, dit-il doucement.

– J’essaierai de le supporter. »

Le Chinois se mordit les lèvres, sentant en lui la douleur qu’il infligeait, lorsqu’il coupa profondément en ouvrant plus avant la plaie et, lorsqu’il tailla les lambeaux de chair jusqu’à ce qu’un flot de sang rouge sorte de la blessure. Il secoua une petite bouteille de baume Hall et versa quelques gouttes du liquide jaune sur la blessure. Puis il en satura un mouchoir et enveloppa la main. Samuel grimaça et s’agrippa au fauteuil de sa main valide.

« C’est en grande partie de l’acide phénique, dit Lee. Vous le reconnaissez à l’odeur.

– Merci, Lee. Je me conduis comme un enfant à me tortiller ainsi.

– Je ne sais pas si j’aurais pu rester aussi calme, dit Lee. Je vais vous chercher une autre tasse de café. »

Il revint bientôt avec deux tasses et s’assit près de Samuel.

« Je vais quitter cette maison, dit-il. Je n’ai jamais accepté de bon cœur de travailler aux abattoirs. »

Samuel se raidit.

« Que voulez-vous dire ?

– Je ne sais pas, les mots sont sortis de ma bouche. »

Samuel frissonna.

« Lee, les hommes sont bêtes. Et jusqu’ici je ne m’en étais jamais rendu compte, mais les Chinois aussi sont bêtes.

– Pourquoi en aviez-vous douté ?

– Peut-être parce que nous croyons que les étrangers sont plus forts et meilleurs que nous.

– Que voulez-vous exprimer ? »

Samuel répondit :

« Peut-être la bêtise est-elle nécessaire, les combats contre le dragon, l'orgueil, le courage pitoyable qui consiste à mettre Dieu en colère et la couardise enfantine qui fait de chaque arbre mort le long d'une route un fantôme, peut-être est-ce bon et nécessaire mais…

– Que voulez-vous exprimer ? répéta patiemment Lee.

– Je pensais qu'un vent de folie avait soufflé sur les déserts de mon esprit, mais, maintenant que j'ai entendu votre voix, je comprends qu'il a soufflé en vous aussi. Il y a quelque chose sur cette maison. Une horreur approche.

– Je la pressens aussi.

– Je le sais. Et c'est pourquoi je me sens moins à l'aise que d'habitude dans ma stupidité. Cette naissance a été trop rapide, trop facile, comme une chatte avec ses chatons. Et j'ai peur pour ces deux chatons. J'ai d'horribles pensées qui se fraient un chemin vers ma tête.

– Que voulez-vous exprimer ? demanda Lee pour la troisième fois.

– Je voudrais ma femme ! cria Samuel. Plus de rêves, plus de fantômes, plus de stupidité ! Je la veux auprès de moi. On dit que les mineurs descendent dans les fosses avec des canaris pour voir si l'air est respirable. Liza sait reconnaître la stupidité. Si Liza voit un fantôme, c'est réellement un fantôme et non un fragment de rêve. Si Liza sent le malheur, nous barricaderons les portes. »

Lee se leva, se dirigea vers le panier à linge et regarda les bébés. Il dut s'approcher de très près, car la lumière diminuait rapidement.

« Ils dorment, dit-il.

– Ils crieront bien assez tôt. Lee, voulez-vous atteler la carriole et aller chercher Liza ? Dites-lui que j'ai besoin d'elle. Si Tom est encore là-bas, dites-lui d'y rester. Sinon je l'y enverrai demain. Et si Liza ne veut pas venir, dites-lui que nous avons besoin d'une main de femme et d'un œil limpide. Elle comprendra ce que cela veut dire.

– J'y vais, dit Lee. Peut-être sommes-nous en train de nous faire peur comme deux enfants dans le noir.

– J'y ai pensé, dit Samuel. Lee, dites-lui que je me suis blessé à la main en forant le puits. Pour l'amour du Ciel, ne lui dites pas la vérité.

– Je vais allumer quelques lampes et je pars, dit Lee. Ce sera un grand soulagement d'avoir votre femme avec nous.

– En vérité, Lee, en vérité. Elle apportera un peu de lumière dans cette cave obscure. »

Après le départ de Lee, Samuel prit une lampe de la main gauche. Il dut la poser sur le plancher pour tourner la poignée de la porte de la chambre. Elle était plongée dans l'obscurité et la lumière jaune du pétrole n'éclairait que le plafond, le lit restait dans le noir.

La voix de Cathy s'éleva :

« Fermez la porte. Je ne veux pas de lumière. Adam, va-t'en. Je veux être dans le noir, seule.

– Je reste avec toi, dit Adam d'une voix rauque.

– Je ne veux pas de toi.

– Je resterai.

– Reste si tu veux, mais tais-toi. Refermez cette porte et emmenez la lumière. »

Samuel retourna dans le salon. Il posa la lampe sur une table près du panier à linge et il examina les deux petits visages des bébés endormis. Leurs yeux étaient profondément fermés et ils grognèrent, gênés par la lumière. Samuel du bout de l'index, caressa les deux petits fronts chauds. Un des jumeaux bâilla en ouvrant une bouche énorme et se rendormit. Samuel reprit sa lampe, se dirigea vers la porte, l'ouvrit et fit quelques pas dehors. L'étoile du berger était si brillante qu'elle semblait scintiller comme une fusée prête à tomber derrière les montagnes. L'air était calme et Samuel distinguait l'odeur des sauges fanées par la chaleur du jour. La nuit était très noire. Samuel tressauta en entendant une voix sortir de l'obscurité.

« Comment va-t-elle ?

– Qui est-ce ? demanda Samuel.

– C'est moi, Rabbit. »

L'homme émergea du noir et sa silhouette se dessina dans la lumière de la porte.

« La mère, Rabbit ? Elle va bien.

– Lee a dit que c'étaient des jumeaux.

– C'est exact. Des jumeaux. On ne pouvait espérer mieux. Je suppose que Mr. Trask va remuer ciel et terre maintenant. Il va falloir qu'il plante des graines de sucettes ! (Samuel changea de sujet sans savoir pourquoi.) Sais-tu ce que nous avons trouvé aujourd'hui, Rabbit ? Un météore.

– Qu'est-ce que c'est, Mr. Hamilton ?

– Une étoile filante qui est tombée il y a des millions d'années.

– Vraiment ? Voyez-vous ça ! Comment vous êtes-vous blessé la main ?

– J'allais répondre « sur une étoile filante ». Mais ce n'est pas aussi intéressant que cela. Je me la suis coincée dans la roue dentée.

– Profond ?

– Non. Pas très.

– Deux garçons, dit Rabbit. Ma femme va être jalouse.

– Veux-tu entrer et causer avec moi, Rabbit ?

– Non, non, merci. Il faut que j'aille dormir. Chaque année qui passe, les nuits semblent plus courtes.

– C'est l'âge, Rabbit. Bonsoir. »

Liza Hamilton arriva vers quatre heures du matin. Samuel était endormi dans un fauteuil et il rêvait qu'il avait empoigné une barre de fer rougi. Liza le réveilla et examina sa main avant même de jeter un coup

d’œil aux bébés. Puis, tout en apportant une touche féminine au travail masculin de Samuel, elle donna ses ordres. Samuel allait s’habiller, seller Doxology, et galoper vers King City. Peu importait l’heure. Il réveillerait ce bon à rien de médecin et se ferait soigner la main. Si ce n’était pas grave, il rentrerait à la maison et attendrait. Et c’était vraiment un grand crime que de laisser Joe, le pauvre dernier-né sans défense, assis au bord d’un trou sans personne pour veiller sur lui. C’était une affaire dont le Seigneur pourrait bien s’occuper personnellement.

Si Samuel avait demandé du réalisme, il était servi. Liza le jeta sur la route à l’aurore. Sa main était bandée à onze heures, et à cinq heures il était assis dans son propre fauteuil devant sa propre table, tremblant de fièvre à côté de Tom qui préparait du bouillon de poule.

Pendant trois jours, Samuel resta au lit, combattant les fantômes de la fièvre, puis sa forte nature prit le dessus et l’infection fut chassée.

Alors Samuel leva les yeux sur Tom, le regard clair, et dit :

« Il faut que je me lève. »

Il se mit debout et retomba faiblement assis en gloussant. Il gloussait toujours lorsque quelque chose au monde avait eu raison de lui. Il se disait que, même battu, il pouvait dérober un semblant de victoire en riant de la défaite. Tom le gava de bouillon, malgré les menaces de mort de son père. Vous trouverez encore des gens qui sont persuadés que le bouillon guérit n’importe quelle maladie, cicatrise toutes les blessures, et que l’on peut en servir aux repas d’enterrement.

Liza resta partie une semaine. Elle nettoya la maison des Trask depuis le grenier jusqu’à la cave. Elle rinça tout ce qui pouvait tenir dans une bassine et brossa le reste. Elle mit au point le régime alimentaire des bébés et remarqua avec satisfaction qu’ils dormaient bien et prenaient du poids. Elle employa Lee comme un esclave, car elle n’avait pas tout à fait confiance en lui. Elle ignora Adam, car elle ne pouvait l’utiliser pour rien, sauf une fois où elle lui fit nettoyer les fenêtres et refit tout le travail derrière lui.

Liza resta au chevet de Cathy assez longtemps pour en arriver à la conclusion que c’était une jeune femme intelligente qui ne parlait pas beaucoup et n’essayait pas de montrer à sa grand-mère comment on gobe des œufs. Elle l’examina et vit qu’elle était en parfaite santé, ni blessée ni malade. Elle comprit aussi que Cathy ne nourrirait pas les jumeaux. « Et dans le fond, c’est aussi bien. Ces deux gros voraces vous suceraient jusqu’à la moelle ! » Elle oubliait qu’elle était plus petite que Cathy et qu’elle avait nourri ses neuf enfants.

Un samedi après-midi, Liza jeta un coup d’œil général, laissa une liste d’instructions aussi longue que son bras, fit sa valise et demanda à Lee de la reconduire.

Elle trouva que sa maison était une étable, que c’était une abomination, et elle se mit au nettoyage avec la violence d’une furie. Samuel lui lança

des questions au vol : Comment allaient les bébés ? Bien. Ils grandissaient. Comment allait Adam ? Il se déplaçait comme un être vivant mais il n'en donnait aucune preuve. Le Seigneur dans sa grande prudence donnait de l'argent à des gens bien étranges, peut-être pour les empêcher de mourir de faim. Comment allait Mrs. Trask ? Calme, l'air d'une grande dame comme la plupart des femmes riches de l'Est. (Liza n'avait jamais vu de femmes riches de l'Est.) Mais docile et respectueuse.

« C'est étrange, dit Liza. Je ne trouve rien à lui reprocher, sauf peut-être un penchant à la paresse, et pourtant je ne l'aime pas beaucoup. Peut-être est-ce cette cicatrice ? D'où provient-elle ?

– Je ne sais pas ». dit Samuel.

Liza pointa un index comme un pistolet vers les yeux de son mari.

« Je vais te dire quelque chose. Elle l'ignore elle-même mais elle a jeté un sort sur son mari. Il erre comme un canard malade. Je crois que jusqu'ici il n'a pas regardé deux fois ses jumeaux. »

Samuel attendit que Liza passât de nouveau à portée de sa voix.

« Si elle est paresseuse, et qu'il n'a plus sa tête, qui va prendre soin des bébés ? Des jumeaux demandent beaucoup de travail. »

Liza s'arrêta au beau milieu de son balayage, attira une chaise près du lit et s'assit en posant les mains sur ses genoux.

« Tu sais que je n'ai jamais menti.

– Tu ne peux pas mentir », dit Samuel.

Et Liza sourit, croyant que c'était un compliment.

« Je vais te dire quelque chose que tu auras peut-être du mal à croire.

– Dis-moi.

– Samuel, tu connais ce Chinois avec ses yeux fendus, son langage d'étranger et sa natte ?

– Lee ? Bien sûr que je le connais.

– N'étais-tu pas persuadé que c'était un païen ?

– Je ne sais pas.

– Allons, Samuel, tout le monde pourrait le croire. Et bien ce n'est pas un païen. »

Et elle se redressa.

« Et qu'est-il donc ? »

Elle lui tapota le bras d'un doigt de fer.

« Un presbytérien ! Et bien élevé… bien élevé, crois-moi. Mais il faut comprendre son charabia. Que dis-tu de ça ? »

Samuel avait beaucoup de mal à refréner son envie de rire.

« Non ? demanda-t-il.

– Je te dis que si. Qui crois-tu qui soigne les jumeaux ? Tu sais que je ne ferais pas confiance à un païen… Mais un presbytérien. Il a appris tout ce que je lui ai dit.

– Je comprends qu'ils aient pris du poids.

– C'est là un sujet de fierté et de prière.

– Nous partagerons cette fierté et nous prierons », dit Samuel.

Cathy se reposa une semaine et reprit ses forces. Le samedi de la deuxième semaine d'octobre, elle resta dans sa chambre toute la matinée. Adam voulut entrer mais la porte était fermée.

« Je suis occupée », cria-t-elle.

Et Adam s'éloigna.

« Elle met son secrétaire en ordre », pensa-t-il en entendant ouvrir et refermer les tiroirs.

À la fin de l'après-midi, Lee alla trouver Adam, assis sur le perron. Il dit avec une sorte d'embarras :

« Madame dile moi aller King City acheter bibelon.

– Eh bien, vas-y, dit Adam. Elle est ta maîtresse.

– -Madame dit moi pas leveni'avant lundi. »

La voix de Cathy s'éleva derrière eux :

« Il n'a pas eu de vacances depuis longtemps. Il a besoin de se reposer.

– C'est vrai, dit Adam. Je n'y avais pas pensé. Amuse-toi bien. Si j'ai besoin de quelque chose, je demanderai aux charpentiers.

– Les hommes lentler chez eux dimanche.

– Je demanderai à l'Indien. Lopez m'aidera. »

Lee sentit le regard de Cathy sur lui.

« Lopez soûl. Tlouvé bouteille whisky. »

Adam répondit en riant :

« Je saurai me débrouiller. »

Lee regarda Cathy debout dans l'encadrement de la porte.

Il baissa les yeux.

« Moi peut-êtle lentler tard », dit-il.

Et il crut voir deux rides se dessiner entre ses yeux puis disparaître. Il tourna les talons.

« Au levoi' », dit-il.

Cathy rentra dans sa chambre comme la nuit tombait. À sept heures et demie, Adam frappa.

« Je t'ai préparé un petit dîner. »

La porte s'ouvrit comme si Cathy avait été derrière, attendant un signal. Elle avait son costume de voyage : jaquette bordée de noir à larges boutons, parements et col de velours noir. Sur la tête elle avait un large chapeau de paille dans lequel étaient piquées de longues épingles. Adam resta la bouche ouverte. Elle ne lui laissa pas le temps de parler.

« Je pars.

– Comment ?

– Je t'avais prévenu.

– Absolument pas.

– Tu ne m'as pas écoutée. Tant pis !

– Je ne te crois pas. »

Sa voix était morte et métallique :

« Ce que tu crois n'a aucune importance. Je pars !

– Les bébés ?

– Jette-les dans un de tes puits… »

Pris de panique il cria :

« Cathy, tu es folle. Tu ne peux pas me laisser, tu ne peux pas.

– Je peux faire de toi ce que je veux. Tu es à la merci de n'importe quelle femme. Tu es un imbécile. »

Le mot le sortit de son hébétude. Sans prévenir, il prit Cathy aux épaules et la repoussa. Elle recula chancelant. Il prit la clef à l'intérieur de la porte, referma le battant et donna un tour de clef.

Il resta haletant, l'oreille collée au panneau et un malaise empoisonné le pénétrait. Il l'entendit se déplacer calmement. Un tiroir fut ouvert et aussitôt la pensée lui vint : « Elle reste. » Puis il y eut un petit cliquetis qu'il ne put définir. La voix de Cathy résonna si près de son oreille qu'il recula :

« Chéri, dit-elle, je ne croyais pas que tu le prendrais comme ça. Je regrette. »

Il eut un soupir rauque et tourna d'une main tremblante la clef qui tomba. Il poussa la porte. Cathy était devant lui. Elle avait à la main droite un colt 44 dont l'âme noire était pointée sur lui. Il fit un pas vers elle et vit que le chien était relevé.

Elle tira. La balle de plomb le toucha à l'épaule, s'écrasa et lui arracha une partie de l'omoplate. L'explosion, le bruit, la douleur le firent vaciller et tomber. Elle s'approcha lentement, avec précaution, comme on s'approche d'un fauve blessé. Il regarda ses yeux et n'y vit rien. Elle jeta le pistolet sur le sol, à côté de lui, et sortit de la maison.

Il entendit ses pas sur le perron, puis sur les feuilles sèches du chemin, puis plus rien. Et le cri monotone qui résonnait depuis longtemps était celui des jumeaux qui avaient faim. Il avait oublié l'heure du repas.

Chapitre XVIII

Horace Quinn était le nouveau shérif adjoint appointé par le gouvernement

pour voir ce qui se passait dans le district de King City. Il se plaignait, et sa femme avec lui que son nouvel emploi l'empêchait de s'occuper de sa ferme. Mais, en réalité, les crimes étaient peu fréquents. Horace Quinn avait posé sa candidature comme adjoint mais il espérait bien devenir shérif, car c'était un poste important, beaucoup plus stable que celui de district attorney et presque aussi honorifique que celui de président de cour de justice. Horace ne voulait pas rester fermier toute sa vie et sa femme brûlait d'habiter Salinas où elle avait des parents.

Lorsque le bruit courut, colporté par l'Indien et les charpentiers, qu'Adam Trask avait été blessé d'une balle de pistolet, Horace sella aussitôt son cheval et laissa à sa femme le soin de transformer en charcuterie le cochon qu'il avait tué le matin même.

Au nord du grand sycomore, à l'endroit où la route d'Hester tourne vers la gauche, Horace rencontra Julius Euskadi. Julius se demandait s'il allait partir chasser la caille ou se diriger vers King City et prendre le train pour Salinas, où un homme peut se donner du bon temps. Les Euskadi étaient des gens bien, fortunés, descendants d'immigrants basques.

Julius dit :

« Voulez-vous m'accompagner à Salinas ? Il paraît qu'à côté de Jenny, à deux portes du Long Green, une nouvelle maison s'est ouverte : chez Faye. On m'a dit que c'était très bien. Presque comme à San Francisco. Il y a un pianiste. »

Horace posa son coude sur le pommeau de sa selle et chassa d'un coup de nerf de bœuf une mouche sur l'épaule de son cheval.

« Un autre jour, dit-il. Il faut que j'aille voir quelque chose.

– Vous n'allez pas chez les Trask, par hasard ?

– Exactement. Avez-vous entendu dire quelque chose ?

– Rien qui tienne debout. Mr. Trask s'est blessé à l'épaule avec un 44 et il a flanqué tous ses ouvriers à la porte. Avez-vous une idée de la façon dont on peut se blesser à l'épaule avec un 44, Horace ?

– Pas la moindre. Mais ces gens de l'Est sont si malins ! C'est pour cela que j'ai décidé d'aller me rendre compte. Est-ce que sa femme ne vient pas d'avoir un enfant ?

– Des jumeaux m'a-t-on dit, renchérit Julius. Ce sont peut-être eux qui lui ont tiré dessus.

– L'un tenait le revolver et l'autre appuyait sur la détente ? Qu'avez-vous entendu d'autre ?

– Des tas de choses, Horace. Puis-je vous accompagner ?

– Ne comptez pas sur moi pour vous nommer adjoint, Julius. Il paraît que les comptables du gouvernement épluchent les notes de frais. Vous connaissez Hornby à Alisal ? Eh bien, il a pris sa grand-tante comme adjoint et il l'a inscrite sur le livre de paie pendant trois semaines.

– Vous voulez rire !

– Pas du tout. Je ne vous épinglerai pas l'étoile sur la poitrine.

– Je n’ai pas besoin de votre étoile. Je pensais simplement vous accompagner. Je suis curieux.

– Moi aussi. Content de vous avoir avec moi, Julius. Si j’ai besoin de vous, je peux toujours vous faire prêter serment. Comment dites-vous que s’appelle cette nouvelle maison ?

– Faye. Une femme de Sacramento.

– Ils font bien les choses à Sacramento. »

Et Horace raconta comment on faisait les choses à Sacramento.

C’était une belle journée. Quand les deux hommes pénétrèrent dans le vallon des Sanchez, ils étaient en train de maudire les piètres résultats des chasses des dernières années. Comparées au passé, trois choses ne sont jamais ce qu’elles ont été : les récoltes, la pêche et la chasse. Julius dit :

« Seigneur ! Quelle idée ils ont eue de tuer tous les grizzlis. En quatre-vingt-huit, mon grand-père en a tué un du côté de Pleyto, qui pesait ses dix-huit cents livres. »

Lorsqu’ils arrivèrent sous les chênes, ils se turent pour respecter le silence. Il n’y avait ni bruit ni mouvement.

« Je me demande si la vieille maison est remise en état ? demanda Horace.

– Pensez-vous ! Rabbit Holman m’a dit que Trask avait réuni ses ouvriers pour les flanquer dehors.

– Il paraît que Trask est bien à son aise…

– C’est ce que l’on dit. Sam Hamilton est en train de forer quatre puits… s’il n’a pas été renvoyé lui aussi.

– Comment va Mr. Hamilton ? Il faudrait que j’aille le voir.

– Il va bien. Toujours plus près de l’enfer que du ciel.

– Un de ces jours j’irai lui rendre visite dans ses collines », dit Horace.

Lee sortit sur le perron pour les accueillir.

Horace lança :

« Bonjour, Ching Chong. Le patron est là ?

– Lui malade, répondit Lee.

– J’aimerais le voir.

– Pas voi’. Lui malade.

– Suffit, dit Horace. Dis-lui que le shérif adjoint Quinn veut le voir. »

Lee disparut et revint bientôt.

« Vous entler. Moi pendle chevaux. »

Adam était allongé sur le lit à colonnes où les jumeaux avaient vu le jour. Il était calé sur des oreillers et un épais pansement lui couvrait le sein gauche et l’épaule. Toute la pièce empestait le baume Hall.

Horace dit plus tard à sa femme : « C’était la première fois de ma vie que je voyais un mort qui respirait encore. »

Les pommettes d’Adam saillaient et la peau de son visage était tendue et transparente. Ses yeux semblaient lui sortir de la tête ; ils brillaient de fièvre avec un regard intense et myope. De sa main droite, osseuse, il

pétrissait le couvre-lit.

Horace dit « Bonjour, Mr. Trask. Il paraît que vous vous êtes blessé. (Il s'arrêta. Puis, n'obtenant pas de réponse, il continua) : J'ai pensé venir faire un tour pour prendre de vos nouvelles. Comment est-ce arrivé ? »

Une sorte d'âpreté durcit les traits d'Adam. Il se recroquevilla sur son lit.

« Si cela vous fait mal de parler, répondez à voix basse, ajouta Horace.

– Seulement quand je respire fort, répondit Adam doucement. Je nettoyais mon revolver et le coup est parti. »

Horace regarda Julius, puis le malade. Adam vit le regard et une légère rougeur envahit son visage.

« Ça arrive souvent, dit Horace. Puis-je voir l'arme ?

– Je crois que Lee l'a rangée. »

Horace alla à la porte.

« Hé ! Ching Chong, apporte-moi le pistolet. »

Quelques instants après, Lee tendait l'arme, la crosse en avant. Horace l'examina et d'un coup de poignet fit basculer le barillet. Il le vida et renifla le petit cylindre de cuivre de la douille vide.

« Ces engins ne se décident à partir que lorsqu'on les nettoie. Il faut que je fasse un rapport, Mr. Trask. Je ne vous ennuierai pas longtemps. Vous nettoyiez le canon avec une tige peut-être, le coup est parti et vous a blessé à l'épaule ?

– C'est exact, monsieur, dit rapidement Adam.

– Et, bien que le nettoyant, vous n'aviez pas basculé le barillet ?

– C'est cela.

– Vous nettoyiez le canon avec une tige, le canon pointé vers vous, le chien armé ? »

Adam prit une respiration rapide.

Horace continua :

« Mais alors la tige a dû vous traverser le corps et vous, arracher la main gauche. »

Les yeux pâles d'Horace ne quittaient pas le visage d'Adam. Il ajouta aimablement :

« Allons, Sir. Trask, que s'est-il passé ?

– Je vous assure que c'était un accident.

– Vous ne voudriez pas que je mette dans mon rapport ce que je viens de vous décrire. Je passerais pour un idiot. Que s'est-il passé ?

– Je n'ai pas l'habitude des armes à feu, ça ne s'est peut-être pas passé exactement comme cela, mais je le nettoyais et le coup est parti. »

Dans le nez d'Horace, un poil se mit à vibrer. Il dut respirer par la bouche pour éviter le chatouillement. Il quitta le pied du lit pour s'approcher d'Adam.

« Vous êtes arrivé de l'Est depuis peu, Mr. Trask ?

– Je viens du Connecticut.

– On ne se sert plus beaucoup d'armes à feu, là-bas.
– Plus beaucoup.
– On chasse un peu ?
– Un peu.
– Vous avez plus l'habitude d'un fusil ?
– Oui, mais je chasse peu.
– Je suppose que vous n'aviez jamais vu de pistolet de votre vie et que vous ne saviez pas vous en servir.
– C'est vrai, dit Adam avec empressement. Là-bas il est rare que quelqu'un possède un pistolet.
– Aussi quand vous êtes arrivé ici, vous vous êtes acheté un Colt pour faire comme tout le monde, avec l'intention d'apprendre à vous en servir ?
– Je pensais que ce serait une bonne chose. »
Julius Euskadi, chaque fibre de son corps tendue, écoutait. Mais il ne disait rien.
Horace soupira et détourna les yeux. Il regarda Julius, puis ses mains. Il posa le pistolet sur le bureau et aligna soigneusement côte à côte la douille vide et les balles de plomb.
« Vous savez, dit-il, je ne suis adjoint que depuis peu. Je pensais que cela me distrairait et que dans quelques années je pourrais me présenter comme shérif. Mais je vois que je n'ai pas les tripes pour faire ce métier. »
Adam l'observait avec inquiétude.
« Je ne crois pas que l'on ait jamais eu peur de moi. M'en vouloir, oui, mais peur, non. C'est un sentiment qui me déplaît et qui m'avilit. »
Julius dit avec impatience :
« Continuez ! Vous n'allez pas démissionner !
– Qui m'en empêcherait ? Bon ! Mr. Trask, vous avez servi dans la cavalerie. Les armes sont la carabine et le pistolet. Vous… (Il s'arrêta et avala sa salive.) Que s'est-il passé, Mr. Trask ? »
Les yeux d'Adam semblèrent s'agrandir. Ils étaient humides et bordés de rouge.
« C'est un accident, murmura-t-il.
– Avez-vous un témoin ? Votre femme était-elle avec vous ? »
Adam ne répondit pas. Il avait refermé les yeux.
« Mr. Trask, dit Horace, je sais que vous êtes mal en point. J'essaie de vous faciliter les choses. Reposez-vous pendant que je causerai avec votre femme. (Il attendit un instant puis se tourna vers la porte et s'adressa à Lee) : Ching Chong, dis à madame que j'aimerais lui parler pendant quelques minutes. »
Lee ne répondit pas.
Adam parla sans rouvrir les yeux.
« Ma femme est partie en visite.
– Elle n'était pas là quand c'est arrivé ? »
Horace regarda Julius et vit une curieuse expression sur son visage. Les

coins de sa bouche étaient relevés. Son sourire était dubitatif. Horace pensa rapidement : « Il va plus vite que moi. Il ferait un bon shérif. »

« C'est très intéressant. Votre femme a eu un bébé, deux bébés, il y a quinze jours et voilà qu'elle part en visite. Les a-t-elle emmenés ? Il me semble les avoir entendus. (Horace se pencha sur le lit et toucha le poing droit d'Adam.) Je regrette, mais il est trop tard, Trask ! dit-il à voix haute, vous allez me dire ce qui s'est passé. Et ne croyez pas que je me mêle de ce qui ne me regarde pas. C'est la loi. Et maintenant, nom de Dieu, vous allez ouvrir les yeux et me répondre ou bien, tout blessé que vous êtes, je vous conduis chez le shérif ! »

Adam ouvrit les yeux mais c'étaient des yeux de somnambule, aveugles.

Sa voix n'avait ni intonation, ni timbre, ni émotion. On aurait dit qu'il prononçait à la perfection des mots d'une langue étrangère qu'il ne comprenait pas.

« Ma femme est partie.

– Où est-elle allée ?

– Je ne sais pas.

– Comment cela ?

– Je ne sais pas où elle est allée. »

Julius lança brusquement :

« Pourquoi est-elle partie ?

– Je ne sais pas. »

Horace dit violemment :

« Attention. Trask. Vous êtes en train de jouer un jeu dangereux. Et ce que je soupçonne ne me plaît pas. Vous devez savoir pourquoi votre femme est partie.

– Je ne sais pas pourquoi.

– Etait-elle malade ? Avait-elle un comportement bizarre ?

– Non. »

Horace se retourna :

« Et toi, Ching Chong, tu sais quelque chose ?

– Moi aller King City samedi. Moi leveni'peut-être minuit. Tlouver Mr. Trask pal tell'.

– Tu n'étais pas là quand c'est arrivé ?

– Non, monsieur.

– Très bien. Trask, vous seul pouvez me répondre. Ching Chong, ouvre les rideaux que l'on y voie. Là, j'aime mieux ça. Maintenant, je vais parler à votre place. Votre femme est partie. Est-ce elle qui a tiré ?

– C'est un accident.

– Le pistolet était-il dans sa main ?

– C'est un accident.

– Vous ne facilitez pas ma tâche. Bon. Disons qu'elle est partie et que nous devons la retrouver. Depuis combien de temps êtes-vous marié ?

– Presque un an.

– Quel était son nom de jeune fille ? »

Il y eut un long silence, puis Adam dit doucement :

« J’ai promis de ne pas le révéler.

– D’où venait-elle ?

– Je ne sais pas.

– Mr. Trask, vous êtes en train de prendre le chemin qui mène à la prison. Donnez-nous une description. Etait-elle grande ? »

Les yeux d’Adam brillèrent.

« Elle n’était pas grande. Petite et délicate.

– Très bien. La couleur de ses cheveux, de ses yeux ?

– Elle était belle.

– Etait ?

– Est.

– Cicatrices ?

– Seigneur, non ! Ah ! Si, une cicatrice sur le front.

– Vous ignorez son nom, d’où elle vient, où elle est allée et vous ne pouvez pas la décrire. Vous me prenez pour un imbécile ? »

Adam répondit :

« Elle avait un secret. Je lui ai promis de ne pas le lui demander. Elle avait peur pour quelqu’un. »

Et soudain, Adam se mit à pleurer. Tout son corps était secoué et sa respiration était entrecoupée de hoquets. C’était un chagrin désespéré.

Horace sentit la pitié l’envahir.

« Allons dans une autre pièce. Julius. (Ils allèrent dans le salon.) Qu’en pensez-vous ? Est-il fou ?

– Je ne sais pas.

– L’a-t-il tuée ?

– C’est ce que j’ai pensé tout de suite.

– Moi aussi, dit Horace. Bon Dieu ! (Il courut vers la chambre et revint avec le pistolet et les cartouches.) Je les avais oubliés, dit-il en guise d’excuse. Je ne ferai pas long feu dans la profession.

– Et maintenant ? demanda Julius.

– C’est au-delà de mes capacités. Je vous avais dit que je ne vous mettrais pas sur le livre de paie, mais maintenant je vous demande de lever la main droite.

– Je ne tiens pas du tout à prêter serment, Horace. Je veux aller à Salinas.

– Vous n’avez plus le choix, Julius. Si vous ne levez pas la main, je vous arrête. »

Julius leva la main avec répugnance et répéta le serment.

« Voilà ce que c’est que de tenir compagnie aux amis. Mon père va m’écorcher vif. Que fait-on maintenant ?

Je vais aller prévenir le shérif. J’ai besoin de lui. J’emmènerais bien Trask, mais il est intransportable. Vous allez rester avec lui. Avez-vous un

revolver ?

– Bon Dieu, non !

– Prenez celui-ci. Et voici mon étoile. »

Il l'enleva de sa chemise et la tendit à Julius.

« Combien de temps resterez-vous absent ?

Je rentrerai le plus tôt possible. Avez-vous déjà vu Mrs. Trask, Julius ?

– Non.

– Ni moi non plus. Il va falloir que je raconte au shérif que son mari ne connaît ni son nom ni sa taille. Elle n'est pas très grande et elle est belle. Vous parlez d'une description ! Je ferais aussi bien de démissionner avant de me présenter devant le shérif. De toute façon, c'est lui qui me flanquera à la porte. Croyez-vous que Trask ait tué sa femme ?

– Comment voulez-vous que je le sache ?

– Ne vous mettez pas en colère. »

Julius s'empara du pistolet, glissa les balles dans le barillet et fit tourner l'engin, autour de son doigt.

« Vous voulez une idée, Horace ?

– Est-ce que j'ai l'air de quelqu'un qui refuserait une idée ?

– Sam Hamilton la connaissait. Il l'a accouchée. C'est Rabbit qui me l'a dit. Mrs. Hamilton l'a soignée. Vous devriez aller jusqu'à leur ferme et leur demander son signalement.

– Vous avez tout ce qu'il faut pour porter cette étoile, dit Horace. C'est une bonne idée. J'y vais.

– Voulez-vous que je jette un coup d'œil aux alentours ?

– Tout ce que je vous demande c'est de veiller à ce que Trask ne s'échappe pas et ne se fasse pas de mal. Compris ? À bientôt. »

Vers minuit, Horace monta à bord d'un train de marchandises. Il prit place sur la plate-forme de la locomotive aux côtés du mécanicien, et arriva à Salinas de bon matin. Salinas était un chef-lieu, une ville qui s'agrandissait rapidement. Sa population ne tarderait pas à dépasser les deux mille. C'était la plus grande agglomération entre San José et San Luis Obispo, et chacun lui prédisait un brillant avenir.

Horace, en sortant de la gare du Pacifique Sud, alla prendre un petit déjeuner. Il ne voulait pas réveiller le shérif trop tôt et s'attirer des remarques désagréables. Au restaurant, il rencontra le jeune Will Hamilton dont la prospérité se traduisait par un fort beau costume gris chiné. Horace s'assit à sa table.

« Comment allez-vous, Will ?

– Plutôt bien.

– Vous êtes ici pour affaires ?

– Oui, je viens de conclure un marché.

– Vous devriez penser à moi de temps en temps. »

Horace trouvait étrange de s'adresser ainsi à un garçon aussi jeune. Mais Will Hamilton respirait le succès. Tout le monde savait qu'il

deviendrait un homme très influent dans la province. Il en est ainsi pour certaines gens. Leur avenir est inscrit sur eux, bon ou mauvais.

« Avec plaisir, Horace. Je croyais que la ferme vous prenait tout votre temps.

– Si autre chose se présentait, je me laisserais facilement persuader de la louer. »

Will se pencha vers lui.

« Savez-vous, Horace, que cette partie de notre province est bien abandonnée ? Avez-vous jamais songé à occuper un emploi plus important ?

– Vous n'êtes qu'adjoint. Cela ne vous tenterait pas d'être élu shérif ?

– Non. Je n'y avais pas pensé.

– C'est le moment ou jamais. Mais gardez ça pour vous. J'irai vous voir dans une quinzaine de jours et nous en reparlerons. Mais pas un mot à personne.

– Comptez sur moi, Will. Mais nous avons déjà un excellent shérif.

– Je sais. Ce n'est pas à cela que je pensais. Il n'y en a pas à King Citv. Vous voyez ce que je veux dire ?

– Je vois. J'y penserai. Au fait, je suis allé rendre visite à votre père et à votre mère, hier. »

Le visage de Will s'éclaira.

« Vraiment ? Comment vont-ils ?

– Très bien. Vous savez, votre père est vraiment amusant. »

Will gloussa.

« Il nous a fait rire tout le temps de notre jeunesse.

– Intelligent avec ça. Il m'a montré des plans d'un moulin à vent. Je n'ai jamais rien vu de pareil.

– Seigneur ! dit Will. Est-ce que la fièvre l'a repris ?

– Mais c'est intéressant ! dit Horace.

– C'est toujours intéressant. Et les seuls qui y gagnent sont ceux qui enregistrent ses brevets. Cela met ma mère hors d'elle.

– Elle ne voit pas les choses comme lui. »

Will continua :

« La seule façon de gagner de l'argent est de vendre quelque chose que d'autres ont fabriqué.

– Vous avez certainement raison, Will. Mais ce moulin à vent, je vous jure que c'est quelque chose.

– Il vous a possédé, hein, Horace ?

– C'est vrai. Franchement, vous ne voudriez pas le voir changer ?

– Seigneur non ! dit Will. Repensez à ce que je vous ai dit.

– J'y penserai.

– Et pas un mot à quiconque. »

La charge de shérif n'était pas de tout repos. Et la province qui, à la loterie des élections, tirait au sort un bon shérif pouvait s'estimer heureuse.

Ses fonctions étaient assez mal définies. Ses premiers devoirs – faire respecter la loi et conserver la paix – étaient loin d'être les plus importants. Un shérif stupide ou violent ne faisait pas long feu dans une communauté où les intérêts individuels doivent être respectés. Il y avait à arbitrer les querelles entre voisins sur des questions d'eau, de jalons, de droits de passage ; il fallait rechercher des paternités douteuses, et tout cela sans requérir la force des armes. C'était lorsque tous les autres moyens s'étaient révélés impuissants qu'un bon shérif procédait à une arrestation. Le meilleur n'était pas le plus fin tireur, mais le plus fin diplomate. La province de Monterey en avait un excellent. Il avait le don merveilleux de se mêler uniquement de ce qui le regardait.

Horace arriva à la vieille prison vers neuf heures dix. Le shérif était dans son bureau. Il souhaita la bienvenue à Horace et discuta temps et moisson jusqu'à ce que son interlocuteur se décidât à entrer dans le vif du sujet.

« Monsieur, dit finalement Horace, j'ai besoin de vos conseils. »

Et il raconta son histoire avec tous les détails, sans rien oublier – le signalement des témoins et l'heure de leurs dépositions. Au bout de quelques instants, le shérif ferma les yeux et se croisa les mains. Et si, à l'occasion, il ponctuait l'histoire, c'était seulement en ouvrant les yeux, mais sans jamais dire un mot.

« Comme vous le voyez, j'étais dans de sales draps, dit Horace. Impossible de savoir ce qui s'était passé ou d'obtenir un signalement de la femme. C'est Julius Euskadi qui m'a donné l'idée d'aller voir Sam Hamilton. »

Le shérif s'étira, bâilla, se croisa les jambes et fit un résumé de la situation.

« Vous croyez qu'il l'a tuée ?

– Je le croyais. Mais Mr. Hamilton m'en a plutôt dissuadé. D'après lui, Trask n'a pas l'âme d'un meurtrier.

Il y a un meurtrier en chacun de nous, dit le shérif, trouvez la détente et le coup partira.

– Mr. Hamilton m'a raconté des choses étranges sur elle. Avant de mettre les bébés au monde, elle l'a mordu à la main. Si vous voyiez cette blessure, on dirait une morsure de loup.

– Sam vous a-t-il donné son signalement ?

– Oui. Et sa femme aussi. »

Horace sortit un morceau de papier de sa poche et lut la description détaillée fournie par les Hamilton.

Lorsqu'Horace eut fini, le shérif soupira :

« Ils sont tous les deux d'accord sur la cicatrice ?

– Entièrement. Et ils ont remarqué qu'elle changeait de couleur d'un jour à l'autre. »

Le shérif referma les yeux et s'adossa confortablement. Soudain, il se

redressa, ouvrit un tiroir de son bureau et en sortit un flacon de whisky.

« Soif ? demanda-t-il.

– À votre santé. »

Horace but, s'essuya la bouche et rendit la bouteille.

« Que pensez-vous de tout ça ? » demanda-t-il.

Le shérif prit trois bonnes gorgées de whisky, reboucha le flacon et le remit dans le tiroir. Alors seulement il répondit :

« Notre province est bien tenue. J'entretiens de bons rapports avec les officiers de police. Ils me donnent un coup de main que je leur rends à l'occasion. Dans une ville en pleine expansion comme Salinas, pleine d'étrangers qui entrent et qui sortent, nous pourrions avoir des tas d'ennuis si nous ne surveillions pas tout cela de très près. Je suis en excellents termes avec les gens du pays. »

Il regarda Horace.

« Ne vous impatientez pas. Je n'ai pas l'intention de vous faire un discours. Je veux seulement faire le point. Nous ne sommes pas ici pour ennuyer les gens, mais pour vivre avec eux.

– Ai-je commis une erreur ?

– Absolument pas, Horace. Vous avez agi comme il le fallait. Si vous n'étiez pas venu me voir, ou si vous aviez arrêté Mr. Trask, nous serions dans un joli pétrin. Ecoutez-moi…

– J'écoute, dit Horace.

– De l'autre côté de la ligne de chemin de fer, prés du quartier chinois, il y a une rue de maisons closes.

– Je le sais.

– Tout le monde le sait. Si nous les fermions, elles changeraient de place. C'est une institution nécessaire. Nous les avons à l'œil pour que rien de grave ne s'y passe. Et les propriétaires de ces maisons sont en contact avec nous. Quand un repris de justice ou un évadé rôde dans le quartier, je l'apprends immédiatement. »

Horace dit :

« Julius m'a raconté…

– Une minute. Laissez-moi dire tout ce que j'ai à dire pour que nous n'ayons pas à y revenir. Il y a environ trois mois, une femme fort honorable est venue me voir. Elle voulait s'installer, le plus légalement possible. Elle venait de Sacramento où elle avait tenu une maison. Elle avait des lettres de recommandation de gens très importants. Son casier était vierge. Une excellente citoyenne.

– Julius m'en a parlé. Elle s'appelle Faye.

– C'est exact. Elle a ouvert une très bonne maison, calme et bien tenue. Il était temps que la vieille Jenny et la Négresse aient de la concurrence.

– Il y a un pianiste.

– Oui. Très bon. Un aveugle. Allez-vous me laisser parler ?

– Excusez-moi.

– Il n'y a pas de mal. Je sais que je suis lent, mais j'atteins toujours mon but. Quoi qu'il en soit, Faye s'est révélée être ce qu'elle paraissait : une citoyenne de valeur. Savez-vous ce qu'une maison de tolérance craint plus que la foudre ? Abriter une jeune fille qui, après une fugue, décide de prendre du service. Son père finit toujours par la retrouver et il fait un scandale. Ensuite l'église s'en mêle, puis les ligues féminines et, rapidement, la maison acquiert une mauvaise renommée et nous devons la fermer. Vous comprenez ?

– Je comprends, dit Horace.

– N'allez pas plus vite que moi. J'ai horreur d'expliquer quelque chose que l'on a déjà compris. Dimanche soir, Faye m'a envoyé un mot. Elle venait d'héberger une fille dont elle ne savait pas quoi faire. Ce qui l'inquiétait, c'était que cette gosse, avec ses airs de fille de famille qui connaissait son métier sur le bout des doigts. Je suis allé là-bas pour la questionner. Elle m'a raconté l'histoire classique, mais à part cela je ne puis rien lui reprocher. Elle a l'âge et personne n'a déposé de plainte. »

Il posa ses mains à plat sur la table.

« Voilà mon cher. Qu'en pensez-vous ?

– Etes-vous sûr que ce soit Mrs. Trask ?

Grands yeux, cheveux blonds, cicatrice au front. Elle est arrivée dimanche après-midi. »

Horace se remémora le visage d'Adam sanglotant.

« Dieu Tout-Puissant ! Que quelqu'un d'autre se charge de prévenir le mari. Moi je préfére démissionner. »

Le shérif regarda droit devant lui.

« Vous dites qu'il ne savait pas son nom de jeune fille, ni d'où elle venait ? Elle lui a vraiment bourré le crâne.

– Le pauvre imbécile, dit Horace, il est amoureux d'elle. Non, ce n'est pas moi qui irai le prévenir. »

Le shérif se leva.

« Allons boire une tasse de café. »

Ils marchèrent en silence pendant un moment. Puis le shérif dit :

« Horace, si je dévoilais tout ce que je sais, la province serait réduite en cendres.

– Je m'en doute.

– Elle a eu des jumeaux ?

– Oui, des garçons.

– Ecoutez-moi, Horace. Seules trois personnes sont au courant. Elle, vous et moi. Je vais aller la prévenir que si elle dit jamais un mot, je la chasse avec une telle rapidité qu'elle croira avoir le feu aux fesses. Quant à vous, Horace, si un jour la langue vous démange, avant de dire quoi que ce soit, même à votre femme, pensez aux deux petits garçons qui apprendraient que leur mère est une prostituée. »

Adam était assis dans un fauteuil sous le grand chêne. Son bras gauche

était bandé pour qu'il ne pût pas bouger l'épaule. Lee sortit de la maison, portant le panier à linge. Il le posa sur le sol, à côté d'Adam et s'en retourna.

Les jumeaux étaient éveillés. Ils jetaient tous deux des regards aveugles et anxieux vers les feuilles du chêne que le vent faisait bouger. Une feuille sèche tomba en tourbillonnant et se posa sur le panier. Adam se pencha et l'enleva.

Il entendit le cheval de Samuel alors qu'il était tout près de lui, mais Lee l'avait déjà vu. Il apporta une chaise et conduisit Doxology à l'écurie.

Samuel s'assit calmement. Il ne voulait pas gêner Adam, soit en le regardant trop, soit en évitant de le regarder. Le vent fraîchissait et jouait dans les cheveux de Samuel.

« Je vais me remettre aux forages », dit-il.

Adam ne s'était pas servi de sa voix depuis si longtemps qu'elle semblait rouillée.

« Non, dit-il. Je ne veux plus de puits. Je vous paierai pour ce que vous avez fait. »

Samuel se pencha au-dessus du panier et glissa un doigt dans une des petites mains qui se referma.

« Je crois que ce dont l'homme a le plus de mal à se débarrasser, c'est de donner des conseils.

– Je n'ai pas besoin de conseils.

– Personne n'en a besoin. Le conseil est un cadeau. Il faut faire les gestes, Adam.

– Quels gestes ?

– Les gestes de la vie. Imitez-les, comme au théâtre. Et, au bout d'un temps, d'un très long temps, le mensonge deviendra réalité.

– Pour quoi faire ? » Demanda Adam.

Samuel regarda les jumeaux.

« Quoi que vous fassiez, quoi que vous refusiez de faire, vous transmettrez la flamme. Même si vous restez en friche, les herbes et les ronces pousseront. Vous ne pouvez plus être stérile. »

Adam ne répondit pas. Et Samuel se leva.

« Je reviendrai, dit-il. Je reviendrai sans cesse. Il faut faire les gestes, Adam. »

Dans l'écurie, Lee maintint Doxology pendant que Samuel montait.

« Il faut abandonner votre librairie, Lee.

– Oh ! dit le Chinois, peut-être est-ce tout ce que je demandais. »

Chapitre XIX

Il semble que les pays neufs suivent toujours le même processus. D'abord, viennent les défricheurs, forts et braves, mais vulnérables. Ils peuvent lutter contre les forces de la nature, mais ils sont naïfs et impuissants devant l'homme et c'est peut-être lui qu'ils ont fui. Lorsque la terre est aplanie, les hommes d'affaires et de loi arrivent à leur tour pour aider au développement et résoudre les problèmes de propriété, c'est-à-dire qu'ils contractent à leur tour la fièvre de posséder. Enfin, vient la culture qui est à la fois distraction, détente et abcès de fixation. Et la culture peut se présenter sous n'importe quelle forme.

L'église et la maison close arrivèrent dans l'Ouest simultanément. Et chacune aurait été horrifiée de savoir qu'elle n'était qu'une facette d'un même besoin. Car, en réalité, elles poursuivaient le même but : les chants, les rites, la poésie de l'église offraient à l'homme l'oubli de sa tristesse ; le bordel, lui, offrait d'autres oublis. Les différentes sectes arrivèrent la tête haute, pleines de suffisance et sûres de leur mission. Méprisant les lois économiques les plus simples, elles firent bâtir des églises qu'elles n'ont pas encore fini de payer. Elles combattaient le mal, il est vrai, mais elles se combattaient aussi entre elles avec une vigueur diabolique. Au nom d'une doctrine, chacune envoyait les autres rôtir en enfer. Mais ce dont elles se réclamaient avec tant d'outrecuidance ne variait pas de l'une à l'autre : c'étaient les Ecritures qui ont défini notre esthétique et nos rapports avec les autres humains. Il fallait un homme avisé pour déceler les différences entre les sectes, mais n'importe qui pouvait voir ce qu'elles avaient de commun. Elles apportaient la musique. Peut-être pas la meilleure, mais quelque chose qui en avait la forme et le son. Elles apportaient aussi la conscience ou, plutôt, elles aiguillonnaient les consciences endormies… Elles n'étaient pas pures, mais elles possédaient un potentiel de pureté comme une chemise blanche crasseuse. Et chaque homme pouvait en prendre le meilleur pour le faire germer en lui. Lorsque le révérend Billing fut arrêté, on s'aperçut qu'il était voleur, adultère, libertin et zoophile, mais cela ne changeait rien au fait qu'il avait communiqué beaucoup de bonnes choses à un grand nombre de fidèles. On arrêta Billing. Mais ce que

l'on n'arrêta jamais, ce fut ce qu'il avait libéré. Et il importe peu qu'il ait obéi à des mobiles impurs. Son matériau était bon et ce qu'il construisit tient encore debout. Je ne cite le cas de Billing que comme un exemple extrême. Les prédicateurs honnêtes avaient de l'énergie et de l'allant. Ils combattaient le mal et chassaient Satan partout où il se trouvait. On dira peut-être qu'ils claironnaient la vérité et la beauté à la façon une fanfare municipale massacrant l'hymne national. Peut-être, mais il subsistait suffisamment de beauté et de vérité et l'hymne était reconnaissable. Toutefois, les sectes firent plus que cela. Elles créèrent les bases de la vie mondaine dans la vallée de la Salinas. Le dîner au presbytère est le grand-père du club local et les séances poétiques qui se tenaient le mardi dans la cave de la sacristie ont parrainé le théâtre.

Pendant que les églises, apportant la joie de l'âme, arrivaient chamarrées et pédantes comme des chevaux de brasserie, leur parente pauvre, apportant la joie du corps, arrivait à pas de loup, la tête penchée et le visage voilé.

Il vous est peut-être arrivé de voir des palaces de vice et de débauche dans le Far West truqué et artificiel des films, et certains ont peut-être existé ; mais il n'y en avait pas dans la vallée de la Salinas. Les bordels y étaient calmes, ordonnés et discrets. Et, en vérité, si après avoir entendu les cris d'extase des fidèles, ponctués par les accords d'harmonium, vous écoutiez les murmures bas qui sortaient d'une maison close, vous pouviez très bien confondre les identités des deux ministères. Le bordel était accepté. Il n'était pas reconnu.

Je vous dirai les solennelles cours d'amour de Salinas. Elles ressemblaient aux autres cours des autres villes, mais la rue d'amour de Salinas était digne de son nom.

Vous preniez Main Street vers l'ouest jusqu'à ce que vous rencontriez Castroville Street. Elle s'appelle aujourd'hui Market Street, Dieu sait pourquoi. Dans le temps, les rues portaient le nom des endroits où elles conduisaient. Ainsi, en suivant Castroville Street pendant neuf milles, elle vous conduisait à Castroville ; Alisal Street à Alisal, et ainsi de suite.

Quoi qu'il en soit, lorsque vous rencontriez Castroville Street, vous preniez à droite. Deux croisements plus loin, les rails du Pacifique Sud coupaient la rue en diagonale, et une autre rue coupait Castroville Street d'est en ouest. Et je vous jure sur mon salut éternel que je ne me rappelle pas le nom de cette rue. Si vous tourniez à gauche dans cette rue et si vous traversiez les rails, vous étiez dans le quartier chinois. Si vous tourniez à droite, vous étiez dans la rue d'amour.

La chaussée était d'argile, boueuse en hiver et dure comme du fer en été. Au printemps, des herbes hautes couraient de chaque côté : folle avoine, guimauve et moutarde jaune. Au petit matin, les hirondelles gazouillaient parmi le crottin de cheval.

Te rappelles-tu ces bruits, mon vieux ? Te rappelles-tu la brise orientale

qui t'apportait les senteurs du quartier chinois, le porc rôti, l'alcool, le tabac noir et le yen shi ? Te rappelles-tu le son lourd du gong chez Joss ? Te rappelles-tu comme l'air vibrait longtemps ?

Te rappelles-tu les humbles maisons jamais peintes, jamais réparées ? Elles semblaient toutes petites et cherchaient à s'effacer derrière une apparence négligée, et le chiendent essayait de les dissimuler aux yeux de la rue. Te rappelles-tu les stores toujours tirés, délimités par trois petits rais de lumière jaune ? De l'intérieur venait seulement un murmure. La porte s'ouvrait, un campagnard entrait et tu entendais des éclats de rire, et même une rengaine sentimentale égrenée par un piano sur les cordes duquel était tendue une chaîne, et puis la porte se refermait.

Et le martèlement des sabots des chevaux dans la rue ?

Peter Bulene débouchait, conduisant sa voiture. Il s'arrêtait devant une maison et quatre – peut-être cinq – messieurs très bien mis descendaient. C'étaient peut-être des personnages officiels, des hommes riches, des banquiers ou des habitués de la cour ? Alors Peter conduisait ses chevaux jusqu'au coin et il s'allongeait dans sa voiture en attendant les messieurs. De gros matous traversaient la rue et disparaissaient dans l'herbe haute.

Et puis – te rappelles-tu ? – un sifflet de locomotive, la lumière incongrue de son phare, et un train de marchandises en provenance de King City traversait Castro-ville Street pour entrer dans Salinas, et tu entendais sa locomotive haleter dans la gare. Te rappelles-tu ?

Chaque ville célèbre ses « madames », femmes éternelles que les siècles glorifient. Il y a pour l'homme quelque chose de très attirant dans une madame. Elle a le cerveau d'un homme d'affaires, les muscles d'un champion de boxe, la chaleur d'un ami et le talent d'un comédien. Des légendes se créent autour d'elle et aussi étrange que cela puisse paraître, ces légendes ne sont pas voluptueuses. Les histoires que l'on raconte sur une madame englobent tout, sauf le lit. Lorsqu'il se la remémore, le vieil habitué évoque une philantrope, une doctoresse, un souteneur et un chantre des émotions corporelles qui ne participait jamais au jeu de l'amour.

Pendant un certain nombre d'années, Salinas avait abrité deux de ces trésors : Jenny, que l'on appelait quelquefois Jenny-la-Péteuse, et la Négresse, propriétaire du Long Green. Jenny était une bonne fille qui savait garder un secret et prêter de l'argent. Il y a tout un livre à écrire sur les histoires de Jenny de Salinas.

La Négresse était une belle femme aux cheveux blancs de neige, austère, et d'une dignité sombre et terrible. Ses yeux marron, où se cachait une noire amertume, jetaient sur un monde affreux un regard chagrin mais compréhensif. Elle dirigeait sa maison comme une cathédrale où l'on eût adoré un Priape triste, mais en érection. Si vous vouliez rigoler un bon coup et vous faire taper dans le dos, il fallait aller chez Jenny, et vous en aviez pour votre argent. Mais si toute la tristesse du monde s'abattait sur

vous au point de vous faire monter les larmes aux yeux, alors il fallait aller au Long Green. Lorsque vous ressortiez de là, vous aviez l'impression d'avoir accompli un acte important. Rien à voir avec un retroussage de jupes dans une meule de foin. Les beaux yeux sombres de la Négresse restaient fixés sur vous pendant des jours.

Lorsque Faye arriva de Sacramento et qu'elle ouvrit sa maison, les deux femmes déjà en place s'allièrent pour la chasser, mais elles s'aperçurent bientôt que ce n'était pas une concurrente.

Faye avait le genre maternel, chaleureux : poitrine opulente et large bassin. Elle était une poitrine où pleurer, elle calmait et elle caressait. Il y avait des habitués pour la cathédrale sexuelle de la Négresse et pour les bacchanales de Jenny, mais il y avait aussi une clientèle pour Faye. Sa maison devint le refuge de jeunes gens travaillés par la puberté, pleurant une vertu perdue, pleurant de la perdre un peu plus. Faye était la consolatrice des maris mal mariés. Elle fit de sa maison un exutoire pour les époux de femmes frigides. Faye remplaçait pour les hommes la grand-mère trop tôt disparue. Et si quoi que ce fût de sexuel arrivait chez Faye, on avait l'impression que c'était un accident pardonnable. Dans sa maison, la jeunesse de Salinas empruntait le chemin épineux du sexe de la façon la plus douce et la plus rose. Faye était une femme agréable, pas très intelligente, à cheval sur les principes, et qu'un rien choquait. On avait confiance en elle et elle avait confiance en vous. Lorsque l'on connaissait Faye, on n'avait pas envie de lui faire du mal. Elle n'était pas une concurrente pour les autres. Elle était une troisième phase.

Tout comme dans un magasin ou dans une ferme, les employés ressemblent au patron, dans une maison close les femmes ressemblent à leur madame. D'abord parce qu'elle engage qui lui plaît, et ensuite parce qu'une bonne madame imprime sa personnalité à l'affaire. On pouvait rester un long moment chez Faye sans qu'un mot grossier ou suggestif fût prononcé. Les allées et venues, le règlement, étaient si simples et si naturels que l'on y prêtait à peine attention. L'un dans l'autre, elle avait là une maison de première classe. Le shérif était bien de cet avis. Faye contribuait largement à toutes les œuvres de charité. Comme elle avait peur de la maladie, elle payait un médecin pour examiner régulièrement ses pensionnaires. On avait moins de chance de contracter un désagrément chez Faye qu'avec la maîtresse d'école. Très rapidement, Faye devint une citoyenne enviée de la ville de Salinas.

Kate, la nouvelle, avait intrigué Faye : elle était si jeune, si jolie, si femme du monde, si bien élevée. Faye la fit entrer dans sa propre chambre et la questionna beaucoup plus que les postulantes ordinaires. Faye savait définir d'un coup d'œil les femmes qui frappaient à sa porte : paresseuses, vicieuses, insatisfaites, gourmandes, ambitieuses. Kate n'entrait dans aucune de ces classifications.

« Cela ne vous dérange pas que je vous pose toutes ces questions ? Je

trouve étrange que vous soyez venue ici. Vous pourriez trouver un mari et avoir un équipage et une belle maison en ville, en un rien de temps. »

Faye fit tourner son alliance autour de son annulaire gras.

Kate sourit timidement :

« C'est si difficile à expliquer. J'espère que vous n'insisterez pas pour savoir. Le bonheur de quelqu'un de très proche est en jeu. Je vous en prie, ne me le demandez pas. »

Faye acquiesça solennellement.

« Il y a tant d'histoires lamentables ! J'ai eu une pensionnaire qui élevait son bébé et, pendant longtemps, je n'en ai rien su. Maintenant, elle a une belle maison et un mari à… J'ai failli le dire. Je préférerais me couper la langue. Avez-vous un bébé, chérie ? »

Kate baissa les yeux pour essayer de dissimuler ses larmes. Lorsque sa gorge se fut desserrée, elle murmura :

« Excusez-moi, je ne puis en parler.

– Je vous en prie, je vous en prie, prenez votre temps. »

Faye n'était pas intelligente mais elle était loin d'être bête. Elle alla voir le shérif et lui expliqua tout. Il eût été ridicule de prendre des risques. Elle savait qu'il y avait quelque chose d'étrange chez Kate, mais si cela ne nuisait pas à la maison, cela ne regardait pas Faye.

Ses craintes se dissipèrent lorsque Kate se mit sur-le-champ au travail. Lorsque des clients reviennent et demandent une fille en rappelant par son prénom, c'est qu'elle vaut quelque chose. Et ce n'est pas avec ses beaux yeux qu'elle obtint ce résultat. Faye acquit la certitude que Kate ne faisait pas ses premières armes.

Lorsque l'on a une nouvelle pensionnaire, il y a deux choses qui comptent : la première est « travaillera-t-elle ? » ; et la seconde « s'entendra-t-elle avec les autres ? » Il n'y a rien pour semer la perturbation dans une maison comme une fille douée d'un mauvais caractère.

Faye ne se posa pas la seconde question longtemps. Kate fit tout son possible pour se rendre agréable. Elle aida ses compagnes à nettoyer leurs chambres ; elle leur apporta à manger lorsqu'elles étaient malades, écouta leurs histoires et, dès qu'elle eut de l'argent, leur en prêta. On ne pouvait pas trouver mieux. Elle devint la meilleure amie de tout le monde.

Kate prenait tous les ennuis à son compte, aucune corvée ne la rebutait et, de plus, elle faisait monter la recette. Elle eut rapidement ses habitués. Et d'une délicatesse ! Elle se rappelait les dates des anniversaires et offrait toujours un cadeau et un gâteau avec des bougies, Faye se dit qu'elle abritait un trésor.

Les gens ne savent pas ce que c'est que d'être une madame. Ils croient qu'il suffit de s'installer dans un grand fauteuil, d'ingurgiter beaucoup de bière et de prendre la moitié de ce que gagnent les filles. Mais il n'en est pas du tout ainsi. Les pensionnaires sont nourries, aussi faut-il des notions

sérieuses d'épicerie et de cuisine. Les problèmes de blanchisserie sont beaucoup plus compliqués que dans un hôtel. Il faut conserver le harem en bonne condition, aussi heureux de vivre que possible et la maison close est un lieu de prédilection pour le cafard. Il faut garder le suicide à un minimum absolu et les prostituées, particulièrement celles qui vieillissent, ont tendance à fleureter avec le rasoir, ce qui est mauvais pour la renommée d'une maison.

Ce n'est pas une tâche facile et le coulage peut mener une affaire à la faillite. Lorsque Kate offrit de superviser l'intendance, Faye fut ravie, mais elle se demanda où la fille trouverait le temps. Eh bien, non seulement l'ordinaire fut amélioré, mais les notes d'épicerie fondirent d'un tiers au bout d'un mois. Quant à celles de blanchisserie, elles descendirent de vingt-cinq pour cent. Faye ne sut jamais ce que Kate avait fait au blanchisseur. C'était à se demander comment on avait vécu avant de connaître Kate.

En fin d'après-midi, avant le travail, elles s'asseyaient toutes deux dans la chambre de Faye et prenaient le thé. La pièce était beaucoup plus agréable depuis que Kate avait repeint les boiseries et posé des rideaux en dentelle. Les filles commencèrent à se rendre compte qu'il y avait deux patronnes et elles en furent contentes, car Kate était facile à vivre. Elle les initiait à de nouvelles pratiques, mais qui n'avaient rien de méchant. C'étaient des occasions de s'offrir une pinte de bon sang.

Une année passa et Faye et Kate étaient comme mère et fille. Et ces dames disaient : « Regardez bien. Un jour cette maison sera à elle. »

Kate occupait toujours ses mains, la plupart du temps à broder des initiales sur de fins mouchoirs. Chaque fille en avait un qu'elle conservait précieusement.

Graduellement, il se passa une chose très naturelle. Faye, l'essence de la maternité, se mit à considérer Kate comme sa fille. Ce sentiment gonflait sa poitrine et, bientôt, sa moralité prit le dessus. Elle ne voulait pas que sa fille fût une putain. C'était parfaitement raisonnable.

Faye se demandait comment elle aborderait le problème. C'était dans son caractère d'attaquer tous les sujets par la bande. Elle ne pouvait pas dire : « Je ne veux plus que tu te prostitues. »

« Si c'est un secret, ne me réponds pas. Mais j'ai toujours voulu te le demander. Que t'a dit le shérif… ? Mon Dieu, ça fait déjà un an. Comme le temps passe ! Et il passe plus vite en vieillissant. Il est resté près d'une heure avec toi. Est-ce qu'il… Non, évidemment. C'est un père de famille. Il préfère aller chez Jenny. Mais je ne veux pas me mêler de tes affaires.

– Il n'y a pas de secret là-dedans, dit Kate. Je vous l'aurais dit. Il m'a conseillé de rentrer chez moi, très aimablement. Quand je lui ai expliqué que je ne pouvais pas, il a été très compréhensif.

– Lui as-tu dit pourquoi ? demanda Faye jalousement.

– Évidemment non. Croyez-vous que je lui aurais révélé ce que je vous

cache ? Ne soyez pas ridicule, ma chérie ? »

Faye sourit et se pelotonna avec satisfaction dans son fauteuil.

Le visage de Kate était impassible, mais elle se rappelait chaque mot de l'entrevue. Pour tout dire, le shérif lui avait plu. C'était un homme direct.

Il avait refermé la porte de sa chambre, jeté un coup d'œil rapide et professionnel sur la pièce : ni photographies ni articles personnels. Rien, si ce n'étaient des vêlements et des chaussures.

Il s'assit dans le fauteuil de rotin trop petit pour ses fesses. Ses doigts se réunirent et semblèrent entrer en conversation comme des fourmis géantes. Il parla d'une voix égale comme si ce qu'il disait ne l'intéressait pas beaucoup. C'est peut-être ce qui impressionna Kate.

Au début de l'entretien, elle avait pris son regard stupide et renfermé, mais dès qu'il eut prononcé quelques mots, elle abandonna cette méthode et plongea ses yeux dans les siens pour essayer de deviner ce qu'il pensait. Il ne la regardait pas, mais il ne l'évitait pas non plus, elle savait qu'il l'examinait. Elle sentit son regard se poser sur sa cicatrice, un regard si appuyé que l'on aurait dit un frôlement.

« Je n'établirai pas de casier, dit-il calmement. J'occupe ce poste depuis très longtemps et ma retraite ne va pas tarder. Croyez bien, ma chère petite, que si cela se passait quinze ans plus tôt, je me renseignerais sur votre compte et je suis sûr que je mettrais au jour des choses fort laides. »

Il attendit une réaction, mais elle ne protesta pas. Il hocha lentement la tête.

« Je ne veux rien savoir, dit-il. Je veux la paix dans cette province et je veux qu'elle soit respectée à n'importe quel prix. Je n'ai pas encore fait la connaissance de votre mari. »

Elle comprit qu'il avait remarqué le petit tressaillement qui l'avait agitée.

« Il paraît que c'est un homme charmant. Il paraît aussi qu'il est très gravement touché. »

Il la regarda dans les yeux.

« Cela ne vous intéresse pas de savoir le mal qu'a causé votre coup de pistolet ?

– Si, dit-elle.

– Il s'en tirera. Il a l'épaule fracassée, mais il s'en tirera. Le Chinois le soigne à merveille. Evidemment, il ne pourra rien soulever avec son bras gauche avant longtemps. Un 44 fait des ravages. Si le Chinois n'était pas revenu à temps, Mr. Trask aurait saigné toute la nuit, il serait mort et vous seriez en ce moment derrière les barreaux de ma prison. »

Kate retenait sa respiration, cherchant à deviner la suite, mais le policier était impénétrable.

« Je regrette », dit-elle.

Le regard du shérif s'éveilla.

« Vous venez de commettre une erreur, car je sais que vous ne regrettez

rien. J'ai connu quelqu'un dans votre genre, il y a une douzaine d'années. Nous l'avons pendu devant la prison. C'est là que ça se passait. »

La petite chambre avec son lit d'acajou foncé, avec son nécessaire de toilette, avec sa table de nuit et son pot, avec son papier peint où se répétaient sans fin les mêmes petites roses, la petite chambre était silencieuse, vidée de tout son.

Le shérif examinait une gravure représentant trois chérubins, trois têtes aux cheveux bouclés, aux yeux limpides, aux cous ornés d'ailes de pigeon. Il fronça les sourcils.

« Etrange gravure pour une maison close, dit-il.

– Elle était là avant que j'arrive », dit Kate.

Apparemment, les préliminaires étaient terminés.

Le shérif se carra dans son fauteuil, disjoignit les doigts et plaça les mains sur les bras du fauteuil.

« Vous laissez des jumeaux, dit-il, deux tout petits enfants. Du calme. Je ne vous demanderai pas d'y retourner. Et je crois même que je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour vous en empêcher. Je connais les gens de votre race. Je pourrais vous faire interdire dans mon district, donner le mot au shérif voisin et ainsi de suite jusqu'à ce que vous alliez faire un joli plongeon dans l'océan Atlantique. Mais je ne ferai pas cela. Je ne veux pas savoir comment vous vivez tant que vous ne me créez pas d'ennuis. Une putain est une putain. »

Kate demanda d'un ton égal :

« Que voulez-vous que je fasse ?

– J'aime mieux cela, répondit le shérif. Voici ce que je veux. J'ai remarqué que vous aviez changé de nom.

Vous allez le garder. Je suppose que vous vous êtes fabriqué une ville natale. À partir d'aujourd'hui, c'est là que vous êtes vraiment née. Quant à la raison qui vous a poussée à venir ici, tâchez de ne jamais l'expliquer à moins de deux mille milles de mon bureau. »

Elle sourit légèrement et c'était un vrai sourire. Elle commençait à avoir confiance en cet homme. Il lui plaisait.

« J'ai aussi pensé, dit-il, que vous connaissiez peut-être des gens aux environs.

– Non.

– J'ai entendu parler d'une aiguille à tricoter, ajouta-t-il incidemment. Il se pourrait que quelqu'un que vous connaissez entre ici. Est-ce votre couleur naturelle de cheveux ?

– Oui.

– Teignez-les en noir pendant quelque temps. Il y a des tas de gens qui ressemblent à d'autres gens.

– Et cela ? »

D'un doigt mince, elle désigna sa cicatrice.

« Cela c'est une… Quel est donc ce mot ? Ah ! Bon Dieu, je l'ai sur la

langue.

– Une coïncidence ?

– C'est cela. Une coïncidence. »

Il semblait avoir fini. Il sortit du tabac et du papier et se roula une cigarette informe et bosselée. Il craqua une allumette soufrée et la tint éloignée de lui jusqu'à ce que la petite flamme bleue tournât au jaune. La cigarette s'alluma mal et le papier brûla d'un côté seulement.

Kate demanda :

« N'y a-t-il pas de danger ? Supposez que…

– Non. Si quelque chose d'imprévu se présentait, je saurais comment agir. Tout ce que je veux, c'est que vous, votre métier, vos actes, vos paroles, ne blessent jamais Mr. Trask et ses garçons. Dites-vous que vous êtes morte, que vous êtes ressuscitée sous une autre forme et tout ira pour le mieux. »

Il se leva, se dirigea vers la porte, puis se retourna.

« J'ai un fils. Il aura vingt ans cette année. Un grand beau garçon avec le nez cassé. Tout le monde l'aime bien. Je ne veux pas qu'il vienne ici. Je préviendrai Faye. Qu'il aille chez Jenny. S'il entre ici, vous l'envoyez chez Jenny. »

Il referma la porte sur lui.

Kate examina ses ongles en souriant.

Faye se tourna dans son fauteuil pour prendre une tranche de gâteau aux noix. Elle avait toujours la bouche pleine de quelque chose. Kate se demanda avec gêne si Faye avait le don de lire dans la pensée, car elle dit :

« Je n'aime pas ça. Je te l'ai dit et je te le répète, j'aimais mieux tes cheveux blonds. Je ne sais pas ce qui t'a pris de les teindre. Tu as un si joli teint. »

Kate prit une mèche de ses cheveux et la tourna entre ses doigts. Elle était très intelligente. Aussi dit-elle le meilleur mensonge de tous, le plus efficace : la vérité.

« Je ne voulais pas vous le dire, mais j'avais peur que l'on me reconnaisse et que cela fasse du mal à quelqu'un. »

Faye se leva de son fauteuil, alla vers Kate et l'embrassa.

« Quelle bonne petite tu fais ! Quelle délicatesse ! »

Kate proposa :

« Prenons le thé. Je vais aller le faire. »

Elle sortit de la pièce et, dans le couloir qui menait à la cuisine, elle effaça du bout des doigts le baiser sur sa joue.

Lorsqu'elle se fut assise à nouveau, Faye prit une grosse bouchée de gâteau où se dessinait une noix entière. Elle mordit sur un petit morceau de coquille. L'esquille pénétra dans une dent cariée et réveilla le nerf. Une douleur aux flammes bleues la transperça. Son front se mouilla. Lorsque Kate arriva avec son plateau à thé, Faye avait une main dans la bouche et gémissait de douleur.

« Qu'y a-t-il ? cria Kate.

– Une noix dans ma dent.

– Laissez-moi voir. Ouvrez la bouche et montrez-moi. »

Kate regarda la mâchoire, s'empara d'un cure-dent et, en l'espace d'une seconde, elle avait extrait la coquille et la présentait sur la paume de sa main

« La voilà », dit-elle.

La douleur s'émoussa.

« C'est tout ? J'avais l'impression d'avoir un parapluie dans la dent. Ecoute, chérie, ouvre le second tiroir où je conserve ma pharmacie. Prends le parégorique et un petit morceau de coton. »

Kate apporta la bouteille et introduisit une petite boule de coton imbibé de liquide dans la cavité, à l'aide du cure-dent..

« Vous devriez la faire arracher.

– Oui, je sais.

– Moi, il me manque trois dents de ce côté.

– Ça ne se remarque pas. Il faut que je me remonte le moral. Apporte-moi la bouteille de Pinkham. »

Elle but à la bouteille une gorgée de l'extrait de légumes et soupira avec soulagement :

« Quel médicament merveilleux ! dit-elle. La femme qui l'a inventé était une sainte. »

Chapitre XX

C’était un bel après-midi. Faye voyait de sa fenêtre le sommet du pic Frémont légèrement rosé par les derniers rayons du soleil. De Castroville Street montait le bruit de clochettes d’un attelage de huit chevaux. Le cuisinier remuait ses casseroles dans la cuisine. Faye entendit un bruit de frottement sur le mur, puis un petit coup discret fut frappé à la porte.

« Entre, Œil-de-Lait. »

La porte s’ouvrit et le petit pianiste bossu aux yeux morts s’immobilisa sur le seuil de la porte, attendant que Faye parle pour savoir où elle était.

« Que veux-tu ? » demanda Faye.

Il se tourna vers elle.

« Je ne me sens pas bien, Mrs. Faye. Je voudrais me glisser dans mon lit et ne pas jouer ce soir.

– Tu as été malade deux soirs la semaine dernière. Ton travail ne te plaît pas ?

– Je ne me sens pas bien.

– Bon. Va pour ce soir. Mais tu devrais te soigner. »

Kate dit doucement :

« Tu devrais abandonner la pipe pendant une quinzaine de jours.

– Oh ! Miss Kate, je ne savais pas que vous étiez là ! Je n’ai pas fumé.

– Si, tu as fumé, dit Kate.

– Oui, Miss Kate, je n’y toucherai plus. Je ne me sens pas bien. »

Il referma la porte et elles entendirent sa main qui tâtonnait le long du mur pour trouver son chemin.

Faye dit :

« Il m’avait dit qu’il s’était arrêté.

– Il a continué.

– Le pauvre, dit Faye, il n’a pas grand-chose dans la vie. »

Kate se planta devant elle.

« Vous êtes trop gentille, dit-elle. Vous avez confiance en tout le monde. Si vous ne faites pas attention, un de ces jours quelqu’un vous volera le toit de votre maison.

– Qui aurait envie de me voler ? » Demanda Faye.

Kate posa ses mains sur les épaules grasses de Faye :

« Tout le monde n'est pas aussi gentil que vous. »

Dans les yeux de Faye, des larmes brillèrent. Elle prit un mouchoir sur une chaise à côté d'elle, s'essuya les yeux et se tapota délicatement les narines.

« Tu es comme ma propre fille, Kate.

– Je commence à le croire. Je n'ai pas connu ma mère. Elle est morte alors que j'étais toute petite. »

Faye prit une bonne respiration et attaqua :

« Kate, cela m'ennuie que tu travailles.

– Et pourquoi ? »

Faye secoua la tête, cherchant ses mots.

« Ce n'est pas que j'aie honte, j'ai une bonne maison et si je n'étais pas là, il y en aurait peut-être une mauvaise pour la remplacer. Je ne fais de mal à personne. Je n'ai pas honte.

– Vous n'avez aucune raison.

– Mais je n'aime pas que tu travailles. C'est comme si tu étais ma fille et je ne veux pas que ma fille travaille.

– Ne soyez pas sotte, chérie, dit Kate. C'est nécessaire, ici ou autre part. Je vous l'ai dit : j'ai besoin d'argent.

– Non, ce n'est pas vrai.

– Mais si, c'est vrai. Où pourrais-je me le procurer ?

– Tu pourrais être ma fille, diriger la maison, tu pourrais t'occuper de certaines choses à ma place et ne pas monter. Je ne me sens pas bien, tu sais.

– Je le sais bien, ma pauvre chérie, mais il me faut de l'argent.

– J'en ai assez pour nous deux. Je pourrais te donner autant et même plus que ce que tu gagnes actuellement et je n'y perdrais pas. »

Kate secoua tristement la tête.

« Je vous aime bien, dit-elle, et je voudrais pouvoir vous obéir. Mais vous avez besoin de mettre de l'argent de côté et moi… Supposez que quelque chose vous arrive. Non, je dois continuer à travailler. Savez-vous, chérie, que j'ai cinq habitués ce soir ! »

Faye fut horriblement choquée.

« Je ne veux plus que tu travailles.

– Il le faut, maman. »

Le mot fit tout le travail. Faye éclata en larmes. Kate s'assit sur le bras de son fauteuil, lui caressa la joue et épongea ses larmes. Enfin, les sanglots s'espacèrent.

L'obscurité tombait sur la Vallée. Le visage de Kate resplendissait sous ses cheveux noirs.

« Vous allez mieux ? Je vais aller faire un tour à la cuisine et ensuite m'habiller.

– Kate, ne peux-tu dire à tes habitués que tu es malade ?

– Mais non, maman.

– Kate, aujourd'hui, c'est mercredi. Il n'y aura probablement plus personne après une heure.

– « L'Amicale des Charpentiers » donne son banquet annuel.

– C'est vrai. Mais un mercredi ils partiront avant deux heures.

– Où voulez-vous en venir ?

– Lorsque tout le monde sera parti, frappe à ma porte. J'aurai une surprise pour toi.

– Quelle sorte de surprise ?

Oh ! Une vraie surprise. Puisque tu vas à la cuisine, demande donc au cuisinier de monter me voir.

– Cette surprise m'a tout l'air d'un gâteau.

– Ne pose pas de questions, chérie. C'est une surprise. »

Kate l'embrassa :

« Je t'adore, maman. »

Après avoir refermé la porte, Kate resta un instant dans le couloir. Elle se passa la main sur le menton. Ses yeux étaient calmes. Puis elle tendit ses bras au-dessus de sa tête et tout son corps se gonfla dans un bâillement voluptueux. Elle caressa lentement son corps, des seins jusqu'aux hanches. Les coins de sa bouche se relevèrent et elle se dirigea vers la cuisine.

Les quelques habitués entrèrent, puis ressortirent. Il y eut deux commis voyageurs en goguette, mais on ne vit pas le moindre charpentier. Les filles bâillèrent dans le salon jusqu'à deux heures.

Un triste accident avait retenu les charpentiers. Clarence Monteith avait eu une crise cardiaque au milieu de la séance de clôture, avant le dîner. On l'allongea sur un tapis et on lui mouilla le front jusqu'à l'arrivée du médecin. Personne n'avait envie de banqueter. Après l'arrivée du docteur Wilde, les charpentiers firent une civière avec deux hampes de drapeau passées dans les manches d'une veste. Clarence mourut en chemin et il fallut aller rechercher le médecin. Quand l'ordonnance des funérailles fut réglée et l'article nécrologique écrit, personne n'avait plus envie d'aller voir les femmes.

Le lendemain, lorsqu'elles apprirent ce qui s'était passé, toutes les filles se rappelèrent ce qu'Ethel avait dit à deux heures moins dix.

« Seigneur ! avait dit Ethel. Quel calme ! Pas de musique. Et Kate a perdu sa langue. On dirait une veillée funèbre. »

Plus tard, Ethel fut émue d'avoir dit cette phrase.

Grâce avait répondu :

« Comment allez-vous faire sans votre langue, Kate ? Vous ne vous sentez pas bien ? Kate, vous ne vous sentez pas bien ? »

Kate sursauta :

« Je pensais à quelque chose.

– Pas moi, dit Grâce. J'ai sommeil. Pourquoi ne pas fermer ? Demandons à Faye. On ne verra pas un chat ce soir. Je vais demander à

Faye. »

La voix de Kate l'arrêta dans son élan :

« Laissez Faye tranquille. Elle n'est pas bien. On fermera à deux heures.

– La pendule ne marche pas, dit Ethel. Qu'est-ce qu'elle a, Faye ? »

Kate répondit :

« C'est à ça que je pensais. Je suis terriblement inquiète à son sujet. Elle ne va pas bien et elle ne veut pas le montrer.

– Je croyais qu'elle se portait comme un charme ! » Dit Grâce.

Ethel mit dans le mille à nouveau :

« Moi aussi, je ne la trouve pas bien. Elle a l'air congestionnée. Je l'ai remarqué. »

Kate dit très doucement :

« Ne lui dites jamais que je vous en ai parlé. Elle ne veut pas que vous vous inquiétiez. Elle est si bonne !

– Faut dire qu'ici, l'amour devient un plaisir », dit Grâce.

Alice répondit.

« Fais attention qu'elle ne t'entende jamais parler comme ça.

– Passe la main ! dit Grâce. Elle sait comment ça se passe.

– Mais elle n'aime pas qu'on le dise. Pas nous, en tout cas. »

Kate leur expliqua patiemment :

« Je vais vous dire ce qui s'est passé. Je prenais le thé avec elle tout à l'heure, elle s'est évanouie. Je voudrais qu'elle consulte un médecin.

– J'ai remarqué qu'elle avait l'air congestionnée, répéta Ethel. Cette pendule ne marche pas, mais je ne sais plus si elle avance ou si elle retarde.

– Allez-vous coucher. Je fermerai », dit Kate.

Lorsqu'elles furent parties, Kate alla dans sa chambre et mit sa nouvelle robe imprimée, celle qui lui donnait un air de petite fille. Elle brossa ses cheveux, les tressa et arrêta la natte par un petit nœud blanc. Puis elle frotta ses joues avec de l'eau de Cologne. Après un instant d'hésitation, elle prit dans un tiroir de sa commode une petite montre en or qui était suspendue à une chaîne dont le fermoir était en forme de fleur de lis. Elle enveloppa la montre dans son plus joli mouchoir et sortit.

Le couloir était sombre, mais un rai de lumière perçait sous la porte de Faye. Kate frappa doucement.

« Qui est-ce ? demanda Faye.

– C'est Kate.

– N'entre pas tout de suite. Attends dehors. Je te préviendrai. »

Kate entendit un bruit dans la pièce, puis Faye appela :

« Ça y est. Tu peux entrer. »

La chambre était décorée. Des lanternes japonaises brillaient aux quatre coins et du papier crêpé rouge était tendu depuis le centre du plafond vers les murs, imitant un baldaquin. Sur la table, il y avait un gros gâteau avec, des bougies, une boîte de chocolats et un magnum de Champagne reposait

sur un lit de glace pilée. Faye portait sa plus belle robe de dentelle et ses yeux brillaient d'émotion.

« Mon Dieu ! s'exclama Kate en refermant la porte. C'est une fête !

– C'est une fête pour ma chère petite fille.

– Ce n'est pas mon anniversaire.

– Dans un sens, peut-être, dit Faye.

– Je ne sais pas ce que tu veux dire. Moi je t'ai apporté un cadeau. »

Elle déposa le mouchoir plié sur les genoux de Faye.

« Fais attention en l'ouvrant », dit-elle.

Faye prit la montre.

« Oh ! Ma chérie, ma chérie… Ma petite fille, je ne peux pas l'accepter. »

Elle ouvrit le couvercle du bout de l'ongle. À l'intérieur étaient gravés ces mots : « Pour C… de tout cœur, de la part de A. »

« C'était la montre de ma mère, dit doucement Kate. Je veux en faire cadeau à ma nouvelle maman.

– Ma petite fille chérie.

– Ma mère serait contente.

– Cette fête est pour toi. Moi aussi j'ai un cadeau pour toi, mais je veux te le faire à ma manière. Ouvre la bouteille et emplis deux verres pendant que je coupe le gâteau. Je veux faire les choses bien. »

Lorsque tout fut prêt, Faye attira sa chaise près de la table. Elle leva son verre.

« À ma nouvelle fille, longue vie et bonheur. »

Lorsqu'elles eurent bu, Kate dit à son tour :

« À ma mère. »

Faye dit :

« Tu vas me faire pleurer, je t'en prie. Sur le bureau, il y a un petit coffret en acajou. Oui, celui-là. Apporte-le sur la table et ouvre-le. »

Dans la boîte reposait un papier roulé, noué par un ruban rouge.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda Kate.

– C'est mon cadeau. Déroule-le. »

Kate défit le ruban et déroula le papier. Quelques lignes y étaient tracées d'une écriture appliquée et élégante, et, au bas, étaient apposées la signature de Faye et celle du cuisinier :

Je lègue tous mes biens sans exception à Kate Albey que je considère comme ma fille.

C'était simple, direct et, légalement, inattaquable. Kate le relut trois fois, regarda la date, examina la signature du cuisinier. Faye l'observait et ses lèvres étaient ouvertes dans l'attente. Lorsque Kate bougea les lèvres en lisant les mots, Faye bougea les siennes !

Kate roula le papier, noua le ruban et remit le tout dans la boite dont elle referma le couvercle. Elle s'assit dans son fauteuil. Faye demanda enfin :

« Es-tu contente ? »

Les yeux de Kate semblaient pénétrer ceux de Faye. Ils semblaient les percer pour atteindre le cerveau. Kate dit calmement :

« J'essaie de ne rien détruire, maman. Je ne savais pas qu'il existait des gens aussi bons que toi. J'ai peur, en allant vers toi ou en parlant trop vite, de tomber en pièces. »

C'était beaucoup plus dramatique que Faye n'avait osé l'espérer.

« C'est un drôle de cadeau, n'est-ce pas ?

– Drôle, non.

– Je veux dire qu'un testament est un cadeau étrange. Mais il signifie plus que cela. Maintenant tu es ma vraie fille. Je puis tout te dire. J'ai… non, *nous* avons en liquide soixante mille dollars. Dans mon bureau sont les livres de compte et les clefs des coffres-forts. J'ai vendu ma maison de Sacramento un très bon prix. Pourquoi ne dis-tu rien, mon enfant ? Y a-t-il quelque chose qui t'ennuie ?

– Ton testament sonne comme la mort. C'est un mauvais signe.

– Tout le monde devrait faire un testament.

– Je sais, maman. (Kate eut un sourire triste.) Je pense à quelque chose. Songe à tous tes parents qui essaieront de faire casser ce testament. Tu ne peux pas faire cela.

– Ma pauvre petite fille, est-ce cela qui t'ennuie ? Je n'ai plus de parents. Et si j'en avais, comment seraient-ils au courant ? Crois-tu être la seule à avoir un secret ? Crois-tu que je porte le nom que j'avais en naissant ? »

Kate regarda longtemps Faye.

« Kate ! s'écria cette dernière. Kate. C'est une fête. Ne sois pas triste. Tu as l'air glacée. »

Kate se leva, repoussa doucement la table et s'assit sur le sol. Elle mit sa joue contre le genou de Faye. Son doigt mince suivit un fil d'or qui courait dans la dentelle. Faye caressa la joue de Kate, puis ses cheveux, et effleura ses oreilles étranges. Timidement, elle explora du bout des doigts les alentours de la cicatrice.

« Je n'ai jamais connu un tel bonheur, dit Kate.

– Ma chérie, je suis heureuse aussi. Plus heureuse que jamais. Je ne me sens plus seule. Je me sens en sécurité. »

Kate pinça délicatement le fil d'or du bout des ongles.

Elles restèrent longtemps assises dans une douce intimité, puis Faye rompit le charme.

« Kate, dit-elle, c'est une fête. Nous l'oublions. Verse-nous du Champagne, mon enfant. Il faut qu'on arrose ça.

Kate demanda, légèrement gênée :

« Est-ce nécessaire, maman ?

– Evidemment. Ça fait du bien. Il faut lever le coude de temps en temps, ça tue le ver. Tu n'aimes pas le Champagne, Kate ?

– Je n’en ai jamais bu beaucoup. Il me fait mal.

– Bêtises. Verse, chérie. »

Kate se leva et remplit les verres.

« Bois, dit Faye, je te regarde. Tu ne vas pas laisser une vieille femme s’enivrer toute seule.

– Tu n’es pas une vieille femme, maman.

– Ne parle pas. Bois. Je ne toucherai pas à mon verre avant. (Elle attendit que Kate ait bu, puis elle avala son Champagne d’un trait.) Ça fait du bien, dit-elle. Remplis-les. Allez, ma chérie, colle-toi ça dans le gosier. Un peu de liquide, ça noie le chagrin. »

Tout l’organisme de Kate se contractait au passage du vin. Elle se souvenait et elle avait peur.

« Le fond d’un verre, c’est triste. Remets-nous ça. »

Kate se trouva presque immédiatement dans un état second. Sa peur s’évapora comme de l’éther dans le creux de la main. C’est ce qu’elle avait craint, mais il était trop tard. Le vin avait forcé les digues qu’elle avait soigneusement construites, mais elle ne s’en souciait plus. Le voile dont elle se couvrait s’était dissous. Sa voix monta d’un ton, ses lèvres se pincèrent, ses yeux scintillèrent sous les paupières à demi fermées et son regard se fit ironique.

« À toi de boire, maman, je te regarde. Voilà… Je parie que tu n’en boirais pas deux sans reprendre ton souffle.

– Ne parie pas avec moi, tu perdrais. Je peux en boire six.

– Montre-moi.

– St je le fais, me suivras-tu ?

– Evidemment. »

Le concours commença, le vin se répandit sur la table et le niveau descendit dans le magnum.

Faye frétillait. Ses yeux brillaient curieusement.

« Quand j’étais jeune, il m’est arrivé des aventures que tu ne croirais pas. »

Kate dit :

« Je pourrais t’en raconter que personne ne croirait.

– Toi ! Ne dis pas de bêtises. Tu es une enfant. »

Kate rit.

« Parle-moi d’une enfant ! Une drôle d’enfant ! »

Son rire s’intensifia et pénétra comme une vrille dans la torpeur où Faye s’engourdissait. Elle fixa les yeux sur Kate.

« Tu as l’air étrange. Ça doit être la lumière. Tu n’es plus la même.

– C’est la vérité.

– Appelle-moi maman chérie.

– *Maman chérie !*

– Kate, nous allons avoir la bonne vie.

– Tu parles ! Meilleure que tu ne le crois.

– J’ai toujours eu envie d’aller en Europe. Nous pourrions prendre un bateau et aller nous offrir de belles robes à Paris.

– Peut-être, mais pas tout de suite.

– Pourquoi pas ? J’ai beaucoup d’argent.

– Nous en aurons beaucoup plus. »

Faye plaida sa cause.

« Pourquoi pas tout de suite ? Nous pourrions vendre la maison. Avec le chiffre d’affaires que nous faisons, nous pourrions en tirer au moins dix mille dollars.

– Non.

– Comment ça, non ? C’est ma maison. Je peux la vendre quand je veux.

– Oublies-tu que je suis ta fille ?

– Ce ton me déplaît, Kate. Que se passe-t-il ? Est-ce qu’il reste du Champagne ?

– Oui. Il y en a encore un peu. On le voit à travers la bouteille. Mais oui, bois au goulot. Vas-y, maman. Eclabousse-toi le cou. Fais-en ruisseler dans ton corset, maman. Que ça coule sur ton gros ventre ! »

Faye se révolta.

« Kate, ne sois pas grossière ! Nous étions si bien. Pourquoi veux-tu tout gâcher ? »

Kate lui arracha la bouteille de la main.

« Donne-moi ça. »

Elle la retourna, la vida et la jeta sur le sol. Son visage était tendu et ses yeux brillaient. Ses petites lèvres étaient entrouvertes et découvraient ses dents pointues. Les canines étaient plus longues et plus aiguës que les autres. Elle rit doucement.

« Maman, ma chère maman, je vais te montrer comment on exploite un bordel. Même les limaces qui traînent dans le jardin, nous leur ferons payer un dollar pour une passe. Nous les ferons jouir, maman. »

Faye la coupa :

« Kate, tu es ivre. Je ne sais pas de quoi tu parles.

– Vraiment, maman chérie ? Veux-tu des détails ?

– Je veux que tu sois gentille, je veux que tu sois comme avant.

– Trop tard. Je ne voulais pas boire, mais toi, espèce de gros ver de terre, tu m’y as forcée. Je suis ta chère, ta douce petite fille. Te rappelles-tu ? Tu as été surprise d’apprendre que j’avais des habitués. Tu crois que j’y renoncerais ? Tu crois qu’ils me donnent un maigre dollar en petite monnaie ? Non, ils me donnent dix dollars, et c’est chaque fois plus cher. Ils ne peuvent plus se passer de moi. Personne ne leur procure ce que je sais leur donner. »

Faye se mit à pleurer comme une enfant.

« Ne parle pas comme ça, tu n’es pas comme ça.

– Maman chérie, ma grosse maman chérie, baisse donc les pantalons

d'un de mes habitués. Tu verras les cicatrices qu'ils ont au creux de l'aine. Tu verras, c'est très joli. Et les petites coupures qui saignent longtemps ! Oh maman chérie, j'ai la plus belle collection de rasoirs que tu puisses imaginer – si coupants, si coupants. »

Faye se débattit pour sortir de son fauteuil. Kate la repoussa.

« Je vais te dire, maman, c'est comme ça que ça se passera dans toute la maison. Le tarif sera de vingt dollars. Nous forcerons ces salauds à prendre un bain, nous épongerons le sang avec des mouchoirs de soie blanche, oui, maman chérie, le sang qui coule des plaies que laisse le fouet plombé. »

Faye, dans son fauteuil, lança un long hurlement rauque. Kate bondit sur elle et lui appuya une main sur la bouche.

« Pas de bruit. Voilà, ma grosse chérie. Tu peux vomir dans la main de ta fille, mais ne fais pas de bruit. »

Elle fit un essai, enleva sa main et l'essuya sur la jupe de Faye.

La grosse femme murmura :

« Va-t'en ! Je dirige une bonne maison où l'on ne fait rien de sale. Je te chasse.

– Je ne veux pas te laisser toute seule, ma pauvre chérie. (Puis sa voix trembla.) Tu me dégoûtes. (Elle prit une coupe, se dirigea vers le bureau et versa un demi-verre d'élixir parégorique.) Tiens, bois ça, ça le fera du bien.

– Je ne veux pas.

– Ne fais pas l'enfant. Bois ! (Elle força le passage du liquide entre les dents de Faye.) Encore une gorgée, juste une. »

Faye grogna sourdement pendant un moment, puis elle se détendit dans sa chaise et elle s'endormit en ronflant.

La terreur commença de poindre dans l'esprit de Kate, puis se transforma en panique. Kate se rappela la dernière fois, et une nausée la courba en deux. Elle joignit les mains et la peur augmenta. Elle alluma une bougie et se dirigea en titubant le long du couloir, vers la cuisine. Elle versa de la farine de moutarde dans un verre, puis elle y ajouta de l'eau et but. Elle s'agrippa au rebord de l'évier pendant que la pâte épaisse descendait le long de son œsophage, brûlante. Elle se tordit, fut secouée par plusieurs spasmes. Enfin, l'effet du vin fut détruit, son esprit s'éclaircit, mais son cœur battait et elle se sentait très faible.

Elle se remémora la soirée, scène par scène, cherchant dans les coins comme un chien sur une trace. Elle baigna son visage, nettoya l'évier, et remit la moutarde à sa place sur l'étagère. Puis elle retourna dans la chambre de Faye.

Le soleil se levait, éclairant à contre-jour le sommet du Frémont qui paraissait noir sur le ciel clair. Faye ronflait toujours dans son fauteuil.

Kate l'examina pendant quelques instants, puis elle défit le lit, souleva, tira et déposa le poids mort de la grosse femme endormie. Elle la déshabilla, lui lava le visage, et rangea ses affaires.

Le jour se levait rapidement. Kate s'assit près du lit et regarda le visage

détendu dont la bouche ouverte soufflait et aspirait tour à tour. Faye fit un mouvement, ses lèvres sèches bafouillèrent quelques mots puis elle soupira et se remit à ronfler.

Kate se mit au travail. Elle ouvrit le tiroir du bureau et examina ce qui composait la pharmacie de la maison : parégorique ; Lydia Pinkham, vin reconstituant ; baume Hall ; sels d'Epsom ; huile de castor ; et ammoniaque. Elle prit la bouteille d'ammoniaque, en satura un mouchoir qu'elle posa sur le nez et la bouche de Faye, en tournant le visage.

Les vapeurs piquantes, brûlantes, pénétrèrent. Faye émergea de son trou noir en se débattant. Ses yeux étaient exorbités. Kate dit :

« Tout va bien, maman. Tout va bien. Tu as fait un cauchemar, un mauvais rêve.

– Oui, un rêve. »

Puis elle sombra à nouveau dans le sommeil. Elle se remit à ronfler mais, sous l'effet de l'ammoniaque, elle avait quitté les profondeurs du sommeil et elle était plus calme. Kate remit la bouteille dans le tiroir. Elle nettoya la table, épongea le Champagne répandu, et porta les verres à la cuisine.

La pénombre de l'aube se coulait par les interstices des volets. Le cuisinier bougea dans son cagibi, derrière la cuisine. Kate l'entendit chercher ses vêtements et enfiler ses sandales. Kate but deux verres d'eau, en remplit un autre et retourna dans la chambre, dont elle referma la porte. Elle souleva la paupière droite de Faye et l'œil lui jeta un regard vitreux, mais il n'était pas révulsé. Kate agit lentement et avec précision. Elle prit le mouchoir et le sentit. L'ammoniaque s'était évaporée mais l'odeur demeurait. Elle étendit le linge sur le visage de Faye, et, lorsque la grosse femme commença à s'agiter et fut près de s'éveiller, Kate enleva le mouchoir et laissa Faye retomber dans le sommeil. Elle fit cela trois fois… Elle prit sur le dessus de marbre de la commode un crochet d'ivoire. Elle souleva la couverture du lit et appuya l'extrémité arrondie du crochet contre les seins flasques de Faye, en augmenta sa pression jusqu'à ce que la femme endormie gémisse et se tortille. Puis elle explora les parties les plus sensibles du corps : l'aisselle, l'aine, l'oreille, le clitoris, et chaque fois elle allégeait sa pression quand Faye était sur le point de s'éveiller.

La grosse femme était maintenant très près de la surface. Elle gémit, renifla et toussa. Kate lui caressa le front, puis l'intérieur du coude, et lui parla doucement :

« Chérie, tu fais un mauvais rêve, éveille-toi, sors du cauchemar, maman. »

La respiration de Faye se fit plus régulière. Elle poussa un grand soupir, se tourna sur le côté et prit une position confortable après quelques petits grognements satisfaits. Kate s'écarta du lit et un vertige lui troubla la vue. Elle reprit son équilibre, alla à la porte, écouta, se glissa dehors, et marcha sans bruit jusqu'à sa chambre. Elle se déshabilla rapidement, mit sa

chemise de nuit, sa robe de chambre et ses pantoufles. Elle ébouriffa ses cheveux, se mit un bonnet de nuit et se tamponna le visage d'eau de Cologne. Elle retourna doucement à la chambre de Faye. Elle dormait d'un sommeil paisible, tournée sur le côté. Kate alla chercher son verre d'eau, s'approcha du lit et versa un filet d'eau froide dans l'oreille de Faye. La grosse femme hurla une fois, puis une autre. Le visage apeuré d'Ethel apparut à la porte de sa chambre. Elle vit Kate en robe de chambre et en chaussons à la porte de Faye. Le cuisinier était derrière Kate. Il essayait de la retenir.

« N'entrez pas, mademoiselle Kate. Dieu sait ce qui se passe là-dedans.

– Faye est malade. » Kate poussa la porte et courut au lit. Faye, le regard terrifié, pleurait et gémissait. « Ou y a-t-il ? Qu'y a-t-il, ma chérie ? » Le cuisinier entra dans la pièce et trois filles au regard endormi s'approchèrent de la porte. « Que se passe-t-il ? demanda Kate.

– Oh ! Chérie, ce cauchemar, je ne peux pas le supporter. »

Kate se tourna vers la porte.

« Elle a eu un cauchemar. Mais ça va passer. Retournez vous coucher. Je reste avec elle. Alex, apporte-nous du thé. »

Les trois filles présentes remarquèrent que Kate ne ménageait pas sa peine. Elle plaçait des serviettes froides sur la tête douloureuse de Faye, elle la soutenait par les épaules pendant que la grosse femme buvait. Elle la caressait, la calmait, mais une vision d'horreur semblait toujours s'offrir aux yeux de Faye. À dix heures, Alex apporta une bouteille de bière et la posa sur la commode. Kate en emplit un verre et l'apporta à Faye.

« Cela te fera du bien.

– Je ne veux plus jamais boire.

– Sois donc sage. Bois cela comme un médicament. Voilà qui est mieux. Allonge-toi et dors.

– J'ai peur de dormir.

– Quel cauchemar as-tu donc fait ?

– Horrible ! Horrible !

– Raconte-moi, maman, ça te fera du bien. »

Faye se recula.

« Je n'oserais le raconter à personne. Comment ai-je pu rêver une chose pareille ! Ce n'était pas un rêve à moi.

– Pauvre petite mère, dit Kate. Je t'aime bien. Dors. Je chasserai tes rêves. »

Faye retomba lentement dans le sommeil. Kate s'assit à son chevet et l'observa.

Chapitre XXI

Lorsqu'une affaire est délicate et qu'elle présente quelque danger, il arrive que le résultat soit gâché par la hâte. Il y a tant d'hommes pressés qui trébuchent. Si une tâche difficile et subtile doit être accomplie, il faut d'abord en déterminer la fin. Puis, une fois acceptée comme le but désiré, il faut l'oublier complètement et se concentrer uniquement sur les moyens. Grâce à cette méthode, le faux pas dicté par la hâte ou la peur est évité. Très peu de gens savent cela.

Kate le savait, peut-être par expérience, peut-être était-ce un don, mais elle ne se pressait jamais. Si un obstacle se dressait, elle attendait qu'il eût disparu avant de poursuivre. Elle était capable de se détendre complètement entre les diverses périodes d'action. De plus, elle possédait à fond la technique de la lutte : laisser l'adversaire user ses forces jusqu'à la défaite ou guider sa force pour qu'elle se retourne contre lui.

Kate n'était pas pressée. Elle considéra la fin, puis la chassa de son esprit. Elle se mit au travail méthodiquement. Si elle construisait un échafaudage et s'il se révélait branlant, elle l'abattait pour en reconstruire un autre. Elle se livrait à ce petit jeu tard dans la nuit ou lorsqu'elle était complètement seule, quand nul ne pouvait discerner de changement en elle. Son édifice serait construit avec des individualités, des matières brutes, des faits et du temps. Elle avait déjà les individualités et le temps, et elle se mit à la recherche des faits et des matières brutes. Mais pendant ce temps, elle mettait en marche une série de balanciers et de ressorts imperceptibles qui prendraient leur place dans le mécanisme complet au moment voulu.

Ce fut le cuisinier qui parla le premier du testament. Ce fut certainement lui. En tout cas, il en fut persuadé. Kate fut mise au courant par Ethel et elle alla interroger l'homme dans sa cuisine alors qu'il pétrissait le pain, ses gros bras velus blanchis de farine jusqu'aux coudes.

« Crois-tu que ce soit une bonne chose d'avoir révélé ton témoignage ? Crois-tu que M^me^ Faye sera contente ? »

Il eut l'air surpris.

« Mais je n'ai pas…

– Tu n'as pas quoi ? Tu ne l'as pas dit ou tu n'as pas pensé que c'était indélicat ?

– Je ne crois pas que j'aie…

– Tu ne crois pas l'avoir dit. Seules trois personnes étaient au courant. Crois-tu que ce soit M^{me} Faye ou moi qui l'ayons révélé ? »

Il eut l'air de plus en plus surpris. Il n'était plus sûr de rien. Bientôt, il serait sûr que c'était lui qui avait parlé.

Trois des filles vinrent questionner Kate au sujet du testament. Elles s'étaient réunies pour avoir plus de courage. Kate leur répondit :

« Je ne crois pas que Faye aimerait m'entendre en discuter. Alex aurait dû se taire. (Le courage qu'elles avaient amassé s'émietta, et Kate en profita.) Pourquoi ne demandez-vous pas à Faye ?

– Nous n'oserions pas.

– Vous osez bien parler derrière son dos. Eh bien, maintenant, nous allons aller la trouver et vous pourrez la questionner.

– Non, Kate, non !

– Il faudra de toute façon que je la mette au courant. Ne préférez-vous pas être là ? Ne croyez-vous pas que cela lui déplairait d'apprendre que vous ragotez dans son dos !

– Eh bien…

– Quant à moi, j'aime les gens qui vous disent ce qu'ils ont sur le cœur. »

Elle fit si bien qu'elle enveloppa, entoura et poussa les trois filles qui se retrouvèrent dans la chambre de Faye.

« Elles viennent de me poser une question au sujet de ce que tu sais. Alex admet qu'il a été indiscret ». dit Kate.

Faye sembla légèrement étonnée.

« Je ne croyais pas que c'était un tel secret. »

Kate dit :

« Je suis contente que tu le prennes ainsi. Mais tu vois que je n'en ai pas parlé avant que tu m'y autorises.

– Est-ce difficile à dire ?

– Pas du tout. J'en suis très contente, mais je ne voulais pas en parler si tu tenais au secret.

– Tu es gentille, Kate, mais je ne vois là aucun mal. Vous comprenez, mes filles, je suis seule au monde, et j'ai adopté Kate. Elle est si bonne pour moi. Apporte-moi la boîte, Kate. »

Le testament passa de main en main, et chaque fille l'examina. Il était si simplement libellé qu'elles purent le répéter mot pour mot aux autres filles.

Dès lors, les pensionnaires observèrent l'attitude de Kate. Deviendrait-elle un tyran ? Elle se transforma, mais ce fut dans le bon sens.

Une semaine plus tard, lorsque Kate tomba malade, elle n'en continua pas moins de s'occuper de la maison, et personne ne se serait jamais rendu compte de rien si l'on ne l'avait pas trouvée dans le couloir, accotée au mur, le corps tendu, le visage crispé par la douleur. Elle supplia les filles de ne rien dire à Faye, mais elles repoussèrent cette solution et ce fut Faye

elle-même qui mit Kate au lit et appela le docteur Wilde.

C'était un homme agréable et un excellent médecin. Il ausculta Kate, lui examina la langue, lui prit le pouls, lui posa quelques questions d'ordre intime, puis il se mordilla la lèvre inférieure.

« Juste ici ? demanda-t-il. (Et il appuya légèrement sur le creux du rein.) Non ? Ici ? Est-ce douloureux ? Bon. Ce qu'il vous faut, c'est soulager le rein. »

Il laissa des pilules jaunes, vertes et rouges à prendre par périodes. Les pilules eurent un excellent effet.

Kate avait un petit bouton. Elle dit à Faye.

« Je vais chez le médecin.

– Je lui demanderai de passer.

Pour qu'il m'apporte des pilules ? Inutile, j'irai demain. »

Le docteur Wilde était un homme simple et honnête. Il disait de sa profession que tout ce dont on était sûr, c'est que le soufre guérissait la gale. Il n'avait pas de spécialité. Comme beaucoup de médecins de campagne, il était chirurgien, prêtre et psychiatre. Il connaissait la plupart des secrets, des faiblesses et des courages de Salinas. Il n'apprit jamais à accepter la mort. Quand un de ses patients trépassait, il avait l'impression d'avoir échoué par ignorance. Ce n'était pas un homme audacieux et il n'utilisait la chirurgie qu'en dernier et terrible ressort. L'industrie pharmaceutique venait en aide aux médecins, mais le docteur Wilde restait l'un des rares à préparer les médicaments qu'il prescrivait. De longues années de travail harassant et de nuits de sommeil interrompu l'avaient rendu légèrement distrait.

Un mercredi matin à huit heures et demie, Kate monta Main Street et s'engagea dans l'escalier de la banque provinciale de Monterey. Elle s'enfonça dans un couloir au bout duquel elle trouva une porte où elle lut : « Docteur Wilde, Consultation de 11 à 14 heures. »

À neuf heures et demie, le docteur Wilde mit sa voiture à l'abri dans l'écurie, et prit sa serviette noire. Il arrivait d'Alisal où il avait assisté à la fin de la vieille, très vieille M^me^ German. Elle n'avait pas été capable de mourir nettement. Le docteur Wilde se demandait si la vie sèche, dure, fibreuse, avait complètement quitté le corps de la vieille dame. Malgré ses quatre-vingt-dix-sept ans, un permis d'inhumer ne signifiait rien pour elle. Elle avait trouvé le moyen de houspiller le prêtre qui la confessait. Le mystère de la mort laissait le docteur perplexe. Hier, c'était Allen Day, âgé de trente-sept ans, six pieds un pouce, fort comme un taureau, cultivant quatre cents arpents et père d'une grande famille, qui abandonnait faiblement sa vie à la pneumonie, après trois jours de fièvre. Le docteur Wilde savait que c'était un mystère. Il avait les paupières lourdes. Il se dit qu'il allait prendre un bain et boire quelque chose avant l'arrivée des premiers maux d'estomacs et des cors aux pieds.

Il gravit l'escalier et introduisit sa vieille clef dans la serrure de sa

porte. La clef refusa de tourner. Il posa sa serviette sur le sol et exerça une pression plus forte. La clef ne tourna pas. Il empoigna le bouton ne la porte et tira vers lui. La porte s'ouvrit. Kate était debout devant lui.

« Oh ! Bonjour. Le verrou était fermé. Comment êtes-vous entrée ?

– Ce n'était pas fermé. J'étais en avance et je suis entrée pour attendre.

– Pas fermé ? (Il tourna la clef dans l'autre sens et vit que le pêne jouait librement.) Je vieillis, dit-il. Je deviens distrait. D'ailleurs, je ne sais pas pourquoi je la ferme. N'importe qui pourrait l'ouvrir avec un bout de fil de fer. Qui cela intéresserait-il d'entrer ? (Il sembla voir la jeune femme pour la première fois.) Je ne consulte qu'à partir de onze heures. »

Kate répondit :

« Je voudrais que vous me donniez encore des pilules et je ne peux pas venir plus tard.

– Des pilules ? Ah ! Oui. Vous êtes une des pensionnaires de Faye.

– Oui, c'est cela.

– Vous vous sentez mieux.

– Les pilules m'ont fait du bien.

– En tout cas, elles ne font pas de mal. Est-ce que j'ai laissé la porte du laboratoire ouverte ?

– Le laboratoire ? Qu'est-ce que c'est ?

– Là, cette porte.

– Oui, je suppose.

– Je me fais vieux. Comment va Faye ?

– Je me fais du souci à son sujet. Elle n'allait pas bien ces jours-ci. Elle avait des crampes et elle semblait divaguer.

– Ce n'est pas la première fois qu'elle a des troubles. On ne peut pas mener la vie qu'elle mène et bien se porter. Moi, je ne peux pas, en tout cas. Nous appelons ça des troubles stomacaux. En réalité, cela vient quand on mange trop et que l'on se couche à des heures impossibles. Au fait… vous étiez venue pour des pilules. Vous rappelez-vous la couleur ?

– Il y en avait des jaunes, des rouges et des vertes.

– Ah ! Oui, c'est ça, je me souviens. »

Pendant qu'il versait les pilules dans une petite boite ronde en carton, Kate se tenait devant la porte du laboratoire.

« Que de médicaments ! dit-elle.

– Oui, répondit le docteur Wilde. Et plus je me fais vieux, moins je les utilise. Certains de ces produits datent de l'époque ou j'ai ouvert mon cabinet. Ils sont encore là.

C'est une pharmacie de débutant. Je voulais faire des expériences, de l'alchimie.

– Pardon ?

– Rien, rien. Tenez. Dites à Faye de dormir et de manger des légumes. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Je vous serais reconnaissant de me laisser. »

Il se dirigea vers la salle de pansements.

Kate le regarda partir, puis ses yeux se posèrent sur les rangées de flacons et de bouteilles. Elle referma la porte du laboratoire et jeta un coup d'œil sur le bureau. Un des livres de la bibliothèque dépassait légèrement de la rangée. Elle le repoussa.

Elle prit son grand sac à main sur le canapé de cuir et partit.

Dans sa chambre, elle sortit de son sac cinq petites bouteilles et un morceau de papier griffonné. Elle mit le tout dans un bas, le roula et l'introduisit dans une sandale qu'elle rangea au fond d'un placard.

Au cours des mois suivants, un changement s'opéra dans la maison de Faye. Dans l'ensemble, les filles étaient assez négligentes et irritables. Si on leur avait dit de se laver et de nettoyer leurs chambres, un profond ressentiment les aurait agitées et la maison entière aurait retenti de leurs gémissements et de leurs explosions de colère. Mais cela ne se passa pas ainsi.

Un soir, à table, Kate dit qu'elle était entrée par hasard dans la chambre d'Ethel et qu'elle était si nette et si jolie qu'elle ne pouvait s'empêcher de lui offrir un cadeau. Lorsqu'Ethel déballa le paquet, elle découvrit une grosse bouteille de parfum, une provision pour plusieurs mois. Elle fut ravie et espéra que Kate n'avait pas vu le linge sale qu'elle dissimulait sous son matelas. Après le dîner, elle ne se contenta pas de faire disparaître le linge, mais elle balaya le plancher et nettoya les coins des toiles d'araignée qui les ornaient.

Un après-midi, Grâce apparut si pimpante que Kate ne put s'empêcher de lui offrir la pierre du Rhin gravée qu'elle portait. Aussitôt, Grâce monta dans sa chambre et changea de combinaison.

Alex, le cuisinier, s'il avait cru ce qu'on disait habituellement de lui, se serait considéré comme un assassin, mais il apprit qu'il était un artiste, que la cuisine est un art, et qu'il était doué.

Œil-de-Lait découvrit que personne ne le haïssait. Sa manière de jouer changea imperceptiblement. Il dit à Kate :

« C'est drôle tout ce que l'on peut se rappeler lorsqu'on y pense.

– Quoi par exemple ? » Demanda-t-elle.

Il joua quelque chose.

« C'est ravissant, dit-elle. Qu'est-ce que c'est ?

– Je n'en sais rien. Je crois que c'est du Chopin. Si je pouvais seulement voir la musique. »

Il lui raconta comment il avait perdu la vue et il ne l'avait jamais dit à personne. C'était une assez triste histoire. Un samedi soir, il enleva la chaîne tendue sur les cordes de piano et il joua quelque chose qu'il avait étudié le matin même. Quelque chose qui s'appelait *Clair de Lune* et Œil-de-Lait supposait que Beethoven en était l'auteur.

Ethel dit que c'était vraiment le *Clair de Lune* et elle lui demanda s'il connaissait les paroles.

« Il n'y a pas de paroles, répondit Œil-de-Lait.

– Il devrait y en avoir. C'est très joli », dit Oscar Trip qui venait tous les samedis de Gonzalès.

Un soir, il y eut des présents pour tout le monde, car Faye avait la meilleure maison, la plus propre et la plus agréable de toute la province. Qui était responsable de cela ? Mais les filles. Qui d'autre ? Avaient-elles jamais mangé un ragoût aussi merveilleusement assaisonné ?

Alex, de retour dans sa cuisine, s'essuya timidement les yeux du revers du poignet. Il jura qu'il allait faire une tarte dont tout le monde se souviendrait.

Georgia se levait tous les jours à dix heures pour prendre sa leçon de piano avec Œil-de-Lait, et ses ongles étaient propres.

Un dimanche matin en revenant de la messe de onze heures, Grâce dit à Trixie :

« Dire que je songeais à me marier et à abandonner le métier. Tu te rends compte ?

– On a la belle vie, dit Trixie. Les filles de Jenny, quand elles sont venues pour l'anniversaire de Faye, elles en sont restées comme deux ronds de flan. Depuis, elles parlent tout le temps de comment ça se passe chez Faye. Jenny en a gros sur la patate.

– Tu as vu le compte sur le tableau noir, ce matin ?

– Tu parles ! Quatre-vingt-sept passes dans la semaine Que Jenny et la Négresse essaient donc de s'aligner, elles qui travaillent même les jours de fête. »

Après sa maladie et ses cauchemars, Faye retrouva son calme, mais non sa bonne humeur. Kate savait qu'elle était observée, mais elle n'y pouvait rien. Elle s'assura que le papier roulé était toujours dans le coffret et que toutes les filles l'avaient vu ou en avaient entendu parler.

Un après-midi, alors qu'elle faisait une réussite, Faye entendit frapper à la porte et elle leva les yeux lorsque Kate entra.

« Comment vas-tu, maman ?

– Bien. Comme ça. »

Ses yeux ne savaient rien cacher. Faye n'était pas intelligente.

« Kate, j'aimerais aller en Europe.

– Quelle bonne idée ! Tu l'as bien gagné et tu peux te le payer.

– Je ne veux pas y aller seule, je veux que tu m'accompagnes. »

Kate prit un air étonné.

« Moi ? Tu veux que j'aille avec toi ?

– Oui, pourquoi pas ?

– Oh ! Ma chérie ! Quand partons-nous ?

– Tu veux vraiment ?

– J'en ai toujours rêvé. Quand partons-nous ? Vite, j'espère. »

Les yeux de Faye n'étaient plus soupçonneux et son visage se détendit.

« Peut-être l'été prochain, Kate ?

– Oui, maman.
– Tu ne… Tu ne travailles plus, n'est-ce pas ?
– Je n'en ai plus besoin. Tu es si bonne pour moi. »

Faye ramassa ses cartes, tapa le paquet sur la table pour en faire un parallélépipède régulier et elle le glissa dans le tiroir. Kate approcha une chaise.

« Je voudrais te demander ton avis.
– À quel sujet ?
– Tu sais que je fais tout ce que je peux pour t'aider.
– Je le sais, chérie.
– Tu sais que notre plus grosse dépense est pour la nourriture, et qu'elle augmente en hiver.
– Oui.
– En ce moment, nous pourrions acheter des fruits et toutes sortes de légumes pour deux fois rien. En hiver, tu sais ce que coûtent les fruits en conserve et une simple boite de haricots ?
– Tu n'as pas l'intention de faire des conserves ?
– Et pourquoi non ?
– Qu'en dirait Alex ?
– Crois-le ou non, maman, tu peux le lui demander, c'est lui qui me l'a suggéré.
– Non ?
– Si, je te le jure.
– -Sacré nom de… Excuse-moi, chérie, ça m'a échappé. »

La cuisine se transforma en usine à conserves et les filles s'employèrent. Alex croyait dur comme fer que c'était son idée. À la fin de la saison, il reçut en signe de récompense une montre en argent avec son nom à l'intérieur.

Pendant la semaine, Faye et Kate dînaient dans la salle à manger, à la grande table, mais tous les dimanches soir, lorsqu'Alex était de sortie et que les filles dînaient dans leurs chambres de quelques sandwiches, Kate servait le souper pour deux dans la chambre de Faye. C'était une heure agréable et mondaine. Il y avait toujours une petite gourmandise : du foie gras ou une pâtisserie de chez Lang, de l'autre côté de la rue principale. Et, au lieu de la toile cirée et des serviettes en papier de la salle à manger, on mettait une nappe de damas blanche et des serviettes de toile. Ces repas avaient un air de fête à la lueur des bougies et, chose rare à Salinas, des fleurs ornaient la nappe – celles que Kate allait chercher dans les champs et qu'elle disposait si bien.

« Comme elle est habile, disait Faye. Elle sait tout faire et elle tire parti de rien. Nous allons aller en Europe. Saviez-vous qu'elle parlait le français ! Eh bien ! Je vous le dis. Lorsque vous serez seul avec elle, demandez-lui de vous dire quelque chose en français. Elle me l'enseigne. Savez-vous comment on dit *pain* en français ?

Faye était heureuse. Kate la tenait en haleine et lui faisait miroiter mille projets.

Le samedi 14 octobre, les premiers canards sauvages traversèrent le ciel de Salinas. Faye vit de sa chambre le grand vol qui se dirigeait vers le Sud. Lorsque Kate entra avant le dîner, comme elle le faisait toujours, Faye lui en parla.

« C'est bientôt l'hiver, dit-elle. Il va falloir qu'Alex allume le feu.

– Tu prends ta potion, maman ?

– Je deviens paresseuse à me faire servir.

– J'aime te servir », dit Kate.

Dans le tiroir, elle prit la bouteille de concentré de légumes de Lydia Pinkham et la regarda en transparence devant la lumière.

« Il n'en reste pas beaucoup, dit-elle. Il faudra en acheter d'autre.

– J'en avais acheté douze. Il doit en rester encore trois dans le placard. »

Kate prit un verre.

« Il y a une mouche, dit-elle. Je vais le laver. »

Dans la cuisine, elle rinça le verre. Dans sa poche, elle prit un compte-gouttes. Elle enleva le petit morceau de pomme de terre qui en obstruait l'extrémité, elle pressa le caoutchouc et fit tomber quelques gouttes d'un liquide clair, de la teinture de noix vomique.

De retour dans la chambre de Faye, elle versa trois cuillères à soupe de concentré de légumes dans le verre et remua.

Faye but et se passa la langue sur les lèvres.

« C'est amer, dit-elle.

– Vraiment ? Donne que je goûte. (Kate fit une grimace.) C'est vrai, dit-elle. Je crois que c'est ici depuis trop longtemps. Je vais la jeter. Tu as raison, c'est vraiment amer. Je vais te chercher un verre d'eau. »

Pendant le dîner, le visage de Faye se congestionna. Elle s'arrêta de manger, le regard fixe.

« Qu'y a-t-il ? demanda Kate. Maman, qu'y a-t-il ? »

Faye sembla faire un effort pour fixer son attention.

« Je ne sais pas. Ce doit être une palpitation. Tout d'un coup j'ai eu peur et mon cœur s'est mis à battre.

– Veux-tu que je te conduise à ta chambre ?

– Non, chérie, je me sens mieux. »

Grâce posa sa fourchette dans son assiette.

« Vous avez l'air rouge. »

Kate ajouta :

« Je n'aime pas ça. Tu devrais voir le docteur Wilde.

– Non, je me sens mieux.

– Tu m'as fait peur, dit Kate. As-tu déjà eu cela ?

– Il m'arrive d'être essoufflée parfois. Je deviens trop grasse. »

Ce soir-là, Faye ne se sentit pas très bien et vers dix heures Kate la

mena au lit. Elle alla la voir souvent jusqu'à ce qu'elle fût sûre que Faye dormait.

Le lendemain Faye se sentait mieux.

« C'est simplement de l'essoufflement, dit-elle.

– Nous allons soigner ma petite chérie comme une malade, dit Kate. Je t'ai fait du bouillon de poulet et une salade de haricots comme tu les aimes, avec une vinaigrette, et une tasse de thé pour finir.

– Mais je te garantis, Kate, que je me sens très bien.

– Cela nous fera du bien à toutes les deux de manger légèrement. Tu m'as fait peur hier soir. J'ai une tante qui est morte d'une maladie de cœur, et ça laisse un mauvais souvenir.

– Je n'ai jamais rien eu au cœur, je suis un peu essoufflée quand je monte un escalier. »

Dans la cuisine, Kate disposa les assiettes sur deux plateaux. Elle fit une vinaigrette dans un bol et la versa sur la salade de haricots. Sur le plateau de Faye, elle disposa sa tasse préférée et plaça le bouillon sur le feu à réchauffer. Ensuite, elle prit le compte-gouttes dans sa poche, fit tomber deux gouttes d'huile de croton sur la salade de haricots, et remua le tout. Elle alla dans sa chambre et avala le contenu d'une petite bouteille de cascara sagrada, puis elle retourna dans la cuisine. Elle versa le bouillon dans les tasses, emplit la théière d'eau bouillante et porta les plateaux dans la chambre de Faye.

« Je ne croyais pas avoir faim, dit Faye, mais ce bouillon sent bon.

– Je t'ai fait un assaisonnement spécial pour les haricots, dit Kate. C'est une vieille recette, avec du thym et du laurier. Dis-moi si tu aimes ça.

– C'est délicieux, répondit Faye. Tu es un vrai cordon bleu. »

Kate fut touchée la première. Son front se mit à transpirer et elle se courba en avant, tordue par la douleur. Son regard était fixe et la salive lui coulait de la bouche.

Faye courut dans la maison, hurlant à l'aide. Les filles et quelques clients du dimanche se précipitèrent dans la chambre. Kate se tordait sur le sol. Deux des habitués la soulevèrent, essayèrent de l'allonger sur le lit de Faye, mais elle se mit à hurler et se courba à nouveau en deux. Elle transpirait à grosses gouttes et ses vêtements étaient trempés.

Faye était en train d'éponger le front de Kate avec une serviette lorsqu'elle fut touchée à son tour.

Il fallut plus d'une heure pour trouver le docteur Wilde qui jouait aux cartes avec un ami. Sa partie fut interrompue par deux putains hystériques. Faye et Kate étaient affaiblies par les vomissements et la diarrhée et elles étaient secouées île spasmes à intervalles réguliers. Le docteur Wilde demanda :

« Qu'avez-vous mangé ? (Il remarqua les assiettes.) Est-ce que ces haricots sont mis en conserve à la maison ?

– Oui, répondit Grâce. Nous les avons faits nous-mêmes.

– En avez-vous mangé ?

– Non, pas encore, mais…

– Prenez tous les pots et cassez-les. Nom de Dieu de haricots ! »

Il sortit sa pompe stomacale.

Le mardi il vint rendre visite aux deux femmes, pâles et faibles. Le lit de Kate avait été transporté dans la chambre de Faye.

« Je puis vous le dire maintenant, je ne croyais pas que vous vous en sortiriez. Vous avez eu de la chance. Et ne vous amusez plus à faire des conserves ! Achetez-les dans le commerce.

– Qu'avons-nous eu ? demanda Kate.

– Un empoisonnement, le botulisme. Nous ne savons pas grand-chose à ce sujet, si ce n'est que l'on en réchappe rarement. Vous êtes encore en vie parce que vous êtes jeune et parce qu'elle est solide. Faites-vous toujours du sang ? demanda-t-il à Faye.

– Oui, un peu.

– Voici des pilules de morphine. Cela vous calmera. Vous avez dû vous rompre un vaisseau. Mais on dit toujours que les femmes de mauvaise vie ont la vie dure. Un conseil, toutes les deux : reposez-vous. »

Cela se passait le 17 octobre.

Faye ne reprit jamais le dessus. Il lui arrivait de se sentir mieux mais c'était pour retomber plus bas. Elle eut une mauvaise journée le 3 décembre et elle eut plus de mal que d'habitude à surmonter la crise. Le 12 février, une hémorragie se déclara et le pouls s'affaiblit. Le docteur Wilde l'ausculta longuement à l'aide du stéthoscope.

Kate avait les yeux hors de tête et elle avait terriblement maigri. Les filles essayèrent de l'attirer hors de la chambre de Faye, mais Kate refusa.

« Dieu sait quand elle a dormi la dernière fois. Si Faye venait à mourir, Kate ne s'en remettrait pas, dit Grâce.

– Elle est sur le point de perdre la raison », surenchérit Ethel.

Le docteur Wilde conduisit Kate jusqu'au salon et posa sa trousse sur une chaise.

« Autant vous le dire, son cœur ne tient plus. Elle est complètement brisée. C'est le botulisme. C'est plus dangereux qu'un serpent à sonnettes. (Il détourna le regard.) J'ai cru bon de vous prévenir pour que vous soyez préparée. (Il posa sa main sur l'épaule amaigrie de Kate.) Je connais peu de gens qui aient votre loyauté. Donnez-lui un peu de lait chaud si elle peut le garder. »

Kate porta une bassine d'eau chaude près du lit de la malade. Trixie entra au moment où elle baignait le visage de Faye avec une serviette imbibée. Puis, Kate brossa les cheveux blonds ternis et les coiffa.

Sur le visage de Faye la peau était tendue, collant aux mâchoires et aux os du crâne. Les yeux étaient dilatés, le regard absent. Elle essaya de parler mais Kate l'interrompit :

« Garde tes forces, garde tes forces. »

Elle alla à la cuisine prendre un verre de lait chaud, le rapporta et le posa sur la table de nuit. Elle prit deux petites bouteilles dans sa poche et aspira quelques gouttes de chacune dans le compte-gouttes.

« Ouvre la bouche, maman, c'est un nouveau médicament. Aie du courage. C'est un mauvais moment à passer. »

Elle prit le compte-gouttes et appuya sur le caoutchouc pour le vider sur la langue de Faye, le plus loin possible. Elle lui soutint la tête pour l'aider à avaler un peu de lait et faire disparaître le goût.

« Repose-toi. Je reviens tout à l'heure. »

Kate se glissa hors de la chambre. La cuisine était sombre. Elle ouvrit la porte, sortit et alla au fond du jardinet, parmi les herbes. Le sol était détrempé par les pluies de printemps. Elle creusa un petit trou avec un bâton pointu, y laissa tomber quelques petites bouteilles et un compte-gouttes. Elle écrasa le verre et boucha le trou. La pluie commençait à tomber lorsque Kate rentra dans la maison.

Il fallut attacher Kate pour l'empêcher de se blesser.

Après la première crise, elle tomba dans une sorte de torpeur. Elle mit longtemps à guérir. Elle avait complètement oublié le testament. Ce fut Trixie qui, la première, s'en souvint.

TROISIÈME PARTIE

Chapitre XXII

Adam Trask vivait retiré sur lui-même. La maison des Sanchez, à demi terminée, restait ouverte au vent et à la pluie et les nouveaux planchers se gondolaient et moisissaient. Le potager était mangé par les mauvaises herbes.

Adam semblait englué dans une boue qui ralentissait ses gestes et le mouvement de sa pensée. Il voyait le monde à travers une eau glauque. Parfois, il luttait pour remonter à la surface, mais, lorsqu'il arrivait à la lumière, un malaise le prenait et il retournait dans sa demeure submergée. Il entendait rire et pleurer les jumeaux mais il n'éprouvait pour eux qu'inimitié. Ils étaient le symbole de ce qu'il avait perdu. Au début, les voisins montèrent jusqu'au vallon, pensant soulager Adam d'un fardeau de douleur ou de colère. Mais il était trop loin d'eux. Il ne résistait pas à l'amitié, il l'ignorait. Rapidement les voisins n'empruntèrent plus la route sous les chênes.

Lee essaya de le stimuler et de le rendre à la vie, mais il avait d'autres occupations. Il faisait la cuisine et la lessive, il lavait et nourrissait les jumeaux. Malgré cette tâche pénible et constante, il se prit à aimer les deux petits garçons. Il leur parlait cantonnais et les premiers mots qu'ils reconnurent et essayèrent de répéter étaient des mots chinois.

Samuel retourna deux fois à la ferme pour essayer d'arracher Adam à sa torpeur, mais bientôt Liza l'en dissuada.

« Je ne veux pas que tu y retournes, dit-elle. Lorsque tu reviens, tu n'es plus le même. Tu ne le changes pas,

Samuel, c'est lui qui te change. Je reconnais son visage sur le tien.

– As-tu pensé aux deux petits garçons, Liza ?

– Je pense à ta famille. Lorsque tu reviens de là-bas, notre maison est en deuil pour plusieurs jours.

– Très bien, maman », répondit Samuel.

Mais cela l'attristait, car il ne pouvait rester à l'écart lorsqu'un homme

souffrait. Il lui était difficile d'abandonner Adam à sa désolation.

Adam l'avait payé pour son travail. Il avait même payé les moulins à vent et n'en avait pas voulu. Samuel revendit le matériel et lui envoya l'argent. Il ne reçut aucune réponse.

Bientôt, l'attitude d'Adam l'irrita. Il lui semblait que Trask se complaisait dans sa douleur. Mais Samuel n'avait pas le temps de s'y attarder. Joe était au collège – celui que Leland Stanford avait fait bâtir sur sa terre de Palo Alto. Tom inquiétait son père, car il se perdait de plus en plus dans les livres. Il accomplissait ses tâches, mais Samuel sentait que son fils ne montrait pas assez de joie.

Will et George réussissaient dans leurs affaires et Joe envoyait des lettres en vers où il attaquait de front tous les bastions de la société.

Samuel répondit à Joe : « J'aurais été désappointé si tu n'étais pas devenu athée et je lis avec plaisir que tu cueilles les fruits de la libre pensée avec toute la sagesse que te donne ton grand âge. Mais mon cœur compréhensif te serait très reconnaissant de ne pas essayer de convertir ta mère. En recevant ta dernière lettre, elle a cru que tu étais malade. Ta mère ne croit pas qu'il y ait beaucoup de maux qui résistent à une bonne tasse de bouillon. Et, lorsque tu attaques bravement la structure de notre civilisation, elle est persuadée que tu souffres de l'estomac. Cela l'inquiète. Sa foi est une montagne, et toi, mon fils, tu n'es même pas encore en possession d'une pelle. »

Liza vieillissait, elle cédait sous les coups du temps. Samuel ne pouvait pas se sentir vieux, barbe blanche ou pas.

Il y avait eu une époque où Liza considérait les projets et les prophéties de Samuel comme des folies enfantines. Maintenant elle pensait que c'était inconvenant chez un homme mûr. Ils étaient seuls à la ferme. Liza et Tom et Samuel. Una s'était mariée à un étranger et les avait quittés. Dessie avait son magasin de couture à Salinas. Olive avait épousé son jeune architecte et Mollie aussi s'était mariée et, croyez-le ou non, vivait dans un appartement à San Francisco. Elle se parfumait, il y avait devant sa cheminée une peau d'ours blanc et avec son café elle fumait des cigarettes à bout doré.

Un jour, Samuel attrapa un tour de reins en soulevant une balle de foin, et la vexation fut plus grande que la douleur, car il ne pouvait pas admettre que Samuel Hamilton abandonnât le privilège de soulever une balle de foin. Il se sentit insulté par son propre dos comme il l'aurait été si un de ses enfants avait commis une malhonnêteté.

Il alla consulter le docteur Tilson à King City. Avec les années, le docteur se faisait de plus en plus irascible.

« Vous avez un tour de reins.

– Ça, je le sais, dit Samuel.

– Et vous avez fait tout ce chemin pour me demander ce que vous saviez déjà et me donner deux dollars ?

– Voici vos deux dollars.

– Et vous voulez que je vous dise ce qu'il faut faire ?

– Exactement.

– Eh bien, ne vous tournez plus les reins. Maintenant, reprenez votre argent. Vous n'êtes pas un imbécile, Samuel. À moins que vous ne retombiez en enfance.

– Mais je souffre.

– Evidemment que vous souffrez. Comment sauriez-vous que vous avez un tour de reins si vous ne souffriez pas ? »

Samuel rit.

« Excellente consultation, dit-il. Elle vaut beaucoup plus de deux dollars. Gardez l'argent. »

Le médecin scruta le visage de Samuel.

« J'espère que vous dites la vérité. Je garderai l'argent. »

Samuel alla rendre visite à Will dans son nouveau magasin. Il eut du mal à reconnaître son fils, prospère et gras, portant veste et gilet et bague au doigt.

« J'ai préparé un paquet pour maman. Des petites boîtes de conserves de France : des champignons, du pâté de foie et des sardines si petites que l'on a du mal à les voir.

– Elle les enverra à Joe, dit Samuel.

– Tu ne peux pas lui dire de les manger ?

– Non, répondit son père. Cela lui fera beaucoup plus plaisir de les envoyer à Joe. »

Lee entra dans la boutique et son visage s'éclaira.

« Monsieur aller bien ? demanda-t-il.

– Bonjour, Lee. Comment vont les enfants ?

– Bien.

– Je vais prendre un verre de bière à côté, Lee. Venez donc me rejoindre. »

Ils s'assirent à la petite table ronde et Samuel dessina quelque chose sur le bois sec de la table avec la mousse qui avait débordé du verre.

« J'ai bien pensé aller vous voir, ainsi que Adam, mais je ne crois pas être utile à grand-chose.

– En tout cas, vous ne lui feriez pas de mal. Je croyais qu'il reprendrait le dessus, mais il continue d'errer comme un fantôme.

– Cela fait plus d'un an ? demanda Samuel.

– Un an et trois mois.

– Que puis-je faire ?

– Je ne sais pas. Peut-être qu'un choc le réveillerait. Jusqu'ici rien n'a réussi.

– Je ne sais pas m'y prendre, je risquerais de me faire mal. Au fait, comment s'appellent les jumeaux ?

– Ils n'ont pas de nom.

– Vous voulez rire, Lee.
– Pas du tout.
– Comment les appelle-t-il ?
– Il les appelle « eux ».
– Je veux dire quand il s'adresse à eux.
– Quand il s'adresse à eux, il dit « toi » à l'un ou à l'autre.
– Ça ne tient pas debout, dit Samuel en colère.
– Je voulais venir vous prévenir. Si vous ne le réveillez pas, c'est un homme mort.
– Je vais venir, dit Samuel. Et avec mon fouet ! Pas de nom ? Ah ! Oui, je vais venir.
– Quand ?
– Demain !
– Je tuerai un poulet. Les jumeaux vous plairont, Mr. Hamilton. Ce sont deux beaux bébés. Je ne préviendrai pas Mr. Trask de votre visite. »

Samuel dit timidement à sa femme qu'il voulait aller à la ferme de Trask. Il pensait voir s'élever devant lui une muraille d'objections. Pour une fois dans sa vie, il était prêt à désobéir à Liza, à passer outre. Cette décision le mettait mal à l'aise. Pendant tout le temps que dura son explication qui ressemblait à une confession, Liza garda les mains sur les hanches, et Samuel sentit son cœur le lâcher. Lorsqu'il eut fini, elle continua de le regarder du même regard, froid pensa-t-il.

Enfin elle dit :
« Crois-tu, Samuel, que tu puisses éveiller cet homme de pierre ?
– Je n'en sais rien, maman. »

Il n'avait pas prévu cette question.
« Crois-tu qu'il soit tellement important que ces deux bébés aient un nom ?
– Il me semble, dit-il maladroitement.
– Samuel, sais-tu ce qui te pousse à aller là-bas ? Est-ce ton besoin incurable d'aller fourrer ton nez partout ? Est-ce ton inaptitude à te mêler de ce qui te regarde ?
– Liza, je crois connaître mes défauts. Mais cette fois, je crois qu'il s'agit d'autre chose.
– Je l'espère pour toi, dit-elle. Cet homme n'a pas admis que ses fils étaient des créatures du Seigneur. Il les laisse vivre comme des plantes.
– C'est bien ce qu'il me semble, Liza.
– Et s'il te dit de te mêler de ce qui te regarde, que feras-tu ?
– Je l'ignore. »

Liza Hamilton referma sa mâchoire et il y eut un claquement sec.
« Ne t'avise pas de te présenter devant moi si ces enfants ne sont pas baptisés. N'aie pas l'audace de revenir en geignant qu'il a refusé ou qu'il t'a renvoyé, car dans ce cas, il faudrait que j'y aille moi-même.
– Je lui ferai tâter de mes poings, dit Samuel.

– Tu ne le feras pas. Tu es doux. Je te connais, tu te contenteras de lui assener de jolies phrases, tu reviendras en te lamentant et tu essaieras de me faire oublier que tu y es allé.

– Je lui casserai la figure », lança Samuel.

Il bondit dans sa chambre et Liza sourit à la porte claquée qui vibrait encore.

Samuel ressortit bientôt avec son costume noir, sa chemise blanche à col dur. Il se pencha vers sa femme pour qu'elle lui nouât sa cravate noire. Il avait tant brossé sa barbe qu'elle brillait.

« Tu ferais bien de donner un coup de chiffon à tes chaussures. »

Pendant qu'il se livrait à ce travail, Samuel jeta, un regard de côté.

« Puis-je emmener la Bible ? demanda-t-il. C'est encore là que l'on trouve les meilleurs noms de baptême.

– Je n'aime pas beaucoup que la Bible quitte la maison, répondit Liza, embarrassée. Si tu reviens tard, que lirai-je ? Et il y a les noms de nos neuf enfants sur la couverture. »

Elle vit le visage de son mari s'assombrir. Elle entra à son tour dans la chambre et revint avec une petite Bible usée, écornée, dont la couverture était renforcée par du papier brun et de la colle.

« Prends celle-ci, dit elle.

– Mais c'est celle de ta mère.

– Ma mère ne trouverait rien à redire, et tous les noms qui y sont inscrits ont déjà leurs deux dates, sauf un.

Je l'envelopperai pour qu'elle ne soit pas souillée », dit Samuel.

Liza lui dit vertement :

« La couverture ne craint rien. Je te demande de ne pas souiller le contenu et de laisser le Testament en paix. Il faut toujours que tu l'épluches et que tu l'interroges. On dirait un raton qui examine sa nourriture avant de la manger, et cela m'irrite.

– J'essaie de le comprendre, maman.

– Qu'y a-t-il à comprendre ? Contente-toi de le lire. C'est écrit noir sur blanc. Qui te demande de comprendre ? Si Dieu voulait que tu comprennes, il t'aurait donné de quoi comprendre ou alors il l'aurait écrit différemment,

– Mais, maman…

– Samuel, dit-elle, tu es l'homme le plus présomptueux que le monde ait jamais connu.

– Oui, maman.

– Et n'abonde pas toujours dans mon sens. C'est un manque de sincérité. Dis donc ce que tu penses ! »

Elle regarda la silhouette sombre qui s'éloignait dans le boghei.

« C'est un bon mari, dit-elle tout haut, mais il est présomptueux. »

Et Samuel pensait avec étonnement : « Alors que je crois la connaître, elle me fait une chose comme ça ! »

Lorsqu'il s'engagea sur la route cahoteuse qui menait chez les Trask, après avoir quitté la route de la Vallée, Samuel s'essaya à la colère pour dissimuler son embarras. Il se dit à lui-même des phrases héroïques.

Adam n'était plus que l'ombre de lui-même. Son regard était morne comme s'il ne s'en servait plus. Il lui fallut un moment pour sentir la présence de Samuel à coté de lui. Les coins de sa bouche s'abaissèrent.

Samuel dit :

« Je me sens gêné en venant alors que je ne suis pas invité. »

Adam répondit :

« Que voulez-vous ? Ne vous ai-je pas payé ?

– Payé ? demanda Samuel. Par le Ciel, si ! Et croyez-moi, le paiement était trop fort et je ne l'avais pas mérité.

– Comment ? Qu'entendez-vous par là ? »

La colère de Samuel germa, puis bourgeonna.

« Toute sa vie, l'homme se demande ce qu'il vaut. De quel droit, petit homme triste, inscrivez-vous mon prix sur le livre des fournisseurs, alors que je ne sais pas moi-même ce que je vaux ? »

Adam s'exclama :

« Je paie. Combien ? Dites-moi et je paie.

– C'est fait, mais vous n'êtes pas quitte.

– Allez-vous-en.

– Il fut un temps où vous m'invitiez.

– Plus maintenant. »

Samuel posa les mains sur ses hanches et se pencha en avant :

« Ecoutez-moi, alors que je suis encore calme. Par une nuit amère, sulfureuse, et c'était la nuit dernière, une pensée blanche a troué l'obscurité. Elle a brillé de l'étoile du berger aux premiers rayons de l'aurore. Il faut que le meilleur de nous-mêmes s'exprime. Aussi, me suis-je invité.

– Vous n'êtes pas le bienvenu.

– Je me suis laissé dire que, par une grâce singulière, des jumeaux vous étaient nés.

– Mêlez-vous de vos affaires ! »

En entendant cette grossièreté, une sorte de joie illumina les yeux de Samuel. Il vit Lee, à l'intérieur de la maison, qui l'épiait.

« Pour l'amour du Ciel, n'éveillez pas la violence en moi. J'espère laisser le souvenir d'un homme pacifique au jour de mes funérailles.

– Je ne vous comprends pas.

– Comment le pourriez-vous ? Qui est Adam Trask ? Un loup avec deux louveteaux, un coq déplumé qui a cloqué un œuf ? Grossière motte d'argile ! »

Une rougeur envahit le visage d'Adam et ses yeux, pour la première fois, semblèrent voir. Samuel sentit avec plaisir la colère bouillir en lui. Il cria :

« Ami, fuis loin de moi, je t'en prie, fuis. »

La salive mouillait les coins de sa bouche.

« Je t'en prie sur tout ce que tu as de plus sacré, écarte-toi de mon chemin, je sens la mort dans chacune de mes mains.

– Allez-vous-en, dit Adam. Partez. Vous êtes fou. Cette terre est à moi, je l'ai achetée.

– Avez-vous acheté vos yeux et votre nez ? Ricana Samuel. Avez-vous acheté votre équilibre ? Écoutez-moi, car ce sont peut-être les dernières paroles que vous entendrez. Ce que vous avez acheté, comment l'avez-vous acheté ? Adam, méritez-vous vos enfants ?

– Les mériter ? Ils vivent : c'est tout. Je ne vous comprends pas. »

Samuel lança au ciel :

« Dieu ait pitié de moi, Liza ! Vous ne le méritez pas, Adam. Ecoutez-moi avant que mes pouces trouvent le chemin de votre gorge. Vous ne méritez pas les jumeaux à la valeur sans égale – dissimulés, trahis, trompés et, je le dis alors que mes poings ne sont pas encore refermés, souillés.

– Partez, dit Adam d'une voix rauque. Un fusil, Lee, cet homme est fou. »

Les mains de Samuel enserrèrent la gorge d'Adam, le sang battit aux tempes de celui-ci, un voile rouge passa devant ses yeux exorbités. Samuel dit en se moquant :

« Vos doigts affaiblis ne desserreront pas mon étreinte. Vous n'avez pas acheté ces enfants, pas plus que vous ne les avez volés, pas plus que vous ne les avez mérités, Ils sont un étrange et merveilleux cadeau que vous avez reçu. »

Puis, soudain, ses pouces quittèrent la gorge d'Adam. Ce dernier passa ses doigts là où les mains du maréchal-ferrant avaient laissé leurs traces.

« Que voulez-vous de moi ?

– Vous n'avez pas d'amour.

– J'en avais, assez pour en mourir.

– Personne n'en a jamais assez. La pierre elle-même n'en a pas assez.

– N'approchez pas, je puis me défendre.

Vous aviez deux armes et vous ne leur avez pas donné de nom.

– Je me battrai contre vous, vieillard. Car vous êtes un vieillard. »

Samuel dit :

« Vous aviez une pierre et vous n'avez pas bâti d'église. Vous avez vécu avec une plaie au cœur et vous n'avez pas su donner même un numéro à vos fils.

– Ce que je fais me regarde », dit Adam.

Alors Samuel le frappa de son poing noueux de forgeron et Adam roula dans la poussière. Samuel lui dit de se relever et, lorsque Adam eut accepté. Samuel le frappa à nouveau, et cette fois Adam resta à terre. Il jeta un regard perdu sur le vieil homme menaçant. La flamme s'éteignit dans les yeux de Samuel et il dit calmement :

« Vos fils n'ont pas de nom. »

Adam répondit :

« Leur mère les a laissés sans mère.

– Et vous les avez laissés sans père. Connaissez-vous le froid de la nuit pour un enfant solitaire ? Quelle chaleur, quel chant d'oiseau, quel matin peut-il connaître ? Ne vous rappelez-vous pas, Adam ?

– Ce n'est pas ma faute, dit Adam.

– Qu'avez-vous fait pour y remédier ? Vos fils n'ont pas de nom. »

Il se pencha, glissa ses mains sous les aisselles d'Adam et l'aida à se relever.

« Nous leur donnerons un nom, dit-il. Nous y penserons longtemps et nous trouverons pour chacun un nom qui le vêtira. »

Il brossa la poussière qui maculait la chemise d'Adam.

Un regard intense mais lointain habitait les yeux d'Adam, comme s'il eût prêté l'oreille à une musique apportée par le vent. Ses yeux n'étaient plus morts. Il dit :

« Je ne savais pas qu'un jour je remercierais un homme pour m'avoir insulté et secoué comme un vieux tapis. Mais je suis reconnaissant. C'est un merci douloureux, mais un merci. »

Samuel sourit, les yeux à demi fermés.

« Ai-je eu l'air naturel ? Ai-je fait cela comme il fallait ?

– Comment cela ?

– D'une certaine manière, j'avais promis à ma femme. Elle ne croyait pas que j'en serais capable. Je suis un homme pacifique. La dernière fois que j'ai levé la main sur un être humain c'était à l'école pour les beaux yeux d'une petite fille au nez rouge. »

Adam regardait Samuel, mais il voyait le visage sombre et hostile de Charles. Puis l'image se brouilla et ce fut Cathy qui apparut, avec le regard qu'elle avait eu en pointant son arme.

« Je n'ai pas eu peur, dit Adam. C'était plutôt comme une grande lassitude.

– Je n'étais pas assez en colère.

– Samuel, je ne vous poserai cette question qu'une seule fois : avez-vous entendu dire quelque chose ? A-t-on des nouvelles d'elle, quelque nouvelle que ce soit ?

– Je n'ai rien entendu dire.

– C'est presque un soulagement, dit Adam.

– Éprouvez-vous de la haine ?

– Non. C'est comme une sorte d'engourdissement du cœur. Peut-être plus tard éprouverai-je de la haine. Je suis passé sans transition du ravissement à l'horreur. Je ne sais plus où j'en suis. »

Samuel dit :

« Un jour nous nous assoirons tous les deux et vous étalerez votre jeu sur la table, comme une patience. Mais aujourd'hui vous n'êtes pas en

possession de toutes les cartes. »

On entendit le piaillement indigné d'un poulet, puis un coup sourd.

« Il se passe quelque chose dans le poulailler », dit Adam.

Un second piaillement s'éleva.

« C'est Lee, dit Samuel. Je crois que si les poulets avaient un gouvernement, une église et une histoire, ils apprendraient à se méfier de la joie humaine ; qu'un bonheur arrive à un homme et c'est pour un poulet l'heure de l'échafaud qui sonne. »

Les deux hommes gardèrent le silence, le coupant seulement par quelques échanges de vues sur leur santé respective et le temps ; aucun d'eux n'écoutait les réponses à ses questions. Et cela aurait pu continuer jusqu'à ce que la colère montât à nouveau, si Lee n'était pas intervenu. Il disposa une table et deux chaises de part et d'autre. Puis il fit un autre voyage et revint avec une bouteille de whisky et deux verres. Enfin, il apporta les jumeaux, sous chaque bras. Il les posa sur le sol, à coté de la table et il donna à chacun un bâton pour faire des ombres dans les rayons du soleil.

Les garçons restèrent solennellement assis sur leur derrière, regardèrent autour d'eux, s'intéressèrent à la barbe de Samuel, puis cherchèrent Lee. Ils étaient habillés à la façon chinoise et cela leur donnait un air étrange. Ils portaient des pantalons longs et des vestes brodées, l'une était bleu turquoise, l'autre rose passé, et les pantalons étaient noirs. Ils avaient sur la tête de petits bonnets noirs surmontés d'un bouton rouge vif.

Samuel demanda :

« Où vous êtes-vous procuré ces vêtements, Lee ?

– Je ne me les suis pas procurés, dit Lee piqué au vif. Je les avais. Et tous les autres vêtements qu'ils portent, c'est moi qui les ai coupés dans de la toile. Un enfant doit être bien habillé le jour où on le baptise.

– Mais vous avez abandonné le pidgin, Lee ?

– -Pour de bon. J'espère. Mais je l'utilise toujours à King City. »

Il lança quelques syllabes chantantes aux deux enfants qui sourirent et brandirent leurs bâtons. Puis il ajouta :

« Je vais vous verser à boire. C'est une bouteille que j'ai trouvée ici.

– C'est une bouteille que vous avez trouvée hier, à King City », dit Samuel.

Maintenant que Samuel et Adam étaient assis l'un en face de l'autre et que les obstacles étaient détruits, un voile de timidité enveloppait Samuel. Ce qu'il avait démoli avec ses poings était difficile à remplacer. Il pensa aux vertus que sont le courage et l'audace et qui deviennent flasques lorsqu'elles ne servent pas à bâtir. Il se moqua de lui-même.

Les deux hommes regardèrent les jumeaux dans leur étrange accoutrement coloré. Samuel pensa :

« Il arrive parfois que l'adversaire vous aide plus qu'un ami. »

Il leva les yeux sur Adam.

« J'ai du mal à commencer, dit-il. C'est comme une lettre qui devient de plus en plus difficile à écrire au fur et à mesure que passent les minutes. Pouvez-vous m'aider ? »

Adam leva les yeux, puis il regarda à nouveau les jumeaux.

« Je sens des craquements dans la tête. Les choses me parviennent comme des bruits lorsque l'on a la tête sous l'eau. Il faut que je me hisse hors de cette année passée.

– Si vous me dites ce que vous avez ressenti, peut-être aurons-nous là un point de départ. »

Adam but le contenu de son verre, puis remplit à nouveau ce dernier et il l'inclina jusqu'à ce que le whisky ambré vint affleurer le bord. L'odeur de l'alcool emplit l'air.

« Il est difficile de se souvenir, dit-il. Ce n'était pas violent, c'était morne. Et pourtant, non… il y avait des piqûres. Vous m'avez dit qu'il manquait des cartes dans mon jeu et c'est à cela que je pense. Peut-être m'en manquera-t-il toujours une ?

– S'agit-il d'elle ? Lorsque l'on dit que l'on ignore quelque chose, cela signifie que l'on ne peut pas penser à autre chose.

– C'est peut-être cela. Son image est mélangée avec d'autres images mornes, et je ne me rappelle pas grand-chose, sinon son dernier portrait cerné de feu.

– C'est elle qui a tiré sur vous, Adam ? »

Le regard d'Adam s'assombrit et ses lèvres se pincèrent.

« Vous n'avez pas besoin de répondre, ajouta Samuel.

– Pourquoi ? demanda Adam. Oui, c'est elle.

– Voulait-elle vous tuer ?

J'ai pensé à cela plus qu'à toute autre chose. Non, je ne crois pas qu'elle voulait me tuer. Elle m'a refusé cette dignité. Il n'y avait en elle ni haine ni passion. J'ai appris dans l'armée que lorsque l'on voulait tuer un homme, on tirait à la tête, au cœur ou au ventre. Non, elle m'a touché là où elle voulait. Je vois encore l'arme pointée. Je crois que cela ne m'aurait pas fait tant de mal si elle avait voulu me tuer. C'eût été une forme d'amour. Mais je n'étais qu'un obstacle, même pas un ennemi.

– Vous y avez beaucoup pensé ?

– J'ai eu tout le temps. Je voulais vous demander quelque chose. Son image est brouillée par cette horrible dernière vision. Etait-elle très belle, Samuel ?

– Elle l'était pour vous, car vous l'aviez faite ainsi. Je crois que vous ne l'avez jamais vue. Vous n'avez perçu que ce que vous projetiez sur elle. »

Adam pensa tout haut :

« Je me demande si elle était ce qu'elle était. J'étais heureux de l'ignorer.

– Maintenant, vous voulez savoir. »

Adam baissa les yeux.

« Ce n’est pas de la curiosité, mais j’aimerais savoir quel sang coule dans les veines de mes garçons. Lorsqu’ils grandiront, ne chercherai-je pas quelque chose en eux ?

– Si, certainement. Et je vous mets en garde : ce n’est pas le sang, mais vos soupçons qui risquent de déchaîner le mal en eux. Ils seront ce que vous attendez qu’ils soient.

– Mais le sang…

– Je ne crois pas beaucoup à l’hérédité, dit Samuel. Lorsqu’un homme découvre le bien ou le mal dans ses enfants, il ne voit que ce qu’il a semé chez eux depuis le jour où ils ont quitté le ventre de leur mère.

– On ne peut pas faire un cheval de course d’un porc.

– Non, répondit Samuel, mais on peut en faire un porc de course.

– Personne ici ne serait d’accord avec vous. Pas même Mrs. Hamilton.

– C’est tout à fait exact. Elle serait profondément en désaccord. Aussi ne le lui dirai-je pas, de crainte de déchaîner le tonnerre de son argumentation. Elle gagne toujours, car son arme est la véhémence et elle considère qu’une opinion différente de la sienne est une injure personnelle. C’est une femme merveilleuse, mais il faut savoir s’y prendre avec elle. Parlons des garçons.

– Voulez-vous un autre verre ?

– Cela, avec plaisir. Les noms sont un grand mystère. Je n’ai jamais su si le nom avait une influence sur l’enfant ou si l’enfant se transformait pour s’adapter à son nom. Mais soyez sûr d’une chose : chaque fois qu’un homme a un surnom, c’est que le nom qu’on lui a donné ne lui convenait pas. Que pensez-vous des noms courants : Jean, Jacques ou Charles ? »

Adam était en train de regarder les jumeaux. Et, soudain, en entendant mentionner le dernier prénom, il vit apparaître les traits de son frère sur le visage d’un des garçons. Il se pencha en avant.

« Qu’y a-t-il ? demanda Samuel.

– Ces enfants ne se ressemblent pas !

– Evidemment, ce ne sont pas de vrais jumeaux.

– Celui-ci ressemble à mon frère, je viens de le voir. Je me demande si l’autre me ressemble.

– Ils vous ressemblent tous les deux. Un visage possède en lui tous les traits de celui qui lui a donne le jour.

– L’illusion a disparu, dit Adam, mais pendant un moment j’ai cru voir un fantôme.

– Peut-être les fantômes ne sont-ils que cela ? » Observa Samuel.

Lee apporta des assiettes et les posa sur la table.

« Les Chinois ont-ils des fantômes ? demanda Samuel.

Des millions, répondit Lee. C’est même embarrassant. Je crois que, en Chine, rien ne meurt jamais. C’est très encombré chez nous. En tout cas, c’est l’impression que j’ai eue lorsque je suis allé là-bas.

– Asseyez-vous, Lee, dit Samuel. Nous essayons de trouver des noms.

– J’ai mis un poulet à frire, il ne va pas tarder à être prêt. »

Adam, qui regardait les jumeaux, leva les yeux et son regard était chaud et adouci.

« Voulez-vous boire avec nous, Lee ?

– J’ai mon ng-ka-py à la cuisine », dit Lee.

Et il repartit vers là maison.

Samuel se pencha en avant, prit l’un des garçons et l’assit sur son genou.

« Prenez l’autre, dit-il à Adam. Nous allons voir si quelque chose chez eux appelle un nom. »

Adam prit maladroitement l’autre enfant et l’assit sur sa cuisse.

« Ils se ressemblent, dit-il. Mais beaucoup moins lorsqu’on les regarde de près. Celui-ci a les yeux plus ronds que celui-là.

– Oui, il a aussi la tête plus ronde et les oreilles plus grandes, ajouta Samuel, mais il ressemble plus – comment dire ? – à une balle. Il ira peut-être plus loin, mais pas aussi haut. Il aura les cheveux et la peau plus foncés. Il sera malin, et c’est une qualité qui limite le développement de l’esprit. Elle freine et entrave. Voyez comme il se tient de lui-même. Il est déjà plus avancé que l’autre, plus développé. N’est-il pas étrange de voir comme ils sont différents lorsqu’on les regarde de près ? »

Le visage d’Adam était transformé comme si la lumière avait à nouveau pénétré en lui et qu’il eût quitté le fond de son marais aux eaux glauques. Il tendit un doigt. L’enfant fit un geste pour s’en emparer, mais il le manqua et faillit tomber de son siège.

« Hé là ! dit Adam. Fais attention. Veux-tu donc tomber ?

– Ce serait une erreur que de les appeler en fonction des qualités que nous croyons voir en eux, dit Samuel. Nous pourrions nous tromper lourdement. Peut-être serait-il bon de leur donner un nom qui soit un but, un nom qui les conduise. L’homme dont je porte le nom s’est entendu appeler clairement par le Seigneur. J’ai tendu l’oreille toute ma vie et une fois ou deux j’ai cru entendre appeler mon nom, mais c’était faiblement et sans clarté. »

Adam, en retenant l’enfant par l’épaule, se pencha et versa du whisky dans les deux verres.

« Merci d’être venu, Samuel, dit-il. Je vous remercie de m’avoir frappé. C’est une étrange chose à dire.

– C’était pour moi une étrange chose à accomplir. Liza ne me croira pas. Aussi ne le lui dirai-je jamais. Une vérité incroyable peut faire plus de mal qu’un mensonge. Il faut une grande foi pour défendre une vérité inacceptable. Il y a un châtiment pour cela et c’est, en général, la crucifixion. Et je ne me sens pas la force de la supporter. »

Adam dit :

« Je me suis longtemps demandé comment un homme aussi cultivé que vous pouvait travailler dans ces collines désertiques.

– Parce que je n'ai pas de courage, dit Samuel. Je n'ai jamais su accepter les responsabilités. Lorsque j'ai compris que le Seigneur n'appellerait pas mon nom, j'aurais pu appeler le sien, mais je ne l'ai pas tait. C'est là que réside la différence entre la grandeur et la médiocrité. C'est une maladie assez commune. Mais il est agréable pour l'homme médiocre de savoir que la grandeur est sans doute l'état le plus solitaire du monde.

– Il y a des degrés dans la grandeur, dit Adam.

– Je ne crois pas, répondit Samuel. Cela reviendrait à dire qu'il y a une petite grandeur. Non. Lorsque l'on en arrive a ce point, la grandeur et l'individu sont seuls en face du choix. D'un côté, il y a la chaleur et la promiscuité de l'homme, la douceur d'être compris et, de l'autre, il y a la grandeur, la solitude et le froid. C'est là qu'est le choix. Je suis heureux d'avoir choisi la médiocrité, mais j'ignorerai toujours quelle récompense j'aurais obtenue si j'avais choisi différemment. Aucun de mes enfants ne sera grand, à part Tom peut-être. Actuellement il souffre, car il est à l'époque du choix. C'est un conflit pénible à observer. Pourtant quelque chose en moi souhaite qu'il réponde oui. N'est-il pas étrange le père qui veut voir son fils condamné à la grandeur ? Mon Dieu, quel égoïsme ! »

Adam eut un petit rire :

« Ce baptême est chose compliquée.

– Croyiez-vous qu'il serait simple ?

– Je ne savais pas que ce serait aussi agréable », répondit Adam.

Lee arriva avec un plat de poulet frit, un bol de pommes de terre bouillies fumantes et une assiette de betteraves à la vinaigrette, le tout posé sur une planche à pâtisserie.

« Je ne sais pas si cela sera bon, dit-il, les poules sont un peu vieilles. Nous n'avons pas de poulets. Les belettes ont mangé les poussins de l'année.

– Asseyez-vous, dit Samuel.

– Je vais chercher mon ng-ka-py. »

Lorsqu'il fut parti, Adam dit :

« C'est étrange, il parlait différemment avant.

– Il a confiance en vous désormais, dit Samuel. Il a le don de la loyauté résignée sans espoir de récompense.

Il a atteint une sorte de perfection dont aucun de nous ne peut même rêver. »

Lee revint et prit place au bout de la table.

« Posez donc les enfants à terre », dit-il.

Les jumeaux protestèrent lorsqu'ils furent assis sur le sol. Lee les morigéna en cantonnais et ils se turent.

Les hommes mangèrent calmement, comme la plupart des gens de la campagne. Soudain, Lee se leva et glissa rapidement vers la maison. Il revint avec un pichet de vin rouge.

« Je l’avais oublié, dit-il. Je l’ai trouvé dans la maison. »

Adam rit.

« Je me rappelle avoir bu du vin avant même d’acheter la maison. Peut-être l’ai-je achetée pour sa vigne. Ce poulet est excellent, Lee. Il y avait longtemps que je n’avais pas senti le goût de la nourriture.

– Vous allez mieux, dit Samuel. Certaines gens croient que c’est insulter la splendeur de leur maladie que d’aller mieux. Mais l’emplâtre du temps ne respecte aucune splendeur. Chacun peut guérir s’il prend le temps d’attendre. »

Lee nettoya la table et donna à chacun des garçons un nouveau bâton. Ils prirent une pose digne, alternativement suçant ou inspectant leur morceau de bois baveux. Le vin et les verres restèrent sur la table.

« Il faudrait penser à ce baptême, dit Samuel. La promesse que j’ai faite à Liza me serre comme un licou.

– Je ne sais vraiment pas comment les nommer, dit Adam.

– N’y a-t-il aucun nom dans votre famille ? Pas de piège flatteur pour un parent riche ? Pas de prénom glorieux à revivifier ?

– -Non, je voudrais qu’ils entrent dans la vie avec des prénoms neufs. »

Samuel se frappa le front de ses phalanges.

« Quel dommage ! dit-il. Quel dommage qu’ils ne puissent pas porter les noms qui leur conviendraient.

– Comment cela ? demanda Adam.

– Je me disais la nuit dernière… »

Il s’arrêta.

« Avez-vous pensé à votre propre prénom ?

– Au mien ?

Evidemment. Pour vos premiers-nés… Cain et Abel. »

Adam dit :

« Non, nous n’avons pas le droit de faire cela.

– Je le sais. Ce serait tenter le destin quel qu’il soit. Mais n’est-il pas étrange que Caïn soit le nom le plus connu dans le monde entier et qu’un seul homme jusqu’ici l’ait porté, autant que je sache ? »

Lee dit :

« Peut-être est-ce pour cela que ce nom n’a rien perdu de sa signification. »

Adam regarda son vin, couleur d’encre.

« J’ai eu un frisson lorsque vous l’avez mentionné.

– Deux histoires nous hantent et nous poursuivent depuis notre commencement, dit Samuel. Nous les portons avec nous comme des appendices invisibles, celle du péché originel et celle de Caïn et Abel. Je ne les comprends ni l’une ni l’autre, mais je les devine. Liza se fâche contre moi, elle dit que je ne devrais pas essayer de les comprendre, qu’il est inutile d’expliquer une vérité. Peut-être a-t-elle raison. Liza m’a affirmé que vous étiez presbytérien, Lee. Comprenez-vous le jardin d’Eden et Caïn

et Abel ?

– Je suis allé à l'école du dimanche à San Francisco, il y a bien longtemps. Les gens aiment que l'on soit quelque chose, de préférence ce qu'ils sont eux-mêmes. »

Adam dit :

« Samuel vous a demandé si vous compreniez.

– Je crois comprendre la Chute. Je la devine plutôt. Mais le meurtre du frère, non. Peut-être est-ce que je ne me rappelle pas bien tous les détails. »

Samuel dit :

« La plupart des gens ne connaissent pas les détails et ce sont eux qui m'étonnent. Quand je pense qu'Abel n'eut pas d'enfants. (Il regarda le ciel.) Seigneur, comme ce jour passe vite : Il est comme la vie qui passe rapidement lorsque nous n'y prêtons pas attention et lentement lorsque nous l'observons. Non ! dit-il. Je me réjouis et je me suis promis de ne jamais considérer le plaisir comme un péché. Je suis heureux si j'interroge, si je peux soulever la pierre devant laquelle je passe pour voir ce qu'il y a dessous. Et mon plus grand regret est de ne pas pouvoir examiner l'autre côté de la lune.

– Je n'ai pas de Bible, dit Adam. Celle de ma famille est restée dans le Connecticut.

– J'en ai une, dit Lee, je vais la chercher.

– Inutile, dit Samuel. Liza m'a confié celle de sa mère. Je l'ai dans ma poche. (Il sortit le paquet et en tira le livre usé.) Elle a été déchirée et rongée, dit-il. Je me demande combien d'agonisants elle a conduits au port. Donnez-moi une Bible usagée et je crois, d'après les pages cornées et la patine que déposent les doigts, pouvoir vous décrire un homme. Liza, elle, use également sa Bible. Nous y voici donc. La plus vieille de toutes les histoires. Si elle nous trouble, c'est que le trouble est en nous-mêmes.

– Je ne l'ai pas entendue depuis que j'étais enfant, dit Adam.

– Alors, vous devez la croire longue, mais elle est courte, dit Samuel. Je la lirai en entier et nous y reviendrons. Donnez-moi un peu de vin car mon gosier est sec. La voici. Une histoire si petite qui a fait une si profonde blessure. (Il regarda le sol.) Voyez, dit-il, les enfants se sont endormis, là, dans la poussière. »

Lee se leva.

« Je vais les couvrir, dit-il.

– La poussière est chaude, dit Samuel. Maintenant, écoutez : « Adam connut Eve, sa femme, elle conçut et « enfanta Caïn, et elle dit : « J'ai formé un homme avec « l'aide de l'Eternel. »

Adam voulut parler, mais Samuel leva les yeux vers lui. Adam se tut et se couvrit les yeux de sa main. Samuel continua :

« – Elle enfanta encore son frère Abel. Abel fut berger « et Caïn fut laboureur. Au bout de quelque temps, Caïn « fit à l'Eternel une offrande des fruits de la terre, et Abel, « de son côté, en fit une des premiers-nés de

son troupeau « et de leur graisse. L'Eternel porta un regard favorable « sur Abel et sur son offrande ; mais il ne porta pas un « regard favorable sur Caïn et sur son offrande. »

Lee interrompit :

« Là… Non, continuez, nous y reviendrons. »

Samuel continua :

« – Caïn fut très irrité et son visage fut abattu. Et « l'Eternel dit à Caïn : « Pourquoi es-tu irrité, et pourquoi ton visage est-il abattu ? Certainement, si tu agis « bien, tu relèveras ton visage et, si tu agis mal, le péché « se couche à la porte, et ses désirs se portent vers toi : « mais, toi, tu le domineras. »

« Cependant, Caïn adressa la parole à son frère Abel ; mais, comme ils étaient dans les champs, Caïn se jeta sur son frère Abel, et le tua. L'Eternel dit à Caïn : Où est ton frère Abel ? » Il répondit : « Je ne sais pas ; suis-je le gardien de mon frère ? » Et Dieu dit : « Qu'as-tu fait ? La voix du sang de ton frère crie de la terre jusqu'à moi. Maintenant, tu seras maudit de la terre qui a ouvert sa bouche pour recevoir de ta main le sang de ton « frère. Quand tu cultiveras le sol, il ne te donnera plus sa richesse. Tu seras errant et vagabond sur la terre. » « Caïn dit à l'Eternel : Mon châtiment est trop grand pour être supporté. Voici, tu me chasses aujourd'hui de cette terre ; je serai caché loin de ta face, je serai errant et vagabond sur la terre et quiconque me trouvera me tuera. » L'Eternel lui dit : « Si quelqu'un tuait Caïn, Caïn serait vengé sept fois », et l'Eternel mit un signe « sur Caïn pour que quiconque le trouverait ne le tuât point. Puis, Caïn s'éloigna de la face de l'Eternel et « habita dans la terre de Nod, à l'Est d'Eden. »

Samuel referma la couverture du livre avec une sorte de lassitude.

« Voilà, dit-il, seize versets, rien de plus. Et, ô Dieu ! J'avais oublié combien c'était terrible, sans une seule ligne d'encouragement. Peut-être Liza a-t-elle raison. Il n'y a rien à comprendre. »

Adam soupira profondément.

« Ce n'est pas une histoire réconfortante. »

Lee versa une pleine timbale de sa liqueur sombre, la porta à ses lèvres, mais garda le liquide dans sa bouche, lorsqu'il l'eut avalée, il dit : « Nul récit n'a de puissance, nul ne laisse de trace, si nous ne sentons pas qu'il s'agit de nous-mêmes. Quel fardeau de culpabilité portent les hommes ! » Samuel dit à Adam :

« Et vous avez essayé de le porter à vous seul. » Lee dit :

« Il en est de même pour moi et pour tout le monde. Nous en ramassons une pleine brassée comme si c'était une matière précieuse. Sans doute, le voulons-nous ainsi. »

Adam interrompit :

« Cela me rend meilleur et non pire.

– Comment l'entendez-vous ? demanda Samuel.

– Chaque enfant croit inventer le péché. Nous croyons que l'on nous enseigne la vertu et que le péché naît en nous.

– Oui, je vois. Mais en quoi cette histoire adoucit-elle le péché ?

– Nous sommes ses descendants, dit Adam avec véhémence. Il est notre père, il prend une part de notre faute à son compte. Quelle occasion nous fut offerte ? Nous sommes les fils de notre père. Nous ne sommes pas les premiers. C'est une excuse, et il n'y en a pas tant sur la terre.

– Pas de convaincantes en tout cas, dit Lee. Sans cela, nous aurions depuis longtemps chassé la faute, et le monde ne serait pas peuplé d'hommes tristes ployant sous le poids du châtiment. »

Samuel demanda :

« Quel autre état pouvons-nous imaginer ? Excuse ou non, nous sommes liés à notre ancêtre. Nous portons la faute. »

Adam dit :

« Je me rappelle avoir éprouvé de la colère à l'égard de Dieu. Caïn et Abel lui offrirent ce qu'ils avaient, et Dieu a accepté Abel et a rejeté Caïn. J'ai toujours pensé que c'était injuste. Le comprenez-vous ? Moi pas.

– Peut-être voyons-nous mal l'image parce que nous avons perdu le cadre ? dit Lee. Cette histoire fut écrite par un berger pour un peuple de bergers. Ce n'étaient pas des cultivateurs. Le Dieu des bergers n'est-il pas plus enclin à préférer un agneau à une gerbe d'orge ? Une offrande doit être la plus belle.

– J'entends ce que vous voulez dire, dit Samuel. Lee, je vous mets en garde : n'allez jamais offrir votre raisonnement oriental à Liza. »

Adam se piqua au jeu :

« Pourquoi Dieu a-t-il condamné Caïn ? C'est une injustice. »

Samuel répondit :

« Il y a un avantage à prêter attention à la signification des mots. Dieu n'a pas condamné Caïn. Dieu lui-même peut avoir une préférence, n'est-ce pas ? Supposons que Dieu ait préféré l'agneau aux légumes. C'est d'ailleurs mon goût personnel. Caïn lui apporte, mettons, une botte de carottes. Dieu répond : « Je n'aime pas cela. Fais un « nouvel essai. Apporte-moi quelque chose qui me plaise « et je te donnerai autant d'affection qu'à ton frère. » Caïn se met en colère, il est blessé. Et, lorsqu'un homme est blessé dans son amour-propre, il cherche quelque chose à frapper. Abel se trouvait sur le chemin de sa colère.

– Saint Paul dit aux Hébreux qu'Abel avait la foi, dit Lee.

– Cela n'est pas mentionné dans la Genèse, dit Samuel. Ni foi ni manque de foi. Il est seulement question de la colère de Caïn. »

Lee demanda :

« Que pense Mrs. Hamilton des paradoxes de la Bible ?

– Elle ne pense rien du tout, car elle ne les admet pas.

– Mais…

– Du calme. Demandez-lui. Vous sortirez de la discussion avec les

cheveux blancs, mais vous n'y verrez pas plus clair. »

Adam dit :

« Vous avez étudié cela. Je n'en ai qu'une idée superficielle. Ainsi donc, Caïn fut chassé pour meurtre.

– C'est exact, pour meurtre.

– Et Dieu le marqua ?

– N'avez-vous pas écouté ? Caïn portait le signe non pour être détruit, mais pour être sauvé. Une malédiction permanente pèse sur tout homme qui le tuera. Il était marqué pour être préservé. »

Adam dit :

« Bien ne me retirera de l'idée que Caïn a tout de même été le plus mal partagé.

– Peut-être, dit Samuel. Mais Caïn a vécu et a eu des enfants, alors qu'Abel n'a vécu que dans l'histoire. Nous sommes les fils de Caïn. Et n'est-il pas étrange que trois adultes, des milliers d'années plus tard, discutent de ce crime comme s'il avait été commis, hier, à King City et que la sentence ne soit pas encore prononcée ? »

Un des jumeaux s'éveilla, bâilla, regarda Lee et se rendormit.

Lee dit :

« Vous rappelez-vous, Mr. Hamilton, je vous ai dit que j'essayais de traduire d'anciennes poésies chinoises en anglais ? Non, n'ayez crainte, je ne vous les lirai pas. En me livrant à ce travail, j'ai vu que certaines pensées enfouies dans le temps étaient aussi fraîches et claires qu'un lever de soleil. Si l'histoire ne concerne pas l'auditeur, il s'en désintéresse. Je crois pouvoir énoncer cette règle : une histoire, si elle veut être grande et se perpétuer, doit toucher chacun de nous. L'étrange et l'étranger ne nous touchent pas. Nous voulons des faits profondément personnels et familiers. » Samuel dit :

« Appliquez donc cela au drame Caïn-Abel. » Adam répondit : « Je n'ai pas tué mon frère… »

Puis, soudain, il s'arrêta et il remonta dans le temps. « Je le peux, répondit Lee à Samuel. Cette histoire n'est connue des hommes que parce que c'est la leur. C'est l'histoire symbolique de l'âme humaine. Je crois être sur le bon chemin… ne m'arrêtez pas si je manque de clarté. La plus grande terreur de l'enfant est de ne pas être aimé ; il craint plus que tout au monde d'être repoussé. Chacun l'a été, à un degré plus ou moins grand. De là nait la colère, et la colère pousse à un crime quelconque pour se venger, et avec le crime vient la faute : c'est l'histoire de l'humanité. Si l'homme n'était pas repoussé par ceux qu'il aime, il ne serait pas ce qu'il est. Peut-être y aurait-il moins de déséquilibrés. Et je suis sûr que les prisons ne seraient plus nécessaires. C'est là qu'est le commencement. Un enfant, se voyant refuser l'amour qu'il demande, donne un coup de pied au chat et cache sa faute secrète ; un autre vole de l'argent pour acheter l'amour ; un autre conquiert le monde – c'est toujours la même chose :

faute, vengeance et faute plus grande encore. L'humain est le seul animal qui ait des remords. Une seconde ! Je pense que cette ancienne et terrible histoire est importante parce qu'elle définit la charte de l'âme, cette âme secrète, repoussée, coupable. Mr. Trask, vous avez dit que vous n'aviez pas tué votre frère et vous vous êtes souvenu de quelque chose. Je ne veux pas savoir ce que c'est, mais était-ce si loin de Caïn et Abel ? Et vous, Mr. Hamilton, que pensez-vous de mon raisonnement oriental ? Vous savez fort bien que je ne suis pas plus Oriental que vous. » Samuel avait posé les coudes sur la table et son visage reposait dans ses mains.

« Je veux penser, dit-il. Monstre, je veux penser. Je veux emmener cela comme une motte d'argile et la casser pour voir ce qu'elle recèle. Vous venez de briser les fondations de mon monde et je ne sais pas ce que je bâtirai à la place. »

Lee dit doucement :

« Ne pourrait-on bâtir un monde sur des vérités ? Est-ce que certaines douleurs et certaines folies ne pourraient pas être déracinées, si nous avions les instruments ?

– Je n'en sais rien. Vous avez détruit mon univers radieux, vous avez inventé un jeu orgueilleux et vous en avez fait une loi. Laissez-moi seul, que je réfléchisse. Votre bête horrible met déjà bas dans ma tête. Je me demande ce que mon Tom dira de cela. Il le bercera et le laissera germer dans son cerveau. Il le fera tourner doucement comme une volaille devant le feu. Adam, réveillez-vous, vous êtes resté assez longtemps dans vos souvenirs. »

Adam sursauta. Il soupira :

« N'est-ce pas trop simple ? demanda-t-il. J'ai toujours peur des choses simples.

– Ce n'est pas simple du tout, dit Lee. C'est désespérément compliqué. Mais au bout il y a la lumière.

En tout cas, celle du soleil ne va pas tarder à disparaître, dit Samuel. Nous avons laissé passer la journée. Je suis venu pour baptiser les jumeaux, et ils sont toujours sans nom. Nous nous sommes embrochés sur une idée dangereuse. Quant à vous, Lee, vous feriez bien de ne pas aller expliquer vos conceptions à l'Eglise. Les Chinois ne sont pas exempts de la croix, que je sache. L'Eglise aime les complications, mais les siennes. Il faut que je rentre à la maison. »

Adam demanda avec désespoir :

« Donnez-moi des noms.

– De la Bible ?

– De n'importe où.

– Voyons. De tous les hommes qui ont quitté l'Egypte, deux seulement ont atteint la Terre Promise. Ces deux noms vous paraissent-ils assez symboliques ?

– Lesquels ?

– Caleb et Josué.

– Josué était un soldat, un général. Je n'aime pas l'armée.

– Caleb était capitaine.

– ? Mais pas général. Caleb me plaît… Caleb Trask. »

Un des jumeaux s'éveilla et immédiatement cria.

« Vous l'avez appelé par son nom, dit Samuel. Josué ne vous plaît pas et Caleb est baptisé. Ce sera donc lui, le malin, le plus brun. Voyez, l'autre vient de se réveiller aussi. Aaron m'a toujours plu, mais il n'a pas atteint la Terre Promise. »

Le second garçon eut un cri presque joyeux.

« Voilà qui est fait », dit Adam.

Samuel eut un grand rire.

« En deux minutes, dit-il, et après un torrent de mots. Caleb et Aaron, vous êtes maintenant des hommes, vous faites partie de notre communauté et vous avez le droit d'être damnés. »

Lee prit les deux garçons, un sous chaque bras, et demanda :

« Vous les reconnaîtrez désormais ?

– Oui, répondit Adam. Celui-ci est Caleb et toi, tu es Aaron. »

Lee emporta les jumeaux qui hurlaient, vers la maison.

« Hier, je ne pouvais les distinguer, dit Adam. Aaron et Caleb !

– Remercions le Ciel qu'il ait récompensé nos efforts, dit Samuel. Liza aurait préféré Josué. Elle a un faible pour les trompettes de Jéricho. Mais Aaron lui plaît aussi. Donc, tout va bien. Je vais atteler ma voiture. »

Adam alla avec lui jusqu'à l'écurie :

« Je suis content que vous soyez venu. Je respire plus librement. »

Samuel glissa le mors dans la bouche de Doxology. Il fixa les rênes et boucla la sous-gorge.

« Peut-être allez-vous penser à nouveau au jardin ? dit-il. Je le vois déjà comme vous l'aviez rêvé. »

Adam mit longtemps à répondre :

« Je crois que j'ai perdu ce désir. Je ne me sens plus l'énergie nécessaire. J ai assez d'argent pour vivre et je n'ai plus personne à qui montrer ce jardin. »

Samuel s'approcha de lui, les yeux pleins de larmes.

« Cet amour ne mourra jamais, dit-il. N'y comptez pas. Etes-vous meilleur que les autres ? Il ne mourra qu'avec vous. »

Il resta un moment haletant, puis il monta dans sa voiture, fouetta Doxology et partit, les épaules voûtées, sans dire au revoir.

Chapitre XXIII

Les Hamilton étaient des gens étranges, tendus comme des cordes d'instruments de musique. Quelques-uns, accordés trop haut, cassaient. C'est fréquent de par le monde.

C'était Una, entre ses filles, qui apportait à Samuel le plus de joie. Même petite, elle avait un appétit de savoir, comme en ont les enfants pour une tartine de confiture à l'heure du goûter. Una et son père conspiraient ; ils achetaient des livres, les lisaient et se communiquaient leurs remarques.

Una était la plus sérieuse de tous les Hamilton. Elle rencontra et épousa un garçon aux doigts tachés par des produits chimiques – du nitrate d'argent, la plupart du temps. C'était un de ces hommes qui vivent dans la pauvreté pour éviter l'hébétude de la richesse. Son domaine était la photographie. Il croyait que le monde extérieur pouvait être reporté sur papier avec les couleurs que l'œil humain perçoit.

Il s'appelait Anderson et se livrait peu. Comme la plupart des chercheurs, il n'éprouvait que terreur pour la spéculation. La méthode intuitive n'était pas la sienne. Il taillait une marche, s'y installait et en creusait une autre, à la façon d'un alpiniste sur les glaciers. Il éprouvait un grand mépris, né d'une certaine peur, pour ces Hamilton qui croyaient avoir des ailes et faisaient des chutes retentissantes.

Anderson ne tomba jamais, ne glissa jamais et ne vola jamais. Il cheminait lentement vers le sommet et, là-haut, dit-on, il trouva ce qu'il voulait : la pellicule couleur. Il épousa sans doute Una parce qu'elle était la moins expansive et cela le rassurait. Comme il était effrayé et embarrassé par sa famille, il emmena sa femme vers le Nord, dans un pays noir et perdu, quelque part aux frontières de l'Orégon. Il doit avoir vécu une vie très primitive avec ses flacons et ses papiers.

Una écrivait des lettres mornes, dépourvues de joie, mais elle ne pleurait pas sur son sort. Elle allait bien et elle espérait qu'il en était de

même pour sa famille. Son mari était près de la découverte.

Et elle mourut, et son corps fut renvoyé à sa famille.

Je n'ai jamais connu Una. Elle disparut alors que j'étais très jeune, mais George Hamilton me parla d'elle bien des années après. Ses yeux se remplirent de larmes et sa voix se cassa.

« Una n'était pas aussi belle que Mollie, mais elle avait des mains et des pieds merveilleux. Ses chevilles étaient souples comme une tige d'herbe et elle se mouvait comme une herbe. Ses doigts étaient longs et ses ongles étroits, en forme d'amande. Elle avait une peau merveilleuse, translucide, presque rayonnante.

« Elle ne riait ni ne jouait comme nous. Il y avait quelque chose qui la singularisait, elle avait toujours l'air d'écouter. Lorsqu'elle lisait, on aurait dit qu'elle entendait de la musique et, lorsque nous lui posions une question, elle répondait sans détours, sans pittoresque, sans « peut-être », comme il est de coutume chez nous. Nous étions des cabotins. Il y avait en Una quelque chose de pur et de simple.

« Ils l'ont ramenée à la maison. Ses ongles étaient cassés jusqu'à la chair et ses doigts étaient ridés et usés. Et ses pieds… »

Georges dut s'arrêter, puis il reprit avec la violence d'un homme qui veut masquer ses sanglots :

« Ses pieds étaient cassés et déchirés. Elle n'avait pas porté de chaussures depuis longtemps et sa peau était à vif comme celle d'une bête écorchée. Nous pensons que ce fut un accident. Il y avait tant de produits chimiques. C'est notre avis. »

Mais Samuel pensa que l'accident s'appelait douleur et désespoir.

La mort d'Una secoua Samuel comme un tremblement de terre silencieux. Il ne prononça pas la moindre belle phrase, il s'assit seul et berça sa douleur. Il avait l'impression que sa négligence était coupable.

Son corps qui, jusque-là, avait joyeusement lutté contre le temps, céda un peu. Sa peau ferme devint vieille, ses veux clairs se voilèrent et ses larges épaules s'affaissèrent. Liza, elle, acceptait et pouvait assister à la tragédie. Elle savait qu'il n'y avait rien à attendre de ce côté-ci. Mais, pour Samuel, qui avait élevé une vigoureuse muraille de rire contre les lois naturelles, la mort d'Una était une brèche. Il devint un vieil homme.

Ses autres enfants prospéraient. George était dans les assurances, Will devenait riche, et Joe, parti pour l'Est, était en train d'inventer une nouvelle profession qui s'appelait « publicité ». Ses grands défauts devenaient des qualités. Il pouvait donner corps à ses rêves, c'est tout ce que demande la publicité. Joe devenait un grand homme dans un nouveau domaine.

Les filles étaient mariées, à part Dessie qui avait une boutique de couture en plein essor, à Salinas. Seul Tom n'avait jamais pris son départ.

Samuel avait dit à Adam Trask que Tom luttait avec la grandeur. Le père observait son (ils et il sentait affluer et refluer la peur, les victoires et

les défaites, car il les avait connues.

Tom n'avait pas la douceur lyrique ou l'aspect joyeux de son père, mais, lorsqu'il s'approchait, on sentait une présence, une force, une chaleur et une intégrité intransigeante. Sous cette cuirasse, il y avait une faille, une pudeur. Il avait des moments de gaieté comparables à ceux de son père et puis, tout à coup, il claquait comme une corde de violon. Alors Tom s'enfonçait en tournoyant dans d'obscures profondeurs.

C'était un homme au teint foncé ; son visage brûlé par le soleil, était d'un rouge sombre comme si un sang norvégien ou vandale eût coulé dans ses veines. Ses cheveux, sa barbe et sa moustache étaient du même rouge, et ses yeux rieurs étaient d'un bleu étonnant. Il était puissant, large d'épaules et mince de hanches. Il pouvait courir, sauter, soulever des poids, monter à cheval aussi bien que quiconque, mais il n'avait pas le goût de la compétition. Will et George, qui étaient des joueurs, essayèrent souvent d'attirer leur frère dans les pièges de la spéculation.

Tom disait :

« J'ai essayé et cela me semble ennuyeux. Je crois savoir pourquoi : pour moi, la victoire n'est pas un triomphe et la défaite, pas une catastrophe ; or ces deux sentiments sont nécessaires à l'aventure. Elle n'est qu'accessoirement un moyen de gagner de l'argent. Si elle ne ressemble ni à la vie et la mort, ni à la joie et la peine, il me semble… tout au moins à moi… que c'est… ce n'est rien du tout. Je m'y lancerais si je ressentais quelque chose, en bien ou en mal. »

Will ne comprenait pas : sa vie n'était que lutte et spéculation. Il aimait Tom et il essaya de lui inculquer ce qu'il trouvait lui-même agréable. Il essaya de l'intéresser à ses affaires, de lui inoculer le poison du commerce fait de tromperie, de bluff et de manœuvres.

Tom revenait à la ferme désarmé. Il ne jugeait pas, il comprenait qu'à un certain endroit il avait perdu la piste. Il aurait dû aimer le combat, mais il ne pouvait pas se jouer la comédie.

Samuel disait que Tom avait les yeux plus grands que le ventre, qu'il s agît de nourriture ou d'amour. Samuel avait raison, mais je crois qu'il ne connaissait qu'un aspect de son fils. Peut-être Tom se livrait-il plus facilement aux enfants. Je vous ferai de lui un portrait de mémoire, agrémenté de souvenirs impersonnels et d'hypothèses que j'ai bâties. Qui sait si l'image sera ressemblante ?

Nous vivions à Salinas et nous savions que Tom était arrivé – presque toujours la nuit – quand, sous nos oreillers, Mary et moi trouvions au matin des paquets de chewing-gum. C'était pour nous une denrée plus précieuse que l'or. Oncle Tom restait parfois plusieurs mois sans venir et, pourtant, chaque matin en nous réveillant, nous glissions la main sous l'oreiller. Je continue de le faire et il y a pourtant bien des années qu'oncle Tom ne m'offre plus de chewing-gum.

Ma sœur Mary refusait d'être une fille. Elle ne pouvait pas s'y résoudre.

Elle était joueuse de billes de première force, mais son infirmité l'inhibait. Je parle d'une époque où elle ne savait pas encore qu'elle recevrait en échange bien des compensations.

Nous savions que, quelque part sur notre corps, probablement sous le bras, il y avait un bouton qu'il suffisait de presser pour s'envoler dans les airs. Mary avait trouvé le procédé qui, un jour, ferait d'elle un petit garçon. Si elle se couchait dans une position magique, les genoux pliés, la tête formant un angle précis, les doigts entrelacés très exactement, au matin elle serait un garçon. Tous les soirs, elle faisait un essai, mais le matin n'apportait que désillusion. C'est moi qui l'aidais à croiser les mains comme pour une prière.

Elle désespérait d'arriver jamais à un résultat lorsqu'un matin elle trouva de la gomme sous son oreiller. Nous dépiautâmes chacun une tablette et la mâchâmes solennellement. C'était du Beeman's à la menthe, on n'a jamais rien fait d'aussi délicieux.

Mary était en train d'enfiler ses bas noirs lorsqu'elle dit avec un grand soulagement :

« Evidemment ! ! – Evidemment, quoi ? Demandai-je.

– Oncle Tom ! » Dit-elle.

Et elle mâcha avec une violence accrue.

« Oncle Tom ?

– Il saura ce que je dois faire pour devenir un garçon. »

Evidemment, c'était aussi simple que cela. Je me demandai pourquoi je n'y avais pas pensé plus tôt.

Maman était dans la cuisine et mettait au courant une jeune Danoise qu'elle avait engagée. Nous changions souvent de bonne : les immigrants danois plaçaient leurs filles dans des familles autochtones où elles apprenaient non seulement la langue, mais la cuisine américaine, la manière de dresser la table, et toutes les délicatesses en honneur dans la haute société de Salinas ; au bout de deux ans, à douze dollars par mois, les jeunes filles étaient des épouses parfaites pour de jeunes Américains. Elles avaient acquis un vernis, mais elles pouvaient encore travailler dans les champs comme des bêtes. Quelques-unes des familles les plus élégantes de Salinas descendent de ces jeunes femmes.

À l'époque dont je parle, c'était une Mathilde aux cheveux de lin qui se faisait rabrouer par ma mère.

Nous entrâmes en bondissant :

« Il est levé ?

– Chut ! répondit ma mère. Il est arrivé tard, laissez-le dormir. »

Mais en entendant l'eau couler dans la cuvette de la chambre d'amis, nous comprîmes qu'il était levé. Nous nous accroupîmes comme des chats devant sa porte, attendant qu'il sortît.

Il y avait toujours au début un obstacle entre nous. Je crois qu'oncle Tom était aussi timide que nous. Il aurait aimé bondir dehors et nous

prendre dans ses bras, mais au contraire, il était compassé.

« Merci pour le chewing-gum, oncle Tom.

– Je suis content qu'il vous fasse plaisir.

– Crois-tu que nous irons manger des huîtres, ce soir, puisque tu es là ?

– Peut-être. Si votre mère le permet. »

Nous allâmes nous asseoir dans le salon. La voix de maman s'éleva dans la cuisine :

« Laissez-le tranquille, mes enfants.

– Ils sont sages, Olive », répondit-il.

Nous nous assîmes en triangle. Le visage de Tom était très hâlé et ses yeux étaient clairs. Il portait des vêtements de bonne qualité, mais il n'avait jamais l'air bien habillé. Il différait de son père. Sa moustache était mal coupée, ses cheveux en désordre et ses mains calleuses.

Mary demanda :

« Oncle Tom, comment fait-on pour devenir un garçon ?

– Comment ? Mais, Mary, on naît garçon…

– Ce n'est pas ça que je te demande. Comment, *moi,* je peux devenir un garçon ? »

Tom la regarda gravement.

« Toi ? » demanda-t-il.

Elle parla très vite :

« Je ne veux pas être une fille, oncle Tom. Je veux être un garçon. Les filles, ça s'embrasse tout le temps et ça joue à la poupée. Je veux être un garçon. »

Des larmes de colère roulèrent sur les joues de Mary.

Tom baissa les yeux, regarda ses mains et gratta une de ses paumes calleuses. Je crois qu'à ce moment-là il aurait voulu dire quelque chose de beau, trouver des mots comme ceux de son père, caressants et chantants.

« Je ne voudrais pas que tu sois un garçon, dit-il.

– Pourquoi ?

– Je t'aime parce que tu es une petite fille. »

Une idole s'écroula dans la tête de Mary.

« Tu veux dire que tu aimes les filles ?

– Oui, Mary, je les aime. »

Le mépris se peignit sur le visage de Mary. Si c'était vrai, Tom était un idiot. Elle prit son air « à moi-on-ne-me-la-fait-pas » :

« Admettons, dit-elle. Mais comment *je* dois faire pour devenir un garçon ? »

Tom comprit qu'il perdait l'estime de Mary alors qu'il aurait voulu qu'elle l'aimât et qu'elle l'admirât. En même temps, un fin ruban d'acier se déplaçait en lui pour couper la tête aux mensonges. Il regarda les cheveux de Mary, si clairs qu'ils semblaient blancs, tressés pour qu'ils ne la gênent pas, et sales à leurs extrémités, car Mary s'essuyait les mains sur sa natte quand, au jeu de billes, elle avait un coup difficile à tirer. Tom scruta son

visage hostile.

« Je ne crois pas que tu veuilles vraiment changer.

– Si. »

Tom se trompait, elle le désirait vraiment.

« Eh bien, dit-il, c'est impossible. Et un jour viendra où tu en seras heureuse.

– Je ne serai pas heureuse », dit Mary.

Puis elle se tourna vers moi et dit avec un ton de mépris glacé :

« Il ne sait pas. »

Le visage de Tom se crispa et je frémis devant l'énormité de l'accusation. Mary était brave et âpre au jeu. C'est pourquoi elle gagnait toutes les billes de Salinas.

Tom, embarrassé, dit :

« Si ta mère est d'accord, j'irai commander des huîtres tout à l'heure et nous les mangerons ce soir.

– Je n'aime pas les huîtres », dit Mary.

Et elle se dirigea résolument vers notre chambre, dont elle claqua la porte.

« C'est bien une fille », dit Tom.

Nous étions seuls et je sentais qu'il était de mon devoir de panser la blessure que Mary avait ouverte.

« Moi j'aime bien les huîtres, dis-je.

– Je le sais bien. Et Mary aussi.

– Oncle Tom, il n'y a vraiment pas moyen qu'elle devienne un garçon ?

– Je n'en connais pas, dit-il tristement. Si j'en connaissais un, je le lui aurais dit.

– C'est la meilleure tireuse de tout le quartier. »

Tom soupira et regarda de nouveau ses mains. Je voyais qu'il était vaincu et j'avais mal pour lui, très mal. Je lui apportai mon bouchon dans lequel étaient plantées des épingles.

« Veux-tu que je te donne ma cage à mouches, oncle Tom ? »

C'était vraiment un homme qui savait vivre.

« Veux-tu vraiment me la donner ?

– Oui. Tu comprends, tu soulèves une épingle pour laisser entrer la mouche et puis après tu la rabaisses et la mouche bourdonne à l'intérieur.

– C'est un très joli cadeau. Merci, John. »

Armé d'un couteau de poche à lame mince, il tailla toute la journée un petit bloc de bois. Lorsque le soir nous rentrâmes de l'école, il avait sculpté un visage. Les yeux, les oreilles et les lèvres étaient animés, prolongés par de petits perchoirs qui se réunissaient à l'intérieur de la tête. Au bas du cou, un trou était fermé par un bouchon. C'était merveilleux. On attrapait une mouche et on la faisait entrer dans le trou que l'on rebouchait et, soudain, la tête se mettait à vivre : les yeux bougeaient, les lèvres parlaient et les oreilles battaient, animés par le vol affolé de la mouche qui agitait

les petits perchoirs. Mary elle-même lui pardonna un peu, mais elle ne lui rendit vraiment sa confiance que lorsqu'elle se rendit compte des avantages qu'il y a à être une fille. Mais il était trop tard. Il nous fît cadeau du jouet. Nous l'avons encore, il est rangé quelque part et fonctionne toujours.

Parfois, Tom m'emmenait à la pêche. Nous partions en voiture avant le lever du soleil et nous nous dirigions vers le Frémont. Comme nous nous approchions, les étoiles pâlissaient, la lumière naissait derrière la montagne et le pic semblait plus sombre. Je me rappelle que j'appuyais mon oreille et ma joue contre la veste de Tom, son bras couvrait mon épaule. Nous nous arrêtions sous un chêne, nous dételions le cheval, nous le menions boire au bord de la rivière, puis nous l'attachions derrière la voiture.

Je ne sais plus si Tom parlait. Je ne puis me rappeler ni le son de sa voix, ni les mots qu'il employait. Le parler de mon grand-père est encore présent à mon oreille, mais lorsque je repense à Tom, je garde uniquement le souvenir d'un silence chaleureux. Peut-être ne parlait-il pas du tout. Tom avait un attirail magnifique. Il fabriquait lui-même ses mouches artificielles, mais que la pêche fût bonne ou non le laissait indifférent. Il n'avait pas besoin de triompher.

Je me rappelle les cétéracs qui poussaient sous les petites chutes d'eau et leurs doigts verts qui frémissaient sous le choc des gouttelettes. Et je me rappelle les odeurs des collines, les azalées sauvages, un putois proche, un champ de lupins, et la sueur du cheval. Je me rappelle la danse élégante des busards, haut dans le ciel. Tom suivait longtemps leurs évolutions, mais je ne me rappelle pas l'avoir entendu dire quoi que ce soit à leur sujet. Je me rappelle le frémissement de ma ligne que Tom m'aidait à enrouler sur le moulinet. Je me rappelle l'odeur des fougères étalées au fond du panier et celle, douce et délicate, de la truite humide, arc-en-ciel qui gisait sur un lit vert. Et puis, je me rappelle aussi que j'allais à la voiture et que je donnais au cheval sa ration d'avoine. Je ne me rappelle pas la voix de Tom. Il est sombre et silencieux et affectueux dans ma mémoire.

Tom se débattait dans son monde obscur. Son père était beau et intelligent, sa mère était petite et solide, chacun de ses frères ou sœurs avaient le charme, le don ou la chance. Tom les aimait passionnément, mais il se sentait lourd et prisonnier de la terre. Si l'extase lui faisait gravir des sommets, c'était pour mieux sombrer dans l'obscurité rocheuse entre les pics. Il avait des accès de courage battus en brèche par des lâchetés éphémères.

Samuel disait que Tom luttait corps à corps avec la grandeur et se demandait s'il accepterait ou non la froide responsabilité. Samuel connaissait le caractère de son fils et son potentiel de violence. Cela l'effrayait car c'était une impulsion qu'il ne connaissait pas. Même lorsqu'il

avait frappé Adam Trask de son poing, il n'avait pas obéi à la violence. Des livres entraient dans la maison, quelques-uns secrètement. Samuel savait chevaucher un livre et garder son équilibre au milieu des idées, comme un homme qui descend un torrent tumultueux en canoë. Mais Tom creusait entre les idées, faisait son tunnel comme une taupe et ressortait à la surface, le visage et les mains tachés de lecture.

Violence et timidité, Tom désirait les femmes, mais il ne se sentait pas digne d'une femme. Pendant de longues périodes, il se retranchait dans un célibat douloureux, puis il allait oublier et se perdre à San Francisco. Il revenait silencieusement à la ferme, affaibli, insatisfait, indigne. Alors il se punissait par le travail, labourant et semant des terres stériles, sciant du chêne dur jusqu'à ce que son dos fût brisé et ses bras pantelants.

Il est probable que son père se tenait entre lui et le soleil : l'ombre de Samuel le recouvrait. Tom écrivait des vers secrètement et, à l'époque, c'était plus prudent. Les poètes étaient des châtrés que les hommes de l'Ouest méprisaient. Poésie signifiait faiblesse et dégénérescence. Lire des vers était mal vu et écrire vous rendait suspect. La poésie était un vice caché. Nul ne sait si les vers de Tom étaient beaux, car il ne les montra qu'à une seule personne et les brûla avant de mourir. D'après la quantité de cendres que l'on retrouva dans le poêle, il avait dû beaucoup écrire.

De toute sa famille, Dessie était celle que Tom préférait. Elle était gaie. Lorsque l'on franchissait sa porte, on entrait dans le monde du rire.

Sa boutique était unique à Salinas. C'était un univers féminin. Là, toutes les règles et les craintes qu'engendrent les lois étaient abolies. La porte était fermée aux hommes. C'était un sanctuaire où les femmes pouvaient être elles-mêmes : malodorantes, lubriques, mystiques, vaniteuses, démaquillées et intéressées. Les corsets à baleine se délaçaient, ces corsets sacrés qui moulaient et écrasaient la chair des femmes pour en faire des déesses. Chez Dessie, les déesses devenaient des femmes qui allaient aux toilettes, avaient des indigestions, se grattaient ou pétaient. Et de cette liberté naissait le rire, des interruptions de rire.

Derrière les portes fermées, les hommes se demandaient ce qui motivait cette joie, craignant d'en faire les frais, ce qui, en grande partie, était vrai.

Je revois Dessie et son pince-nez en or chevauchant un nez qui n'était pas fait pour cet usage, ses yeux d'où coulaient des larmes hilares et son front contracté par le rire. Ses cheveux se glissaient entre les verres et les yeux, le pince-nez tombait et se balançait au bout de son ruban noir.

Chez Dessie, il fallait commander une robe plusieurs mois à l'avance et faire une vingtaine de visites à la boutique pour choisir le tissu et le modèle. À Salinas, on n'avait jamais rien connu d'aussi sain que Dessie. Les hommes avaient leurs loges, leurs clubs, leurs maisons closes.

Avant l'arrivée de Dessie, les femmes n'avaient que la Ligue de l'Autel et les papotages avec l'homme du culte.

Et puis, Dessie connut l'amour. Je ne sais aucun détail là-dessus. Qui

était l'homme ? Par quoi cet amour fut-il contrarié ? Une épouse qui refusait de divorcer, religion, maladie, égoïsme ? Je crois que ma mère le savait, mais c'est une de ces choses que l'on cache soigneusement dans les familles et dont on ne parle jamais. Et si d'autres gens à Salinas l'ont su, ils ont loyalement gardé le secret car il appartenait à leur ville. Tout ce que je sais, c'est que ce fut une passion sans espoir, grise et terrible. Au bout d'un an, Dessie avait perdu toute sa joie et le rire s'éteignit.

Tom s'enfonça dans les collines comme un lion blessé. Au milieu d'une nuit, il sella son cheval et partit sans attendre le train du matin pour Salinas. Samuel le suivit et envoya un télégramme de King City à Salinas.

Et lorsqu'au matin, Tom, le visage noir, poussa son cheval dans John Street, à Salinas. Le shérif l'attendait. Il désarma Tom, le mit en cellule et le nourrit de café noir et d'alcool jusqu'à ce que Samuel vînt le chercher.

Samuel ne sermonna pas Tom. Il le ramena à la maison et ne mentionna jamais l'incident. Et une sorte de calme tomba sur la maison des Hamilton.

En 1911, pour le Thanksgiving, la famille se réunit à la ferme. Tous les enfants étaient là, sauf Joe, retenu à New York, Lizzie qui avait quitté sa famille pour en adopter une autre, et Una qui était morte. Ils arrivèrent avec des cadeaux et plus de provisions que même des Hamilton n'en pouvaient consommer. Ils étaient tous mariés, sauf Dessie et Tom. Leurs enfants emplissaient la ferme de leurs cris et de leurs luttes. Toute la maison se réveilla, plus bruyante qu'elle n'avait jamais été. Les enfants chantaient, hurlaient et se battaient. Les hommes faisaient de nombreux voyages à la forge et revenaient en s'essuyant fièrement les moustaches.

Le petit visage rond de Liza tourna au rouge sombre. Elle organisa et commanda. Le poêle de la cuisine brûla un jour et une nuit. Les lits étaient pleins et des matelas de fortune furent installés sur le sol pour les enfants.

Samuel retrouva sa vieille gaieté. Son esprit ironique resplendit et son parler retrouva le vieux rythme chantant. Il parla, chanta, évoqua des souvenirs et puis, soudain, bien avant minuit, il se fatigua. La lassitude le prit et il alla se coucher aux côtés de Liza qui dormait déjà depuis deux heures. Il fut étonné, non d'aller au lit, mais d'en avoir envie.

Après que la mère et le père furent partis, Will alla chercher le whisky à la forge et le clan se réunit dans la cuisine et but l'alcool dans des pots à confiture. Les mères montèrent tour à tour dans les chambres, sur la pointe des pieds, pour voir si les enfants ne se découvraient pas, et redescendirent. Ils parlèrent doucement pour ne pas déranger les enfants et les vieux. Il y avait là Tom et Dessie, George et sa jolie Mamie, née Dempsey, Mollie et William, J. Martin, Olive et Ernest Steinbeck, Will et sa Deila.

Ils voulaient dire la même chose tous les dix : Samuel avait vieilli. C'était aussi surprenant que l'apparition d'un fantôme. Ils n'avaient jamais imaginé que ce fût possible, ils burent leur whisky et parlèrent bas.

« Ses épaules, avez-vous vu comme elles tombent ? Il n'a plus le pas élastique.

– Sa peau est ridée, mais ce n'est pas cela… ce sont ses yeux, ses yeux sont vieux.

– Avant, il ne se serait jamais couché le premier.

– Avez-vous remarqué qu'il oublie ce qu'il voulait dire au milieu d'une phrase ?

– Moi, j'ai vu ça à sa peau. Elle est ridée, et le dos de ses mains devient transparent.

– Il boite de la jambe droite.

– Oui, mais c'est celle que le cheval lui a cassée.

– Je sais, mais avant il ne boitait pas.

– C'est outrageant ! Cela ne peut pas arriver. Père ne peut pas vieillir. Samuel est jeune comme l'aurore qui renaît tous les matins.

– Il peut être vieux comme le milieu du jour mais, doux Jésus ! Le soir ne peut pas venir, et la nuit ? Doux Jésus, non ! »

Il était naturel que leurs cerveaux ne fussent occupés que de cela et qu'ils ne voulussent pas l'exprimer ; pourtant, ils pensaient en eux-mêmes : « Il ne peut pas y avoir de monde sans Samuel. »

« Comment pouvons-nous avoir une idée sur un sujet sans savoir ce qu'il en pense ?

– Que serait le printemps, ou Noël, ou la pluie ? Il ne pourrait pas y avoir de Noël. »

Leurs esprits refusaient cette éventualité et ils cherchèrent une victime, quelqu'un à blesser, car ils étaient blessés. Ils se tournèrent vers Tom.

« Tu étais là, tu ne l'as pas quitté.

– Comment est-ce arrivé et quand ?

– Qu'est-ce qui lui a fait ça ?

– Est-il la victime de ta folie ? »

Tom pouvait le supporter, car il y avait assisté.

« C'est Una, répondit-il d'une voix rauque. Il n'a pas pu le supporter. Il m'a dit qu'un homme, un homme véritable, n'avait pas le droit de se laisser détruire par le chagrin. Il n'a pas cessé de me répéter que le temps calmerait la douleur. Il me l'a dit si souvent que j'ai compris qu'il était terrassé.

– Pourquoi ne nous l'as-tu pas dit ? Nous aurions pu faire quelque chose. »

Tom se leva d'un bond et lança avec une violence terrible :

« Nom de Dieu ! Qu'y avait-il à dire ? Qu'il se mourait de chagrin ? Qu'il n'avait plus de moelle dans les os ? Qu'y avait-il à dire ? Vous n'étiez pas là. Je suis l'unique spectateur qui ait vu mourir son regard. »

Tom quitta la pièce et ils entendirent ses pas marteler le sol pierreux.

Ils eurent honte. Will Martin dit :

« Je vais sortir et le ramener.

– Ne faites pas cela », dit rapidement George.

Et le clan acquiesça.

« Ne faites pas cela, laissez-le seul. Nous le connaissons aussi bien que nous-mêmes. »

Un peu plus tard, Tom revint :

« Je vous demande de m'excuser, dit-il. Je regrette beaucoup. Peut-être suis-je un peu ivre. Lorsque cela m'arrive, papa dit que je suis pompette. Un soir je suis rentré à la maison… (Il se confessa) : J'ai traversé la cour en titubant, je suis tombé dans le rosier. J'ai grimpé l'escalier à genoux et j'ai vomi sur le sol, à côté de mon lit. Le lendemain matin, j'ai essayé de dire à père que je regrettais et, savez-vous ce qu'il m'a répondu ? « Mais, « Tom, tu étais pompette. » Me dire ça à moi ! Après ce que j'avais fait ! Pompette ! »

George arrêta le flot de paroles.

« Excuse-nous, Tom, dit-il. Nous avons eu l'air de te blâmer et nous n'en avions pas l'intention, et si nous l'avons fait, nous te demandons pardon. »

Will Martin proposa :

« La vie est trop dure ici. Pourquoi ne pas lui dire de vendre et de venir à la ville ? Il aurait une vie longue et heureuse. Mollie et moi pouvons les loger avec nous.

– Je ne crois pas qu'il accepterait, dit Will. Il est têtu comme une mule et fier comme un cheval. Il est terriblement orgueilleux. »

Le mari d'Olive, Ernest, dit :

« Nous pouvons toujours le lui demander. Nous aussi nous pouvons l'accueillir… les accueillir chez nous. »

Alors ils restèrent silencieux, car l'idée de perdre la ferme, le désert sec et pierreux sur le flanc de la colline, l'idée de perdre cette cuvette stérile leur faisait mal.

Will Hamilton, par instinct, et par entraînement professionnel, connaissait quelques principes de la psychologie. Il dit :

« Si nous lui demandons d'éteindre le feu de sa forge, ce sera comme si nous lui demandions d'éteindre le feu de sa vie. Et il refusera.

Tu as raison, Will, répondit George. Il aurait l'impression d'abandonner, il croirait que c'est une lâcheté. Non, il ne vendra jamais et, s'il le fait, il ne survivra pas une semaine. »

Will proposa un autre moyen :

« Peut-être pourrait-il nous rendre visite ? Tom s'occuperait de la ferme. Il est temps que papa et maman voient du pays. Il y a du nouveau dans le monde. Cela lui rafraîchirait les idées. Il rentrerait quand il voudrait et il se remettrait au travail. Et peut-être qu'au bout d'un moment, il n'en aurait même plus envie. Il dit lui-même que le temps est plus fort que la dynamite. »

Dessie releva une mèche qui tombait sur ses yeux.

« Crois-tu qu'il soit aussi stupide ? » demanda-t-elle.

Will parla par expérience.

« Il arrive qu'un homme prenne plaisir à être stupide, si cela lui permet de faire une chose que son intelligence lui interdirait. Nous pouvons toujours essayer. Qu'en pensez-vous tous ? »

Il y eut des hochements de tête dans la cuisine, et seul Tom ne donna pas son approbation.

« Tom, est-ce que tu refuserais de t'occuper de la ferme ? demanda George.

– Ce n'est pas cela, dit Tom. Ce n'est pas difficile de s'occuper de la ferme, car elle n'existe pas, elle n'a jamais existé.

– Alors pourquoi n'es-tu pas d'accord ?

– J'aurais l'impression d'insulter mon père, répondit Tom. Il comprendrait la ruse.

– Nous pouvons toujours essayer. »

Tom se frotta les oreilles jusqu'à ce qu'elles devinssent blanches.

« Je ne peux pas vous en empêcher, dit-il, mais je ne vous aiderai pas. »

George dit :

« Nous pourrions lui envoyer une lettre, une sorte d'invitation avec des tas de blagues. Lorsqu'il en aura assez d'être chez l'un de nous, il ira chez un autre. Il en a pour des années à visiter tous ses enfants. »

Les choses en restèrent là.

Tom alla chercher la lettre d'Olive, dont il connaissait le contenu, à King City. Il attendit que son père fût seul pour la lui remettre. Samuel travaillait à la forge et ses mains étaient noires. Il prit l'enveloppe par un coin, la posa sur l'enclume, puis se nettoya les mains dans le demi-tonneau d'eau de trempe. Il ouvrit l'enveloppe avec la pointe d'un clou de fer à cheval et sortit au soleil pour lire la lettre. Tom avait enlevé les roues de la charrette et graissait les axes, observant son père du coin de l'œil.

Samuel termina la lettre, la replia et la remit dans son enveloppe. Il s'assit sur le banc devant sa forge et regarda droit devant lui. Puis, il ouvrit à nouveau la lettre, la relut, la replia à nouveau et la rangea dans la poche de sa chemise. Puis Tom le vit se lever et se diriger lentement vers la colline, frappant du bout du pied les pierres du chemin.

Il avait plu légèrement et une toison misérable frisait sur le sol. À mi-chemin du sommet de la colline, Samuel s'accroupit, prit une poignée de terre sèche et caillouteuse, et l'étala dans la paume de sa main avec le bout de son doigt. Il y avait du silex, du sable, des parcelles de mica brillant, une petite racine et une pierre veinée. Il laissa la terre glisser de sa main et s'essuya les paumes. Il arracha un brin d'herbe, le mit dans sa bouche et il regarda le ciel au-delà de la colline. Un nuage gris se dirigeait vers l'est, cherchant une forêt où crever.

Samuel se releva et redescendit. Il entra dans la remise et en caressa les piliers, puis il s'arrêta près de Tom, fit tourner une des roues de la

charrette et il regarda son fils comme s'il ne l'avait jamais vu.

« Te voilà devenu un homme, dit-il.

– Ne le savais-tu pas ?

– Si, je le savais, je le savais. »

Puis il quitta Tom. Son visage avait cette expression que sa famille connaissait si bien – il se moquait de lui-même. Il traversa le petit jardin triste, puis il fit le tour de la maison ; elle était vieille, elle aussi. Même les derniers appentis étaient vieux et gris, et le mastic autour des vitres s'était fendillé. Arrivé devant la porte, il se retourna pour regarder toute sa terre, puis il entra.

Liza travaillait une pâte à tarte sur la planche à pâtisserie. Elle était si experte avec son rouleau que la pâte semblait animée d'une vie personnelle. Elle s'écrasait, s'amincissait, s'étirait, semblait élastique. Liza souleva la feuille à pâte, la disposa dans un moule à tarte et égalisa les bords avec un couteau. Un plein bol de groseilles recouvertes de jus rouge était posé sur la table.

Samuel s'assit sur une chaise de la cuisine, croisa les jambes et regarda sa femme. Ses yeux riaient.

« Tu n'as donc rien à faire, à cette heure du jour ? demanda-t-elle.

– Je pourrais trouver, maman, si je le voulais.

– Ne reste pas là, tu me rends nerveuse. Le journal est dans la chambre, si tu te sens paresseux.

– Je l'ai lu, dit Samuel.

– En entier ?

– Ce qui m'intéressait.

– Samuel, qu'y a-t-il ? Tu prépares quelque chose, je le vois sur ta figure. Dis-le-moi tout de suite que je puisse continuer ma pâtisserie. »

Il décroisa les jambes et sourit à sa femme.

« Un si petit bout de femme, dit-il. Il en faudrait trois comme elle pour faire une bouchée.

– Samuel, je n'aime pas ça. Je comprends que tu aimes plaisanter, mais il n'est pas encore onze heures. Maintenant, va-t'en. »

Samuel demanda :

« Liza, connais-tu la signification du mot « vacances » ?

– Je n'aime pas que tu plaisantes le matin. – La connais-tu, Liza ?

– Evidemment. Je ne suis pas si sotte.

– Je t'écoute.

– Cela veut dire partir, se reposer à la mer, sur une plage. Et maintenant, Samuel, laisse-moi travailler.

– Je me demande comment tu connais ce mot.

– Vas-tu me dire ce que tu as dans la tête ? Pourquoi ne connaîtrais-je pas ce mot ?

– L'as-tu déjà mis en pratique, Liza ?

– Mais… »

Elle s'arrêta.

« En cinquante ans, as-tu jamais pris de vacances, petite épouse admirable ?

– Samuel, je te prie de sortir », dit-elle avec appréhension.

Il sortit la lettre de sa poche et la déplia.

« C'est d'Ollie. Dit-il. Elle nous invite à aller à Salinas. Elle a préparé deux pièces pour nous. Elle veut que nous connaissions les enfants. Elle a pris des places pour nous pour la saison de Chautauqua. Billy Sunday va lutter avec le diable et Bryan fera son discours de la Croix-d'Or. J'aimerais l'entendre. C'est vieux comme le monde, mais il paraît que Bryan arrive encore à vous tirer les larmes des yeux. »

Liza se frotta le nez et le blanchit de farine.

« Est-ce cher ? demanda-t-elle anxieusement.

– Cher ? Ollie a pris les places. C'est un cadeau.

– Nous ne pouvons pas, dit Liza. Qui s'occupera de la ferme ?

– Tom. Pour ce qu'il y a à faire en hiver…

– Il s'ennuiera tout seul.

– George viendra peut-être lui rendre visite pour la chasse aux cailles. Regarde ce qu'il y a dans l'enveloppe.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Deux billets de chemin de fer pour Salinas. Ollie ne veut pas nous laisser la moindre possibilité de refus.

– Echange-les à la gare et renvoie-lui son argent.

– Je ne peux pas, voyons, Liza… Maman, je t'en prie. Tiens… voici un mouchoir.

– C'est un torchon, répondit Liza.

– Assieds-toi, maman. Là. L'idée de te reposer t'a fait un choc. Je sais bien que c'est un torchon. Il paraît que Billy Sunday promène le diable sur toute la scène.

– C'est un blasphème, dit Liza.

– -J'aimerais pourtant voir ça. Que dis-tu ? Lève donc la tête, je ne t'entends pas. Qu'as-tu dit ?

– J'ai dit oui », répondit Liza.

Tom était en train de dessiner lorsque Samuel s'approcha de lui. Tom leva sur son père des yeux qu'il voulait inexpressifs, essayant de deviner l'effet produit par la lettre d'Olive.

Samuel regarda le dessin.

« Qu'est-ce que c'est ?

– J'essaie de mettre au point un système d'ouverture que l'on puisse manœuvrer sans descendre de cheval. Ici, c'est le loquet.

– Et comment s'ouvre-t-il ?

– Avec un ressort. »

Samuel étudia le dessin.

« Et comment se ferme-t-il ?

– Avec cette tige. Elle est repoussée par le ressort.

– Je vois, dit Samuel. Ça pourrait marcher, à la rigueur, si la porte était renforcée, et cela prendrait à peu près vingt fois plus de temps que de descendre de cheval et d'ouvrir à la main. »

Tom protesta :

« Il arrive qu'avec, un cheval rétif…

– Je sais, dit Samuel. La seule raison valable est que ce serait amusant. »

Tom sourit.

« Touché, dit-il.

– Si ta mère et moi partions pour un petit voyage, crois-tu que tu pourrais t'occuper de la ferme ?

– Evidemment, répondit Tom. Où, comptez-vous aller ?

– Ollie nous invite à Salinas.

– C'est une bonne idée, dit Tom. Maman est d'accord ?

– Entièrement. Même pour la question d'argent.

– Très bien, dit Tom. Combien de temps comptez-vous rester absents ? »

Le regard scintillant, sardonique de Samuel se fixa sur Tom qui finit par demander :

Qu'y a-t-il, père ?

– Tu as eu dans la voix une intonation presque imperceptible, mais je l'ai décelée. Tom, mon garçon, cela ne me dérange pas que tu partages un secret avec tes frères et tes sœurs. C'est même une bonne chose.

Je ne vois pas ce que tu veux dire, dit Tom.

– Je m'en doute bien, lui dit son père. Tu es de ceux qui font éclater les vérités, tant ils les exposent au soleil. Ne dis pas aux autres que je sais. »

Il s'éloigna, puis revint et posa la main sur l'épaule de Tom.

« Merci de vouloir m'honorer en me disant la vérité. Ce n'est pas malin, mais c'est plus sûr.

– Je suis content que tu partes. »

Samuel resta debout devant la porte de la forge et regarda la terre.

« On dit que les mères ont plus d'affection pour les enfants laids », dit-il.

Il fit un violent signe de tête.

« Tom, je te rends vérité pour vérité, je te prierai de garder cela au plus profond de toi et de ne le dire à aucun de tes frères ou sœurs ; je sais pourquoi je pars, et. Tom, je sais où je vais. Et j'en suis heureux. »

Chapitre XXIV

Je me suis souvent demandé pourquoi certaines personnes sont, moins que d'autres, affectées et déchirées par les vérités de la vie et de la mort. La mort d'Una fit sauter les digues de la jeunesse, et la vieillesse entra en Samuel. Mais Liza, qui aimait certainement sa famille aussi profondément que son mari, ne fut pas touchée aussi violemment. Elle continua de vivre de la même façon ; elle connut la douleur, mais elle lui survécut.

Je pense que Liza acceptait la vie comme la Bible, avec ses paradoxes et ses contradictions. Elle n'aimait pas la mort, mais elle savait qu'elle existait et, lorsqu'elle arriva, Liza ne fut pas surprise.

Samuel jouait et philosophait avec la mort, mais il n'y croyait pas. La mort ne faisait pas partie de son univers. Lui-même et tout ce qui l'entourait étaient immortels. Mais lorsque la vraie mort fit son œuvre, ce fut un outrage, un déni à son immortalité, et la première fissure entraîna la chute de toute la construction. Je crois qu'il avait toujours pensé pouvoir discuter avec la mort, c'était un adversaire personnel qu'il était de taille à abattre.

Pour Liza, c'était simplement la fin promise et attendue. La mort ne l'arrêta pas et, malgré son chagrin, elle mit son ragoût au feu, cuisit six tartes et prépara le banquet funéraire. Elle veilla à ce que Samuel eût une chemise blanche propre, son costume de velours noir brossé et des chaussures cirées. Peut-être est-ce ainsi que l'on fait les unions durables, où les deux parties sont rivées par des forces complémentaires.

Samuel, plus que Liza, savait se résigner, mais il en était déchiré. Liza l'observa soigneusement après qu'ils eurent décidé d'aller à Salinas. Elle ne savait pas ce qu'il avait dans la tête, mais, comme une mère avisée, elle sentait qu'il préparait quelque chose. Elle était complètement réaliste ; les bonheurs terrestres sont équivalents.

Elle était contente d'aller rendre visite à ses enfants et petits-enfants, et curieuse de voir où ils vivaient. Elle n'était pas attachée aux endroits, une

maison n'était qu'une étape sur le chemin du ciel. Elle n'aimait pas le travail et l'accomplissait parce qu'il était là pour être fait. Mais elle était fatiguée, il lui était de plus en plus difficile de lutter contre les douleurs et les rhumatismes qui essayaient de la garder au lit le matin – et qui n'y réussirent jamais, d'ailleurs.

Elle attendait son départ pour le paradis, jardin sans lessive, cuisine ou vaisselle. Tout à fait entre nous, il y avait quelques petites choses qu'elle désapprouvait au paradis : on y chantait trop et elle ne voyait pas comment les élus eux-mêmes pouvaient survivre longtemps à la paresse céleste. Elle trouverait bien quelque chose à faire pour occuper son temps : des nuages à rapiécer, des ailes fatiguées à masser avec du liniment, des cols de tuniques à retourner et des araignées à pourchasser à coups de tête-de-loup.

La visite à Salinas l'amusait et l'effrayait. L'idée lui plaisait tant qu'elle se demanda s'il n'y avait pas là quelque péché caché. Et le Chautauqua ? Elle n'avait pas besoin d'y aller et probablement n'irait-elle pas. Samuel serait déchaîné, il faudrait qu'elle le surveillât. Elle le considérait toujours comme un jeune homme sans défense. Elle ne savait pas quel cheminement suivait la pensée de son mari et quelle destruction menaçait son corps.

Les endroits avaient beaucoup d'importance pour Samuel. La ferme était une parente et, lorsqu'il la quitta, ce fut comme s'il avait poignardé une amie. Mais il avait pris sa décision et il résolut de partir en beauté. Il fit de cérémonieuses visites à tous ses voisins, les anciens de la Vallée qui se rappelaient le bon temps et, lorsqu'il eut quitté ses vieux amis, ceux-ci comprirent qu'ils ne le reverraient plus, bien qu'il n'eût rien dit. Il fixa longtemps les montagnes et les arbres, et même les visages, comme s'il voulait se les rappeler pour l'éternité.

Il garda sa dernière visite pour la ferme de Trask. Il n'y était pas allé depuis des mois. Adam n'était plus un homme jeune, les garçons avaient onze ans, et Lee… Mon Dieu ! Lee n'avait pas changé. Il accompagna Samuel.

« Il y avait longtemps que je voulais vous voir, dit Lee, mais j'ai tant à faire. Et je fais en sorte d'aller à San Francisco au moins une fois par mois.

– Je comprends, dit Samuel. Lorsque l'on sait qu'un ami est proche, on ne va pas le voir, et puis il disparaît et on voudrait se châtier pour ne pas l'avoir vu plus fréquemment.

– J'ai su au sujet de votre fille. Je regrette.

– J'ai reçu votre lettre, Lee. Je l'ai gardée, elle était pleine de bonnes choses.

– Des choses chinoises, dit Lee. Je crois que plus je vieillis, plus je deviens Chinois.

– Vous avez quelque chose de changé, Lee. Qu'est-ce que c'est ?

– C'est ma natte, Mr. Hamilton. Je l'ai coupée.

– Ah ! Oui. C'est cela.

– Nous l'avons tous coupée. Ne saviez-vous pas ? L'impératrice douairière est morte. La Chine est libre. Les Mandchous ne sont plus nos maîtres et nous ne portons plus de natte, c'est une proclamation du nouveau gouvernement. Il ne reste plus une natte dans tout le Céleste Empire.

– -Cela fait-il une différence, Lee ?

– Pas très grande. C'est plus facile, mais on a une impression de vide du côté de la nuque qui est assez gênante. Il est difficile de s'habituer à une commodité.

– Comment va Adam ?

– Bien. Mais il n'a pas beaucoup changé. Je me demande comment il était, avant.

– Je me le suis demandé aussi. Son printemps a été court. Les garçons doivent être grands.

– Ils le sont. Je suis content d'être resté ici. J'ai appris beaucoup de choses en les regardant grandir et en les aidant à vivre.

– Leur avez-vous appris le chinois ?

– Non, Mr. Trask ne voulait pas et je crois qu'il avait raison. C'eût été une complication inutile. Mais je suis leur ami, oui, leur ami. Ils admirent leur père, mais je crois qu'ils m'aiment. Ils sont très différents, vous ne pouvez savoir à quel point.

– Dans quel sens, Lee ?

– Vous les verrez lorsqu'ils rentreront de l'école. Ils sont comme les deux côtés d'une même médaille. Cal est intelligent, sombre et observateur, et son frère… c'est un garçon que l'on aime avant qu'il ait parlé, et plus encore après.

– Vous n'aimez pas Cal ?

– Je me surprends à le défendre… contre moi-même. Il lutte pour vivre, alors que son frère n'a pas à lutter.

– Il se passe la même chose dans ma couvée, dit Samuel. Je ne comprends pas pourquoi. On eût pu croire qu'avec la même éducation et le même sang, ils se seraient ressemblés, mais non, ils sont complètement dissemblables. »

Plus tard, Samuel et Adam descendirent la route ombragée vers l'entrée du vallon, d'où l'on voyait la Salinas.

« Resterez-vous pour dîner ? demanda Adam.

– Je ne veux pas être le responsable du meurtre de quelques poulets, dit Samuel.

– Lee a fait un pot-au-feu.

– Alors, dans ce cas… »

Adam avait une épaule plus basse que l'autre à la suite de sa blessure. Son visage était dur et impassible et son regard englobait l'ensemble, mais ignorait les détails. Les deux hommes s'arrêtèrent sur la route et regardèrent la vallée, verdoyante après les premières pluies.

Samuel demanda doucement :

« Ne ressentez-vous pas quelque honte à laisser cette terre en friche ?

– Je n'ai aucune raison de la cultiver, répondit Adam. Nous en avons déjà parlé. Vous croyiez que je changerais ? Je n'ai pas changé.

– Prenez-vous plaisir à souffrir ? demanda Samuel. Vous croyez-vous grand et tragique ?

– Je ne sais pas.

– Pensez-y. Peut-être jouez-vous un rôle sur une grande scène devant une salle vide. »

Un léger agacement perça dans la voix d'Adam :

« Pourquoi venez-vous me sermonner ? Je suis content de vous voir, mais pourquoi essayez-vous de scruter en moi ?

– Pour voir si la colère n'est pas morte en vous. Je suis un vieux fouineur. Cette terre est en friche, et, à côté de moi, il y a un homme en friche. Je n'aime pas le gaspillage, car je n'ai jamais pu me le permettre. Est-ce agréable de laisser envahir sa vie par le chiendent ?

– Que puis-je faire d'autre ?

– Faire un nouvel essai. »

Adam fit face à Samuel.

« J'ai peur d'essayer, dit-il. Je préfère continuer ainsi. Peut-être n'ai-je plus ni force ni courage.

– Et vos enfants ? Les aimez-vous ?

– Oui… oui.

– Aimez-vous l'un plus que l'autre.

– Pourquoi dites-vous cela ?

– Je ne sais pas quelque chose dans votre voix.

– Rentrons », dit Adam.

Ils marchèrent lentement sous les arbres. Soudain Adam demanda :

« Avez-vous jamais entendu dire que Cathy fût à Salinas ? Dites, l'avez-vous entendu dire ?

– Et vous ?

– Oui, mais je ne le crois pas, je ne peux pas le croire. »

Samuel marcha silencieusement dans une ornière de la route. Son esprit connaissait la même préoccupation que celui d'Adam et, avec lassitude, il sentit revivre une pensée qu'il croyait morte. Il finit par dire :

« Elle ne vous a jamais quitté ?

– C'est vrai. Mais j'ai oublié le coup de feu, je n'y repense plus.

– Je ne puis vous dire comment vivre votre vie, dit Samuel. Je sais qu'il serait préférable que vous quittiez les souterrains de vos « peut-être » et que vous reveniez à la surface où souffle le vent. Tout en vous parlant, je passe au crible mes souvenirs comme un homme qui tamiserait les balayures sur le plancher d'un bar pour recueillir la poussière d'or qui tombe entre les lames d'un parquet. C'est de l'artisanat, tout au plus. Vous êtes un homme trop jeune pour cribler des souvenirs, Adam, mais vous

devriez-vous fabriquer de nouveaux pour qu'un jour la moisson soit plus riche dans le tamis. »

Adam avait penché la tête en avant et ses mâchoires saillaient, tant il les serrait.

Samuel le regarda furtivement :

« C'est cela, dit-il, mordez-y à pleines dents. Comme nous défendons nos erreurs ! Vous dirai-je ce que vous faites, pour que vous ne croyiez pas l'avoir inventé ? Lorsque vous êtes au lit, après avoir soufflé la chandelle, elle apparaît à la porte, une petite lumière derrière elle, et vous voyez sa chemise de nuit remuer légèrement. Elle vient doucement vers votre lit, et vous, retenant votre respiration, vous repoussez les couvertures pour la recevoir et vous glissez votre tête sur l'oreiller pour lui faire de la place. Vous sentez le parfum de sa peau, comparable à nul autre au monde…

– Arrêtez ! cria Adam. Nom de Dieu ! Arrêtez. Je vous interdis de fouiller dans ma vie. Vous êtes comme un coyote qui renifle une vache morte.

– Si je le sais, dit doucement Samuel, c'est qu'un de ces fantômes est venu vers moi de la même façon, nuit après nuit, mois après mois, année après année, jusqu'à aujourd'hui. J'aurais dû fermer mon cerveau à double tour et sceller ma poitrine, mais je ne l'ai pas fait. Durant toutes ces années, j'ai trompé Liza. Je lui ai donné une contrefaçon d'amour et j'ai gardé le vrai pour les heures de la nuit. J'en arrive à espérer que Liza, elle aussi, ait eu son visiteur. Mais je ne le saurai jamais. Je crois qu'elle aurait cadenassé son cœur et qu'elle aurait envoyé la clef en enfer. »

Les mains d'Adam étaient si crispées l'une contre l'autre que ses phalanges étaient blanches.

« Vous me faites douter de moi-même, dit-il sauvagement. Vous l'avez toujours fait. J'ai peur de vous. Que devrais-je faire, Samuel ? Dites-le-moi. Je ne sais pas comment vous faites pour voir si clairement les choses. Que devrais-je faire ?

– Je connais les « devrais », mais je ne les mets jamais à exécution. Ce sont toujours des « devrais ». Vous devriez essayer de trouver une nouvelle Cathy, vous devriez laisser la nouvelle Cathy tuer la Cathy de rêve… Laissez-les se battre. Et vous, spectateur, vous épouseriez la gagnante. Ceci est un « pis aller. »Le meilleur serait de chercher et de trouver un nouvel amour frais pour chasser le vieux.

– J'ai peur d'essayer, dit Adam.

– Vous me l'avez déjà dit. Et maintenant je vais être égoïste. Je pars. Adam, je suis venu vous dire adieu.

– Comment ?

– Ma fille Olive nous a invités, Liza et moi, à Salinas. Nous partons après-demain.

– Mais vous reviendrez ? »

Samuel continua :

« Lorsque nous serons restés chez Olive pendant un mois, peut-être deux, une lettre arrivera, envoyée par George, et il sera très vexé si nous n'allons pas le voir à Paso de los Robles. Et après cela, Mollie nous appellera à San Francisco. Et puis après ce sera Will, et peut-être même Joe qui est dans l'Est, si Dieu nous prête vie.

– Cela vous déplaît-il ? Vous l'avez bien gagné. Vous avez assez arrosé de votre sueur vos collines poussiéreuses.

– J'aime mes collines poussiéreuses, dit Samuel. Je les aime comme une chienne aimerait son petit éclopé. J'aime chaque silex, chaque pierre qui casse le soc de nos charrues. J'aime l'humus maigre et nu. J'aime le cœur sec de mes collines, car quelque part dans ce tas de poussière il y a la richesse.

– Vous avez droit au repos.

– Voilà deux fois que vous me le dites. Il fallait que j'accepte et j'ai accepté. Lorsque vous dites que je mérite le repos, vous dites que ma vie est finie.

– Croyez-vous cela ?

– C'est ce que j'ai accepté. »

Adam dit avec émotion :

« Vous ne pouvez pas, vous ne pouvez accepter, si cela doit signifier la fin de votre vie.

– Je sais, dit Samuel.

– Vous ne pouvez faire cela.

– Et pourquoi non ?

– Je ne le veux pas.

– Je suis un vieux fouineur, Adam, et ce qui m'ennuie, c'est que je ne me mêle plus de ce qui ne me regarde pas. C'est comme cela que j'ai compris qu'il était temps d'aller voir mes enfants. Pour être égal à moi-même, il faut la plupart du temps que je m'imite.

– J'aurais préféré vous voir mourir au travail sur votre tas de poussière. »

Samuel lui sourit.

« Quelle chose agréable à entendre ! Je vous remercie. Il est bon d'être aimé, même tardivement. »

Adam barra soudain le passage à Samuel qui dut s'arrêter.

« Je sais ce que vous avez fait pour moi, dit Adam, et je ne puis vous le rendre. Mais je peux encore vous demander autre chose. Voulez-vous m'aider encore une fois, et peut-être sauver ma vie ?

– Je le ferais si je le pouvais. »

Adam décrivit un arc de cercle avec sa main, du côté de l'ouest.

« Sur cette terre, voudriez-vous m'aider à faire le jardin dont nous avons parlé ? Eriger les moulins à vent ? Creuser les puits ? Semer la luzerne ? Nous pourrions faire le commerce des graines de fleurs, il y a de l'argent à gagner. Imaginez des carrés de pois de senteur et des damiers

dorés de calendulées, et peut-être même dix arpents de roses. De quel parfum se chargerait le vent d'ouest !

– Vous allez me faire pleurer, dit Samuel, et c'est une chose ridicule pour un vieil homme. (Et ses yeux étaient humides.) Je vous remercie, Adam, dit-il. Le vent d'ouest embaume la douceur de votre offre.

– Alors vous acceptez ?

– Non, je refuse. Mais lorsque je serai à Salinas, tout en écoutant William Jenning Bryan, j'imaginerai le jardin et peut-être en arriverai-je à croire qu'il est en fleurs.

– Mais je veux que vous le réalisiez.

– Demandez à mon fils Tom, il vous aidera. Le pauvre, il couvrirait le monde de roses s'il le pouvait.

– Savez-vous ce que vous faites, Samuel ?

– Je le sais si bien que c'est à moitié fait.

– Comme vous êtes entêté !

– Orgueilleux, dit Samuel. Liza dit que je suis orgueilleux. Mais me voilà pris dans une toile d'araignée tissée par mes enfants, et je crois que j'y prends plaisir. »

La table était mise dans la maison. Lee dit :

« J'aurais aimé vous servir sous les arbres, comme autrefois, mais le fond de l'air est froid.

– C'est vrai », dit Samuel.

Les jumeaux entrèrent silencieusement et examinèrent timidement leur invité.

« Il y a longtemps que je ne vous ai vus, mes garçons, mais je vois que nous vous avons bien baptisés. Toi, tu es bien Caleb ?

– Mon nom est Cal.

– Cal, si tu veux. (Puis il se tourna vers l'autre.) Ton nom ne te racle-t-il pas la gorge lorsque tu le prononces ?

– Monsieur ?

– Tu es bien Aaron ?

– Oui, monsieur. »

Lee eut un petit rire étouffé.

« Il l'épelle avec un seul « a », les deux « a » font rire ses camarades.

– J'ai trente-cinq lapines belges, monsieur, dit Aron. Voulez-vous les voir, monsieur ? Avec le printemps, j'ai eu huit nouveau-nés, ils sont d'hier.

– J'aimerais les voir, Aron. (Il eut un sourire moqueur.) Cal, tu ne vas pas me dire que tu es jardinier ? » Lee tourna vivement la tête et fixa Samuel du regard. « Ne dites pas cela. » Cal répondit :

« L'année prochaine, mon père me donnera un arpent de terre à cultiver. » Aron dit :

« J'ai un lapin qui pèse quinze livres, je le donnerai à mon père pour son anniversaire. »

La porte de la chambre d'Adam s'ouvrit. « Ne le lui dites pas, demanda rapidement Aron, c'est un secret. »

Lee commença de découper la viande. « Vous jetez toujours le trouble dans mon esprit. Mr. Hamilton, dit-il. Asseyez-vous, mes garçons. »

Adam entra, déroulant ses manches, et il prit place au bout de la table.

« Bonsoir, mes enfants », dit-il. Et ils répondirent ensemble : « Bonsoir, père.

– Ne lui dites pas, dit Aron.

– Compte sur moi, dit Samuel.

– De quoi s'agit-il ? » Demanda Adam. Samuel répondit :

« Respectez notre vie privée. Je partage un secret avec votre fils. »

Cal dit à son tour :

« Moi aussi, je vous confierai un secret après dîner.

– Avec plaisir, dit Samuel. Et j'espère que je ne sais pas déjà de quoi il s'agit. »

Lee leva la tête et regarda Samuel, puis il mit une tranche de viande dans chaque assiette.

Les garçons mangèrent rapidement, en silence, avalant leur nourriture comme de jeunes loups. Aron demanda :

« Veux-tu nous excuser, papa ? »

Adam acquiesça, et les deux garçons sortirent rapidement. Samuel les suivit des yeux.

« Ils paraissent plus de onze ans, dit-il. D'après ce que je me rappelle, à onze ans, mes enfants étaient plus turbulents. Ces deux-là ressemblent à des adultes.

– Vraiment ? demanda Adam.

– Je crois savoir pourquoi il en est ainsi, dit Lee. Il n'y a pas de femme dans la maison pour aimer les bébés. Les hommes ne les aiment pas beaucoup, et les deux garçons n'ont jamais trouvé avantage à se conduire comme tels ; ils n'avaient rien à y gagner. Je ne sais si c'est bon ou mauvais. »

Samuel trempa un morceau de pain dans la sauce de son assiette.

« Adam, je me demande si vous savez ce que représente Lee. Est-ce un penseur qui sait cuisiner ou un cuisinier qui pense ? Il m'a appris beaucoup de choses. Vous en a-t-il enseigné beaucoup ? »

Adam répondit :

« Je crois que je ne l'ai pas beaucoup écouté, ou peut-être ne parlait-il pas.

– Pourquoi n'avez-vous pas voulu que les garçons apprennent le chinois, Adam ? »

Adam réfléchit pendant un moment.

« L'heure est venue d'être honnête, dit-il. Je crois que j'étais jaloux. J'ai donné un autre nom à ce sentiment, mais, dans le fond, je ne voulais pas qu'ils puissent s'éloigner de moi et prendre un chemin où je ne pourrais les

suivre.

– C'est très raisonnable, et presque trop humain, dit Samuel. Mais lorsqu'on l'admet, un grand pas est franchi. Je me demande si je suis jamais allé aussi loin. »

Lee apporta la grande cafetière, remplit les tasses et s'assit. Il réchauffa la paume de sa main contre la tasse, puis il rit.

« Vous m'avez créé bien des ennuis, Mr. Hamilton, et vous avez troublé le calme de la Chine.

– Comment cela ?

– J'ai l'impression de vous l'avoir déjà dit, observa Lee, mais peut-être n'ai-je fait que le penser, avec l'intention de vous le dire. C'est une histoire amusante, toutefois.

– Je tiens à la connaître, dit Samuel. (Et il regarda Adam.) Cela ne vous intéresse-t-il pas, Adam ? Voulez-vous nous quitter pour vous réfugier dans les nuages ?

– Je me le demandais, dit Adam. C'est étrange, je nie sens la proie d'une sorte d'excitation.

– Excellent, dit Samuel. C'est peut-être ce qu'il peut arriver de mieux à un homme. Ecoutons votre histoire, Lee. »

Le Chinois tendit la main en direction de son cou, puis il sourit.

« Je me demande quand je m'habituerai à ne plus avoir de natte, dit-il. Elle avait plus d'utilité que je ne le soupçonnais. Ah ! Oui, arrivons-en à mon histoire. Je vous ai dit, Mr. Hamilton, que je devenais de plus en plus Chinois. Devenez-vous de plus en plus Irlandais ?

– Par périodes, dit Samuel.

– Vous rappelez-vous le jour où vous nous avez lu les seize versets du quatrième chapitre de la Genèse ?

– Je me le rappelle très bien, et cela fait longtemps.

– -Presque dix ans, répondit Lee. L'histoire m'avait fort impressionné et je l'ai relue mot pour mot. Plus j'y pensais, plus elle me semblait chargée de sens. Alors j'ai comparé les traductions que nous possédons ; elles se suivent de très près. Il n'y a qu'un seul passage qui me gêne. Dans la version King James, après que Jéhovah a demandé à Caïn la raison de sa colère, il ajoute : « Certainement, si tu agis bien, tu relèveras ton visage, « et si tu agis mal, le péché se couche à la porte, et « ses désirs se portent vers toi, mais toi, *tu le domineras*. C'est le *tu le domineras* qui m'a frappé, car c'était une promesse faite à Caïn qu'il dominerait le péché. »

Samuel acquiesça.

« Or, ses enfants ne l'ont pas entièrement dominé », dit-il.

Lee but son café.

« Alors je me suis procuré une Bible courante américaine. C'était très nouveau à l'époque, et elle différait des autres à ce passage. Elle dit : « *Domine sur lui* », et c'est là que réside toute la différence. Ce n'est plus une promesse, c'est un ordre. J'ai commencé à m'y intéresser, je me suis

demandé quel était le verbe écrit par l'auteur original et pourquoi il donnait lieu à des traductions différentes. »

Samuel posa les mains sur la table, se pencha en avant, et une lueur de jeunesse passa dans son regard.

« Lee, demanda-t-il, vous n'avez pas étudié l'hébreu ? »

Lee répondit :

« Je vais vous le dire, mais c'est une longue histoire. Voulez-vous une goutte de ng-ka-py ?

– Vous voulez dire cette boisson au goût agréable de pommes pourries ?

– Oui, cela facilite l'élocution.

– Moi, cela me facilitera l'audition », répondit Samuel.

Pendant que Lee était à la cuisine, Samuel demanda :

« Adam, étiez-vous au courant ?

– Non, répondit Adam, il ne me l'a pas dit. Ou peut-être ne l'ai-je pas écouté. »

Lee revint avec sa gourde de pierre et trois petites tasses de porcelaine, si fines et si délicates qu'elles laissaient passer la lumière.

« Liqueur chinoise, dit-il en versant le liquide sombre. Il y a beaucoup d'anis dedans. C'est une excellente boisson. Si l'on en boit assez, elle fait le même effet que l'absinthe. »

Samuel vida sa tasse.

« J'aimerais savoir ce qui vous intéressait tant, dit-il.

– Il me semblait que l'homme qui avait conçu une aussi grande histoire savait exactement ce qu'il voulait dire et que son texte ne devait pas donner lieu à confusion.

– Vous dites : l'homme ? Vous ne croyez donc pas que c'est un livre divin écrit par Dieu, trempant son doigt dans l'encrier ?

– Je crois que l'esprit qui a conçu cette histoire était curieusement divin. Nous en avons de semblables en Chine.

– Je voulais savoir, dit Samuel. Après tout, vous n'êtes pas presbytérien.

– Je vous ai dit que je devenais de plus en plus Chinois. Pour vous continuer mon histoire, je suis allé à San Francisco, au centre de notre association familiale. En avez-vous entendu parler ? Nos grandes familles ont des centres où chaque membre peut trouver de l'aide ou en apporter. La famille Lee est très grande, elle prend soin des siens.

– J'en ai entendu parler, dit Samuel.

– Vous voulez sans doute parler de la lutte qu'ils ont menée contre l'esclavage de leurs filles ?

– C'est exact.

– En réalité, c'est assez différent, dit Lee. Je suis allé là-bas car il y a dans notre famille un certain nombre de vieux messieurs fort savants. Ils ont le culte de l'exactitude. L'un d'eux peut rester plusieurs années à réfléchir sur une phrase d'un autre savant que vous appelez Confucius. J'ai

pensé que je pourrais trouver quelqu'un qui m'éclairerait sur le sens d'un mot. Ce sont d'excellents vieillards. Ils fument leurs deux pipes d'opium dans l'après-midi ; cela les repose et aiguise leur esprit. Puis, ils réfléchissent toute la nuit. Je crois qu'aucun autre peuple n'a su utiliser l'opium aussi bien que nous. »

Lee s'humecta la langue du breuvage noir.

« J'ai respectueusement soumis mon problème à l'un de ces sages. Je lui ai lu le chapitre et lui ai dit ce que je comprenais. La nuit d'après, quatre d'entre eux se sont réunis et m'ont demandé de me joindre à eux. Nous avons discuté toute la nuit. (Lee rit.) Cela doit sembler étrange, dit-il. Je crois que je n'oserais pas raconter cela à beaucoup de gens. Pouvez-vous imaginer quatre vieux messieurs très dignes – le plus jeune a dépassé quatre-vingt-dix ans – se mettant à apprendre l'hébreu ? Ils ont engagé un rabbin pour les aider. Ils se sont mis à l'étude comme des enfants : livre d'exercices ; grammaire ; vocabulaire ; phrases usuelles. Si vous pouviez voir l'hébreu écrit à l'encre de Chine avec un pinceau ! L'écriture de droite à gauche ne les a pas gênés, car nous écrivons de haut en bas. Ces vieillards ont le sens de la perfection, ils sont allés jusqu'aux racines de la matière !

– Et vous ? demanda Samuel.

– Je les ai suivis, m'émerveillant de la beauté de leur esprit fier et clair. J'ai commencé d'aimer ma race et, pour la première fois, j'ai désiré être Chinois. Tous les quinze jours, je suis allé me joindre à eux pour une discussion, et dans ma chambre, ici même, j'ai couvert des pages d'écriture. J'ai acheté tous les dictionnaires d'hébreu existants. Mais les vieux messieurs me dépassaient toujours, et ils n'ont pas mis longtemps à dépasser le rabbin, aussi, il a amené un de ses collègues. Ah ! Mr. Hamilton, j'aurais voulu que vous assistiez à l'une de ces nuits. Quelles questions ! Quelles études ! Quelle merveilleuse forme de pensée !

« Au bout de deux ans, nous nous sommes dit que nous pouvions attaquer les seize versets du quatrième chapitre de la Genèse. Mes vieux messieurs avaient aussi le sentiment que le verbe avait beaucoup d'importance : *tu le domineras* et *domine,* c'est alors que nous avons découvert notre filon d'or : *Tu peux. Tu peux* dominer le péché. Alors les vieux messieurs ont souri, ont hoché la tête, comprenant que ces années n'étaient pas perdues. C'était le premier pas. Ils ont déchiré leur cocon de soie chinoise et au moment où je vous parle, ils apprennent le grec. »

Samuel dit :

« C'est une histoire fantastique. J'ai essayé de la suivre, et peut-être ai-je laissé passer quelque chose. Pourquoi ce verbe est-il si important ? »

La main de Lee trembla lorsqu'il remplit les tasses translucides. Il but la sienne d'un trait.

« Ne comprenez-vous pas ? lança-t-il d'une voix forte. D'après la traduction de la Bible américaine, c'est un ordre qui est donné aux

hommes de triompher sur le péché, que vous pouvez appeler ignorance. La traduction de King James avec son *tu le domineras* promet à l'homme qu'il triomphera sûrement du péché. Mais le mot hébreu, le mot *timshel* – tu peux – laisse le choix. C'est peut-être le mot le plus important du monde. Il signifie que la route est ouverte. La responsabilité incombe à l'homme, car si *tu peux,* il est vrai aussi que *tu peux ne pas,* comprenez-vous ?

– Oui, je comprends. Mais pourtant vous ne croyez pas que ce soit une loi divine. Pourquoi en sentez-vous l'importance ?

– Ah ! dit Lee. Voilà longtemps que je voulais vous le dire. J'ai même anticipé vos questions et m'y suis préparé. Toute phrase qui a influencé la pensée et la vie d'une quantité innombrable de gens est importante. Dans les sectes et les églises, des millions de fidèles obéissent à l'ordre « domine », et jettent tout leur poids dans l'obéissance ; des millions d'autres croient à la prédestination du *tu le domineras*, rien de ce qu'ils peuvent faire n'arrêtera la marche du destin. Mais *tu peux,* voilà qui grandit l'homme, qui le hausse à la taille des dieux, car dans sa faiblesse, sa souillure, et le meurtre de son frère, il a le grand choix. Il peut choisir sa route, lutter pour la parcourir, et vaincre. »

La voix de Lee était un chant de triomphe.

Adam demanda :

« Croyez-vous cela, Lee ?

– Oui, je le crois, oui, je le crois. Il est trop facile de s'abandonner à la paresse, à la faiblesse, de se jeter aux pieds du dieu, de s'y cacher le visage en disant : « Je n'y puis rien, ma route était tracée. » Comparez alors avec la grandeur du choix. L'homme devient un homme. Le chat n'a pas de choix et l'abeille doit faire du miel. Il n'y a rien de divin là-dedans. Et savez-vous que mes vieux messieurs, qui se laissaient poliment glisser vers la mort, ont tellement repris goût à la vie qu'ils refusent de mourir ? »

Adam demanda :

» Voulez-vous dire que ces Chinois croient en l'Ancien Testament ? »

Lee répondit :

« Mes vieux messieurs, lorsqu'ils entendent une histoire vraie, y croient. Ce sont des experts en vérité. Ils savent que ces seize versets racontent l'histoire de l'humanité, quelque soient son âge, sa culture ou sa race. Ils ne croient pas qu'un homme puisse écrire quinze versets contenant trois quarts de vérité et mentir avec un verbe. Confucius apprend aux hommes comment vivre pour être heureux, mais cette histoire est une échelle offerte à l'homme pour atteindre les cieux. (Les yeux de Lee brillaient.) C'est un enseignement à garder. Ces mots solidifient la terre sous les pieds de l'homme et le défendent contre la faiblesse, la lâcheté et la paresse. »

Adam demanda :

« Comment avez-vous pu cuisiner, élever les enfants, prendre soin de moi, et en même temps faire tout cela.

– Je l'ignore, dit Lee. Mais je fume mes deux pipes dans l'après-midi, ni

plus ni moins, comme mes aînés, et je sens que je suis un homme, et l'homme est une chose très importante, plus importante peut-être qu'une étoile. Ceci n'est pas de la théologie. Je n'ai pas courbé l'échine devant les dieux, mais il m'est venu un amour tout neuf pour cet instrument brillant qu'est l'âme humaine. C'est une chose ravissante et unique dans l'univers. Elle est toujours attaquée et jamais détruite, car *tu peux*. »

Lee et Adam accompagnèrent Samuel jusqu'à la remise pour lui souhaiter bon voyage. Lee éclairait le chemin avec une petite lanterne, car c'était un de ces soirs précoces d'hiver où le ciel est chargé d'étoiles et où la terre semble deux fois plus obscure tant les étoiles brillent. Les collines étaient silencieuses. Nul animal ne bougeait, ni mangeur d'herbe ni rapace, et l'air était si calme que les feuilles des chênes verts se détachaient immobiles sur la Voie lactée. Les trois hommes étaient silencieux. L'anneau de la lanterne grinça légèrement lorsque Lee déplaça le faisceau lumineux. Adam demanda :

« Quand serez-vous de retour ? »

Et Samuel ne répondit pas.

Doxology attendait patiemment dans l'écurie, la tête baissée, ses yeux laiteux fixant la paille à ses pieds.

« Vous avez ce cheval depuis toujours ? demanda Adam.

– Depuis trente-trois ans, répondit Samuel. Il n'a plus de dents, je le nourris à la main de bouillie chaude. Il fait de mauvais rêves, il frissonne et il pleure quelquefois dans son sommeil.

Il a l'air d'une proie qui se refuserait aux charognards, dit Adam.

Je sais. Peut-être est-ce pour cela que je l'ai choisi lorsqu'il était poulain. Savez-vous que je l'ai payé deux dollars, il y a trente-trois ans ? Il n'avait vraiment rien pour plaire, les sabots plats comme des crêpes, et le jarret épais et court. Il a la tête aplatie et il est ensellé, il a les flancs maigres et la croupe énorme, il a une bouche d'acier et il refuse toujours la culière. Lorsqu'on le monte, on a l'impression de faire une promenade en traîneau sur une route défoncée. Il ne peut pas trotter et il trébuche à chaque pas. Depuis trente-trois ans que je l'ai, je ne lui ai jamais trouvé une qualité. Je peux même dire qu'il est vicieux. Il est égoïste, bagarreur, méchant, et désobéissant.

Même aujourd'hui, je n'ose pas me tenir derrière lui car je sais qu'il me décocherait une ruade. Lorsque je le nourris, il essaie de me mordre la main. Je l'aime. »

Lee dit :

« Et vous l'avez appelé Doxology ?

– Avec raison, dit Samuel. Une créature aussi peu aimée des dieux devait être rachetée par quelque chose. Il n'en a plus pour longtemps, maintenant.

– Peut-être pourriez-vous mettre fin à ses tourments, dit Adam.

– Quels tourments'? demanda Samuel. C'est la créature la plus heureuse

et la plus solide que j'aie jamais rencontrée.

Il a sûrement des douleurs et des souffrances.

– Il ne le croit pas. Doxology se considère comme un grand cheval. Le tueriez-vous, Adam ?

– Oui, je crois. Oui, je le ferais.

– Vous prendriez cette responsabilité ?

– Oui, je crois. À trente-trois ans, il a porté le harnais plus longtemps que son compte. »

Lee avait posé sa lanterne sur le sol. Samuel s'accroupit à côté et, instinctivement, tendit les mains vers le papillon de lumière jaune pour capter un peu de chaleur.

« Quelque chose me gêne, Adam, dit-il.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Vous tueriez réellement mon cheval parce que la mort serait plus reposante ?

– Je voulais dire… »

Samuel demanda rapidement :

« Aimez-vous votre vie, Adam ?

– Evidemment non.

– Si j'avais un médicament qui puisse vous guérir, mais aussi vous tuer, devrais-je vous le donner ? Faites bien attention.

– Quel médicament ?

– Non, dit Samuel, si je vous le dis, sachez bien qu'il peut vous tuer. »

Lee demanda :

« Soyez prudent, Mr. Hamilton, soyez prudent.

– Quel est ce médicament ? » Dit Adam.

Samuel répondit doucement :

« Je crois que pour une fois. Lee, je ne serai pas prudent. Si j'ai tort, vous m'entendez bien, si je commets une erreur, j'accepte la responsabilité et j'accepte que le blâme soit rejeté sur moi.

– Etes-vous sûr de ne pas vous tromper ? demanda Lee anxieusement.

– Non, je n'en suis pas sûr. Adam, voulez-vous le médicament ?

– Oui. Je ne sais pas ce qu'il est, mais donnez-le-moi.

– Adam, Cathy est à Salinas. Elle y possède un lupanar. Le vice et la dépravation y sont pires que partout ailleurs. Le mal, la laideur, les actes contre nature, l'horreur, tout ce que l'esprit humain peut inventer de plus ignoble y sont à vendre. Les infirmes et les malades y vont chercher satisfaction. Mais il y a pire que cela. Cathy elle s'appelle maintenant Kate – attire la fraîcheur, la jeunesse et la beauté et les souille de telle façon qu'elles sont perdues pour jamais. Voilà votre médicament. Voyons l'effet qu'il vous fait.

– Vous êtes un menteur, dit Adam.

– Non, Adam, je suis tout sauf un menteur. »

Adam se tourna vers Lee :

« Est-ce vrai ?

– Je ne suis pas un antidote, dit Lee. Oui, c'est vrai. »

Adam resta un moment à se balancer d'un pied sur l'autre, puis il fit demi-tour et s'enfuit en courant. Ils entendirent ses pas s'éloigner, ils l'entendirent trébucher, tomber, écraser le rosier, et se frayer un chemin le long du sentier. Ils ne cessèrent de l'entendre que lorsqu'il eut disparu derrière la colline.

Lee dit :

« Votre médicament est un poison.

– J'ai pris ma responsabilité, dit Samuel. Il y a longtemps, j'ai appris ceci : lorsqu'un chien a avalé de la strychnine et qu'il va mourir, il faut prendre une hache et conduire la bête sur le billot. Alors, on attend la prochaine convulsion et, à ce moment-là, on coupe la queue de la bête. Si le poison n'est pas allé trop loin, le chien peut être sauvé ; le choc de la douleur peut combattre le poison. Sans le choc, il meurt à coup sûr.

– Etes-vous certain qu'il en soit de même ici ? demanda Lee.

– Je ne sais pas, mais Adam était condamné à mourir.

– Vous êtes un homme brave.

– Non, je suis un vieil homme et si ma conscience doit se charger d'un péché, elle ne le portera plus longtemps.

– Que croyez-vous qu'il va faire ? demanda Lee.

– Je ne sais pas, répondit Samuel, mais au moins, il ne restera pas assis à couver son chagrin. Tenez-moi la lanterne, -voulez-vous ? »

Sous la lumière jaunâtre, Samuel glissa le mors dans la bouche de Doxology, un mors si usé que l'on aurait dit une mince tige d'acier. Les rênes avaient été abandonnées depuis longtemps. Le vieux cheval était libre d'allonger le nez, de s'arrêter, ou de paître sur le bord de la route. Samuel l'acceptait. Il boucla tendrement la culière et le cheval fit un pas de côté pour préparer une ruade.

Lorsque Dox fut entre les brancards de la charrette, Lee demanda :

« Puis-je vous accompagner un peu ? Je rentrerai à pied.

– En route », dit Samuel.

Et il essaya de ne pas remarquer que Lee l'aidait à monter.

La nuit était très sombre et Dox manifestait sa réprobation pour les promenades nocturnes, en trébuchant autant qu'il le pouvait. Samuel dit :

« Je vous écoute, Lee. Que vouliez-vous me dire ? »

Lee ne parut pas surpris.

« Peut-être suis-je comme vous, à me mêler de ce qui ne me regarde pas. J'ai beaucoup pensé, je sais calculer les probabilités, mais tout à l'heure vous m'avez étonné. J'aurais parié n'importe quoi qu'entre tous les hommes, vous seriez le seul à ne pas prévenir Adam.

– Etiez-vous au courant ?

– Evidemment.

– Et les garçons ?

– Je ne croîs pas, mais ce n'est qu'une question de temps. Vous savez comme les enfants sont cruels. Un jour, dans la cour de récréation, on le leur jettera à la figure.

– – Peut-être devrait-il les emmener loin d'ici, dit Samuel. Pensez-y, Lee.

– Vous n'avez pas répondu à ma question, Mr. Hamilton. Comment avez-vous été capable de faire cela ?

– Croyez-vous que j'aie eu tort ?

– Je ne veux pas du tout dire ça. Mais je ne pensais pas que vous étiez homme à influer sur le cours d'un destin. En tout cas, c'est le jugement que je porte. Cela vous intéresse-t-il ?

– Quel homme n'est pas intéressé lorsque l'on discute de lui-même ? dit Samuel. Continuez.

– Vous êtes un homme bon, Mr. Hamilton, et j'ai toujours cru que votre bonté venait du fait que vous évitiez les ennuis. Votre esprit est aussi léger qu'un jeune agneau sautant dans un champ de marguerites. À ma connaissance, vous n'avez jamais rien conquis par la violence, et, pourtant, ce soir, vous avez fait quelque chose qui détruit l'image que je m'étais faite de vous. »

Samuel attacha les guides autour d'un bâton planté dans le porte-fouet, et Doxology poursuivit sa route trébuchante dans les ornières du chemin. Le vieil homme caressa sa barbe qui brilla dans la nuit. Il enleva son chapeau noir et le posa sur ses genoux.

« Je crois que cela m'a surpris tout autant que vous, dit-il. Mais si vous voulez savoir pourquoi, regardez en vous-même.

– Je ne vous comprends pas.

– Si vous m'aviez parlé de vos études plus tôt, c'eût peut-être été très différent, Lee.

– Je ne vous comprends toujours pas.

– Attention, Lee, vous me poussez à parler. Je vous ai dit que j'étais plus ou moins Irlandais, suivant les périodes. Or, en ce moment, c'est une période maxima.

– Mr. Hamilton, vous partez et vous ne reviendrez pas, vous n'avez pas l'intention de continuer à vivre très longtemps.

C'est vrai, Lee. Comment le savez-vous ?

– La mort est tout autour de vous, vous irradiez la mort.

– Je ne savais pas que c'était visible, dit Samuel. Voyez-vous, Lee, je pense à ma vie comme à une symphonie, pas toujours belle, mais avec sa forme et sa mélodie, et voilà déjà longtemps que l'orchestre ne jouait plus. Je ne donnais plus qu'une seule note, un interminable chagrin. Je ne suis pas le seul, j'ai l'impression que beaucoup d'entre nous conçoivent la fin de leur vie comme une irrémédiable défaite. »

Lee dit :

« Peut-être sont-ils trop riches. J'ai remarqué qu'il n'y avait pas de pire

insatisfaction que celle du riche. Gavez un homme, cousez d'or ses vêtements, installez-le dans un palais, et il mourra de désespoir.

– Tout vient de votre adaptation, Lee : *Tu peux.* J'ai été pris à la gorge et secoué. Lorsque le malaise s'est dissipé, une route s'ouvrait à moi, nouvelle, resplendissante. Le final de ma symphonie sera grandiose. Mon cœur lance une dernière mélodie comme un chant d'oiseau dans la nuit. »

Lee examinait Samuel dans l'obscurité.

« Les vieux messieurs de ma famille ont ressenti la même chose.

– « Tu peux dominer le péché », c'est cela. Je ne crois pas que tous les hommes soient détruits. Je puis en citer une douzaine qui ne le sont pas, et c'est d'eux que le monde tire sa substance. C'est vrai des cerveaux comme c'est vrai des batailles, on ne se rappelle que les vainqueurs. Il est vrai que la plupart des hommes sont détruits, mais il en est d'autres qui, comme des phares, guident l'humanité effrayée à travers la nuit. *Tu peux. Tu peux.* Quel rayonnement ! Il est vrai que nous sommes faibles et tarés et batailleurs, mais si nous n'étions que cela, nous aurions déjà disparu de la surface de la terre depuis des millénaires. Quelques fragments de maxillaire, quelques dents cassées enfouies dans la craie, voilà la seule trace que l'homme aurait laissée sur la surface du globe. Mais il y a le choix, Lee, le droit de vaincre. Je ne l'avais jamais compris ou accepté auparavant. Voilà pourquoi j'ai parlé à Adam ce soir. Je lui ai offert le choix. Peut-être ai-je eu tort, mais en parlant je l'ai forcé à vivre ou à quitter la vie. Quel est donc ce mot, Lee ?

– *Timshel,* dit Lee. Voulez-vous arrêter la charrette ?

– Le retour va être long. »

Lee descendit.

« Samuel, dit-il.

– Je suis là. (Le vieil homme rit.) Liza a horreur que je dise cela.

– Samuel, vous êtes allé plus loin que moi.

– Il était temps, Lee.

– Adieu Samuel », dit Lee.

Et il repartit rapidement en sens inverse. Il entendit les jantes de fer crisser dans les ornières. Il se retourna, regarda la charrette qui s'éloignait et il vit le vieux Samuel qui se détachait sur le ciel, ses cheveux blancs brillant à la clarté des étoiles.

Chapitre XXV

L’hiver passa sur la vallée de la Salinas, diluvien mais bienfaisant. Les pluies imprégnèrent la terre, mais les rivières ne débordèrent pas. L’herbe était déjà haute en janvier ; en février, tous les pâturages étaient gras, et les panses des bêtes rebondies. En mars, les pluies douces ne cessèrent pas, et chaque averse attendait courtoisement que la précédente eût trempé le sol avant de tomber. Puis, la chaleur envahit la Vallée et la terre s’épanouit, jaune, bleue, et or.

Tom était seul à la ferme, et même la colline poussiéreuse était verte, et les silex étaient cachés par l’herbe, et les vaches des Hamilton étaient grasses, et les moutons des Hamilton se roulaient dans l’herbe.

Le 15 mars à midi, Tom s’assit sur le banc devant la forge. Le matin avait été ensoleillé, mais des nuages gris venus de l’Océan passaient au-dessus des montagnes, et leurs ombres glissaient sous eux sur la terre chatoyante.

Tom entendit un bruit de sabots et il vit un petit garçon, les coudes écartés, qui poussait un cheval fatigué en direction de la maison. Tom se leva et se dirigea vers la route. L’enfant s’arrêta devant la maison, souleva sa casquette, lança une enveloppe jaune sur le sol, fit tourner son cheval, et repartit au galop.

Tom lit un geste pour le rappeler, puis il se pencha avec lassitude, et ramassa le télégramme. Il retourna s’asseoir sur le banc, le télégramme à la main. Alors, il regarda les collines et la vieille maison, comme pour préserver quelque chose, avant de déchirer l’enveloppe et de lire les quatre mots inévitables : le nom et le prénom, l’événement, et la date.

Tom plia lentement le télégramme en deux, puis en quatre, puis en huit, et continua de plier jusqu’à ce que le papier eût la dimension d’un timbre-poste. Il se dirigea vers la maison, traversa la cuisine, le salon minuscule, et entra dans sa chambre. Il sortit de l’armoire son costume noir, une chemise blanche et une cravate noire, et les posa sur le dos d’un

fauteuil. Alors seulement, il s'allongea sur son lit et tourna son visage vers le mur.

Les carrioles et les bogheis avaient quitté le cimetière de Salinas. La famille et les amis retournèrent chez Olive, dans Central Avenue, pour manger, boire du café, voir comment chacun prenait la chose, et pour faire et dire ce que l'on fait et dit dans ces cas-là.

George offrit à Adam Trask de le raccompagner dans sa voiture de louage, mais Adam refusa. Il erra dans le cimetière et finit par s'asseoir sur la marche de ciment qui entourait le caveau d'une certaine famille Williams. Tout autour du cimetière, gémissaient les cyprès sombres, traditionnels, et des pensées blanches poussaient dans les allées. Quelqu'un en avait apporté un pot et des graines envolées avaient germé çà et là.

Le vent froid soufflait sur les tombes et pleurait dans les cyprès. Il y avait beaucoup de sépultures surmontées d'une étoile de bronze qui désignait les morts de la Grande Armée, et, dans chaque étoile, était planté un drapeau déchiré par le vent, datant du Décoration Day de l'année précédente.

Adam regarda les montagnes à l'est de Salinas, et le mont Frémont qui les dominait. L'air était cristallin, annonciateur de pluie, et bientôt le vent souffla une averse légère bien que le ciel ne fût pas encore complètement couvert.

Adam était arrivé par le train du matin. Tout d'abord, il n'avait pas voulu venir, mais une force l'avait poussé, irrésistible. Il ne pouvait croire que Samuel fût mort, il entendait encore la belle voix lyrique, ses intonations chantantes et la musique curieuse des mots étranges, toujours différents de ceux que l'on attendait. Chez la plupart des hommes, on devine sans peine le mot à venir.

Adam avait regardé Samuel dans son cercueil et avait refusé d'accepter cette mort. Et, comme le visage ne ressemblait pas à celui de Samuel, Adam était parti, gardant l'image du vivant.

Il avait dû aller au cimetière, l'usage le voulait ainsi, mais il se tint assez loin pour ne pas entendre les mots, et, quand les fils jetèrent la terre sur la bière, il s'éloigna et se perdit dans les chemins où poussaient les pensées blanches.

Le cimetière était désert et le murmure lugubre du vent courbait les silhouettes des cyprès. L'averse légère devint violente.

Adam se leva, frissonna, marcha lentement par les pensées blanches et passa devant la nouvelle tombe. Les fleurs avaient été disposées pour couvrir le monticule de terre fraîchement retournée, mais déjà le vent avait effeuillé les pétales et chassé les petits bouquets dans l'allée. Adam les ramassa et les reposa sur le tertre.

Il sortit du cimetière. Le vent le poussait ; il ne faisait pas attention à la pluie qui trempait et traversait son vêtement noir. Romie Lane était boueuse et des flaques d'eau occupaient le centre des ornières. Les folles

avoines et la moutarde poussaient le long de la route, des navets sauvages s'épanouissaient, et des têtes de chardons pourpres dominaient le vert luxuriant du printemps humide.

La boue d'argile noire couvrait les chaussures d'Adam et maculait le bas de son pantalon. Il y avait presque un mille jusqu'à la route de Monterey. Adam était sale et trempé lorsqu'il y arriva et bifurqua vers l'est, pour entrer dans la ville de Salinas. L'eau s'était amassée dans le rebord roulé de son chapeau et son col, mouillé, pendait.

Après John Street, la route tournait et devenait Main Street. Adam secoua la boue de ses chaussures lorsqu'il atteignit les pavés. Les maisons coupaient le vent, et, presque instantanément, il se mit à trembler de froid. Il accéléra le pas. Presque au bout de Main Street, il entra dans un bar. Il commanda un cognac, le but rapidement et trembla plus violemment.

M. Lapierre, derrière son bar, vit le frisson.

« Vous devriez en prendre un autre, dit-il. Vous allez avoir un sale rhume. Voulez-vous un grog ? Il n'y a rien de tel.

– -Avec plaisir, dit Adam.

– Tenez, buvez un autre cognac pendant que je vais chercher de l'eau chaude. »

Adam prit son verre et s'assit à une table. Il se sentait mal à l'aise dans ses vêtements mouillés. M. Lapierre revint de la cuisine avec une bouilloire fumante, posa la boisson alcoolisée sur un plateau, et l'apporta à la table.

« Buvez-le aussi chaud que vous pourrez, dit-il. Avec ça, même un tremble s'arrêterait de trembler. (Il attira une chaise, s'assit, puis se releva.) Vous me donnez froid, dit-il. Je vais m'en faire un aussi. (Il revint s'asseoir en face d'Adam.) Ça fait de l'effet, dit-il. Vous étiez si pâle quand vous êtes entré que vous m'avez fait peur. Vous n'êtes pas d'ici ?

– J'habite près de King City, répondit Adam.

Vous êtes venu pour l'enterrement ?

– Oui, c'était un vieil ami.

– Bel enterrement ?

– Oh ! Oui.

– Ça ne m'étonne pas. Il avait beaucoup d'amis. Dommage qu'il n'ait pas fait beau. Vous devriez en boire encore un et aller vous coucher.

– C'est ce que je vais faire, dit Adam. Cela m'engourdit et je me sens en paix avec moi-même.

– C'est déjà quelque chose. Qui sait si, par-dessus le marché, vous n'avez pas évité la pneumonie ? »

Après qu'il eut servi un autre grog, M. Lapierre alla chercher derrière son bar un chiffon mouillé.

« Tenez, pour essuyer la boue, dit-il. Un enterrement n'est déjà pas gai, mais quand la pluie s'en mêle, c'est vraiment triste.

– Il n'a plu qu'après, dit Adam, ("est en revenant que j'ai été trempé.

– Pourquoi ne couchez-vous pas ici ? Vous vous couchez, je vous fais

monter un grog, et demain vous n'y pensez plus.

– C'est ce que je vais faire », dit Adam.

Il sentait la chaleur monter à ses joues et le sang battre au creux de ses bras, comme si un liquide brûlant eût parcouru ses veines. Puis la chaleur pénétra dans la partie la plus froide de sa tête, là où il cachait les pensées défendues, et elles se mirent à fondre et à imprégner le reste du cerveau. Adam ramassa le chiffon mouillé et se pencha en avant pour essuyer le bas de son pantalon. Il sentit le sang battre derrière ses yeux.

« Je prendrais bien un autre grog », dit-il.

M. Lapierre répondit :

« Si c'est pour le rhume, vous en avez pris assez, mais si c'est pour boire quelque chose, j'ai du rhum de la Jamaïque. Je vous conseille de le boire sec. Cinquante ans d'âge ! L'eau tue le goût.

– J'ai envie de boire, dit Adam.

– J'en prendrai un avec vous. Je n'ai pas ouvert la bouteille depuis des mois, ce n'est pas très demandé ici, on boit plutôt du whisky. »

Adam essuya ses chaussures et laissa le chiffon sur le sol. Il but une gorgée de rhum sombre et toussa. La boisson forte enveloppa sa tête d'un parfum agréable et le frappa à la base du nez comme un coup. La pièce sembla basculer, puis retrouver son équilibre.

« Il est bon, hein ? demanda M. Lapierre. Ça peut vous assommer un homme. Il vaut mieux s'en tenir à un seul, à moins évidemment que l'on veuille être assommé. Il y en a qui aiment ça. »

Adam posa les coudes sur la table. Il sentit un besoin de parler l'envahir, et cette impulsion lui fit peur. Sa voix ne ressemblait pas à sa voix, et ses mots l'étonnèrent.

« Je ne connais pas bien l'endroit, dit-il. Savez-vous où est Kate ?

– Jésus ! Ce rhum est meilleur que je ne le croyais », dit M. Lapierre.

Et il ajouta :

« Vous vivez à la campagne ?

– Oui, j'ai une ferme près de King City. Je m'appelle Trask.

– Enchanté. Marié ?

– Plus maintenant.

– Veuf ?

– Oui.

– Allez chez Jenny. Laissez Kate tranquille, ce n'est pas bon pour vous. Jenny, c'est la porte à côté. Allez-y et vous trouverez ce que vous cherchez.

– La porte à côté ?

– Vous prenez à droite et au deuxième pâté de maisons, encore à droite. N'importe qui vous dira où est la rue. »

Adam sentait sa langue s'épaissir. « Qu'est-ce que l'on lui reproche à Kate ? – Allez chez Jenny », répondit M. Lapierre.

C'était un mauvais soir, orageux. Castroville Street était engluée dans la houe et le flot était si dense dans le quartier chinois que ses habitants

avaient jeté des planches en travers de la rue qui séparait leurs cabanes. Les nuages plaqués sur le ciel nocturne étaient couleur pelage de rat. L'air n'était pas humide, il était moite. Je crois que la différence est la suivante : l'humidité descend, alors que la moiteur pousse du sol, fruit de pourriture et de fermentation. Le vent d'après-midi était tombé, laissant à l'air une âpreté déchirée. Le froid était suffisant pour dissiper les voiles que le rhum avait tissés dans l'esprit d'Adam, sans toutefois le rendre à sa timidité naturelle. Il marchait rapidement sur le trottoir dépavé, le regard au sol, pour ne pas buter contre une pierre. La double file des maisons était faiblement éclairée par la lanterne du passage à niveau et par un maigre globe au charbon incandescent qui brûlait devant la porte de Jenny.

Adam se rappela les directives. Il compta deux maisons, mais faillit manquer la troisième. Elle était masquée par une haute haie sombre et touffue. A travers la clôture, il jeta un coup d'œil vers l'entrée de la maison, ouvrit doucement la porte du jardin et s'engagea sur le sentier herbeux. Dans la demi-obscurité il distingua la porte disjointe et le perron disloqué.

Toute trace de peinture avait depuis longtemps disparu des murs, et nul jardinier ne s'était jamais attaqué au jardin. Sans le rai de lumière qui encadrait les stores, Adam aurait continué son chemin, supposant la maison inhabitée. Il crut que les marches allaient se briser sous son poids. Les planches du perron gémirent lorsqu'il s'y engagea.

La porte s'ouvrit et il distingua une silhouette confuse.

« Entre donc », dit une voix veloutée.

Une faible lumière émanait de petits globes à demi cachés sous des abat-jour roses. Sous ses pieds, Adam sentit un épais tapis. Des meubles cirés luisaient sous des tableaux aux cadres dorés. Il ressentit une impression de bien-être et d'ordre.

« Tu aurais dû mettre un manteau de pluie, dit la voix veloutée. Est-ce que l'on te connaît ?

– Non, dit Adam.

– Tu viens de la part de qui ?

– Quelqu'un à l'hôtel. »

Adam scruta la fille, vêtue de noir, sans ornement. Un visage rusé, joli et rusé. Il chercha quel animal, quel rôdeur nocturne elle évoquait. Un animal pillard et mystérieux.

Elle dit :

« Je peux m'approcher de la lampe, si tu veux.

– Non. »

Elle rit.

« Assieds-toi là. Tu viens ici pour quelque chose, non ? Si tu me dis ce que tu veux, je t'enverrai la fille qu'il te faut. »

La voix grave avait une tonalité rauque, prenante. La fille choisissait ses mots comme on cueille des fleurs dans un jardin, et prenait son temps pour

choisir.

Adam se sentait maladroit. Il laissa échapper :

« Je veux voir Kate.

– M^{lle} Kate est occupée pour l'instant. As-tu rendez-vous ?

– Non.

– Je peux m'occuper de toi, tu sais.

– Je veux voir Kate.

– Puis-je savoir à quel sujet ?

– Non. »

La voix de la fille se fit tranchante comme une lame fraîchement aiguisée.

« Elle ne peut pas vous recevoir, elle est occupée. Si ce n'est ni une fille ni autre chose que vous cherchez, je vous conseille de partir.

– Voulez-vous lui dire que je suis ici. – Vous connaît-elle ?

– Je ne sais pas. (Il sentait son courage l'abandonner, il reconnaissait le froid qui l'envahissait.) Je ne sais pas. Voulez-vous lui dire qu'Adam Trask voudrait la voir. Elle saura alors si elle me connaît ou non.

– Je vois. Bon, j'y vais. »

Elle alla silencieusement jusqu'à une porte sur sa droite et l'ouvrit. Adam entendit murmurer quelques mots et un homme passa sa tête par la porte. La fille laissa la porte ouverte pour qu'Adam comprît qu'il n'était pas seul. Sur un mur de la pièce, d'épaisses tentures sombres masquaient une ouverture. La fille écarta les plis lourds et disparut. Adam se rassit sur sa chaise. Sans bouger les yeux, il vit la tête de l'homme passer par la porte, puis se retirer.

La chambre de Kate était conçue pour le travail dans le confort. Elle ne ressemblait plus en rien à la pièce où Faye avait vécu. Les murs étaient tapissés de soie safran et les doubles rideaux étaient vert pomme. L'atmosphère était soyeuse : de profonds fauteuils aux coussins recouverts de soie, les lampes aux abat-jour de velours, et un grand lit au fond de la pièce recouvert d'un étincelant couvre-pied de satin blanc sur lequel s'élevait une montagne d'énormes oreillers. Pas de tableaux aux murs, pas de photos, aucun objet personnel. Sur le plateau d'ébène de la coiffeuse, près du lit, pas de flacons ni de pots. Seule sa nudité se reflétait dans un miroir à trois faces. Le tapis chinois était ancien et moelleux : dragons vert bouteille sur fond safran. Un coin de la pièce faisait chambre à coucher, le centre était destiné à recevoir les visiteurs, et l'autre coin était réservé aux affaires : des classeurs de chêne ciré, un grand coffre-fort noir incrusté de motifs dorés, et un bureau à dessus coulissant surmonté d'une double lampe à abat-jour vert, un fauteuil pivotant derrière le bureau, une chaise à côté.

Kate était assise derrière son bureau. Elle était encore jolie. Ses cheveux avaient repris leur blond naturel, ses petites lèvres fermes se relevaient aux commissures, comme avant, mais son corps s'était épaissi. Ses épaules

étaient grasses et ses mains maigres commençaient à se rider. Ses joues étaient boursouflées et son menton flasque. Elle avait toujours de petits seins, mais un bourrelet de graisse la ceinturait à hauteur de l'estomac. Ses hanches étaient fines, mais ses jambes et ses pieds avaient grossi au point que ses chevilles débordaient des chaussures plates. On devinait vaguement sous ses bas les bandages élastiques qui contenaient ses varices.

Malgré cela, elle faisait encore illusion. Seules ses mains avaient vraiment vieilli. Les paumes et les doigts étaient encore fermes, mais le dos était ridé et tacheté de brun. Elle était vêtue de noir sévère, manches longues, et seuls des bouillons de dentelle blanche à la gorge et aux poignets formaient contraste.

Le travail des ans avait été subtil. Si quelqu'un avait vécu tout ce temps auprès de Kate, il est probable qu'il ne se serait jamais aperçu du changement. Les joues paraissaient pleines, les yeux vifs et sans cerne, le nez délicat, et les lèvres minces et fermes. On devinait à peine la cicatrice qui barrait son front, masquée sous une couche de poudre couleur de peau.

Kate examinait un paquet de photos, toutes du même format, prises par le même appareil, sous le même éclairage violent du magnésium. Et si les couples différaient, leur pose était tristement identique d'un cliché à l'autre. Le visage des partenaires féminines n'était jamais tourné vers l'appareil.

Kate divisa les photos en quatre piles qu'elle glissa dans quatre épaisses enveloppes. Lorsque l'on frappa à la porte, elle les enferma dans un tiroir de son bureau.

« Entre. Oh ! Entre, Eva. Est-il là ? »

La fille s'approcha du bureau avant de répondre. Sous la lumière plus forte, son visage était tendu et ses yeux dilatés.

« C'est un nouveau, un étranger. Il dit qu'il veut vous voir.

– Je regrette, Eva, mais tu sais qui j'attends.

– Je lui ai dit que vous étiez occupée. Il dit qu'il croit vous connaître.

– Comment est-il ?

– C'est un grand type, un peu ivre. Il s'appelle Adam Trask. »

Kate ne bougea pas et n'émit aucun son, mais Eva sentit qu'elle avait touché au but. La main droite de Kate se replia lentement, doigts contre paume, pendant que la gauche se détendait, comme un chat maigre, pour agripper le bord du bureau. Kate resta immobile comme si elle retenait sa respiration. Eva était affolée. Elle pensait à la boîte, dans le tiroir de sa commode, où reposait la seringue.

Kate dit enfin :

« Assieds-toi dans ce fauteuil, Eva. Reste tranquille une minute. »

Comme la fille ne bougeait pas, Kate la fouetta d'un mot :

« Assise ! »

Domptée, Eva se dirigea vers le fauteuil

« Ne tripote pas tes ongles », dit Kate.

Les deux mains se séparèrent et chacune alla se crisper sur un bras du fauteuil.

Kate regarda droit devant elle et ses yeux se fixèrent sur les abat-jour verts de sa lampe. Puis elle fit un mouvement si rapide qu'Eva sursauta et que ses lèvres frémirent. Kate ouvrit le tiroir du bureau et y prit un sachet.

« Tiens, va dans ta chambre et remonte-toi. Ne prends pas tout… Non, je n'ai pas confiance en toi. (Kate tapota le sachet sur son bureau et le déchira en deux. Un peu de poudre blanche s'en échappa. Elle replia les deux extrémités et tendit un des paquets à Eva.) Maintenant, dépêche-toi. Quand tu redescendras, dis à Ralph de se poster dans le hall, assez près pour entendre la sonnette, mais assez loin pour ne pas entendre les voix. Tu le surveilleras. Qu'il ne monte pas les marches pour m'espionner. S'il entend la sonnette… Non, plutôt… Non. Qu'il fasse comme il voudra. Ensuite, tu feras entrer Mr. Adam Trask.

– Tout ira bien, mademoiselle Kate ? »

Kate la regarda s'éloigner, puis elle la rappela :

« Tu auras l'autre moitié quand il sera parti. Maintenant dépêche-toi. »

Dès que la porte fut refermée, Kate ouvrit le tiroir de droite de son bureau et y prit un revolver à canon court. D'un coup de poignet, elle fit basculer le barillet, l'examina, le referma, posa l'arme sur son bureau et la dissimula sous une feuille de papier. Elle éteignit une des lampes et s'installa dans son fauteuil. Elle joignit les mains devant elle, sur le bureau.

Lorsque le coup fut frappé à la porte, elle dit, en remuant à peine les lèvres :

« Entrez ! »

Les yeux d'Eva étaient humides, elle avait l'air détendu.

« Le voici », dit-elle.

Et elle fit entrer Adam.

Il jeta un coup d'œil sur la pièce avant de voir Kate calmement assise derrière son bureau. Il la regarda avec étonnement, puis s'avança lentement vers elle.

Elle décroisa les mains, et la droite se dirigea vers le papier. Son regard froid et dénué d'expression ne quittait pas les yeux d'Adam.

Il vit ses cheveux, sa cicatrice, ses lèvres, sa gorge ridée, ses bras, ses épaules, et ses seins plats. Il soupira profondément.

La main de Kate trembla légèrement. Elle demanda :

« Que veux-tu ? »

Adam s'assit sur une chaise. Il aurait voulu crier son soulagement, mais il dit :

« Rien pour l'instant. Je voulais te voir. Sam Hamilton m'a dit que tu étais ici. »

Dès qu'il se fut assis, elle cessa de trembler.

« Tu ne le savais donc pas ?

– Non, répondit-il, je ne le savais pas. Ça m'a un peu remué au début,

mais maintenant, je vais mieux. »

Kate se détendit. Elle sourit, montra ses petites dents aux canines plus longues.

« Tu m'as fait peur, dit-elle.

– Pourquoi ?

– Je ne savais pas ce que tu ferais.

– Moi non plus », répondit Adam.

Et il continua de la fixer comme un personnage de cire.

« Je t'ai attendu longtemps, et quand j'ai vu que tu ne venais pas, je t'ai oublié.

– Moi je ne t'ai pas oubliée, dit-il. Mais à partir d'aujourd'hui, je le pourrai.

– Pourquoi cela ? »

Il eut un rire amusé.

« Parce que je te vois. Samuel m'avait dit que je ne t'avais jamais vue, et c'est vrai. Je me rappelle ton visage mais je ne l'avais jamais vu. Maintenant, je peux l'oublier. »

Les lèvres de Kate se pincèrent et ses grands yeux se fermèrent à demi.

« Tu le crois vraiment ?

– Je sais que je peux. »

Elle changea d'attitude.

« Ça ne sera peut-être pas nécessaire, dit-elle. Si tu as tout compris, nous pouvons nous entendre.

– Je ne crois pas, dit Adam.

– Quel imbécile tu faisais, dit-elle. Un vrai gosse. Tu ne savais pas quoi faire de toi. Je peux t'apprendre maintenant, tu as l'air d'un homme.

– Tu m'as appris, dit-il. Une dure leçon.

– Veux-tu boire quelque chose ?

– Oui.

– D'après ton haleine, tu as déjà bu du rhum. »

Elle se leva et alla prendre une bouteille et deux verres dans un placard. En se retournant, elle remarqua qu'il examinait ses chevilles épaissies. Une colère fugace l'envahit, mais elle continua de sourire.

Elle se dirigea vers la table ronde, et emplit les deux verres de rhum.

« Viens là, dit-elle. C'est plus confortable. »

Comme il se levait pour aller s'asseoir dans un grand fauteuil elle vit ses yeux fixés sur son estomac protubérant. Elle lui tendit un verre, s'assit et croisa les mains sur son ventre…

Il resta son verre à la main et elle dit :

« Bois. C'est du très bon rhum. (Il lui sourit d'un sourire qu'elle n'avait jamais vu.) Lorsqu'Eva m'a dit que tu étais là, ma première réaction a été de te faire jeter dehors.

– Je serais revenu, dit-il. Il fallait que je te voie, non pas que je manque de confiance en Samuel, mais il fallait que je me le prouve à moi-même.

– Bois. »

Il regarda son verre.

« Tu ne crois pas que je t'empoisonnerais… »

Elle s'arrêta, furieuse d'avoir dit cela.

Il continua de fixer son verre en souriant. La colère tordit le visage de Kate. Elle souleva son verre et le porta à ses lèvres.

« L'alcool me rend malade, dit-elle, je n'en bois jamais. Cela m'empoisonne. »

Elle referma la bouche et ses petites dents pointues mordillèrent sa lèvre inférieure.

Adam souriait toujours.

Elle avala son verre d'un trait, toussa, pleura, et essuya ses lèvres du revers de la main.

« Tu n'as pas très confiance en moi, dit-elle.

– Non. »

Il but son rhum, puis se leva et remplit les deux verres.

« Je ne peux pas en boire plus, dit-elle, affolée.

– Personne ne te force. Je bois celui-là et je m'en vais. »

L'alcool brûlait la gorge de Kate et libérait cette force qui l'effrayait. Elle but son second verre.

« Tu ne me fais pas peur. Personne ne me fait peur.

– Tu n'as rien à craindre de ma part, dit Adam. Maintenant tu peux m'oublier. D'ailleurs, c'est déjà fait, m'as-tu dit. (Il se sentait protégé, merveilleusement bien, mieux que depuis bien des années.) Je suis allé à l'enterrement de Sam Hamilton. C'était un homme de bien. Il va me manquer. Te rappelles-tu, Cathy ? Il t'a aidée à mettre les jumeaux au monde ? »

L'alcool faisait des ravages dans le corps de Kate. Elle essaya de le masquer, et son visage se contracta.

« Qu'y a-t-il ? demanda Adam.

– C'est l'alcool, je t'ai dit qu'il me rendait malade.

– Je ne pouvais pas prendre le risque de te faire confiance, dit-il calmement. Je te crois capable de tout après ce coup de revolver.

– Capable de quoi ?

– J'ai entendu dire… des saletés. »

Elle eut un moment d'inattention, et les vapeurs d'alcool pénétrèrent par la fissure. Sa bataille était perdue. Sa volonté céda. Une cruauté imprudente remplaça la peur. Elle empoigna la bouteille et remplit son verre.

Adam dut se lever pour remplir le sien. Un sentiment qui lui était complètement étranger l'habitait. Il se réjouissait au spectacle qu'offrait sa femme, il aurait voulu un châtiment plus fort, mais il restait sur ses gardes. « Attention, il ne faut pas parler. »

Il dit tout haut :

« Sam Hamilton était mon meilleur ami. Il me manquera. »

Elle porta maladroitement son verre à sa bouche et le liquide coula au coin de ses lèvres.

« Je le haïssais, dit-elle. Je l'aurais tué si j'avais pu.

– -Pourquoi ? Il a été bon avec nous.

– Il regardait… il fouillait en moi.

– Il a fait de même pour moi et il m'a aidé.

– Je le hais, dit-elle. Je suis heureuse qu'il soit mort.

– Si quelqu'un t'avait aidée à comprendre ce qu'il y avait en toi, peut-être n'en serions-nous pas là », dit Adam.

Elle retroussa sa lèvre supérieure.

« Tu es une chiffe molle, dit-elle. Toi je ne te hais pas, tu n'es qu'un faible. »

Plus elle se laissait aller, plus Adam devenait maître de lui.

« Mais oui, fais ton sourire en coin ! hurla-t-elle. Tu te crois libre, hein ? Un peu d'alcool et tu te prends pour un homme ! Un signe de moi, et tu te traînerais à genoux, en suppliant. (Son besoin de domination était déchaîné. Elle avait abandonné sa prudence de renarde.) Je te connais, dit-elle. Tu as un cœur de lâche. »

Adam continua de sourire. Il but une gorgée, et cela rappela à Kate de se verser un autre verre. Le goulot de la bouteille tinta.

« Tu m'as été utile quand j'étais blessée, dit-elle, mais ta sensiblerie me dégoûtait. Lorsque je n'ai plus eu besoin de toi, tu as essayé de me garder. Arrête de sourire, tu m'énerves !

– Je me demande ce que tu hais tant chez les êtres ?

– Tu te le demandes ? Mais ce n'est pas de la haine, c'est du mépris ! Toute gosse déjà, je savais que mon père et ma mère n'étaient que des jouisseurs hypocrites qui se cachaient derrière un semblant de vertu, des imbéciles que je menais par le bout du nez. J'ai toujours fait ce que je voulais des gens. J'ai poussé un homme au suicide. Lui aussi, il faisait le vertueux, mais tout ce qu'il voulait, c'était coucher avec moi, une petite fille.

– Tu dis qu'il s'est tué. Il devait beaucoup t'aimer.

– Un obsédé, dit Kate. Je l'ai entendu supplier à notre porte. J'ai ri toute la nuit. »

Adam dit :

« Je n'aimerais pas avoir une mort sur la conscience.

– Tu n'es qu'un sentimental. Je me rappelle ce que disaient les gens : « Comme elle est jolie, et douce, et « délicate. » Personne ne me connaissait. Je les faisais sauter à travers des cerceaux et ils ne s'en rendaient pas compte. »

Adam vida son verre. Dans sa lucidité éthylique, il voyait naître et sinuer les impulsions de Cathy comme des files de fourmis en marche.

« Il importe peu que tu n'aies pas aimé Sam Hamilton. Moi je le

trouvais sage. Il m'a dit une fois que les femmes qui disent connaître les hommes n'en connaissent qu'une partie et ne conçoivent pas qu'il existe autre chose. Ce qui n'implique pas que cet autre chose n'existe pas.

– C'était un menteur et un hypocrite, cracha Kate. Ce sont eux que je hais, les menteurs, et ce sont tous des menteurs. J'aime leur frotter le nez dans leurs saletés. »

Adam leva les sourcils.

« Crois-tu donc qu'il n'y ait dans le monde que vice et folie ?

– Exactement.

– Je ne le crois pas », dit calmement Adam.

Elle l'imita :

« Tu ne le crois pas ! Tu ne le crois pas ! Veux-tu que je te le prouve ?

– C'est impossible », répondit-il.

Elle se leva d'un bond, courut à son bureau et y prit les enveloppes.

« Regarde ça, dit-elle.

– Je ne veux pas.

– Tu les verras quand même. (Elle prit une photographie.) Regarde, c'est un de vos élus ! Il va se présenter au Congrès. Regarde-moi ce ventre ! Il a des seins comme une femme. Il aime le fouet. Cette blancheur, ici, c'est une marque de fouet. Regarde l'expression de son visage. Il a une femme et quatre enfants, et il se présente au Congrès. Ah ! Tu ne veux pas croire ? Eh bien, regarde ! Cette grosse méduse blanchâtre est un conseiller communal. Ce paquet de graisse est un Suédois qui a une ferme près de Blanco. Tiens, regarde encore ! Voici un professeur de Berkeley. Il fait tout le chemin pour venir ici se faire vider un pot de chambre à la figure – un professeur de philosophie ! Tiens, je t'ai gardé la meilleure pour la fin ! C'est un ministre de la Très Sainte Trinité, un petit frère de Jésus. Dans le temps, il lui fallait incendier une maison pour avoir un spasme. Nous le lui procurons d'une autre façon. Tu vois cette allumette qui lui brûle les côtes ?

– Je ne veux pas voir cela, dit Adam.

– Tu les as vues quand même ! Ah ! Tu ne veux pas croire ! Si je le veux, tu me supplieras de te laisser entrer ici. Je te ferai hurler comme un chien à la lune. (Elle essayait de briser sa carapace, mais il était trop loin d'elle, libre.) Personne ne m'échappe ». Dit-elle à voix basse.

Ses yeux étaient froids, mais ses ongles déchiraient le tissu du fauteuil comme les grilles de chat.

Adam soupira.

« Si j'avais ces photos, et que ces hommes le sachent je ne donnerais pas cher de ma vie, dit-il. Je suppose qu'une seule de ces épreuves suffirait à ruiner une existence. Ne cours-tu aucun risque ?

– Me prends-tu pour une enfant ? demanda-t-elle.

– Plus maintenant, dit Adam. Je commence à croire que tu es un être pervers sans rien d'humain. »

Elle sourit.

« Tu as mis dans le mille, dit-elle. A-t-on envie d'être humain ? Regarde ces photos ! Je préférerais être une chienne, mais je n'en suis pas une. Et je suis plus maligne que les humains. Personne ne peut m'atteindre. Ne t'en fais pas, je ne risque rien. (Elle désigna un classeur du doigt.) J'ai une centaine de très jolies images là-dedans. Et les personnages qu'elles représentent savent que s'il m'arrivait quelque chose, cent lettres, chargées chacune d'une photo, seraient mises à la poste le jour même et qu'elles parviendraient là où elles peuvent faire le plus de mal. Je ne crains rien, va !

– Mais, suppose que tu aies un accident ?

– Cela n'a aucune importance, dit-elle. (Elle se pencha vers lui.) Je vais te dire un secret ignoré de ces hommes. Dans quelques années, je m'en irai. Et le jour de mon départ, les enveloppes seront postées, malgré tout. »

Elle se renversa dans son fauteuil et éclata de rire.

Adam frissonna. Il l'examina minutieusement. Son visage et son rire étaient enfantins et innocents.

Il se leva et se versa un demi-verre de rhum. La bouteille était presque vide.

« Tu hais chez ces hommes ce que tu ne peux pas comprendre, et non ce qu'il y a de mauvais en eux. Tu hais cette partie propre d'eux-mêmes que tu ne peux pas atteindre. Pourquoi fais tu cela ? Quel est ton but ?

– J'aurai tout l'argent qu'il me faut, j'irai à New York. Je ne serai pas vieille, je ne suis pas vieille. J'achèterai une maison dans un beau quartier et j'aurai des domestiques. Alors je chercherai quelqu'un et, s'il est encore vivant, très lentement, en faisant bien attention que la souffrance ne le tue pas d'un coup, je lui arracherai sa vie bribe par bribe. Si je m'y prends bien, il deviendra fou avant de mourir. »

Adam frappa le sol du pied.

« C'est ridicule, dit-il. Tout cela est faux. C'est fou. Rien n'est vrai, je n'en crois rien.

– Te rappelles-tu la première fois où tu m'as vue ? » Demanda-t-elle.

Son visage s'assombrit.

« Seigneur ! Oui.

– Te rappelles-tu ma mâchoire fracturée, mes lèvres écrasées et mes dents cassées ?

– Je me les rappelle, mais je veux oublier.

– Mon plus grand plaisir sera de retrouver l'homme qui m'a fait cela. Après… après je passerai à d'autres plaisirs.

– Il faut que je parte, dit Adam.

– Ne pars pas, mon chéri, dit-elle. Reste un peu, mon amour. J'ai des draps de soie, je veux que ton corps se glisse entre mes draps.

– Tu es folle ?

– Oh ! Mon amour ! Oh ! Tu ne sais pas faire l'amour, mais je peux

t'apprendre. Je vais t'apprendre. »

Elle se leva en titubant et posa la main sur le bras d'Adam. Son visage semblait frais et jeune. Adam baissa les yeux et vit la main, ridée comme celle d'un singe. Il eut un mouvement de répulsion.

Elle vit son geste, comprit, et sa bouche se durcit. « Je ne comprends pas, dit-il. Je sais que c'est vrai, mais je ne puis y croire. Je sais bien que je n'y croirai pas demain matin. Ce sera un cauchemar. Et pourtant non, ce ne peut être un cauchemar, car je sais que tu es la mère de mes fils. Tu ne m'as pas demandé de leurs nouvelles. Tu es la mère de mes fils. »

Kate posa les coudes sur ses genoux, cala son menton dans ses paumes et ses doigts touchèrent les lobes de ses oreilles. Son regard était triomphant. Elle parla d'une voix volontairement basse :

« Un imbécile découvre toujours le défaut de sa cuirasse, dit-elle. J'ai appris cela lorsque j'étais enfant. Oui, je suis la mère de tes fils. Tes fils ? Je suis leur mère, mais es-tu sûr d'être leur père ?

– Que veux-tu dire, Cathy ?

– Mon nom est Kate. Ecoute-moi, mon chéri. Rassemble tes souvenirs. Combien de fois t'ai-je laissé m'approcher d'assez près pour me faire un enfant ?

– Tu étais blessée, dit-il, terriblement blessée.

– Une fois, dit Kate, juste une fois.

– Ta grossesse te rendait malade, protesta-t-il. Je ne pouvais pas insister. »

Elle lui adressa un doux sourire. « Je n'étais pas blessée pour ton frère.

– Mon frère ?

– As-tu oublié Charles ? »

Adam rit.

« Tu es un démon, dit-il, mais tu ne me feras pas croire cela de mon frère.

– Ce que tu crois m'importe peu.

– Je ne le crois pas.

– Tu y viendras. D'abord, tu te demanderas, puis tu auras des doutes. Tu repenseras à Charles, à tout ce qu'il était. J'aurais pu aimer Charles. Il me ressemblait dans un sens.

– C'est faux !

– -Tu te rappelleras, dit-elle. Peut-être un jour le goût amer d'une certaine tasse de thé te reviendra-t-il sur la langue ? Tu avais bu mon médicament par mégarde. Tu as dormi comme jamais de ta vie, et tu t'es réveillé tard, la tête lourde.

– Tu n'étais pas en état d'imaginer une chose pareille.

– Je suis capable de tout, dit-elle. Et maintenant, mon amour, déshabille-toi. Je vais te montrer mes talents. »

Adam ferma les yeux et sa tête chavira. Il rouvrit les paupières.

« Ça n'a aucune importance, même si c'est vrai. Aucune importance. »

Et soudain il se mit à rire, car il venait de comprendre que c'était vrai. Il se leva trop rapidement et dut empoigner le dossier du fauteuil pour garder son équilibre.

Kate se leva d'un bond et le rattrapa par le coude.

« Viens, je vais t'aider à te déshabiller. »

Adam se dégagea en lui tordant les mains, puis tituba vers la porte.

Une haine féroce brûla dans les yeux de Kate. Elle hurla un cri, long, aigu, comme celui d'un animal. Adam se retourna vers elle. La porte s'ouvrit. Le costaud-maison lit trois pas, prit sa distance, pivota sur un pied, et frappa Adam sous l'oreille de tout son poids. Adam roula sur le sol.

Kate hurla :

« La tête ! Ecrase-lui la tête ! »

Ralph s'approcha de l'homme à terre et leva le pied. Les yeux grands ouverts d'Adam le fixaient. Il se tourna vers Kate, mal à l'aise.

Elle lui ordonna froidement : « Défigure-le à coups de talon !

– Mais il ne se défend pas », répondit Ralph.

Kate s'assit. Elle haletait et respirait par la bouche. Ses mains se crispèrent sur ses genoux.

« Je te hais, dit-elle. Adam, je te hais pour la première fois. Tu m'entends, Adam, je te hais. »

Adam essaya de s'asseoir, roula sur le côté et fit un nouvel essai. Une fois assis, il regarda Kate.

« Cela ne fait rien, dit-il. Absolument rien. (Il se mit à genoux et se reposa quelques instants, à quatre pattes.) Sais-tu que je t'ai aimée plus que tout au monde ? C'est vrai. D'un amour si fort que j'ai eu beaucoup de mal à le tuer.

– Tu reviendras en rampant, dit-elle, tu te traîneras sur le ventre en me suppliant.

– Alors, mademoiselle Kate, j'y vais ? » Demanda Ralph.

Elle ne répondit pas.

Adam se dirigea très lentement vers la porte, prenant appui à chaque pas. Sa main eut du mal à tourner la poignée.

Kate appela :

« Adam ! »

Il se retourna lentement et lui sourit, comme à un souvenir. Puis il sortit et referma doucement la porte derrière lui.

Kate garda les yeux fixés à l'endroit où il avait disparu. Son regard était désolé.

Chapitre XXVI

Dans le train qui le ramenait à King City, Adam Trask chercha vainement à rassembler ses idées. Autour de lui l'atmosphère était cotonneuse et les sons et les couleurs lui parvenaient de très loin.

Il doit y avoir dans le cerveau humain un crible caché qui tamise, laisse passer ou retient les pensées, et ceci bien souvent à l'insu de l'homme. Il n'est pas rare de s'endormir en proie à un malaise indéfinissable et de se réveiller le lendemain matin, frais et dispos, dans un monde clair, accueillant, débarrassé de ses impuretés par le travail de la nuit. La joie bouillonne dans le sang, la poitrine se gonfle, une ivresse électrique parcourt les nerfs, et pourtant rien depuis la veille n'a changé pour justifie cette exaltation.

L'enterrement de Samuel et la visite chez Kate auraient dû éveiller chez Adam tristesse et amertume, mais il n'en fut rien. Il avait au contraire l'impression de rayonner, dans son nuage de coton. Il se sentait jeune, libre, et plein d'une gaieté vorace. Il descendit du train à King City et au lieu d'aller directement à la remise reprendre son cheval et son boghei, il se dirigea vers le nouveau garage de Will Hamilton.

Will était assis derrière les parois de verre de son bureau. Il surveillait ses mécaniciens sans être gêné par le fracas des machines. À en juger par son estomac, Will devait être riche.

Il était en train d'examiner un prospectus pour des cigares envoyés directement et régulièrement de Cuba. Il croyait porter le deuil de son père : c'était faux. Il s'inquiétait bien un peu au sujet de Tom qui, aussitôt après les funérailles, était parti pour San Francisco. Will croyait qu'il était plus décent d'oublier dans le travail – comme il avait l'intention de le faire que dans l'alcool, comme Tom.

Il leva les yeux quand Adam entra dans son bureau, et lui désigna un large fauteuil de cuir dans lequel il faisait asseoir les clients assommés par le montant d'une facture.

Adam s'assit.

« Je ne sais pas si je vous ai présenté mes condoléances, dit-il.

– Triste moment, dit Will. Etiez-vous à l’enterrement ?

– Oui, répondit Adam. Je ne sais pas si vous connaissez les sentiments que je portais à votre père. Il m’a enseigné des choses que je n’oublierai jamais.

– Il était aimé, dit Will. Il y avait plus de deux cents personnes au cimetière… plus de deux cents.

– Un homme comme lui ne meurt pas, dit Adam. (Il venait de le découvrir.) Je ne puis croire qu’il est mort. Peut-être même est-il plus vivant qu’auparavant.

– C’est vrai », dit Will.

Mais il n’en pensait pas un mot. Pour Will, Samuel était bien mort.

« Je me rappelle ce qu’il disait, continua Adam. Je ne l’écoutais pas d’une oreille attentive, mais maintenant sa voix parle à nouveau et je revois son visage.

– C’est vrai, dit Will. Je pensais la même chose. Rentrez-vous chez vous ?

– Oui, mais je suis venu vous voir car je pense acheter une automobile. »

Un changement subtil s’opéra chez Will.

« De tous les hommes de la Vallée, je croyais que vous seriez le dernier à acheter une automobile. »

À travers ses yeux à demi fermés, il observa la réaction d’Adam.

« Vous avez raison, dit Adam en riant. Mais peut-être votre père est-il responsable du changement.

– Comment cela ?

– Je ne sais pas si je pourrais vous l’expliquer. Parlons plutôt automobiles.

– Pour être franc, j’ai beaucoup de mal à obtenir assez de voitures pour satisfaire mes commandes. J’ai toute une liste de demandes.

– Vraiment ? Eh bien, dans ce cas, mettez-y mon nom.

– Avec plaisir, Mr. Trask. (Il fit une légère pause.)

Vous êtes un si bon ami de ma famille que… s’il y avait une résiliation, je me ferais un plaisir de vous avantager.

– C’est très aimable à vous, dit Adam.

– Quels arrangements voulez-vous prendre ?

– Dans quel sens ?

– Voulez-vous payer par mensualité ?

– N’est-ce pas plus cher, de cette façon ?

– Il y a les intérêts et les frais d’entretien, mais il y a des gens qui préfèrent cette méthode.

– Je paierai comptant, dit Adam. Pour moi, le crédit n’a aucun intérêt. »

Will rit.

« Il y a peu de gens qui pensent comme vous, dit-il. Et il viendra une époque où je perdrai de l’argent en vendant comptant.

– Je n'avais pas pensé à cela, dit Adam. Entendu, vous me mettez sur la liste ? »

Will se pencha vers lui.

« Mr. Trask, je vais vous mettre en tête de liste. La première voiture qui arrive est pour vous.

– Merci.

Ce sera un plaisir. »

Adam demanda :

« Comment votre mère a-t-elle supporté l'épreuve ? »

Will s'adossa dans son fauteuil et un sourire affectueux se dessina sur ses lèvres.

« C'est une femme remarquable, dit-il, solide comme un roc. Nous avons connu des temps difficiles pendant une longue période. Mon père n'était pas un homme pratique, toujours dans les nuages ou plongé dans un livre. Je crois que c'est grâce à ma mère si les Hamilton n'ont pas fini à l'asile des pauvres.

– C'est une femme très bien, dit Adam.

– Pas seulement bien, solide, elle a les deux pieds sur terre. C'est une tour d'airain. Etes-vous allé chez Olive après l'enterrement ?

– Non.

– Il y avait plus de cent personnes. Eh bien, c'est ma mère qui a fait frire tous les poulets et qui a veillé à ce que chacun fût bien servi.

– Non ?

– Si ! Et c'était son mari !

– Une femme remarquable, dit Adam en reprenant l'expression de Will.

– Une femme pratique ! Elle avait des gens à nourrir, elle les a nourris.

– Je crois qu'elle s'en remettra, mais c'est une grande perte pour elle.

– Ella s'en remettra, dit Will. Ce petit bout de femme nous enterrera tous. »

En retournant à sa ferme, Adam s'aperçut qu'il remarquait des choses qu'il n'avait pas vues depuis des années : les fleurs sauvages dans l'herbe haute et les vaches rousses qui paissaient à flanc de colline, le long des sentiers. En arrivant sur sa terre, Adam ressentit un plaisir rapide mais si aigu qu'il en chercha la cause. Et, soudain, il se surprit à chanter tout haut, au rythme des sabots de son cheval :

« Je suis libre, je suis libre. Je n'ai plus d'ennuis. Je suis libre. Elle est partie, elle est sortie de moi. Oh ! Christ Tout-Puissant, je suis libre ! »

Il tendit le bras hors de son boghei et arracha une tige d'armoise. Il écrasa les feuilles et s'emplit les poumons de leur odeur pénétrante. Il était content de rentrer chez lui. Il voulait voir si les jumeaux avaient grandi durant ces deux jours… Il avait envie de voir les jumeaux.

« Je suis libre, elle est partie », chantait-il tout haut.

Lee sortit de la maison et tint les rênes du cheval pendant qu'Adam descendait du boghei.

« Comment vont les enfants ? demanda Adam.

– Très bien. Je leur ai fabriqué des arcs et des flèches et ils sont partis chasser le lapin près de la rivière. Mais je ne garantis pas que nous mangerons du civet ce soir.

– Tout va bien ici ? »

Lee jeta un regard étonné, fut sur le point de s'exclamer, puis se ravisa.

« Comment s'est passé l'enterrement ?

– Il y avait beaucoup de monde, dit Adam. Samuel avait beaucoup d'amis. Je n'arrive pas à me mettre dans la tête qu'il est parti.

– Dans mon pays, les enterrements se font au son des tambours. Nous jetons des confettis autour des cercueils pour faire peur aux démons, et, sur les tombes, au lieu de fleurs, nous déposons des cochons rôtis. Nous sommes un peuple pratique et affamé.

– Samuel aurait aimé être enterré de cette façon, dit Adam. Cela l'aurait intéressé. (Il remarqua que Lee l'observait. Rentrez le cheval, Lee, et faites-nous une tasse de thé, il faut que je vous parle. »

Adam alla dans sa chambre et enleva son costume noir imprégné de l'odeur douceâtre du rhum. Il se mit nu et se frotta le corps avec du savon de cuisine jusqu'à ce que l'odeur eût disparu. Il mit une chemise propre et une salopette délavée, d'un bleu plus clair aux genoux où le tissu commençait à s'user. Il se rasa lentement et se peigna.

Dans la cuisine, Lee tisonnait le feu. Adam se dirigea vers le salon. Lee avait disposé une tasse et un sucrier sur la table, à côté du grand fauteuil. Adam jeta un coup d'œil autour de lui. Les fleurs imprimées des rideaux avaient perdu toute couleur, les tapis étaient usés et, dans l'entrée, un sillon sombre traversait le linoléum. Tout cela était nouveau pour lui.

Quand Lee entra avec sa théière, Adam lui dit :

« Apportez une tasse pour vous, Lee. Et s'il vous reste un peu de votre liqueur, j'en boirais volontiers. Je me suis enivré la nuit dernière. »

Lee dit :

« Vous, ivre ? J'ai du mal à le croire.

– C'est pourtant vrai, et je veux vous en parler. J'ai vu que vous m'observiez.

– Vraiment ? » Demanda Lee.

Et il alla à la cuisine prendre sa tasse, des verres et sa bouteille de ng-ka-py.

En revenant, il ait :

« Les seules fois où j'en ai bu au cours de toutes ces années, c'était avec vous et Mr. Hamilton.

– Est-ce la même bouteille que le jour où nous avons baptisé les jumeaux ?

– -La même. »

Lee versa le thé brûlant dans les tasses. Il grimaça en voyant Adam mettre deux cuillers de sucre dans la sienne.

Adam remua son thé et observa les petits tourbillons du sucre qui fondait.

« Je suis allé la voir, dit-il.

– C'est une bonne idée, dit Lee. Je me demande comment vous avez pu attendre aussi longtemps.

– Peut-être n'étais-je plus un homme.

– Je me le suis demandé. Comment était-elle ? »

Adam répondit lentement :

« Je ne la comprends pas. Je n'arrive pas à croire qu'il y ait une telle créature sur la terre.

L'ennui avec vous, Occidentaux, c'est que vous n'avez pas de démons pour expliquer l'inexplicable. Vous êtes-vous enivré après ?

– Non, avant et pendant. Pour affermir mon courage, je pense.

– Vous avez l'air mieux.

Je vais mieux, dit Adam. C'est ce dont je veux vous parler. L'année dernière à la même époque, j'aurais couru vers Sam Hamilton.

Peut-être a-t-il laissé une parcelle de lui-même en nous, dit Lee. C'est peut-être cela l'immortalité.

– J'ai l'impression de sortir d'un rêve, dit Adam. Mes yeux viennent de s'ouvrir, mes épaules sont soulagées.

– Vous utilisez des mots qui ressemblent à ceux de Mr. Hamilton, dit Lee. Il faudra que je bâtisse une théorie et que je la présente à mes vénérables parents. »

Adam but sa liqueur noire et se passa la langue sur les lèvres.

« Je suis libre, dit-il. Et il faut bien que je le dise à quelqu'un. Je vais pouvoir vivre avec mes enfants. Je pourrai même regarder une femme. Vous rendez-vous compte de ce que je dis ?

– Oui. Et vos yeux et votre corps disent la même chose. C'est un sentiment difficile à travestir. Vous allez aimer vos garçons.

– En tout cas, je vais essayer de vivre. Voulez-vous remplir nos tasses ? »

Lee versa le thé et porta sa tasse à ses lèvres.

« Je ne comprends pas comment vous faites pour ne pas vous ébouillanter », dit Adam.

Lee souriait intérieurement. Adam, en le regardant, s'aperçut que Lee n'était plus un jeune homme. La peau de ses joues était parcheminée et brillante, comme cirée et le tour de ses veux était rouge.

Lee examina la line porcelaine, souriant à un souvenir.

« Si vous êtes libre, peut-être pouvez-vous me libérer ?

– Comment cela, Lee ?

– Pouvez-vous me laisser partir ?

– Evidemment. Mais n'êtes-vous pas heureux ici ?

– Je crois que je n'ai jamais su ce que vous appeliez le bonheur. Nous, nous recherchons la satisfaction. Peut-être est-ce négatif. »

Adam dit :

« Appelez cela comme vous voudrez, n'êtes-vous pas satisfait ici ?

– Je ne crois pas qu'un homme puisse l'être lorsqu'il lui reste certaines choses à faire.

– Quelles sont-elles ?

– Pour la première, il est trop tard. J'aurais voulu avoir une femme et des enfants. Peut-être que je désirais acquérir cette stupidité que les parents appellent sagesse, et en faire profiter de force mes enfants sans défense.

– Vous n'êtes pas trop vieux.

– Oh ! Physiquement, je crois que je suis encore capable de procréer, mais ce n'est pas cela qui m'arrête. Ma lampe de chevet est une trop vieille compagne. Savez-vous, Mr. Trask, que j'ai été marié ? J'avais imaginé une femme, tout comme vous, mais la mienne n'existait que dans mon imagination. Elle était d'une agréable compagnie dans ma petite chambre. Je parlais et elle m'écoutait, puis elle parlait à son tour et elle me racontait les petits événements de son après-midi. Elle était très jolie et avait mille coquetteries. Mais, aujourd'hui, je ne sais pas si je pourrais encore l'écouter. Or, je ne voudrais pas que ma femme soit triste ou se sente abandonnée. Ainsi donc, je renonce à ma première idée.

– Quelle est la seconde ?

– J'en ai parlé à Mr. Hamilton. Je voudrais ouvrir une librairie dans le quartier chinois de San Francisco. Je vivrais dans l'arrière-boutique et mes jours seraient occupés par de longues discussions. Je vendrais de ces petits blocs d'encre solidifiée qui ont la forme d'un dragon et qui datent de la dynastie des Sung. Ils sont rangés dans des boîtes mangées aux vers. On les fabrique avec de la suie de sapin et une colle à base de peau d'onagre. Lorsque vous peignez avec cette encre, elle peut paraître noire, mais en réalité elle suggère à l'œil toutes les couleurs du monde. Peut-être qu'un peintre entrerait dans la boutique, nous parlerions et nous discuterions du prix. »

Adam demanda :

« Êtes-vous en train d'inventer tout cela ?

– Non. Si vous allez mieux et si vous êtes libre, j'aimerais pouvoir enfin ouvrir ma petite librairie. Et j'aimerais aussi y mourir. »

Adam garda le silence, tout en remuant son thé tiède. Puis il dit :

« C'est drôle, j'étais en train de souhaiter que vous fussiez un esclave pour vous refuser la liberté. Mais vous pouvez partir si vous le voulez. Je puis aussi vous prêter de l'argent.

– J'ai de l'argent, je l'ai depuis longtemps.

– Je n'avais jamais pensé que vous partiriez, dit Adam. Je vous croyais là pour la vie. »

Il se redressa.

« Pouvez-vous attendre un petit peu ?

– Pour quoi faire ?

– Je veux que vous m'appreniez à faire connaissance de mes fils. Je veux remettre cette maison en état, peut-être la vendre ou la louer. Je voudrais savoir combien il me reste d'argent, et ce que je peux en faire.

– N'êtes-vous pas en train de me tendre un piège ? demanda Lee. Ma volonté n'est plus aussi forte qu'auparavant. Je sens que je pourrais me laisser dissuader, ou, ce qui est pire, que je pourrais me laisser retenir si je sentais que l'on a besoin de moi. Essayez de ne pas avoir besoin de moi. C'est l'appât le plus attirant pour un homme solitaire. »

Adam dit :

« Un homme solitaire ! Il a fallu que je sois descendu bien bas pour ne pas y avoir pensé avant.

Mr. Hamilton savait », dit Lee.

Il leva la tête et, entre ses paupières lourdes, deux minces traits brillaient.

« Nous, Chinois, dit-il, savons nous contrôler. Nous ne montrons aucune émotion. J'aimais Mr. Hamilton. Si vous le permettez, j'irai à Salinas demain.

– Faites ce que vous voulez, dit Adam. Dieu sait que vous avez assez fait pour moi.

– J'irai jeter des confettis, dit Lee, j'irai déposer un cochon rôti sur la tombe de Samuel, mon père. »

Adam se leva rapidement, but sa tasse d'un trait, sortit, et laissa Lee assis, seul.

Chapitre XXVII

Les pluies étaient tombées avec une telle régularité que la Salinas ne déborda pas. Au fond de son large lit de sable gris, la rivière coulait, presque paresseusement, et l'eau était limpide. Les saules étaient verts et les mûriers étiraient leurs ronces rampantes sur le sol.

Il faisait déjà très chaud pour un mois de mars et le vent du sud tordait les feuilles, qui montraient leur dessous argenté.

Au milieu d'une clairière entourée de buissons, parfaitement à l'abri, un petit lapin de garenne se chauffait tranquillement au soleil, séchant sa fourrure mouillée par la rosée de son petit déjeuner. De temps en temps, le lapin fronçait le nez et dressait les oreilles pour saisir tout ce qui aurait pu menacer la vie d'un lapin de garenne. Il sentit sous ses pattes une vibration rythmée du sol, il tendit l'oreille et fronça le nez, mais les vibrations s'arrêtèrent. Ensuite il y eut un craquement dans les branches d'un saule.

Puis, il y eut des bruits intéressants, mais non menaçants : un claquement et un sifflement, comme celui d'un oiseau en vol. Le lapin étira paresseusement une patte au soleil. Il y eut alors un nouveau claquement, un sifflement et un coup de tonnerre. Le lapin resta complètement immobile et ses yeux s'agrandirent. Une flèche de bambou avait traversé sa poitrine et le clouait au sol. Il tomba sur le côté, ses pattes pédalèrent désespérément dans le vide, puis il ne bougea plus.

Deux enfants sortirent à quatre pattes de dessous le saule, ils avaient à la main un arc de quatre pieds et portaient sur l'épaule gauche un carquois d'où émergeaient des pennes de flèches. Ils étaient vêtus de salopettes et de chemises d'un bleu passé, et leur tempe s'ornait d'une longue plume de dindon, maintenue par un ruban.

Ils s'approchèrent avec précaution, comme des Indiens sur le sentier de la guerre. Les derniers soubresauts de la mort avaient déjà agité le lapin lorsque les deux garçons se penchèrent sur leur victime.

« En plein cœur », dit Cal, comme si c'eût été tout naturel.

Aron baissa les yeux et resta silencieux.

« Je dirai que c'est toi. Continua Cal, je suis au-dessus de tout ça. Et je dirai même que c'était un coup difficile.

– C’est vrai, dit Aron.

– Ecoute, je dirai à Lee et à papa que c’est toi.

– Pourquoi ? Il n’y a pas de raison, dit Aron. Voilà ce que l’on va faire. Si on en tue un autre, on dira que l’on en a tiré chacun un. Et, si l’on n’en tue pas d’autre, on dira que l’on a tiré ensemble et que l’on ne sait pas quelle flèche l’a touché.

– Tu ne veux pas que ce soit toi ? demanda Cal.

– J’aime mieux que l’on partage.

– Après tout, c’est ma flèche, dit Cal.

– Certainement pas.

– Regarde les plumes, tu vois cette entaille ? La flèche est à moi.

– Pourquoi était-elle dans mon carquois ? Il n’y avait pas d’entaille.

– Aucune importance, puisque je dirai que c’est toi. »

Aron dit avec un air d’impuissance :

« Non, Cal, je ne veux pas. On dira que l’on a tiré ensemble.

– Comme tu veux. Mais suppose que Lee découvre que c’est ma flèche ?

– On dira qu’elle était dans mon carquois.

– Tu crois que ça prendra ? Il pensera que tu mens. »

Aron dit avec un air d’impuissance :

« S’il croit que c’est toi qui l’as tué, eh bien, on le lui laissera croire.

– Je voulais simplement te prévenir », dit Cal.

Il arracha la flèche en la faisant passer à travers le corps du lapin et les plumes blanches se teintèrent de sang. Il mit la flèche dans son carquois.

« Tu peux porter le lapin, accorda-t-il, magnanime.

– Nous devrions rentrer, dit Aron. Papa doit être de retour. »

Cal dit :

« On pourrait faire cuire ce lapin, le manger pour dîner et passer la nuit dehors.

– Il fait trop froid, Cal. Tu te rappelles, tu as frissonné ce matin.

– Je n’ai jamais eu froid.

– Sauf ce matin.

– Ce n’est pas vrai. Je me moquais de toi en faisant semblant de frissonner comme un nourrisson. Est-ce que tu me traiterais de menteur ?

– Non, dit Aron. Je ne veux pas me battre.

– Tu as peur de te battre ?

– Non, mais je ne veux pas.

– Et si je te disais que tu as peur, est-ce que tu me traiterais de menteur ?

– Non.

– Alors, c’est que tu as peur.

– Sans doute. »

Aron s’éloigna lentement, laissant le lapin sur le sol. Il avait de grands yeux bleus très écartés et une bouche charnue et douce. Tout son visage reflétait une innocence angélique. Il avait de beaux cheveux dorés que le

soleil semblait embraser.

Il était déconcerté, il l'était souvent. Il ne savait pas où son frère voulait en venir. Cal était pour lui une énigme. Il n'arrivait pas à suivre les raisonnements de Cal et était toujours surpris par ses brusques volte-face.

Cal ressemblait plus à Adam. Ses cheveux étaient châtain foncé. Il était plus fort que son frère, plus puissamment charpenté, plus épais d'épaules et il tenait de son père sa mâchoire carrée et ses yeux bruns. Il avait un regard vif avec des reflets de diamant. Ses mains étaient très menues par rapport au reste de son corps, avec des doigts fins et minces, et des ongles délicats. Cal les protégeait. Il pleurait rarement, mais une coupure au doigt lui tirait les larmes. Il n'aventurait pas ses mains et ne s'en servait jamais pour toucher un insecte ou prendre un serpent, et, s'il se battait, c'était à coups de pierres ou de bâton.

En regardant son frère s'éloigner, il eut un petit sourire satisfait.

« Aron, attends-moi », lança-t-il.

Lorsqu'il eut rejoint son frère, il lui tendit le lapin.

« Tu peux le porter, dit-il gentiment. (Et il passa son bras autour des épaules d'Aron.) Ne m'en veux pas.

– Tu as toujours envie de te battre.

– Mais non, je voulais te faire une blague.

– C'est vrai ?

– Sûr. Tiens, porte le lapin, et on va rentrer tout de suite, si tu veux. »

Aron finit par sourire. Il éprouvait toujours un grand soulagement lorsque son frère mettait fin aux hostilités. Les deux garçons quittèrent le creux de la rivière et gravirent le sentier. Le sang du lapin dégoulinait sur le pantalon d'Aron.

Cal dit :

« Ils vont être étonnés de voir que l'on a tué un lapin. Si papa est rentré, on le lui donnera, il aime le civet.

D'accord, dit Aron avec joie. Je vais te dire, on le lui donnera tous les deux et on ne dira pas qui l'a tué.

Si tu veux », dit Cal.

Ils marchèrent un long moment en silence, puis Cal dit :

« Toute cette terre est à nous bien plus loin que la rivière.

– Elle est à papa.

– Oui, mais quand il mourra elle sera à nous. »

Aron n'avait jamais pensé à cela.

« Qu'est-ce que tu veux dire *quand il mourra ?*

– Tout le monde meurt, dit Cal. Comme Mr. Hamilton, il est mort.

– Ah ! oui, dit Aron. Oui, il est mort. »

Il n'établissait pas de rapport entre Mr. Hamilton mort et son père vivant.

« On les met dans une boîte, on creuse un trou et on met la boîte dedans, dit Cal.

– Je le sais. »

Aron aurait voulu changer de sujet et penser à autre chose.

« Je connais un secret, dit Cal.

– Qu'est-ce que c'est ?

Tu le répéteras !

– Non, si tu me dis qu'il ne faut pas.

– Je ne sais pas si je dois.

– Dis-moi, supplia Aron.

– Tu ne le répéteras pas ?

– Non.

– Où crois-tu que soit notre mère ? demanda Cal.

– Elle est morte.

– Non, elle ne l'est pas.

– Je te dis que si.

– Elle est partie, dit Cal. J'ai entendu des gens parler.

– C'étaient des menteurs.

– Elle est partie, je te dis. Tu ne le répéteras pas ?

– Je ne le crois pas, dit Aron. Papa a dit qu'elle était au ciel. »

Cal dit calmement :

« Un de ces jours je vais m'en aller pour la retrouver et je la ramènerai.

– Les gens t'ont dit où elle était ?

– Non, mais je la trouverai.

– Elle est au ciel, répéta Aron. Pourquoi est-ce que papa mentirait ? »

Il regarda son frère, le suppliant silencieusement d'acquiescer. Cal ne lui répondit pas.

« Tu ne crois pas qu'elle est au paradis avec les anges ? » insista Aron.

Et comme Cal ne lui répondait pas :

« Qui as-tu entendu parler ?

– Des gens, à la poste de King City. Ils ne savaient pas que j'entendais, mais j'ai de bonnes oreilles. Lee dit que je pourrais entendre l'herbe pousser.

– Pourquoi est-ce qu'elle serait partie ? demanda Aron.

– Qu'est-ce que j'en sais ? Peut-être qu'elle ne nous aimait pas. »

Aron enregistra cette hérésie.

« Non, dit-il. Tes gens étaient des menteurs. Papa a dit qu'elle était au ciel et tu sais qu'il n'aime pas que l'on parle d'elle.

– Justement, c'est peut-être parce qu'elle est partie.

– Non, j'ai demandé à Lee et tu sais ce qu'il m'a répondu ? « Votre mère vous aimait et elle vous aime encore. » Et il m'a montré une étoile. Il m'a dit que c'était peut-être notre mère, et qu'elle nous aimerait aussi longtemps que l'étoile brillerait. Tu ne vas pas me dire que Lee est un menteur ? »

À travers ses larmes naissantes, Aron regarda son frère, froid et sûr de lui. Les yeux de Cal étaient secs.

Cal était ravi. Il avait trouvé un nouvel outil secret qu'il pourrait utiliser à la première occasion. Il observa Aron et vit ses lèvres tremblantes et ses narines frémissantes. Quelquefois, affolé par ses larmes, Aron se lançait dans la bataille et, lorsque Aron pleurait et se battait à la fois, il était dangereux. Il devenait insensible, et rien ne pouvait plus l'arrêter. Une fois, Lee l'avait maintenu de force sur ses genoux, et il avait longtemps joué des poings avant de se calmer. Cette fois-là, ses narines avaient frémi.

Cal décida de ranger son nouvel outil, il pourrait le ressortir quand il voudrait. Il savait qu'il venait de découvrir la plus belle arme de sa panoplie, il la contemplerait lorsqu'il serait plus tranquille et déterminerait le moment où l'employer.

Il faillit se décider trop tard. Aron se jeta en avant et le corps mou du lapin mort vint s'écraser sur le visage de Cal, qui lit un saut en arrière et cria :

« C'était une blague, je te le jure, Aron, une blague ! »

Aron resta sur place. La douleur et l'étonnement se mêlaient sur son visage.

« Je n'aime pas les blagues », dit-il.

Puis il renifla et s'essuya le nez avec sa manche.

Cal se rapprocha de lui et l'embrassa sur la joue.

« Je ne le ferai plus », dit-il.

Les enfants repartirent, silencieux. La lumière du jour commençait à baisser. Cal regarda par-dessus son épaule un nuage noir qui frôlait le sommet des montagnes, poussé par le vent.

« Il va y avoir un orage, un drôle d'orage !

– Tu as vraiment entendu ces gens ? demanda Aron.

– Peut-être que je l'ai rêvé, dit rapidement Cal. Oh ! Regarde le nuage. »

Aron se retourna pour voir le monstre noir. Il semblait bouillonner au-dessus d'eux et traînait une longue queue de pluie. Soudain, il gronda et lança le feu. Porté par le vent, le coup de tonnerre alla frapper les collines mouillées, de l'autre côté de la Vallée, et revint ébranler les terres plates. Les deux enfants s'enfuirent, poursuivis par le nuage tonnant et la foudre qui déchirait l'air. Le monstre les rattrapa et les premières gouttes de pluie s'écrasèrent sur le sol. Tout en courant, les garçons respiraient l'odeur d'ozone de la foudre.

Comme ils s'élançaient au milieu des ornières de la route vers leur maison, la trombe s'abattit sur eux. La pluie tombait en plaques et en colonnes. Ils furent instantanément trempés, leurs cheveux se collèrent sur leur front, masquant leurs yeux et les plumes de dindon s'inclinèrent sous le poids de l'eau.

Puisqu'ils étaient aussi mouillés que possible, les garçons n'avaient plus de raison de courir vers un abri. Ils se regardèrent et éclatèrent de rire. Aron prit le lapin, le lança en l'air, le rattrapa, puis le jeta à Cal qui se mit

l'animal autour du cou, la tête et les pattes de derrière réunies sous le menton. Ils se courbèrent en deux et rirent sans fin. La pluie tambourinait sur les chênes et le vent courbait leurs têtes altières.

Les jumeaux arrivèrent en vue des bâtiments de la ferme au moment où Lee, couvert d'un poncho de toile cirée jaune, tirait vers la remise un cheval et un boghei à roues pneumatiques.

« Il y a quelqu'un, dit Cal. Tu as vu cette voiture ? » Ils se remirent à courir, car ils aimaient les visites. Cependant, arrivés au bas du perron, ils ralentirent et firent le tour de la maison, car ils avaient une légère peur des inconnus. Ils entrèrent dans la cuisine et s'arrêtèrent, ruisselants d'eau. Des voix leur parvenaient du salon, celle de leur père et une autre voix d'homme. Puis le son d'une troisième voix leur fit passer un frisson rapide le long du dos. C'était une voix de femme. Ils n'avaient pas du tout l'habitude des femmes. Ils se glissèrent sur la pointe des pieds jusqu'à leur chambre et s'interrogèrent du regard.

« Qui c'est, tu crois ? » demanda Cal. Aron semblait frappé par la foudre. Il aurait voulu crier :

« C'est peut-être maman, peut-être qu'elle est revenue. » Puis il se rappela qu'elle était au ciel et que c'est un endroit dont on ne revient pas. Il répondit « Je ne sais pas. Je vais me changer. » Ils mirent des vêtements secs qui étaient les répliques exactes de ceux qu'ils venaient de retirer. Ils se débarrassèrent de leurs plumes de dindon et se peignèrent les cheveux avec les doigts. Ils entendaient les voix, basses la plupart du temps, mais couvertes parfois par celle plus aiguë de la femme. Soudain, ils semblèrent pétrifiés, car ils avaient reconnu une voix d'enfant, une voix de fille. Et c'était tellement émouvant qu'ils n'échangèrent pas un mot.

Ils longèrent silencieusement le mur de l'entrée et se dirigèrent à pas de loup vers la porte du salon. Cal tourna la poignée très, très lentement et la souleva pour qu'aucun craquement ne les trahisse.

Il y eut un léger bruit. C'était Lee qui rentrait par la porte du fond. Il enleva son poncho et surprit les deux garçons.

« Petits galçons espionne ! » dit-il en pidgin.

Cal lâcha le bouton de la porte, le pêne cliqueta. Lee dit rapidement :

« Votre père est rentré. Allez lui dire bonjour. »

Aron murmura :

« Et les autres ?

– Des gens qui passaient. Ils sont entrés pour se protéger de l'orage. »

Lee tourna la poignée et ouvrit la porte.

« Galçons le venus ! » dit-il.

Et il les laissa là, exposés aux regards.

Adam cria :

« Entrez, mes enfants. Entrez. »

Les jumeaux entrèrent, la tête basse, le regard affolé, le pas glissant. Il y avait là un monsieur en costume de ville et une dame habillée d'une façon

extraordinaire. Son chapeau et son manteau étaient posés sur une chaise à côté d'elle. Elle était couverte de soie et de dentelles noires, de la tête aux pieds. Même son cou était prisonnier d'un ruban noir. C'était assez d'émotion pour la journée. Mais ce n'était pas tout. À côté de la femme était assise une petite fille, peut-être légèrement plus jeune que les jumeaux. Elle portait un bonnet bleu à large bord, orné de dentelle. Sa robe était toute fleurie et un petit tablier avec des poches lui serrait la taille. Sa jupe était relevée, montrant un jupon de laine rouge, orné de motifs réguliers. Les garçons ne pouvaient pas voir son visage, caché par le bonnet, mais ses mains étaient croisées sur ses genoux et un petit anneau d'or brillait à son troisième doigt.

Aucun des jumeaux n'avait encore repris sa respiration et des cercles rouges commençaient à danser devant leurs yeux.

« Ce sont mes (ils, des jumeaux. Voici Aron et voici Caleb. Dites bonjour à nos invités. »

Les garçons s'avancèrent, tête basse, mains hautes, dans un geste d'abandon et de désespoir. Le monsieur, puis la dame en dentelle leur secouèrent la main et Aron, qui était le premier, n'alla pas jusqu'au bonnet bleu.

« Tu ne dis pas bonjour à ma fille ? » demanda la dame.

Aron frissonna, puis tendit sa main à l'aveuglette en direction de la petite fille au visage caché. Il ne se passa rien. Ses doigts ne furent ni agrippés, ni tordus, ni écrasés, ni secoués. Sa main resta tout simplement tendue dans le vide. Aron jeta un regard à travers ses cils pour voir ce qu'il se passait.

Elle avait la tête baissée, elle aussi, mais était avantagée par son bonnet. Elle aussi avait tendu sa main droite, ornée de la bague, mais elle restait rigide.

Aron lança un regard à la dame. Elle souriait, la bouche ouverte. La pièce semblait écrasée sous le poids du silence. Aron entendit Cal ricaner derrière lui.

Il lança la main en avant, agrippa celle qui était tendue vers lui et la secoua trois fois. C'était aussi doux qu'une poignée de pétales. Il ressentit un plaisir brûlant. Il lâcha la main et cacha la sienne dans sa poche. Comme il effectuait une rapide retraite, il vit Cal s'avancer, serrer cérémonieusement les mains et demander : « Comment allez-vous ? » Aron, qui avait oublié de le dire, prononça sa phrase après son frère, et elle sonna étrangement. Adam et ses invités rirent.

Adam dit :

« Mr. et Mrs. Bacon ont été surpris par forage.

– Nous avons eu de la chance de nous perdre ici, dit Mr. Bacon. Je cherchais la ferme des Long.

– C'est plus loin. Vous auriez dû prendre la première à gauche, en quittant la route de la Vallée. »

Adam s'adressa aux enfants :

« Mr. Bacon est conseiller communal.

– Je ne sais pas pourquoi, mais je prends mon travail très au sérieux », dit Mr. Bacon.

Et il s'adressa aux deux garçons avec le ton que prennent les adultes pour parler aux enfants.

« Le nom de ma fille est Abra. N'est-ce pas drôle ? » Puis il se tourna vers Adam et récita les deux premiers vers de la chanson :

Abra était prête avant que j'appelle son nom, et si j'en appelai un autre, c'est Abra qui vint.

« Je ne dis pas que je n'aurais pas préféré un garçon, mais Abra est si douce. Lève la tête, chérie. »

Abra ne bougea pas. Ses mains étaient croisées sur ses genoux. Son père répéta :

« Eh ! Oui, c'est Abra qui est venue. » Aron vit son frère jeter un regard audacieux sur le bonnet. Il dit d'une voix rauque :

« Je ne trouve pas qu'Abra soit un nom drôle.

– Mon mari ne voulait pas dire drôle dans ce sens-là, expliqua Mrs. Bacon, il voulait dire curieux. »

Puis, elle se tourna vers Adam :

« Mon mari trouve dans les livres les choses les plus étranges. N'est-il pas temps de prendre congé, mon cher ? » Adam protesta.

« Vous n'allez pas partir tout de suite. Lee va servir le thé, cela vous réchauffera.

– Quelle bonne idée », dit Mrs. Bacon. Et elle ajouta :

« Il ne pleut plus, mes enfants. Allez jouer dehors. » Sa voix dégageait une telle autorité qu'ils sortirent tous les trois, Aron le premier, puis Cal, et enfin Abra.

Mr. Bacon croisa ses jambes.

« Vous devez être bien ici. Avez-vous beaucoup de terre ?

– Pas mal, répondit Adam, jusqu'au-delà de la rivière. Cela fait un beau morceau.

– Tout ce qui est de l'autre côté de la route est donc à vous aussi ?

– Oui, et j'ai presque honte de l'avouer, je l'ai laissé en friche. Peut-être est-ce parce que j'ai trop travaillé la terre quand j'étais enfant. »

Mr. et Mrs. Bacon regardèrent Adam, et il comprit qu'il devait expliquer pourquoi il avait négligé sa terre.

« Je dois être paresseux, dit-il, et mon père ne m'a pas rendu service en me laissant assez d'argent pour vivre sans rien faire. »

Il baissa les yeux, mais comprit que les Bacon étaient soulagés. Puisqu'il était riche, ce n'était pas de la paresse. Seuls les pauvres sont paresseux. Tout comme les pauvres sont ignorants. Un homme riche qui ne fait rien est perverti ou indépendant.

« Qui s'occupe de vos enfants ? » demanda Mrs. Bacon.

Adam rit.

« On s'occupe très peu d'eux et c'est Lee qui s'en charge.

– Lee ? »

Adam commençait à se sentir légèrement irrité.

« Je n'ai que lui. Dit-il sèchement.

– Comment, ce Chinois ? »

Mrs. Bacon était choquée. Adam lui sourit. Au début elle l'avait effrayé, mais maintenant il se sentait plus à l'aise.

« Lee a élevé les enfants et il a pris soin de moi.

– Jamais une femme ne s'est penchée sur eux ?

– Jamais.

– Pauvres agneaux, dit-elle.

– Ils sont un peu sauvages, mais en très bonne santé, dit Adam. Je suppose que nous sommes tous devenus plus ou moins sauvages, comme la terre. Mais Lee va me quitter et je ne sais pas ce que je vais devenir. »

Mr. Bacon avait un chat dans la gorge. Il le chassa avant de parler.

« Avez-vous pensé à l'éducation de vos fils ?

– À vrai dire… non. »

Mrs. Bacon dit :

« Mon mari croit aux vertus de l'éducation.

– C'est la clef de l'avenir, dit Mr. Bacon.

– Quelle sorte d'éducation ? » Demanda Adam.

Mr. Bacon continua :

« Tout est promis à l'homme cultivé. Oui, je crois au phare de la science. »

Il se pencha en avant et sa voix se lit plus confidentielle.

« Puisque vous n'exploitez pas votre ferme, pourquoi ne pas la louer, et venir vous établir à la ville, où sont nos collèges ? »

Pendant une seconde, Adam eut envie de lui répondre : « Ça ne vous ferait rien de vous mêler de ce qui vous regarde. »

Mais il se contenta de demander : « Vous croyez que ce serait une bonne idée ?

– Je pourrais vous procurer un bon locataire, dit Mr. Bacon. Il serait très normal que cette terre vous rapporte, si vous ne vivez pas dessus. »

Lee fit beaucoup de bruit en apportant son thé. Il en avait entendu assez à travers la porte pour savoir qu'Adam trouvait ces gens-là ennuyeux. Lee était sûr qu'ils n'aimaient pas le thé et que si, par hasard, ils l'aimaient, ils seraient un peu surpris par le breuvage qu'il avait préparé. Lorsqu'ils l'eurent bu et qu'ils eurent fait des compliments, Lee comprit que les Bacon étaient des hypocrites. Il essaya de capter le regard d'Adam, mais Adam examinait le tapis.

Mrs. Bacon était en train de dire :

« Mon mari a fait partie du conseil de son collège pendant de nombreuses années », lorsqu'Adam cessa d'entendre la voix.

Il voyait devant lui une sorte de globe terrestre blanc qui se balançait au bout d'une branche d'un de ses chênes, et puis, sans raison, le globe fut remplacé par son père, clopinant sur son pilon et frappant sa jambe de bois de sa canne pour rappeler à l'ordre. Adam voyait l'homme sévère et martial, commandant l'exercice à ses fils qui portaient de lourds paquetages pour développer leurs épaules. La voix de Mrs. Bacon servait de contrepoint. Adam sentit sur ses épaules le sac chargé de pierres. Il vit le visage de Charles et son sourire cruel, Charles, méchant, violent, brutal. Soudain, Adam eut envie de voir Charles. Il allait faire le voyage et emmener ses fils. Il se frappa joyeusement la cuisse.

« Je vous demande pardon ? fit Mr. Bacon.

– Excusez-moi, dit Adam, je viens de me rappeler quelque chose que j'ai oublié de faire. »

Les deux Bacon attendirent patiemment et poliment l'explication. Adam pensa :

« Et pourquoi pas ? Je n'ai pas envie de devenir conseiller communal ? Je ne fais partie d'aucun conseil. Pourquoi pas ? »

Il dit à ses invités :

« Je viens de me rappeler que je n'ai pas écrit à mon frère depuis dix ans. »

Ils sursautèrent et échangèrent un regard. Lee venait de remplir les tasses. Adam vit ses joues se gonfler et l'entendit pouffer de rire dans le couloir.

Les Bacon ne firent aucun commentaire. Ils en parleraient lorsqu'ils seraient seuls.

Lee avait tout de suite compris. Il se dépêcha d'atteler le cheval et d'avancer le boghei à roues pneumatiques devant la porte.

Lorsqu'Abra, Cal et Aron étaient sortis, ils étaient restés côte à côte sur le perron, regardant la pluie qui frappait les grands chênes. L'orage avait passé et on n'entendait plus qu'un roulement affaibli, mais la pluie ne semblait pas prête de s'arrêter. Aron demanda :

« Pourquoi la dame nous a dit qu'il ne pleuvait plus ? » Abra lui répondit avec une grande sagesse : « Elle n'a pas regardé. Quand elle parle, elle ne regarde pas. »

Cal demanda :

« Quel âge as-tu ?

– Dix ans, bientôt onze, dit Abra.

– Peuh ! dit Cal. Nous, on va sur les douze. »

Abra tira son bonnet en arrière. Il encadrait son visage comme une auréole. Elle était jolie, avec des cheveux foncés, tressés en deux nattes. Son petit front était rond et bombé et ses sourcils formaient une ligne droite. Un jour, son nez serait joli mais, pour le moment, il était en pied de marmite. Mais elle avait déjà dans le visage des traits qu'elle garderait toujours : le menton ferme et une bouche jolie comme une fleur, très large

et rose. Ses yeux noisette avaient un regard aigu, intelligent et audacieux. Elle fixa les deux garçons, l'un après l'autre, dans les yeux. Ce n'était plus du tout la petite fille paralysée par la timidité qu'ils avaient vue dans le salon.

« On ne croirait pas que vous êtes des jumeaux, dit-elle. Vous ne vous ressemblez pas.

– Nous le sommes pourtant, dit Cal.

– Nous le sommes, dit Aron.

– Il y a des jumeaux qui ne se ressemblent pas, insista Cal.

– Il y en a même beaucoup, surenchérit Aron. Lee nous a expliqué : si la mère a un œuf, les jumeaux se ressemblent ; si elle a deux œufs, ils ne se ressemblent pas.

– Nous sommes deux œufs », dit Cal.

Abra sourit en entendant ces campagnards énoncer leurs hérésies.

« Des œufs, dit-elle. Tiens, tiens, des œufs ! »

Elle ne parla ni fort ni méchamment, mais la théorie de Lee vacilla et bascula. Abra lui porta un coup fatal.

« Lequel de vous est à la coque ? demanda-t-elle. Et lequel est au plat ? »

Les garçons échangèrent un regard gêné. C'était la première fois qu'ils affrontaient l'inexorable logique féminine qui est imperturbable, même – et peut-être surtout – lorsqu'elle est fausse. Ceci était nouveau pour eux, intéressant, mais effrayant.

Cal dit :

« Lee est un Chinois.

– Ah ! C'est donc cela ! dit aimablement Abra. Il fallait le dire plus tôt. Peut-être êtes-vous des œufs chinois ? »

Elle laissa le poison pénétrer et faire son effet. Elle vit qu'ils luttaient, puis qu'ils se rendaient. Abra avait pris la situation en main, elle n'avait qu'à commander.

Aron suggéra :

« Allons jouer dans la vieille maison. Il pleut dedans, mais c'est joli. »

Ils coururent sous les chênes ruisselants vers la vieille demeure des Sanchez, et franchirent la porte ouverte qui grinçait sur des gonds rouillés.

La maison vivait sa deuxième période de décadence. La grande salle était à demi plâtrée, la ligne blanche s'arrêtait là où les ouvriers avaient abandonné, dix ans auparavant. Les fenêtres avec leurs encadrements neufs étaient toujours sans vitres. Le nouveau plancher était taché par les infiltrations d'eau. Des papiers jonchaient le sol, et, dans un coin de la pièce, un paquet de clous achevait de rouiller.

Comme les enfants entraient, une chauve-souris s'envola. La forme grise rebondit d'un mur à l'autre avant de disparaître par la porte.

Les garçons firent visiter la maison à Abra. Ils ouvrirent les placards pour lui montrer les cuvettes, les seaux de toilette et les chandeliers encore

enveloppés attendant d'être installés. Une odeur de moisi et de papier mouillé emplissait l'air. Les trois enfants marchaient sur la pointe des pieds et ne disaient mot, de peur d'éveiller l'écho.

De retour dans la salle, les jumeaux interrogèrent leur invitée.

« Ça te plaît ? demanda tout bas Aron.

– Euh !… oui, admit-elle en hésitant.

– Quelquefois on joue ici. Tu peux venir quand tu voudras, proposa Cal avec audace.

– J'habite Salinas », dit Abra.

Les jumeaux comprirent qu'ils avaient affaire à un être supérieur auquel des plaisirs plus délicats étaient offerts.

Abra vit qu'elle avait souillé leur plus beau trésor. Elle connaissait la faiblesse des garçons, mais elle les aimait et puis elle était une personne bien élevée.

« S'il nous arrive de passer par ici, je viendrai jouer avec vous… un peu », dit-elle aimablement.

Et les deux garçons lui furent très reconnaissants.

« Je vais te donner mon lapin, dit soudain Cal. Je voulais l'offrir à mon père, mais je préfère t'en faire cadeau.

– Quel lapin ?

– Celui qu'on a tué aujourd'hui. Une flèche en plein cœur ! Il a à peine gigoté. »

Aron fut outré.

« C'était mon… »

Cal l'interrompit :

« Nous te le donnerons pour que tu l'emmènes chez toi. Il est très gros. »

Abra répondit :

« Que voulez-vous que je fasse d'un vieux lapin tout sale et tout plein de sang ? »

Aron proposa :

« Je le laverai, je le mettrai dans une boîte, je l'attacherai avec une ficelle et, si tu ne veux pas le manger, tu pourras l'enterrer… à Salinas.

– Je vais à de vrais enterrements, dit Abra. J'en ai vu un hier, il y avait des fleurs haut comme le plafond.

– Alors tu ne veux pas de notre lapin ? » Demanda Aron.

Abra examina ses cheveux blonds bouclés par la pluie, ses yeux où perlaient des larmes, et elle sentit brûler dans sa poitrine cette mélancolie attentive qui annonce l'amour.

Elle eut envie de toucher Aron, et elle le toucha. Elle posa la main sur son bras. Il frissonna.

« Dans une boîte, je l'accepterai », dit-elle.

Abra, triomphante, examina ses conquêtes. Rien de masculin ne la menaçait plus. Elle sentait son cœur fondre à la vue des jumeaux dans

leurs salopettes usées et rapiécées. Elle se rappela ses contes de fées.

« Pauvres enfants, est-ce que votre père vous bat'? »

Ils secouèrent la tête. Ils étaient intéressés et abasourdis.

« Êtes-vous très pauvres ?

– Comment ça ? demanda Cal.

– Est-ce que vous vous asseyez dans les cendres et est-ce que vous devez aller chercher de l'eau et des ramilles ?

– Qu'est-ce que c'est que des ramilles ? » Demanda Aron.

Elle éluda la réponse.

« Pauvres chéris », commença-t-elle.

Elle avait à la main la baguette magique surmontée d'une étoile scintillante.

« Est-ce que votre marâtre vous liait et veut vous tuer ?

– On n'a pas de marâtre, dit Cal.

– On n'a rien du tout, dit Aron. Notre mère est morte. »

L'histoire qu'Abra était en train de bâtir n'avait plus aucun sens, mais elle en inventa immédiatement une autre. Elle n'avait plus de baguette magique, mais portait un grand chapeau avec une plume d'autruche et un grand panier d'où sortaient les pattes d'un dindon.

« Pauvres petits orphelins sans mère, dit-elle avec douceur, je serai votre mère. Je vous prendrai dans mes bras, je vous bercerai et je vous raconterai des histoires.

– On est trop grands, dit Cal, on t'écraserait. »

Abra ignora cette brutalité intempestive. Aron était pris par son histoire, ses yeux souriaient et il semblait vraiment bercé. Un nouvel élan d'amour la poussa vers lui. Elle demanda, très dame patronnesse :

« Est-ce que votre mère a eu un bel enterrement ?

– On ne se rappelle pas, dit Aron, on était trop petits.

– Où est-elle enterrée ? Il faut mettre des fleurs sur sa tombe. Nous le faisons toujours pour grand-mère et l'oncle Albert.

– On ne sait pas », dit Aron.

Une lueur de triomphe habitait le regard de Cal. Il dit naïvement :

« Je vais demander à papa où elle est pour que l'on puisse lui apporter des fleurs.

– J'irai avec toi, dit Abra. Je sais faire les couronnes, je te montrerai. »

Elle remarqua qu'Aron était silencieux.

« Tu ne veux pas apprendre à faire les couronnes ?

– Si », dit-il.

Elle eut à nouveau envie de le toucher. Elle lui caressa l'épaule, puis lui tapota la joue.

« Ta maman sera contente, dit-elle. Même du paradis, ils nous voient. C'est papa qui me l'a dit. Il connaît un poème là-dessus. »

Aron dit :

« Je vais envelopper le lapin, je le mettrai dans la boîte où était mon

pantalon. »

Il sortit de la vieille maison en courant. Cal le suivit du regard en souriant.

« Pourquoi ris-tu ? demanda Abra.

– Pour rien. »

Et il la regarda droit dans les yeux.

Elle essaya de les lui faire baisser. Elle était experte en la matière, mais Cal ne cilla pas. Au début, il avait ressenti une certaine timidité, mais il s'en était débarrassé, et il riait de plaisir à l'idée de mater Abra. Elle préférait son frère, comme tout le monde, Aron le blondinet, Aron le doux, Aron la poupée. Lorsque Cal éprouvait une émotion, il la cachait au plus profond de lui-même, puis il examinait l'ennemi, prêt à l'attaque ou à la retraite. Il décida de châtier Abra qui préférait son frère. Cette réaction lui était familière. Il ne manquait jamais de se venger depuis le jour où il avait appris que c'était possible. Le châtiment devenait une fonction créatrice.

La meilleure façon de décrire les deux garçons tient peut-être dans cette image : si Aron découvrait une fourmilière dans une clairière, il s'allongeait sur le ventre et observait la vie des fourmis, le transport des denrées alimentaires et des œufs blanchâtres, les conversations entre membres de la communauté, par le truchement des antennes. Il pouvait rester des heures à observer le monde des tout petits.

Mais si Cal découvrait la même fourmilière, il la frappait à coups de talon et il observait la fuite des fourmis affolées par le cataclysme. Aron était heureux de faire partie du monde, mais Cal voulait le transformer.

Cela n'intéressait pas Cal de savoir pourquoi on admirait son frère, mais il ne voulait pas en souffrir. Au moment où l'admirateur se découvrait, Cal frappait et la victime se demandait comment ou pourquoi, Cal en tirait une sensation de puissance qui engendrait la joie. C'était l'émotion la plus pure et la plus forte qu'il connût. Loin de haïr Aron. Il l'aimait, car Aron était la cause de ses triomphes. Il avait oublié – le sût-il jamais – qu'il se vengeait parce qu'il aurait voulu être aimé comme Aron. Il était allé si loin dans cette voie qu'il préférait son sort à celui de son frère.

Abra avait déclenché le mécanisme en touchant Aron et en s'adressant doucement à lui. La réaction de Cal fut automatique. Il chercha le point faible d'Abra et il était si malin, qu'il le découvrit dans sa façon de s'exprimer. Certains enfants veulent rester bébé, d'autres veulent être des adultes. Rares sont ceux qui sont satisfaits de leur âge. Abra voulait être une grande personne. Elle empruntait ses mots, ses attitudes et ses réactions à cet âge supérieur. Si elle avait laissé loin derrière elle sa petite enfance, elle n'était pas encore de taille à jouer les adultes. Cal le comprit. Il forgea son instrument pour détruire cette nouvelle fourmilière.

Il savait le temps qu'il faudrait à son frère pour trouver la boite, laver le sang du lapin, trouver la corde et ficeler le paquet avec des doubles nœuds. Cal sentit que la victoire changeait de camp. L'assurance d'Abra

s’émiettait, il était temps d’en profiter.

Abra baissa les yeux et finit par demander :

« Pourquoi regardes-tu les gens en face ? »

Cal la détailla de la pointe des souliers au sommet de la tête, comme si c’eût été un meuble. Il savait que cela agaçait même les adultes.

Abra ne le supporta pas.

« Tu veux ma photo ? demanda-t-elle,

– Tu vas à l’école ? demanda Cal.

– Evidemment.

– Quelle classe ?

– Cinquième.

– Quel âge as-tu ?

– Bientôt onze ans. »

Cal éclata de rire.

« Qu’y a-t-il de mal à cela ? » demanda-t-elle.

Il ne répondit pas.

« Allez, dis-le. »

Toujours pas de réponse.

« Tu te crois malin ? »

Et comme il continuait de rire, elle se sentit gênée.

« Je me demande pourquoi ton frère met si longtemps. Regarde, il ne pleut plus. »

Cal dit :

« Il doit être en train de chercher.

– Quoi ? Le lapin ?

– Oh ! Non. Le lapin est mort. Mais il a du mal à remettre la main sur l’autre, ça s’échappe.

– Qu’est-ce qui s’échappe ?

– Il ne serait pas content si je te le disais. Il veut te faire une surprise. Il l’a attrapé vendredi dernier et ça l’a mordu.

– Qu’est-ce que tu racontes ?

– Tu verras quand tu ouvriras la boîte, dit Cal. Je te parie qu’il te dira de ne pas l’ouvrir tout de suite. »

Cette dernière partie de la phrase n’était pas une invention, Cal connaissait son frère.

Abra comprit qu’elle était en train de perdre non seulement la bataille, mais toute la guerre. Elle se mit à haïr ce petit garçon. Elle passa en revue tous les engins qu’elle possédait, mais elle les abandonna l’un après l’autre, sentant qu’ils seraient inefficaces. Elle se retrancha derrière le silence, puis se dirigea vers la porte et jeta un regard en direction de la maison où étaient ses parents.

« Je crois que je vais partir, dit-elle.

– Attends », dit Cal.

Elle se retourna comme il la rejoignait.

« Que veux-tu ? demanda-t-elle froidement.

– Ne m'en veux pas, dit-il. Tu ne sais pas ce qu'il se passe dans cette maison. Si tu voyais le dos de mon frère ! »

Elle fut surprise par ce changement d'attitude. Il voulait la forcer dans ses retranchements et il avait parfaitement compris qu'elle se complaisait dans les situations romanesques. Il avait parlé à voix basse et secrète. Elle baissa la sienne.

« Qu'est-ce que tu veux dire ? Qu'est-ce qu'il a dans le dos.

– Des cicatrices, dit Cal. C'est le Chinois. » Elle frémit, et l'intérêt la gagna.

« Qu'est-ce qu'il fait ? Il le bat ?

– Pire, dit Cal.

– Pourquoi ne le dis-tu pas à ton père ?

– On n'ose pas. Tu sais ce qu'il se passerait si on lui disait ?

– Non, quoi ? »

Il secouait la tête.

« Non. (Puis il sembla réfléchir profondément.) Non, je n'ose pas te le dire. »

À ce moment, Lee sortit de la remise, conduisant le cheval attelé au boghei à roues pneumatiques. Mr. et Mrs. Bacon franchirent la porte de la maison et levèrent la tête vers le ciel avec un ensemble parfait. Cal dit :

« Je ne peux pas te le dire, le Chinois l'apprendrait. »

Mrs. Bacon appela :

« Abra, dépêche-toi, nous partons. »

Lee maintint le cheval rétif pendant que Mrs. Bacon était poussée dans la voiture.

Aron arriva en courant, portant une boite en carton, ficelée et ornée d'une quantité de nœuds à double boucle. Il la tendit à Abra.

« Tiens, dit-il. Ne l'ouvre pas avant d'être chez toi. »

Cal lut la répulsion sur le visage d'Abra. Ses mains se refusèrent à prendre la boite.

« Prends-la, ma chérie, dit son père. Dépêchons-nous, nous sommes en retard. »

Et il lui mit d'autorité la boite entre les mains. Cal se glissa près d'elle.

« Ecoute. (Il lui parla dans le creux de l'oreille.) Tu as fait pipi dans ta culotte. »

Elle rougit et enfonça son bonnet sur la tête. Mrs Bacon la prit sous les aisselles et la fit asseoir dans la voiture.

Lee, Adam et les jumeaux regardèrent le cheval prendre un joli trot.

Avant le premier tournant, la main d'Abra se leva et jeta la boîte. Cal examina le visage de son frère et y vit toute la tristesse du monde. Lorsqu'Adam fut rentré et que Lee fut parti nourrir les poulets, Cal mit son bras autour des épaules de son frère et le serra affectueusement.

« Je voulais l'épouser, dit Aron. Je lui avais mis une lettre de demande

dans la boîte.

– Ne sois pas triste, dit Cal, je te prêterai mon fusil. »

La tête d'Aron pivota.

« Tu n'as pas de fusil.

– Ah ! non ? dit Cal. Tu en es bien sûr ? »

Chapitre XXVIII

Au cours du dîner les garçons découvrirent que leur père avait changé. Jusque-là, il n'avait été qu'une présence, des oreilles qui entendaient sans écouter, et des yeux qui regardaient sans remarquer. C'était un nuage de père. Ses fils n'avaient jamais appris à lui dire leurs découvertes, ou leurs besoins. Lee avait été leur trait d'union avec le monde adulte. Il avait élevé, nourri, habillé, et discipliné les jumeaux, et leur avait enseigné le respect de leur père. Adam était un mystère pour ses fils, et sa loi était transmise par Lee qui, de toute évidence, l'élaborait lui-même, tout en disant qu'elle émanait d'Adam.

Cal et Aron furent d'abord étonnés, puis un peu gênés qu'Adam les écoutât, posât des questions, les regardât, et les vît. Le changement les intimida.

Adam dit :

« Il paraît que vous êtes allés chasser, aujourd'hui. »

Les garçons se retranchèrent derrière une certaine prudence, comme tout être humain qui affronte une nouvelle situation. Après une pause, Aron admit :

« Oui, papa.

– Avez-vous tué quelque chose ? »

Il y eut un temps encore plus long, puis :

« Oui, papa.

– Qu'est-ce que c'était ?

– Un lapin.

– Avec des arcs et des flèches ? Qui l'a touché ? »

Aron dit : « Nous ne savons pas, nous avons tiré ensemble.

– Vous ne reconnaissez pas vos flèches personnelles ? S'étonna Adam. De mon temps, on les marquait. »

Cette fois. Aron refusa de répondre pour ne pas s'attirer d'ennuis. Ce fut Cal qui, après avoir attendu, dit :

« C'était ma flèche, mais je crois qu'elle était dans le carquois d'Aron.

– Qu'est-ce qui te fait croire cela ?

– Je ne sais pas, mais je crois bien que c'est Aron qui a tué le lapin. »

Adam tourna les yeux.

« Et toi, qu'en penses-tu ?

– C'est peut-être moi, mais je n'en suis pas sûr.

– En tout cas, vous vous tirez rudement bien de la situation. »

L'inquiétude quitta les deux garçons. Ce n'était pas un piège.

« Où est le lapin ? demanda Adam.

– Aron en a fait cadeau à Abra.

– Elle l'a jeté, dit Aron.

– Pourquoi ?

– Je ne sais pas. Je voulais aussi l'épouser.

– Vraiment ?

– Oui, papa.

– Et toi. Cal ?

– Je la lui laisse », dit Cal.

Adam éclata de rire, et c'était la première fois que ses fils l'entendaient rire.

« C'est une gentille petite fille ? demanda-t-il.

– Oh ! oui, dit Aron. Elle est gentille. Elle est bonne.

– Eh bien, tant mieux, si elle doit devenir ma belle-fille. »

Lee desservit la table, rangea la vaisselle et revint.

« C'est l'heure de dormir », dit-il.

Ils eurent un regard de protestation. Adam dit :

« Asseyez-vous, Lee. Laissez-leur quelques instants de répit.

– J'ai fait les comptes, nous les examinerons plus tard, dit Lee.

– Quels comptes, Lee ?

– Ceux de la ferme et de la maison. Vous voulez savoir où vous en étiez.

– Les comptes depuis dix ans ?

– Vous n'avez pas voulu vous en occuper avant.

– Vous avez raison. Asseyez-vous. Aron voudrait épouser la petite fille qui est venue cet après-midi.

– Sont-ils fiancés ? demanda Lee.

– Elle n'a pas encore dit oui, répondit Adam. Et cela peut demander quelque temps. »

Cal, d'abord désemparé par ce changement d'atmosphère, s'était vite repris, et il était en train d'examiner cette nouvelle fourmilière, se demandant où et quand il frapperait. Il prit sa décision.

« Elle est vraiment très gentille, dit-il. Je l'aime beaucoup. Tu sais ? Elle nous a dit de te demander où était la tombe de maman pour y porter des fleurs.

– Elle a dit qu'elle nous apprendrait à faire des couronnes », ajouta Aron.

Adam chercha rapidement une solution. Il était un assez piètre menteur. L'idée qui lui vint à l'esprit l'effraya, mais il s'entendit

prononcer :

« Ce serait avec plaisir, mes enfants, mais je dois vous dire que la tombe de votre mère est très loin d'ici.

– Pourquoi ? demanda Aron.

– Certaines gens veulent être enterrées là où ils sont nés.

– Comment est-elle retournée là-bas ? demanda Cal.

– Nous l'avons mise dans le train et envoyée chez elle, n'est-ce pas, Lee ? »

Lee acquiesça.

« Il en est de même pour nous. Presque tous les Chinois demandent à être enterrés en Chine.

– Je le sais, répondit Aron, tu nous l'as déjà dit.

– -Vraiment ?

– Evidemment », dit Cal.

Il était vaguement désappointé.

Adam changea rapidement de conversation.

« Mr. Bacon m'a suggéré quelque chose cet après-midi, et je voulais vous en parler, mes enfants. Il pense qu'il serait préférable pour vous que nous allions nous installer à Salinas. Il y a de meilleures écoles et vous auriez beaucoup plus de camarades. »

Cette proposition stupéfia les jumeaux. Cal demanda :

« Mais… et la ferme ?

– Nous la garderions au cas où nous aurions envie d'y revenir

Aron dit :

« Abra habite Salinas. »

Et cela lui suffisait. Il avait déjà oublié sa boîte jetée, il ne se rappelait qu'un tablier, un bonnet, et des petits doigts très doux.

Adam dit :

« Pensez-y. Et maintenant, il est temps d'aller vous coucher. Pourquoi n'êtes-vous pas allés à l'école aujourd'hui ?

– La maîtresse est malade, dit Aron.

– Miss Culp est malade depuis trois jours, dit Lee. Ils ne retourneront à l'école que lundi. Debout les enfants ! »

Ils le suivirent avec obéissance.

Adam sourit vaguement à la lampe et tapota son genou du bout de son doigt jusqu'au retour de Lee.

« Savent-ils quelque chose ? demanda-t-il.

– Je l'ignore.

– Cela vient peut-être uniquement de la petite fille ? »

Lee alla dans la cuisine et rapporta une grosse boîte en carton.

« Voici les comptes. Chaque année est séparée des autres. J'ai tout relu. C'est complet.

– Comment ? Tous les comptes ? »

Lee répondit :

« Il y a un livre pour chaque année, et des factures acquittées. Vous vouliez savoir où vous en étiez. Voici le bilan. Avez-vous réellement l'intention de partir ?

– J'y pense.

– Ne pourriez-vous trouver un moyen de dire la vérité aux enfants.

– Il ne faut pas souiller l'amour qu'ils portent à leur mère.

– Avez-vous pensé à l'autre danger ?

– Lequel ?

– Supposez qu'ils découvrent la vérité ? Beaucoup de gens sont au courant.

– Peut-être pourrai-je mieux leur expliquer quand ils seront plus vieux.

– Je ne crois pas, dit Lee. Mais ce n'est pas encore le pire.

– Je ne vous suis pas, Lee.

– Je pense au mensonge que vous leur avez dit. Il peut infecter tout le reste. S'ils s'aperçoivent que vous leur avez menti à ce sujet, ils n'auront plus confiance en vous.

– Oui, je vois. Mais que puis-je leur dire ? La vérité tout entière ?

– Une partie seulement, assez pour que vous n'en souffriez pas, s'ils découvrent le reste.

– Il va falloir que je pense à cela.

– Si vous allez à Salinas, le danger sera encore plus grand.

– J'y penserai. »

Lee insista :

« Mon père m'a parlé de ma mère alors que j'étais très petit et il ne m'a pas épargné. Il m'a souvent raconté son histoire pendant que je grandissais. C'était différent, mais aussi affreux. Pourtant je suis heureux qu'il me l'ait dite. Il me déplairait de l'ignorer.

– Voulez-vous me la raconter ?

– Non, je n'y tiens pas. Mais peut-être vous persuaderait-elle de parler à vos fils. Vous pourriez leur dire par exemple qu'elle est partie, mais que vous ne savez pas où elle est.

– Mais je le sais !

– C'est bien là l'ennui. Il faut dire toute la vérité ou un demi-mensonge. Je ne peux pas vous forcer.

– J'y penserai, dit Adam. Quelle est l'histoire de votre mère ?

– Vous voulez vraiment l'entendre ?

– Seulement si cela ne vous gène pas.

– Je serai très bref, dit Lee. Nous habitions dans une cabane obscure, au milieu d'un champ de pommes de terre, et mon père me racontait l'histoire de ma mère. C'est un de mes premiers souvenirs d'enfance. Mon père parlait le cantonnais, mais lorsqu'il racontait l'histoire, il s'exprimait dans la haute et riche langue des mandarins. Bon, il faut que je vous dise… »

Et Lee remonta dans le temps.

« Il faut d'abord que je vous dise que vos chemins de fer de l'Ouest ont

été construits par des Chinois, des milliers de Chinois qui ont aplani les voies, posé les traverses, chevillé les rails. C'était un travail terrible, mais ces hommes étaient peu payés, travaillaient dur et, s'ils mouraient, personne n'était inquiété. C'étaient pour la plupart des Cantonnais, petits, forts, résistants, et paisibles. Ils étaient liés par contrat, et peut-être l'histoire de mon père est-elle un cas typique.

« Il faut aussi que vous sachiez qu'un Chinois doit payer toutes ses dettes avant, ou le jour même de la fête du Nouvel An. Il doit commencer chaque année sans arriéré. S'il n'en est pas ainsi, il perd la face, ainsi que toute sa famille, et il n'y a aucune excuse.

– Ce n'est pas une mauvaise idée, dit Adam.

– Bonne ou mauvaise il en était ainsi. Mon père eut de la malchance. Il avait une dette qu'il ne pouvait payer. Sa famille se réunit et en discuta. Nous sommes une famille honorable. Ce n'était la faute de personne si mon père avait eu de la malchance, mais la dette appartenait à toute la famille. Elle paya donc pour mon père, qui s'engagea à rembourser. Or, c'était presque impossible.

« Les agents recruteurs des compagnies de chemin de fer donnaient une petite somme comptant à la signature du contrat. C'est de cette façon qu'ils prirent à leur piège beaucoup d'hommes endettés.

« Jusqu'ici, il n'v a rien que de raisonnable et d'honorable. Mais mon père était un jeune homme récemment marié, et il était attaché à sa femme par un sentiment profond, très fort, et très beau, et elle l'aimait certainement de toutes ses forces. Ils se dirent cérémonieusement au revoir, en présence des chefs de la famille, comme des gens bien élevés. J'ai souvent pensé que la politesse des manières était un remède contre la douleur des séparations.

« Le troupeau d'hommes était entassé au fond d'une cale sombre et ne revoyait le jour qu'au moment du débarquement à San Francisco, six semaines plus tard. Vous pouvez imaginer ce qu'était le voyage. Comme la marchandise devait être livrée en état de travailler, elle n'était pas maltraitée, et ceux de ma race ont appris à travers les siècles à vivre en communauté, à rester propres, et à se nourrir dans des conditions intolérables pour d'autres.

« Ils étaient en mer depuis une semaine lorsque mon père découvrit ma mère. Elle était habillée comme un homme, et elle avait natté ses cheveux. En restant très calme, et en ne parlant pas, elle avait évité d'être découverte, et vous pensez bien qu'à cette époque il n'y avait pas d'examen physique ou de vaccination. Elle prit sa paillasse et l'allongea à coté de celle de mon père. Ils ne pouvaient se parler que dans le noir, de bouche à oreille.

Mon père était mécontent qu'elle eût désobéi, mais, en même temps, il en était heureux.

« Le contrat les condamnait à cinq ans de travaux forcés. Il ne leur vint

pas à l'esprit de s'échapper lorsqu'ils furent en Amérique, car c'étaient des gens honorables qui avaient signé un contrat. (Lee prit un temps). Evidemment, je pourrais vous dire cela en quelques phrases, mais il faut que vous sachiez le pourquoi des choses. Je vais me chercher un verre d'eau. En voulez-vous ?

– Oui, répondit Adam, mais il y a une chose que je ne comprends pas. Comment une femme pouvait-elle exécuter ce travail ?

– Je reviens tout de suite », dit Lee.

Et il alla dans la cuisine chercher des gobelets d'eau qu'il posa sur la table.

« Que voulez-vous savoir ? demanda-t-il.

– Comment votre mère pouvait-elle faire un travail d'homme ? »

Lee sourit.

« Mon père disait qu'elle était forte et je crois qu'une femme peut être plus forte qu'un homme si l'amour habite son cœur. Une femme qui aime est presque indestructible. »

Adam fit une grimace.

Lee dit :

« Vous verrez, un jour vous verrez.

– Je ne ressens aucune amertume, dit Adam. D'ailleurs, comment le pourrais-je, après une seule expérience ? Continuez.

– Il est une chose que ma mère ne murmura pas à mon père durant la longue traversée, et, comme beaucoup souffraient horriblement du mal de mer, on ne remarqua pas ses malaises.

– Elle n'était pas enceinte ? s'écria Adam.

– Elle l'était, dit Lee, mais elle ne voulait pas charger mon père d'un nouveau souci.

– Le savait-elle en partant ?

– Non, elle l'ignorait. J'ai fait acte de présence dans ce monde au moment le plus inopportun. C'est une histoire plus longue que je ne le croyais.

– Vous ne pouvez plus vous arrêter, dit Adam.

– Non, je ne le crois pas. À San Francisco, le bétail fut chargé dans des wagons, et les locomotives les tirèrent vers les montagnes. Ils allaient niveler des collines et percer des tunnels sous les pics. Ma mère fut séparée de mon père, et il ne la revit qu'au camp, installé sur une prairie de montagne. L'endroit était très beau, avec son herbe haute, ses fleurs et ses montagnes enneigées. Alors seulement, elle dit à mon père que j'existais.

« Ils se mirent au travail. Les muscles d'une femme durcissent comme ceux d'un homme, et ma mère avait une volonté de fer. Elle prit son pic et sa pelle et accomplit le labeur pour lequel elle était payée, et ce dut être affreux. Bientôt la peur s'empara d'eux lorsqu'ils se demandèrent où elle accoucherait. »

Adam dit :

« Comment cela ? Ne pouvait-elle aller trouver le contremaître, lui dire qu'elle était une femme, et enceinte ? Elle aurait sûrement été soignée.

– Non, dit Lee. Et je comprends que je ne vous en ai pas assez dit. Voilà pourquoi c'est si long. Ce bétail humain était importé dans un seul but : le travail. Lorsqu'il était fait, les survivants étaient réexpédiés en Chine. Seuls les mâles étaient importés. Pas de femmes. Le pays ne voulait pas qu'elles fissent souche. Un homme, une femme et un enfant s'accrochent à la terre, construisent un foyer dont il est difficile de les arracher, tandis qu'un troupeau d'hommes inquiets, excités, tourmentés par le manque de femmes, ira n'importe où, et plus particulièrement, rentrera chez lui. Ma mère était la seule femme au milieu de ces demi-brutes. Plus le temps passait, plus la fièvre montait. Pour les gardes ce n'étaient plus des êtres humains, mais des animaux dangereux s'ils n'étaient pas surveillés. Vous comprenez pourquoi ma mère n'alla pas demander d'aide. Ils l'auraient chassée du camp et, qui sait, peut-être l'auraient-ils tuée et enterrée comme une vache contagieuse. Une fois, quinze hommes furent abattus à la suite d'une simple mutinerie. Ils faisaient respecter l'ordre comme ils avaient appris à le faire. Nous disons qu'il y a de meilleurs moyens, mais nous conservons les mêmes : le fouet, la corde, et le fusil. Je regrette d'avoir commencé à vous raconter cela.

– Et pourquoi ? demanda Adam.

– Je revois le visage de mon père. C'est un souvenir lamentable, déchirant, douloureux qui me revient. Lorsqu'il arrivait à ce point, mon père devait s'arrêter et reprendre possession de lui-même. Lorsqu'il reprenait son récit, il parlait sèchement et il utilisait des mots durs et coupants comme s'il eût voulu se blesser.

« Pour rester ensemble, ils dirent qu'elle était le neveu de mon père. Les mois passèrent, et heureusement ma mère ne grossit pas trop. Elle accomplissait sa tâche dans la douleur. Mon père l'aidait bien un peu en disant : « Mon neveu est jeune et ses os sont fragiles », mais ils ne savaient pas ce qu'ils feraient, le moment venu.

« Alors mon père imagina un plan. Ils fuiraient dans la haute montagne, dans une prairie supérieure, et là, derrière un lac, ils installeraient un berceau pour la naissance, et lorsque ma mère aurait accouché, mon père retournerait au camp et subirait son châtiment. Il signerait pour cinq nouvelles années pour remplacer son neveu échappé. Aussi pitoyable fût-il, ce plan était le seul qu'ils pouvaient exécuter, et il les satisfaisait. Mais deux conditions étaient nécessaires : que le moment fût propice pour l'accouchement, et que les provisions de nourriture fussent suffisantes. Mes parents… (Puis il s'arrêta, sourit en utilisant ces mots, et cela lui sembla si bon qu'il les colora.)… mes chers parents commencèrent à faire leurs préparatifs. Ils mirent de côté une partie de leur riz quotidien qu'ils cachèrent sous leurs paillasses. Mon père, avec une ficelle et un hameçon en fil de fer, fabriqua une ligne pour pêcher les truites des lacs de

montagne. Il ne fuma plus pour garder ses allumettes. Ma mère ramassa tous les petits morceaux d'étoffe qu'elle put trouver. Elle déchira une partie de ses vêtements pour faire du fil, et elle cousit tous ces chiffons avec une longue épine pour me faire des langes. J'aurais voulu la connaître.

– Moi aussi, dit Adam. Avez-vous raconté cela à Sam Hamilton ?

– Non, mais j'aurais dû. Il aimait célébrer l'âme humaine. Cette histoire eût été pour lui comme un triomphe personnel.

– J'espère qu'ils réussirent, dit Adam.

– Je n'en doute pas. Lorsque mon père en arrivait à ce point du récit, je lui disais : « Arrive au lac, conduis-y « ma mère, fais que cette fois vous soyez heureux. Dis-« moi que tu atteignis le lac et que tu bâtis une maison « en branches de sapin. » Alors mon père devenait très Chinois. Il me répondait : « Il y a plus de beauté dans « la vérité, même si c'est une horrible beauté. Les mendiants qui racontent des histoires aux portes de la ville travestissent si bien la vie qu'elle paraît belle et douce aux paresseux, aux bornés et aux lâches, et cela ne fait « qu'affermir leurs infirmités. Cela n'apprend rien, ne soigne rien, et empêche le cœur de s'ouvrir. »

– Continuez », dit Adam avec irritation.

Lee se leva, se dirigea vers la fenêtre, et finit son histoire en regardant les étoiles. Le vent de mars soufflait.

« Un petit rocher se détacha d'une colline et cassa la jambe de mon père. On le soigna et on lui donna un travail d'infirme : redresser des clous tordus sur une pierre, avec un marteau. Alors, causées par le travail ou l'inquiétude – cela n'a aucune importance – ma mère eut ses premières douleurs. Les hommes, demi-fous, comprirent, et leur raison chavira. Un appétit en aiguisa un autre. Un crime cacha le crime précédent, et tous les crimes commis contre ces hommes affamés alimentèrent un immense brasier de folie.

« Mon père entendit le cri : « Une femme ! » Et il comprit. Il essaya de courir, recassa sa jambe, et rampa tout le long du sentier qui menait à la voie où se déroulait cette horreur.

« Lorsqu'il l'atteignit, une peine obscure couvrait le ciel, et les hommes de Canton fuyaient en silence pour se cacher, pour oublier que les hommes peuvent être aussi cela. Ma mère était allongée sur un tas de cailloux. Elle n'avait même plus d'yeux pour voir, mais sa bouche bougeait encore. Elle lui transmit ses instructions. Mon père m'arracha de la chair écrasée de ma mère avec ses ongles. Elle mourut dans l'après-midi sur son tas de cailloux. »

Adam était haletant. Lee continua d'une voix chantante.

« Avant de haïr ces hommes, sachez ceci, car mon père l'ajoutait toujours à la fin : aucun enfant ne fut soigné comme moi. Le camp tout entier devint ma mère. C'est beau d'une beauté atroce. Et maintenant, bonne nuit. Je ne peux plus parler. »

Adam ouvrit tous ses tiroirs, examina toutes ses étagères, leva les couvercles de toutes ses boîtes, il fouilla dans toute la maison, et enfin il dut appeler Lee et lui demander :

« Où sont l'encre et la plume ?

– Vous n'en avez pas, dit Lee. Vous n'avez pas écrit un mot depuis des années. Je puis vous prête les miens, si vous voulez. »

Il alla dans sa chambre et revint avec une bouteille d'encre, une plume, un bloc de papier et une enveloppe qu'il disposa sur la table.

Adam demanda :

« Comment saviez-vous que j'allais écrire une lettre ?

– Vous allez essayer d'écrire à votre frère, n'est-ce pas ?

– C'est vrai.

– Ce sera difficile, après si longtemps. »

Et ce fut difficile. Adam griffonna, mangea le bout du porte-plume, et sa bouche grimaça. Il écrivait une phrase, puis déchirait la page et recommençait. Il se gratta la tête avec le porte-plume.

« Lee, si je partais pour l'Est, garderiez-vous les jumeaux jusqu'à mon retour ?

– C'est plus facile de voyager que d'écrire, dit Lee. Oui, je resterai.

– Non, je vais écrire.

– Pourquoi me demandez-vous pas à votre frère de venir ?

– C'est une bonne idée, Lee. Je n'y avais pas pensé.

– Cela vous donne une raison pour écrire. »

La lettre vint alors facilement. Il la corrigea, puis la recopia au propre. Ensuite, il la lut lentement pour lui-même avant de la mettre dans l'enveloppe.

Mon cher frère Charles,

Tu vas être surpris d'avoir de mes nouvelles après si longtemps. J'ai souvent pensé t'écrire, mais tu sais comme on remet ça d'un jour à l'autre.

Je me demandé comment cette lettre te trouvera. En bonne santé, j'espère. Après tout, tu as peut-être cinq ou même dix enfants. Ha ! Ha ! J'ai deux fils et ils sont jumeaux. Leur mère n'est pas ici. Elle n'aimait pas la vie de la campagne. Elle habite une ville à côté et je la vois de temps à autre.

J'ai une belle ferme, mais je dois dire à ma honte que je ne l'entretiens pas. Peut-être ferai-je mieux maintenant. Je prends toujours de bonnes résolutions. Pendant plusieurs années j'ai été bien bas. Je vais mieux maintenant.

Comment vas-tu ? J'aimerais te voir. Pourquoi ne pas venir me rendre visite ? C'est un pays merveilleux, et tu pourrais y trouver un endroit où t'établir. Il n'y a pas d'hiver froid ici, et c'est bien agréable pour des « vieux » comme nous. Ha ! Ha !

Donc, mon cher Charles, j'espère que tu y réfléchiras et que tu me répondras. Le voyage te ferait au bien. J'ai envie de te voir. J'ai beaucoup de choses à te dire que je ne peux pas écrire.

Mon cher Charles, écris-moi une lettre et donne-moi des nouvelles du vieux

pays. Il a dû se passer beaucoup de choses. Au fur et à mesure que l'on vieillit, tout ça que l'on entend dire des gens, c'est qu'ils sont morts. Ainsi va le monde. Ecris-moi et dis-moi si tu viendras. Ton frère,

Adam.

Il resta assis, tenant sa lettre à la main. Il voyait se dessiner le visage sombre au front barré d'une cicatrice. Il voyait le scintillement des yeux bruns, les lèvres retroussées, dégageant les dents, et l'animal sauvage se lançant à l'attaque. Il secoua la tête pour effacer cette vision, et il essaya de se rappeler le visage souriant et le front sans la cicatrice, mais il dut y renoncer. Il prit son porte-plume et écrivit sous sa signature :

P. -S. – *Charles, malgré tout, je ne t'ai jamais haï. Je t'ai toujours aimé parce que tu es mon frère.*

Adam plia la lettre et souligna les plis entre l'index et l'ongle du pouce. Il colla le dos de l'enveloppe et l'écrasa d'un coup de poing.

« Lee, appela-t-il. Oh ! Lee ! »

Le Chinois apparut à la porte.

« Lee, combien de temps faut-il à une lettre pour aller dans l'Est ?

– Je ne sais pas, dit Lee, quinze jours peut être. »

Chapitre XXIX

Après avoir envoyé à son frère la première lettre qu'il eût écrite depuis dix ans, Adam s'impatienta. Il oubliait combien de temps avait passé. La lettre était encore en route qu'il assourdissait déjà Lee de questions :

« Pourquoi ne répond-il pas ? Peut-être m'en veut-il ? Mais lui non plus n'a pas écrit. Il est vrai qu'il n'avait pas mon adresse. Peut-être est-il parti ? »

Et Lee répondait :

« Vous avez écrit il y a quelques jours. Il faut du temps. »

« Aura-t-il vraiment envie de venir ? » se demandait Adam. Et lui, avait-il envie de revoir Charles ? Maintenant que la lettre était partie, Adam avait peur que Charles acceptât. Il était comme un enfant insupportable qui ne sait pas quoi faire de ses dix doigts. Il agaçait les jumeaux de questions.

« Qu'avez-vous appris aujourd'hui ?

– Rien.

– Voyons, vous avez bien appris quelque chose. Vous avez lu ?

– Oui, papa.

– Et quoi donc ?

– La cigale et la fourmi.

– Mais c'est très intéressant.

– Puis il y a aussi l'histoire de l'aigle qui emporte un bébé.

Ah ! Oui. Je me la rappelle, mais je ne sais plus la fin.

– On n'en est pas encore là, on a juste vu les images. » Les garçons étaient écœurés. Cal avait profité d'un moment de tendresse intempestive de son père pour lui emprunter son couteau de poche, espérant qu'il n'aurait pas à le rendre ; mais c'était l'époque où les saules se couvraient de branches nouvelles et Adam reprit donc son couteau pour apprendre aux enfants à faire des sifflets. Lee le leur avait appris trois ans auparavant. Pour tout arranger, Adam avait oublié comment faire l'entaille. Aucun de ses sifflets ne rendait le moindre son.

Un jour, à l'heure du déjeuner, Will Hamilton arriva au volant d'une Ford neuve, grondante et tanguante. Le moteur en première hurlait et la

capote se tordait comme une voilure dans la tempête. Le radiateur et le réservoir, placés sur le marchepied, faisaient mal aux yeux tant ils brillaient.

Will serra le frein, coupa le contact, et se laissa aller dans le siège de cuir. La voiture continua de pétarader quelques secondes. Il y avait de l'auto-allumage, car le moteur était surchauffé.

« La voici ! » cria Will avec un faux enthousiasme. Il portait aux Ford une haine mortelle, mais c'est sur elles qu'il bâtissait sa fortune.

Adam et Lee se penchèrent sur les entrailles de la voiture pendant que Will Hamilton, essoufflé par son embonpoint, expliquait le fonctionnement d'un mécanisme auquel il ne comprenait rien.

Il est impossible aujourd'hui d'imaginer la difficulté qu'il y avait alors à faire démarrer et à maintenir en ligne droite une automobile. Non seulement c'était beaucoup plus compliqué qu'aujourd'hui, mais il fallait apprendre toute la théorie depuis le début. L'enfant moderne apprend au berceau les mystères et les idiosyncrasies des moteurs à combustion interne, mais alors, on était intimement persuadé que ça ne marcherait pas du tout, et on avait parfois raison. Aujourd'hui, pour mettre en route un moteur de voiture, deux gestes suffisent : introduire une clef et tirer le démarreur. Tout le reste est automatique. Autrefois, c'était beaucoup plus compliqué. Il fallait non seulement une bonne mémoire, une musculature d'athlète, un caractère angélique, et un espoir aveugle mais aussi une certaine connaissance des pratiques de magie. Il n'était pas rare de voir un homme, sur le point de tourner la manivelle de son modèle T, cracher sur le sol et murmurer une formule cabalistique.

Will Hamilton expliqua le fonctionnement de la voiture, s'arrêta, et recommença depuis le début. Son auditoire avait les yeux grands ouverts, intéressé comme un chat par un oiseau. Mais, lorsqu'il dut recommencer son explication pour la troisième fois, Will comprit qu'il n'arriverait à rien.

« Je vais vous dire, proposa-t-il. Vous comprenez, ce n'est pas mon rayon. Je voulais que vous la voyiez et que vous l'écoutiez avant de vous la livrer définitivement. Maintenant je vais retourner en ville, et demain je vous la renvoie avec un garçon de la partie. Il vous en dira plus en quelques minutes que moi en une semaine. Je voulais que vous la voyiez. »

Will avait oublié certaines de ses instructions. Après avoir tourné la manivelle un bon moment, il emprunta à Adam un boghei et un cheval et partit pour la ville en promettant d'envoyer un mécanicien le lendemain.

Il ne fut pas question d'envoyer les jumeaux à l'école, ils auraient refusé. La Ford trônait sous le chêne où Will l'avait arrêtée, haute, distante, et sévère. Ses nouveaux propriétaires tournaient autour et la touchaient de temps à autre, comme on touche un cheval dangereux pour le calmer.

Lee dit :

« Je ne sais pas si je m'y habituerai jamais.

– Mais si, dit Adam sans conviction. Bientôt vous vous promènerez dans

tout le pays.

– J'essaierai de la comprendre, dit Lee. Mais la conduire, ça jamais ! »

Les jumeaux grimpaient dedans pour toucher quelque chose, puis en ressortaient.

« Qu'est-ce que c'est ça, papa ?

– N'y touche pas.

– À quoi ça sert ?

– Je n'en sais rien, mais n'y touche pas, on ne sait pas ce qui pourrait arriver.

– Le monsieur ne te l'a pas dit ?

– Je ne me le rappelle pas. Laissez cette voiture tranquille ou je vous envoie à l'école. Tu m'entends, Cal ? N'ouvre pas ça. »

Ils s'étaient levés très tôt et s'étaient habillés plus vite que de coutume. Vers onze heures, l'hystérie avait gagné toute la ferme. Le mécanicien arriva pour le déjeuner. Il portait des chaussures à incrustations blanches, des pantalons à la duchesse, et sa veste, rembourrée aux épaules, lui couvrait les genoux. Dans le boghei, à côté de lui, était posée une sacoche à outils. Il avait dix-neuf ans, mâchait du tabac, et, depuis qu'il avait passé trois mois dans une école de mécanique, professait un profond mépris pour le reste de l'humanité. Il cracha et tendit les guides à Lee.

« Range-moi ce char à foin, dit-il. On ne reconnaît pas le devant du derrière. »

Et il descendit du boghei comme un ambassadeur d'un train spécial. Il fit une grimace aux enfants et se tourna vers Adam :

« J'espère que je ne suis pas en retard pour déjeuner. »

Lee et Adam se regardèrent. Ils avaient oublié le repas de midi.

Le demi-dieu mangea du bout des lèvres du pain, du fromage, de la viande froide, une tarte et un gâteau au chocolat, puis il but son café.

« D'habitude je mange chaud, dit-il. Maintenant, un conseil. Si vous voulez garder la voiture, débarrassez-vous des mômes. »

Après une courte sieste sur le perron, le mécanicien prit sa sacoche et monta dans la chambre d'Adam. Quelques minutes plus tard, il redescendit, vêtu d'un bleu à rayures et le chef couvert d'une casquette sur laquelle on lisait : « Ford ».

« Alors, demanda-t-il, vous avez étudié ?

– Etudié ? interrogea Adam.

– Vous n'avez pas lu le bouquin qu'il y a sous le siège ?

– Je ne savais pas qu'il y en eut un, dit Adam.

– Seigneur ! » Dit le jeune homme.

Alors il rassembla ses forces morales et se dirigea vers la voiture.

« Autant commencer tout de suite, dit-il. Dieu sait combien de temps ça va prendre si vous n'avez pas étudié ! »

Adam dit :

« Mr. Hamilton n'a pas réussi à la faire partir hier soir.

– Il veut toujours la faire démarrer sur la magnéto, dit le sage. Bon, bon, allons-y. Est-ce que vous connaissez les principes du moteur à combustion interne ?

– Non, répondit Adam.

– Oh ! Seigneur Jésus ! » Il souleva le capot.

« Voici un moteur à combustion interne. »

Lee dit doucement : « Si jeune et si érudit ! »

Le garçon se retourna, fronçant les sourcils :

« Qu'est-ce que tu dis ? »

Puis il s'adressa à Adam.

« Qu'est-ce qu'il a dit le Chinetoque ? »

Lee étendit les mains et prit un sourire idiot.

« Vous galçon intelligent. Aller au collège, sans doute.

– Appelle-moi Joe », dit le garçon sans aucune raison.

Et il ajouta :

« Au collège ! Qu'est-ce que l'on apprend au collège ? À régler une bougie ? À déboucher un carburateur ? Au collège ! »

Et il cracha un commentaire méprisant et noirâtre sur le sol. Les jumeaux le regardèrent avec admiration et Cal amassa de la salive sur sa langue pour s'entraîner.

Adam dit :

« Lee admire votre connaissance du sujet. »

Le garçon prit un air magnanime.

« Appelez-moi Joe, dit-il. Vous parlez si je m'y connais ! Je sors de l'école automobile de Chicago. Ça c'est une école, une vraie ! Autre chose qu'un collège. (Puis il ajouta) : Mon vieux me dit toujours que si on prend un Chinetoque, mais un bon, hein ? Eh bien, ça vaut n'importe qui d'autre. Et puis, ils sont honnêtes.

– Pas les mauvais, dit Lee.

– Nom de Dieu, non ! Pas les fumeurs, ni toute cette bande, mais les bons Chinetoques.

– J'espère que je fais partie de ce groupe.

– T'as l'air d'un bon Chinetoque. Appelle-moi Joe. »

Adam était étonné par le tour que prenait la conversation, mais les jumeaux ne l'étaient pas. Cal dit à Aron :

« Appelle-moi Joe. »

Et Aron remua les lèvres, essayant de répéter :

" Appelle-moi Joe. »

Le mécanicien reprit son ton professionnel, mais avec une pointe d'amabilité. Une sympathie amusée remplaçait le mépris qu'il avait affiché jusque-là.

" Voici, dit-il, un moteur à combustion interne. »

Ils se penchèrent sur l'horrible amas d'acier avec une certaine admiration.

Alors le jeune homme parla si rapidement que ses mots semblaient chanter un hymne à la gloire de la nouvelle ère.

« Le principe est l'explosion des gaz dans un espace fermé. Le pouvoir de l'explosion s'exerce sur un piston qui met en marche une bielle, qui fait tourner un vilebrequin, qui transmet le mouvement aux roues arrière. Compris ? »

Ils acquiescèrent silencieusement, de peur d'arrêter le flot.

« Il y a deux sortes de moteurs : à deux temps et à quatre temps. Celui-ci est un quatre temps. Compris ? »

Ils acquiescèrent à nouveau et les jumeaux, qui le regardaient avec adoration, hochèrent la tête à leur tour.

« C'est intéressant », dit Adam.

Joe continua à toute vitesse :

« La différence essentielle entre une automobile Ford et les autres est une transmission planétaire basée sur un principe ré-vo-lu-ti-on-nai-re. »

Il s'arrêta un moment, le visage grimaçant d'effort. Et, lorsque ses quatre auditeurs eurent à nouveau hoché la tête, il les mit en garde :

« Mais ne croyez pas que vous savez tout. Le système planétaire est, ne l'oubliez pas, ré-vo-lu-ti-on-nai-re ! Continuez d'étudier dans le bouquin. Et maintenant, si vous avez compris, nous allons passer à la Mise en Marche de l'Automobile. »

Il annonça cela comme s'il lisait une manchette sur huit colonnes. Il était incontestablement heureux d'en avoir fini avec la première partie de son discours, mais sa joie n'atteignait pas celle de ses auditeurs. Ils avaient les traits tirés, et, tout à fait entre nous, ils n'avaient pas compris un traître mot.

« Amenez-vous, dit le jeune homme. Vous voyez ça ? C'est la clef de contact. Lorsque vous l'avez tournée, vous êtes prêt à partir. Ensuite, vous poussez ça sur la gauche, ça enclenche la batterie. Vous voyez où il y a écrit BAT, ça veut dire batterie. »

Ils glissèrent la tête à l'intérieur de la voiture. Les jumeaux grimpèrent sur le marchepied.

« Non, une minute. Je vais trop vite. Il faut d'abord retarder l'avance et avancer les gaz ou, sans ça, vous vous faites péter le bras. Ça, vous voyez, c'est l'avance. Vous poussez vers le haut. Compris ? Vers le haut. Ecartez-vous. Et ça, c'est les gaz. Vous les poussez vers le bas. Maintenant, je vais vous expliquer et je vais le faire devant vous. Suivez-moi attentivement. Vous, les mômes, poussez-vous, vous me cachez la lumière. Descendez, nom de Dieu ! »

Les jumeaux descendirent à contrecœur.

Le jeune homme prit une profonde inspiration.

« Prêts ? Avance retardée, gaz avancés. Avance en l'air, gaz en bas. Maintenant, enclencher la batterie, à gauche, rappelez-vous, à gauche. »

Ils eurent l'impression qu'une abeille gigantesque était prisonnière sous

le capot.

« Vous entendez ? C’est le contact dans la bobine. Si vous n’entendez pas ça, il faut régler les platines et les limer au besoin. »

Il vit un air de consternation passer sur le visage d’Adam.

« Vous verrez ça à tête reposée dans le bouquin », dit-il aimablement.

Il se plaça devant la voiture.

« Ceci est la manivelle. Vous voyez ce câble qui sort du radiateur ? C’est la manœuvre de la buse du carburateur, le starter quoi ! Suivez-moi attentivement. Vous empoignez la manivelle comme ceci, et vous poussez jusqu’à ce qu’elle soit enclenchée. Vous voyez comme je garde le pouce en bas ? Si je l’empoigne autrement, et que mon pouce soit en l’air, s’il y a un retour de flamme, pan ! Plus de pouce ! Pigé ? »

Il ne leva pas les yeux, mais il comprit que tout le monde hochait la tête.

« Maintenant, dit-il, attention ! Je la fais tourner et je la remonte jusqu’à ce que je sente la compression. Et alors je tire sur le câble du starter et je tourne doucement pour admettre les gaz. Vous entendez ce chuintement ? C’est la buse. Mais ne tirez pas trop, sans ça vous noyez tout. À ce moment-là, je lâche le câble et je tourne la manivelle à toute vitesse. Dès que ça commence à ronfler, je cours au tableau de bord, j’avance l’avance, et je retarde les gaz. Et j’enclenche aussi vite que je peux sur la magnéto, vous voyez, où il y a écrit MAC. Et c’est tout. »

Ses auditeurs étaient épuisés. Et dire qu’après tout cela on avait seulement mis en marche le moteur !

Le garçon continua :

« Vous allez répéter après moi pour que vous le sachiez par cœur. Avance en l’air, gaz en bas. »

Ils répétèrent en chœur :

« Avance en l’air, gaz en bas.

– Enclencher la batterie.

– Enclencher la batterie.

– Manivelle compression pouce en bas.

– Manivelle compression pouce en bas.

– En douceur, tirer le starter.

– En douceur, tirer le starter.

– Manivelle.

– Manivelle.

– Avance en bas, gaz en l’air.

– Avance en bas, gaz en l’air.

– Enclencher la magnéto.

– Enclencher la magnéto.

– Maintenant, on va recommencer depuis le début. Appelez-moi Joe.

– Mais… nous vous appelons Joe.

– Bon. Suffit. Avance en haut, gaz en bas. »

Adam sentit une sorte de lassitude s'emparer de lui lorsqu'ils entamèrent la litanie pour la quatrième fois. Cela lui semblait ridicule. Il fut soulagé lorsque Will Hamilton arriva au volant d'une longue voiture de sport à carrosserie rouge. Le jeune mécanicien regarda le véhicule qui s'approchait.

« Seize soupapes, dit-il. Du beau travail. »

Will se pencha à la portière.

« Ça va ? demanda-t-il.

– Ça va, répondit le mécanicien. Ils comprennent vite.

– Roy, je vous remmène. Il y a un palier de cassé sur le nouveau corbillard. Si nous voulons qu'il soit prêt pour Mrs. Hawks demain matin, il va falloir que vous travailliez tard cette nuit. »

Roy prit un air entendu :

« Je vais m'habiller », dit-il.

Et il courut vers la maison. Comme il ressortait avec sa sacoche, Cal lui barra le chemin.

« Dis donc, lui demanda Cal je croyais que tu t'appelais Joe ?

– Comment ça, Joe ?

– Tu nous as dit « appelez-moi Joe ». Mr. Hamilton t'a appelé Roy. »

Roy éclata de rire et sauta dans le roadster.

« Tu sais pourquoi j'ai dit que l'on m'appelle Joe ?

– Non, pourquoi ?

– Parce que je m'appelle Roy. »

Au beau milieu de son rire, il s'arrêta net et regarda sévèrement Adam.

« Prenez le bouquin sous le siège et étudiez-le. Compris ?

– Entendu », dit Adam.

Chapitre XXX

Tout comme aux temps bibliques, il y avait des miracles à cette époque. Une semaine après la leçon, une Ford pénétrait dans la rue principale de King City et s'arrêtait en grinçant devant la poste. Adam conduisait, Lee était à côté de lui, et les jumeaux trônaient sur le siège arrière.

Adam fixa les pédales devant lui et chanta, accompagné par ses trois passagers :

« Tirer le frein, avancer les gaz, couper le contact. »

Le petit moteur gronda, puis se tut. Adam, rompu mais fier, se reposa quelques instants avant de descendre.

Le postier jeta un regard à travers les grilles dorées de son guichet.

« Je vois que vous avez acheté une de ces horreurs.

– Il faut vivre avec son temps, répondit Adam.

Mr. Trask, un jour viendra où le cheval aura disparu de la surface du globe.

– Cela se pourrait.

– On va nous gâcher le paysage, nous empester et nous rendre fous, continua le postier. Nous le voyons déjà ici. Des gens qui venaient à la poste une fois par semaine viennent maintenant tous les jours, et même deux fois par jour. Ils ne peuvent plus attendre leur courrier. Ils sont pressés, de plus en plus pressés. »

Il manifestait un mépris si violent qu'Adam comprit que c'était de la jalousie. Il n'avait pas encore acheté sa Ford.

« Je ne voudrais d'une voiture pour rien au monde ». Dit le postier.

Et cela signifiait que sa femme le pressait d'en acheter une. C'était une question de place dans l'échelle sociale.

Ce postier saisit d'une main tremblante de colère une lettre dans le casier des T et la tendit à Adam.

« Je vous reverrai à l'hôpital », dit-il méchamment.

Adam lui sourit et sortit.

Un homme qui reçoit rarement du courrier ne le traite pas à la légère. S'il reçoit une lettre, il la soupèse, lit le nom de l'expéditeur et son adresse, examine l'écriture et déchiffre le cachet de la poste et la date. Adam se

planta sur le trottoir, devant sa Ford, pour se livrer à toutes ces opérations. Sur le coin gauche de l'enveloppe était Imprimée la raison sociale de « Bellows et Harvey, notaires ». La lettre venait de la province natale d'Adam.

Il dit d'un air dégagé :

« Je connais Bellows et Harvey, je les connais très bien. Je me demande ce qu'ils me veulent. »

Il examina l'enveloppe qu'il retourna à nouveau.

« Comment ont-ils eu mon adresse ? »

Lee l'observait, souriant.

« Peut-être la réponse à vos questions se trouve-t-elle à l'intérieur ?

– Sans doute », répondit Adam.

Il prit sa décision. Il sortit son couteau de poche, ouvrit la lame principale, chercha un point où l'enfoncer, n'en trouva pas, leva la lettre devant le soleil pour s'assurer qu'il ne détériorerait pas le message, tapa l'enveloppe, incisa l'extrémité opposée, souffla dedans, et tira la lettre avec deux doigts. Il lut très lentement.

Mr. Adam Trask, King City, Californie,

Cher Monsieur,

Depuis six mois, nous avons employé tous les moyens pour essayer de vous toucher. Nous avons, sans succès, fait laisser dès annonces dans les journaux. C'est seulement lorsque votre lettre adressée à votre frère nous a été communiquée par le postier local que nous avons été en mesure de définir le lieu de votre habitation.

Adam comprit qu'ils avaient été légèrement irrités. Le paragraphe suivant était nettement différent :

Il est de notre triste devoir de vous informer que votre frère Charles Trask est décédé. Il est mort d'une congestion pulmonaire le 12 *octobre, après une maladie de deux semaines, et son corps repose au cimetière communal. Aucune pierre ne marque encore sa tombe. Nous présumons que vous voudrez vous charger vous-même d'accomplir ce pénible devoir.*

Adam prit une profonde respiration et la garda en relisant le paragraphe. Il expira légèrement pour ne pas faire de bruit.

« Mon frère Charles est mort, dit-il.

– Mes condoléances, dit Lee.

– C'est notre oncle ? demanda Cal.

– C'était ton oncle Charles, dit Adam.

– Le mien aussi ? demanda Aron.

– Le tien aussi.

– Je ne savais pas que j'avais un oncle, dit Aron. On pourrait peut-être aller porter des fleurs sur sa tombe. Abra nous aiderait. Elle aime ça.

– Mais c'est très loin, à l'autre bout du pays. »

Aron, en proie à une violente émotion, s'exclama :

« J'ai trouvé. Quand on ira porter des fleurs à maman, on ira voir

l'oncle Charles. »

Puis il ajouta avec une certaine tristesse :

« J'aurais bien voulu le connaître avant qu'il mourût. »

Il trouvait qu'il y avait beaucoup de morts dans sa famille.

« Il était très gentil ? demanda-t-il.

– Très gentil, répondit Adam. C'était mon frère, tout comme Cal est ton frère.

– Vous étiez jumeaux aussi ?

– Non. Pas jumeaux.

– Il était riche ? demanda Cal.

– Evidemment non, dit Adam. En voilà une idée.

– S'il était riche, ça nous reviendrait, non ? »

Adam répondit avec sévérité :

« Lorsque la mort est là, il ne faut pas parler d'argent. Nous sommes tristes parce qu'il est mort.

– Pourquoi je serais triste ? demanda Cal. Je ne l'ai Jamais vu. »

Lee porta la main à sa bouche pour masquer son sourire. Adam se replongea dans la lettre. Au nouveau paragraphe correspondait un nouveau changement de style.

En tant qu'exécuteurs testamentaires du défunt, il nous est agréable de vous informer que votre frère, par son travail et son honnêteté, a amassé une fortune considérable qui, en terres, placements et liquide, dépasse largement cent mille dollars. Son testament, qui a été établi et signé en notre étude, vous sera envoyé sur votre demande. Selon la volonté du défunt, l'argent, les terres et les placements doivent être également répartis entre vous et votre femme. En cas de décès de votre femme, c'est à vous que reviendrait la totalité. Il est aussi stipulé dans le testament qu'au cas où vous seriez décédé, la totalité irait à votre femme. D'après votre lettre, nous comprenons que vous êtes toujours de ce monde, et nous nous permettons de vous offrir nos félicitations.

Vos dévoués serviteurs, Bellows et Harvey.

Au bas de la page était écrit un post-scriptum :

Cher Adam,

N'oublie pas ton serviteur aux jours de la prospérité. Charles n'était qu'un vieux grigou. J'espère que ta femme et toi ferez meilleur usage de cet argent. Est-ce qu'il y a quelque chose à faire dans ton pays pour un homme de loi ? Moi-même, en la circonstance. Ton vieil ami,

George Harvey.

Adam abaissa la lettre et regarda les jumeaux et Lee. Ils attendaient quelque chose, mais Adam ferma la bouche, replia la lettre, la remit dans l'enveloppe et fit disparaître le tout dans sa poche intérieure.

« Des ennuis ? demanda Lee.

– Non.

– Vous aviez l'air préoccupé.

– Je ne le suis pas. Je suis seulement triste pour mon frère. »

Adam essaya de trouver dans sa tête une place pour ce qu'il venait d'apprendre, mais c'était aussi encombrant et remuant qu'une poule qui fait son nid. Il comprit qu'il avait besoin d'être seul. Il remonta dans la voiture et jeta un regard vide sur le tableau de bord. Il ne se rappelait absolument rien.

Lee demanda :

« Vous avez besoin d'aide ?

– C'est drôle, dit Adam, je ne sais plus par où commencer. »

Lee et les jumeaux lui rappelèrent aussitôt :

« Avance en haut, gaz en bas, enclencher la batterie.

– Mais oui, c'est vrai. Que je suis bête ! »

Quand l'abeille gigantesque bourdonna dans la bobine, Adam se précipita vers la manivelle, puis revint en courant pour avancer l'avance, retarder les gaz et enclencher la magnéto.

Sur le chemin du retour, alors qu'ils pénétraient sous les chênes, Lee dit soudain :

« Nous avons oublié d'acheter la viande.

– C'est vrai. N'y a-t-il rien d'autre à la maison ?

– Des œufs et du jambon.

– C'est suffisant.

– Demain, lorsque vous irez poster votre réponse, vous pourrez acheter la viande.

– Evidemment », dit Adam.

Pendant que Lee préparait le dîner, Adam attendit, le regard absent. Il savait qu'il aurait besoin de Lee. Un auditeur attentif suffit parfois pour clarifier les pensées.

Cal avait entraîné son frère vers la remise où était garée la Ford. Cal ouvrit la porte et s'assit au volant.

« Viens. Monte donc. »

Aron protesta :

« Papa ne veut pas.

– Il n'en saura rien. Monte. »

Aron monta timidement et s'assit sur le siège. Cal empoigna le volant.

« Poin ! Poin ! » Dit-il.

Puis :

« Tu sais ce que je crois ! L'oncle Charles était riche.

– Il ne l'était pas.

– Tout ce que tu voudras qu'il l'était.

– Tu crois que papa a menti ?

– Je ne dis pas ça. Je parie qu'il était riche. »

Ils gardèrent le silence pendant un moment. Cal prenait des virages vertigineux.

« Je parie que je peux le savoir, dit-il enfin.

– Quoi ?

– Qu’est-ce que tu as à parier ?

– Rien, dit Aron.

– Et ton sifflet en os ? Je te parie mon agate contre ton sifflet que l’on nous envoie coucher aussitôt après dîner. Tenu ?

– Bon, dit Aron. Mais je ne vois pas pourquoi.

– Papa va parler à Lee, et moi je les écouterai.

– Tu n’oseras pas.

– Tu crois ?

– Et si je te dénonce ? »

Le visage de Cal s’assombrit. Il se pencha vers son frère et lui murmura :

« Tu ne me dénonceras pas parce que sans ça je lui dirai qui lui a volé son couteau.

– Personne ne lui a volé son couteau. Il a ouvert la lettre avec. »

Cal sourit.

« Aujourd’hui, oui. Mais demain ? »

Aron comprit qu’il ne pouvait rien faire. Cal avait tout prévu.

Cal vit la confusion et l’impuissance sur le visage d’Aron. Il sentit son pouvoir et il fut heureux. Il serait toujours plus malin que son frère. Il se dit aussi qu’il en serait de même envers son père.

Avec Lee, c’était différent, car le Chinois dépassait toujours Cal et l’attendait, compréhensif, pour le mettre en garde au dernier moment.

« Fais attention. »

Cal respectait Lee et le craignait, mais Aron, sans défense, était une motte de glaise malléable. Cal ressentit soudain un amour profond pour son frère, un besoin de le protéger. Il mit son bras autour des épaules d’Aron.

Aron ne bougea pas et ne dit rien. Il se recula légèrement pour voir le visage de Cal.

Cal dit :

« Qu’est-ce que tu as à me regarder ?

– Je ne comprends pas pourquoi tu fais ça.

– Qu’est-ce que je fais ?

– Toutes tes histoires et tes cachotteries.

– Quelles histoires ?

– Celle du lapin. Je sais que tu as dit quelque chose à Abra. C’est de ta faute si elle a jeté la boîte.

– Tiens ! dit Cal. Tu veux le savoir ? » Il était mal à l’aise.

Aron répondit lentement :

« Non, je ne veux pas. Ce qui m’intéresse, c’est *pourquoi* tu l’as dit. Tu prépares toujours quelque chose. Je me demande pourquoi. À quoi ça te mène ? »

Cal se trouva soudain malheureux. Son projet lui paraissait vil et sans intérêt. Son frère venait de le désarmer. Il était perdu et ne savait que

faire. Il eut envie qu'Aron l'aimât.

Aron ouvrit la porte de la Ford, descendit et sortit de la remise. Pendant quelques minutes, Cal essaya d'imaginer qu'il conduisait à des vitesses folles, mais il s'en lassa rapidement et se dirigea lui aussi vers la maison.

Après le dîner, quand Lee eut fini sa vaisselle, Adam dit :

« Il est temps d'aller vous coucher, mes enfants. » Aron jeta un coup d'œil à Cal et sortit de sa poche son sifflet d'os.

« Je n'en veux pas, dit Cal.

– Il est à toi, répondit Aron.

– Je n'en veux plus. Carde-le. » Aron posa le sifflet sur la table :

« Tu le prendras quand tu voudras. » Adam les interrompit :

« Qu'est-ce que c'est que cette discussion ? Je vous ai dit d'aller au lit. »

Cal prit son visage « petit bébé ».

« Pourquoi ? demanda-t-il. Il est trop tôt pour aller au lit. »

Adam répondit :

« Oui, tu as raison, mais je veux parler à Lee. Comme il fait noir et que vous ne pouvez pas aller dehors, je vous demande d'aller vous coucher, ou tout au moins de rester dans votre chambre. Vous comprenez ? » Les jumeaux répondirent : « Oui, papa. »

Et Lee les accompagna jusqu'à leur chambre. Puis, en chemise de nuit, ils revinrent dire bonsoir à leur père.

Lee, de retour dans le salon, ferma la porte. Il prit le sifflet, l'examina et le reposa.

« Je me demande ce qu'il s'est passé.

– À quel sujet, Lee ?

– Un pari a été fait avant le dîner. Aron l'a perdu et a payé. De quoi parlions-nous donc ?

Je leur ai dit d'aller se coucher.

Peut-être comprendrons-nous plus tard, dit Lee.

– J'ai l'impression que vous accordez beaucoup d'importance aux affaires des enfants. Cela n'avait probablement aucune signification.

– Cela en avait une. »

Puis il ajouta :

« Mr. Trask, croyez-vous que les pensées des êtres gagnent en importance avec l'âge ? Vos sensations sont-elles plus aiguisées, et vos pensées plus claires que lorsque vous aviez dix ans ? Voyez-vous aussi bien ? Entendez-vous aussi bien ? Votre vitalité est-elle plus grande ?

Vous avez sans doute raison, dit Adam.

– C'est une des plus grandes tromperies, dit Lee, que île faire croire aux hommes que les années apportent autre chose que vieillesse et tristesse.

– Et les souvenirs.

– Oui, les souvenirs. Sans eux le temps serait désarmé contre nous. De quoi vouliez-vous parler ? »

Adam prit la lettre dans sa poche et la posa sur la table.

« Vous allez lire ceci très soigneusement et ensuite nous en discuterons. »

Lee prit ses lunettes, vint se placer sous la lampe, et lut.

Adam demanda :

« Alors ?

– Y a-t-il quelque chose à faire pour un notaire ?

– Comment ? Ah ! Je vois, vous plaisantez.

– Non, dit Lee, pas du tout. À ma manière orientale, je vous fais comprendre que je préférerais connaître votre opinion avant de vous donner la mienne.

– Vous me parlez bien vertement !

– Oui, répondit Lee. Tant pis pour mon calme oriental. Je deviens vieux, acariâtre et impatient. N'avez-vous jamais entendu dire que les domestiques chinois, tout en restant loyaux, deviennent insupportables en vieillissant ?

– Je ne voulais pas vous blesser.

– Je ne le suis pas. Vous vouliez parler de cette lettre, eh bien ! Parlez. Et je saurai alors si je peux vous donner une opinion honnête ou si je dois abonder dans votre sens.

– Je n'y comprends rien, dit Adam désemparé.

– Vous connaissiez votre frère. Si vous ne comprenez pas, comment le pourrais-je, moi qui ne l'ai jamais vu. »

Adam se leva, ouvrit la porte et ne vit pas l'ombre qui se faufilait. Il alla chercher dans sa chambre un daguerréotype qu'il posa sur la table.

« Voici mon frère Charles », dit-il.

Et il alla refermer la porte.

Lee observa la plaque de métal brillant, l'inclinant pour éviter les reflets.

« Ce portrait date d'avant mon départ pour l'armée », dit Adam.

Lee se pencha sur le visage.

« Il est difficile de se faire une idée, mais d'après son expression, je ne crois pas que votre frère ait été un homme au caractère léger.

– Il ne riait jamais, répondit Adam.

– Ce n'est pas exactement ce que je voulais dire. En lisant son testament, je me suis dit que ce devait être un homme doué d'un sens particulièrement brutal de l'humour. Vous aimait-il ?

– Je ne sais pas, dit Adam. Je l'ai cru parfois. Une fois, il a essayé de me tuer. »

Lee dit :

« C'est inscrit sur son visage. La haine et l'amour ont fait de lui un avare. L'avare n'est qu'un homme apeuré qui se cache dans une forteresse d'argent. Connaissait-il votre femme ?

– Oui.

– L'aimait-il ?

– Il la haïssait. »

Lee soupira.

« Cela n'a d'ailleurs pas d'importance. Votre problème ne réside pas là-dedans.

– Non.

– Voulez-vous l'énoncer et l'examiner ?

– Je le voudrais.

– Allez-y.

– Tout s'embrouille dans ma tête.

– Voulez-vous que je m'en charge ? C'est plus facile pour un étranger.

– Je vous le demande.

– Très bien. (Soudain, Lee grogna et parut étonné. Il caressa son petit menton de sa main maigre.) Misère ! dit-il. Je n'y avais pas pensé. »

Adam était sur des charbons ardents.

« Cela ne vous ferait rien d'abattre votre jeu ? »

Lee sortit de sa poche une pipe à long tuyau d'ébène terminé par une petite coupelle en cuivre, il la remplit d'un tabac coupé très fin, l'alluma, tira quatre longues bouffées, et laissa la pipe s'éteindre.

« Est-ce de l'opium ? demanda Adam.

– Non, répondit Lee. C'est du tabac chinois bon marché qui a très mauvais goût.

– Pourquoi le fumez-vous alors ?

– Je ne sais pas, dit Lee. Peut-être parce que cela me rappelle quelque chose qui est synonyme de clarté. (Il ferma à demi les paupières.) Commençons. Je vais essayer d'étaler vos pensées comme des nouilles que l'on met à sécher. Cette femme est toujours votre femme, et elle est en vie. D'après la lettre, elle hérite environ de cinquante mille dollars, ce qui représente beaucoup d'argent. On peut en faire énormément de bien ou de mal. Est-ce que votre frère, s'il savait où elle est, et ce qu'elle fait, désirerait qu'elle entre en possession de cet argent ? En cas de procès, la justice aime se conformer aux désirs du testateur.

– Mon frère ne le voudrait pas », dit Adam.

Puis il se rappela les visites périodiques de Charles à l'auberge.

« Il faut que vous vous mettiez à la place de votre frère, dit Lee. Ce que fait votre femme n'est ni bien ni mal. Il y a des saints dans tous les milieux. Peut-être qu'elle utiliserait cette somme dans un but fort louable. Il n'y a rien de tel qu'une mauvaise conscience pour pousser a la philanthropie. »

Adam frissonna.

« Elle m'a expliqué ce qu'elle ferait si elle avait de l'argent. Cela ressemble plus à un assassinat qu'à une œuvre philanthropique.

– Vous croyez donc qu'elle ne doit pas disposer de cet argent ?

– Ce serait pour elle le signal d'acculer au suicide certains hommes d'excellente réputation.

– Je vois, dit Lee. Et je suis heureux de pouvoir considérer cela de très haut. Je suppose que la réputation de ces messieurs doit être assez rapiécée. Donc, moralement, vous ne lui donneriez pas l'argent ?

– Non !

– Considérez ceci : elle n'a pas de nom, et la société l'ignore. Elle n'est qu'une prostituée. Si elle avait connaissance du testament et qu'elle veuille demander sa part, elle ne pourrait le faire qu'avec votre aide.

– Sans doute. Oui, elle aurait besoin de mon aide. »

Lee reprit sa pipe, la nettoya avec une petite épingle de cuivre, et la remplit. Il tira à nouveau ses quatre bouffées, leva les yeux, et examina Adam.

« C'est un problème moral très délicat, dit-il. Avec votre permission, je le présenterai à la sagacité de mes honorables parents. Sans citer de nom, bien entendu. Ils le passeront au peigne fin comme un enfant qui cherche les puces à un chien. Je suis sûr qu'ils obtiendront d'intéressants résultats. (Il posa sa pipe sur la table.) Mais vous, vous n'avez pas le choix, n'est-ce pas ?

– Comment cela ? demanda Adam.

– Vous connaissez-vous donc moins que je ne vous connais ?

– Je ne sais que faire, dit Adam. Il va falloir que j'y pense. »

Lee dit avec colère :

« Je vois que j'ai perdu mon temps. Mentez-vous à vous-même ou seulement à moi ?

– Ne me parlez pas sur ce ton, dit Adam.

– Et pourquoi non ? J'ai toujours eu horreur d'être déçu. Votre route est tracée, ce que vous ferez est écrit, écrit dans les moindres détails. Je parlerai comme il me plaît. J'en ai acquis le droit. Je sens déjà le sable sous ma peau, je sens déjà l'ignoble odeur des vieux livres et la douce odeur de la pensée. Mis en face de deux morales, vous suivrez celle que votre éducation vous a apprise et ce que vous appelez penser n'y changera rien. Le fait que votre femme se prostitue à Salinas n'y changera rien non plus. »

Adam se leva. Il était furieux.

« Vous vous permettez d'être insolent parce que vous me quittez, cria-t-il. Je vous dis que je ne sais pas encore ce que je vais faire au sujet de cet argent. »

Lee soupira profondément. Il se leva en prenant appui des mains sur ses genoux, alla avec lassitude jusqu'à la porte, l'ouvrit, puis se retourna, sourit à Adam et lui dit aimablement :

« Puritain ! »

Puis il sortit, et referma la porte derrière lui.

Cal traversa silencieusement le couloir et monta dans sa chambre. Il devina la tête de son frère sur l'oreiller. Il ne put discerner si Aron dormait. Il se coula doucement entre les draps, se retourna, glissa ses doigts sous sa

tête et fixa les myriades de petits points colorés dont est formée l'obscurité. Le rideau de la fenêtre se gonflait sous la poussée du vent, puis retombait avec un léger bruit.

Une mélancolie douillette l'enveloppait. Il regrettait de tout son cœur qu'Aron ne fût pas resté avec lui dans la Ford, il regrettait de tout son cœur d'avoir écouté à la porte du salon. Il bougea les lèvres dans l'obscurité sans émettre de son, et pourtant il entendit ses mots.

« Mon Dieu, dit-il, faites que je sois comme Aron. Ne me faites pas méchant. Je ne veux pas l'être. Faites que tout le monde m'aime, et je vous donnerai n'importe quoi au monde. Si je ne l'ai pas, j'irai le chercher. Je ne veux pas être méchant, je ne veux pas rester tout seul. Amen. » Des larmes chaudes coulaient le long de ses joues. Ses muscles étaient tendus. Il essaya de pleurer silencieusement.

Aron murmura :

« Tu as froid, tu viens de frissonner. »

Il étendit la main et sentit sous ses doigts le bras dur de Cal. Il demanda doucement :

« Est-ce qu'oncle Charles avait de l'argent ?

– Non, répondit Cal.

– Tu es resté longtemps. De quoi voulait parler papa ? »

Cal resta immobile pour retrouver son calme.

« Tu ne veux pas me le dire ? demanda Aron. Eh bien, garde-le pour toi.

– Je vais te le dire, murmura Cal. (Il se tourna sur le côté, le dos vers son frère.) Papa va envoyer une couronne à maman, une formidable couronne d'œillets. »

Aron s'assit sur son lit, tout ému.

« C'est vrai ? Comment va-t-il l'envoyer si loin ?

– Par le train. Ne parle pas si fort. »

Aron baissa à nouveau la voix :

« Mais comment restera-t-elle fraîche ?

– Avec de la glace, répondit Cal. Ils vont mettre de la glace tout autour. »

Aron demanda :

« Il en faudra beaucoup ?

– Un drôle de tas de glace, dit Cal. Dors, maintenant. »

Aron garda le silence, puis il dit :

« J'espère qu'elle ne sera pas fanée en arrivant.

– Ne crains rien », dit Cal.

Et il se criait à lui-même : « Faites que je ne sois pas méchant. »

Chapitre XXXI

Adam erra dans la maison toute la matinée, et, à midi, il alla trouver Lee qui retournait un carré de terre dans le potager et plantait ses légumes de printemps – carottes et betteraves, navets, pois, mange-tout, rutabagas et choux frisés. Les rangs étaient tracés par une ficelle tendue, et le paquet qui avait contenu la semence, inséré dans une fiche de bois, était planté à l'extrémité de chaque planche pour l'identifier. Au bout du jardin, dans un châssis, les plants de tomates, de poivrons et de choux attendaient, pour être repiqués, la fin des premières gelées.

Adam dit :

« J'ai été stupide. »

Lee, sans lâcher sa bêche, leva les yeux vers Adam.

« Quand partez-vous ? demanda-t-il.

– Par le train de deux heures quarante. Je prendrai celui de huit heures pour rentrer.

– Vous pourriez écrire une lettre, dit Lee.

– J'y ai pensé. Est-ce que vous le feriez ?

– Non, vous avez raison, c'est moi qui suis stupide. Pas de lettre.

– Il faut que j'y aille, dit Adam. J'ai examiné toutes les solutions, mais elles étaient toutes mauvaises. »

Lee dit :

« Celle que vous choisissez est la seule honnête. Bonne chance. J'aimerais savoir ce qu'elle dira et comment elle réagira.

– Je vais prendre le boghei, dit Adam. Je le laisserai à King City. Je n'aime pas conduire la Ford quand je suis seul. »

Il était quatre heures et quart lorsqu'Adam gravit les marches du perron de Kate. Il frappa à la porte. Ce fut un homme qui lui ouvrit, pas le même que la dernière fois : une brute à visage carré ; pas de veste, pas de cravate. Des élastiques de soie rouge retenaient ses manches. Il laissa Adam sur le perron, puis revint le chercher après un court instant pour le conduire dans la salle à manger.

C'était une grande pièce nue, blanche des boiseries au plafond. Une longue table rectangulaire en occupait le centre. Sur la toile cirée, blanche

aussi, le couvert était déjà mis : assiettes, tasses et soucoupes, et les tasses reposaient à l'envers sur les soucoupes.

Kate était assise à l'extrémité de la table, un livre de comptes ouvert devant elle. Elle était habillée sévèrement. Au-dessus des yeux, elle portait une visière verte. Elle roulait entre ses doigts un crayon jaune. Elle jeta un regard intéressé sur Adam, debout dans l'encadrement de la porte.

« Qu'est-ce que tu veux encore ? » demanda-t-elle.

Le barbeau se tenait derrière Adam.

Adam ne répondit pas. Il alla jusqu'à la table et posa la lettre devant Kate, sur le livre de comptes.

« Qu'est-ce que c'est ? (Sans attendre de réponse, elle la parcourut.) Sors, et ferme la porte », dit-elle au barbeau.

Adam s'assit à côté d'elle. Il repoussa une assiette pour poser son chapeau.

Lorsque la porte se fut refermée, Kate demanda :

« C'est une blague ? Non, tu n'es pas le genre blagueur. (Puis elle réfléchit.) Ton frère, peut-être. Es-tu sur qu'il soit mort ?

– Tout ce que je sais est dans cette lettre, dit Adam.

– Que veux-tu que je fasse ? »

Adam haussa les épaules.

Kate dit :

« Si tu veux que je signe quelque chose, tu perds ton temps. Je t'écoute. »

Adam glissa son doigt entre le feutre et le ruban de son chapeau et en fit lentement le tour.

« Pourquoi ne prends-tu pas l'adresse des notaires et ne leur écris-tu pas toi-même ?

– Tu leur as parlé de moi ?

– Non, j'ai écrit à Charles et je lui ai dit que tu vivais dans une autre ville. Il était mort quand la lettre est arrivée. Ce sont les notaires qui l'ont ouverte. C'est tout.

– Celui qui t'a écrit le post-scriptum a l'air d'être un de tes amis. Que lui as-tu répondu ?

– Je n'ai pas encore répondu.

– Et qu'as-tu l'intention de répondre ?

– La même chose. Que tu vis dans une autre ville.

– Tu ne peux pas dire que nous sommes divorcés, car nous ne le sommes pas.

– Je n'en ai pas l'intention.

– Tu sais combien ça te coûtera pour m'acheter ? Quarante-cinq mille, cash.

– Non.

– Comment non ? Tu ne vas pas marchander.

– Je ne marchande pas. Tu as lu la lettre, tu en sais autant que moi.

Fais ce que tu voudras.

– Tu m'as l'air bien sûr de toi.

– Je le suis. »

De petites boucles de cheveux reposaient sur la visière comme de la vigne vierge sur un toit.

« Adam, tu es un imbécile. Si tu avais gardé cela pour toi, personne n'aurait jamais su que j'étais vivante.

– Je le sais.

– Ah ! Oui ? Tu croyais peut-être que j'aurais peur de réclamer l'argent ? Tu es un bel imbécile si tu l'as cru. »

Adam dit :

« Ce que tu fais ne m'intéresse pas. »

Elle eut un rire cynique.

« Tiens, tiens ! Et si je te disais qu'il y a dans le bureau du shérif une interdiction de séjour toute prête si jamais je me sers de ton nom ou si je dis que je suis ta femme, est-ce que cela te tenterait ?

– Me tenterait de quoi faire ?

– De te débarrasser de moi pour empocher tout l'argent.

– Je t'ai apporté la lettre, dit patiemment Adam.

– Je veux savoir pourquoi.

– Une seule chose compte : Charles t'a légué cet argent par testament et il n'y a mis aucune condition restrictive. Je n'ai pas vu l'acte, mais je suis sûr qu'il voulait que tu hérites.

– Tu joues un jeu dangereux avec cinquante mille dollars, dit-elle, mais tu ne t'en tireras pas comme ça. Je ne sais pas où est la combine, mais je la trouverai. »

Puis elle ajouta :

« Qui te conseille ?

Personne.

– Et le Chinois ? Il n'est pas bête, lui.

– Il ne m'a donné aucun conseil. »

Adam était intéressé par sa propre impassibilité. Il n'avait pas l'impression d'être là. Il regarda Kate et fut surpris de voir sur son visage quelque chose qu'il n'y avait jamais vu. Kate avait peur, peur de lui. Mais pourquoi ?

Elle se reprit rapidement.

« Tu fais cela parce que tu es honnête, hein ? Tu es vraiment trop bête pour vivre.

Peut-être, dit Adam. C'est ton argent, et je ne suis pas un voleur. Peu m'importe ce que tu en penses. »

Kate repoussa la visière sur le haut de sa tête.

« Tu voudrais me faire croire que tu viens déposer cinquante mille dollars sur mes genoux ? Je saurai où tu veux en venir. Est-ce que tu croyais que j'allais avaler une histoire pareille ?

– Où reçois-tu ton courrier ? demanda-t-il.

– Qu'est-ce que ça peut te faire ?

– Je vais écrire aux notaires pour leur dire de se mettre en rapport avec toi.

– Je te l'interdis, coupa-t-elle. (Elle prit la lettre et l'introduisit dans le livre de comptes qu'elle referma.) Je garde ça, c'est une pièce légale, elle me servira. Déballe ton sac, maintenant.

– Je veux que tu obtiennes ce qui est à toi. Charles t'a légué cet argent, il n'est pas à moi.

– Je trouverai la combine, je la trouverai. »

Adam dit :

« Je crois que tu ne peux pas comprendre. D'ailleurs cela ne m'intéresse pas. Il y a tant de choses que je ne comprends pas… Pourquoi tu m'as blessé, pourquoi tu as abandonné tes fils, comment toi ou quiconque pouvez vivre comme ceci… »

Il désigna la maison d'un geste.

« Qui t'a demandé de comprendre ? »

Adam se leva et prit son chapeau.

« C'est tout, dit-il. Au revoir. »

Il se dirigea vers la porte.

Elle lui lança :

« Tu as changé. Est-ce que tu te serais trouvé une femme ? »

Adam s'arrêta et posa sur elle un regard pensif.

« Je n'y avais pas pensé avant, dit-il. (Et il revint vers elle, si près qu'elle dut lever la tête pour voir son visage.) J'ai dit que je ne te comprenais pas, dit-il lentement. Maintenant je viens de saisir ce que toi tu ne comprenais pas.

– Et qu'est-ce que c'est, gros malin ?

– Tu ne sais reconnaître que la laideur. Tu m'as montré les photos. Tu te sers des instincts les plus bas et des faiblesses de l'homme, et Dieu sait qu'elles ne manquent pas !

– Chacun… »

Adam continua, étonné par sa découverte :

« Mais tu ne sais rien du reste. Tu ne crois pas que je t'aie apporté la lettre parce que je ne veux pas de cet argent. Tu ne crois pas que j'aie pu t'aimer. Quant aux hommes qui viennent à toi – les hommes des photos – tu ne crois pas qu'il y ait en eux bonté ou beauté. Tu ne vois qu'un seul côté et tu crois – je dirai plus, tu es sûre – que c'est leur seul côté. »

Elle imita avec sa bouche le caquetage d'une poule.

« Cause toujours, cause toujours, gros malin ! Fais-moi un sermon.

– Non, ce serait inutile, car il te manque quelque chose. Certaines personnes ne peuvent pas voir la couleur verte, et peut-être ne sauront-elles jamais qu'elle existe. Tu n'es pas un être humain complet, je n'y puis rien. Mais je me demande s'il t'arrive de sentir qu'il y a quelque chose

d'invisible autour de toi. Ce serait horrible si tu savais que cela existe et que tu ne puisses pas l'atteindre, ce serait vraiment horrible. »

Kate repoussa sa chaise et se leva. Ses poings étaient crispés sur ses hanches, cachés dans les plis du tissu. Elle essaya de ne pas crier.

« Monsieur fait le philosophe, mais monsieur est aussi mauvais là qu'ailleurs. As-tu jamais entendu parler d'hallucinations ? S'il y a des choses que je ne peux pas voir.

Ne crois-tu pas que ce soient des rêves sortis de ton cerveau malade ?

– Non, dit Adam, je ne crois pas. Ni toi non plus d'ailleurs. »

Il se tourna, traversa la pièce et sortit.

Kate s'assit et fixa la porte qu'il venait de refermer. Elle ne se rendait pas compte qu'elle tambourinait la toile cirée de ses poings fermés, mais sa vue était brouillée par les larmes et son corps était secoué par quelque chose qui ressemblait à de la colère, et aussi à de la peine.

Lorsqu'Adam sortit de chez Kate, il avait deux heures à attendre avant le prochain train pour King City. Une impulsion le poussa à s'engager dans Main Street et à marcher jusqu'au numéro 130 de Central Avenue, où s'élevait la maison blanche d'Ernest Steinbeck. C'était une maison amicale et immaculée, sans prétention, posée sur un gazon soigné entouré d'une barrière blanche. Des rosiers et des chèvrefeuilles grimpaient le long des murs.

Adam traversa le jardin, s'arrêta sous la véranda, et sonna. Olive ouvrit la porte, Mary et John à ses côtés.

Adam enleva son chapeau.

« Vous ne me connaissez pas, je m'appelle Adam Trask. Votre père était de mes amis. Je voulais présenter mes respects à Mrs. Hamilton. Elle nous a aidés lors de la naissance de mes jumeaux.

– Mais oui, s'écria Olive. (Et elle ouvrit la porte toute grande.) Nous avons entendu parler de vous. Attendez un instant. Maman est dans sa chambre. (Elle frappa à une porte et appela) : Maman ! Un ami qui vient te voir. »

Elle ouvrit la porte et fit entrer Adam dans l'agréable pièce où vivait Liza.

« Je vous laisse, excusez-moi, dit-elle à Adam. Catrina fait cuire un poulet et il faut que je la surveille. John, Mary, venez. »

Liza semblait plus petite que jamais, et bien vieille, bien vieille dans son rocking-chair. Elle était habillée d'une robe d'alpaga noir, et à sa gorge brillait une barrette d'or sur laquelle était écrit « maman ».

La petite chambre-salon était encombrée de photographies, de bouteilles d'eau de toilette, de coussins de dentelle, de brosses, de peignes, de tous les cadeaux qu'elle avait reçus pour ses nombreux anniversaires et Noëls.

Au mur était accrochée une grande photographie en couleurs, représentant Samuel, mais les sels d'argent n'avaient capté qu'une froide et

hautaine dignité, un air morose et poli qui n'était pas le sien. Il ne souriait ni ne clignait de l'œil. Le portrait était encadré d'un lourd cadre doré, et, à la consternation de tous les enfants, ses yeux les suivaient du regard à travers la pièce.

Sur une table d'osier, à côté de Liza, était la cage de Coco. Tom avait acheté le perroquet à un marin. C'était un vieil oiseau, cinquante ans, disait-on, qui avait mené une vie aventureuse et appris le parler gaillard en honneur dans la marine. Malgré tous ses efforts, Liza n'avait pu lui faire apprendre des psaumes pour remplacer le langage coloré de sa jeunesse.

Coco pencha la tête, examina Adam, et se gratta d'un ongle précis les plumes à la base du bec.

« Tire-toi, cul-terreux ! » Dit Coco sans se frapper.

Liza fronça les sourcils.

« Coco, dit-elle sévèrement. Ce n'est pas poli.

– Bougre de cul-terreux », ajouta Coco.

Liza fit semblant de ne pas entendre. Elle tendit sa petite main.

« Mr. Trask, dit-elle, je suis contente de vous voir. Asseyez-vous.

– Je passais par là et je voulais vous offrir mes condoléances.

– Nous avons reçu vos fleurs. »

Elle se rappelait chaque bouquet. Adam avait envoyé un coussin d'immortelles.

« Cela doit vous paraître difficile de vous adapter à cette nouvelle vie. »

Liza baissa les yeux et ferma rapidement la bouche pour masquer sa faiblesse.

Adam dit :

« Peut-être ne devrais-je pas le dire, mais il me manque. »

Liza détourna la tête.

« Comment cela va-t-il par chez vous ?

– Bien, cette année. Beaucoup de pluie. L'herbe est déjà haute.

– Tom m'a écrit, dit-elle.

– Ferme ça ! » Dit le perroquet.

Et Liza lui jeta le même regard qu'elle avait jeté à ses enfants.

« Qu'est-ce qui vous amène à Salinas, Mr. Trask ? demanda-t-elle.

– Des affaires. (Il s'assit sur une chaise d'osier qui grinça sous le poids.) J'ai l'intention de venir m'installer ici, ce sera mieux pour mes enfants, ils s'ennuient à la ferme.

– Nous ne nous ennuyions pas à la ferme, dit-elle sèchement.

– J'ai pensé que les écoles seraient meilleures ici, autant que mes jumeaux en profitent.

– Ma fille Olive a enseigné à Peachtree, à Pleyto, et à Big Sur. »

D'après le ton de sa voix, c'étaient là les trois meilleures écoles. Adam ressentit pour elle une chaude admiration.

« Ce n'est qu'un projet, dit-il.

– Les enfants élevés à la campagne se portent mieux. (C'était la loi. Ses

garçons en étaient la preuve. Puis elle fixa son attention sur Adam.) Vous cherchez une maison à Salinas ?

– Oui.

– Allez voir ma fille Dessie, elle veut retourner à la ferme avec Tom. Elle a une jolie petite maison en haut de la rue, à côté de la boulangerie Reynaud.

– J'irai, dit Adam. Je vais même y aller tout de suite. Je suis content de voir que vous allez bien.

– Merci, dit-elle. J'ai tout le confort. »

Adam se dirigea vers la porte, mais la vieille dame l'arrêta :

« Mr. Trask, voyez-vous quelquefois mon fils Tom ?

– C'est que… non… Je ne sors jamais de la ferme.

– Soyez gentil, allez le voir, dit-elle rapidement. Je crois qu'il s'ennuie. »

Elle s'arrêta, horrifiée de s'être laissé aller.

« J'irai, je vous le promets. Au revoir, madame. »

En refermant la porte, il entendit le perroquet qui disait : « Ferme ça, cul-terreux ! » Puis Liza : « Coco ! Si tu continues, je te gifle. »

Adam sortit et remonta la rue jusqu'à la boulangerie française Reynaud. La maison de Dessie était à côté, au fond d'un petit jardin. La végétation y était si exubérante que l'on distinguait mal le bâtiment. Une enseigne peinte était fixée sur la porte d'entrée : *Dessie Hamilton, couturière.*

Le restaurant San Francisco faisait le coin de Main Street et de Central Avenue. Adam y entra pour dîner. Will Hamilton était assis à une table de coin, dévorant un steak.

« Asseyez-vous à ma table, dit-il à Adam. Vous êtes ici pour affaires ?

– Oui, dit Adam. Je suis allé rendre visite à votre mère. »

Will posa sa fourchette.

« Je ne suis ici que pour une heure. Je ne suis pas allé voir ma mère, car cela la fatigue, et ma sœur Olive aurait mis la maison sens dessus dessous pour faire un dîner extravagant. Je ne veux pas les déranger, et puis il faut que je reparte. Commandez un steak, ils sont excellents. Comment va maman ?

– Elle a beaucoup de courage, dit Adam. Je l'admire un peu plus chaque fois que je la vois.

– Du courage, elle en a ! Je me demande comment elle a pu garder sa tête à elle avec nous autres et mon père.

– Steak à point, dit Adam au garçon.

– Pommes de terre ?

– Non… Oui, frites. Votre mère s'inquiète au sujet de Tom. Va-t-il bien ? »

Will enleva le gras qui entourait son steak et le poussa de côté.

« Elle a raison de s'inquiéter, dit-il. Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond. Il est triste comme un monument aux morts.

– Il dépendait trop de Samuel.

– Trop, dit Will, beaucoup trop. Il ne s'en est pas remis. Tom n'est qu'un grand bébé.

– J'irai le voir. Votre mère m'a dit que Dessie allait retourner à la ferme. »

Will posa son couteau et sa fourchette sur la nappe, et fixa Adam.

« Je ne veux pas, dit-il violemment. Je ne la laisserai pas faire.

– Pourquoi ? »

Will prit un ton plus calme.

« Elle a une bonne affaire ici, elle gagne bien sa vie. Ce serait dommage d'abandonner. »

Il prit son couteau et sa fourchette, coupa un morceau de gras et le porta à sa bouche. « Moi aussi », dit Will. Il n'avait plus envie de parler.

Chapitre XXXII

Dessie était la bien-aimée de la famille. Mollie la poupée, Olive la réaliste, Una la sérieuse, étaient aimées, mais Dessie était bien-aimée. Elle resplendissait, elle portait en elle un rire aussi contagieux que la varicelle, elle avait la gaieté qui illumine les jours et les êtres.

Mettons les choses comme ceci, par exemple : prenons Mrs. Clarence Morrison, 122, Church Street, Salinas, qui a trois enfants et un mari dans le commerce. Supposons qu'un matin Agnès Morrison dise : « Après le déjeuner je vais pour un essayage chez Dessie Hamilton. »

Aussitôt, les enfants manifestent leur joie en envoyant de grands coups de pied dans la table jusqu'à ce qu'on les rappelle à l'ordre. Mr. Morrison se frotte les mains et se dirige vers sa boutique, espérant qu'un commis voyageur passera ce jour-là. Si le commis voyageur se présente, il obtiendra un ordre intéressant. Peut-être les enfants et Mr. Morrison vont-ils oublier pourquoi c'est une belle journée.

Mrs. Morrison entre dans la maison à côté de la boulangerie Reynaud à deux heures et elle y reste jusqu'à quatre heures. Lorsqu'elle ressort, elle a les yeux pleins de larmes, et le nez rouge. Sur le chemin du retour, elle s'éponge le nez, s'essuie les yeux, et, en y repensant, elle se remet à rire. Peut-être que Dessie a transformé sa pelote à épingles en prêtre baptiste et qu'elle lui a fait lancer un sermon vengeur, peut-être qu'elle a raconté l'histoire du vieux Taylor qui achète toutes les vieilles maisons et les transporte dans un terrain vague, peut-être a-t-elle lu un poème en le mimant. Aucune importance, elle a été drôle, drôle à en mourir.

Les enfants Morrison, lorsqu'ils rentrent de l'école, ne trouvent ni mal de tête, ni gronderie, ni drame domestique. S'ils font du bruit, ce n'est pas un scandale, et s'ils sont sales, on ne leur dit rien. Et si le fou rire les prend, leur mère rit avec eux.

Mr. Morrison, en rentrant le soir, parle de sa journée, et, pour une fois, on l'écoute. Il essaie de raconter les histoires du commis voyageur – enfin, certaines. Le dîner est délicieux, l'omelette n'est pas trop sèche, le soufflé n'est pas retombé, et le ragoût est assaisonné comme aux plus beaux jours. Après le dîner, quand les enfants, fatigués de rire, sont allés se coucher

sans se faire prier, Mr. Morrison touche Agnès à l'épaule, comme il y a bien, bien longtemps, et ils vont se coucher, et ils font l'amour, et ils sont très heureux.

Une visite chez Dessie faisait son effet pendant encore deux jours, et puis, petit à petit, les drames et les maux de tête revenaient, et le commerce n'était pas aussi bon que l'année dernière. Voilà qui était Dessie, voilà quel était son pouvoir. Elle portait la joie dans son cœur, comme Samuel, elle était la chérie, elle était la bien-aimée de la famille.

Dessie n'était pas belle – peut-être même pas jolie – mais il émanait d'elle cette lumière qui pousse les hommes à suivre certaines femmes dans l'espoir de capter quelques rayons. On aurait pu penser qu'avec le temps, elle aurait oublié son premier amour et qu'un autre l'aurait remplacé, mais cela ne fut pas. Les Hamilton étaient versatiles, mais pas en amour. Aucun d'eux ne semblait capable d'aimer légèrement.

Dessie refusa d'accepter. Ce fut pire. Elle continua d'être ce qu'elle avait été, mais sans la flamme. Ceux qui l'aimaient en souffrirent pour elle et essayèrent de l'aider.

Les amis de Dessie étaient bons et loyaux, mais c'étaient des êtres humains, ils fuyaient le spectacle de la douleur. Avec le temps, toutes les Mrs. Morrison trouvèrent des prétextes pour ne plus aller à la petite maison près de la boulangerie. Elles n'étaient pas infidèles, elles ne voulaient pas être tristes alors qu'elles demandaient à être heureuses. Il est toujours facile de trouver des raisons vertueuses et logiques pour ne pas faire ce qui ennuie.

Les affaires de Dessie commencèrent à tomber. Et les femmes qui avaient cru vouloir des robes ne se rendirent jamais compte que ce qu'elles étaient allées chercher là-bas, c'était le bonheur. Les temps changeaient, et la confection entrait dans les mœurs. Ce n'était plus honteux d'en porter. Et si Mr. Morrison vendait de la confection, il était raisonnable qu'Agnès Morrison en portât.

La famille s'inquiéta au sujet de Dessie, mais que pouvait-on faire ? Elle n'admettait pas qu'elle souffrait. Elle se plaignait uniquement de douleurs dans le côté, assez violentes, mais espacées et fugaces.

Quand Samuel mourut, le monde se brisa comme une assiette. Ses fils, ses filles et ses amis essayèrent d'assembler les débris et de recomposer un monde qui aurait un semblant de forme.

Dessie décida de vendre son affaire et de retourner à la ferme pour y vivre avec Tom. Elle n'avait pas grand-chose à vendre. Liza était au courant, ainsi qu'Olive, et Dessie avait écrit à Tom. Mais Will, assis à la table du restaurant San Francisco, n'avait pas été prévenu. Sa colère monta lentement, il roula sa serviette en boule et se leva.

« J'ai oublié quelque chose, dit-il à Adam. Je vous verrai au train. »

Il traversa la rue, puis le jardin luxuriant de Dessie, et sonna.

Elle était en train de dîner, seule, et elle vint ouvrir, sa serviette à la

main.

« Tiens, Will ! dit-elle. (Et elle tendit la joue pour qu'il l'embrassât.) Quand es-tu arrivé ?

– Je suis là entre deux trains, dit-il. Il faut que je te parle. »

Elle le conduisit jusqu'à la cuisine-salle à manger, une petite pièce accueillante tapissée de papier à fleurs. Elle remplit une tasse de café qu'elle plaça devant Will ainsi qu'un sucrier et un pot de crème.

« As-tu vu maman ? demanda-t-elle.

Je n'ai pas eu le temps, grommela-t-il. Dessie, est-il vrai que tu veuilles retourner à la ferme ?

– J'y pense.

– Je ne veux pas que tu y ailles.

– Pourquoi ? Qu'y a-t-il de mal ? Tom s'ennuie tout seul.

– Tu as une bonne affaire ici, dit Will.

– Je n'ai plus d'affaire, je croyais que tu le savais.

– Je ne veux pas que tu partes », répéta-t-il, buté.

Elle eut un sourire désenchanté et fit de son mieux pour avoir l'air amusé.

« Mon grand frère est bien tyran. Pourquoi donne-t-il des ordres à sa petite sœur ?

– C'est trop triste, là-bas.

– À deux, ce le sera moins. »

Will se prit la lèvre inférieure entre le pouce et l'index. Puis il dit très vite :

« Tom n'est plus lui-même. Il ne faut pas que tu restes seule avec lui.

– Est-il malade ? A-t-il besoin d'aide ? »

Will dit :

« Je ne voulais pas te le dire, je crois que Tom ne s'est jamais remis de… la mort. Il est bizarre. »

Elle sourit affectueusement.

« Will, tu as toujours cru qu'il était bizarre, surtout quand il refusait de devenir commerçant.

– C'était différent. Maintenant, il broie du noir. Il ne parle plus, il va se promener tout seul dans les collines la nuit. Je suis allé le voir… il écrit des poèmes… sa table était couverte de feuilles.

– N'as-tu jamais écrit de poèmes, Will ?

– Non.

– Moi si, dit Dessie. Des pages et des pages, plein la table.

– Je ne veux pas que tu y ailles.

– Laisse-moi décider, dit-elle doucement. J'ai perdu quelque chose, je veux essayer de le retrouver.

– Tu dis des bêtises. »

Elle fit le tour de la table et mit ses bras autour du cou de Will.

« Mon petit frère, dit-elle, laisse-moi décider. »

Furieux, il sortit de la maison et faillit manquer son train.

Tom alla attendre Dessie à la gare de King City. De son compartiment, elle le vit qui scrutait les voitures au passage. Il avait bruni et s'était rasé de si près que sa peau tannée brillait comme du bois ciré. Sa moustache rousse était taillée. Il portait un chapeau Stetson à calotte plate, une jaquette longue, serrée à la taille par une ceinture à boucle de nacre, et il avait dû frotter ses chaussures avec son mouchoir, juste avant l'arrivée du train, car elles étincelaient au soleil de midi. Un col dur emprisonnait son cou fort et rouge. Il arborait une cravate bleu pâle, piquée d'une épingle ornée d'un fer à cheval. Il essayait de masquer son émotion en gardant les mains jointes devant lui.

Dessie agita la main à la portière en criant : « Je suis là, Tom, je suis là. » Mais il ne l'entendit pas, car la voix fut couverte par le grondement des roues quand la voiture passa devant lui. Elle descendit du compartiment et vit Tom qui cherchait frénétiquement dans la direction opposée. Elle sourit et s'approcha de lui.

« Excusez-moi, monsieur, dit-elle, connaissez-vous Mr. Tom Hamilton ? »

Il pivota sur les talons, rougit de plaisir, la souleva de terre, et la fit tourner autour de lui. Il la soutint d'un bras au-dessus du sol et lui administra une fessée amicale de sa main libre. Dessie sentit la moustache piquante contre sa joue. Tom reposa sa sœur sur le sol, la tint aux épaules et la regarda. Ils renversèrent la tête et éclatèrent de rire.

Le chef de gare se pencha à sa fenêtre, posa ses coudes sur l'appui, et lança au télégraphiste, par-dessus son épaule :

« Ces Hamilton, quand même ! Regardez-les ! »

Tom et Dessie, se tenant par le petit doigt exécutaient une figure de quadrille en chantant tous les deux. Puis ils s'arrêtèrent et s'embrassèrent follement.

Tom la regarda.

« N'êtes-vous pas Dessie Hamilton ? Je crois me souvenir de vous. Vous avez changé, vous avez coupé vos nattes ! »

Il perdit énormément de temps à prendre les tickets de bagages, à les perdre dans ses poches, à les retrouver, et à prendre des bagages qui n'étaient pas ceux de Dessie. Enfin, il les trouva et les entassa sur le siège arrière de la voiture. Les deux chevaux bais piaffèrent, se cabrèrent, et le timon grinça. Les harnais étaient luisants, et les cuivres brillaient comme de l'or. Le fouet était orné d'un nœud rouge ainsi que la queue et la crinière des bêtes.

Tom aida Dessie à monter et fit semblant de risquer un regard vers sa cheville. Puis il fit claquer les rênes, déroula son fouet, et les chevaux prirent un virage si serré que les roues hurlèrent.

Tom proposa :

« Veux-tu aller faire un tour dans King City ? C'est une jolie ville.

– Non, répondit-elle. Je me la rappelle. »

Il tourna à gauche, puis piqua vers le sud, et les chevaux prirent un trot rapide.

Dessie demanda :

« Où est Will ?

– Je ne sais pas, marmonna-t-il.

– T'a-t-il parlé ?

– Oui, pour me dire que tu ne devrais pas venir.

– Il m'a dit la même chose, il m'a même fait écrire par George.

– Pourquoi ne serais-tu pas venue, si tu en avais envie ? dit Tom avec colère. En quoi cela regarde-t-il Will ? »

Elle lui prit le bras.

« Il croit que tu es fou parce que tu écris des poèmes. »

Le visage de Tom s'assombrit.

« Il a dû entrer dans la maison quand je n'étais pas là. De quoi se mêle-t-il ? Il n'a pas le droit de fouiller dans mes papiers.

– Du calme, dit Dessie. Will est notre frère, ne l'oublie pas.

Qu'est-ce qu'il dirait si je fouillais dans ses papiers ?

– Aucun danger, dit sèchement Dessie. Ils sont enfermés dans un coffre-fort. Ne gâchons pas cette journée.

– Bien, dit-il. Dieu sait que je fais un effort, mais il m'énerve. Parce que je ne veux pas vivre comme il l'entend, je suis fou. »

Dessie changea de conversation.

« Il s'est passé quelque chose avant mon départ, dit-elle. Maman a voulu venir. As-tu jamais vu maman pleurer, Tom ?

– À mon souvenir, non. Elle n'a pas la larme facile.

– Eh bien, elle a pleuré. Presque rien, mais c'était beaucoup pour elle. Sa voix s'est étranglée, elle a reniflé, elle s'est mouchée, elle a essuyé ses lunettes, et elle a refermé sa bouche comme un boîtier de montre.

– Seigneur ! dit Tom. Je suis content que tu sois là, cela fait du bien. J'ai l'impression de relever de maladie. »

Les sabots des chevaux martelaient la route communale.

« Adam Trask a acheté une Ford, dit Tom, ou plutôt Will lui a vendu une Ford.

– Je ne savais pas, dit Dessie. C'est lui qui va m'acheter ma maison. J'ai fait une bonne affaire. (Elle rit.) Je lui avais fixé un prix élevé, pensant qu'il marchanderait, mais il a accepté d'emblée. Je me suis sentie gênée.

– Qu'as-tu fait en définitive ?

– Je lui ai dit que j'avais demandé le prix fort pour pouvoir le baisser. Ça n'a pas eu l'air de l'intéresser. »

Tom dit :

« Je te supplie de ne jamais raconter cette histoire à Will, il te ferait enfermer.

– Mais la maison ne valait pas ce que j'en demandais.

– N’en dis rien à Will, crois-moi. Pourquoi Adam achète-t-il ta maison ?

– Il va s’y installer, il veut que ses jumeaux aillent à l’école à Salinas.

– Que fera-t-il de sa ferme ?

– Je ne sais pas, il ne me l’a pas dit.

– Je me demande ce qui se serait passé si notre père avait eu une ferme comme celle-là au lieu de notre tas de poussière.

– N’en dis pas de mal.

– C’est un endroit merveilleux où l’on peut mourir de faim. »

Dessie demanda avec ferveur :

« As-tu connu une famille plus heureuse que la nôtre ?

– Non, mais cela venait de nous, et non de la terre.

– Tom, te rappelles-tu le jour où tu as emprunté le canapé pour emmener Jenny et Belle Williams au bal ?

– Maman ne me l’a jamais pardonné. Si nous invitions Jenny et Belle à venir nous voir ?

– Je suis sûre qu’elles viendraient », dit Dessie.

Lorsqu’ils quittèrent la route communale pour entrer dans les collines, Dessie dit :

« Je me les rappelais différemment.

– Plus sèches ?

– Peut-être. Il y a tant d’herbe, Tom !

– J’ai vingt têtes de bétail pour la brouter.

– Tu dois être riche.

– Non. Quand l’année est bonne, le prix de la viande descend. Je me demande ce que ferait Will. C’est l’homme de la pénurie. Il dit toujours : « Il faut jouer sur la pénurie. »

La route avait peu changé. Les ornières étaient plus profondes et les pierres rondes plus dénudées.

Dessie demanda :

« Qu’est-ce que c’est que cette feuille de papier sur ce buisson ? »

Elle la saisit au passage et lut : « Sois la bienvenue. »

« Tom, c’est toi ?

– Non, quelqu’un nous a devancés. »

Il y avait une nouvelle feuille tous les cinquante pas, piquée sur un buisson, pendant des branches d’un arbre, ou épinglée au tronc d’un pavier, et toutes disaient « Bienvenue. » Dessie rosissait de plaisir à chaque découverte.

Ils atteignirent le haut de la colline qui dominait la cuvette où se dressait la vieille maison des Hamilton. Tom arrêta la voiture pour que sa sœur pût jouir de la vue. Sur le flanc de la colline opposée, elle lut ces mots, écrits en pierres blanches : « Bienvenue, Dessie. » Elle posa la tête sur les genoux de son frère, et rit et pleura tout à la fois.

Tom avait un regard étonné.

« Qui a bien pu faire cela ? On ne peut plus sortir de chez soi. »

À l'aube, Dessie fut éveillée par la douleur. C'était en même temps un pincement et une menace. Elle naissait sur le côté, traversait l'abdomen, cisaillait, puis déchirait et broyait comme une serre géante. Lorsque les griffes relâchaient leur étreinte, le sang battait plus vite, douloureusement. Cela ne durait pas longtemps, mais pendant les minutes où régnait la douleur, le monde extérieur n'existait plus.

Dessie vit que l'aube avait teint les vitres d'argent. Elle aspira l'air du matin qui gonflait les rideaux, apportant une odeur d'herbe, de racines et de terre mouillée. Puis, des sons pénétrèrent à leur tour : les hirondelles qui trissaient ; une vache au meuglement monotone qui repoussait un veau affamé ; le cri d'un geai faussement ému ; l'appel aigu de la caille et la réponse murmurée de sa femelle, quelque part dans l'herbe haute. Le poulailler était en révolution. Une énorme poule du Rhode Island, qui pesait plus de quatre livres, protestait hypocritement contre les intentions lubriques d'un coq déplumé qu'elle aurait pu écraser d'un coup d'aile.

Le roucoulement des pigeons éveilla des souvenirs. Dessie se rappela son père au bout de la table, disant :

« J'ai dit à Rabbit que j'allais élever des pigeons et savez-vous ce qu'il m'a répondu ? – Ne les achète pas blancs. – Pourquoi pas ? – Ils amènent la mauvaise chance. Tu achètes des pigeons blancs et ils t'apporteront la tristesse et la mort. Achète-les gris. – Mais je les aime blancs. – Achète-les gris. – Et quand bien même la terre devrait s'ouvrir sous mes pas, je les achèterai blancs. » Et Liza avait dit patiemment :

« Pourquoi toujours tenter le destin, Samuel ? Les gris ont le même goût et sont plus gros. » Samuel avait répondu :

« Je n'obéirai pas à des superstitions ridicules. » Alors Liza avait rétorqué avec sa simplicité implacable :

« Tu n'obéis qu'à ton propre orgueil, tu n'es qu'une mule orgueilleuse. »

Et Samuel avait dit d'un ton morne : « Il faut bien que quelqu'un torde le cou du destin. Si de temps à autre, quelqu'un ne lui faisait pas un pied de nez, l'humanité vivrait encore dans les branches des arbres. »

Et, évidemment, il avait acheté des pigeons blancs, attendant de pied ferme la tristesse et la mort. Ceux qui roucoulaient ce matin-là étaient les arrière-arrière-petits-enfants des pigeons de Samuel, et ils prenaient leur vol, entourant la grange d'une écharpe blanche.

Comme les souvenirs se précisaient, Dessie entendit les voix et la maison se peupla. « La tristesse et la mort, songea-t-elle, la mort et la tristesse, – et cela en même temps que la douleur lui fouaillait l'estomac. Il suffit d'attendre assez longtemps, et la tristesse et la mort viendront. »

Elle entendit l'air siffler dans les grands soufflets de la forge et le marteau frapper l'enclume. Elle entendit Liza ouvrir la porte du four, et le bruit de la pâte pétrie tombant sur la pierre. Puis, Joe passa, cherchant ses chaussures dans les endroits les plus variés jusqu'à ce qu'il les trouvât là où il les avait laissées la veille, sous son lit. Elle entendit la voix douce de

Mollie qui lisait sa prière du matin dans la Bible, et Una qui corrigeait ses fautes.

Dire que Tom avait opéré Mollie avec son couteau de poche et qu'il était allé vomir lorsqu'il s'était rendu compte de son courage !

« Cher Tom », dit-elle.

Le courage de Tom n'avait d'égal que sa lâcheté, comme il se doit chez les hommes dignes de ce nom. Il avait autant de violence que de tendresse, et il était le champ piétiné où ses propres forces s'étaient livrées bataille. Tom était désemparé, mais Dessie pouvait lui indiquer la direction à prendre, comme un cavalier dirige un pur sang et l'aide à sauter l'obstacle.

Le jour se faisait de plus en plus clair. Dessie, éveillée par la douleur, n'arrivait pas à chasser les brumes de la nuit. Elle se rappela soudain que Mollie allait ouvrir le grand bal du 4 Juillet au bras de Harry Forbs, le sénateur. Et elle n'avait pas fini de poser les guipures sur la robe de Mollie. Elle fit un effort pour se lever. Elle avait tant à faire et elle restait là à rêver.

« Ce sera fait, Mollie », cria-t-elle.

Elle se leva, jeta un manteau sur ses épaules et traversa pieds nus la maison peuplée d'Hamilton. Mais ils avaient fui le couloir et s'étaient réfugiés dans les chambres et ils avaient fui les chambres aux lits bien faits, et s'étaient réfugiés dans la cuisine, et ils avaient fui la cuisine pour disparaître. Tristesse et mort. La nuit reflua, et Dessie s'éveilla au jour.

La maison était propre, frottée, immaculée. Les rideaux étaient lavés, les carreaux nettoyés. Mais on sentait la main de l'homme : les rideaux, repassés, n'étaient pas d'aplomb ; il y avait des traces sur les vitres et, lorsque l'on déplaçait un livre, il restait un rectangle de poussière sur la table.

Le poêle chauffait ; on devinait la flamme orange à travers les ronds, et on entendait le doux grondement de la flamme qui s'engouffrait dans le tuyau. La pendule brillait sous un globe de verre, et son tic-tac ressemblait au bruit d'un petit marteau sur une boîte de bois.

De l'extérieur parvint un sifflement aigu, sauvage, qui rythmait une mélodie étrange. Puis, les pas de Tom résonnèrent, et il entra avec une brassée de chêne si haute qu'elle lui cachait le visage. Il laissa tomber sa charge dans le coffre à bois.

« Tu es debout ? dit-il. Dommage. Je faisais tout ce bruit pour te réveiller. »

La joie resplendissait sur son visage.

« C'est un matin où la paresse ne doit pas avoir d'emprise sur nous.

– Tu parles comme papa », dit Dessie.

Et ils rirent tous deux.

Sa joie devint sauvage.

« Oui, lança-t-il à voix haute, et son temps reviendra. J'ai rampé dans la tristesse comme un serpent à l'épine dorsale cassée. Je comprends

pourquoi Will me trouvait fou, mais maintenant tu es de retour et je vais te montrer. Je renais à la vie. Tu entends ? Je vais faire revivre cette maison.

– Alors, je suis contente d'être venue », dit-elle.

Et elle pensa avec désolation que, sous cette armure, battait un cœur fragile. Elle devrait le protéger.

« Tu as dû travailler jour et nuit pour nettoyer la maison, dit-elle.

– Penses-tu ! dit Tom. Je n'ai eu qu'à claquer des doigts.

– Je sais, dit-elle, mais il faut d'abord prendre un baquet et une brosse, et se mettre à genoux, à moins que tu n'aies inventé quelque nouvelle poudre de perlimpinpin, ou appris à domestiquer le vent.

– Hier, j'ai inventé un nouveau moyen d'agrafer une cravate sur un col dur.

– Tu n'en portes jamais.

– Hier, si. C'est pourquoi j'ai inventé l'agrafe. Et les poulets ! Je vais élever des millions de poulets. Il y aura des petits poulaillers sur toute notre terre, avec un anneau sur le toit pour les plonger dans un bain de chaux, et les œufs arriveront jusqu'ici sur un tapis roulant.

– Invente-moi donc un petit déjeuner, dit Dessie. Peux-tu me créer un œuf au bacon ?

– Tout de suite », cria-t-il.

Il ouvrit le poêle et tisonna le feu de si près que les poils de sa main roussirent. Il mit une charge de bois, et recommença à siffler.

Dessie dit :

« On dirait un satyre avec une flûte sur une montagne de Grèce.

– Et que crois-tu donc que je sois ? » Lança-t-il.

Dessie se demanda : « Si sa joie est vraie, pourquoi mon cœur n'est-il pas plus léger ? Pourquoi ne puis-je quitter mon lit de boue ? J'essaierai, si je peux. »

« Tom !

– Oui.

– Je voudrais un œuf rouge. »

Chapitre XXXIII

Les collines demeurèrent vertes jusqu'à la fin du mois de juin, puis tournèrent au jaune. La folle avoine était si chargée de graines que les tiges ployaient sous le poids. Les ruisseaux ne tarirent que tard dans l'été. Le bétail vacillait sous sa charge de graisse et les panses regorgeaient. C'était une de ces années où les habitants de la Vallée oubliaient les années sèches. Les fermiers achetaient plus de terre qu'ils n'en pouvaient cultiver, et calculaient leurs bénéfices futurs.

Tom Hamilton travailla comme un géant avec ses bras vigoureux et ses mains rugueuses, l'espoir au cœur. L'enclume résonnait à nouveau dans la forge. Il repeignit la vieille maison en blanc et échaula les granges. Il alla à King City pour étudier un modèle de chasse d'eau qu'il recopia et construisit avec une feuille de métal martelée et du bois, et, comme le débit du ruisseau était trop faible, il installa un réservoir en séquoia près de la maison où l'eau était amenée par une pompe éolienne si bien conçue qu'elle tournait au moindre souffle. Il réalisa des modèles réduits de deux inventions qu'il comptait faire breveter à l'automne.

Cette flambée de joie décuplait ses forces. Dessie devait se lever très tôt pour éviter que Tom ne fît tout lui-même. Mais elle n'était pas dupe : cet enthousiasme dévorant ne ressemblait pas à celui de Samuel. Il en avait l'apparence et la splendeur, mais il était fabriqué, habilement, au point de faire illusion, mais fabriqué de toutes pièces.

Dessie, qui avait plus d'amis que quiconque dans la Vallée, n'avait personne à qui se confier. Elle n'avait pas parlé de son mal, et le gardait secret.

Le jour où Tom découvrit sa sœur en proie à une crise, il s'écria :

« Dessie, qu'y a-t-il ? » Elle cacha sa souffrance, et répondit : « Une petite douleur, c'est tout. Rien qu'une petite douleur. Je vais déjà mieux. » Un moment après, ils riaient.

Ils riaient souvent et beaucoup, comme pour se rassurer. C'est seulement lorsqu'elle allait se coucher que Dessie retrouvait sa solitude et son mal insupportable. Tom, de son côté, dans l'obscurité de sa chambre, était désarmé comme un enfant. Il entendait battre son cœur, il essayait de

ne pas penser, et fixait son attention sur des plans, des dessins, des machines.

Parfois, ils gravissaient la colline pour voir les reflets du soleil sur les montagnes, et pour respirer la brise venue de la Vallée. Généralement, ils restaient silencieux et jouissaient de la paix du soir. Ils étaient timides et ne parlaient jamais d'eux-mêmes. Ils ne savaient rien l'un de l'autre.

Aussi furent-ils étonnés lorsqu'un soir Dessie dit soudain :

« Pourquoi ne te maries-tu pas, Tom ? »

Il la regarda, puis détourna les yeux :

« Qui voudrait de moi ?

– Est-ce une plaisanterie, ou le penses-tu vraiment ?

– Qui voudrait de moi ? répéta-t-il. Qui voudrait d'un être comme moi ?

– Tu as l'air sincère ! » Dit-elle, alarmée.

Et aussitôt elle viola leur convention mutuelle :

« As-tu déjà été amoureux ?

– Non.

– Je voudrais le savoir », dit-elle comme si elle n'avait pas entendu.

Ils redescendirent en silence vers la ferme, mais, devant la porte, Tom dit soudain :

« Tu t'ennuies, ici, tu ne veux pas rester. »

Il attendit un moment, puis :

« Réponds-moi. C'est vrai, n'est-ce pas ?

– Je suis mieux ici que nulle part au monde. »

Puis elle demanda :

« Vas-tu voir les femmes ?

– Oui.

– Te sens-tu mieux après ?

– Pas beaucoup.

– Que vas-tu faire ?

– Je ne sais pas. »

Ils entrèrent silencieusement dans la maison. Tom alluma la lampe du vieux salon. Le canapé qu'il avait réparé était appuyé contre le mur, et, entre les portes, les pas avaient tracé un chemin plus clair sur le tapis.

Tom s'assit à côté de la table ronde, et Dessie sur le canapé. Elle vit que Tom était gêné par sa dernière phrase. Elle pensa : « Comme il est pur, comme il est inapte à vivre dans un monde que moi-même connais mieux que lui. » Il était un tueur de dragons, un sauveur de demoiselles en détresse, et ses petits péchés lui semblaient si grands qu'il se sentait indigne. Elle souhaita que leur père fût là ; il avait senti quelle grandeur habitait Tom, peut-être aurait-il su, lui, le libérer et lui permettre de prendre son vol ? Elle chercha un autre moyen d'allumer chez son frère un semblant de feu.

« Puisque nous parlons de nous-mêmes, as-tu jamais pensé que notre horizon est limité par la Vallée, que nous ne l'avons dépassé que pour aller

à San Francisco ou San Luis Obispo ?

– C'est vrai, dit Tom.

– N'est-ce pas ridicule ?

– Nous ne sommes pas les seuls.

– Ce n'est pas une raison. Nous pourrions aller à Paris, à Jérusalem, à Rome. Je voudrais tant voir le Colisée. »

Il lui jeta un regard soupçonneux, s'attendant à quelque plaisanterie.

« Comment ferions-nous ? Il faut beaucoup d'argent.

– Je ne crois pas, dit-elle. Nous n'avons pas besoin d'habiter des palaces. Nous pourrions prendre les bateaux les moins chers et la classe la plus basse, c'est ainsi que notre père est venu d'Irlande. Nous pourrions aller en Irlande. »

Il restait sur la défensive, mais une flamme naissait dans ses yeux.

Dessie continua :

« Nous pourrions travailler pendant un an, économiser sou après sou. Je peux faire de la couture à King City.

Will nous aiderait. L'été prochain nous pourrions vendre le bétail et partir. Rien ne nous en empêche. »

Tom se leva et sortit. Il leva la tête vers les étoiles estivales, Vénus la bleue et Mars la rouge. Ses mains pendaient à ses côtés. Il les ouvrit et les referma plusieurs fois. Puis il rentra dans la maison. Dessie n'avait pas bougé.

« Tu veux vraiment partir, Dessie ?

– Plus que tout au monde.

– Alors nous partirons.

– Et toi, veux-tu ?

– Plus que tout au monde, dit-il. L'Egypte… As-tu pensé à l'Egypte ?

– Athènes, dit-elle.

– Constantinople.

– Bethléem.

– Oui, Bethléem. (Puis il ajouta soudain) : Va te coucher. Nous avons une année de travail devant nous. Va te reposer. Je vais emprunter de l'argent à Will pour acheter une centaine de truies.

– Et avec quoi les nourriras-tu ?

– Avec des glands, dit Tom. Je vais inventer une machine à cueillir les glands. »

Dès qu'il fut dans sa chambre, il se mit à marcher de long en large, et à parler à voix basse. Dessie se pencha à sa fenêtre et regarda la nuit étoilée. Elle était heureuse, mais elle se demandait si elle et son frère avaient vraiment envie de partir. Comme elle se posait la question, des prémices de douleur s'éveillèrent.

Lorsqu'elle se leva le lendemain matin, Tom était déjà devant sa planche à dessin, grommelant, et se frappant le front. Dessie regarda pardessus son épaule.

« C'est la ramasseuse de glands ? demanda-t-elle.

– C'est facile à réaliser, dit-il, mais comment séparer les glands des branches ?

– Je sais que tu es un inventeur, mais je viens de découvrir la meilleure ramasseuse de glands du monde, et elle est prête à fonctionner.

– Comment cela ?

– Les enfants, répondit-elle. Toutes ces petites mains impatientes.

– Ils ne le feraient pas, même pour de l'argent.

– Ils le feraient pour des récompenses. Il y aura des prix pour tout le monde et un grand prix pour le gagnant d'une valeur de cent dollars. Ils nettoieront la Vallée. Veux-tu que j'essaie ? »

Il se gratta la tête.

« Pourquoi pas ? Mais comment centraliser les récoltes ?

– Les enfants les apporteront ici, dit Dessie. Laisse-moi faire. J'espère que tes granges sont assez grandes.

– Tu veux exploiter la jeunesse ?

– Certainement ! Lorsque j'avais ma boutique, j'exploitais les jeunes filles qui voulaient apprendre à coudre, mais elles m'exploitaient aussi. Je crois que je vais appeler cela le Grand Concours de Cueillette de la Province de Monterey. Et je ne laisserai pas tout le monde y participer. Peut-être pourrions-nous offrir des bicyclettes en prix ? Tu ne ramasserais pas des glands dans l'espoir de gagner une bicyclette, Tom ?

– Si, bien sûr, répondit-il. Mais ne pourrions-nous pas les payer aussi ?

– Pas avec de l'argent, dit Dessie. L'amusement deviendrait un travail, et on n'aime pas travailler si l'on peut s'en passer. En tout cas, je suis comme ça. »

Tom se redressa et rit.

« Et moi aussi. Bon. Tu te charges des glands, je me charge des cochons. »

Dessie dit :

« Tom, est-ce que ce ne serait pas drôle si nous nous mettions à gagner de l'argent ?

– Tu en as gagné à Salinas ?

– Pas beaucoup, mais j'étais riche de promesses. Si mes factures avaient toutes été payées, nous n'aurions pas besoin des cochons, nous pourrions partir pour Paris dès demain.

– Je vais aller voir Will, dit Tom. (Il repoussa sa chaise et quitta sa planche à dessin.) Tu viens avec moi ?

– Non, il faut que je prépare tout pour le Grand Concours de Cueillette. »

En rentrant à la ferme en fin d'après-midi, Tom était triste et déprimé. Comme toujours Will avait éteint son enthousiasme. Il avait pincé sa lèvre, frotté ses paupières, gratté son nez, nettoyé ses lunettes, et mis un temps fou à couper et à allumer un cigare. L'affaire des cochons était pleine

d’aléas, et Will les avait tout de suite décelés.

Le Concours de Cueillette était voué à l’insuccès, mais Will ne dit pas pourquoi. Toute l’affaire était branlante, surtout à une époque aussi instable. Tout ce que Will put promettre fut d’y repenser.

Au cours de la conversation, Tom eut envie d’exposer son projet de voyage, mais il s’en dissuada. Pour Will, l’idée d’aller vagabonder en Europe, à moins évidemment que l’on fût retiré des affaires avec des rentes solides, aurait été une folie dix fois plus dangereuse que l’affaire des cochons. Tom ne dit rien et laissa Will « y repenser », sachant d’avance que le verdict condamnerait les cochons et les glands.

Le pauvre Tom ne savait pas et ne pouvait pas apprendre que la dissimulation est l’une des joies créatrices de l’homme d’affaires. Montrer de l’enthousiasme eût été ridicule. Will avait vraiment l’intention d’y repenser. Une partie du projet le fascinait. Tom avait mis le doigt sur quelque chose d’intéressant. Acheter des truies à crédit, les nourrir avec une nourriture qui ne coûte presque rien, les revendre, rembourser le prêt, et prendre son bénéfice : voilà une assez jolie opération. Will n’avait pas l’intention » de voler son frère, il lui donnerait une part des bénéfices. Mais Tom était un rêveur auquel on ne pouvait pas faire confiance pour monter une affaire solide. Entre autres choses, il ignorait le prix de vente de la viande de porc. Si le projet se réalisait, Will était prêt à offrir à Tom un beau cadeau, peut-être même une Ford. Et pourquoi ne pas proposer une Ford comme unique et premier prix du concours ? Toute la Vallée se jetterait sur les glands.

Comme il s’engageait dans les collines, Tom se demanda comment il allait dire à Dessie que leur projet n’était pas viable. Si seulement il avait autre chose à suggérer à la place. Comment gagner assez d’argent en un an pour aller en Europe ? Il s’aperçut soudain qu’il ne savait même pas de quelle somme ils avaient besoin. Il ignorait le prix d’un billet de bateau. Ils pourraient passer la soirée à faire des comptes.

Il s’attendait à voir Dessie courir à sa rencontre. Il s’apprêta donc à masquer sa déconvenue et à lancer une blague. Mais Dessie ne sortit pas de la maison. « Elle doit se reposer », pensa-t-il. Il abreuva les chevaux, les conduisit à l’écurie, et leur donna leur ration d’avoine.

Quand Tom entra, Dessie était allongée sur le canapé « Tu fais un petit somme ? (Il vit la couleur de son visage.) Qu’est-ce que tu as ? »

Elle rassembla toutes ses forces.

« Mal à l’estomac.

– Ah ! bon, dit Tom. Tu m’as fait peur. J’ai ce qu’il te faut. »

Il alla à la cuisine et revint avec un verre plein d’un liquide pétillant qu’il tendait à sa sœur.

« Qu’est-ce que c’est, Tom ?

– Les bons vieux sels de la famille. C’est un peu violent, mais ça te fera du bien. »

Elle but et fit une grimace.

« Je me rappelle ce goût, c'était le médicament de maman à l'époque des pommes vertes.

– Maintenant, allonge-toi, dit Tom. Je vais faire le diner. »

Elle l'entendit qui s'affairait dans la cuisine. La douleur rugissait en elle. Elle avait peur. Le médicament consumait son estomac. Elle se traîna jusqu'aux nouvelles toilettes à chasse d'eau, et essaya de vomir. La transpiration coulait de son front et brûlait ses yeux. Elle voulut se relever, mais les muscles de son abdomen étaient durs, pliée en deux, elle alla se recoucher.

Lorsque Tom apporta des œufs brouillés, elle secoua la tête.

« Merci, dit-elle. Je préfère aller me coucher.

Les sels vont bientôt faire leur effet, assura Tom. Tu iras beaucoup mieux. (Il l'aida à se coucher.) Qu'est-ce que tu as bien pu manger ? »

Dessie, allongée dans sa chambre, lutta de toutes ses forces contre la douleur, mais vers dix heures, sa volonté faiblit, et elle cria :

« Tom ! Tom ! (Il ouvrit la porte. Il tenait le *World Almanac* à la main.) Tom, excuse-moi, je souffre horriblement. »

Il s'assit sur le bord de son lit, dans la demi-obscurité.

« C'est si douloureux que ça ?

– Terrible !

Peux-tu vomir ?

– Non.

– Je vais amener une lampe et rester à côté de toi. Peut-être vas-tu pouvoir t'endormir. Ce sera passé demain matin, le temps que les sels agissent. »

Sa volonté reprit le dessus, et elle essaya de garder son calme pendant que Tom lui lisait des passages de l'*Almanac*. Il s'arrêta de lire quand il pensa qu'elle dormait, et s'assoupit sur sa chaise.

Un cri l'éveilla. Il s'approcha des draps sous lesquels le corps se débattait. Dessie avait les yeux laiteux, affolés, comme ceux d'un cheval enragé. Son visage était violacé, et l'écume bouillonnait à ses lèvres. Tom glissa la main sous la couverture et sentit les muscles noués, durs comme des pierres. Puis soudain elle arrêta de lutter, sa tête retomba et ses yeux à demi clos brillèrent sous la lampe.

Tom ne prit pas le temps de seller le cheval et lui passa seulement une bride. Il partit au galop, arrachant d'une main sa ceinture pour fouetter le cheval apeuré qui bondissait entre les ornières de la route.

Les Duncan, qui dormaient au deuxième étage de leur maison, sur le bord de la route, n'entendirent pas les coups frappés à leur porte, mais ils entendirent le fracas effroyable qu'elle fit en cédant, arrachant gonds et verrou. Lorsque Red Duncan descendit avec son fusil, il trouva Tom, hurlant dans le téléphone mural à l'adresse du central de King City :

« Docteur Tilson ! Trouvez-le ! Je m'en fous ! Trouvez-le ! »

Red Duncan en bâillant, le menaça de son fusil. Le docteur Tilson répondit : « Oui, oui, j'entends. Vous êtes Tom Hamilton. Qu'a-t-elle ? Son estomac est dur ? Qu'avez-vous fait ? Des sels. Bougre d'imbécile ! »

Puis le médecin reprit possession de lui-même. « Tom, Tom, mon garçon, du calme. Retournez là-bas et faites-lui des compresses froides, du calme, aussi froides que possible. Je suppose que vous n'avez pas de glace ? Bon. Changez les compresses. J'arrive aussi vite que je peux. Vous m'entendez ? Tom, m'entendez-vous ? »

Il raccrocha le récepteur et s'habilla. Furieux et las, il ouvrit son placard, prit des scalpels, des pinces, des éponges, et du fil à suture. Il secoua sa lampe à essence pour s'assurer qu'elle était pleine, et disposa dans son sac une bouteille d'éther et un masque.

Sa femme, en chemise et bonnet de nuit, entra dans la pièce. Le docteur Tilson lui dit :

« Je vais au garage. Appelle Will Hamilton. Dis-lui qu'il faut qu'il me conduise à la ferme de son père. S'il discute, dis-lui que sa sœur est mourante. »

Tom retourna à la ferme une semaine après l'enterrement de Dessie, chevauchant droit sur sa selle, le corps raide, la tête haute, comme un garde à la parade. Son chapeau Stetson reposait bien droit sur sa tête. Samuel lui-même n'aurait pu montrer plus de dignité que son fils. Un épervier qui s'abattait sur un poulet ne lui fit pas tourner la tête.

Devant la grange, il mit pied à terre, abreuva son cheval, l'attacha, et mit de l'orge dans sa mangeoire. Il enleva la selle et retourna la couverture pour la faire sécher. Lorsque le cheval eut terminé son repas, Tom le guida vers l'extérieur, puis il le libéra pour qu'il aille paître de par le monde.

Dans la maison, les meubles, les fauteuils, le poêle semblèrent reculer à son approche. Un tabouret l'évita comme il entrait dans le salon. Ses allumettes étaient mouillées, et c'est avec un sentiment de honte qu'il alla dans la cuisine en chercher d'autres. Seule la lampe du salon semblait amicale. A la première allumette, la mèche s'enflamma et donna une bonne clarté.

Tom s'assit et regarda autour de lui. Il évita de poser les yeux sur le canapé. Un léger bruit de souris dans la cuisine lui fit tourner la tête et il vit sur le mur une ombre avec un chapeau. Il se découvrit.

Assis sous la lampe, il laissa errer son esprit, mais il savait qu'on allait appeler son nom et qu'il devrait s'asseoir au banc d'infamie, jugé par lui-même, devant le jury de ses crimes.

Alors son nom fut lancé d'une voix stridente. Il alla au-devant de ses accusateurs : la Vanité – il était négligé, sale et vulgaire ; le Désir – il avait payé des prostituées ; la Malhonnêteté – il avait fait croire qu'il avait du talent ; la Paresse et la Gourmandise, bras dessus bras dessous. Mais Tom était réconforté car ses accusateurs masquaient le grand crime glauque assis dans le fond et qui attendait. Il appelait à son secours ses péchés

mineurs comme des vertus, pour le sauver : L'Envie – Will et son argent ; la Trahison – le Dieu de sa mère ; le vol – du temps et de l'espoir.

Samuel parla doucement, mais sa voix emplit la pièce.

« Sois bon, sois pur, sois grand, sois Tom Hamilton. »

Tom ignora son père. Il dit : « Il faut que j'accueille mes amis. » Et il salua de la tête l'Impolitesse et la Laideur, et le Mauvais Amour Filial, et les Ongles Sales. Puis il revint à la Vanité. Alors le crime glauque se fraya un chemin. Il était trop tard pour se cacher derrière les péchés mineurs. Le grand crime glauque était l'Assassinat.

Tom sentit le verre froid dans le creux de sa main. Il vit le liquide pétillant et les cristaux qui se dissolvaient en tournant sur eux-mêmes, et les petites bulles qui montaient, et il répéta à voix haute dans la pièce vide, vide : « C'est un peu violent, mais ça te fera du bien. » C'était ce qu'il avait dit. Et les murs et les fauteuils et la lampe l'avaient entendu et étaient là pour en témoigner. Il n'y avait plus sur la surface du globe un seul endroit où Tom Hamilton pût vivre. Pourtant, il avait bien cherché, il avait retourné les possibilités comme des cartes. Londres ? Non. L'Egypte ? Il y a des pyramides en Egypte, et le Sphinx. Non. Paris ? Non. Et pourtant il paraît que l'on cultive le péché là-bas. Non. Bon, essayons autre chose. Bethléem ? Grands dieux, non ! Un étranger doit se sentir seul là-bas.

Il est difficile de se rappeler comment on meurt et quand. Un sourcil qui se lève, un murmure, c'est peut-être cela. Ou une nuit troublante, un bouillonnement de plomb fondu qui trouve le secret de l'être et s'injecte dans les veines.

Tom Hamilton était mort et il n'avait plus que quelques petites choses décentes à faire pour que tout fût terminé.

Le canapé émit une critique craquante. Tom le regarda, puis la lampe fumante dont le canapé avait voulu parler. « Merci, dit Tom au canapé. Je n'avais pas remarqué. » Et il descendit la mèche pour que la lampe ne fumât plus.

Son esprit s'assoupit. L'Assassinat le gifla pour le réveiller. Tom. Le sanglant Tom, était trop fatigué pour se tuer. C'est un acte peut-être douloureux et qui vous vaut peut-être l'Enfer.

Il se rappela que sa mère avait une profonde répulsion pour le suicide, synthèse des trois choses qu'elle désapprouvait le plus violemment : mauvaise éducation, lâcheté et péché. C'était presque aussi affreux que l'adultère ou le vol, peut-être même plus affreux. Il devait y avoir un moyen d'éviter la désapprobation de Liza.

Samuel ne lui en voudrait pas. On ne pouvait éviter Samuel car il emplissait l'espace. Tom devait donc le lui dire. « Père, excuse-moi. Je n'y puis rien. Tu m'as surestimé. Tu t'es trompé. Je voudrais pouvoir justifier l'amour et l'orgueil que tu avais mis en moi. Peut-être trouverais-tu une solution. Moi, je ne peux pas. Je ne peux pas vivre. J'ai tué Dessie et je veux dormir. »

Et son esprit répondit pour son père absent : « Je comprends. Il y a tant de manières de retourner à la terre. Voyons comment nous pouvons arranger cela avec ta mère. Pourquoi es-tu si impatient ? »

« Je ne peux plus attendre. Voilà pourquoi, dit Tom. Je ne peux plus attendre. »

« Mais si, tu peux, mon fils, mon cher fils. Tu es grand comme je l'avais prévu. Ouvre le tiroir de la table et utilise ce navet que tu appelles ta tête. »

Tom ouvrit le tiroir et vit un bloc de papier, un paquet d'enveloppes assorties, deux crayons mâchonnés, et dans un coin, quelques timbres. Il posa le bloc sur la table et tailla les crayons avec son couteau.

Il écrivit :

Chère maman, j'espère que tu vas bien. Je vais essayer de passer plus de temps auprès de toi. Olive m'a invité pour le Thanksgiving et je te promets que je viendrai. Notre petite Olive cuit les dindons aussi bien que toi, mais tu ne l'admettras jamais. Je viens de profiter d'une occasion. J'ai acheté un cheval pour quinze dollars. Il est entier et il m'a l'air d'un pur sang. Je l'ai eu bon marché car c'est un animal qui n'aime pas les hommes. Son propriétaire précédent a passé plus de temps sur terre que sur son dos. Je dois dire qu'il est assez vicieux. Il m'a déjà jeté bas deux fois, mais je persévère et, si je peux le dresser, j'aurai un des meilleurs chevaux de la province. Je le dresserai, même si cela me demande tout l'hiver. Je ne sais pas pourquoi je m'acharne, peut-être parce que l'homme à qui je l'ai acheté m'a dit une chose amusante. Il a dit : « Ce cheval est si méchant qu'il mangerait son cavalier. » Te rappelles-tu ce que papa disait lorsque nous allions à la chasse ? « Reviens avec ton bouclier ou couché dessus. » Donc à bientôt. Ton fils Tom.

Il se demanda si cela suffisait, mais il était trop fatigué pour recommencer. Il ajouta :

P. -S. *Il parait que Coco est toujours aussi grossier. Ce perroquet me fait rougir.*

Sur une autre feuille il écrivit :

Cher Will, tu pourras penser tout ce que tu voudras, mais je t'en prie, aide-moi. Pour l'amour de notre mère, je l'en prie. J'ai été tué par un cheval, jeté bas et frappé à la tête, je t'en prie… Ton frère Tom.

Il timbra les enveloppes, les mit dans sa poche, puis il demanda à Samuel : « Est-ce bien ainsi ? »

Dans sa chambre, il ouvrit une boîte neuve de balles, en glissa une dans le barillet de son Smith et Wesson 38, et tourna la chambre chargée, d'un cran sur la gauche. Son cheval attendait près de la barrière, et arriva au coup de sifflet. Tom le sella.

Il jeta les lettres à la poste de King City à trois heures du matin. Puis il partit vers le Sud, vers les collines stériles des Hamilton.

C'était un garçon qui savait vivre.

QUATRIÉME PARTIE

Chapitre XXXIV

Un enfant demandera : « Pourquoi y a-t-il un monde ? » Un adulte se demandera : « Quelle direction prendra le monde ? Quelle sera sa fin et – pendant que nous y sommes – pourquoi y a-t-il un monde ? »

Il y a un conflit qui depuis toujours nous effraie et nous inspire, un seul. Nous vivons un feuilleton où chaque numéro ressemble au précèdent et où la réponse est toujours : « la suite au prochain numéro ». Les humains sont pris, dans leurs vies, leurs pensées, leurs appétits et leurs ambitions, leur avarice et leur cruauté, mais aussi dans leur bonté et leur générosité, au filet du bien et du mal. C'est leur histoire, la nôtre, et elle se répète dans tous les domaines des sens ou de l'intelligence. La vertu et le vice ont été la trame et la chaîne de notre première conscience, et ils formeront le matériau de notre dernière conscience, et cela malgré les changements que nous pourrons faire subir à la terre, à ses rivières et à ses montagnes, à son économie et à ses mœurs. Après qu'il se sera débarrassé des poussières et des copeaux de sa vie, l'homme devra toujours affronter cette question, dure et sans ambiguïté : « Etait-ce bien ou mal ? Ai-je agi bien ou mal ? »

Hérodote raconte comment Crésus, le roi le plus riche et le plus privilégié de son époque, posa à Solon l'Athénien une question majeure. Il ne l'aurait pas posée s'il n'avait pas eu de doute : « Qui, demanda-t-il, est l'homme le plus heureux de la terre ? » Il devait être affamé de certitude. Solon lui cita les noms de trois hommes qui avaient été heureux dans le passé. Et sans doute Crésus ne l'écouta pas, car le seul nom qu'il brûlait d'entendre était le sien. Aussi, quand Solon ne le mentionna pas, Crésus fut contraint de demander : « Ne me considères-tu pas parmi les heureux ? »

Solon répondit sans hésitation : « Pour dire d'un homme qu'il fut heureux, attendez qu'il ait tourné sa dernière page. »

Et cette réponse hanta Crésus quand il perdit bonheur, richesse et royaume. Et lorsqu'il monta sur le bûcher, il évoqua le nom de Solon et souhaita ne pas lui avoir posé la question.

À notre époque, lorsqu'un homme meurt, s'il a possédé la fortune, l'influence, le pouvoir et tous les attributs qui éveillent l'envie, et que les vivants font l'inventaire de sa vie, la question est toujours là : « A-t-il fait le

bien ou le mal ? » Ce qui consiste à poser d'une autre façon la question de Crésus. La jalousie n'est plus, et la commune mesure est la suivante : « Fut-il aimé ou haï ? Sa mort est-elle une perte ou engendre-t-elle la joie ? »

Je me rappelle clairement la mort de trois hommes. Le premier était l'homme le plus riche de son siècle. Il avait taillé son chemin jusqu'à la fortune en déchirant les âmes et les corps, mais il avait passé de nombreuses années à essayer de racheter l'amour qu'il avait trahi. Il avait ainsi rendu de grands services à l'humanité, et peut-être avait-il largement fait pencher la balance du bon côté. J'étais en mer lorsqu'il mourut. La nouvelle fut affichée sur le tableau de service, et accueillie avec plaisir. Nombreux furent ceux qui dirent : « Dieu merci, ce salaud-là est mort. »

Le second, malin comme le diable, ignorant la dignité humaine et connaissant trop bien les faiblesses et les laideurs de l'homme, utilisa toute sa science pour pervertir, acheter, corrompre, menacer et séduire, jusqu'à ce qu'il eût atteint le pouvoir, dissimulant ses vrais mobiles sous les traits de la vertu. Je me suis demandé s'il savait qu'aucun cadeau ne rachète jamais l'amour d'un homme dont on a blessé l'amour-propre. Le corrompu ne peut que haïr son corrupteur. Lorsqu'il mourut, la nation tout entière fit son éloge, mais en même temps soupira d'aise.

Le troisième commit peut-être de nombreuses erreurs, mais sa vie fut vouée à servir l'homme, à lui rendre courage, dignité et bonté, à une époque où l'homme avait peur, et où des forces mauvaises se déchaînaient dans le monde pour utiliser les terreurs de l'homme. Cet homme était haï par une minorité. Lorsqu'il mourut, le peuple éclata en larmes dans les rues et il lança ce cri : « Qu'allons-nous faire maintenant ? Comment pouvons-nous vivre sans lui ? »

Sous sa carapace de lâcheté, l'homme aspire à la bonté et veut être aimé. S'il prend le chemin du vice, c'est qu'il a cru prendre un raccourci qui le mènerait à l'amour. Lorsqu'un homme arrive au moment suprême, peu importe son talent, son pouvoir ou son génie, s'il meurt haï, sa vie est une faillite et sa mort une froide horreur. Il me semble que vous ou moi, au moment de choisir entre deux voies, devons toujours penser à notre fin et vivre pour que notre mort ne fasse plaisir à personne.

Nous n'avons qu'une histoire. Tous les romans, tous les poèmes, sont bâtis sur la lutte incessante que se livrent en nous-mêmes le bien et le mal. Le mal doit être constamment ressuscité, alors que le bien, alors que la vertu sont immortels. Le vice offre toujours un visage frais et jeune, alors que la vertu est plus vénérable que tout au monde.

Chapitre XXXV

Lee aida Adam et les jumeaux à emménager à Salinas, ce qui revient à dire qu'il fit tout le travail. Il emballa toutes les affaires, les porta au train, empila les valises sur le siège arrière de la Ford, déballa le tout en arrivant à Salinas, et installa la famille dans la petite maison de Dessie. Lorsqu'il eut fait tout ce qui était de son devoir, plus un certain nombre de futilités pour reculer l'échéance, il demanda un soir une audience à Adam, après que les jumeaux fussent allés se coucher. Peut-être Adam comprit-il tout de suite en voyant l'air compassé de Lee.

« Je m'y attendais. Parlez, dit Adam.

Cela rendait inutile le long discours que Lee avait appris par cœur et qui commençait ainsi : « Pendant un grand nombre d'années, je vous ai servi du mieux que j'ai pu, et aujourd'hui… »

« J'ai repoussé ce jour aussi longtemps que j'ai pu, dit Lee. J'ai préparé un discours, voulez-vous l'entendre ?

– Voulez-vous le prononcer ?

– Non, dit Lee, mais c'était un bien beau discours.

– Quand voulez-vous partir ? demanda Adam.

– Aussi vite que possible. J'ai peur que ma volonté ne fléchisse si je ne pars pas rapidement ! Voulez-vous que j'attende que vous m'ayez trouvé un remplaçant ?

– Non, dit Adam, vous savez combien je suis lent. Cela peut prendre quelque temps, et je puis aussi ne jamais m'y résoudre.

– Alors je partirai demain.

– Cela va faire beaucoup de peine aux enfants, dit Adam. Je ne sais pas ce qu'ils vont devenir. Peut-être vaut-il mieux que vous partiez sans rien dire et que je le leur annonce plus tard.

– Les réactions des enfants sont toujours surprenantes », dit Lee.

Elles le furent. Le lendemain matin, au petit déjeuner, Adam dit :

« Mes enfants, Lee s'en va.

– Ah ! oui ? dit Cal. Il y a un match de basket-ball ce soir. Ça coûte dix *cents*. On peut y aller ?

– Oui. Mais avez-vous entendu ce que je vous ai dit ?

– Mais oui, répondit Aron. Tu nous as dit que Lee partait.

– Il part pour toujours.

– Où va-t-il ? demanda Cal.

– Vivre à San Francisco.

– Ah ! dit Aron. Il y a un marchand au coin de la rue, sur le trottoir, il a un petit fourneau et il fait cuire des saucisses qu'il glisse dans un petit pain. Ça coûte un *cent* et on peut prendre toute la moutarde que l'on veut. »

Lee, dans la cuisine, sourit à Adam.

Lorsque les jumeaux prirent leurs livres pour partir, Lee dit :

« Au revoir, mes enfants. »

Ils crièrent « au revoir », et se précipitèrent dehors.

Adam plongea la tête vers sa tasse et dit en manière d'excuse :

« Quelles petites brutes ! Voilà votre récompense pour dix ans de service.

– C'est mieux ainsi, dit Lee. S'ils avaient fait semblant d'avoir du chagrin, je ne les aurais pas crus. Je ne représente rien pour eux. Peut-être penseront-ils à moi quelquefois sans rien dire. Je ne veux pas qu'ils soient tristes. J'espère ne pas avoir l'âme assez mesquine pour souhaiter laisser un vide. (Il posa une pièce de cinquante *cents* sur la table, devant Adam.) Lorsqu'ils iront au basket-ball, ce soir, donnez-leur ceci de ma part, et dites-leur de s'acheter des saucisses. Peut-être mon cadeau d'adieu leur occasionnera-t-il un embarras gastrique. »

Adam regarda le long panier que Lee avait apporté dans le salon.

« Est-ce tout votre bagage, Lee ?

– Tout, sauf mes livres. Ils sont dans des caisses, dans la cave. Si cela ne vous dérange pas, je les enverrai chercher ou je viendrai moi-même lorsque je serai installé.

– Avec plaisir. Vous allez me manquer, Lee, que vous le vouliez ou non. Vous allez vraiment ouvrir votre librairie ?

– C'est bien mon intention.

– Vous me donnerez de vos nouvelles ?

– Je ne sais pas. Il faudra que je réfléchisse. On dit qu'une franche blessure se cicatrise mieux. Je trouve qu'il n'y a rien de plus triste qu'une amitié qui ne tient plus que par la colle des timbres poste. Quand on ne peut plus voir, entendre, ou toucher un homme, il vaut mieux rompre les amarres. »

Adam se leva.

« Je vous accompagne à la gare.

– Non, dit Lee avec vigueur. Non, je ne veux pas. Au revoir, Mr. Trask, au revoir, Adam. »

Il sortit si vite de la maison que le « au revoir » d'Adam l'atteignit au bas des marches du perron et que le « écrivez-nous » fut couvert par le bruit de la porte qui se refermait.

Après le match de basket-ball, Cal et Aron mangèrent chacun cinq saucisses, et ils eurent raison, car Adam avait oublié de faire le dîner. En rentrant, les jumeaux parlèrent pour la première fois du départ de Lee.

« Je me demande pourquoi il est parti, dit Cal.

– Il en avait déjà parlé.

– Qu'est-ce que tu crois qu'il va devenir sans nous ?

– Je ne sais pas. Je te parie qu'il reviendra, dit Aron.

– Qu'est-ce que tu racontes ? Papa a dit qu'il allait ouvrir une librairie. Ça doit être drôle, une librairie chinoise.

– Il reviendra, dit Aron. Il s'ennuiera de nous, tu verras.

– Je te parie dix *cents* que non.

– Avant quand ?

– Avant toujours.

– Tenu », dit Aron.

Aron dut attendre exactement un mois et six jours pour gagner son pari.

Lee arriva par le dix heures quarante, et entra avec sa propre clef. Il y avait de la lumière dans la salle à manger, mais Lee trouva Adam dans la cuisine, grattant une croûte noirâtre dans le fond de la poêle avec un ouvre-boîte.

Lee posa son panier.

« Il faut la laisser tremper toute la nuit, dit-il.

– Ah ! Oui ? J'ai brûlé tout ce que j'ai cuit. Il y a une casserole de betteraves dans le jardin. Ça sentait si mauvais que la maison était empuantie. Il n'y a rien de pire… Lee ! cria-t-il. (Puis) : Que se passe-t-il »

Lee prit la poêle à frire des mains d'Adam, la posa dans l'évier, la remplit d'eau.

« Si nous avions un de ces nouveaux fourneaux à gaz, nous pourrions faire du café en quelques minutes, dit-il. Je vais allumer le feu.

– Il ne marche plus », dit Adam.

Lee examina le poêle.

« Avez-vous vidé les cendres ?

– Quelles cendres ?

– Oh ! fit Lee. Allez au salon. Je vais faire du café. »

Adam attendit impatiemment, mais ne désobéit pas.

Enfin Lee apporta deux tasses de café et les posa sur la table.

« Je l'ai fait à la turque, dit-il. C'est plus rapide. (Il se pencha sur son panier, dénoua la corde qui le fermait, et sortit sa gourde de pierre.) Absinthe chinoise, dit-il. Le ng-ka-py me durera peut-être encore dix ans. J'ai oublié de vous demander si vous m'aviez remplacé.

– Vous tournez autour du pot, dit Adam.

– Oui. Mais je sais que la meilleure des choses est d'en parler tout de suite et de s'en débarrasser.

– Vous avez perdu votre argent au fan-tan ?

– Non. Je voudrais qu'il en soit ainsi. J'ai toujours mon argent. Cette cochonnerie de bouchon est cassé. Il faut que je l'enfonce. (Il versa le liquide noir dans son café.) Je ne l'avais jamais bu comme ça, dit-il. C'est

excellent.

– Cela a un goût de pommes pourries, dit Adam.

– Oui, mais rappelez-vous, Sam Hamilton disait que c'était un goût de bonnes pommes pourries.

– Quand comptez-vous me dire ce qu'il vous est arrivé ?

– Il ne m'est rien arrivé, dit Lee. Je me suis senti seul, c'est tout. N'est-ce pas suffisant ?

– Et votre librairie ?

– Je n'en veux pas. Je crois que je le savais avant de monter dans le train, mais je voulais en être sûr.

– C'est votre dernier rêve qui s'évanouit.

– Bon débarras. (Lee semblait en proie à une hystérie grandissante.) Mr. Trask, selviteu'chinois va se soûler. »

Adam parut alarmé.

« Etes-vous malade, Lee ? »

Le Chinois porta la bouteille à ses lèvres, prit une longue gorgée et soupira, comme s'il allait cracher des flammes.

« Adam, dit-il, je suis incomparablement, incroyablement, terriblement heureux d'être de retour à la maison. Je ne m'étais jamais senti aussi seul de ma vie. »

Chapitre XXXVI

Saunas avait deux écoles primaires, deux grands bâtiments jaunes. Leurs fenêtres étaient maléfiques et leurs portes maussades. On les appelait respectivement East End et West End. Comme l'East End était très loin, de l'autre côté de la ville, et que seuls les enfants qui habitaient à l'est de Main. Street la fréquentaient, je n'en parlerai pas.

Le West End, une longue bâtisse bordée par une rangée de peupliers noueux, se dressait entre la cour des filles et celle des garçons. Une palissade prolongeait l'école, toujours pour séparer les deux sexes. Au fond, la cour était délimitée par un bourbier d'eau stagnante où poussaient des roseaux et des massettes. L'école de West End comprenait les classes de la troisième à la huitième. Les enfants de première et de seconde allaient à l'école maternelle, à quelque distance de là.

Il y avait une pièce pour chaque classe : troisième, quatrième, cinquième, au rez-de-chaussée ; sixième, septième, huitième, au premier étage. Chaque local était meublé de pupitres classiques, d'une plate-forme avec un grand bureau carré pour le professeur, d'une pendule et d'un tableau. Le sujet de cette reproduction identifiait la classe. L'influence préraphaélite était accablante. Galahad, debout dans son armure, désignait le chemin à ceux de la troisième. Atalante, en pleine course, entraînait ceux de la quatrième, et ainsi de suite jusqu'à Catilina dénoncé qui envoyait ceux de la huitième vers l'Université avec un sens des hautes vertus civiques.

Cal et Aron entrèrent en septième à cause de leur âge, et contemplèrent chaque détail du tableau qui la distinguait : Laocoon complètement enveloppé par les serpents.

Les jumeaux furent stupéfaits par la taille de l'établissement, comparé à leur école campagnarde à classe unique, et profondément impressionnés d'avoir un professeur par classe. Cela leur semblait du gaspillage. Mais – c'était bien normal – ils furent ébahis le premier jour, admiratifs le second, et le troisième ils se sentirent chez eux.

Leur maîtresse d'école était une jolie brune. Les jumeaux étaient tranquilles, car Cal avait inventé un système judicieux pour définir quand

il fallait lever la main ou non.

« Regarde la plupart des gosses, dit-il à Aron. S'ils connaissent la réponse, ils lèvent la main. Sinon, ils se cachent derrière leur bureau. Tu sais ce que l'on va faire ?

– Non, quoi ?

– La maîtresse ne demande pas toujours à ceux qui lèvent la main. Elle en interroge un autre, et, en général, il sèche.

– Tu as raison, dit Aron.

– Bon. La première semaine, on va en mettre un coup, mais on ne lèvera pas la main. Alors elle nous interrogera. Mais nous, on saura la réponse. Ça l'étonnera. La deuxième semaine, on n'apprendra rien et on lèvera la main, et elle ne nous interrogera pas. La troisième semaine, on ne bougera pas, et elle ne saura jamais si on a appris notre leçon ou non. Ensuite, elle nous fichera la paix. Elle ne va pas perdre son temps à interroger quelqu'un qui connaît la réponse. »

La méthode de Cal s'avéra excellente. Très rapidement, les jumeaux acquirent une réputation enviée. En réalité, le système était inutile. Les jumeaux n'avaient aucune difficulté pour apprendre.

Cal devint le champion de billes de l'école, et gagna toutes les petites boules de couleur, toutes les agates qui roulaient dans la cour de récréation. Lorsque la saison des billes tirait à sa fin, il échangeait ses gains contre des calots. Il y eut un moment où il possédait une écurie de quarante-cinq calots de couleurs et de tailles variées, depuis le gros calot en argile, jusqu'à l'élégant et dangereux « tireur », armé de pointes d'acier.

Quiconque voyait les jumeaux remarquait combien ils étaient différents, et c'était un sujet d'étonnement. Cal devenait de plus en plus sombre, de peau comme de cheveux. Il était vif, sûr de soi, et peu démonstratif. Même s'il avait essayé, il n'aurait pas pu cacher son intelligence. Les adultes étaient gênés et légèrement effrayés devant ce qu'ils appelaient une maturité précoce. On n'aimait pas beaucoup Cal mais on le craignait et on le respectait. Bien qu'il n'eût pas d'amis, il était accueilli obséquieusement par ses camarades de classe, et occupait tout naturellement une place de chef dans la cour de récréation.

S'il cachait sa sensibilité, il cachait aussi ses blessures. Il était considéré comme un garçon insensible, dur, et même cruel.

Aron appelait l'amour. Il semblait timide et délicat. Sa peau rose et blanche, ses cheveux dorés, ses grands yeux bleus attiraient l'attention. A cause même de sa beauté, il s'était fait des ennemis dans la cour, mais on apprit bientôt que Aron était un combattant solide, habile, ignorant la peur, particulièrement lorsqu'il pleurait. On se le dit de bouche à oreille, et les rois de la cour de récréation apprirent à le respecter. Aron n'essayait pas de cacher son caractère. Son apparence physique suffisait à le dissimuler. Lorsqu'il avait pris une décision, il s'y tenait. Il était simple, et peu versatile. Son corps était aussi insensible à la douleur que son esprit

aux subtilités.

Cal connaissait son frère et pouvait le manœuvrer en le déséquilibrant, mais jusqu'à un certain point seulement. Cal savait quand il fallait s'esquiver, et s'enfuir. Un changement de direction déroutait Aron, mais c'était tout. Il traçait son chemin, le suivait, et ne voyait ni ne s'intéressait à ce qui le bordait. Il n'était que rarement ému, et pesamment. Son visage angélique le définissait et le dispensait de toute responsabilité.

Le premier jour, Aron attendit avec impatience la récréation. Il entra dans la cour des filles pour parler à Abra. Une bande hurlante de petites filles ne réussit pas à le chasser. Il fallut l'intervention d'une maîtresse pour le reconduire chez les garçons.

À midi, il la manqua, car son père vint l'attendre avec son boghei à hautes roues pour la conduire chez elle. Aron l'attendit devant la porte, après la classe.

Elle sortit, entourée de petites camarades. Elle s'était composé une attitude et fit semblant de ne pas voir Aron. Elle était la plus jolie écolière, mais il est peu probable qu'Aron l'ait remarqué.

La petite troupe se mit en marche. Aron suivait derrière, à trois pas, patient, et nullement embarrassé quand les petites filles lui lançaient des quolibets. Enfin, le groupe se désagrégea, et Abra, lorsqu'elle arriva devant la porte blanche de son jardin, n'avait plus que trois compagnes. Elles considérèrent Aron, ricanèrent, puis continuèrent leur route. Abra entra chez elle.

Aron s'assit sur le bord du trottoir. Après quelques minutes, le loquet se souleva, la porte blanche s'ouvrit, et Abra parut. Elle traversa le trottoir et regarda Aron du haut de sa taille.

« Qu'est-ce que tu veux ? »

Aron leva ses grands yeux vers elle.

« Tu n'es pas fiancée ?

– Idiot », dit-elle.

Il fit un effort pour se mettre debout.

« Il va falloir attendre longtemps avant de pouvoir se marier, dit-il.

– Qui est-ce qui parle de se marier ? »

Aron ne répondit pas. Peut-être n'avait-il pas entendu. Ils se mirent en marche côte à côte.

Abra avançait d'un pas ferme et sûr, regardant droit devant elle. Aron ne quittait pas des yeux le visage calme et doux à l'expression pensive.

Ils passèrent silencieusement devant l'école maternelle. À partir de là, la rue n'était plus pavée. Abra tourna à droite et s'engagea à travers un champ de foin. Des mottes d'argile noire s'émiettaient sous leurs pieds.

À l'autre extrémité du champ, se dressait une petite fontaine. Un saule pleurait à coté, ses racines plongeant dans l'humidité souterraine, ses longs rameaux pendant jusqu'au sol.

Abra les écarta comme un rideau de perles et entra dans la maison de

feuilles. De l'intérieur on pouvait voir à travers les branches. Il régnait là une pénombre accueillante et sûre. Le soleil d'après-midi dardait ses rayons jaunes à travers les interstices mouvants.

Abra s'assit sur le sol, ou plutôt elle sembla s'enfoncer dans le sol, sa jupe épanouie autour d'elle en corolle. Elle croisa les mains sur ses genoux, comme pour une prière.

Aron s'assit à côté d'elle.

« Il va falloir attendre longtemps avant de pouvoir se marier, répéta-t-il.

– Pas tellement, dit Abra.

– Je voudrais que ce fût tout de suite.

– Ce ne sera pas long », dit Abra.

Aron demanda :

« Est-ce que ton père te le permettra ? »

Elle n'y avait jamais pensé. Elle se tourna et regarda Aron.

« Peut-être que je ne lui demanderai pas.

– Et ta mère ?

– Laissons les parents tranquilles, dit-elle. Ils trouveraient que c'est drôle ou mal. Tu ne peux pas garder un secret ?

– Oh ! Si. Mieux que n'importe qui. J'en ai déjà quelques-uns. »

Abra dit :

« Eh bien, mets celui-ci avec les autres. »

Aron cassa une petite branche et dessina une ligne sur la terre noire,

« Abra, tu sais comment on a des bébés ?

– Oui, dit-elle. Qui te l'a expliqué ?

– Lee. Il m'a tout dit. Je crois qu'il faudra attendre longtemps avant d'avoir des bébés. »

Abra eut un sourire condescendant.

« Pas si longtemps, dit-elle.

– Nous aurons une maison à nous un jour, dit Aron. On entrera, on fermera la porte, et on sera chez nous. Mais ce sera dans longtemps. »

Abra allongea la main et lui toucha le bras.

« Ne t'inquiète pas pour le temps. Ici, c'est comme une maison. On peut faire comme si l'on vivait ici pendant que l'on attend. Tu seras mon mari et tu peux m'appeler « ma femme ».

Il remua d'abord les lèvres, puis dit tout haut :

« Ma femme. »

« Comme ça, on s'entraîne », dit Aron.

Le bras d'Aron frémit sous sa main. Elle l'enleva et la posa, paume retournée, sur son genou.

« Pendant que l'on s'entraîne, on pourrait peut-être faire autre chose, lança tout à coup Aron.

– Quoi ?

– – Peut-être que tu n'aimerais pas ça.

– Qu'est-ce que c'est ?

– On pourrait faire semblant que tu es ma mère.
– C'est facile, dit-elle.
– Ça t'ennuierait ?
– Non, pas du tout. Tu veux que l'on commence tout de suite ?
– Oui, dit Aron. Comment on s'y prend ?
– Je vais te le dire. »

Elle prit une intonation caressante et roucoulante et dit :

« Viens, mon bébé. Mets ta tête sur les genoux de maman. Viens, mon fils, maman va te bercer. »

Elle lui attira la tête, et soudain Aron se mit à pleurer sans pouvoir s'arrêter. Il pleura calmement, et Abra lui caressa la joue et essuya le flot de larmes avec le bord de sa jupe.

Le soleil descendait là-bas, au-delà de la Salinas, et un oiseau se mit à chanter un chant merveilleux. C'était plus beau sous les branches du saule que n'importe où au monde.

Lentement, les larmes d'Aron tarirent, et il se sentit heureux.

« Mon cher petit bébé, dit Abra, viens que maman te peigne les cheveux. »

Aron se redressa et dit avec une pointe de colère :

« Je ne pleure jamais, sauf quand je suis furieux. Je ne sais pas pourquoi j'ai pleuré. »

Abra demanda :

« Tu te rappelles ta mère ?
– Non, elle est morte quand je n'étais qu'un tout petit bébé.
– Tu ne sais pas comment elle était ?
– Non.
– Tu n'as pas vu de portrait ?
– Non, je te dis. On n'a pas de portrait. J'ai demandé à Lee et il a répondu que l'on n'en avait pas. Attends, je crois plutôt que c'est Cal qui a demandé à Lee.
– Quand est-elle morte ?
– Juste après que Cal et moi soyons nés.
– Comment s'appelait-elle ?
– Lee dit qu'elle s'appelait Cathy. Pourquoi tu me demandes tout ça ?
– Comment elle avait la peau ? Continua calmement Abra.
– Quoi ?
– Elle était brune ou blonde ?
– Je n'en sais rien.
– Ton père ne te l'a pas dit ?
– On ne lui a jamais demandé. »

Abra resta silencieuse, et Aron s'inquiéta.

« Qu'est-ce qu'il y a ? Tu as perdu ta langue ? »

Abra regardait le soleil qui se couchait.

Aron demanda, embarrassé :

« Tu m'en veux ? (Et il ajouta, à titre d'essai) : Ma femme.

– Non, je ne t'en veux pas. Je me demande. "

– Quoi ?

– Quelque chose. »

Le visage d'Abra était tendu et reflétait un conflit intérieur. Elle demanda :

« Quel effet ça fait de ne pas avoir de mère ?

– Je ne sais pas. On ne se rend pas compte.

– Tu ne fais pas de différence ?

– Où veux-tu en venir ? On dirait une devinette. »

Abra continua, imperturbable :

« Est-ce que tu voudrais avoir une mère ?

– C'est idiot, dit Aron. Evidemment, je voudrais. Tout le monde voudrait. Est-ce que tu essaies de me faire du mal ? Cal essaie quelquefois, et après il rit. »

Abra quitta des yeux le soleil couchant. Des taches violettes dansaient devant elle.

« Tu m'as dit que tu pouvais garder des secrets.

– Oui, je peux.

– Est-ce que tu as un secret « si je mens je vais en enfer » ?

– Oui, j'en ai un.

– Dis-le-moi, Aron. »

Elle mit une caresse sur son nom.

– Te dire quoi ?

– Dis-moi ton secret le plus juré et le plus « craché ».

Aron se recula, inquiet.

« Je ne peux pas, dit-il. De quel droit me le demandes-tu ? Je ne le dirai à personne.

– Allons, mon bébé, dis-le à maman », susurra-t-elle.

Les yeux d'Aron s'embuèrent de larmes, des larmes de colère.

« Je ne sais plus si j'ai toujours envie de t'épouser, dit-il. Je crois que je vais rentrer à la maison. »

Abra posa la main sur son poignet et l'y maintint. Elle reprit sa voix normale.

« Je voulais te mettre à l'épreuve. Je vois que tu sais garder un secret.

– Pourquoi tu as fait ça ? Je suis furieux maintenant. J'ai mal au cœur.

– Je crois que je vais te confier un secret, dit-elle.

– Tiens ! Se moqua-t-il. Qui est-ce qui ne sait pas garder les secrets ?

– J'essayais de me décider, dit-elle. Mais je crois que je vais te le dire parce qu'il te fera du bien. Tu seras content.

– Et qui t'a dit de ne pas le dire ?

– Personne. Je me le suis dit à moi.

– Alors, c'est différent. Qu'est-ce que c'est ? »

Le soleil rouge lançait un dernier rayon derrière la maison des Tollot,

sur la route de Blanco et la cheminée se dressait comme un pouce noir sur le ciel.

Abra dit doucement :

« Tu te rappelles le jour où nous sommes allés chez toi ?

– Tu penses !

– Eh bien, dans le boghei, je me suis endormie et je me suis réveillée, mais mon père et ma mère ne l'ont pas remarqué. Ils étaient en train de dire que ta mère n'était pas morte, qu'elle était partie. Ils ont dit qu'il avait dû lui arriver quelque chose de mal et qu'elle était partie. »

Aron dit d'une voix rauque :

« Elle est morte.

– Ça serait bien si elle ne l'était pas.

– Mon père dit qu'elle est morte. Ce n'est pas un menteur.

– Peut-être qu'il croit qu'elle est morte.

– Il le saurait. »

Mais il y avait une sorte d'incertitude dans sa voix.

Abra dit :

« Ne serait-ce pas bien si l'on pouvait la retrouver ? Suppose qu'elle ait perdu la mémoire ou je ne sais quoi. J'ai lu une histoire comme ça. On pourrait la retrouver et ça lui redonnerait la mémoire. »

La splendeur du roman l'empoignait et la soulevait comme une vague. Aron dit :

« Je demanderai à mon père.

– Aron. Dit-elle sévèrement, ce que je t'ai dit est un secret.

– Qui est-ce qui le dit ?

– Moi. Tu vas répéter après moi : « Croix de bois, « croix de fer, si je mens, je vais en enfer. »

Il hésita un instant, puis répéta :

« Croix de bois, croix de fer, si je mens je vais en enfer.

– Maintenant, crache-toi dans ta main… Comme ça… Voilà. Maintenant, donne-moi ta main… Tu vois ? Maintenant on mélange notre crachat et on s'essuie la main sur les cheveux. »

Ils exécutèrent le rite, puis Abra dit solennellement : « J'ai connu une fille qui a dit un secret après ce serment et elle a brûlé dans une grange. »

Le soleil avait disparu, emportant sa lumière dorée. L'étoile du berger scintillait au-dessus du mont Toro. Abra dit :

« Ils vont m'écorcher vive. Viens, dépêche-toi. Mon père doit m'attendre avec la laisse du chien. Je vais être fouettée. »

Aron la regarda, incrédule.

« Fouettée ? On te fouette ?

– Qu'est-ce que tu crois ! »

Aron lança passionnément :

« Que je les y prenne ! S'ils veulent te fouetter, dis leur que je les tuerai. »

Ses grands yeux bleus scintillaient.

« Personne n'a le droit de fouetter ma femme. »

Dans la demi-obscurité, sous le saule, Abra glissa ses bras autour du cou d'Aron et embrassa sa bouche ouverte.

« Je t'aime, mon mari », dit-elle.

Puis elle se détourna, sauta, soulevant ses jupes au-dessus de ses genoux, et son jupon bordé de dentelle voltigea lorsqu'elle partit en courant.

Aron retourna dans la maison de feuillage, s'assit sur le sol et s'adossa au tronc du saule. Un brouillard l'entourait et une sorte d'angoisse lui contractait l'estomac. Il essaya de définir son malaise et de le diviser en pensées et en images. C'était difficile. Son esprit lent ne pouvait emmagasiner tant de pensées et d'émotions à la fois. La porte était fermée. Seule la douleur physique l'habitait. Au bout d'un moment, la porte s'entrouvrit et laissa pénétrer une chose à examiner, puis une autre, et une autre, jusqu'à ce que tout eût été absorbé. Mais, derrière la porte, quelque chose d'énorme tempêtait pour entrer. Aron lui barra le passage aussi longtemps qu'il put.

D'abord, ce fut Abra qui entra, et il examina son vêtement, son visage, la douceur de sa main sur sa joue, l'odeur qui émanait d'elle, faite de lait et d'herbe coupée. Il la vit, la toucha, l'entendit, la renifla une nouvelle fois. Il vit qu'elle était propre, ses mains et ses ongles, et combien différente des autres glousseuses de la cour de récréation.

Puis, dans l'ordre, il repensa à ses larmes d'enfant, ses larmes de désespoir. Il désirait quelque chose et l'avait obtenu, dans un sens. Peut-être était-ce ce qui l'avait fait pleurer.

Puis il pensa à l'épreuve à laquelle elle l'avait soumis. Il se demanda ce qu'elle aurait fait s'il lui avait révélé un secret. Lequel aurait-il pu lui confier ? Il ne s'en rappelait aucun, à part celui qui tambourinait à la porte pour entrer.

Puis, ce fut la question précise : « Quel effet ça fait de ne pas avoir de mère ? » qui entra.

Il chercha la réponse : ça ne faisait aucun effet. Si, pourtant. En classe, à Noël, en fin d'année, quand les mères des autres enfants étaient présentes, il pleurait silencieusement. Voilà quel effet cela faisait.

Salinas était entourée de marais où poussaient des roseaux et où se cachaient des milliers de grenouilles. Lorsque le soir tombait, l'air était si plein de leur chant que l'on aurait dit un silence bourdonnant. C'était un voile, une atmosphère et sa disparition soudaine, connue le silence après un coup de tonnerre, était surprenante. Si une nuit le chant des grenouilles s'était arrêté, chacun dans Salinas se serait réveillé, croyant entendre un grand bruit. Le chœur des milliers de grenouilles semblait respecter un rythme, mais peut-être est-ce l'oreille qui leur donne la cadence, comme l'œil fait scintiller les étoiles.

Il faisait sombre sous le saule. Aron se demanda s'il était prêt à accueillir la chose énorme et, pendant qu'il se posait la question, elle entra.

Sa mère était vivante. Il se l'était souvent représentée, couchée sous le sol, immobile, froide et préservée. Mais il n'en était pas ainsi. Elle était quelque part où elle bougeait, parlait, ses mains faisaient des gestes et ses yeux étaient ouverts. Dans cet Ilot de plaisir vint se jeter un affluent de tristesse et il eut l'impression d'avoir perdu quelque chose. Aron était désemparé. Il chercha pourquoi. Si sa mère était vivante, son père était un menteur. La résurrection entraînait une mort. Aron dit tout haut, sous son arbre :

« Ma mère est morte. Elle est enterrée quelque part dans l'Est. »

Dans l'obscurité, il vit le visage de Lee et entendit son parler doux. Lee s'en était bien tiré. Respectant la vérité, il était tout naturel qu'il méprisât le mensonge. Il avait su se faire comprendre des jumeaux. Si quelque chose n'est pas vrai et qu'on l'ignore, c'est une erreur. Mais lorsque l'on sait que quelque chose est vrai et qu'on le change en mensonge, on est méprisable.

La voix de Lee dit :

« Je sais qu'on utilise parfois le mensonge pour ne pas blesser, mais je ne crois pas que son effet soit bienfaisant. La douleur fulgurante de la vérité se dissipe, alors que la douleur lancinante du mensonge demeure. C'est un mal rongeant. »

Lee avait travaillé patiemment, lentement et il avait réussi à faire d'Adam le centre, la base, l'essence de la vérité.

Aron secoua la tête dans l'obscurité dans un signe de dénégation.

« Si mon père est un menteur, Lee est un menteur aussi. »

Il était perdu. Il n'avait personne à qui poser la question. Cal était un menteur, mais l'éducation de Lee en avait fait un habile menteur. Aron comprit que quelque chose devait mourir : sa mère ou son monde.

La solution se présenta soudain devant lui. Abra n'avait pas menti. Elle lui avait dit ce qu'elle avait entendu et ses parents le tenaient de quelqu'un. Il se leva et repoussa sa mère dans la tombe.

Il arriva en retard pour dîner.

« J'étais avec Abra », expliqua-t-il.

Après le repas, Adam, assis dans son nouveau fauteuil et lisant le *Salinas Index,* sentit une légère caresse sur son épaule et leva les yeux.

« Qu'y a-t-il, Aron ? demanda-t-il.

– Bonsoir papa », dit Aron.

Chapitre XXXVII

Le mois de février à Salinas amène toujours un cortège d'humidité, de froid et de détresse. C'est l'époque où tombent les pluies les plus abondantes et si la rivière déborde, c'est toujours à ce moment-là. En 1915, février fut très pluvieux.

Les Trask s'étaient confortablement installés à Salinas. Lorsqu'il eut renoncé à son rêve de librairie, Lee se créa un foyer dans la petite maison à côté de la boulangerie Reynaud. À la ferme, il n'avait jamais complètement déballé ses biens, car il pensait toujours aller autre part. Mais là, pour la première fois de sa vie, il s'installa en permanence, douillettement.

La grande chambre près de la porte d'entrée lui fut attribuée. Il entama ses économies. Jusque-là, il n'avait jamais dépensé un sou inutilement, car tout son argent était destiné à la librairie. Il s'acheta un petit lit dur et un bureau. Il installa des rayonnages, déballa ses livres, s'offrit un tapis et épingla des gravures sur les murs. À côté d'un confortable et profond fauteuil Morris, il disposa la meilleure lampe de lecture qu'il pût trouver. Enfin, il fit l'acquisition d'une machine à écrire et apprit à s'en servir.

Ayant cassé sa coquille d'austérité, il équipa luxueusement la maison des Trask, sans que Adam formulât la moindre opposition. Un fourneau à gaz fut installé dans la cuisine, puis l'électricité et le téléphone suivirent. Lee dépensa l'argent d'Adam sans le moindre remords : meubles, tapis, chauffe-eau à gaz et une grande glacière. Très rapidement, ce fut la maison la mieux aménagée de Salinas. Lee expliqua à Adam :

« Vous avez beaucoup d'argent, ce serait dommage de ne pas en profiter.

– Mais je ne me plains pas, protesta Adam. Seulement j'aimerais acheter quelque chose aussi. »

Lee lui proposa :

« Allez donc chez Logan, le marchand de musique. Il vend de nouveaux phonographes.

– Bonne idée », dit Adam.

Et il acheta un électrophone Victor, ressemblant à un grand bahut gothique. Par la suite, il alla régulièrement s'enquérir des nouveaux

disques gravés.

Le siècle adolescent revigora Adam. Il s'abandonna à l'*Atlantic Monthly* et au *National Géographie.* Puis il entra dans la franc-maçonnerie.

Fasciné par sa nouvelle glacière, il acheta un traité sur la réfrigération et l'étudia.

Adam avait besoin de travailler. Sortant de son long sommeil, il voulait dépenser ses forces.

« Je vais me lancer dans les affaires, dit-il à Lee.

– C'est inutile. Vous avez assez pour vivre.

– Mais j'aimerais faire quelque chose.

– Dans ce cas, c'est différent, dit Lee. Avez-vous une idée ? Je ne crois pas que vous soyez très fort en affaires.

– Et pourquoi cela ?

– Une idée comme ça, dit Lee.

– Je voudrais vous donner un article à lire. On y explique comment on a déterré un mammouth en Sibérie. Il est resté dans la glace depuis des milliers d'années et la viande est encore bonne. »

Lee sourit.

« Vous avez une idée derrière la tête. Qu'y a-t-il dans toutes ces petites tasses que vous conservez dans la glacière ?

– Différentes choses.

– Avez-vous l'intention de les vendre ? Certaines sentent très mauvais.

– C'est une idée qui me trotte dans la tête, dit Adam. Je ne peux pas m'en débarrasser. Je suis persuadé que l'on peut conserver n'importe quoi, à condition d'obtenir un froid suffisant.

– Evitons de garder du mammouth dans notre glacière », dit Lee.

Si Adam avait eu des milliers d'idées, comme Sam Hamilton, elles auraient pu s'évaporer. Mais il n'en avait qu'une. Il ne cessait de penser au mammouth gelé. Il continua donc de garder des tasses de fruits, de gâteaux, de viande cuite ou crue, dans sa glacière. Il acheta tous les livres imaginables sur les théories bactériennes et il s'abonna à tous les magazines susceptibles de contenir des articles scientifiques. Et, comme il arrive en général aux hommes d'une idée, elle devint une obsession.

Salinas avait une petite fabrique de glace sans importance, mais suffisante pour subvenir aux besoins des particuliers et des glaciers. La voiture à chevaux faisait sa tournée tous les jours.

Adam alla visiter la fabrique et, bientôt, enferma ses petites tasses dans les chambres de congélation. Il aurait voulu que Sam Hamilton fût encore de ce monde pour parler froid avec lui. Sam aurait rapidement examiné toute la question, pensait-il.

Adam rentrait chez lui par un après-midi pluvieux, venant de la fabrique de glace et pensant à Sam Hamilton, lorsqu'il vit Will Hamilton entrer chez Abbot. Il le suivit et s'accouda au bar, à côté de lui.

« Venez dîner avec nous ce soir, ça nous fera plaisir.

– Je regrette, répondit Will, mais je suis sur une affaire que je voudrais régler. Si je suis libre assez tôt, je viendrai. Est-ce très important ?

– À vrai dire, je n'en sais rien. J'ai une idée et je voudrais votre avis. »

Tôt ou tard, s'il y avait une affaire à traiter dans la province, Will Hamilton était consulté. Il aurait pu invoquer une excuse, mais il se rappela qu'Adam était un homme riche. Une idée était une chose, mais soutenue par de l'argent, c'était autre chose.

« Cela ne vous intéresserait pas de vendre votre ferme ?

– Les jumeaux, en particulier Cal, aiment cette terre. Je pense que je vais la garder.

– Je peux vous trouver acquéreur.

– Non, j'ai loué. Les frais sont payés. Je préfère la garder.

– Si je ne peux pas venir pour dîner, je viendrai peut-être plus tard. »

La réputation de Will était solidement établie. Nul ne pouvait énumérer les champs d'expérience qu'il avait explorés, mais on savait qu'il était très fort et relativement riche. Ce soir-là, il n'avait rien en vue, mais sa ligne de conduite lui interdisait de paraître oisif.

Il dîna seul chez Abbot. Lorsqu'il jugea l'heure venue, il tourna le coin de Central Avenue et sonna à la porte d'Adam Trask.

Les jumeaux étaient couchés. Lee, un panier à raccommodage sur les genoux, reprisait les longs bas noirs que les enfants portaient à l'école. Adam venait de lire le *Scientific American*. Il vit entrer Will et lui désigna un fauteuil. Lee apporta la cafetière et retourna à son raccommodage.

Will s'installa dans le fauteuil, sortit un gros cigare noir et l'alluma. Puis il attendit qu'Adam ouvrît le feu.

« Beau temps, dit ce dernier. Comment va votre mère ?

– Très bien. Elle rajeunit tous les jours. Vos garçons doivent être grands.

– Oh ! Oui. Cal va jouer dans la pièce de son école. C'est un bon acteur. Aron fait des progrès. Cal veut se lancer dans l'agriculture.

– C'est un métier intéressant. Le pays a besoin d'idées nouvelles. »

Will attendait, embarrassé. Il se demanda si, par hasard, la fortune d'Adam n'était pas surestimée. Adam allait-il lui emprunter de l'argent ? Will calcula rapidement ce qu'il pourrait prêter sur la ferme et combien il pourrait emprunter dessus. Les chiffres n'étaient pas les mêmes, ni le taux d'intérêt. Et Adam ne formulait toujours pas sa proposition. Will s'impatienta :

« Je ne peux pas rester longtemps. J'ai un rendez-vous tout à l'heure.

– Prenez une autre tasse de café, suggéra Adam.

– Non, merci. Ça m'empêche de dormir. Vouliez-vous me voir au sujet de quelque chose ? »

Adam répondit :

« Je pensais à votre père et je me suis dit que j'aimerais causer avec un Hamilton. »

Will se détendit dans son fauteuil.

« C'était un grand vieux bavard.

– Son bavardage faisait beaucoup de bien », dit Adam.

Lee leva les yeux de son panier : « L'homme qui cultive vraiment l'art de la conversation est celui qui décide ses interlocuteurs à parler. »

Will dit :

« C'est drôle de vous entendre parler comme cela. J'aurais juré que vous employiez le pidgin.

– Je l'ai employé, répondit Lee. Par vanité, sans doute. »

Il sourit à Adam et dit à Will :

« Savez-vous qu'en Sibérie on a déterré un mammouth enfoui sous la glace ? Il était là depuis des milliers d'années et sa viande est encore bonne.

– Un mammouth ?

– Oui, une sorte d'éléphant qui a disparu de la surface du globe depuis très longtemps.

– Et la viande était encore bonne ?

– Comme une côtelette d'agneau », répondit Lee.

Il glissa son œuf de bois sous le genou déchiré d'un bas noir.

« C'est très intéressant », dit Will.

Adam rit.

« Lee ne me mouche pas encore le nez, mais cela ne tardera pas. Je sais que je ne suis pas très direct. Tout vient de ce que je suis fatigué de me reposer. Je veux faire quelque chose pour m'occuper.

– Pourquoi n'exploitez-vous pas votre ferme ?

– Ça ne m'intéresse pas. Voyez-vous, Will, je ne suis pas un homme qui cherche un emploi. Je cherche une occupation. »

Will sortit de sa réserve prudente.

« En quoi puis-je vous aider ?

– Si je vous donne une idée que j'ai eue, vous pourrez peut-être me dire votre opinion. Vous êtes dans les affaires.

– Avec plaisir, dit Will.

– J'ai étudié la réfrigération, dit Adam. J'ai une idée, et je ne puis m'en débarrasser. Je m'endors et me réveille avec. Je ne connais rien qui soit aussi embarrassant. C'est une idée intéressante, mais elle doit présenter des aléas. »

Will décroisa ses genoux et tira sur les jambes de son pantalon, car il était à l'étroit.

« Allez-y, je vous écoute, dit-il. Vous voulez un cigare ? »

Adam n'entendit pas l'offre et ne comprit pas ce qu'elle impliquait.

« Le pays est en train de se transformer, dit Adam. Bientôt nous ne vivrons plus comme avant. Savez-vous quel est, en hiver, le plus gros marché pour les oranges ?

– Non. Où est-ce ?

– New York. Je l'ai lu. Ne pensez-vous pas que ses habitants aient envie de manger des légumes frais en hiver ? Des petits pois, des laitues, des choux-fleurs ? Dans une grande partie du pays, les gens n'en voient pas la couleur pendant des mois et des mois. Or, dans la vallée de la Salinas, nous en faisons pousser toute l'année.

– Entre ici et là-bas il y a une différence, dit Will. Quelle est votre idée ?

– Voici. Lee m'a fait acheter une glacière et je m'y suis intéressé. J'y ai enfermé différents légumes. J'ai essayé différentes techniques. Eh bien, Will, si vous enfouissez un cœur de laitue dans de la glace pilée, et si vous enveloppez le tout dans du papier huilé, au bout de trois semaines les laitues sont aussi fraîches qu'au premier jour.

– Continuez, dit prudemment Will.

– Vous savez que les chemins de fer ont construit des wagons pour le transport des fruits ? Je suis allé les examiner. Ils sont très bien conçus. Savez-vous que nous pourrions expédier des laitues sur la côte Est au beau milieu de l'hiver ?

– Quel rôle jouez-vous là-dedans ? demanda Will.

– – Je pensais acheter la fabrique de glace de Salinas et tenter un premier envoi.

– Cela vous coûterait pas mal d'argent.

– J'ai « pas mal d'argent », dit Adam.

Will Hamilton pinça sa lèvre inférieure.

« Je ne sais pas ce que je viens faire dans cette histoire, dit-il. Ou plutôt si, je le sais trop bien.

– Comment cela ?

– Comprenez-moi bien, dit Will, lorsqu'un homme me demande mon avis, je sais ce qu'il en retourne. Il veut que je sois d'accord avec lui. Et si je tiens à garder son amitié, je lui dis que son idée est excellente et qu'il la mette à exécution. Mais j'éprouve de l'affection pour vous et vous êtes un ami de ma famille. Aussi, je vais y aller carrément. »

Lee rangea son raccommodage, posa son panier sur le sol et changea de lunettes.

Adam demanda :

« Qu'est-ce qui vous contrarie ?

– Je suis d'une foutue famille d'inventeurs, dit Will. Chez moi, on inventait des bols irrenversables, mais il n'y avait rien dedans. Nous avions tant d'idées que nous oubliions de gagner de l'argent pour acheter à manger. Lorsque nous avions quatre sous, mon père ou Tom brevetait quelque chose. Je suis le seul de la famille, ma mère mise à part, qui n'avait pas d'idées et qui gagne un peu d'argent. Tom avait des idées qui frisaient le socialisme. Et si vous me dites que cela ne vous intéresse pas de gagner de l'argent, je vous jette cette cafetière à la figure.

– En vérité, cela ne m'intéresse pas beaucoup.

– Assez, Adam ! Vous allez me rendre furieux. Si vous voulez perdre quarante ou cinquante mille dollars rapidement, mettez votre projet à exécution. Je vous aurai prévenu. Oubliez cette folie. Enterrez-la.

– Qu'a-t-elle de si irréalisable ?

– Tout. Les gens de l'Est n'ont pas l'habitude de manger des légumes en hiver. Ils ne les achèteront pas. Si vos wagons restent en panne sur un aiguillage, vous perdez votre cargaison. Et le marché est contrôlé ! Seigneur Jésus ! Ça me fait mal au ventre de voir des petits enfants se jeter dans le commerce parce qu'ils ont une idée. »

Adam soupira.

« À vous entendre, Sam Hamilton était un criminel.

– C'était mon père et je l'aimais. Mais je l'aurais préféré sans idées. »

Will regarda Adam. Il semblait stupéfait. Soudain, Will eut honte. Il secoua lentement la tête.

« Je ne veux pas dire du mal des miens, dit-il. C'étaient de braves gens, mais cela ne change rien à ce que je vous ai dit. Ne vous occupez pas de réfrigération. »

Adam se tourna vers Lee.

« Reste-t-il un peu de la tarte au citron que vous avez faite pour le dessert ?

– – Je ne crois pas, répondit Lee. J'ai cru entendre des souris dans la cuisine. Les oreillers des jumeaux sentiront le citron demain. Mais nous avons une demi-bouteille de whisky.

– C'est vrai ? Alors, buvons-le.

Je nie suis laissé aller », dit Will.

Et il essaya de se moquer lui-même.

« Un petit verre ne me ferait pas de mal », dit-il.

Son visage était rouge et sa voix légèrement étranglée.

« Je grossis. »

Après deux verres, il se détendit. Confortablement assis, il fit la leçon à Adam.

« Il y a des choses qui ne changent pas de valeur, dit-il. Si vous voulez investir de l'argent, regardez autour de vous. Cette guerre d'Europe va durer longtemps. Une guerre, cela signifie des gens qui ont faim. Je ne voudrais pas m'avancer, mais cela ne me surprendrait pas si nous y entrions. Je n'ai pas confiance en Wilson. Il est tout théorie et grands mots. Si nous y entrons, des fortunes vont se bâtir sur les denrées sèches. Prenez du riz, de l'orge, du blé, des haricots, voilà qui n'a pas besoin de glace. Ça se conserve et on peut en vivre. Si vous plantiez seulement toute votre terre en haricots, vos jumeaux n'auraient pas à s'inquiéter pour leur avenir. Les haricots valent actuellement trois *cents*. Si nous entrons dans la guerre, ça ne m'étonnerait pas qu'ils atteignent dix *cents*. Conservez des haricots secs et attendez qu'un marché se présente. Si vous voulez gagner de l'argent, plantez des haricots. »

Il partit, l'âme en paix. La honte qu'il avait ressentie s'était évanouie, car il avait donné un bon conseil.

Après son départ, Lee apporta un gros morceau de tarte au citron et le coupa en deux.

« Il grossit, dit Lee.

– Je lui ai pourtant dit que je voulais simplement m'occuper, observa Adam.

– Et la fabrique de glace ?

– Je crois que je vais l'acheter.

– Cela ne vous empêche pas de planter des haricots », dit Lee.

Tard dans l'année, Adam fit son grand essai. Ce fut la sensation d'une année pourtant riche en sensations, tant locales qu'internationales. Pendant les préparatifs, les hommes d'affaires parlèrent de l'esprit ouvert et audacieux d'Adam Trask. Le départ de six wagons de laitues enfouies sous la glace se fit sous les auspices de la Chambre de Commerce. Les wagons étaient décorés de grands calicots ainsi libellés : *Laitues de la vallée de la Salinas.* Personne n'avait investi un sou dans l'aventure.

Adam fit preuve d'une énergie dont il ne se savait pas capable. Ce fut un travail considérable de rassembler, éplucher, empaqueter, glacer et charger la laitue. Il n'y avait pas de matériel pour faire ce travail. Il fallut tout improviser, engager beaucoup d'ouvriers et leur apprendre le métier. Chacun donna son avis, mais personne n'apporta son aide. On estima qu'Adam avait englouti une fortune, mais on en ignorait le montant. Adam lui-même l'ignorait. Seul Lee savait.

L'idée semblait bonne. La laitue était vendue à condition, avantageusement, à des commissionnaires de New York. Le train partit et chacun rentra chez soi. Si la tentative réussissait, bien des gens étaient prêts à investir de l'argent. Will Hamilton lui-même se demanda s'il n'avait pas fait fausse route.

Si la série d'incidents avait été préparée par un ennemi omnipotent et sans pitié, elle n'aurait pu être plus efficace. Lorsque le train arriva à Sacramento, une avalanche dans les Sierras arrêta le trafic pendant deux jours et les six wagons restèrent sur une voie de garage, pendant que la glace fondait. Le troisième jour, le train traversa les montagnes et il fit chaud comme il ne fait jamais chaud à cette époque de l'année. A Chicago, il y eut une confusion dans les ordres – ce n'était la faute de personne, ce sont de ces choses qui arrivent – et les six wagons de laitues d'Adam restèrent dans une gare de triage pendant cinq nouveaux jours. Cela suffit. Il est inutile d'entrer dans les détails. Ce furent six wagons de laitues pourries, tout juste bonnes à jeter, qui arrivèrent à New York. Et il fallut encore payer pour les décharger.

Adam lut le télégramme des commissionnaires. Il se laissa aller dans son fauteuil. Un étrange sourire se dessina sur son visage et ne le quitta pas.

Lee se tint éloigné, pensant qu'Adam se reprendrait. Dans Salinas, les jumeaux entendirent les commentaires qui allaient bon train : Adam était un imbécile. Ces rêveurs qui savent tout vont toujours au-devant des ennuis. Les hommes d'affaires se félicitèrent de n'avoir rien risqué. Il faut de l'expérience pour faire des affaires. D'ailleurs, les gens qui héritent leur fortune ont toujours des ennuis. Et si vous voulez une preuve, vous n'avez qu'à regarder comment Adam exploite sa ferme. Un imbécile et son argent sont rapidement séparés. Cela lui servirait peut-être de leçon. Et il avait doublé le rendement de la fabrique de glace !

Will Hamilton rappela à tout le monde qu'il n'avait pas seulement été contre le projet, mais qu'il avait prévu en détail ce qui arriverait. Il n'en tirait pas gloire, mais que faire quand quelqu'un refuse les avis d'un homme d'affaires sérieux ? Et Dieu sait que Will ne manquait pas d'expérience ! Une idée en amène une autre, et on se rappela que Sam Hamilton n'avait été qu'un vieux fou, et Tom Hamilton un jeune fou.

Lorsque Lee sentit qu'une période assez longue était passée, il n'y alla pas par quatre chemins. Il s'assit devant Adam pour capter et conserver son attention.

« Comment vous sentez-vous ? demanda-t-il.

– Bien.

– Vous n'allez pas à nouveau disparaître dans votre trou ?

– Qu'est-ce qui vous fait croire cela ? demanda Adam.

– Vous avez le visage de cette époque. Et votre regard de somnambule. Votre amour-propre est-il blessé ?

– Non, dit Adam. Je veux seulement savoir si je suis ruiné.

– Pas complètement, dit Lee. Il vous reste neuf mille dollars et la ferme.

– J'ai une dette de deux mille dollars, dit Adam.

– Je l'ai déjà comptée.

– Et je dois payer le nouvel appareil de réfrigération.

– Il est payé.

– Et il me reste neuf mille dollars ?

– Et la ferme, ajouta Lee. Vous pouvez peut-être vendre la fabrique. »

Le visage d'Adam se durcit, et son sourire vague disparut.

« J'ai toujours confiance, dit-il. C'est une série d'accidents. Je garde la fabrique. Le froid conserve. Et puis, la fabrique rapporte quelque chose. J'aurai peut-être une nouvelle idée.

– Essayez de trouver quelque chose qui ne coûte pas trop cher, dit Lee. Je n'aimerais pas me séparer de mon fourneau à gaz. »

Les jumeaux souffrirent profondément de l'échec d'Adam. Ils avaient quinze ans et ils savaient depuis si longtemps qu'ils étaient les fils d'un homme riche, que la blessure fut longue à se cicatriser. Si seulement l'essai ne s'était pas présenté comme un vaste carnaval, l'échec n'aurait pas été aussi horrible. Ils se rappelaient avec terreur les calicots énormes apposés sur les wagons de marchandises. Et si les hommes d'affaires se moquaient

d'Adam, leurs fils furent beaucoup plus cruels. En l'espace d'une journée, il devint à la mode d'appeler les jumeaux « Aron et Cal Laitue », ou simplement « Têtes de laitues ». Aron discuta de la question avec Abra.

« C'est un obstacle de plus », lui dit-il.

Abra était devenue une ravissante jeune fille. Ses seins gonflaient avec la levure des années et son visage reflétait le calme et la chaleur de la beauté. Elle avait dépassé la joliesse. Elle était solide, sûre et féminine.

Elle regarda le visage inquiet d'Aron et demanda :

« Quel est cet obstacle ?

– Nous sommes pauvres.

– Tu aurais travaillé de toute façon.

– Tu sais que je veux continuer mes études ?

– Tu continueras. Je t'aiderai. Ton père a-t-il perdu tout son argent ?

– Je ne sais pas. C'est ce que l'on dit.

– Qui est « on » ? demanda Abra.

– Tout le monde. Peut-être que ton père et ta mère refuseront que je t'épouse.

– Alors, je ne leur dirai pas, dit Abra.

– Tu es bien sûre de toi.

– Oui, répondit-elle, je suis sûre de moi. Embrasse-moi.

– Ici ? Dans la rue ?

– Pourquoi pas ?

– On va nous voir.

– Je veux que l'on nous voie », dit Abra.

Aron répliqua :

« Non. Il y a des choses que l'on ne fait pas en public. »

Elle se mit devant lui et lui barra le passage.

« Regarde-moi. Tu vas m'embrasser tout de suite.

– Pourquoi ? »

Elle répondit lentement :

« Pour que l'on sache que je suis Mme Tête-de-Laitue. »

Il lui donna un baiser rapide et embarrassé et la força à revenir à son côté.

« Peut-être que je devrais renoncer moi-même, dit-il.

– Renoncer à quoi ?

– Je ne suis plus assez bon pour toi. Je ne suis plus qu'un pauvre gosse parmi les autres. Crois-tu que je n'aie pas compris l'attitude de ton père ?

– Tu es idiot », dit Abra.

Mais elle fronça légèrement les sourcils, car elle aussi avait vu l'attitude de son père.

Ils entrèrent chez Bell's et s'assirent à une table. La mode, cette année-là, était au jus de céleri. L'année précédente, ç'avait été les ice-cream-sodas au gingembre.

Abra souffla délicatement dans sa paille, fit lever quelques bulles, et

pensa au changement d'attitude de son père depuis l'échec des laitues glacées. Il lui avait dit :

« Pourquoi ne vois-tu pas quelqu'un d'autre ? Cela te changerait.

– Je suis fiancée à Aron.

– Fiancée ? Avait-il ricané. Depuis quand les enfants se fiancent-ils ? Regarde donc autour de toi. Il y a d'autres poissons dans la mer. »

Puis elle se rappela que l'on avait laissé entendre que certaines familles ne pouvaient perpétuellement cacher un scandale et que certaines honorabilités étaient sujettes à caution. Ces remarques avaient coïncidé avec l'échec d'Adam qui, prétendait-on, avait perdu toute sa fortune.

Elle se pencha au-dessus de la table.

« Ce que nous pourrions faire est si simple que tu riras de ne pas y avoir pensé plus tôt.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Nous pourrions exploiter la ferme de ton père. Mon père dit que c'est une très belle terre.

– Non, dit rapidement Aron.

– Pourquoi ?

Je ne serai pas un fermier et tu ne seras pas la femme d'un fermier.

– Je serai la femme d'Aron, quel qu'il soit.

– Je n'abandonnerai pas mes études.

– Je t'aiderai, répéta Abra.

– Où trouveras-tu l'argent ?

– Je le volerai, dit-elle.

– Je veux quitter cette ville. Tout le monde se moque de moi. Je ne peux pas le supporter.

– Ils oublieront bientôt.

– Cela m'étonnerait. Je ne veux pas passer encore deux ans dans cette école.

– Veux-tu partir loin de moi, Aron ?

– Non. Pourquoi est-il allé mettre son nez dans des affaires qu'il ne connaissait pas ?

– Ne blâme pas ton père. S'il avait réussi, tout le monde lui ferait des courbettes.

– Seulement il a raté. Et c'est moi qui en souffre. Je ne peux plus lever la tête. Seigneur ! Je le hais. »

Abra dit sévèrement :

« Aron, je t'interdis de parler ainsi.

– Et qui me dit qu'il n'a pas menti au sujet de ma mère ? »

Le visage d'Abra s'empourpra.

« Tu mérites une fessée, dit-elle. Et si nous étions seuls, je te fesserais moi-même. (Elle examina le beau visage tordu par la colère, la fierté déçue, et soudain, elle changea de tactique.) Pourquoi ne poses-tu pas la question au sujet de ta mère ? Affronte-le et demande-lui.

– Je ne peux pas. Je t'ai promis.

– Tu as seulement promis de ne pas répéter ce que je t'avais dit.

– Si je lui demande, il voudra savoir où je l'ai entendu dire.

– Très bien, dit-elle. Tu n'es qu'un enfant gâté. Je te délie de ton serment. Va lui demander.

– Je me demande si je dois.

– Il y a des jours où j'ai envie de te tuer, dit-elle, mais… Aron… je t'aime tant. Je t'aime tant. »

Quelques petits rires stupides s'élevèrent, venant du bar. Aron et Abra avaient haussé la voix et avaient été entendus par ceux qui les espionnaient. Aron rougit. Des larmes de colère emplirent ses yeux. Il sortit en courant et disparut dans la rue.

Abra prit calmement son sac, arrangea les plis de sa jupe, et la défroissa du plat de la main. Elle alla vers Mr. Bell et régla les consommations. Alors qu'elle se dirigeait vers la porte, elle fut arrêtée par quelques rires sournois.

« Laissez-le tranquille », dit-elle froidement.

Et elle sortit, et ses pas rythmaient une phrase, toujours la même : « Aron, je t'aime tant. »

Elle se mit soudain à courir, pensant rattraper Aron, mais elle ne le retrouva pas. Elle téléphona chez lui. Lee répondit qu'Aron n'était pas rentré. Mais Aron était dans sa chambre, en proie à son ressentiment. Lee l'avait vu se glisser à l'intérieur et refermer la porte.

Abra parcourut les rues de Salinas, espérant le retrouver. Elle était furieuse contre lui, mais, en même temps, se sentait étonnamment abandonnée. Aron ne l'avait jamais quittée aussi violemment. Abra avait désappris à être seule.

Cal, lui, avait appris la solitude. Pendant une courte période, il avait essayé de se joindre à Abra et à Aron, mais ils n'avaient pas voulu de lui. Jaloux, il avait essayé d'attirer la jeune fille, mais avait échoué.

Ses études lui paraissaient faciles et sans grand intérêt. Aron devait travailler plus dur pour apprendre, et par conséquent avait une idée plus haute de ses tâches. Le respect qu'il portait à ses études était hors de proportion avec la qualité de l'enseignement. Cal ne s'intéressait pas aux activités sportives de son école. Son inquiétude grandissante le jetait hors de chez lui la nuit. Adolescent refermé sur lui-même, l'obscurité l'enveloppait.

Chapitre XXXVIII

Cal avait besoin de tendresse et d'affection depuis son plus jeune âge, comme tous les enfants. S'il avait été fils unique, si Aron avait été différent, Cal aurait pu entretenir avec le reste du monde des rapports normaux et faciles. Mais de prime abord, Aron séduisait par sa beauté et sa simplicité. Cal, très naturellement, essayait de capter l'attention et l'affection de la seule manière qu'il connût : en s'efforçant d'imiter Aron. Et ce qui était charmant sous les dehors ingénus d'Aron devenait désagréable chez Cal, avec son visage sombre et ses yeux à demi clos. Simulateur, il n'était pas convaincant. Où Aron était accepté, Cal était refusé, bien qu'il fît et dît exactement la même chose.

Quelques tapes sur le nez intimident un jeune chien ; quelques rebuffades intimident un jeune garçon. Mais, alors que l'enfant chien se blottira, se roulera sur le dos, rampera, l'enfant d'homme essaiera de masquer sa timidité sous la nonchalance ou les bravades. Lorsqu'un enfant a souffert d'être repoussé, il trouvera ce sentiment partout, même où il n'existe pas, ou, ce qui est pire, il l'attirera en se préparant à le rencontrer.

Chez Cal, cela s'était développé si lentement qu'il ne trouvait rien d'étrange. Il avait bâti autour de lui un mur d'indépendance pour se défendre contre le monde. Et si son mur présentait des fissures, ce devait être là où il touchait Aron et Lee, et plus particulièrement Adam. Dans l'indifférence de son père, Cal avait trouvé la sécurité. Il vaut mieux être ignoré que remarqué avec animosité.

Tout petit, Cal avait découvert un secret : s'il s'approchait sans faire de bruit de l'endroit où son père était assis, et s'il se penchait très légèrement sur le genou paternel, la main d'Adam se levait automatiquement, et venait caresser l'épaule de Cal. Il est probable que Adam agissait à son insu, mais la caresse engendrait un tel flot de bonheur que l'enfant ne l'utilisait qu'avec parcimonie, uniquement quand il en ressentait le besoin. C'était un charme dont il dépendait. C'était le gage d'une adoration extatique.

Les choses ne changent pas avec le décor. Cal n'avait pas plus d'amis à Salinas qu'à King City. Il avait des associés, il jouissait d'une certaine autorité, on l'admirait mais il n'avait pas d'amis. Il vivait seul et marchait

seul.

Lee savait que Cal quittait la maison la nuit et rentrait très tard, mais il ne disait rien car il n'y pouvait rien. Les agents de police, au cours de leur ronde, rencontraient parfois le jeune garçon. Le sergent Heiserman en parla au surveillant général qui lui assura que Cal ne manquait jamais une classe et avait d'excellentes notes. Le policier connaissait Adam Trask. Puisque son fils ne cassait pas de carreaux et ne causait aucun scandale, le sergent dit aux agents d'ouvrir l'œil et d'intervenir uniquement si l'enfant risquait quelque chose.

Le vieux Tom Watson rencontra Cal une nuit et lui demanda :

« Pourquoi est-ce que tu te promènes à cette heure-ci ?

– Je ne fais de mal à personne, répondit Cal, sur la défensive.

– Je le sais. Mais tu devrais être couché.

– Je n'ai pas sommeil », répondit Cal.

Et ceci parut stupide au vieux Tom qui avait eu sommeil toute sa vie. L'enfant regardait les jeux de fan-tan dans le quartier chinois, mais ne jouait pas. C'était un mystère, mais beaucoup de choses très simples étaient mystérieuses pour Tom Watson, et il préférait ne pas les approfondir.

Au cours de ses promenades, Cal se rappelait souvent la conversation qu'il avait entendue entre Lee et Adam à la ferme. Il voulait savoir la vérité. Peu à peu, il accumula des renseignements : une phrase dans la rue, une allusion dans un magasin. Aron ne les aurait pas remarquées, Cal leur donnait un sens. Il savait que sa mère n'était pas morte. Il savait aussi, d'après la première conversation, et les bavardages, qu'Aron souffrirait de l'apprendre.

Une nuit, Cal rencontra Kabbit Holman qui descendait de San Ardo pour sa cuite semestrielle. Rabbit accueillit Cal avec effusion, comme un campagnard accueille un pays dans un endroit étranger. Rabbit, tout en buvant au goulot raconta à Cal tout ce qui lui passait par la tête. Il avait vendu une partie de sa terre pour un bon prix, et il venait à Salinas pour célébrer l'événement par une bordée mémorable. Il allait montrer aux putains ce que c'était qu'un homme.

Cal, assis à côté de lui écoutait calmement. Lorsque la bouteille de whisky de Rabbit fut presque vide, Cal s'éclipsa et demanda à Louis Schneider d'en acheter une à son compte. Rabbit posa sa bouteille, puis la reprit, et s'aperçut qu'elle était pleine.

« C'est drôle, dit-il, je la croyais vide. »

À partir de ce moment-là, Rabbit oublia non seulement qui était Cal, mais son âge. Il se rappelait toutefois qu'il était son plus cher ami.

« Je vais te dire, George. J'en bois encore une ou deux gorgées, et on va tous les deux chez les filles. Ne me dis pas que tu es fauché, c'est ma tournée. Est-ce que je t'ai dit que j'avais vendu quarante arpents ? D'ailleurs, ils ne valaient rien. (Puis il ajouta) : Harry, laisse-moi te dire.

On ne va pas se payer de la putain à bon marché, on va aller chez Kate. C'est cher, dix dollars, mais on s'en fout. Il y a un cirque chez elle. Tu as déjà été au cirque, Harry ? Celui-là c'est du billard. Kate connaît son affaire. Dis, George, tu te rappelles qui est Kate ? C'est la femme d'Adam Trask, la mère de ces andouilles de jumeaux. Seigneur ! Je me rappellerai toujours le jour où elle lui a foutu une balle dans la peau et où elle est partie. Elle lui a cassé l'épaule et elle s'est tirée. Peut-être qu'elle ne valait rien comme femme, mais comme putain, c'est quelque chose ! C'est marrant. Tu sais pourquoi on dit qu'une putain fait une bonne femme ? Parce qu'elle sait tout et qu'elle n'a plus envie de rien apprendre. Aide-moi à me lever, tu veux, Harry. Qu'est-ce que je disais ?

– Le cirque, dit doucement Cal.

– Ah ! Oui. Quand tu verras le cirque de Kate, tu auras les yeux comme des soucoupes. Tu sais ce qu'elles font ? »

Cal fit en sorte de marcher derrière Rabbit pour qu'il ne pût pas voir son visage. Rabbit lui dit ce qu'elles faisaient. Cal sentit son cœur se lever – ce n'était pas le cirque qui l'écœurait, mais ses spectateurs. En voyant le visage de Rabbit, il imaginait l'expression de tous ces hommes réunis.

Ils traversèrent le jardin herbeux et gravirent les marches du perron. Cal était grand pour son âge, mais il marcha sur la pointe des pieds. L'homme qui ouvrit la porte ne l'examina pas de très près. La pièce était sombre, mal éclairée par ses petites lampes, et Cal se faufila dans le groupe des hommes qui attendaient impatiemment.

Cal voulait accumuler des preuves, des phrases, d'obscurs outils qui lui serviraient un jour. Après la visite chez Kate, il ressentit désespérément le besoin de s'en débarrasser.

Une nuit, Lee, qui tapait à la machine, entendit frapper légèrement à la porte. Il fit entrer Cal. Le garçon s'assit sur le bord du lit, et Lee enfonça son corps maigre dans le fauteuil Morris. Cela l'amusait qu'un fauteuil pût lui procurer tant de plaisir. Il se croisa les mains sur l'estomac, comme s'il portait des manches à la chinoise, et attendit patiemment. Cal examinait quelque chose au-dessus de la tête de Lee. Il parla doucement et rapidement.

« Je sais où est ma mère et ce qu'elle fait. Je l'ai vue. »

Lee fit une prière désespérée, cherchant une aide.

« Que veux-tu savoir ? demanda-t-il.

– Je n'y ai pas encore pensé. J'essaie de savoir. Est-ce que tu me diras la vérité ?

– -Evidemment. »

Les questions qui tourbillonnaient dans l'esprit de Cal étaient si stupéfiantes qu'il avait du mal à en choisir une.

« Mon père est-il au courant ?

– Oui.

– Pourquoi a-t-il dit qu'elle était morte ?

– Pour t'éviter d'avoir de la peine.

– Qu'a fait mon père pour qu'elle le quitte ?

– Il l'a aimée de tout son corps et de toute son âme. Il lui a donné tout ce qu'il pouvait.

– A-t-elle tiré un coup de revolver sur lui ?

– Oui.

– Pourquoi ?

– Parce qu'il ne voulait pas qu'elle le quittât.

– L'a-t-il jamais frappée ?

– Pas que je sache. Il n'était pas homme à la frapper.

– Pourquoi a-t-elle fait cela, Lee ?

– Je ne sais pas.

– Tu ne sais pas ou tu ne veux pas le dire ?

– Je ne sais pas. »

Cal resta silencieux pendant si longtemps que Lee se mit à gratter les poignets du bout des doigts. Il fut soulagé lorsque Cal parla à nouveau. Le ton de sa voix avait changé. Il était suppliant.

« Lee, tu l'as connue. Comment était-elle ? »

Lee soupira et ses mains se détendirent.

« Je ne puis dire que ce que je pense. Et je peux me tromper.

– Que penses-tu ?

– Cal, répondit Lee, j'ai réfléchi de nombreuses heures, et je ne sais toujours pas. Elle est un mystère. J'ai l'impression qu'elle n'est pas comme les autres gens. Il lui manque quelque chose. La bonté, peut-être, ou la confiance. On ne peut comprendre les gens que si on les sent en soi-même. Elle, je ne la sens pas. Dès que je porte mon attention sur elle, tout s'assombrit. Je ne sais pas ce qu'elle voulait, ni ce qu'était son but. Elle était pleine de haine, mais envers quoi, envers qui, cela je l'ignore. C'est un mystère. Et sa haine était malsaine. Ce n'était pas de la colère, c'était une haine où le cœur n'entrait pour rien. Je commets peut-être une erreur en te parlant ainsi.

– J'ai besoin de savoir.

– Pourquoi ? Ne te sentais-tu pas mieux avant ?

– Si. Mais maintenant je ne peux plus m'arrêter.

– Tu as raison, dit Lee. Lorsque la première innocence s'évanouit, autant continuer dans la même voie, à moins que l'on ne soit un hypocrite ou un imbécile. Je ne puis rien te dire de plus, car mes connaissances s'arrêtent là. »

Cal dit :

« Alors, parle-moi de mon père.

– C'est facile, dit Lee. (Puis il s'arrêta.) Je me demande si quelqu'un peut nous entendre. N'élevons pas la voix.

– Parle-moi de lui, dit Cal.

– Je crois que ton père porte en lui, en plus fort, ce qui manque à ta

mère. Je crois que la bonté et la confiance sont si grandes chez lui qu'elles sont aussi gênantes que des vices. Elles lui font des crocs-en-jambe et lui barrent le chemin.

– Qu'a-t-il fait quand elle est partie ?

– Il a cessé de vivre, répondit Lee. Il a continué de marcher, mais il était mort. C'est seulement récemment qu'il est revenu à une demi-vie. »

Lee vit une expression étrange et nouvelle sur le visage de Cal. Les yeux étaient plus ouverts et la bouche, généralement fermée et dure, était détendue. Dans ce visage, pour la première fois, Lee voyait Aron malgré la différence de teint. Les épaules de Cal tremblaient légèrement comme font les muscles après un effort soutenu trop longtemps.

« Qu'y a-t-il. Cal ? demanda Lee.

– J'aime mon père.

– Je l'aime aussi. Et c'est sans doute pour cela que je ne l'ai pas quitté. Il n'est pas malin au sens littéral du mot, mais c'est un brave homme. C'est peut-être l'homme le meilleur que j'aie jamais connu. »

Cal se leva soudain.

« Bonne nuit, Lee.

– Attends une minute. As-tu parlé à quelqu'un ?

– Non.

– Et Aron… Non, tu ne le ferais pas.

– Et s'il vient à l'apprendre ?

– Alors il faudra que tu restes à ses côtés pour le soutenir. Ne pars pas encore. Lorsque tu auras quitté cette chambre, nous n'aurons peut-être plus l'occasion de parler seul à seul à nouveau. Et peut-être, m'aimeras-tu moins parce que tu sauras que je sais la vérité. Dis-moi… Est-ce que tu hais ta mère ?

– Oui, dit Cal.

– Je me le demandais, dit Lee. Je ne crois pas que ton père l'ait jamais haïe. Il a seulement éprouvé de la douleur. »

Cal recula vers la porte, lentement, doucement. Il enfonça ses poings jusqu'au plus profond de ses poches.

« Je la hais parce que je sais pourquoi elle est partie. Et je le sais… parce qu'elle est en moi. »

Il avait baissé la tête et sa voix était brisée.

Lee se leva d'un bond.

« Suffit ! dit-il durement. Ecoute-moi bien. Que je ne te reprenne jamais à penser cela ! Evidemment qu'elle est en toi et que le mal qu'elle porte est en toi. Tout le monde le porte. Mais tu as autre chose. Lève la tête. Regarde-moi. »

Cal leva la tête et dit avec lassitude.

« Qu'est-ce que tu veux ?

– Tu as autre chose. Tu m'entends ? Sans cela tu ne te poserais pas la question. Et n'emprunte jamais le chemin le plus facile. Ce sont les esprits

paresseux qui cherchent des raisons dans ceux qui les ont précédés. Que je ne t'y prenne jamais. Maintenant… regarde-moi dans les yeux pour que tu ne l'oublies jamais. Quoi que tu fasses, ce sera toi qui agiras… et non ta mère.

– Tu le crois vraiment, Lee ?

– Oui, je le crois, et tu ferais bien de le croire aussi si tu ne veux pas que je te réduise en bouillie. »

Après le départ de Cal, Lee s'installa dans son fauteuil. « Qu'ai-je donc fait de mon calme oriental ? » se dit-il.

Cal, en découvrant sa mère, avait plus procédé à une vérification qu'il n'avait fait une découverte. Depuis longtemps il savait que le nuage était au-dessus de sa tête, mais il n'en connaissait pas les formes exactes. Sa réaction fut double. Il se sentait plus fort maintenant qu'il savait. Il pouvait évaluer des gestes et des expressions, et interpréter de vagues allusions. Il pouvait même déterrer le passé et recomposer le puzzle. Mais cela était loin de compenser sa souffrance.

Son corps se modelait pour devenir un corps d'homme, et les vents changeants de l'adolescence le secouaient. Un jour il était dévot, pur et dévoué ; le lendemain, il se vautrait dans le mal, et le surlendemain il rampait de honte et ressortait purifié.

Sa découverte aiguisa ses sens. Avec un tel héritage, il était un être unique. Il n'arrivait pas à croire les phrases de Lee ou à concevoir que d'autres enfants pussent traverser les mêmes affres.

Le cirque de Kate n'avait pas quitté sa mémoire. Lorsqu'il y repensait, le souvenir enflammait son corps d'un feu pubère et la minute après, une nausée le secouait.

Il observa son père de plus près et trouva chez lui plus de tristesse et de désappointement qu'Adam n'en avait peut-être ressenti. Il se développa chez Cal un amour passionné pour son père, une volonté de le protéger et de combler les vides que les souffrances passées avaient creusés. Dans l'esprit de Cal, ces souffrances passées étaient intolérables. Il pénétra un jour dans la salle de bain alors qu'Adam se baignait et il vit la cicatrice qu'avait laissée la balle. Il s'entendit demander contre sa volonté :

« Qu'est-ce que c'est que cette cicatrice, papa ? » La main d'Adam monta le long de sa poitrine comme pour masquer le trou.

« Une vieille blessure, Cal. Elle date d'une campagne contre les Indiens. Je te raconterai un jour. »

Cal, qui observait son père, l'avait vu fouiller dans le passé à la recherche d'un mensonge. Cal ne haïssait pas le mensonge, mais la nécessité qu'il y avait à mentir. Il mentait volontairement pour des raisons bien définies, mais être poussé à mentir lui semblait honteux. Il voulut crier : « Je sais qui t'a blessé, et il n'y a aucun mal à cela. » Mais il se contenta de dire :

« Oui, j'aimerais que tu me racontes. » Aron connaissait les mêmes

troubles, mais ses réactions étaient plus paresseuses que celles de Cal. Ses sens ne le tourmentaient pas d'une façon aussi aiguë. Ses passions prirent un tour religieux. Il décida qu'il serait pasteur. Il assistait à tous les services de l'église épiscopale, fleurissait l'autel, et passait de nombreux moments avec le jeune pasteur aux cheveux bouclés, Mr. Rolf. Aron apprit les choses de ce monde de la bouche d'un jeune homme qui n'avait aucune expérience, et qui ne s'exprimait que par des généralités, comme tous les gens sans expérience.

Aron fut confirmé à l'église épiscopale. Il chantait dans le chœur tous les dimanches. Abra le suivit. Elle savait que ces choses étaient nécessaires mais dénuées d'importance.

Il était naturel qu'Aron converti voulût convertir Cal. Il pria d'abord silencieusement pour Cal, mais finalement il s'adressa directement à lui. Il lui reprocha son manque de foi et lui demanda de se réformer.

Cal aurait peut-être fait un effort si son frère avait été plus intelligent, mais Aron avait atteint ce sommet de pureté passionnée d'où le reste de l'humanité apparaît souillé. Au bout de quelques sermons, Cal trouva son frère insupportablement ennuyeux et le lui dit. Ils ne furent soulagés que lorsqu'Aron abandonna son frère à la damnation éternelle.

La religiosité d'Aron prit – et c'était inévitable – un tour sexuel. Il parla à Abra de la nécessité de l'abstinence et il décida qu'il vivrait une vie de célibat. Abra, dans sa prudence, agréa, espérant que cette folie passerait. Le célibat était le seul état qu'elle eût connu. Elle voulait épouser Aron et porter ses enfants, mais elle n'en dit rien. Elle n'avait jamais été jalouse, mais elle commença de porter une haine instinctive, et peut-être justifiée, au révérend Rolf.

Cal regardait son frère triompher de péchés qu'il n'avait jamais commis. Il eut envie de lui dire qui était sa mère, pour voir sa réaction, mais il repoussa bien vite cette pensée. Il savait qu'Aron serait écrasé par la révélation.

Chapitre XXXIX

De temps à autre, Salinas, repue, rotait. Du haut de la chaise ou du fauteuil présidentiel de la Ligue civique de la Femme s'élevait une éructation sonore et fleurant bon le moralisme. L'estomac a ses soupapes, les communautés ont les leurs. Invariablement, c'étaient les maisons de jeu qui faisaient les frais. Et pour cause ! On pouvait en discuter ouvertement, ce qui était impossible pour la prostitution. C'était un péché flagrant, et la plupart des maisons de jeu étaient tenues par des Chinois. On avait peu de chance d'écraser les doigts de pied d'un parent. Et, à chaque fois, c'était le même processus.

Après l'Eglise et la Ligue, les deux journaux de la ville s'embrasaient. Les éditoriaux exigeaient un nettoyage. La police répondait qu'elle ne demandait pas mieux, mais qu'elle manquait de crédits. Elle en profitait pour demander un budget plus élevé, ce qui réussissait parfois.

Lorsqu'on en arrivait au stade de l'éditorial, tout le monde savait que les dés étaient jetés. Ce qui suivait était aussi soigneusement réglé qu'un ballet. La police se préparait, les maisons de jeu se préparaient, et les journaux se préparaient à imprimer des éditoriaux de victoire. Puis, venait la rafle qui allait droit au but, sans coup férir. Une vingtaine de Chinois importés pour l'occasion de Pajaro, quelques imbéciles, et cinq ou six innocents commis voyageurs tombaient dans les filets de la police, étaient inscrits sur les registres, enfermés, et, au matin, relâchés après paiement d'une amende. La ville, après ce bain, respirait, et les maisons perdaient une nuit d'affaires, plus les amendes. Triomphes de l'être humain qui sait, mais refuse de croire.

Un soir d'automne, en 1916, Cal regardait le fan-tan chez Petit Lim lorsqu'il fut pris dans une rafle. Dans l'obscurité, personne ne le remarqua, et le sergent fut très embarrassé lorsque, le lendemain matin, il trouva le garçon dans une cellule. Il téléphona à Adam qui prenait son petit déjeuner.

Adam fit le trajet à pied, libéra Cal, traversa la rue pour aller chercher son courrier à la poste, et ramena son fils à la maison.

Lee avait mis au chaud les œufs d'Adam et en avait préparé deux pour Cal.

Aron traversa la salle à manger, s'apprêtant à sortir pour aller à l'école.

« Tu veux que je t'attende ? demanda-t-il à Cal.

– Non », répondit Cal.

Il baissa les yeux et mangea ses œufs.

Adam n'avait pas encore parlé, sauf pour dire : « Suis-moi », après avoir remercié le sergent.

Cal engloutit son petit déjeuner sans appétit, lançant derrière ses cils baissés des regards vers son père. Il ne comprenait pas ce que signifiait l'expression d'Adam. Il semblait à la fois embarrassé, furieux, pensif et triste.

Adam gardait lui aussi la tête baissée sur sa tasse de café. Le silence grandit jusqu'à atteindre une taille encombrante.

Lee passa la tête par la porte.

« Café ? » demanda-t-il.

Adam fit non de la tête. Lee disparut et referma la porte de la cuisine. Dans le silence, coupé par le seul tic-tac de la pendule, Cal sentit la peur le gagner. Une force qu'il n'avait jamais soupçonnée se dégageait de son père. Des fourmillements lui parcouraient les jambes, et il avait peur de les bouger pour rétablir la circulation. Il laissa tomber sa fourchette dans son assiette pour faire du bruit, et le tintement fut avalé par le silence. La pendule sonna neuf coups qui furent avalés à leur tour. Avec la peur naissait le ressentiment. Cal était comme le renard qui, pris au piège, éprouve de la colère pour la patte qui le retient.

Soudain, Cal bondit. Il ne savait pourtant pas qu'il allait bouger. Il hurla, et il n'avait pas su qu'il allait parler.

« Fais-moi ce que tu veux me faire, va, que l'on n'en parle plus ! »

Et son hurlement fut avalé lui aussi.

Adam releva lentement la tête. Cal n'avait jamais regardé son père dans les yeux. Bien des gens n'ont jamais regardé leur père dans les yeux. Adam avait l'iris bleu clair avec des lignes radiales foncées qui convergeaient vers la pupille. Au fond des deux yeux. Cal vit sa propre image déformée, comme si deux Cal l'avaient regardé.

Adam dit lentement :

« Je t'ai trahi, n'est-ce pas ? »

C'était pire qu'une attaque.

« Que veux-tu dire ? demanda Cal.

– Tu as été ramassé dans une maison de jeu. Je ne sais pas comment tu y es allé, ni pourquoi, ni ce que tu y faisais. »

Cal se rassit maladroitement et fixa son assiette.

« Est-ce que tu joues au fan-tan ?

– Non, papa. Je regarde.

– Y étais-tu déjà allé ?

– Oui, souvent.

– Pourquoi y vas-tu ?

– Je ne sais pas. J'ai envie de bouger la nuit… comme les filles de joie. »

Il pensa à Kate et sa mauvaise plaisanterie lui parut horrible.

« Quand je ne peux pas dormir, je me promène, dit-il. J'essaie de me fatiguer. »

Avant de parler, Adam pesa chacun de ses mots.

« Est-ce que ton frère se promène aussi ?

– Oh non ! Ça ne lui viendrait pas à l'idée. Il n'est pas… nerveux.

– Tu comprends, je ne sais rien de vous deux », dit Adam.

Cal aurait voulu jeter les bras autour de son père, l'étreindre, être étreint par lui. Il aurait voulu une grande démonstration de sympathie et d'amour. Il prit son anneau de serviette en bois et y glissa son doigt.

« Tu le saurais si tu le demandais, dit-il doucement.

– Mais je ne l'ai pas demandé. Je suis un aussi mauvais père que l'était le mien. »

Cal n'avait jamais entendu Adam parler avec cette voix. Elle était cassée, brisée par l'émotion. Adam butait sur des mots qui semblaient se refuser à être prononcés.

« Mon père m'a construit un moule et il m'y a fait entrer de force, dit Adam. J'ai été une mauvaise pièce, mais je ne pouvais pas être refondu. Personne ne peut être refondu. Et je suis demeuré une mauvaise pièce. »

Cal dit :

« N'aie pas de peine. Tu as assez souffert.

– Vraiment ? Peut-être… Mais de la mauvaise manière, sans doute. Je ne connais pas mes fils et je me demande si je pourrai les connaître.

– Je te dirai tout ce que tu voudras. Tu n'as qu'à demander.

– Où dois-je commencer ? Au début ?

– Est-ce que tu m'en veux ? Es-tu triste parce que je suis allé en prison ? »

À la surprise de Cal, Adam rit.

« Tu te trouvais là, n'est-ce pas ? Tu ne faisais rien de mal ?

– Peut-être que de se trouver là était mal. »

Cal cherchait le châtiment.

« Moi aussi, une fois, il m'est arrivé de me trouver là, dit Adam. Et je suis resté en prison pendant près d'un an pour m'être trouvé là. »

Cal essaya de digérer cette hérésie.

« Je ne le crois pas, dit-il.

– Moi non plus, quelquefois. Mais je sais que lorsque je me suis évadé, j'ai cambriolé un magasin et volé des vêtements.

– Je ne le crois pas », dit faiblement Cal.

Mais la chaleur, l'intimité du moment étaient si délicieuses qu'il s'y accrocha. Il respira doucement pour ne pas diminuer la chaleur.

Adam dit :

« Te rappelles-tu Samuel Hamilton ? Oui, évidemment. Alors que tu n'étais qu'un bébé, il m'a dit que j'étais un mauvais père. Il m'a frappé, il m'a assommé pour que je ne l'oublie jamais.

– Ce vieil homme ?

– Il était solide. Aujourd'hui, je comprends ce qu'il voulait dire. Je suis ce que mon père a été. Il m'a défendu d'être une personne, et je n'ai pas su voir que mes enfants étaient des êtres humains. Voilà ce que Samuel voulait dire. »

Il regarda Cal droit dans les yeux et sourit. Cal ressentit tant d'affection pour lui que c'en était douloureux.

Cal dit :

« Nous ne pensons pas que tu sois un mauvais père.

– Pauvres gosses, dit Adam. Comment te sauriez-vous ? Vous n'en avez jamais eu d'autre.

– Je suis content d'être allé en prison, dit Cal.

– Moi aussi, moi aussi. (Adam rit.) Nous sommes tous les deux allés en prison. Nous pouvons en parler. (Une gaieté grandissante l'envahissait.) Est-ce que tu peux me dire quel garçon tu es ?

– Oui, papa.

– Vraiment ?

– Oui.

– Alors dis-le-moi. Tu vois, il faut prendre certaines responsabilités lorsque l'on est une personne. Cela ne consiste pas uniquement à prendre la place de l'air dans l'espace. Qui es-tu ?

– Sans rire ? demanda timidement Cal.

– Sans rire. Oh ! Je te le garantis, sans rire. Parle-moi de toi… enfin, si tu veux. »

Cal commença :

« Eh bien… Je… (Il s'arrêta.) C'est difficile dès que l'on essaie.

– Je suppose que ce doit être… impossible. Parle-moi de ton frère.

– Que veux-tu savoir de lui ?

– Ce que tu en penses. C'est tout ce que tu peux me dire. »

Cal dit :

« Il est bon. Il ne fait rien de mal. Il n'a pas de mauvaises pensées.

– Maintenant tu me parles de toi.

– Comment ?

– Tu admets que tu fais et que tu penses des choses mauvaises. »

Les joues de Cal s'empourprèrent.

« C'est vrai.

– Très mauvaises ?

– Oui, papa. Veux-tu que je te les dise ?

– Non, Cal. J'ai compris. Ta voix et tes yeux disent que tu luttes contre toi-même. Mais n'aie pas honte. C'est affreux d'avoir honte. Aron a-t-il jamais honte ?

– Il ne fait rien pour cela. »

Adam se pencha en avant.

« En es-tu sûr ?

– Tout à fait.

– Dis-moi, Cal… est-ce que tu le protèges ?

– Comment cela ?

– Supposons que tu entendes dire quelque chose de mal, de cruel ou de laid, est-ce que tu le lui cacherais ?

– Je crois.

– Il est trop faible pour supporter ce que tu peux supporter ?

– Ce n'est pas cela, papa. Il est bon, vraiment. Il ne fait jamais de mal à personne. Il ne dit jamais de mal de qui que ce soit. Il n'est pas méchant. Il ne se plaint jamais et il est brave. Il n'aime pas se battre mais il le fait quand c'est nécessaire.

– Tu aimes ton frère, n'est-ce pas ?

– Oui. Et quelquefois je lui fais mal. Je le trompe, je l'induis en erreur. Quelquefois même je le blesse sans raison.

– Et après tu es malheureux ?

– Oui.

– Aron est-il parfois malheureux ?

– Je ne sais pas. Lorsque j'ai refusé d'aller à l'église, il a eu l'air désespéré. Et une fois, quand Abra s'est mise en colère et lui a dit qu'elle le haïssait, il a eu l'air malheureux. Il est tombé malade, il a eu la fièvre. Tu ne te rappelles pas ? Lee a appelé le médecin. »

Adam dit avec étonnement :

« Comment ai-je pu vivre avec vous et ignorer tout cela ? Pourquoi Abra était-elle en colère ?

– Je ne sais pas si je dois le dire.

– Ne le dis pas alors.

– Cela n'a rien de terrible. Tu comprends, papa, Aron veut être pasteur. Mr. Rolf a parlé à Aron, et Aron a dit qu'il ne se marierait jamais et que peut-être il se retirerait du monde.

– Comme un moine ?

– Oui, papa.

– Et cela n'a pas plu à Abra ?

– Pas plu ? Elle est devenue folle furieuse. Ça lui arrive quelquefois. Elle a pris le stylo d'Aron, elle l'a jeté sur le trottoir, et elle l'a écrasé à coups de pied. Et puis elle a dit qu'elle avait perdu la moitié de sa vie par la faute d'Aron. »

Adam rit.

« Quel âge a-t-elle ?

– Bientôt quinze ans. Mais pour certaines choses elle est plus vieille que ça.

– Je m'en rends compte. Et qu'a fait Aron ?

– Il n'a rien dit, mais il a eu l'air blessé. »

Adam dit :

« Tu aurais pu profiter de l'occasion pour la lui prendre.

– Abra appartient à Aron. »

Adam regarda intensément Cal dans les yeux, puis il appela :

« Lee ! (N'obtenant pas de réponse, il appela à nouveau) : Lee ! (Puis il dit) : Je ne l'ai pas entendu sortir. Je voudrais encore du café. »

Cal bondit.

« Je vais en faire.

– Mais tu devrais être à l'école, dit Adam.

– Je ne veux pas y aller.

– Tu devrais. Aron y est.

– Je suis heureux, dit Cal. Je veux rester avec toi. »

Adam baissa la tête et regarda ses mains.

« Fais le café », dit-il doucement d'une voix timide.

Pendant que Cal était dans la cuisine, Adam s'examina avec étonnement. Une sorte d'appétit tendait ses nerfs et ses muscles, ses doigts avaient envie d'agripper, ses jambes de courir. Il jeta un regard avide sur la pièce. Il vit les chaises, les tableaux, les roses rouges du tapis, et bien des choses nouvelles qui semblaient animées d'une vie propre, mais amicale. Il avait envie de vivre les minutes suivantes, plaisantes et chaleureuses comme si elles devaient apporter le ravissement. Une aube agréable se levait en lui, préparant un jour doré et calme. Il joignit les mains derrière sa tête et étira ses jambes.

Dans la cuisine, Cal observait avec impatience l'eau qui passait lentement sur le café, et pourtant il était heureux d'attendre. Un miracle, lorsqu'il devient familier, n'est plus un miracle. La nouveauté des rapports avec son père ne l'étonnait plus, mais le plaisir restait. Le poison de la solitude et l'envie rongeante du mal aimé l'avaient quitté, et il se savait lavé et pacifique. Il essaya de réveiller une vieille haine pour se mettre à l'épreuve, et il s'aperçut qu'il ne savait plus haïr. Il eut envie de servir son père, de lui offrir un énorme cadeau, d'accomplir une tâche gigantesque en son honneur.

La cafetière déborda, et Cal passa quelques minutes à nettoyer le fourneau. Et il se dit qu'il n'aurait pas fait cela la veille.

Adam lui sourit lorsqu'il apporta le café fumant. Il renifla et dit :

« Voilà une odeur qui me ferait lever de la tombe.

– La cafetière a débordé, dit Cal.

– Le café n'en sera que meilleur, dit Adam. Je me demande où est Lee.

– Dans sa chambre peut-être. Veux-tu que j'aille voir ?

– Non. Il aurait répondu.

– Quand je sortirai de l'école, est-ce que je pourrai aller à la ferme ?

– Tu fais déjà des projets ? Et Aron ?

– Il veut continuer ses études. Ne lui dis pas que je t'ai prévenu. Attends qu'il te le dise et aie l'air surpris.

– D'accord, dit Adam. Mais ne veux-tu pas aussi continuer tes études ?

– Je crois que je pourrai gagner de l'argent à la ferme, assez pour payer

le collège de Aron. »

Adam but son café.

« C'est une pensée généreuse, dit-il. Je ne sais pas si je dois te le dire, mais lorsque je t'ai demandé tout à l'heure quelle sorte de garçon était Aron, tu l'as si mal défendu que j'ai cru un instant que tu le haïssais.

– -Je l'ai haï, dit Cal véhémentement. Et je lui ai fait mal aussi. Mais est-ce que je peux te dire quelque chose ? Maintenant, je ne hais plus. Je ne haïrai plus jamais. Je crois que je ne haïrai plus personne, même ma mère… »

Il s'arrêta, étonné d'avoir fait ce faux pas, et son esprit se figea dans une immobilité défensive.

Adam ne cilla pas. Il continua de regarder droit devant lui. Puis il se passa la main sur le front et finit par dire calmement :

« Tu sais tout sur ta mère. »

Ce n'était pas une question.

« Oui… oui, papa.

– Absolument tout ?

– Oui. »

Adam se raidit sur sa chaise.

« Aron est-il au courant ?

– Non. Oh ! Non. Il ne sait rien.

– Pourquoi dis-tu cela ainsi ?

– Je n'oserais pas le lui apprendre.

– Pourquoi ? »

Désemparé, Cal dit :

« Je ne crois pas qu'il pourrait le supporter. Il n'a pas assez de mal en lui. » (Il voulut continuer) : « Ni toi non plus. »

Mais il se tut.

Adam sembla las. Il hocha la tête.

« Ecoute-moi, Cal. Crois-tu qu'Aron puisse continuer à l'ignorer ? Pense bien à ce que je te demande. »

Cal répondit :

« Il ne va jamais dans des endroits où il pourrait l'apprendre. Il n'est pas comme moi.

– Et si quelqu'un le lui disait ?

– Il ne le croirait pas. Il assommerait quiconque le lui dirait. Il penserait que c'est un menteur.

– Es-tu allé là-bas ?

– Oui papa. Il fallait que je sache. »

Puis, il continua, très ému :

« Si Aron quittait cette ville pour aller dans un collège, s'il n'y revenait plus jamais…

– Oui, c'est possible, mais il a encore deux ans à passer ici, répondit Adam en hochant la tête.

– Peut-être que je pourrais lui dire de se dépêcher et de terminer en une année. Il est intelligent.

– Mais tu l'es plus que lui…

– Pas de la même manière », dit Cal.

Adam sembla grandir au point d'emplir toute la pièce. Son visage était sévère, et son regard bleu était aigu et pénétrant.

« Cal, dit-il brusquement.

– Papa ?

– J'ai confiance en toi. »

Le changement de rapports avec son père amena un ferment de bonheur chez Cal. Sa démarche se fit plus légère, un sourire éclaira son visage. Il s'extériorisa.

Lee, ayant remarqué le changement, lui demanda :

« Aurais-tu une petite amie, par hasard ?

– Non. Qui est-ce qui a besoin d'une petite amie ?

– Tout le monde », répondit Lee.

Puis Lee demanda à Adam :

« Que se passe-t-il chez Cal ?

– Il sait tout sur elle, répondit Adam.

– Vraiment ? (Lee fut soulagé.) Rappelez-vous, je vous avais dit qu'il fallait leur dire la vérité.

– Je ne lui ai rien dit. Il savait déjà.

– Tiens, tiens, tiens ! dit Lee. Mais ce n'est tout de même pas pour cela qu'il sifflote en faisant ses devoirs et qu'il jette sa casquette en l'air en marchant. Et Aron ?

– C'est pour lui que je m'inquiète. Je ne voudrais pas qu'il l'apprenne.

– Il sera peut-être trop tard.

– Je pourrais peut-être avoir une conversation avec Aron », dit Adam.

Lee examina Adam.

« Vous aussi, vous avez quelque chose de changé.

– C'est vrai ? Peut-être ! »

Cal ne se contentait pas de siffloter, d'envoyer sa casquette en l'air et de faire rapidement ses devoirs. Au cœur de sa nouvelle joie, il se nomma défenseur du bonheur de son père. Lorsqu'il avait dit qu'il ne haïssait pas sa mère, il ne mentait pas. Mais elle avait blessé Adam. Ce qu'elle avait fait une fois, elle pouvait le refaire. Il se promit d'en apprendre le plus possible sur elle. Un ennemi que l'on connaît est moins dangereux et ne risque pas de vous surprendre.

La nuit, il se sentait attiré par la maison de l'autre côté de la voie du chemin de fer. Parfois, l'après-midi, il se cachait dans l'herbe haute sur le trottoir d'en face. Il voyait les femmes sortir, sévèrement habillées de sombre. Elles quittaient toujours la maison par deux, et Cal les suivait des yeux jusqu'au coin de Castroville Street, où elles tournaient à gauche vers Main Street. Il s'aperçut que si l'on ignorait d'où elles venaient, on ne

pouvait pas dire qui elles étaient. Mais ce n'était pas ces femmes qu'il attendait. Il voulait voir sa mère à la lumière du jour. Il finit par apprendre que Kate sortait tous les lundis à une heure et demie.

Cal obtint des permissions du lundi après-midi en fournissant un travail excellent à l'école. Il répondit aux questions d'Aron en disant qu'il préparait une surprise qui devait rester secrète. Il faut dire qu'Aron n'était pas très intéressé. Immergé en lui-même, il oublia bientôt.

Cal, après qu'il eut suivi Kate de nombreuses fois, connut son itinéraire par cœur. Elle allait toujours aux mêmes endroits : d'abord à la banque de Monterey où elle passait un quart d'heure derrière les barreaux brillants qui défendaient la section des coffres-forts ; puis, elle longeait Main Street en regardant les étalages ; elle entrait chez Porter et Irvine, regardait les robes, et faisait parfois un achat – des épingles de sûreté, un voile, une paire de gants ; vers deux heures et quart elle entrai ! À l'institut de beauté de Minnie Franken, elle y restait une heure, et elle en ressortait avec les cheveux bouclés et un foulard de soie noué autour de la tête.

À trois heures et demie, elle gravissait les marches qui menaient chez le docteur Rosen. Ensuite, elle s'arrêtait chez Bell, le confiseur, et achetait deux livres de chocolats assortis. C'était immuable. En sortant de chez Bell, elle se dirigeait directement vers Castroville Street et sa maison.

Elle s'habillait comme tout le monde, comme n'importe quelle bourgeoise de Salinas faisant ses courses un lundi après-midi. Mais elle portait toujours des gants, ce qui était rare à Salinas.

Sous les gants, ses mains semblaient boudinées. Elle se déplaçait comme sous une cloche de verre. Elle n'adressait la parole à personne, ne semblait voir personne… Parfois, un homme tournait la tête sur son passage, puis continuait son chemin, troublé. Mais, pour la plupart des passants, elle glissait comme un être invisible.

Cal suivit Kate pendant plusieurs semaines. Il essaya de ne pas se faire remarquer. Et, comme Kate marchait toujours en regardant droit devant elle, il était convaincu qu'elle ne soupçonnait rien.

Lorsque Kate entrait dans son jardin, Cal continuait sa route d'un air dégagé. Il n'aurait pas pu dire au juste pourquoi il la suivait, sinon qu'il voulait tout savoir à son sujet.

La huitième semaine, il la suivit comme d'habitude, mais ne continua pas son chemin lorsqu'elle fut entrée dans son jardin.

Il attendit un moment, puis poussa à son tour la porte disjointe.

Kate était cachée derrière un troène. Elle se démasqua et dit froidement :

« Que voulez-vous ?

Cal se figea sur place. Le temps semblait arrêté. Cal n'osait plus respirer. Très jeune, il avait appris à se discipliner pour reconquérir son calme. Il observa des détails qui n'avaient rien à voir avec l'objet principal. Il remarqua comme le vent couchait les petites feuilles du troène, regarda

le sentier tracé par de nombreux pas, et les pieds de Kate qui se tenaient loin de la boue, il écouta une locomotive du Pacifique Sud qui s'époumonait en sifflements aigus, il goûta l'air frais sur les poils naissants qui lui couvraient les joues, sans toutefois cesser de garder Kate dans son angle visuel. Il vit dans la forme et la couleur des yeux, dans les cheveux et même dans la façon dont elle tenait ses épaules, – une sorte de haussement – que Aron lui ressemblait beaucoup. Il ne connaissait pas assez bien son propre visage pour reconnaître ses traits dans cette bouche, ces petites dents et ces pommettes largement écartées. Ils restèrent ainsi une éternité, séparés par des bouffées de vent du sud.

Kate dit :

« Ce n'est pas la première fois que vous me suivez. Que voulez-vous ? »

Il baissa la tête.

« Rien.

– Qui vous a demandé de me suivre ?

– Personne… madame.

– Vous ne voulez pas le dire, n'est-ce pas ? »

Cal entendit sa propre phrase avec stupéfaction. Il la prononça avant d'avoir songé à la retenir :

« Vous êtes ma mère et je voulais savoir comment vous étiez. »

C'était l'exacte vérité, et elle avait bondi comme un serpent qui darde sa tête.

« Comment ? Qu'est-ce que c'est ? Qui êtes-vous ?

– Je m'appelle Cal Trask », dit-il.

Il vit un imperceptible changement s'opérer en elle. Leurs positions s'inversèrent. Elle avait toujours la même expression, mais Cal comprit qu'elle était sur la défensive.

Elle le regarda attentivement, observant chaque trait. Une image brouillée et obscure de Charles surgit du passé. Elle dit soudain :

« Viens avec moi. »

Elle fit demi-tour et s'engagea le long du sentier, tout en évitant de mettre les pieds dans la boue.

Cal n'hésita qu'un instant avant de la suivre. Il se rappela la grande pièce sombre, mais le reste lui était étranger. Kate le précéda jusqu'au bout du couloir et dans sa chambre. En passant devant la cuisine, elle lança :

« Du thé. Deux tasses. »

Dans sa chambre, elle sembla avoir oublié le visiteur. Elle enleva son manteau, tirant sur les manches avec ses doigts gantés et maladroits. Puis elle se dirigea vers une porte nouvellement ouverte dans le mur, dans le coin de la pièce où était son lit. Elle ouvrit la porte et entra.

« Viens ici, dit-elle. Apporte ta chaise. »

Il pénétra à son tour dans la pièce nue qui ressemblait à une boîte. Il n'y avait pas de fenêtre. Les murs étaient gris sombre. Un tapis gris couvrait le sol. Les seuls meubles de la pièce étaient un large fauteuil aux

coussins de soie grise, une table de lecture inclinée, et un luminaire couvert d'un abat-jour épais. De sa main gantée, Kate tira la chaîne du commutateur, faisant un large cercle avec son pouce et son index, comme si la main eût été artificielle.

« Ferme la porte », dit-elle.

La lampe projetait un cercle sur la table de lecture et ne diffusait qu'une clarté maigre dans la pièce. On aurait dit que le gris absorbait la lumière et la détruisait.

Kate s'installa dans les épais coussins et enleva lentement ses gants. Les doigts des deux mains étaient bandés. Elle dit violemment :

« Ne regarde pas comme ça. C'est de l'arthrite. Bon, tu veux voir ? »

Elle défit le bandage de toile huilée qui entourait son index droit et tendit le doigt déformé sous la lumière.

« Tiens, regarde, dit-elle. Voilà ce que c'est que l'arthrite. »

Elle grimaça de douleur en enveloppant à nouveau le doigt.

« Ces gants me font un mal, dit-elle. Assieds-toi. »

Cal s'installa sur le bord de sa chaise.

« Tu en auras un jour, dit Kate. Ma grand-tante en avait et ma mère commençait à en avoir… »

Elle s'arrêta. La pièce était insonore.

On frappa discrètement à la porte. « C'est toi. Joe ? cria Kate. Pose le plateau dans ma chambre. Joe, tu es là ? »

Un murmure parvint à travers la porte. Kate débita d'une voix monotone : « Il y a des saletés dans le salon. Nettoie-les. Anne n'a pas fait sa chambre. Donne-lui un nouvel avertissement. Dis-lui que c'est le dernier. Eva a fait la forte tête hier soir. Je me charge d'elle. Tu diras au cuisinier que s'il nous sert encore une seule fois des carottes cette semaine, il peut demander son compte. Tu m'entends ? » Un nouveau murmure traversa la porte. « C'est tout, dit Kate. Tas de cochons ! murmura-t-elle. Ils pourriraient dans leur crasse si l'on ne les surveillait pas. Sors, et rapporte le thé. »

La chambre était vide lorsque Cal ouvrit la porte. Il revint dans la petite pièce attenante et posa en équilibre sur la table de lecture un grand plateau d'argent sur lequel étaient disposés une théière, deux tasses fines comme du papier, un sucrier, un pot de crème et une boîte de chocolats.

« Verse le thé, dit Kate. Mes mains me font mal. » Elle mit un chocolat dans sa bouche. « J'ai vu que tu regardais cette pièce, continua-t-elle lorsqu'elle eut avalé sa friandise. La lumière me fait mal aux yeux. Je viens ici pour me reposer. »

Elle vit le coup d'œil rapide que Cal lançait à ses yeux et elle dit d'un ton sans réplique : « La lumière me fait mal aux yeux. » Puis, brusquement :

« Qu'est-ce qu'il y a ? Tu ne veux pas de thé ?

– Non, madame, répondit Cal. Je n'aime pas le thé. » Elle prit la fine

tasse avec ses doigts bandés.

« Bon. Qu'est-ce que tu veux ?

– Rien, madame.

– Tu voulais me regarder ?

– Oui, madame.

– Tu es content ?

– Oui, madame.

– Et de quoi ai-je l'air ? »

Elle lui lit un sourire ignoble et découvrit ses petites dents pointues.

« Pas mal, répondit Cal.

– J'aurais dû me douter que tu ne dirais rien. Où est ton frère ?

– À l'école, je pense, ou à la maison.

– Comment est-il ?

– Il vous ressemble.

– Vraiment ?

– Il veut être pasteur, dit Cal.

– C'est parfait, dit Kate. Il me ressemble et il veut entrer dans les ordres. Un homme peut y faire beaucoup de dégâts. Lorsque l'on vient ici, on est sur ses gardes, tandis qu'à l'église on se découvre.

– Il veut vraiment être pasteur », dit Cal.

Elle se pencha vers lui. Son regard était vif.

« Remplis ma tasse. Est-ce que ton frère est bête ?

– Il est gentil, dit Cal.

– Je t'ai demandé s'il était bête ?

– Non, madame », dit Cal.

Elle se replongea dans ses coussins et leva sa tasse.

« Et ton père ?

– Je ne veux pas parler de lui, dit Cal.

– Ah ! Non ? C'est que tu l'aimes alors ?

– Oui, je l'aime. »

Kate scruta le jeune visage et un spasme étrange la secoua, une sorte de douleur au creux de la poitrine. Elle reprit aussitôt possession d'elle-même.

« Tu veux un chocolat ? demanda-t-elle.

– Oui, madame. Pourquoi avez-vous fait ça ?

– Qu'est-ce que j'ai fait ?

– Vous avez tiré un coup de revolver sur papa et vous nous avez abandonnés.

– Est-ce lui qui vous a dit cela ?

– Non. Il ne nous a rien dit. »

Elle mit une de ses mains sur l'autre et la retira aussitôt comme si le contact avait éveillé une brûlure. Elle demanda :

« Est-ce que ton père reçoit des jeunes femmes chez lui ?

– Non, dit Cal. Pourquoi lui avez-vous tiré dessus et êtes-vous partie ? »

Tous les muscles de son visage se durcirent comme si un filet les eût

emprisonnés. Elle leva la tête, ses yeux étaient implacables.

« Tu m'as l'air bien avancé pour ton âge, mais pas suffisamment. Tu ferais mieux de t'en aller, d'aller jouer aux billes et de moucher ton nez.

– Quelquefois je fais marcher mon frère, dit-il. Je le fais trébucher et même pleurer. Il ne sait pas comment je m'y prends. Je suis plus malin que lui. Mais je ne veux pas en profiter. Ça me rend malade. »

Kate parla comme si elle répondait à une question.

« Ils se croyaient intelligents. Ils me regardaient et ils pensaient me connaître. C'est moi qui les connaissais. Je me suis jouée de chacun d'eux. Quand ils croyaient pouvoir me donner des conseils, c'est là que je les jouais le mieux. Charles, je les ai vraiment trompés.

– Mon nom est Caleb, dit Cal. Caleb a atteint la Terre Promise. C'est ce que m'a dit Lee, et c'est dans la Bible.

– Le Chinois, dit Kate. (Et elle continua avec violence) : Adam a cru m'avoir. Quand j'étais blessée, toute cassée, il m'a fait entrer, il m'a servie, il m'a nourrie. Il a essayé de m'attacher à lui. La plupart des gens se laissent attacher comme cela. Ils sont reconnaissants, ils ont une dette. Quelle paire de menottes ! Personne ne peut m'attacher. J'ai attendu, attendu jusqu'à ce que je fusse forte, et puis je me suis libérée. On ne me prend pas au piège, dit-elle. Je le regardais et j'attendais. »

Dans la pièce grise, le silence fut meublé par la respiration haletante de Kate.

« Pourquoi lui avez-vous tiré dessus ? demanda Cal.

– Parce qu'il était sur mon chemin. J'aurais pu le tuer, mais je ne l'ai pas fait. Je voulais seulement qu'il me laissât passer.

– Vous n'avez jamais regretté d'être partie ?

– Seigneur, non ! Même quand j'étais toute petite, je pouvais faire tout ce que je voulais. Ils ne savaient jamais comment je m'y prenais. Jamais. Ils étaient toujours si sûrs d'avoir raison. Ils n'ont jamais su. Personne n'a jamais su. »

Elle semblait dessiner son portrait devant ses propres yeux.

« Tu es de ma race. Peut-être me ressembles-tu ? Pourquoi pas, après tout ? »

Cal se leva et joignit les mains derrière le dos. Il demanda :

« Quand vous étiez petite… (Puis il s'arrêta pour mettre ses pensées en ordre.) Vous n'avez jamais eu l'impression qu'il vous manquait quelque chose ? Comme si les autres connaissaient quelque chose et vous pas ? Comme un secret qu'ils auraient refusé de vous dire ? Avez-vous jamais senti ça ? »

Pendant qu'il parlait, le visage de Kate se figea, et, lorsque Cal s'arrêta, elle en profita pour couper le fil qui les unissait. Elle dit :

« Voilà que je me mets à discuter avec des gosses ! »

Cal dégagea ses mains et les enfouit dans ses poches.

« Je parle à des morveux, dit-elle. Je dois être folle. »

Le visage de Cal était tendu, ses veux grands ouverts.

Kate dit :

« Qu'est-ce qu'il te prend ? »

Il resta immobile, le front inondé de sueur, les poings fermés.

Kate, par habitude, essaya d'enfoncer une lame brillante mais rigide. Elle rit doucement :

« J'aurais pu te donner des choses intéressantes comme ceci… (Elle montra ses mains difformes.) Mais si tu es épileptique, tu ne le tiens pas de moi. »

Elle fixa son regard sur lui, attendant le choc et cherchant à deviner l'inquiétude qui allait le gagner.

Cal parla joyeusement.

« Je pars, dit-il. Je m'en vais. Je suis très content. Lee avait raison.

– Qu'est-ce qu'il a dit ?

– J'avais peur de vous avoir en moi.

– J'y suis, dit Kate.

– Non. Je suis moi. Je n'ai pas besoin d'être vous.

– Comment le sais-tu ? demanda-t-elle.

– Je le sais, c'est tout. Je viens de le comprendre. Si je suis méchant, c'est ma méchanceté à moi.

– Ton Chinois t'a bien bourré le crâne. Pourquoi me regardes-tu comme ça ? »

Cal répondit :

« Ce n'est pas vrai que la lumière vous fait mal aux yeux. Dans le fond, vous avez peur.

– Sors d'ici, hurla-t-elle. Veux-tu sortir d'ici.

– Je pars. (Il posa sa main sur la poignée de la porte.) Je ne vous hais pas, dit-il, mais je suis content que vous ayez peur. »

Elle essaya de crier « Joe », mais sa voix s'étrangla.

Cal ouvrit la porte et la claqua derrière lui.

Joe était en conversation avec une des femmes, dans le salon. Ils entendirent des pas légers et rapides. Lorsqu'ils levèrent la tête, une silhouette imprécise avait déjà gagné la porte, l'avait ouverte, et s'était glissée dehors. Le lourd battant frémit. Ils n'entendirent qu'un pas sur le perron, puis le bruit sourd de deux pieds touchant le sol après un saut.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda la fille.

– Dieu seul le sait, répondit Joe. Il y a des jours où j'ai des hallucinations.

– Moi aussi, répondit la fille. Est-ce que je t'ai dit que Clara a les cuisses toutes piquetées ?

– Faut pas abuser de la seringue, dit Joe. Crois-moi, moins on en fait, mieux on se porte.

– C'est bien vrai », acquiesça la fille.

Chapitre XL

Kate s’enfonça dans les coussins de son fauteuil. De petites vagues parcouraient son corps, hérissant les poils sur leur passage et laissant derrière elles un froid brûlant.

Elle parla, s’adressant à elle-même, doucement.

« Calme-toi. Ce n’est rien. Défends-toi. Sale morveux ! »

Elle pensa soudain à la seule personne qu’elle eût jamais crainte et haïe à la fois. C’était Samuel Hamilton avec sa barbe blanche, ses joues roses et ses yeux rieurs qui semblaient soulever la peau pour examiner ce qu’elle recouvrait.

De son index difforme, Kate tira la mince chaîne qui entourait son cou. Deux fines clefs de coffre-fort, une montre en or, et un petit tube d’acier y étaient fixés. Avec mille précautions, elle dévissa le sommet du tube, et, après avoir écarté les genoux, fit tomber sur le tissu tendu de sa jupe une petite capsule de gélatine. Elle la présenta à la lumière : elle contenait six cristaux de morphine, la bonne dose. Elle remit la capsule à l’intérieur du tube, revissa le couvercle, fit glisser la chaîne entre sa peau et sa robe.

Les derniers mots de Cal se répétaient sans fin : « Vous avez peur. » Elle dit la phrase tout haut pour en détruire le sens. Une image fortement contrastée se forma devant elle et elle la laissa se développer pour pouvoir l’examiner à nouveau.

C’était avant la construction de la petite pièce. Kate était entrée en possession de l’héritage de Charles. Elle avait converti le chèque en gros billets qu’elle avait enfermés dans son coffre à la banque de Monterey.

C’est à peu près à cette époque-là que les premières douleurs envahirent ses mains. Elle avait assez d’argent pour partir, mais elle ne voulait pas se presser de vendre sa maison. Et puis, elle aimait mieux attendre d’être guérie.

New York était loin et froid. Elle ne guérit jamais.

Elle reçut une lettre signée « Ethel ». Qui était Ethel ? En tout cas, elle était folle de demander de l’argent. Il y a des centaines d’Ethel. Il y en a une à chaque coin de rue. Celle-là écrivait mal sur du papier quadrillé.

Peu de temps après, Ethel vint voir Kate qui la reconnut à peine.

Elle était assise derrière son bureau, prudente, méfiante, et sûre d'elle.

« Il y a longtemps qu'on ne s'était vu », dit-elle.

Ethel répondit comme un soldat qui, cinquante ans après, vient rendre visite au sergent qui lui a commandé l'exercice.

« Ça ne va pas fort », dit-elle.

Elle avait épaissi et des bourrelets de graisse l'entouraient comme des cerceaux. Ses vêtements étaient propres, élimés, pauvres.

« Où habitez-vous en ce moment ? demanda Kate tout en se demandant combien de temps la vieille peau mettrait à arriver au but.

– À l'hôtel du Pacifique. J'ai une chambre.

– Vous n'êtes plus en maison, alors ?

– Je n'ai jamais pu recommencer à travailler. Vous n'auriez pas dû me vider. (Elle essuya de grosses larmes du revers d'un gant de coton.) Ça va mal, dit-elle. Mes ennuis ont commencé quand le nouveau juge est arrivé. J'ai pris trois mois, moi qui n'avais pas de casier… En tout cas pas ici. En sortant de là, je chope la vérole. Je ne savais pas que je l'avais. Je la refile à un habitué, un chic type qui travaillait dans la police. Il se met en colère et il me tombe dessus. Il m'écrase le nez, il me casse quatre dents, et ce nouveau juge m'en colle pour six mois. Kate, vous vous rendez compte ? En six mois on perd toutes ses relations. Les amis vous oublient. Je n'ai jamais pu me remettre au travail. »

Kate fit un mouvement de tête faussement sympathique. Ethel allait lui faire le coup de la charité. Kate ouvrit le tiroir de son bureau, y prit quelques billets, et les tendit à Ethel.

« Je n'abandonne jamais une amie, dit-elle. Allez donc dans une autre ville et recommencez à zéro. Ça coupe la poisse quelquefois. »

Ethel se retint d'empocher les billets. Elle les écarta comme une donne de poker… quatre dix. Elle articula avec une certaine émotion :

« Je pensais que vous aviez compris et que vous m'offririez autre chose que quarante dollars.

– Et pourquoi ?

– Vous n'avez pas reçu ma lettre ?

– Quelle lettre ?

– Ah ! dit Ethel. La poste a dû la perdre. Ils sont négligents. Enfin, j'espérais que vous vous occuperiez de moi. Je me sens vraiment bien bas. J'ai comme un poids qui m'écrase les tripes. (Elle soupira, puis parla si rapidement que Kate comprit qu'elle avait appris son petit discours par cœur.) Vous vous rappelez peut-être que j'ai une sorte de seconde vue. Je prédis toujours des choses qui se réalisent. Quand je rêve de quelque chose, c'est vrai. Je connais un type qui m'a dit que je devrais me mettre dans les affaires. Il dit que je suis un vrai médium. Vous vous rappelez ?

– Non, dit Kate.

– Non ? C'est que vous n'aviez pas remarqué. Toutes les autres le

savaient. Je leur ai dit des tas de choses qui se sont réalisées.

– Où voulez-vous en venir ?

– J'ai fait un rêve. Je me le rappelle parce que je l'ai fait la nuit même où Faye est morte. (Elle leva les yeux sur le visage impassible de Kate. Elle continua) : Il pleuvait cette nuit-là, et il pleuvait dans mon rêve. C'était mouillé. Dans mon rêve, je vous ai vue sortir par la porte de la cuisine. Il y avait des nuages, mais la lune se montrait de temps en temps. C'était bien vous. Vous êtes allée jusqu'au fond du jardin et vous avez fait quelque chose. Je ne sais pas quoi. Puis, vous êtes revenue sans faire de bruit. Et puis… Et puis, Faye est morte. »

Elle s'arrêta, espérant quelque chose, mais le visage de Kate était inexpressif.

Ethel attendit, Kate resta silencieuse.

« Comme je vous l'ai dit, j'ai toujours eu confiance dans mes rêves. C'est drôle, il n'y avait rien au fond du jardin, à part des petits flacons écrasés, et le caoutchouc d'un compte-gouttes. »

Kate dit paresseusement :

« Alors vous les avez portés à un médecin. Et qu'a-t-il trouvé dans les bouteilles ?

– Je n'ai pas fait une chose pareille.

– Vous auriez dû.

– Je ne veux voir personne dans les ennuis. J'en ai eu assez moi-même. J'ai mis les petits morceaux de verre dans une enveloppe et je l'ai rangée. »

Kate demanda doucement :

« Et vous venez me demander un conseil ?

– Oui, madame.

– Je vais te dire ce que je pense, dit Kate. Tu n'es plus qu'une vieille putain usée et tu as pris trop de coups sur la tête.

– Vous n'allez pas dire que je suis folle…

– Tu ne l'es peut-être pas. Mais tu es malade et fatiguée. Je t'ai dit que je n'abandonnais jamais une amie. Tu peux revenir ici, évidemment pas pour travailler, mais tu pourras donner un coup de main, faire le ménage, et aider le cuisinier. Tu seras couchée et nourrie. Tu auras un peu d'argent de poche. Est-ce que ça te dirait ? »

Ethel se dandina d'un pied sur l'autre.

« Non, madame, dit-elle. Je n'ai pas envie de… dormir ici. Je ne transporte pas mon enveloppe avec moi. Je l'ai confiée à un ami.

– Qu'est-ce que tu espérais ?

– Je pensais que vous auriez compris votre intérêt et que vous me donneriez cent dollars par mois pour m'en sortir et me soigner.

– Tu habites l'hôtel du Pacifique ?

– Oui, madame. Ma chambre est dans le couloir à côté du bureau, le gardien de nuit est un de mes amis, et il ne dort jamais pendant le boulot. Un chic type. »

Kate dit :

« Inutile de trembler dans ta culotte. Pose-toi une seule question : combien ça coûterait pour endormir ton chic type ? Attends une minute. »

Elle compta six nouveaux billets de dix dollars et les tendit à Ethel qui demanda :

« Vous me les enverrez le premier de chaque mois, ou est-ce que je dois venir les chercher ?

– Je te les enverrai, dit Kate. Tu devrais faire analyser ces flacons, ajouta-t-elle.

– Je ne ferai pas une chose pareille, à moins que j'y sois obligée. »

Ethel referma les doigts sur les billets. Elle éclatait de joie. Elle triomphait. C'était la première fois que la vie lui souriait.

Après son départ, Kate alla jusqu'au fond du jardin. Après toutes ces années, il restait encore un petit monticule à l'endroit où la terre avait été retournée.

Le lendemain matin, le juge écouta d'une oreille distraite le résumé des activités nocturnes. Il demanda au quatrième plaignant :

« Combien vous a-t-on volé ? »

L'homme aux cheveux bruns répondit :

« Près de cent dollars. »

Le juge se tourna vers l'agent qui avait opéré l'arrestation.

« Combien avait-elle sur elle ?

– Quatre-vingt-seize dollars. Elle a acheté du whisky, des cigarettes et des journaux au gardien de nuit vers six heures ce matin. »

Ethel cria :

« Je n'ai jamais vu ce gars-là de ma vie ! »

Le juge leva la tête.

« Condamnée deux fois pour prostitution, et aujourd'hui pour vol. Vous nous coûtez trop cher. Quittez cette ville avant midi. (Il se tourna vers le policier.) Que le shérif la conduise de l'autre côté de ma frontière. (Puis il dit à Ethel) : Si je vous revois ici, je vous colle le maximum, et cela signifie San Quentin. Compris ? »

Ethel dit :

« Monsieur le juge, je voudrais vous voir tout seul.

– Pourquoi ?

– Il faut que je vous voie. C'est un coup monté.

– C'est toujours un coup monté, dit le juge. Au suivant. »

Pendant qu'un shérif adjoint conduisait Ethel de l'autre côté du pont qui traverse la rivière Pajaro, le plaignant descendait en flânant Castroville Street, et, au moment d'entrer chez Kate, se ravisait et retournait sur ses pas pour entrer chez Kenœ, le coiffeur.

Sur le moment, la visite d'Ethel ne troubla pas beaucoup Kate. Elle savait quelle foi on accorderait aux accusations d'une prostituée. Et l'analyse des fragments de verre ne décélérait aucune trace de poison. Elle

avait presque oublié Faye. Ce rappel à l'ordre était simplement désagréable.

Toutefois, graduellement, le souvenir se revivifia. Un soir, alors qu'elle vérifiait la facture de l'épicier, une pensée fulgura, aveuglante comme un météore. Ce fut si rapide qu'elle leva les yeux de son addition. Pourquoi cette angoisse avait-elle le visage sombre de Charles ? Et le regard étonné et joyeux de Samuel Hamilton ? Pourquoi avait-elle eu un frisson ?

Elle se replongea dans ses comptes. Mais le visage de Charles était derrière elle, qui se penchait au-dessus de son épaule. Ses doigts la faisaient souffrir. Elle rangea sa facture et déambula dans la maison. C'était une nuit silencieuse… une nuit de mardi. Il n'y avait pas assez de spectateurs pour le cirque.

Kate savait ce que ses pensionnaires éprouvaient pour elle : de la terreur. Kate l'avait voulu ainsi. On la haïssait, mais cela n'avait pas d'importance. Les femmes avaient confiance en Kate. Si elles respectaient les règles, Kate prendrait soin d'elles et les protégerait. Il n'était question ni d'amour ni de respect dans ce contrat. Kate ne les récompensait jamais et ne donnait que deux avertissements à une contrevenante avant de la jeter dehors. Les femmes étaient sûres de ne pas être punies sans raison.

Quand elles voyaient arriver Kate, les filles prenaient un air faussement naturel. Kate savait pourquoi et n'était pas surprise. Mais cette nuit-là, elle avait l'impression de ne pas être seule. Charles l'accompagnait, présent à ses côtés, derrière elle.

Elle traversa la salle à manger, entra dans la cuisine, et ouvrit la glacière. Puis, elle souleva le couvercle de la boîte à ordures pour voir s'il n'y avait pas de gaspillage. Elle faisait cela tous les soirs.

Lorsqu'elle eut quitté le salon, les femmes s'interrogèrent du regard et haussèrent les épaules. Eloïse, qui parlait à Joe, l'homme aux cheveux bruns, dit :

« Qu'est-ce qu'il se passe ?

– Rien. Pourquoi ?

– Je ne sais pas. Elle a l'air nerveuse.

– Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Hé là ! dit Joe. Je n'en sais rien et tu n'en sais rien.

– Compris. Je me mêle de ce qui me regarde.

– Tu es une petite futée, dit Joe. Tâche de le rester.

– Je ne veux rien savoir.

– Bien dit. »

Kate retraversa le salon après sa tournée.

« Je vais me coucher, dit-elle à Joe. Ne me dérange pas sans raison.

– Désirez-vous quelque chose ?

– Oui. Fais-moi du thé. Tu as repassé ta robe, Eloïse ?

– Oui, madame.

– On ne dirait pas.

– Oui, madame. »

Kate n’avait pas sommeil. Elle mit tous ses papiers en ordre. Lorsque Joe apporta le thé, elle fit poser le plateau à côté de son lit.

Enfouie dans ses oreillers, sirotant son thé, elle réfléchit. Charles ? Voilà !

Charles était intelligent et Sam Hamilton l’était aussi à sa manière. Voilà pourquoi l’angoisse l’avait saisie. Ils étaient intelligents. Sam et Charles étaient morts, mais il y en avait d’autres. Elle fit soigneusement le point.

« Si j’avais déterré les flacons, qu’aurais-je pensé et qu’aurais-je fait ? » Immédiatement elle eut peur. Pourquoi les flacons étaient-ils cassés et enterrés ? Ce n’était pas du poison ! Pourquoi les enterrer alors ? Imbécile ! Elle aurait dû les jeter dans le ruisseau ou dans la boite à ordures. Le docteur Wilde était mort. Mais peut-être tenait-il un fichier ? Elle n’en savait rien. Si elle avait trouvé les flacons et appris ce qu’ils contenaient, n’aurait-elle pas demandé à quelqu’un : « Quel est l’effet de l’huile de croton sur l’organisme ? Que se passe-t-il si l’on en donne de petites doses fréquemment ? » La personne questionnée le saurait. D’autres pourraient le savoir.

« Et si vous entendiez parler d’une riche propriétaire mourant après avoir tout légué à une nouvelle pensionnaire ? » Kate savait parfaitement quelle serait sa première réaction. Quelle bêtise de faire chasser Ethel ! Maintenant elle serait introuvable. Elle aurait dû payer Ethel et lui faire rendre les débris de verre. Où étaient-ils ? Dans une enveloppe… Mais où ? Comment retrouver Ethel ?

Ethel ne tarderait pas à savoir pourquoi et comment elle avait été interdite. Elle était bête, mais elle pouvait parler à quelqu’un qui ne le fût pas. Et si elle racontait l’histoire : la maladie de Faye, les symptômes, le testament ?

Kate haletait, elle avait la chair de poule. Autant partir pour New York ou ailleurs. Inutile de vendre la maison. Pas besoin d’argent. Elle en avait énormément. Personne ne pourrait la trouver. Oui, mais si elle s’enfuyait et si le quelqu’un de pas bête entendait l’histoire d’Ethel ? Est-ce qu’il ne ferait pas le rapprochement ?

Kate se leva et prit une forte dose de somnifère.

C’est à partir de cette époque-là que la peur était devenue sa compagne. Elle fut presque contente d’apprendre que ses douleurs étaient provoquées par l’arthrite. Une voix mauvaise lui avait murmuré que c’était peut-être le châtiment.

À partir de ce jour-là, elle éprouva de la répulsion à sortir. Elle savait que les hommes la regardaient et la connaissaient. Et si l’un d’eux avait eu le visage de Charles, ou les yeux de Samuel ? Elle dut faire un effort pour sortir une fois par semaine.

Elle fit construire la petite pièce grise. Elle dit que la lumière lui faisait mal aux yeux, et, petit à petit, elle finit par le croire. Les yeux lui faisaient mal après une promenade en ville. Elle passa de plus en plus de temps dans sa petite pièce.

Certaines personnes, Kate par exemple, peuvent soutenir deux thèses contraires simultanément. Elle croyait que la lumière lui faisait mal aux yeux, mais, en même temps, elle savait que la petite pièce grise était une cave-cachette, une caverne souterraine, un endroit où nul regard ne pouvait se poser sur elle. Un jour, alors qu'elle était assise dans son fauteuil, elle pensa faire ouvrir une issue secrète. Mais elle y renonça d'instinct. Elle ne serait plus protégée. Si elle pouvait sortir, quelque chose pouvait entrer, ce quelque chose qui se coulait dans le jardin, rampait le long des murs, jetait un regard par les fenêtres. Kate dut faire des efforts de plus en plus grands pour sortir tous les lundis après-midi.

Lorsque Cal commença de la suivre, elle eut terriblement peur. Et lorsqu'elle se cacha derrière le troène pour le surprendre, elle était au bord de la panique.

Mais sa tête reposait sur des oreillers moelleux et ses paupières étaient agréablement lourdes de somnifère, ce soir-là.

Chapitre XLI

Effrayée et séduite tout à la fois, l'Amérique glissait imperceptiblement vers la guerre. Cela faisait près de soixante ans que les gens n'avaient pas été secoués. L'affaire espagnole avait été plus une expédition qu'une guerre. Mr. Wilson avait été réélu président en novembre et, de la plate-forme de son train présidentiel, il avait promis de rester en dehors des affaires d'Europe. Mais on lui conseillait la fermeté, ce qui signifiait la guerre, inévitablement. Le commerce marchait et les prix montaient. Des envoyés de l'Intendance britannique parcouraient le pays, achetant nourriture, tissus, métaux, et produits chimiques. Le pouls du pays battait à un rythme accéléré. Alors que l'on préparait la guerre, on refusait d'y croire. La vallée de la Salinas vivait comme avant.

Cal allait en classe avec Aron.

« Tu as l'air fatigué, dit Aron.

– C'est vrai ?

– -Je t'ai entendu rentrer hier soir, il était quatre heures. Qu'est-ce que tu faisais si tard ?

– Je me promène. Je pense. Est-ce que ça te dirait de quitter l'école et de retourner à la ferme ?

– Pour quoi faire ?

– Pour gagner de l'argent pour papa.

– Je veux aller au collège et partir tout de suite. Je voudrais quitter cette ville. Tout le monde se moque de nous.

– Tu te fais des idées.

– Non. Ce n'est pas moi qui ai perdu l'argent. Ce n'est pas moi qui ai eu cette idée idiote des laitues. Et pourtant c'est de moi que les gens se moquent. Je ne sais même pas s'il reste assez d'argent pour m'envoyer au collège.

Il ne l'a pas fait exprès.

Il l'a perdu quand même. »

Cal dit :

« Après celle-ci, tu n'as plus qu'une année à faire, et tu iras au collège.

Tu crois que je ne sais pas ?

– Si tu travailles dur, peut-être que tu pourras passer tes examens cet été et entrer au collège à l'automne. »

Aron pivota sur lui-même.

« Je n'y arriverai pas.

– Je crois que si. Parles-en au principal. Je suis sûr que le révérend Rolf t'aiderait. »

Aron dit :

« Je veux quitter cette ville. Ne jamais y revenir. On continue de nous appeler Têtes-de-Laitues. On se moque de nous.

– Et Abra ?

– On verra.

– Que dira-t-elle si tu t'en vas ?

– Elle fera ce que je voudrai. »

Cal réfléchit un moment :

« Ecoute. Je vais essayer de gagner un peu d'argent. Si tu en mets un coup et si tu passes tes examens avec un an d'avance, je t'aiderai à poursuivre tes études.

– Tu ferais ça ?

– Oui.

– Je vais voir le principal tout de suite. »

Il hâta le pas.

Cal le rappela :

« Aron ! Attends. Ecoute. S'il dit que tu peux arriver, n'en parle pas à papa.

– Pourquoi ?

– -Ça lui ferait une surprise agréable.

– Je ne vois pas l'intérêt.

– Non ?

– Non. Ça m'a l'air idiot. »

Cal eut une envie folle de crier :

« Je sais qui est notre mère. Je peux te la montrer. »

Voilà qui l'aurait dressé.

Cal rencontra Abra dans l'entrée, avant la cloche.

« Aron est bizarre, dit-il.

– Peut-être.

– Tu sais pourquoi.

– Il est dans les nuages. C'est la faute du révérend.

– Est-ce qu'il te raccompagne chez toi ?

– Oui, mais il est comme transparent. Il ne touche plus terre. Il a des ailes.

– C'est l'histoire des laitues qui le tracasse.

– Je sais, dit Abra. J'essaie de le calmer, mais il doit se trouver intéressant.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Rien », dit Abra.

Après le dîner, ce soir-là. Cal demanda à son père s'il pouvait aller à la ferme le vendredi suivant. Adam tourna la tête :

« Pour quoi faire ?

– Pour jeter un coup d'œil, comme ça.

– Aron ira-t-il avec toi ?

– Non, j'irai seul.

– Je ne vois pas d'objections. Lee, en voyez vous ?

– Non », répondit Lee. Puis il observa Cal.

« Tu penses sérieusement à te lancer dans la culture ?

– Peut-être. Si tu me confiais la ferme, je l'exploiterais, papa.

– Elle est louée pour plus d'un an encore.

– Et après, est-ce que je pourrai m'y installer ?

– Et tes études ?

– J'aurai fini.

– Nous verrons, dit Adam. Tu auras peut-être envie d'aller au collège. »

Lorsque Cal sortit, Lee le suivit. « Pourquoi veux-tu aller là-bas ? demanda-t-il.

– Pour me promener.

– Je vois. Je ne suis pas dans le secret. »

Lee s'apprêta à rentrer dans la maison, puis il se ravisa et appela Cal. Le garçon s'arrêta. « As-tu des ennuis, Cal ?

– Non.

– Je possède cinq mille dollars. Ils sont à ta disposition.

– Pourquoi en aurais-je besoin ?

– Je ne sais pas ». dit Lee.

Will Hamilton aimait beaucoup son bureau vitré. Le champ de ses activités s'étendait bien au-delà du commerce des automobiles, mais il préférait rester dans son garage.

Il se carrait dans son grand fauteuil de cuir rouge et jouissait de la vie. Lorsqu'on lui parlait de son frère Joe qui gagnait tant d'argent dans la publicité, Will répondait qu'en comparaison il n'était qu'une grosse grenouille dans un petit aquarium.

« Une grande ville me ferait peur, disait-il. Je ne suis qu'un campagnard. » Et il aimait entendre le rire que cette phrase provoquait. Cela lui prouvait que ses amis savaient qu'il était à l'aise.

Cal alla le voir un samedi matin. Devant le regard étonné de Will, il dit :

« Je m'appelle Cal Trask.

– Oh ! Mais oui ! Vous avez beaucoup grandi. Votre père va-t-il venir ?

– Non, je suis seul.

– Alors asseyez-vous. Je suppose que vous ne fumez pas.

– Quelquefois, des cigarettes. »

Will fit glisser un paquet de Murad sur le bureau. Cal ouvrit la boîte,

puis la referma.

« Pas tout de suite, merci. »

Will regarda le jeune visage sombre. Ce garçon lui plaisait.

« Il est intelligent, pensa-t-il. Il ne doit pas s'en laisser conter. »

« Vous allez bientôt vous lancer dans les affaires, dit-il tout haut.

– Oui, monsieur. Je pense exploiter notre ferme quand je sortirai de l'école.

– Il n'y a pas d'argent à gagner, dit Will. Les fermiers ne gagnent rien. Ce sont ceux qui leur achètent qui font des bénéfices. La culture ne rapporte rien. »

Will sentait que Cal l'observait, le soupesait, l'essayait. Et il l'approuvait.

Cal, bien que décidé, n'alla pas droit au but.

« Vous n'avez pas d'enfants, Mr. Hamilton ?

Non. Et je le regrette. C'est même mon plus grand regret. Pourquoi me le demandez-vous ? »

Cal ignora la question.

« Pourriez-vous me donner un conseil ? »

Une bouffée de plaisir envahit Will.

« Si je le peux, ce sera avec joie. Que voulez-vous savoir ? »

Alors Cal lit quelque chose que Will Hamilton approuva, en connaisseur. Il employa sa candeur comme une arme.

« Je voudrais gagner beaucoup d'argent. Dites-moi comment. »

Will refréna son envie de rire. La phrase était peut-être naïve, mais Cal ne l'était pas.

« C'est le désir de tout le monde. Qu'entendez-vous par beaucoup d'argent ?

– Vingt ou trente mille dollars.

– Seigneur Jésus ! » Dit Will.

Et il se pencha en avant. Il se permit alors de rire, mais ce n'était pas pour se moquer. Cal sourit à son tour.

« Pouvez-vous me dire pourquoi vous voulez gagner tant d'argent ? demanda Will.

– Oui, monsieur, dit Cal. Je vais vous le dire. »

Et il ouvrit la boîte de Murad, prit une des cigarettes plates à bout de liège et l'alluma.

Will se carra dans son fauteuil. Il était ravi.

« Mon père a perdu beaucoup d'argent.

– Je sais, dit Will. Je l'avais pourtant prévenu qu'il était dangereux de lancer des wagons de laitues dans cette aventure.

– Vraiment ? Et pourquoi ?

– Il n'y a pas de garantie, dit Will. Un homme d'affaires doit protéger ses arrières. En cas d'accident, il n'avait aucun recours, et c'est ce qui est arrivé. Continuez.

– Je veux gagner assez d'argent pour lui rendre ce qu'il a perdu. »

Will fit des yeux ronds.

« Pourquoi ?

– Parce que je le veux.

– Vous l'aimez ?

– Oui. »

Le visage épais de Will se durcit, et un souvenir l'enveloppa comme une bourrasque. Ce ne fut pas une lente remontée dans le passé, mais une image éclair. Toutes les années, un paysage, un désespoir, tout se figea comme dans un instantané. Il y avait là, Samuel, étincelant, beau comme le jour, élégant comme un vol d'hirondelle, Tom, chez qui couvait un feu sombre, Una, qui chevauchait les orages, la délicieuse Mollie, Dessie et son rire, George et son élégance et son parfum qui emplissait une pièce, et puis Joe, le plus jeune, l'adoré. Chacun, sans effort, avait rapporté un don à la famille.

Chacun possède un coffret où il renferme ses douleurs secrètes et dont il ne donne la clef à personne. Will avait dissimulé le sien sous des éclats de rire, et il n'avait jamais laissé la jalousie prendre son essor. Il pensait de lui-même qu'il avait l'esprit lent, conservateur, sans génie, terre à terre. Nul rêve d'envergure ne l'élevait, nul désespoir ne l'écrasait. Il était l'homme du juste milieu, se maintenant dans le cercle familial par un apport qu'il jugeait mince : prudence, lucidité, et volonté. C'était lui qui faisait les comptes, engageait les hommes de loi, appelait les pompes funèbres, et, éventuellement, payait les notes. Les autres ne savaient même pas qu'ils avaient besoin de lui. Il connaissait l'art de gagner de l'argent et de le garder. Il croyait que les Hamilton le méprisaient, à cause justement de ce don. Il les avait aimés, il avait toujours été prêt à payer leurs erreurs. Il pensait qu'ils avaient honte de lui, et il luttait sauvagement pour rester un des leurs. C'était tout cela qui avait arrêté la marche du temps.

Ses yeux légèrement proéminents étaient humides et fixaient un point au-delà de Cal. Le garçon demanda :

« Qu'y a-t-il, Mr. Hamilton ? Vous ne vous sentez pas bien ? »

Will n'avait pas compris sa famille. Elle l'avait accepté sans savoir qu'il y avait quelque chose à comprendre. Et voilà que ce garçon se présentait devant lui, ouvert, transparent, proche. C'était là le fils qu'il aurait dû avoir, ou le frère ou le père. Les personnages de l'instantané se remirent en marche. Will se sentit attiré par Cal qui n'avait pas bougé, attendant toujours.

Will força son regard à changer de direction. Il ne savait pas combien de temps son silence avait duré.

« Je pensais », dit-il maladroitement.

Puis il prit sa voix sévère :

« Vous m'avez demandé quelque chose. Je suis un homme d'affaires. Je ne donne pas. Je vends.

– Oui, monsieur. »

Cal était sur ses gardes, mais il comprenait que Will Hamilton l'aimait.

Will dit :

« Je vais vous poser une question et vous allez me répondre. Êtes-vous prêt à dire la vérité ?

– Ça dépend, dit Cal.

– J'aime mieux cela. Vous ne voulez pas vous avancer avant de connaître la question. C'est intelligent et honnête. Bon… Vous avez un frère. Votre père l'aime-t-il mieux que vous ?

– Comme tout le monde, dit calmement Cal. Tout le monde préfère Aron.

– Et vous ?

– Oui, monsieur. Enfin… oui.

– Que veux dire ce « enfin » ?

– Quelquefois je le trouve stupide, mais je l'aime bien.

– Bon. Et votre père ?

– Je l'aime, dit Cal.

– Mais il préfère votre frère ?

– Je ne sais pas.

– Vous voulez rendre à votre père l'argent qu'il a perdu. Pourquoi ? »

Le regard de Cal, généralement méfiant, prit une acuité insoutenable. Cal était près de son âme autant qu'il est possible de l'être.

« Mon père est bon, dit-il. Et je veux lui donner ce que je peux, puisque je ne suis pas bon.

– Cela vous rendra-t-il meilleur ?

– Non, dit Cal. Mes pensées sont mauvaises. »

Will n'avait jamais rencontré quelqu'un dont le langage fût aussi dépouillé. Il ressentait de l'embarras devant cette nudité, mais il savait combien Cal était en sécurité, débarrassé de son armure.

« Encore une question, dit-il. Mais celle-là, vous pouvez ne pas y répondre. Personnellement, je crois que je n'y répondrais pas. La voici : supposons que vous puissiez vous procurer cet argent et le donner à votre père. N'auriez-vous pas l'impression que vous essayez d'acheter son amour ?

– Oui, monsieur. C'est vrai.

– C'est tout ce que je voulais savoir. »

Will laissa tomber son front moite entre ses mains. Il ne se rappelait pas avoir jamais été aussi secoué. Cal sentait le triomphe à portée de sa main. Il savait qu'il avait gagné, mais il n'en montrait rien.

Will releva la tête, enleva ses lunettes et les essuya.

« Sortons, dit-il. Allons faire un tour en voiture. »

À l'époque, Will possédait une grosse Winton avec un capot long comme un cercueil sous lequel grondait un puissant moteur. Il quitta King City par le sud, et s'engagea sur la route communale. Le printemps éclatait

partout, les fleurs des prés resplendissaient et des chants d'oiseau s'envolaient de toutes les clôtures.

Le pic Blanc s'élevait à l'ouest, la tête couronnée de neige et dans la Vallée, les rangées d'eucalyptus semblaient ruisseler d'argent.

Lorsqu'il atteignit le chemin qui menait à la ferme des Trask, Will s'arrêta sur le bord de la route. Il n'avait pas ouvert la bouche depuis le départ de King City. Le puissant moteur ronronna au ralenti.

Will, les yeux fixés devant lui, demanda :

« Cal, voulez-vous être mon associé ?

– Oui, monsieur.

– Je ne m'associe pas avec quelqu'un qui n'a pas d'argent. Evidemment, je pourrais vous en prêter, mais ce serait une source d'ennuis.

– Je peux trouver de l'argent, dit Cal.

– Combien ?

– Cinq mille dollars.

– Vous… Je ne le crois pas. »

Cal ne répondit pas.

« Je le crois, dit Will. À emprunter ?

– Oui, monsieur.

– À quel taux ?

– Zéro.

– Bonne idée. Et où ?

– Je ne vous le dirai pas. »

Will secoua la tête et rit. Il était aux anges.

« Je suis peut-être un idiot, mais je vous crois. Je ne suis pas un idiot. »

Il appuya sur l'accélérateur, le moteur gronda, puis reprit son régime ralenti.

« Ecoutez-moi. Lisez-vous les journaux ?

– Oui, monsieur.

– Nous allons bientôt entrer dans la guerre.

– Ça m'en a tout l'air.

– Beaucoup de gens le pensent. Connaissez-vous le prix actuel des haricots ? Combien paie-t-on cent sacs de haricots à Salinas ?

– Je n'en suis pas sûr, mais je pense dans les trois *cents* à trois *cents* et demi la livre.

– Et vous dites que vous n'en êtes pas sûr ? Comment le savez-vous ?

– J'ai l'intention d'exploiter notre ferme.

– Je vois. Mais vous n'avez pas besoin de cela. Vous y perdriez votre temps. Le locataire de votre père se nommé Rantani. C'est un Suisse italien. Un excellent fermier. Il a mis près de cinq cents arpents en culture. Si nous pouvons lui garantir cinq *cents* de la livre et lui faire une avance pour la semence, il plantera des haricots. Il en va de même pour tous les autres fermiers de la région. Nous pouvons avoir par contrat cinq mille arpents de haricots. »

Cal demanda :

« Qu'allons-nous faire avec des haricots à cinq *cents* alors que le tarif est de trois et demi ? Oh ! Je vois. Mais en êtes-vous sûr ? »

Will demanda :

« Sommes-nous associés ?

– Oui, monsieur.

– Appelez-moi Will.

– Oui, Will.

– Quand pensez-vous avoir les cinq mille dollars ?

– Mercredi prochain.

– Tope là. »

Et, solennellement, le gros homme et le petit garçon maigre échangèrent une poignée de main.

Will, sans lâcher la main de Cal, lui dit :

« Et maintenant nous sommes associés. Je suis en rapport avec le Bureau d'achat britannique, et j'ai un ami à l'Intendance. Nous pourrions vendre les haricots secs que nous trouverons à dix *cents* la livre ou plus.

– Quand pourrez-vous vendre ?

– Avant même que les haricots soient semés ! Voulez-vous que nous allions à la ferme voir Rantani ?

– Oui, monsieur », dit Cal.

Will embraya et engagea la Winton dans le chemin cahoteux.

Chapitre XLII

Ce sont toujours les autres qui souffrent de la guerre. Nous, habitants de Salinas, ne doutions pas de la puissance des Etats-Unis, la plus grande nation du monde. Chaque Américain était un tireur d'élite et un Américain valait dix ou vingt ennemis.

Après l'expédition de Pershing au Mexique, nous en fûmes moins convaincus. Nous avions cru sincèrement que les Mexicains tiraient de travers et dormaient toute la journée. Lorsque nos troupes d'élite revinrent en traînant la patte, nous apprîmes que tout cela était faux. Les Mexicains savaient tirer, ah ! Bon Dieu oui ! Et les cavaliers de Villa avaient jeté nos champions à bas de leurs selles. Les deux soirées par mois d'exercice ne les avaient pas assez endurcis. De plus, les Mexicains avaient roulé et joué notre Pershing. Lorsque la dysenterie s'allia aux Mexicains, ce fut le bouquet. Nos soldats mirent plusieurs années à s'en remettre.

Toutefois, nous n'établissions pas de rapport entre les Allemands et les Mexicains. Le mythe fut redoré. Un Américain valait vingt Allemands. Ceci posé, nous n'avions qu'à lever le petit doigt, et le Kaiser demanderait grâce.

Il n'oserait pas attaquer notre commerce… Il l'attaqua.

Il n'oserait pas couler nos bateaux… Il osa. C'était ridicule de sa part, mais il le fit, et nous n'avions plus qu'à entrer dans la lutte.

La guerre, au début en tout cas, toucha les autres. Nous, moi, ma famille, mes amis, nous occupions d'excellentes places et le combat était très passionnant. La guerre touche toujours les autres et ce sont les autres qui se font tuer. Eh bien ! Vierge Marie… ce n'était pas vrai non plus. Les horribles télégrammes commencèrent à glisser sous les portes, apportant la douleur, et les morts étaient des nôtres. Nous avions beau être à six mille milles de la fureur et du bruit, nous n'étions pas épargnés.

Une sale époque. Des danseuses, habillées de blanc, avaient beau faire de leurs cuisses un rempart pour la Liberté, notre oncle avait beau resservir son discours du 4 Juillet pour vendre des Bons de la Défense, nous avions beau, à l'école, brandir des fusils de bois et apprendre le manuel du fantassin de la bouche de notre professeur d'éducation physique, eh bien !

Seigneur Jésus-Christ ! Cela n'empêchait pas Martin Hopps d'être tué, et le fils Berges, qui habitait de l'autre côté de la rue, d'être réduit en miettes par un obus. Vous savez, ce joli garçon dont notre petite sœur était amoureuse depuis l'âge de trois ans ?

Les jeunes gens, la valise à la main, défilaient dans Main Street, d'un pas traînant, en direction de la gare du Pacifique Sud. Ils allaient, comme des moutons, précédés par la fanfare de Salinas qui jouait *La Marinière étoilée,* et les familles pleuraient, et la musique avait des airs de Requiem. Les recrues ne regardaient pas leur mère, elles n'osaient pas. Nous n'aurions jamais cru que la guerre viendrait jusqu'à nous.

Dans Salinas, on commença de chuchoter. Des gens avaient reçu des renseignements d'un soldat… On ne nous disait pas la vérité. On envoyait nos hommes au front sans armes. Les transports de troupes étaient coulés, et le gouvernement nous le cachait. L'armée allemande était tellement plus forte que la nôtre que nous n'avions aucune chance. Le Kaiser était un gars qui connaissait son affaire. Il s'apprêtait à débarquer en Amérique. Est-ce que Wilson nous tiendrait le même langage ? Certainement pas. En général, ces gens bien informés étaient ceux qui avaient dit qu'un Américain valait vingt Allemands… exactement les mêmes.

De petits groupes de soldats anglais en uniforme de combat – élégants, toutefois – parcouraient le pays et achetaient tout ce qui n'était pas cloué au sol. Et ils payaient cher. La plupart étaient mutilés, mais portaient quand même l'uniforme. Entre autres choses, ils achetaient des haricots, car les haricots sont faciles à transporter, se conservent bien, et nourrissent le soldât. Les haricots – très rares – valaient douze cents et demi la livre. Et les fermiers regrettaient de les avoir vendus sur pied pour deux cents, six mois avant la montée des prix.

La nation entière et la vallée de la Salinas changèrent d'hymne. Au début, nous avions gueulé que nous allions raser Heligoland, prendre le Kaiser et nettoyer le gâchis que ces foutus étrangers avaient fait chez eux. Et puis, soudain, nous nous mîmes à chevroter : « Dans la damnation rouge de la guerre se dresse l'infirmière de la Croix-Rouge. Elle est la rose du no man's land. » Et puis : « Allô, allô, passez-moi le paradis. Mon papa est là-haut. » Et puis : « C'est la prière d'un enfant qui s'élève vers les étoiles quand tombe la nuit : O Dieu, dites à mon papa de prendre soin de lui. »

Nous étions à peu près comme un petit garçon costaud qui reçoit un coup de poing sur le nez alors que la bagarre est à peine commencée. Il a mal, et il voudrait que ce soit bientôt fini.

Chapitre XLIII

Un jour, à la fin de l'été, Lee entra, son grand panier à provisions sous le bras. Depuis qu'il habitait Salinas, il s'habillait comme un conservateur. Chaque fois qu'il sortait, il revêtait un costume de drap noir. Ses chemises étaient blanches, ses cols hauts et durs, et il nouait autour de son cou de minces rubans noirs comme les sénateurs sudistes. Il portait un chapeau noir à calotte ronde et sans pli au milieu, comme s'il avait gardé une place pour une natte rabattue sur le sommet de la tête. Il était splendide.

Une fois, Adam avait manifesté son admiration, et Lee lui avait répondu en souriant :

« C'est nécessaire. Il faut être très riche pour s'habiller aussi mal que vous. Les pauvres doivent s'habiller bien.

– Pauvre ! Avait explosé Adam. Un de ces jours c'est vous qui nous prêterez de l'argent.

– Cela se pourrait », avait répondu Lee.

Cet après-midi-là, en arrivant, il posa son lourd panier sur le sol.

« Je vais essayer de faire un potage au melon d'hiver, dit-il. C'est de la cuisine chinoise. J'ai un cousin dans le quartier chinois qui m'a donné la recette. Il travaille dans une maison de jeu.

– Je croyais que vous n'aviez pas de parents, dit Adam.

– Tous les Chinois sont parents, et le nom de Lee est un lien de plus. Mon cousin est un Suey Dong. Il y a fort peu de temps, il a dû faire une cure de repos. Il en a profité pour apprendre la cuisine. Vous mettez le melon dans une marmite, vous en coupez délicatement le sommet, vous y introduisez un poulet, des champignons, des noisettes, et une pincée de gingembre. Puis, vous remettez la calotte sur le melon et vous le faites cuire aussi lentement que possible pendant deux jours. Ça doit être bon. »

Adam était allongé dans son fauteuil, les mains nouées derrière la nuque, et il souriait au plafond.

« Bien, Lee. Bien », dit-il.

Adam se redressa et s'assit.

« On croit connaître ses enfants et on s'aperçoit que c'est faux. »

Lee sourit.

« Est-ce qu'un détail de leur vie vous aurait échappé ? » demanda-t-il.

Adam émit un petit rire.

« Je ne l'ai découvert que par accident, dit-il. J'avais bien remarqué qu'Aron n'était pas souvent ici, mais je croyais qu'il s'amusait dehors.

– S'amuser ? dit Lee. Voilà des années qu'il ne s'amuse plus.

– Toujours est-il, continua Adam, qu'aujourd'hui j'ai rencontré Mr. Kilkenny – vous savez, le principal du lycée ? Il croyait que j'étais au courant. Savez-vous ce que mon fils prépare ?

– Non, dit Lee.

– Il a fait tout son programme de l'année prochaine. Il va passer ses examens pour entrer au collège et gagner une année. Kilkenny est persuadé qu'il passera. Qu'en pensez-vous ?

– Remarquable, dit Lee. Pourquoi fait-il cela ?

– Mais pour gagner une année.

– Et que va-t-il en faire ?

– Mais, bon Dieu, Lee, il est ambitieux ! Ne comprenez-vous pas cela ?

– Non, dit Lee, je ne l'ai jamais compris. »

Adam dit :

« Il n'a pas soufflé mot. Je me demande si son frère même le sait.

– Je crois qu'Aron veut que ce soit une surprise. N'en parlons pas avant qu'il le mentionne.

Vous devez avoir raison. Lee, je suis fier de lui.

Terriblement fier. Je suis heureux. Je voudrais que Cal fût aussi ambitieux.

– Peut-être l'est-il, dit Lee. Peut-être a-t-il un secret.

– Peut-être. Dieu sait que nous ne l'avons pas vu beaucoup ces derniers temps. Croyez-vous que ce soit bon pour lui de ne jamais être à la maison ?

– Cal essaie de se découvrir, dit Lee. Je pense que ce jeu de cache-cache avec soi-même n'a rien d'extraordinaire. Certaines personnes restent « soi » toute leur vie… désespérément « soi ».

– Rendez-vous compte, dit Adam. Accomplir le travail de deux ans en une année ! Lorsqu'il nous le dira, il faut que nous lui fassions un cadeau.

– Une montre en or.

– Vous avez raison, dit Adam. Je vais en acheter une et la faire graver. Que dois-je faire écrire dedans ?

– -Le bijoutier vous le dira, dit Lee. Alors vous sortez le poulet au bout de deux jours, vous le désossez et vous le remettez dans le melon.

– Quel poulet ?

– Le potage au melon d'hiver, dit Lee.

– Avons-nous assez d'argent pour l'envoyer au collège, Lee ?

– Si nous faisons attention, et s'il ne lui vient pas des goûts de luxe.

– Cela m'étonnerait, dit Adam.

– Je croyais ne pas les avoir… et pourtant je les ai. »

Lee examina le tissu de sa veste avec admiration.

Le presbytère de l'église épiscopale Saint-Paul était une large bâtisse

pleine de couloirs, de pièces, et de recoins. Elle avait été construite par des ministres du culte pourvus de grandes familles. Mr. Rolf, célibataire de goûts simples, avait condamné la plupart des portes. Mais, lorsque Aron voulait étudier, le révérend lui ouvrait une grande pièce et l'aidait dans son travail.

Mr. Rolf aimait beaucoup Aron. Il aimait la beauté angélique de son visage, ses joues rondes et douces, ses hanches étroites et ses jambes fines. Il aimait s'asseoir dans la pièce où Aron étudiait, et observer sur le visage du jeune homme la tension de l'effort. Il comprenait qu'Aron ne pût pas travailler chez lui, dans une atmosphère impropre à la concentration de la pensée. Mr. Rolf avait l'impression que Aron était sa création, son fils spirituel, son apport à l'Eglise. En le guidant vers le célibat, il croyait le mener vers un havre de paix.

Leurs discussions étaient longues et intimes.

« Je sais que je suis critiqué, dit un jour Mr. Rolf, on me taxe de catholique parce que je ne veux pas admettre que la confession soit un sacrement moins important que la communion. Ecoutez bien ce que je vais vous dire : je vais l'introduire à nouveau, mais avec prudence et par étapes.

– Je ferai de même lorsque j'aurai une église.

– Il faut beaucoup de tact. »

Aron dit :

« J'aimerais qu'il y ait dans notre église… qu'il y ait… autant le dire… je voudrais qu'il y ait des endroits comme les couvents des augustins ou des franciscains, des endroits où se retirer. Parfois je me sens souillé. Je voudrais quitter le monde et me purifier.

– Je sais ce que vous ressentez, dit Mr. Rolf avec ferveur, mais je ne peux vous suivre. Il est impossible que Notre Seigneur accepte que son clergé se retranche du monde. Rappelez-vous combien il a insisté pour que nous prêchions l'Evangile, pour que nous aidions le malade et le déshérité, et pour que nous n'hésitions pas à nous souiller, si le salut d'une âme est en jeu. Nous devons respecter l'intégrité de son exemple. (Une lueur passa dans son regard, et sa voix se fit rauque, comme pour le sermon.) Peut-être ne devrais-je pas vous le dire, et j'espère que vous ne me taxerez pas d'orgueil, mais je me sens grandi. Depuis cinq semaines une femme vient assister à tous les services du soir. Je ne crois pas que vous puissiez la voir du chœur. Elle s'assoit toujours à la dernière rangée, du côté gauche… Si, vous pouvez la voir. Elle porte un voile, et elle quitte toujours l'église avant que j'aie eu le temps de revenir après la fin du service.

– Qui est-elle ? demanda Aron.

– Un jour vous apprendrez ces choses. J'ai fait une enquête très discrète. Vous ne devineriez jamais… C'est… enfin… elle possède une maison de mauvaise vie.

– Ici, à Salinas ?

– Ici, à Salinas. (Mr. Rolf se pencha vers Aron.) Je vois la répulsion sur votre visage. Il faut passer outre. N'oubliez pas Notre Seigneur et Marie Madeleine. Sans commettre un péché d'orgueil, je puis dire que je serais fier de l'aider à se relever.

– Que cherche-t-elle ici ? demanda Aron.

– Ce que nous pouvons lui offrir, peut-être… le salut. Il faut beaucoup de tact. Je vois déjà la scène. Rappelez-vous ce que je vous dis : ces gens-là sont timides. Un jour, elle frappera à ma porte et elle me suppliera de la laisser entrer. Alors, Aron, je souhaite avoir la patience et la sagesse nécessaires. Croyez-moi, lorsque cela se produit, lorsqu'une âme perdue cherche la lumière, c'est la plus haute et la plus merveilleuse expérience que puisse vivre un pasteur. Nous sommes sur terre pour cela, Aron. Nous sommes sur terre pour cela. (Il avait du mal à retrouver sa respiration.) Je prie Dieu de ne pas échouer. »

Adam Trask imaginait la guerre à travers les vagues souvenirs de ses campagnes indiennes. Personne ne savait ce qu'était une tuerie généralisée. Lee se mit à lire l'histoire d'Europe, essayant de discerner dans le passé ce qu'apporterait le futur.

Liza Hamilton mourut avec un petit sourire pincé, et, lorsque le sang quitta son visage, ses pommettes parurent terriblement pointues.

Adam attendait avec impatience qu'Aron vînt lui annoncer le résultat de ses examens. La montre en or massif reposait sous une pile de mouchoirs. Adam la remontait et en vérifiait l'exactitude en la comparant avec la sienne.

Lee avait reçu ses instructions. Le soir du grand jour, il cuirait une dinde et ferait un gâteau.

« Il faut que ce soit une fête, avait dit Adam. Si nous achetions du Champagne ?

– Bonne idée, avait répondu Lee. Avez-vous jamais lu Von Clausewitz ?

– Qui est-ce ?

– Il écrit des choses fort peu rassurantes. Une seule bouteille de Champagne ?

– Cela suffira. C'est pour porter un toast à Aron. »

Il ne lui venait pas à l'esprit que Aron pût échouer.

Un après-midi, Aron entra et demanda à Lee :

« Où est mon père ?

– En train de se raser.

– Je ne dînerai pas là ce soir », dit Aron.

Dans la salle de bain, il se planta derrière son père et parla au visage savonné qui se reflétait dans la glace.

« Mr. Rolf m'a invité à dîner au presbytère. »

Adam essuya son rasoir sur une feuille de papier hygiénique.

« Très bien, dit-il.

– Est-ce que je peux prendre un bain ?

– Je n'en ai plus que pour une minute », répondit Adam.

Lorsque Aron traversa le salon, dit bonsoir à tout le monde tt sortit, Cal et Adam le suivirent des yeux.

« Il s'est encore servi de mon eau de Cologne, dit Cal. Je la sens d'ici.

– Il s'est mis sur son trente et un. Dit Adam.

– Il a raison de vouloir fêter cela. Il a réussi un tour de force.

– Quel tour de force ?

– Son examen. Il ne te l'a pas dit ? Il a été reçu.

– Oh ! Oui ; son examen, dit Adam. Si, il me l'a dit. Il a bien travaillé. Je suis fier de lui. Je crois que je vais lui acheter une montre en or. »

Cal lança violemment :

« Il ne te l'a pas dit !

– Mais si, mais si, il me l'a dit ce matin.

– Il ne le savait pas ce matin », dit Cal.

Et il sortit.

Il marcha rapidement dans l'obscurité tombante, traversa Central Avenue, dépassa le parc et la boutique de Stonewall Jackson, puis il alla jusqu'au bout de la rue, là où les réverbères s'arrêtaient, et où commençait la route communale qui tournait pour éviter la maison des Tollot.

Vers dix heures, Lee, qui sortait pour mettre une lettre à la poste, trouva Cal assis sur la plus basse marche du perron.

« Où étais-tu ? demanda-t-il.

– Je suis allé me promener.

– Que se passe-t-il avec Aron ?

– Je ne sais pas.

– Il a l'air de nourrir une rancune contre quelque chose. Viens-tu à la poste avec moi ?

– Non.

– Qu'est-ce que tu attends ici ?

– Je vais lui casser la gueule.

– Ne fais pas cela, dit Lee.

– Pourquoi ?

– Tu ne pourras pas. Il te tuerait.

– Tu as peut-être raison, dit Cal. Cet enfant de pute !

– Surveille ton langage. »

Cal rit.

« Je crois que je vais aller avec toi.

– As-tu jamais lu Von Clausewitz ?

– Jamais entendu parler. »

Lorsqu'Aron rentra, c'était Lee qui l'attendait sur la première marche du perron.

« Je t'ai évité une correction, dit Lee. Assieds-toi.

– Je vais me coucher.

– Assieds-toi. J'ai à te parler. Pourquoi n'as-tu pas dit à ton père que tu

avais réussi ton examen ?

– Il n'aurait pas compris.

– Tu t'es conduit comme un petit salaud.

– Je n'aime pas les grossièretés.

– Et pourquoi crois-tu que je les emploie ? Je ne suis pas de ces gens qui sont grossiers par accident. Aron, ton père ne vivait que dans l'attente de ce moment.

– Comment était-il au courant ?

– Tu aurais dû le lui dire toi-même.

– Cela ne te regarde pas.

– Tu vas monter et le réveiller s'il est endormi, mais je ne crois pas que ce soit nécessaire, et tu vas lui annoncer ton succès.

– Je n'irai pas. »

Lee demanda doucement :

« Aron, t'est-il déjà arrivé d'avoir à combattre quelqu'un deux fois plus petit que toi ?

– Où veux-tu en venir ?

– C'est une des choses les plus embarrassantes que je connaisse. Ton petit adversaire se lance sur toi et il arrive un moment où tu dois le frapper. C'est le pire. C'est là que commencent vraiment les ennuis

– Qu'est-ce que tu racontes ?

– Si tu ne fais pas ce que je te demande, Aron, je vais me battre avec toi. N'est-ce pas ridicule ? »

Aron essaya de passer. Lee se posta devant lui, ses petits poings fermés, mais sa pose était si maladroite qu'il se mit à rire.

« Je ne sais pas comment m'y prendre, mais je vais essayer. »

Aron, mal à l'aise, recula. Lorsque, enfin, il accepta de s'asseoir sur la marche, Lee soupira.

« Ouf ! dit-il. C'est fait. Nous nous sommes épargné une chose horrible. Qu'as-tu, Aron ? Dans le temps, tu te confiais toujours à moi. »

Soudain, Aron s'effondra.

« Je veux partir. C'est une ville ignoble.

– Mais non. Elle est comme toutes les autres villes.

– Je ne suis pas d'ici. J'aurais voulu ne jamais y venir. Je ne sais pas ce que j'ai, mais je veux partir. »

Sa voix chevrotait.

Lee posa son bras autour des robustes épaules.

« Tu grandis, dit-il. C'est peut-être la raison. Sans doute le monde nous soumet-il à une épreuve plus dure à cette époque de la vie. Nous nous refermons sur nous-mêmes et nous nous observons avec horreur. Nous croyons que les étrangers voient l'intérieur de nous-mêmes. La souillure est ineffaçable, et la pureté nous paraît hors d'atteinte. Cela passera, Aron. Attends un peu, et cela passera. Je sais que ce n'est pas d'un grand réconfort pour toi, car tu ne le crois pas, mais c'est tout ce que je peux

faire pour toi. Essaie de comprendre que les choses ne sont pas aussi bonnes ou aussi mauvaises qu'elles en ont l'air. Si, pourtant, je puis t'aider. Va te coucher et demain matin, lève-toi tôt et va annoncer ton succès à ton père. Aie l'air heureux. Ton père est beaucoup plus seul que toi, car il n'a plus d'avenir devant lui. Fais les gestes. C'est un conseil de Sam Hamilton. Fais les gestes, oui. Maintenant va te coucher. Je vais cuire un gâteau… pour le petit déjeuner. Aron… ton père a déposé un cadeau sous ton oreiller. »

Chapitre XLIV

Abra n'apprit à connaître la famille d'Aron qu'après le départ de celui-ci pour le collège. Ils avaient dressé une clôture pour se protéger. Aron parti, la séparation tomba et Abra s'attacha aux autres Trask. Elle s'aperçut qu'elle avait plus confiance en Adam et aimait plus Lee que son propre père.

À l'égard de Cal, elle était indécise. Il éveillait chez elle la colère et une certaine curiosité. Il semblait toujours prêt à lutter contre elle. Ignorant si Cal l'aimait ou non, elle ne l'aimait pas. Elle était soulagée lorsque, en arrivant à la maison des Trask, Cal n'était pas là pour la regarder du coin de l'œil, la juger, la considérer, et détourner le regard lorsqu'elle le surprenait.

Abra était une femme solide, directe, développée, prête pour la cérémonie du mariage… Mais elle attendait. Elle prit l'habitude d'aller chez les Trask en sortant de l'école, de s'asseoir dans la cuisine, et de lire à Lee des paragraphes de la lettre quotidienne d'Aron.

Aron s'ennuyait à Stanford. Ses lettres étaient imprégnées du besoin de revoir son amie. Il avait perdu le petit ton détaché qu'il employait à Salinas. Livré à lui-même, à quatre-vingt-dix milles d'Abra, il se prenait à l'aimer passionnément. Il étudiait, mangeait, dormait, écrivait à Abra, et se fermait à tout ce qui n'était pas son amour.

Lorsqu'Abra arrivait chez les Trask, en fin d'après-midi, elle aidait Lee à éplucher les haricots ou à écosser les petits pois. Parfois, elle faisait des fondants, et très souvent elle préférait rester dîner que rentrer chez elle. Il n'y avait pas de sujet qu'elle ne pût aborder avec Lee. Les rares choses dont elle pouvait parler avec son père ou sa mère lui paraissaient insipides, sans intérêt et sans consistance. Avec Lee, c'était différent. Abra ne voulait lui dire que des choses vraies, même quand elle n'était pas tout à fait sûre qu'elles le fussent.

Lee, assis, souriait, et ses petites mains agiles semblaient voltiger, accomplissant leur travail comme si elles avaient été animées d'une vie personnelle. Abra ne se rendait pas compte qu'elle parlait exclusivement d'elle-même. Alors, parfois, pendant qu'elle parlait, l'esprit de Lee

vagabondait, quittait la pièce, revenait comme un chien errant, et Lee hochait la tête et acquiesçait d'un murmure.

Il aimait Abra, car il sentait en elle la force, la droiture, et la chaleur. Les muscles de son visage, audacieusement marqués, promettaient une grande beauté, ou, qui sait, peut-être une grande laideur. Lee, tout en l'écoutant parler, pensait aux visages ronds et doux des Cantonnais. Lee aurait dû préférer cette sorte de beauté puisque l'on préfère en général ce qui vous ressemble, mais il n'en était rien. Lorsqu'il pensait aux Chinois, seules les faces des rapaces Mandchous se présentaient à son esprit, faces arrogantes et sans pitié d'un peuple à l'autorité héritée.

« Peut-être a-t-il toujours été ainsi, dit un jour Abra. Je ne sais pas. Il n'a jamais beaucoup parlé de son père. C'est seulement après que Mr. Trask a eu ses ennuis avec les… les laitues, que Aron s'est mis en colère.

– Pourquoi ? demanda Lee.

– Les gens se moquaient de lui. »

Lee reprit le fil de la conversation.

« Ils se moquaient d'Aron ? Et pourquoi de lui ? Il n'y était pour rien.

– C'est ce qu'il croyait. Voulez-vous savoir ce que je pense ?

– Evidemment, dit Lee.

– J'ai trouvé une solution, mais elle n'est pas encore très claire. Je crois qu'il s'est toujours senti… mettons infirme… seulement ébauché, car il n'avait pas de mère. »

Lee ouvrit les yeux tout grands, puis les referma.

« Je vois, dit-il. Pensez-vous qu'il en soit ainsi pour Cal ?

– Non.

– Pourquoi Aron alors ?

– Je ne l'ai pas encore trouvé. Peut-être que certains êtres ont des besoins plus grands, peut-être haïssent-ils plus fort ? Mon père a horreur des navets. Depuis toujours. On ne sait pas pourquoi. Les navets le rendent furieux. Vraiment furieux. Un jour, ma mère, poussée par je ne sais quelle idée, fit une purée de navets qu'elle gratina au four. Mon père en mangea toute une assiette avant de demander ce que c'était. Ma mère lui répondit que c'étaient des navets. Alors, il jeta son assiette par terre, il se leva, et sortit. Je crois qu'il ne lui a jamais pardonné. »

Lee gloussa.

« Il peut lui pardonner, puisqu'elle a répondu que c'étaient des navets. Mais, supposez, Abra, qu'à la question de votre père, votre mère ait répondu autre chose, qu'il ait trouvé cela excellent et qu'il en ait mangé une seconde assiette ? Supposez qu'ensuite, il ait découvert la vérité ? Peut-être l'aurait-il tuée.

– On ne sait jamais. En tout cas, je pense qu'Aron avait plus besoin d'une mère que Cal. Il a toujours blâmé son père.

– Pourquoi ?

– Je ne sais pas. C'est tout ce que je suis arrivée à comprendre.

– Vous comprenez beaucoup de choses.

– Est-ce mal ?

– Mais pas du tout.

– Voulez-vous que je fasse des fondants ?

Pas aujourd'hui. Nous en avons encore.

Que puis-je faire ?

– Vous pouvez préparer les croquettes. Dînerez-vous avec nous ?

– Je vais à un anniversaire. Merci. Croyez-vous qu'il deviendra pasteur ?

– Comment le saurais-je ? dit Lee. C'est peut-être une idée qui lui passera.

– J'espère qu'il ne sera pas pasteur », dit Abra.

Et elle referma la bouche très rapidement, tout étonnée d'avoir parlé.

Lee se leva, prit sa planche à pâtisserie, et un tamis.

« Servez-vous de l'envers du couteau, dit-il en posant la viande hachée sur la planche.

– Je sais. »

Elle espérait qu'il ne l'avait pas entendue.

Mais Lee demanda :

« Pourquoi ne voulez-vous pas qu'il devienne pasteur ?

– Je ne devrais pas le dire.

– Vous pouvez dire tout ce que vous voudrez, sans avoir à fournir d'explication. »

Lee retourna s'asseoir. Abra tamisa de la farine au-dessus de la viande, puis mélangea le tout avec un grand couteau. Tac tac tac.

« Je ne devrais pas parler comme cela. »

Tac tac tac.

Lee tourna la tête pour mettre la jeune fille à l'aise.

« Avec lui, il n'y a pas de demi-mesure, dit-elle tout en continuant. S'il entre en religion, il choisira l'ordre le plus ascétique. Il m'a dit une fois que les pasteurs ne devraient pas se marier.

– Il n'avait pas l'air de dire cela dans sa dernière lettre, fit observer Lee.

– Je sais, mais c'était avant. (Le couteau s'immobilisa. Sur le jeune visage, un étonnement douloureux se faisait jour.) Lee, je ne suis pas assez bonne pour lui.

– Allons donc ! Qu'est-ce que c'est que cette idée ?

– Je ne plaisante pas. Lorsqu'il pense à moi, ce n'est pas Abra qu'il se représente, c'est quelqu'un d'autre qu'il a créé et à qui je sers d'enveloppe. Je ne ressemble pas à… celle qu'il a fabriquée.

– Comment est-elle ?

– Pure, répondit Abra. Toute pureté. Il n'y a rien de mal en elle. Je ne suis pas comme cela.

– Personne n'est ainsi, dit Lee.

– Il ne me connaît pas. Il ne veut pas me connaître. Ce qu'il aime, c'est

ce fantôme blanc. »

Lee sortit du four une plaque de gâteaux secs.

« Ne l'aimez-vous pas ? Je sais que vous êtes jeune, mais l'âge n'y fait rien.

– Evidemment, puisque je vais être sa femme. Mais je voudrais bien qu'il m'aime. Et comment le pourrait-il s'il ne me connaît pas ? J'ai cru qu'il savait qui j'étais, mais maintenant je sais que je me suis trompée.

– Peut-être traverse-t-il une période difficile ? Vous êtes intelligente. Ne pouvez-vous essayer de ressembler au fantôme blanc ?

– J'ai toujours peur de me trahir. Il peut m'arriver de me mettre en colère ou de sentir mauvais, ou je ne sais quoi d'autre. Il s'en rendra compte.

– Ce n'est pas certain, dit Lee. Ce doit être difficile d'être à la fois un fantôme éthéré et un humain de chair et d'os. On ne peut pas empêcher les humains de sentir mauvais. »

Elle fit un mouvement vers la table.

« Lee, je voudrais…

– Ne faites pas tomber de farine sur mon carrelage, dit-il. Que voudriez-vous ?

– C'est une autre idée qui m'est venue. Je crois qu'Aron, ne connaissant pas sa mère, s'est imaginé qu'elle possédait toutes les qualités qu'il souhaitait trouver chez une femme.

– Cela se peut. Et vous croyez qu'il vous a affublée de ce vêtement trop beau pour vous ? »

Elle fixa les yeux sur lui et ses doigts glissèrent délicatement sur la lame du couteau.

« Vous voudriez vous débarrasser de ce vêtement encombrant, dit Lee.

– Oui.

– Et s'il ne vous aime plus ?

– Je préfère courir le risque, dit-elle et rester moi-même. »

Lee dit :

« Je ne connais personne qui soit mêlé autant que moi aux affaires des autres. Or, je ne suis pas un homme à donner des conseils définitifs. Préparez-vous les croquettes, oui ou non ? »

Elle se remit au travail.

« Croyez-vous que ce soit drôle d'aborder des questions de ce genre, alors que je suis encore à l'école ?

– Je ne vois pas comment il pourrait en être autrement, dit Lee. Le rire viendra plus tard, comme les dents de sagesse, et, lorsque vous aurez appris à rire de vous-même, trop tard peut-être, vous serez lancée dans une course effrénée contre la mort. »

Les coups qu'Abra assenait sur la planche devinrent de plus en plus violents et désordonnés.

Lee posa sur la table cinq haricots blancs et les aligna du bout du doigt,

puis il dessina un angle et enfin un rond.

Les coups s'arrêtèrent.

« M^{me} Trask est-elle vivante ? »

L'index de Lee resta un instant suspendu, qui poussa un haricot, et le « O » dessiné devint un « Q ». Il savait qu'Abra le regardait. Il pouvait même deviner qu'elle était affolée par la question qu'elle venait de poser. Il chercha la réponse comme un rat qui cherche l'issue d'une nasse. Il soupira et renonça. Il se tourna lentement vers elle, la regarda et vit qu'il avait deviné. Il dit, d'une voix sans timbre :

« Nous avons beaucoup parlé, mais je ne me rappelle pas que nous ayons jamais discuté de moi. (Il eut un sourire timide.) Abra, laissez-moi vous parler de moi. Je suis un domestique. Je suis vieux. Je suis Chinois. Cela, vous le savez. Mais je suis fatigué et lâche.

– -Vous n'êtes pas… commença-t-elle.

– Silence, dit-il. Je suis très, très lâche. Au point de ne pas vouloir influer sur un destin.

– Comment cela ?

– Abra, votre père déteste-t-il autre chose que les navets ? »

Elle resta sur ses positions.

« Je vous ai posé une question.

– Je n'ai pas entendu de question, dit-il doucement. (Et sa voix prit un ton de confidence.) Vous ne m'avez pas posé de question, Abra.

– Vous devez croire que je suis trop jeune », commença Abra.

Mais Lee la coupa :

« J'ai travaillé chez une femme de trente-cinq ans qui était laide et stupide. Si elle avait eu six ans, elle aurait fait le désespoir de ses parents. Mais, à trente-cinq ans, elle avait le droit de disposer d'une fortune et des vies humaines qui l'entouraient. Non, Abra, l'âge n'a rien à voir. Et si j'avais quelque chose à dire… c'est à vous que je le dirais. »

La jeune fille lui sourit.

« Je sais être maligne, dit-elle. Voulez-vous que j'essaie de l'être ?

– Pour l'amour du Ciel, non !

– Alors vous ne voulez pas que j'essaie de comprendre ?

– Faites ce que vous voudrez, mais je ne veux pas y être mêlé. L'homme, aussi bon soit-il, faible et négatif malgré tout, supporte le poids de toutes ses fautes. Mon petit enfer personnel est assez peuplé. Ce ne sont peut-être pas des péchés de grande valeur, comparés à certains, mais ils me suffisent largement. Excusez-moi. »

Abra tendit la main et toucha celle de Lee. La peau jaune était tendue et lisse. Lee pencha la tête sur la marque blanche que la farine avait laissée.

Abra dit :

« Mon père aurait voulu un garçon. Je crois qu'il a horreur des navets et des filles. Il raconte à tout le monde qu'il m'a donné un nom ridicule. »

Lee lui sourit.

« Vous êtes charmante. Si vous venez dîner demain, je vous achèterai des navets. »

Abra demanda doucement :

« Est-elle vivante ?

– Oui », répondit Lee.

La porte d'entrée claqua, et Cal entra dans la cuisine.

« Bonjour Abra. Mon père est-il là ?

– Pas encore, répondit Lee. Pourquoi as-tu l'air si joyeux ? »

Cal lui tendit un chèque.

« Tiens, c'est pour toi. »

Lee regarda le chiffre.

« Je ne t'ai pas demandé d'intérêts, dit-il.

– Cela vaut mieux. Il se peut que j'en aie besoin une autre fois.

– Tu ne veux pas me dire comment tu te l'es procuré ?

– Non, pas encore. J'ai une bonne idée… »

Ses yeux se tournèrent vers Abra.

« Il faut que je rentre », dit-elle.

Cal dit :

« Autant la prévenir. J'ai décidé de faire ça pour le Thanksgiving, et Abra sera probablement là ainsi que Aron.

– Faire quoi ? demanda-t-elle.

– Un cadeau à mon père.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda Abra.

– Je ne peux pas le dire. Tu le verras ce jour-là.

– Lee est-il au courant ?

– Oui, mais il ne te le dira pas.

– Je ne crois pas t'avoir jamais vu aussi gai, dit Abra. Je crois même ne t'avoir jamais vu gai du tout. »

Cal l'attirait. Un élan la poussait vers lui.

Après le départ d'Abra, Cal s'assit.

« Je ne sais pas si je dois lui donner avant le dîner ou après.

– Après, dit Lee. Tu as vraiment l'argent ?

– Quinze mille dollars.

– Honnêtement ?

– Tu veux savoir si je les ai volés ?

– Oui.

– Alors, c'est honnêtement, dit Cal. Tu te rappelles comment nous avons pris le Champagne avec Aron ? Eh bien, nous, nous le boirons. Et peut-être même nous pourrons décorer le salon. Abra nous aidera.

– Crois-tu vraiment que ton père veuille de l'argent ?

– Et pourquoi non ?

– J'espère que tu ne trompes pas, dit Lee. Comment as-tu travaillé en classe ?

– Pas très fort. Je me rattraperai après », dit Cal.

Le lendemain, à la sortie de la classe, Abra courut derrière Cal et le rattrapa.

« Bonjour, Abra, dit-il. Tes fondants étaient très bons.

– Les derniers étaient secs. Ils auraient dû être crémeux.

– Lee ne jure que par toi. Que lui as-tu fait ?

– J'aime bien Lee, dit-elle. (Puis) : J'ai quelque chose à te demander, Cal.

– Oui.

– Tu connais bien Aron, toi ?

– Pourquoi ?

– On dirait qu'il ne pense qu'à lui-même.

– Ce n'est pas nouveau. T'es-tu disputée avec lui ?

– Non. Quand il m'a parlé d'église et de célibat, j'ai essayé de lutter contre lui, mais il n'a pas accepté le combat.

– Il ne voulait plus se marier avec toi ? C'est inimaginable.

– Maintenant, il m'écrit des lettres d'amour, mais ce n'est pas à moi qu'elles sont adressées.

– À qui, alors ?

– On dirait… à lui-même. »

Cal dit :

« J'ai découvert la cachette sous le saule. »

Elle ne sembla pas surprise.

« C'est vrai ?

– Est-ce que tu en veux à Aron ?

– Non. Je ne peux pas l'atteindre. Je ne le connais pas.

– Prends patience, dit Cal. Il se cherche.

– Je me demande s'il se trouvera. Crois-tu que je me sois trompée depuis le début ?

– Comment veux-tu que je le sache ?

– Cal, demanda-t-elle, est-ce vrai que tu te promènes la nuit et que tu vas dans des mauvais lieux ?

– Oui, répondit-il. C'est vrai. Est-ce Aron qui te l'a dit ?

– Non, ce n'est pas Aron. Pourquoi y vas-tu ? »

Il continua de marcher à côté d'elle et ne répondit pas.

« Dis-le-moi.

– Qu'est-ce que cela peut te faire ?

– Est-ce parce que tu es mauvais ?

– Tu crois ça ?

– Moi non plus, je ne suis pas bonne, dit-elle.

– Tu es folle, dit Cal. Aron t'enlèvera cette idée-là de la tête.

– Crois-tu qu'il y arrivera ?

– Evidemment, dit Cal. Il faudra bien. »

Chapitre XLV

Joe Valéry ouvrait l'œil et l'oreille, et, comme il le disait lui-même, ne se mêlait que de ce qui le regardait. Il avait conçu ses haines petit à petit, d'abord pour une mère négligente, puis pour un père pleurnichard qui le fouettait. Ces embryons de haine s'étaient développés, grâce au professeur qui avait puni Joe, au policier qui avait pourchassé Joe, au prêtre qui avait sermonné Joe. Bien avant qu'un premier magistrat se fût penché sur lui, Joe possédait déjà un assortiment complet de haines envers son monde.

Mais la haine ne peut vivre seule. Elle doit marcher de pair avec l'amour, comme ressort, aiguillon ou stimulant. Joe aima bien vite Joe. Il réconforta, flatta et chérit Joe. Il bâtit des murs pour protéger Joe du monde hostile. Et, graduellement, Joe devint tabou. Si Joe avait des ennuis, c'est parce que le monde en voulait à Joe. Mais si Joe attaquait le monde, c'était une revanche, et le monde le méritait bien – ramassis de salauds ! Joe caressait Joe. Il établit le code suivant :

1. *Ne crois personne. On t'en veut.*

2. *Boucle-la. Mêle-toi de ce qui te regarde.*

3. *Ouvre les oreilles. Si tu entends quelque chose, mets-le de côté, ça pourra resservir.*

4. *Tous les gens sont des vaches et, quoi que tu leur fasses, c'est bien fait.*

5. *Attaque tous les problèmes par la bande.*

6. *Ne confie jamais rien à une femme.*

7. *Ne crois qu'en une chose : l'argent. Tout le monde en veut. Tout le monde se vend.*

Il y avait d'autres règles, mais ce n'étaient que des raffinements. Son système était bon et, comme il n'en connaissait pas d'autres, Joe ne pouvait pas le comparer. Il savait qu'il faut être à la coule et il se considérait comme un gars à la coule. S'il réussissait un coup, il était un petit malin. S'il ratait son coup, il était une victime. Joe se défendait tant bien que mal et vivait avec un minimum d'efforts. Kate le gardait à son service, car elle le savait capable de n'importe quoi par cupidité ou par peur. Elle ne se faisait pas d'illusions sur lui les Joe sont nécessaires dans le travail.

Lorsqu'il entra chez Kate, Joe y chercha les faiblesses dont il vivait : vanité, concupiscence, angoisse, remords, hystérie. Il les découvrirait, puisque Kate était une femme. Il fut ébranlé lorsqu'il comprit que si Kate avait des points faibles, ils étaient indécelables. Cette femme pensait et agissait comme un homme, plus dure, plus rapide et plus intelligente. Joe commit quelques erreurs et Kate lui frotta le nez dedans. Il l'admira et la craignit.

Puisque certaines choses n'échappaient pas à Kate, rien ne lui échapperait. Elle fit de Joe un esclave, Joe le dompteur de femmes. Kate le nourrit, l'habilla, lui donna des ordres et le châtia.

Lorsque Joe reconnut qu'elle était plus forte que lui, il ne lui restait plus qu'un pas à franchir pour penser qu'elle était plus forte que n'importe qui. Elle avait deux dons qu'il jugeait nécessaires : elle était à la coule et elle avait de la chance. Que demander de plus ? Il était heureux de faire pour elle tous les sales boulots, car il avait peur.

« Kate ne se trompe jamais, disait Joe. Et ce n'est pas la peine de jouer au plus fin avec elle. »

C'était devenu chez lui une seconde nature. Lorsqu'il monta l'histoire d'Ethel, il ne se posa pas de question. Kate avait demandé, Joe avait obéi.

Lorsqu'elle avait une crise d'arthrite, Kate ne pouvait pas dormir. Elle sentait ses articulations se gonfler et se nouer, et elle se forçait à penser à autre chose, même désagréable, pour oublier le mal qui recroquevillait ses doigts. Elle essayait de se rappeler tous les détails d'une pièce où elle n'était pas allée depuis longtemps ou encore, elle fixait le plafond et y inscrivait des colonnes de chiffres qu'elle additionnait. Parfois elle évoquait des souvenirs, le visage de Mr. Edwards, ses vêtements, le mot gravé sur la barrette de ses bretelles. Elle ne l'avait jamais remarqué, mais pourtant elle savait que la marque était « Excelsior ».

Très souvent, la nuit, elle pensait à Faye et se rappelait ses yeux, ses cheveux, le timbre de sa voix, le volettement de ses mains et un petit bourrelet de chair au pouce gauche, cicatrice d'une blessure ancienne. Kate se demandait ce qu'elle avait éprouvé pour Faye. Mépris ? Affection ? Pitié ? Eprouvait-elle des remords de l'avoir tuée ? Kate mesurait chacune de ses pensées comme un ver arpenteur. Elle s'apercevait qu'elle n'avait rien ressenti à l'égard de Faye. Dans son souvenir, elle ne l'avait jamais aimée ou haïe. Il y avait eu une époque, pendant l'agonie, où le bruit et l'odeur qui émanaient de la vieille femme éveillaient chez Kate une fureur meurtrière : la tuer tout de suite pour en être débarrassée.

Kate se rappelait la dernière fois où elle avait vu Faye, allongée dans son cercueil capitonné de velours violet, habillée de blanc, la bouche souriant d'un sourire façon-croque-mort, et le visage maquillé pour masquer sa pâleur.

Une voix derrière Kate avait dit :

« Voilà des années qu'elle n'avait pas paru aussi belle. »

Et une autre voix avait répondu :

« Peut-être que c'est ce qu'il me faudrait. »

Et il y avait eu un double reniflement. La première voix devait appartenir à Ethel et la seconde à Trixie. Kate se rappelait sa réaction. Quoi ! Avait-elle pensé, une putain morte n'est plus qu'une femme morte !

Oui, la première voix devait être celle d'Ethel. Ethel jouait un grand rôle dans les divagations nocturnes de Kate. Elle apportait toujours avec elle un vent de peur, cette vieille pute maladroite, idiote, cette vieille peau. Très souvent, une voix s'élevait, qui disait à Kate :

« Pas si vite ! Pourquoi la traites-tu de vieille pute ? Est-ce parce que tu as commis une erreur ? Pourquoi l'as-tu fait chasser ? Si tu avais réfléchi et si tu l'avais gardée ici… »

Kate se demandait où était Ethel. Pourquoi ne pas louer les services d'une agence pour la retrouver, ou tout au moins, pour savoir quelle direction elle avait prise ? Oui, mais alors, Ethel sortirait son histoire et montrerait les flacons. Et il y aurait alors deux maîtres chanteurs au lieu d'un. Quelle importance, puisque chaque fois qu'Ethel buvait un verre de bière, elle racontait sa vie à n'importe qui ? Evidemment. Mais on croirait que ce n'était qu'une vieille tapineuse. Est-ce qu'un détective privé… Non. Pas de détective.

Kate passait de nombreuses heures en compagnie d'Ethel. Le juge s'était-il rendu compte que c'était un coup monté… cousu de fil blanc ? Cent dollars formaient un compte trop rond. Et le shérif ? D'après Joe, on avait conduit Ethel dans la province de Santa Cruz. Avait-elle dit quelque chose à l'adjoint qui l'avait accompagnée ? Ethel n'était qu'une vieille bourrique paresseuse. Peut-être était-elle restée à Watson ville. Beaucoup d'ouvriers entraient et sortaient de la ville : des Mexicains, des Hindous. Cette imbécile d'Ethel avait peut-être cru qu'elle pourrait faire assez de passes avec les ouvriers du chemin de fer. Ne serait-ce pas drôle qu'elle n'ait jamais quitté Watson ville, à trente milles de là ? Elle pouvait traverser la frontière et aller voir ses amis, si elle en avait envie. Peut-être venait-elle à Salinas quelquefois ? Peut-être était-elle à Salinas en ce moment ? Les flics avaient autre chose à faire que de s'occuper d'Ethel. Ce serait peut-être une bonne idée d'envoyer Joe à Watson ville. Ethel était peut-être allée jusqu'à Santa Cruz. Joe pourrait aller y jeter un coup d'œil. Cela ne lui prendrait pas longtemps. En quelques heures, Joe découvrirait la putain la mieux cachée, dans n'importe quelle ville. S'il la trouvait il pourrait la faire revenir, Ethel était une imbécile. Mais peut-être que lorsqu'il l'aurait retrouvée, vaudrait-il mieux que Kate allât la voir. Fermer la maison. Mettre une pancarte : « Fermé ». Elle pourrait aller à Watson ville, régler l'affaire et revenir. Pas de taxi. Un autocar. On ne remarque personne dans les autocars de nuit. Les voyageurs dorment après avoir enlevé leurs chaussures et roulé leur manteau en oreiller derrière leur tête. Soudain, elle se rendit compte qu'elle aurait peur d'aller à Watson ville. Il

faudrait pourtant qu'elle s'y décidât, pour mettre fin à toutes ces questions. Il était étrange qu'elle n'eut pas pensé à Joe plus tôt. C'était parfait. Joe était habile pour certains travaux et cet imbécile se croyait intelligent. Il était donc facile à manier. Ethel était bête. C'est ce qui rendait les choses plus difficiles.

Les mains et le cerveau de Kate se déformaient. Elle se reposa de plus en plus sur Joe Valéry, bras droit, intermédiaire, bourreau. Elle se méfiait de ses pensionnaires, non qu'elles fussent plus retorses que Joe, mais leur hystérie à fleur de peau pouvait en un instant lézarder leur prudence, saper leur instinct de conservation et jeter à bas l'édifice commun. Kate avait toujours su minimiser ce danger permanent, mais la lente pétrification de ses articulations et sa peur grandissante l'obligeaient à se reposer sur quelqu'un. Joe en l'occurrence. Elle savait que les hommes ont des nerfs plus solides que ceux des femmes qu'elle employait.

Elle pouvait faire confiance à Joe, car elle avait dans ses dossiers un rapport sur un certain Joseph Venuta qui s'était évadé de San Quentin au bout de la quatrième année d'une condamnation de cinq ans pour attaque à main armée. Kate n'en avait jamais parlé à Joe Valéry, mais elle pensait que cela pourrait le calmer s'il lui prenait envie de ruer dans les brancards.

Tous les matins, Joe apportait le petit déjeuner – thé de Chine vert, crème et toast. Après avoir posé le plateau sur la table de chevet, il faisait son rapport et prenait ses ordres pour la journée. Il savait qu'elle dépendait de lui chaque jour un peu plus. Très lentement, prudemment, il cherchait de quelle façon mettre la main sur l'affaire. Si elle tombait suffisamment malade, il y aurait peut-être une occasion à saisir. Mais Joe avait peur de Kate.

« Bonjour, dit-il.

– Je ne peux pas m'asseoir, Joe. Sers-moi une tasse de thé. Je ne peux pas la tenir.

– Mal aux mains ?

– Oui. J'irai mieux tout à l'heure.

– On dirait que vous avez passé une mauvaise nuit.

– Non, dit Kate. Très bonne. J'ai un nouveau médicament. »

Joe porta la tasse aux lèvres de Kate. Elle but par petites gorgées, soufflant sur le liquide pour le refroidir.

« Assez, dit elle, lorsqu'elle eut bu la moitié de la tasse. Que s'est-il passé hier soir ?

– J'ai failli venir vous réveiller, dit Joe. Un miché a débarqué de King City. Il venait de vendre un terrain. Il a arrosé toute la maison. Il a lâché sept cents dollars, sans compter ce qu'il a donné aux filles.

– Comment s'appelait-il ?

– Je ne sais pas. Mais j'espère qu'il reviendra.

– Il faut toujours prendre le nom, Joe. Je te l'ai déjà dit.

– Il était bourré.

– Raison de plus. Il n’a pas été entôlé ?

– Je ne sais pas.

– Je veux le savoir. »

Joe trouva qu’elle avait du génie et se sentit bien.

« Je le saurai, assura-t-il. Je sais comment m’y prendre. »

Elle l’examina du regard, le scrutant et le soupesant. Il comprit qu’il allait se passer quelque chose.

« Tu te plais ici ? demanda-t-elle doucement.

– Je pense bien. Je me plais beaucoup.

– Tu pourrais te faire une place bien meilleure… ou pire.

– Je me plais bien ici, répéta-t-il, mal à l’aise, cherchant quelle faute il avait pu commettre. Je suis vraiment bien ici. »

Elle s’humecta les lèvres du bout de sa petite langue pointue.

« Nous pourrions travailler ensemble.

– Comme vous voudrez », dit-il avec un sourire engageant.

Et une bouffée de plaisir l’envahit. Il attendit patiemment. Elle mit longtemps à se décider.

« Joe, je n’aime pas être volée.

– Je ne vous ai rien pris.

– Je ne t’ai pas accusé.

– Qui, alors ?

– J’y arrive, Joe. Te rappelles-tu cette vieille mocheté dont nous avons dû nous débarrasser ?

– Vous voulez dire Ethel, je-ne-sais-pas-comment ?

– Oui. Elle est partie en emportant quelque chose. Je m’en suis rendu compte trop tard.

– Quoi ? »

La voix de Kate coupa :

« Ça ne te regarde pas, Joe. Tu n’es pas bête. Si je te demandais de la retrouver, où irais-tu la chercher ? »

Joe fit travailler sa matière grise avec rapidité, sans faire appel au raisonnement, mais plutôt à l’expérience et à l’instinct.

« Elle était assez abattue, elle n’a pas dû aller loin. Les vieilles tapineuses, ça ne va pas loin.

– Bien raisonné. Crois-tu qu’elle soit à Watson ville ?

Peut-être. Ou bien à Santa Cruz. De toute façon, je parierais qu’elle n’est pas allée plus loin que San José. »

Elle caressa tendrement ses doigts.

« Veux-tu gagner cinq cents dollars, Joe ?

– Vous voulez que je la retrouve ?

– Oui. Mais c’est tout. Lorsque tu sauras où elle est, il ne faut pas qu’elle ait des soupçons. Apporte-moi son adresse. Compris ? Je veux simplement savoir où elle est.

– D’accord, dit Joe. Elle a dû vous en emporter pour un paquet.

– Ça ne te regarde pas.

– Bien, madame, dit-il. Voulez-vous que je parte tout de suite ?

Oui. Fais vite. Joe.

– Ce sera peut-être difficile. Il s'est passé du temps.

– Débrouille-toi.

– Je pars pour Watson ville tout à l'heure.

– Très bien, Joe. »

Elle resta pensive. Elle savait qu'elle avait encore quelque chose à dire, mais elle se demandait si elle devait continuer. Elle se décida.

« Joe, est-ce que… ce jour-là… Après le jugement… a-t-elle dit quelque chose. »

– Non. Elle a dit que c'était un coup monté. C'est ce qu'ils disent tous. »

Alors il se rappela ce qu'il n'avait pas remarqué sur le moment. Il entendit la voix d'Ethel :

« Monsieur le juge, il faut que je vous voie seul. J'ai quelque chose à vous dire. »

Il essaya de garder un visage impassible pour ne pas avoir à répéter la phrase.

Kate dit :

« Qu'est-ce que c'était ? »

Il n'avait pas su le cacher. Il chercha une réponse.

« Il y a quelque chose, dit-il pour gagner du temps. J'essaie de me souvenir.

– Souviens-toi. »

Sa voix était aiguë, anxieuse.

« Eh bien !… »

Il avait trouvé.

« Je l'ai entendue dire aux flics… Attendez… Elle leur a demandé pourquoi elle ne pouvait pas aller dans le Sud, elle a dit qu'elle avait des parents à San Luis Obispo. »

Kate se pencha vers lui.

« Oui ?

– Et les flics lui ont répondu que c'était trop loin.

– Tu as bonne mémoire, Joe. Où vas-tu aller d'abord ?

– Watson ville, répondit-il. J'ai un ami à San Luis. Je lui donnerai un coup de fil. Il cherchera pour moi.

– Joe, dit-elle sèchement, je ne veux pas que ça s'ébruite.

– Pour cinq cents dollars, ce sera fait vite et bien. »

Il se sentait content de lui, bien que Kate l'examinât à nouveau, les yeux à demi fermés. Lorsqu'il entendit sa phrase suivante, il eut l'impression que son estomac se décrochait.

« Au fait, Joe…, est-ce que le nom de Venuta te dit quelque chose ? »

Il essaya de répondre avant que sa gorge fût trop serrée.

« Absolument rien.

– Reviens aussitôt que tu pourras. Dis à Helen de monter. Elle te remplacera. »

Joe fit sa valise, alla à la gare et prit un billet pour Watson ville. À Castroville, première station vers le nord, il descendit du train et attendit pendant quatre heures l'express de San Francisco, le Del Monte, qui s'arrête à Monterey. Là, il prit une chambre à l'hôtel Central, sous le nom de John Vicker, redescendit, mangea un steak chez Pop Ernst, acheta une bouteille de whisky, et remonta dans sa chambre.

Il enleva ses chaussures, sa veste, son gilet, son col et sa cravate, et s'allongea sur son lit à barreaux de cuivre, le whisky et un verre à portée de la main sur la table de nuit. La lumière de l'applique, au-dessus de sa tête, ne le gênait pas. Il ne l'avait pas remarquée. Avec méthode, il but d'abord un demi-verre de whisky pour se dégourdir le cerveau, puis il noua les mains derrière la tête, croisa les jambes et se mit à comparer des idées, des impressions et des suppositions.

Il avait bien joué et Kate n'avait rien vu. Mais, bon Dieu, comment savait-elle qu'il s'était évadé ? Il eut envie de partir pour Reno, ou peut-être pour Seattle. Un port, c'est plus sûr. On a l'eau devant soi. Mais tout de même… pas si vite. Réfléchir d'abord.

Ethel n'avait rien volé. Elle savait quelque chose. Kate avait peur d'Ethel. Cinq cents dollars représentaient beaucoup d'oseille pour aller rechercher une vieille pute. Premièrement, ce qu'Ethel voulait dire au juge était vrai. Deuxièmement, Kate en avait peur. Voilà ce dont il fallait se servir. Merde ! Et le casier ? Joe ne tenait pas du tout à retourner à San Quentin pour faire son année, plus le rab.

Ça ne gâtait rien d'y penser. Supposons qu'il y ait à parier quatre ans contre… disons dix mille dollars. L'enjeu en valait-il la peine ? Question inutile. Kate savait depuis longtemps et elle ne l'avait pas dénoncé. Peut-être que, dans le fond, Kate avait confiance en Joe.

Peut-être que Ethel représentait une quinte flush.

Maintenant… une seconde. Réfléchissons. C'était peut-être la grande chance. Que devait-il faire avec son jeu ? Kate avait de la ressource. Joe se demanda s'il était de taille à jouer contre elle. Devait-il suivre ou relancer ?

Il s'assit et remplit son verre. Il éteignit sa lampe de chevet et releva son store. Tout en buvant son whisky, il observa, dans une chambre de l'autre côté de la rue, une petite femme maigre en peignoir de bain qui lavait ses bas dans une cuvette. Joe sentait l'alcool battre à ses tempes.

C'était peut-être la chance. Dieu sait que Joe l'attendait depuis longtemps. Dieu sait combien il haïssait cette putain aux petites dents pointues. Mais, prudence.

Il ouvrit sa fenêtre sans faire de bruit, prit un porte-plume sur sa table et l'envoya dans les vitres de la fenêtre d'en face. Cela l'amusa de voir l'air affolé de la femme maigre qui, lorsqu'elle eut compris, tira son store d'un

coup sec.

Au bout du troisième verre, la bouteille était vide. Joe eut envie de descendre dans la rue et d'aller visiter la ville, mais il obéit à la règle qu'il s'était fixée : ne jamais quitter sa chambre quand on a bu. De cette façon, on ne risque pas d'ennuis. Car les ennuis signifiaient les flics, les flics signifiaient un contrôle des papiers, et cela signifiait, raide comme une balle, un petit voyage à San Quentin, et, cette fois, on ne t'enverrait pas travailler sur les routes, pour le récompenser de sa bonne conduite. Il abandonna l'idée d'aller faire un tour.

Joe avait une autre joie qu'il gardait pour les moments de solitude, mais il ne savait pas que c'était une joie. Sa chambre d'hôtel était un lieu propice. Allongé sur son lit, il se remémora son enfance malheureuse et son adolescence tourmentée. Pas de chance… l'occasion ne s'était jamais présentée. Ce sont les seigneurs qui ont de la chance. Evidemment, il y avait des broutilles pour lesquelles il n'avait pas été pincé, mais… et la valise de couteaux de poche ? Les flics allèrent droit chez lui et l'embarquèrent. À partir de ce moment-là, il eut un casier et la police l'eut à l'œil. À Daly City, dès qu'un type volait un carton de framboises dans un camion, c'était Joe qui écopait. Et, à l'école, ça avait continué. Les professeurs étaient contre lui, le principal était contre lui. C'était trop. Joe, l'indésirable, s'était échappé.

À force de ressasser tous ces souvenirs d'illusions déçues, une tristesse tiède l'envahit et, lorsqu'il eut projeté tout le film de sa mauvaise chance, des larmes lui montèrent aux yeux, ses lèvres frémirent, et il pleura sur l'enfant perdu qu'il avait été et l'homme qu'il était devenu – regardez-le – un raté, un portier de bordel. D'autres hommes avaient des maisons et des voitures, ils étaient en sûreté chez eux, heureux, et, lorsque la nuit tombait, ils tiraient leurs rideaux, et Joe restait dans la rue. Il pleura doucement jusqu'à ce qu'il s'endormît.

Il se leva le lendemain matin à dix heures, et alla prendre un copieux petit déjeuner chez Pop Ernst. Au début de l'après-midi, il prit un car pour Watsonville et fit trois parties de billard avec un ami qu'il avait appelé au téléphone. Joe, après avoir gagné la dernière partie, remit sa queue dans le râtelier et tendit à son adversaire deux coupures de dix dollars.

« Inutile, dit son ami. Garde ton argent.

– Prends-le, dit Joe. C'est pas comme si je t'avais donné quelque chose.

– Au contraire. Tu m'as dit qu'elle n'était pas ici, et si un gars pouvait me renseigner, c'était bien toi.

– Tu veux pas me dire pourquoi tu la cherches ?

– Wilson, je te l'ai dit au début, et je te le répète, j'en sais rien. Je fais un boulot.

– Je ne sais rien de plus. Attends… Je sais qu'il y a ce congrès… de quoi déjà ?… des chirurgiens dentistes, je crois. Je ne sais pas si je l'ai entendu dire, qu'elle y allait, ou si c'est moi qui l'ai imaginé. Je dois perdre

la mémoire. Passe un coup de fil à Santa Cruz. Tu connais quelqu'un ?

– J'ai des relations, dit Joe.

– Va voir H. V. Mahler. Il a une salle de billard, et des jeux derrière.

– Merci, dit Joe.

– Allons, Joe, garde ton argent.

– C'est pas le mien… Paie-toi un cigare. »

L'autobus le déposa à deux portes de chez Hal. Il était l'heure de dîner, mais on continuait à jouer. Joe patienta une heure. Enfin, Hal quitta la table pour aller aux cabinets. Joe le suivit. On fait facilement connaissance dans les urinoirs. Hal examina Joe de ses yeux pâles, agrandis par des verres épais. Il reboutonna sa braguette, ajusta ses manchettes d'alpaga noir, et remit d'aplomb sa visière verte.

« On se verra quand les jeux seront finis, dit-il. Tu veux une place ?

– Tu as quelqu'un qui joue pour toi, Hal ?

– Un seul, oui.

– Je m'inscris.

– Cinq papiers de l'heure, dit Hal.

– Et dix pour cent si je gagne ?

– Entendu. Le gars aux cheveux blonds qui s'appelle Williams joue pour moi. »

À une heure du matin, Hal et Joe entrèrent au Grill Barlow.

« Deux côtelettes et des frites. Tu veux un potage ? demanda Hal à Joe.

– Non. Et pas de frites. Ça me donne des brûlures.

– Moi aussi, dit Hal, mais j'en mange quand même. Je n'ai pas assez d'exercice. »

Hal était un garçon silencieux, sauf pendant les heures de repas. Il n'ouvrait la bouche que lorsqu'elle était pleine.

« Combien tu lâches ? demanda-t-il à travers sa côtelette.

– Je touche cent dollars et je t'en refile vingt cinq.

D'ac ?

– Il te faut des preuves, des papiers ?

– Non. Ça vaudrait mieux, mais je me débrouillerai sans.

Bon. Je vais te dire. Elle est venue me demander si elle pouvait racoler en me lâchant un boni. Elle valait rien. Elle m'a pas rapporté vingt papiers la semaine. Probable que j'aurais jamais su ce qu'elle était devenue, mais Bill Primus l'avait vue chez moi, et, quand ils l'ont retrouvée, il est venu me poser des questions. Bon gars, le Bill. Ils sont bien, les flics, ici. »

Ethel n'était pas une mauvaise femme ; paresseuse, sale, mais bon cœur. Elle rêvait de dignité. Elle n'était ni intelligente ni belle, donc, pas veinarde. Elle aurait été navrée de savoir que lorsqu'on la retira du sable où les vagues l'avaient déposée, sa jupe retroussée découvrait ses fesses.

Hal dit :

« Les pêcheurs de sardines sont venus tirer une bordée chez nous. Ils étaient tous bourrés. Moi, je vois ça comme ça : un des sardiniers l'a

embarquée et l'a foutue pardessus bord. Je ne vois pas comment elle aurait pu faire pour tomber à l'eau.

– Peut-être qu'elle a sauté de la jetée ?

– Elle ? dit Hal malgré les pommes de terre. Ah ! Merde alors ! Elle était trop fainéante pour se tuer. Tu veux voir le corps ?

– Si tu dis que c'est elle, c'est elle », dit Joe.

Et il poussa une coupure de vingt dollars et une de cinq sur la table.

Hal roula les billets comme une cigarette et les mit dans sa poche de gilet. Il coupa un morceau de viande et le porta à sa bouche.

« C'est elle, dit-il. Tu veux une part de tarte ? »

Joe avait l'intention de dormir jusqu'à midi, mais il se réveilla à sept heures. Il fit la grasse matinée, projetant de ne rentrer à Salinas qu'après minuit. Il lui fallait du temps pour réfléchir.

En se levant, il se dirigea vers la glace et mima l'expression qu'il arborerait. Il voulait avoir l'air déçu, mais pas trop. Avec Kate, il fallait se méfier. Il la laisserait parler et essaierait de trouver une ouverture. Mais elle était à peu près aussi ouverte qu'un poing fermé. Joe dut admettre que Kate le terrorisait.

Sa prudence lui dit : « Rentre donc, dis-lui tout, et empoche tes cinq cents dollars. »

Mais il répondit sauvagement à sa prudence : « Et la chance ? Combien j'ai eu d'occasions ? Quand on a une chance, il faut la saisir. Est-ce que je veux rester un petit maquereau toute ma vie ? Il faut que je joue serré. Je la laisserai parler. Pas de mal à ça. Si ça tourne mal, je peux toujours lui dire plus tard que je viens d'avoir le renseignement.

« Elle peut t'envoyer à San Quentin en moins de six heures.

« Pas si je joue serré. Qu'est-ce que j'ai à perdre ? Est-ce que j'ai jamais eu une chance ? »

Kate se sentait mieux. Son nouveau médicament avait l'air d'agir. La douleur s'était calmée et il lui semblait que ses doigts étaient plus droits et ses articulations moins enflées. Elle avait bien dormi, pour la première fois depuis longtemps. Elle eut envie d'un œuf à la coque pour son petit déjeuner. Elle se leva, mit une robe de chambre, prit un miroir à main, et retourna à son lit. Là, adossée contre ses oreillers, elle étudia son visage.

Le repos avait fait des merveilles. La douleur contracte les mâchoires, donne aux yeux un faux brillant angoissé, et les muscles des tempes, des joues, et même du nez, se gonflent légèrement. Tel est le visage du malade qui lutte contre son mal.

Son visage reposé était étonnamment différent. Elle avait dix ans de moins. Elle ouvrit la bouche et examina ses dents. Il était temps de les faire nettoyer. Elle en prenait soin. Elle n'avait dans la bouche qu'un seul bridge, à l'emplacement des trois molaires manquantes. « J'ai l'air remarquablement jeune », pensa Kate. Une bonne nuit de sommeil, et toute sa vitalité revenait. Ils s'y laissaient toujours prendre. Ils la croyaient faible

et délicate. Elle sourit à son image – délicate comme un piège d'acier. Mais elle prenait d'elle un soin constant. Pas d'alcool. Pas de drogue. Et, récemment, elle avait arrêté de boire du café. Le résultat était là. Elle avait un visage angélique. Elle inclina légèrement le miroir pour ne pas voir les rides qu'elle avait sous le menton.

Elle pensa brusquement à cet autre visage angélique qui ressemblait au sien – quel était donc son nom ? Bon Dieu, quel était donc son nom ? Alec ? Elle le voyait, portant la croix, marchant lentement, avec son surplis blanc bordé de dentelle, son joli menton penché, et ses cheveux qui resplendissaient à la lumière des cierges. Il y avait en lui quelque chose de merveilleusement lointain, pur et inaccessible. D'ailleurs, est-ce que quelque chose ou quelqu'un avait déjà atteint ou souillé Kate ? Certainement pas. Seule sa cuirasse avait été éraillée. À l'intérieur, elle était intacte, aussi propre et brillante que ce garçon… Comment s'appelait-il donc ?

Elle eut un petit rire. Elle était la mère de deux jeunes gens et elle avait l'air d'une enfant. Si quelqu'un la voyait avec le petit blond, y aurait-il un doute ? Elle s'imagina à côté de lui, laissant les étrangers deviner leur lien de parenté. Que ferait donc ce… Aron, c'était son nom, que ferait-il s'il apprenait la vérité ? Son frère savait, lui. Petit enfant de putain tout de même, un autre mot serait préférable. Bâtard ? Il était né des sacrements du mariage. Kate rit tout haut, ravie. Elle s'amusait bien.

L'autre, le brun, l'agaçait. Il ressemblait à Charles. Elle avait craint Charles. Il l'aurait probablement tuée, s'il avait pu.

Merveilleux médicament ! Non seulement il arrêtait la douleur, mais il donnait du courage. Bientôt elle vendrait, irait à New York et réaliserait son projet. Et dire qu'elle avait eu peur d'Ethel ! Comme elle avait dû être malade ! Peur d'une vieille peau stupide ! Et pourquoi ne pas la tuer à force de gentillesse ? Lorsque Joe l'aurait retrouvée, pourquoi ne pas l'emmener à New York ? La garder à portée de la main.

Kate eut une idée amusante. Ce serait un assassinat comique et un cas insoluble. Des chocolats ! Des boîtes de chocolats ! Des paquets de bonbons ! Du lard cuit, bien gras, du porto, et puis du beurre ! Tous les plats nageant dans le beurre et la crème fouettée. Pas de légumes. Pas de fruits. Et pas de distractions. Reste à la maison, chérie. Mais oui, j'ai confiance en toi. Occupe-toi. Tu es fatiguée. Va te coucher. Laisse-moi remplir ton verre. Je t'ai apporté des bonbons. Veux-tu prendre le paquet pour aller te coucher ? Si tu ne te sens pas bien, prends donc un lavement. Ces noix sont excellentes, tu ne trouves pas ? La vieille putain en crèverait en six mois. Et le ver solitaire ? N'avait-on jamais tué quelqu'un avec le ver solitaire ? Quel était donc cet homme qui mourut de soif… Tantale ?

Kate souriait aux anges. Avant son départ, elle offrirait une fête à ses fils. Une toute petite fête avec un cirque pour terminer, pour ses chéris – ses bijoux. Elle évoqua le joli visage d'Aron, si semblable au sien. Et une

douleur étrange s'éveilla dans sa poitrine, une sorte de vertige. Il était sans défense, incapable de se protéger. Mais le brun pouvait être dangereux. Elle s'était mesurée à lui. Il l'avait vaincue. Avant de partir, elle lui donnerait une leçon. Peut-être… mais oui, pourquoi pas… une petite blennorragie pour lui apprendre à vivre.

Mais elle ne voulait pas qu'Aron apprît la vérité à son sujet. Peut-être viendrait-il la voir à New York ? Il penserait qu'elle avait toujours vécu dans une élégante petite maison de l'East Side. Elle l'emmènerait au théâtre, à l'Opéra, et les gens s'étonneraient de leur beauté et les prendraient soit pour un frère et sa sœur, soit pour une mère et son fils. La ressemblance était si frappante ! Ils iraient ensemble à l'enterrement d'Ethel. Il faudrait un cercueil sur mesure et six costauds pour le porter. Kate s'amusait tellement qu'elle n'entendit pas Joe frapper à la porte. Il ouvrit, regarda à l'intérieur, et il vit qu'elle était gaie et qu'elle souriait.

« Le petit déjeuner, dit-il. (Et il poussa la porte avec le coin du plateau et la referma du genou.) Vous le voulez là-dedans ? demanda-t-il en désignant du menton la chambre grise.

– Non, ici. Et je veux un œuf à la coque et une tranche de gâteau à la cannelle. Quatre minutes et demie pour mon œuf. Je ne l'aime pas baveux.

– Vous avez l'air d'aller mieux, madame.

– C'est vrai, dit-elle. Ce nouveau médicament est miraculeux. Tu fais une drôle de tête, Joe. Tu ne te sens pas bien ?

– Si, je vais bien. (Et il posa le plateau sur la table, devant le grand fauteuil.) Quatre minutes et demie ?

– Oui. Et si tu trouves une bonne pomme, bien croquante, apporte-la-moi.

– Je ne vous ai jamais vue comme ça depuis que je vous connais. »

Dans la cuisine, en attendant que l'œuf cuise, il ressentit une légère appréhension. Peut-être savait-elle ? Attention ! Après tout, elle ne pouvait pas lui reprocher d'ignorer quelque chose. Ce n'était pas un crime. De retour dans la chambre, il dit :

« Il n'y avait pas de pomme, mais le cuisinier vous recommande cette poire.

– C'est encore mieux », dit Kate.

Il la regarda découper le sommet de l'œuf et y plonger sa cuiller.

« Comment est-il ?

– Parfait, dit Kate. Juste à point.

– Vous avez l'air bien, dit-il.

– Je me sens à merveille. Mais pas toi. Qu'y a-t-il ?

– Ça fait toujours mal au cœur de voir échapper cinq cents dollars.

– Qu'est-ce que tu entends par là ? Tu ne l'as pas trouvée ? C'est bien cela ? Si tu l'as vraiment cherchée, tu auras tes cinq cents dollars. Raconte-moi. »

Elle prit la salière et la secoua au-dessus de son œuf.

Joe fit sa mimique étudiée devant la glace de l'hôtel.

« Merci, dit-il. Je suis dans le pétrin. J'en aurai besoin. Donc, je suis allé à Pajaro et à Watsonville. J'ai eu un tuyau à Watsonville, mais elle était déjà partie pour Santa Cruz. J'ai suivi sa trace, mais elle avait encore disparu. »

Kate goûta son œuf et ajouta du sel.

« C'est tout ?

– Non, dit Joe. J'ai marché à l'aveuglette, j'ai fait un tour à San Luis. On l'avait vue là-bas, mais elle était repartie.

– Elle n'avait pas laissé de trace ? Tu n'as pas idée de l'endroit où elle a pu aller ? »

Joe joua avec ses doigts. Toute sa combinaison, sa vie peut-être, dépendaient des mots qu'il allait prononcer. Et il éprouvait une certaine méfiance.

« Allons, dit-elle enfin. Tu sais quelque chose ? Parle.

– Ce n'est pas très intéressant. Je ne sais pas quoi en penser.

– Ne pense pas. Parle. Je penserai, dit-elle sèchement.

– Ce n'est peut-être même pas vrai.

– Pour l'amour du Ciel !

– J'ai discuté avec le dernier type qui l'avait vue. Il s'appelle Joe comme moi…

– Et le nom de sa grand-mère, tu le connais ?

– Ce gars m'a dit qu'un soir où elle était bourrée, elle avait dit qu'elle allait revenir à Salinas et manger le morceau. Ensuite, elle a disparu. Le gars ne savait rien de plus. »

Kate était désemparée, et ne pouvait le cacher. Elle sursauta, fut prise de panique, et une grande lassitude l'envahit. Joe avait touché quelque chose. Il ne savait pas quoi, mais il tenait sa chance.

Elle leva la tête :

« Ne pensons plus à cette vieille peau, dit-elle. Tu auras tes cinq cents dollars, Joe. »

Il respira légèrement, craignant de la distraire. Elle l'avait cru. Et mieux, elle était en train de croire des choses qu'il n'avait pas dites. Il fallait qu'il quittât cette pièce le plus vite possible. Il dit :

« Merci, madame », très bas et il se dirigea silencieusement vers la porte.

Sa main était sur la poignée lorsqu'elle dit d'un ton faussement indifférent :

« Au fait, Joe…

– Madame ?

– Si tu entends dire quelque chose, tu me préviendras, n'est-ce pas.

– Evidemment. Vous voulez que je continue à chercher ?

– Non. Inutile. Ce n'est pas tellement important. »

Lorsqu'il fut dans sa chambre et qu'il eut verrouillé sa porte, Joe s'assit

et croisa les bras. Il sourit. Instantanément, il établit son plan. Il la laisserait couver son histoire, mettons une semaine. Il la laisserait se détendre, puis il remettrait Ethel sur le tapis. Il ignorait la portée de son arme et sa puissance, mais il avait follement envie de s'en servir. Il aurait éclaté de rire s'il avait su que Kate était assise, les yeux clos, dans le fauteuil de la chambre grise, sa porte fermée à clef.

Chapitre XLVI

Il arrive parfois qu'il pleuve en novembre dans la vallée de la Salinas. C'est un fait si rare que le *Journal* ou *L'Index,* ou les deux à la fois, lui font l'honneur d'un éditorial. En l'espace d'une nuit, les collines se couvrent d'un vert tendre, et l'air sent bon. Du point de vue strictement agricole, la pluie à cette époque n'est pas particulièrement bonne, à moins qu'elle ne continue, ce qui est extrêmement inhabituel. La plupart du temps, la sécheresse revient et les pousses se fanent, ou une petite gelée les frise, et c'est autant de graines perdues.

Les années de guerre furent humides. Beaucoup de gens disaient que les couches supérieures de l'atmosphère étaient ébranlées par les coups de canon tirés en Europe. On en discutait sérieusement dans les journaux et entre amis.

Nous n'envoyâmes pas beaucoup de troupes en France durant ce premier hiver, mais des millions de soldats à l'entraînement s'apprêtaient à partir.

La guerre, toute horrible qu'elle fût, était passionnante. Les Allemands n'avaient pas été repoussés. En fait, ils avaient repris l'initiative, avançant méthodiquement sur Paris, et Dieu sait quand ils pourraient être arrêtés, si toutefois c'était possible. Si nous devions être sauvés, c'était le général Pershing qui s'en chargerait. Sa magnifique silhouette martiale apparaissait chaque jour dans tous les journaux. Il avait une mâchoire de granit, et sa tunique ne faisait pas de plis. C'était le parangon du parfait soldat. Nul ne savait ce qu'il pensait réellement.

Nous savions que nous ne pouvions pas perdre, et pourtant nous semblions aller à la défaite. On ne trouvait plus de farine blanche, à moins d'acheter quatre fois plus de farine noire. Ceux qui pouvaient se le permettre mangeaient du pain blanc et donnaient la farine noire en pâtée à leurs volailles.

Dans la vieille salle d'armes, la Milice communale, composée d'hommes de plus de cinquante ans, faisait l'exercice deux fois par semaine, en veste d'uniforme et bonnet de campagne. Ils se jetaient des ordres les uns aux autres et se chamaillaient sans cesse pour savoir qui commanderait les

autres. William C. Burt mourut sur le plancher de la salle d'armes au beau milieu d'un pugilat. Son cœur ne l'avait pas supporté.

Il y avait aussi les « Hommes Minute » que l'on appelait ainsi parce qu'ils faisaient de petits discours d'une minute pour le salut de l'Amérique, dans les salles de cinématographe et les églises. Ils portaient aussi des atours martiaux.

Les femmes roulaient des bandages, paradaient dans des uniformes de la Croix-Rouge, et se prenaient pour des anges de charité. Chacune tricotait quelque chose pour quelqu'un. La mode était aux poignets, petits tubes de laine destinés à empêcher le vent de pénétrer dans les manches des soldats, et aux passe-montagnes avec un trou à l'emplacement des yeux. Ces derniers étaient conçus pour empêcher les casques de métal de geler sur la tête.

Chaque parcelle de beau cuir était utilisée pour la fabrication des bottes et des élégants ceinturons Sam Browne, réservés aux officiers, ceinturons composés d'une large ceinture et d'une sangle qui traversait la poitrine et passait sous l'épaulette gauche. Ils étaient copiés sur ceux des Britanniques qui avaient sans doute oublié leur fonction première, soutenir une lourde épée, je suppose. On ne portait plus d'épée qu'à la parade, mais un officier ne voulait pas mourir sur le champ de bataille sans un ceinturon Sam Browne. Ceux de bonne qualité coûtaient vingt-cinq dollars.

Les Britanniques nous apprirent beaucoup de choses, et, si nous les copiâmes, c'est parce qu'ils étaient de valeureux combattants. Les hommes commencèrent à porter leur mouchoir dans leur manche, et certains petits gandins de lieutenants ne se promenèrent plus sans un jonc à la main. Toutefois, il est une mode à laquelle nous résistâmes longtemps : la montre bracelet. C'était vraiment trop idiot.

Nous avions aussi nos ennemis de l'intérieur, et nous exercions une grande vigilance. San José faisait la chasse aux espions et Salinas n'allait pas se laisser damer le pion – Salinas était une grande ville.

Depuis vingt ans qu'il était installé à Salinas, Mr. Fenchel faisait des costumes sur mesure. C'était un petit homme rondouillard avec un accent rigolo. Il travaillait toute la journée dans sa petite boutique d'Alisal Street, et, le soir, il rentrait à pied vers sa petite maison de Central Avenue. Il en repeignait sans cesse les murs et la clôture blanche qui délimitait son jardin. Personne n'avait remarqué son accent jusqu'au jour où la guerre éclata. Soudain nous comprîmes. C'était un accent allemand. Nous avions enfin un Allemand bien à nous. Cela ne lui servit à rien de se ruiner à acheter des Bons de la Défense. C'était trop facile !

La milice régionale ne voulait pas l'arrêter. Introduire un espion dans les locaux de la Défense nationale ? Jamais ! Et qui aurait porté un costume taillé par un ennemi ? Personne ! Mr. Fenchel continua d'aller à sa boutique, mais toute la journée il cousait, bordait, couturait le même morceau de tissu.

Nous fûmes extrêmement cruels avec Mr. Fenchel. C'était notre Allemand. Il passait devant notre maison tous les jours et il y avait eu une époque où il s'adressait à chaque homme, chaque femme, chaque enfant, chaque bête, et où tout le monde lui répondait. Désormais, plus personne ne lui parlait, et, en y repensant, je revois son pauvre visage où se peignaient la tristesse, la solitude et l'amour-propre blessé.

Ma petite sœur et moi jouâmes notre rôle envers Mr. Fenchel, et c'est un de ces souvenirs amers que je ne puis évoquer sans avoir le front en sueur et la gorge serrée. Un soir que nous étions dans notre jardin, nous le vîmes avancer sur le trottoir d'en face à petits pas. Son chapeau noir bien propre était posé droit sur sa tête. Je ne me rappelle pas si nous nous étions concertés, mais cela ne m'étonnerait pas, car nous réalisâmes avec brio notre attaque.

Lorsqu'il s'approcha, ma sœur et moi traversâmes la rue, côte à côte. Mr. Fenchel leva la tête et nous vit qui nous dirigions vers lui. Nous nous arrêtâmes dans le ruisseau à son passage.

Un sourire éclaira son visage, et il dit :

« Ponzoir Chon, Ponzoir Mary. »

Nous restâmes immobiles côte à côte, puis nous lançâmes en chœur :

« Hoch der Kaiser ! »

Je revois son visage, ses grands yeux bleus, son regard innocent et stupéfait. Il voulut dire quelque chose, puis il se mit à pleurer. Il n'essaya même pas de se défendre, de dire qu'il n'était pas Allemand. Rien. Il resta immobile, sanglotant. Alors Mary et moi tournâmes les talons, traversâmes la rue et rentrâmes dans notre jardin. Nous nous sentions horriblement coupables. Aujourd'hui encore.

Nous étions trop jeunes pour nous attaquer à Mr. Fenchel. Aussi ce furent des hommes solides – une trentaine environ – qui s'en chargèrent. Un samedi soir, ils se réunirent dans un bar, et, en colonne, par quatre dévalèrent Central Avenue en criant : « Hurrah ! Hurrah ! » Ils arrachèrent la clôture blanche de Mr. Fenchel et mirent le feu à sa maison. Aucun de ces enfants de pute de salauds de fils de Kaiser ne ferait la loi chez nous. Désormais Salinas pouvait tenir la dragée haute à San José.

Ceci eut le don d'exciter ceux de Watsonville. Ils trempèrent dans le goudron et emplumèrent un Polonais qu'ils avaient pris pour un Allemand. Il avait un accent.

Nous autres, à Salinas, nous fîmes ce que l'on fait inévitablement lorsqu'il y a la guerre et nous pensâmes de même. Nous poussâmes des cris de joie lorsque les nouvelles officieuses étaient bonnes, et nous mourûmes de peur lorsque les communiqués étaient mauvais. Chacun avait un secret qu'il confiait sans en mentionner la source. Notre mode de vie changea. Les salaires et les prix grimpèrent. Lorsqu'il fut question de rationnement, nous nous mîmes à acheter et à stocker de la nourriture. Des femmes du meilleur monde se foutaient sur la gueule pour la possession d'une boîte de

tomates.

Mais il n'y avait pas que cela. Il y avait de l'héroïsme aussi. Certains hommes, qui auraient pu ne pas faire la guerre, s'engageaient, et d'autres, objecteurs de conscience, gravissaient leur Golgotha, ce qui était bien naturel. Certains jetaient tout ce qu'ils possédaient dans la lutte car c'était la dernière, et, en la gagnant, nous pourrions l'extraire de la chair du monde comme une épine, et c'en serait fini avec une si horrible stupidité.

Mourir sur le champ de bataille manque de dignité. La plupart du temps, cela se traduit par un écrabouillement de viande et de liquide humains, et l'ensemble est assez sale. Mais il y a une grande et presque douce dignité dans le chagrin, ce chagrin impuissant, désespéré, qui s'abat sur une famille à la réception du télégramme. Elle n'a rien à dire, rien à faire, un seul espoir lui est permis – j'espère qu'il n'a pas souffert – et c'est un atroce espoir que celui-là. Il est vrai que certains, lorsque leur chagrin s'émoussa, le remplacèrent par une sorte de fierté beaucoup plus arrogante et embarrassante. Certains même en tirèrent profit après la guerre. C'est très naturel, tout comme il est naturel qu'un homme dont le métier est de faire de l'argent en gagne avec la guerre. On ne blâmait pas un homme pour cela mais on attendait de lui qu'il investisse une partie de ses bénéfices en Bons de la Défense. A Salinas, nous croyions avoir tout inventé, même le chagrin.

Chapitre XLVII

Dans la petite maison près de la boulangerie Reynaud, Lee et Adam fixèrent au mur une carte du front Ouest et y plantèrent des rangées d'épingles à tête colorée. Cela leur donnait l'impression de participer à la guerre. Lorsque Mr. Kelly mourut, on demanda à Adam Trask de le remplacer au Bureau de Recrutement. C'était l'homme qu'il fallait pour ce travail. Sa fabrique de glace ne l'occupait pas beaucoup et il avait d'honorables états de service.

Adam Trask avait fait la guerre – une petite guerre de manœuvres et de boucherie – mais enfin, il avait vécu cette expérience qui consiste à renverser les lois et à tuer autant d'hommes que l'on peut. Adam ne se rappelait pas très bien sa guerre. Certaines images étaient inscrites dans sa mémoire : un visage, un amas de corps brûlants, une charge de cavalerie sabre au clair, le son déchirant et irrégulier des salves de carabine, la voix aigre d'un clairon dans la nuit, mais c'étaient là des images statiques et froides, des illustrations mal dessinées.

Adam accomplit sa tâche honnêtement et tristement. Il ne pouvait admettre d'envoyer de jeunes hommes au-devant de la mort. Et, comme il se savait faible, il devint de plus en plus sévère et de moins en moins ouvert aux excuses et aux motifs qui auraient pu entraîner une réforme. Il étudiait les listes chez lui, rendait visite aux parents, et en faisait plus que ce que l'on attendait de lui. Il se sentait dans la peau d'un juge qui aurait horreur des gibets.

Henry Stanton observait Adam, sinistre et silencieux. Henry aimait le rire – il en avait besoin. Un collègue à triste mine le rendait malade.

« Détendez-vous, dit-il un jour à Adam. On dirait que vous portez à vous seul tout le fardeau de la guerre. Vous n'êtes pas responsable. Votre travail consiste à suivre les règles établies. Obéissez-leur et détendez-vous. Vous ne dirigez pas la guerre. »

Adam descendit le store de bois pour masquer le soleil de fin d'après-midi et fixa les yeux sur les ombres parallèles projetées sur son bureau.

« Je le sais, dit-il avec lassitude, oh ! Je le sais. Où je suis troublé c'est lorsqu'il faut choisir, quand cela dépend de mon propre jugement. J'ai

accepté le fils du juge Kendal et il a été tué à l'entraînement.

– Cela ne vous regarde pas, Adam. Pourquoi ne buvez-vous pas quelques verres avant de vous coucher ? Allez donc au cinéma, cela vous changera les idées. (Henry enfila ses pouces dans les entournures de son gilet et se renversa dans son fauteuil.) Puisque nous en parlons, Adam, je me permets de vous dire que, malgré vos scrupules, les recrues ne s'en portent pas mieux. Je vous ai vu accepter des garçons que j'aurais réformés.

– Je sais, dit Adam. Je me demande combien de temps cela va encore durer. »

Henry lui lança un regard aigu, prit un crayon dans sa poche de gilet et en tapota ses incisives supérieures.

« Je vois ce que vous voulez dire. »

Adam, étonné, le regarda.

« Et que veux-je dire ? demanda-t-il.

– Je vous en prie. Pas de susceptibilité. Jusqu'ici, je ne m'étais jamais rendu compte de mon bonheur. Je n'ai que des filles. »

Adam suivit du doigt une des ombres sur son bureau.

« Oui, dit-il, d'une voix légère comme un soupir.

– Vos garçons ne seront pas appelés avant très longtemps.

– C'est vrai. »

Adam suivit une ligne de lumière, puis pénétra dans une zone d'ombre.

Henry dit :

« Cela me déplairait…

– Qu'est-ce qui vous déplairait ?

– Je me demandais ce que cela me ferait, si j'avais à décider du sort de mes deux fils.

– Je donnerais ma démission, dit Adam.

– Je comprends cela. On pourrait être tenté de les faire réformer.

– Non, dit Adam. Je démissionnerais parce que je ne voudrais pas les avantager par rapport aux autres. »

Henry joignit les mains et les posa sur le bureau devant lui.

« Non, dit-il. Vous avez raison. (Henry aimait s'amuser et il évitait autant que possible toutes les discussions sérieuses ou solennelles, car pour lui c'était synonyme d'ennui.) Aron est-il bien, à Stanford ?

– -Très bien. Il m'écrit que c'est difficile, mais qu'il ira jusqu'au bout. Il va venir à la maison pour le Thanksgiving.

– J'aimerais le voir. J'ai rencontré Cal l'autre soir dans la rue. Voilà un garçon qui ne s'en laisse pas conter.

– Il n'a pas passé ses examens avec un an d'avance.

– Ce n'est peut-être pas son but. Moi-même je ne suis pas allé au collège. Et vous ?

– Non, dit Adam. J'ai fait la guerre.

– C'est une excellente expérience. »

Adam se leva lentement et prit son chapeau accroché à la corne de cerf-porte-manteau.

« Bonsoir, Henry », dit-il.

Sur le chemin du retour, Adam ressassa les mêmes problèmes. Comme il passait devant la boulangerie, Lee en sortit, portant une miche dorée.

« J'avais envie de pain et d'ail, dit Lee.

– Et moi de viande rouge, dit Adam.

– Vous en aurez ce soir. Y avait-il du courrier ?

– Je n'ai pas regardé dans la boîte. »

Ils entrèrent dans la maison, et Lee se dirigea vers la cuisine. Quelques instants plus tard, Adam l'y rejoignit et s'assit à la table.

« Lee, demanda-t-il, si nous envoyons un homme dans l'armée et qu'il soit tué, sommes-nous responsables ?

– Continuez, dit Lee. Je préfère tout entendre d'un seul coup.

– Supposez qu'il y ait un léger doute, mais que nous envoyions quand même cet homme à la guerre et qu'il y soit tué ?

– Je vois. Qu'est-ce qui vous inquiète ? La responsabilité ou le blâme ?

– Il ne s'agit pas de blâme.

– La responsabilité est parfois pire.

J'ai repensé au jour ou Sam Hamilton et vous avez eu une longue discussion au sujet d'un mot. Quel était-il ?

– Je comprends maintenant. Le mot était *Timshel.*

Timshel ! Vous avez dit…

J'ai dit que ce mot grandissait l'homme qui savait le comprendre.

– Je me rappelle que Sam Hamilton en avait été heureux.

– Le mot l'avait libéré, dit Lee. Il lui avait donné le droit d'être un homme avec un destin distinct de celui des autres hommes.

– C'est un destin solitaire.

– Comme tout ce qui a une valeur.

– Rappelez-moi ce mot.

– – *Timshel.* Tu peux. »

Adam attendait avec impatience les fêtes du Thanksgiving, car Aron reviendrait à la maison. Bien qu'il fût parti depuis un temps très court, Adam l'avait oublié et s'était fait de lui une image différente ; comme tous ceux qui aiment, il transformait l'objet de son amour. Après le départ d'Aron, les silences avaient été le résultat de son absence, ainsi que chaque petit événement douloureux. Adam parlait de son fils, il en était fier, et il racontait à des gens que cela n'intéressait pas, qu'Aron était intelligent et qu'il avait sauté une année. Il voulait faire du Thanksgiving une véritable fête pour prouver au jeune homme que ses efforts avaient été appréciés.

Aron habitait une chambre meublée à Palo Alto et il faisait tous les jours, à pied, le chemin qui le séparait de l'université. Il était heureux. Il s'était préparé à entrer dans un monde vague et merveilleux. Il s'était imaginé des jeunes hommes au regard franc, des jeunes filles immaculées,

vêtus de toges académiques, se dirigeant vers un temple blanc au sommet d'une montagne. Leurs visages étaient lumineux, leurs voix lançaient un chant radieux, et la scène se passait le soir. Il ne savait pas où il s'était forgé cette vision de la vie estudiantine. Peut-être dans les illustrations de Doré pour l'Enfer de Dante. L'université bâtie par Leland Stanford ne ressemblait en rien à ce cliché. C'était un cube brun dressé au milieu d'un champ. Une église, ornée de mosaïques italiennes, s'élevait à côté. Les classes étaient meublées de pin verni, et là, comme partout ailleurs, c'était un monde de lutte et de colère avec ses élans de fraternité et ses chutes. Quant aux anges rayonnants, ce n'étaient que de pâles adolescents en costumes de velours sales. Certains portaient sur le visage les stigmates de l'étude, et d'autres apprenaient déjà les vices de leurs pères.

Aron, qui jusque-là avait ignoré qu'il avait un foyer, languissait d'y retourner. Il n'avait pas voulu connaître son nouveau milieu. À côté de l'image pacifique, les bruits et les chahuts des étudiants lui semblaient horribles. Il abandonna le dortoir du collège pour une sinistre chambre meublée où il pouvait accéder à un rêve nouvellement découvert. Il allait suivre ses cours à l'université et revenait aussitôt que possible pour vivre au milieu des souvenirs qu'il avait mis à jour. La maison à côté de la boulangerie Reynaud lui devenait chère. Lee était le meilleur des amis et des conseillers, son père était une idole, son frère devenait amical, et Abra… Abra était pure comme un songe. L'ayant créée, il en tomba amoureux. Le soir, après avoir étudié ses cours, il se plongeait dans sa lettre quotidienne comme dans un bain parfumé. Au fur et à mesure qu'Abra devenait plus radieuse, pure et belle, Aron éprouvait une joie grandissante à contempler sa propre perversité. Il jetait avec frénésie des abjections sur le papier, puis il allait se coucher, purifié comme après l'amour. Il lui suffisait de décrire ses désirs pour y renoncer. Il en résultait des lettres baignées de mélancolie mais d'un ton si haut et si chaud qu'Abra en était gênée. Elle ne pouvait pas savoir que la sexualité d'Aron avait pris un chemin très normal.

Il avait commis une erreur. Il l'admettait, mais devait en subir les conséquences. Lorsqu'il retournerait chez lui, il aurait une certitude. Peut-être ne reviendrait-il jamais à l'université. Il se rappelait qu'Abra avait suggéré d'aller vivre à la ferme, et cela devint le rêve. Il se rappela les grands chênes et l'air pur, le vent parfumé qui descendait des collines et les feuilles des arbres qui bruissaient. Abra, debout sous un arbre, l'attendait. C'était le soir. Là, après le travail évidemment, il vivrait dans la pureté, en paix avec le monde, séparé de lui par la petite vallée. Il pourrait se mettre à l'abri de la laideur… le soir.

Chapitre XLVIII

À la fin de novembre, la Négresse mourut et fut enterrée avec une sombre austérité, comme elle l'avait demandé sur son testament. Elle reposa pendant une journée dans la chapelle privée de la maison Muller, dans un cercueil d'ébène et d'argent, et son profil sévère et maigre paraissait encore plus ascétique à la lumière des quatre énormes chandeliers dressés aux quatre coins de la bière.

Son petit mari noir était accroupi comme un chat, à hauteur de son épaule droite, et il resta pendant plusieurs heures aussi immobile qu'elle. Il n'y eut ni fleurs, ni couronnes, ni sermon, ni larmes. Mais une étrange délégation de citoyens se glissa sur la pointe des pieds jusqu'à la chapelle pour jeter un coup d'œil : des avocats, des ouvriers, des clercs, des employés de banque, la plupart ayant dépassé le milieu de leur vie. Puis, les filles de la Négresse vinrent l'une après l'autre pour lui rendre hommage et pour chasser la poisse.

C'était une institution qui disparaissait. Salinas perdait le temple où les adeptes du fatal dieu sexe noir accomplissaient un acte désespéré et aussi sauvage qu'un sacrifice humain. Il restait toujours la maison de Jenny avec ses beuglements et ses rires gras, Kate continuerait de jeter les hommes dans une extase maléfique d'où ils sortaient secoués, affaiblis, effrayés par eux-mêmes, mais la sombre communion qui ressemblait à une offrande vaudou n'aurait plus jamais lieu.

Seule une automobile suivit le corbillard et, dans l'automobile, un petit homme tout noir était écrasé dans un coin. C'était un jour gris et, lorsque la maison Muller eut descendu le cercueil avec des poulies huilées et silencieuses, le corbillard s'éloigna, et le mari versa lui-même la terre dans la tombe avec une pelle neuve. Le concierge du cimetière, qui coupait des herbes un peu plus loin, entendit un gémissement porté par le vent.

Joe Valéry était allé boire un verre avec Butch Beavers. Ils allèrent ensemble jeter un coup d'œil sur la Négresse. Butch était pressé, car il devait aller à Natividad pour vendre aux enchères un petit troupeau de Herefords à tête blanche pour le compte des Tavernetti.

En sortant de la maison mortuaire, Joe rencontra Alf Nichelson – ce

cinglé d'Alf Nichelson –, un des rares survivants d'une époque révolue. Alf était un bricoleur : charpentier, plombier, fumiste, électricien, repasseur de ciseaux, cordonnier. Alf, qui savait faire n'importe quoi et travaillait sans arrêt, n'avait jamais fait fortune. Il savait tout sur tout le monde, depuis la nuit des temps.

À l'époque de sa jeunesse, deux sortes de personnes avaient accès à toutes les maisons et à tous les commérages : la couturière et l'homme à tout faire. Alf connaissait toutes les histoires de toutes les maisons qui bordaient Main Street des deux côtés. C'était une dangereuse commère mâle, insatiablement curieuse et vindicative, mais sans malice.

Il regarda Joe et essaya de se rappeler où il l'avait vu.

« Je te connais, dit-il. Non, ne me le dis pas. »

Joe recula. Il se méfiait des gens qui le connaissaient.

« Attends. Ça y est. Kate. Tu travailles chez Kate. »

Joe émit un soupir de soulagement. Il avait peur qu'Alf ne l'eût rencontré plus tôt.

« C'est ça, dit-il brièvement.

– Je n'oublie jamais une tête, dit Alf. Je t'ai vu là-bas pendant que je construisais la petite pièce grise. Qu'est-ce qu'elle voulait en faire ? Pas de fenêtre !

– Elle aime l'obscurité, dit Joe. Elle a mal aux yeux. »

Alf renifla. On pouvait lui dire les choses les plus simples, il ne les croyait pas. Si l'on disait bonjour à Alf, il essayait de trouver à ce mot des significations cachées. Il était convaincu que chacun dissimulait un secret et qu'il était le seul à pouvoir le déchiffrer.

D'un signe de tête, il désigna la maison Muller.

« Encore un jalon, dit-il. Presque tous les anciens ont disparu. Quand Jenny la Péteuse s'en ira, ce sera la fin. Elle vieillit, la Jenny. »

Joe était nerveux. Il aurait voulu s'en aller, et Alf le savait. Alf reconnaissait à merveille les gens qui voulaient fuir sa compagnie. Peut-être est-ce pour cette raison qu'il emmagasinait tant de ragots ; comment ne pas écouter un homme qui connaissait tant d'histoires savoureuses sur les voisins ? Une commère sommeille dans le cœur de chacun de nous. Alf n'était pas aimé, mais il était écouté. Il comprit que Joe allait prétexter une excuse et s'en aller. Il pensa soudain qu'il n'avait rien appris de nouveau sur Kate depuis longtemps. Il pourrait peut-être échanger quelques vieilles histoires contre des neuves.

« Le bon temps, c'était vraiment le bon temps, dit-il. Tu n'étais qu'un gosse.

– J'ai rendez-vous avec un gars », dit Joe.

Alf fit semblant de ne pas avoir entendu.

« Prends Faye, par exemple, dit-il. C'était vraiment quelqu'un. (Puis il ajouta, entre parenthèses) : Avant c'était Faye qui dirigeait la boîte. Personne ne sait comment Kate l'a remplacée. C'est assez mystérieux, et il

y en a qui ont eu des soupçons. »

Il comprit avec satisfaction que le gars avec qui Joe avait rendez-vous allait attendre un bon bout de temps.

« Quels soupçons ? demanda Joe.

– Ah ! Tu sais comme on cause. Probable qu'il n'y a rien de vrai là-dedans. Mais je dois dire que ça paraissait bizarre.

– Tu viens prendre un verre ? demanda Joe.

– Enfin une bonne parole, répondit Alf. Il y en a qui disent que les enterrements ça donne envie de baiser. Moi je dois vieillir, ça me donne surtout soif. C'était quelqu'un, la Négresse. Je pourrais t'en raconter. Je la connaissais depuis trente-cinq… non, trente-sept ans.

– Qui était Faye ? » Demanda Joe.

Ils entrèrent d'ans le bar de Mr. Griffin. C'était un homme qui avait horreur de l'alcool et qui méprisait copieusement les alcooliques. Propriétaire de son bar, il y régnait en maître et il lui arrivait souvent, certains samedis soir, de refuser une tournée générale de vingt verres à des consommateurs dont il jugeait l'état trop avancé. Son commerce marchait à merveille et on allait dans son bar propre et tranquille pour y traiter des affaires et y discuter sans crainte d'être interrompu.

Joe et Alf s'assirent à la table ronde du fond et burent chacun trois pintes de bière. Joe apprit tout le vrai et le faux, le fondé et le mal fondé, les soupçons et les insinuations. De cet amas confus, il tira quelques idées. Il y avait peut-être quelque chose de louche dans la mort de Faye. Kate était peut-être la femme d'Adam Trask. Il ne montra pas que cela l'intéressait – Trask paierait peut-être. Quant à l'histoire de Faye, c'était trop gros pour lui. Joe voulait y repenser, mais seul.

Après deux heures de parlote, Alf était furieux. Joe n'avait pas joué le jeu. Il n'avait rien offert en échange de ce qu'il avait appris, pas le moindre renseignement, pas la moindre idée. Alors Alf en vint à conclure : un type qui ouvre si peu la bouche a quelque chose à cacher. Qui pourrait bien me fournir des renseignements sur lui ?

Enfin, Alf dit :

« Tu comprends, Kate, moi je l'aime bien. Elle me donne un boulot de temps à autre, elle paie bien et vite. Tout ce que l'on raconte sur elle est sans doute faux. Et pourtant, quand on y pense, c'est une drôle de femme. Elle a un de ces regards ! Tu ne trouves pas ?

– Je m'entends bien avec elle », dit Joe.

La perfidie de Joe mit Alf en colère. Aussi lança-t-il une pointe :

« Il m'est venu une drôle d'idée, dit-il. Pendant que je bâtissais la petite pièce sans fenêtre, un jour elle m'a regardé avec son œil froid et l'idée m'est venue. Si elle savait tout ce que j'ai appris sur elle et qu'elle m'offre un verre, ou même un bout de gâteau… eh bien, je répondrais : « Non, merci, madame. »

– Je m'entends bien avec elle, répéta Joe. J'ai rendez-vous avec un

gars. »

Joe se dirigea vers Castroville Street, car il voulait penser tranquillement dans sa chambre. Il se sentait mal à l'aise. Il gravit les escaliers quatre à quatre, examina sa valise et ouvrit tous ses tiroirs. Il avait peur que quelqu'un eût fouillé sa chambre. Une idée comme ça. Pourtant il n'y avait rien à trouver. Mais il était nerveux. Il essaya de mettre de l'ordre dans ce qu'il venait d'apprendre.

On frappa à sa porte et Thelma entra, les yeux gonflés et le nez rouge.

« Qu'est-ce qu'il lui prend à Kate ? demanda-t-elle.

– Elle a été malade.

– Je ne parle pas de ça. J'étais dans la cuisine en train de boire un verre de lait quand elle est entrée et elle m'a giflée.

– Ton verre de lait, ce n'était pas moitié whisky ?

– Non. De l'extrait de vanille, je te le jure. Elle a pas le droit de me traiter comme ça.

– Elle l'a pris, le droit, non ?

– Je ne le supporterai pas.

Mais si, dit Joe. Maintenant, tire-toi. »

Thelma posa sur lui son beau regard sombre et mystérieux et elle reprit un peu de vigueur.

« Joe, demanda-t-elle, est-ce que tu es vraiment un salaud ou est-ce que tu fais semblant ?

– Qu'est-ce que ça peut te foutre ?

– Rien, répondit Thelma. Salaud ! »

Joe voulait agir lentement, précautionneusement et après mûre réflexion.

« J'ai ma chance. Il faut que je m'en serve. »

Il alla prendre ses instructions chez Kate, mais il ne vit que sa nuque. Elle était assise à son bureau, sa visière rabaissée sur les yeux et elle ne se retourna pas vers lui. Après avoir donné ses ordres d'une voix sèche, elle continua :

« Joe, je me demande si tu t'es bien occupé de la maison. J'ai été malade, mais maintenant je vais mieux.

– Quelque chose qui ne tourne pas rond ?

– Ça se pourrait. Je crois que Thelma buvait du whisky et non de l'extrait de vanille. Je n'aime pas qu'elle boive du whisky. Tu te relâches, Joe. »

Il chercha une excuse.

« J'ai été occupé, dit-il.

– Occupé ?

Ouais. Avec votre affaire.

– Quelle affaire ?

– Vous savez… Ethel.

– Oublie-la.

– Comme vous voudrez, dit Joe. (Puis, involontairement, il parla) : J'ai vu un gars, hier, qui m'a dit qu'il l'avait rencontrée. »

Si Joe n'avait pas connu Kate, il ne lui aurait pas accordé sa petite pause, ses dix secondes de silence, son dû.

Kate demanda doucement :

« Où cela ?

– Ici. »

À ce moment-là seulement, elle fit pivoter son fauteuil et le regarda.

« Je n'aurais pas dû te laisser faire, Joe. C'est difficile de confesser une faute, mais je te le dois bien. Inutile de te rappeler que j'ai fait interdire Ethel. Je croyais qu'elle m'avait fait quelque chose. (Sa voix prit un ton mélancolique.) Je m'étais trompée. Je m'en suis rendu compte plus tard. Et maintenant j'ai des remords. Elle ne m'avait rien fait. Je voudrais la retrouver et lui faire oublier. Ça doit te sembler étrange que j'aie cette idée.

– Non, madame.

– Retrouve-la, Joe. Je me sentirai mieux quand je l'aurai dédommagée… Pauvre vieille !

– Je vais essayer, madame.

– Joe… Si tu as besoin d'argent, dis-le-moi. Si tu la retrouves, répète-lui ce que je t'ai dit. Si elle ne veut pas venir ici, demande-lui où je peux lui téléphoner. As-tu besoin d'argent ?

– Pas tout de suite, madame, mais il faudra sans doute que je sorte assez souvent de la maison.

– Très bien. C'est tout, Joe. »

Il avait envie de sauter en l'air. Dans le couloir, il croisa ses bras et les serra très fort contre lui, comme pour empêcher sa joie de s'évaporer. Pour un peu, il aurait cru qu'il avait imaginé toute l'affaire. Il traversa le salon obscur, empli de murmures, puis il sortit et regarda le ciel où les étoiles apparaissaient et disparaissaient entre les nuages poussés par le vent.

Joe repensa à son père. Il se rappelait quelque chose que le vieux lui avait dit : « Méfie-toi des bonnes âmes, avait dit papa Joe. Les femelles gnan-gnan, elles sont dangereuses. »

Joe murmura :

« Une bonne âme ! Je la croyais plus forte que ça. »

Il se rappela la conversation qu'il venait d'avoir avec elle et soupesa chacun des mots pour être sûr qu'ils n'avaient pas un double sens. Non, c'était bien cela. Il repensa à ce qu'Alf lui avait dit : « Si elle m'offrait un verre, ou même un bout de gâteau… »

Kate n'avait pas quitté son bureau. Elle entendait le vent qui sifflait dans les troènes, et le vent et l'obscurité étaient pleins d'Ethel, grasse, flasque, visqueuse comme une méduse. Kate se sentit terriblement lasse.

Elle entra dans sa petite pièce grise, referma la porte et s'assit dans l'obscurité, écoutant les petites douleurs qui montaient comme des fourmis

le long de ses doigts. Le sang battait à ses tempes. Elle tâta la capsule qui pendait au bout de la chaîne et elle frotta contre sa joue le petit tube de métal, tiède de la chaleur de ses seins. Le courage lui revint. Elle se lava le visage, se maquilla, se peigna et fit bouffer ses cheveux. Puis elle descendit dans le salon, mais s'arrêta à la porte, pour écouter, comme d'habitude.

Deux femmes et un homme parlaient. À l'entrée de Kate, la conversation tomba immédiatement. Kate dit :

« Helen, je voudrais te voir, si tu n'as rien d'autre à faire. »

La fille la suivit jusqu'à sa chambre. C'était une blonde fadasse avec une peau couleur d'os ciré.

« Qu'est-ce qu'il y a, madame Kate ? demanda-t-elle craintivement.

– Assieds-toi. Il n'y a rien. Tu es allée à l'enterrement de la Négresse ?

– Vous ne vouliez pas ?

– Ça n'a pas d'importance. Tu y es allée ?

– Oui, madame.

– Raconte-moi.

– Quoi ?

– Ce que tu te rappelles. Comment c'était ? »

Helen répondit nerveusement :

« C'était horrible et en même temps magnifique.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Je ne sais pas. Pas de fleurs. Pas de rien. Mais il y avait… il y avait… comme de la… dignité. La Négresse était allongée dans un cercueil de bois noir avec de très grands chandeliers, on aurait dit… je ne sais pas comment dire.

– Tu viens de le dire. Comment était-elle habillée ?

– Habillée ?

– Oui. Ils ne l'ont pas enterrée toute nue, non ? »

Helen essaya de se concentrer.

« Je ne sais pas, finit-elle par dire. Je ne me rappelle pas.

– Es-tu allée au cimetière ?

– Non, madame. Personne… à part lui.

– Qui ?

– Son homme. »

Kate demanda rapidement, presque trop rapidement :

« Tu as des habitués ce soir ?

– Non, madame. C'est la veille du Thanksgiving. Les affaires vont être moches.

– J'avais oublié, dit Kate. Tu peux t'en aller. »

Elle regarda la fille sortir, puis se dirigea à pas pressés vers son bureau. Tout en examinant la facture détaillée du plombier, elle toucha de sa main gauche la chaîne à son cou. C'était un toucher rassurant.

Chapitre XLIX

Lee et Cal essayèrent de dissuader Adam d'aller à la gare attendre l'express de San Francisco-Los Angeles.

« Pourquoi ne pas laisser Abra y aller seule ? demanda Cal. C'est elle qu'il aura envie de voir la première.

– Même si nous y allions, ajouta Lee, il ne remarquerait pas que nous sommes là.

– Je veux le voir descendre du train, dit Adam. Il va avoir changé. »

Lee dit :

« Il n'est parti que depuis deux mois. Il n'aura ni changé ni vieilli.

– Je suis sûr que si.

– Si tu y vas, nous serons tous obligés d'y aller, dit Cal.

– Tu n'as pas envie de voir ton frère ? demanda sévèrement Adam.

– Si. Mais c'est lui qui n'aura pas envie de me voir… enfin, pas le premier.

– Mais si, dit Adam. Ne sous-estime pas Aron. »

Lee leva les mains en signe d'abandon :

« Nous irons.

– C'est merveilleux, dit Adam. Il va avoir appris beaucoup de choses. Je me demande s'il va parler différemment. Savez-vous, Lee, que dans l'Est les étudiants prennent le langage de leur école ? On peut distinguer un garçon d'Harvard d'un garçon de Princeton. Enfin, c'est ce que l'on dit.

– Je prêterai l'oreille, dit Lee. Je me demande quel dialecte on emploie à Stanford. »

Il sourit à Cal.

Adam ne trouva pas cela drôle.

« Avez-vous mis des fruits dans sa chambre ? Il les adore.

– Des poires, des pommes et du muscat.

– C'est vrai, il aime le muscat. Je m'en souviens. »

Pressé par Adam, le groupe arriva à la gare avec une demi-heure d'avance. Abra était déjà là.

« Je ne pourrai pas venir déjeuner demain, Lee, dit-elle. Mon père veut que je reste à la maison. Je viendrai ! Après, aussitôt que je pourrai.

– Vous avez la respiration courte, dit Lee.

– Pas vous ?

– Si, répondit Lee. Regardez donc la voie pour voir ! Si le signal passe au vert. »

L'exactitude des trains est un sujet de fierté et d'anxiété pour bien des gens. Lorsque le signal passe du rouge au vert et qu'apparaît le phare de la locomotive ; fouillant de son pinceau tous les détails de la voie, les hommes consultent leur montre et disent : « Il est à l'heure. »

On est fier et soulagé en même temps. La notion de seconde prend de plus en plus d'importance dans les activités humaines et bientôt ce sera un dixième de seconde, puis un centième, jusqu'au jour – je ne crois pas qu'il vienne – où l'homme fatigué dira : « Et puis, après tout, qu'est-ce qu'une heure dans la vie d'un homme ? » Mais cette préoccupation de la fraction de seconde n'est pas ridicule. Un fait qui se produit trop tard ou trop tôt peut dérégler le mécanisme moderne et les perturbations se propagent comme des ronds dans une flaque où l'on a jeté une pierre.

L'express, lancé à toute vitesse, pénétra dans la gare comme s'il n'avait pas l'intention de s'y arrêter. La machine et les fourgons à bagages étaient déjà passés quand les freins à air comprimé lancèrent leurs cris et que l'acier grinça.

Il descendit beaucoup de monde, parents en visite pour ce jour de fête, chargés de bagages et de cadeaux. Sa famille ne vit pas tout de suite Aron. Il semblait avoir grandi.

Il portait un chapeau à calotte plate et ruban étroit, très élégant. Lorsqu'il vit sa famille, il se mit à courir et enleva son chapeau. Ses cheveux blonds étaient coupés en brosse. Ses yeux brillaient et le groupe rit de plaisir en le voyant.

Aron laissa tomber sa valise et souleva Abra du sol. Puis il la reposa et tendit les mains à Adam et à Cal. Il empoigna Lee par les épaules et le serra au risque de l'étouffer.

Sur le chemin de la maison, ils parlèrent tous ensemble : « Comment vas-tu ? » « Tu as l'air en bonne santé. » « Abra, tu es splendide. » « Pourquoi as-tu coupé tes cheveux ? » « C'est la mode. » « Tu avais de si jolis cheveux. » Ils remontèrent rapidement Main Street. Au coin de Central Avenue, ils passèrent devant la vitrine de Reynaud, où s'empilaient de belles miches dorées et la brune boulangère leur fit bonjour de sa main enfarinée. Puis ils entrèrent chez eux.

Adam demanda :

« Y a-t-il du café, Lee ?

– Je l'ai fait avant de partir. Il est au chaud. »

Il avait déjà préparé les tasses. Soudain, ils comprirent qu'ils étaient réunis, Aron et Abra sur le divan, Adam dans son fauteuil sous la lumière, Lee qui passait le café, et Cal debout, bras croisés, dans l'encadrement de la porte. Ils gardèrent le silence, car il était trop tard pour les banalités et

trop tôt pour autre chose.

Adam dit :

« Tu vas tout me raconter. As-tu de bonnes notes ?

– Il n'y a pas d'examen avant le mois prochain, papa.

– Je suis sûr que tu auras de bonnes notes. »

Malgré lui, Aron fit une grimace d'impatience.

« Nous parlerons demain, dit Adam. Tu dois être fatigué.

– Je parierais le contraire, dit Lee. Il a surtout envie d'être seul. »

Adam regarda Lee et dit :

« Évidemment… évidemment. Veux-tu que nous allions nous coucher. »

Abra résolut le problème.

« Je ne peux pas rester longtemps, dit-elle. Tu m'accompagnes chez moi, Aron ? Nous nous reverrons tous demain. »

Aron prit le bras d'Abra et frissonna.

« Il va geler, dit-il.

– Es-tu content d'être de retour ?

– Oui. J'ai beaucoup de choses à te dire.

– Bonnes ?

– Cela dépend de toi.

– Tu as l'air sérieux.

– C'est sérieux.

– Quand repars-tu ?

– Dimanche soir.

– Nous avons tout le temps devant nous. Moi aussi, il faut que je te parle. Nous avons demain, vendredi, samedi, et tout dimanche. Cela ne te ferait rien de ne pas entrer chez moi ce soir ?

– Pourquoi ?

– Je te le dirai plus tard.

– Je veux le savoir tout de suite.

– Mon père a une crise.

– Contre moi ?

– Oui. Je ne pourrai pas déjeuner avec toi demain. Mais je ne mangerai pas beaucoup chez moi. Tu demanderas à Lee de me garder quelque chose. »

Il était de nouveau timide. Elle le sentait à son étreinte qui se relâchait, à son silence et à son visage levé.

« Je n'aurais pas dû te dire cela ce soir.

– Mais si, répondit-il lentement. Dis-moi la vérité. Veux-tu toujours… être avec moi ?

– Toujours.

– C'est tout ce que je veux savoir. Maintenant, je m'en vais. On se verra demain. »

Elle resta un instant sur son perron, gardant sur les lèvres le goût de son baiser rapide, et elle se sentit vexée qu'il eût accepté si vite de la

quitter. Puis elle se moqua d'elle-même, car il était ridicule de se vexer parce que l'on avait obtenu ce que l'on avait demandé. Elle écouta le bruit des pas rapides qui s'éloignaient. Elle se dit qu'elle devait être folle, qu'elle se faisait des idées.

Après avoir dit bonsoir, de retour dans sa chambre, Aron s'assit sur le bord de son lit et examina ses mains croisées entre ses genoux. Il se sentait abandonné, incapable de se défendre contre l'ambition de son père. Jusqu'à ce soir-là, il n'avait jamais mesuré la force de cette ambition et il se demanda s'il aurait le courage de s'en libérer. Il n'arrivait pas à fixer ses idées. La maison semblait froide et humide. Il frissonna, se leva et ouvrit doucement sa porte. Il y avait de la lumière sous celle de Cal. Il frappa et entra sans attendre de réponse.

Cal était assis devant un nouveau bureau, découpant des papiers de couleur. Lorsqu'Aron entra, il recouvrit rapidement quelque chose avec un grand buvard.

Aron sourit.

« Des cadeaux ? demanda-t-il.

– Oui, répondit Cal, sans plus.

– Est-ce que je peux te parler ?

– Bien sûr. Mais tout bas. Sans ça, papa va entrer. Il a toujours peur de manquer quelque chose. »

Aron s'assit sur le lit. Il garda le silence si longtemps que Cal lui demanda :

« Qu'est-ce qu'il y a ? Tu as des ennuis ?

– Non, pas d'ennuis. Je voulais te parler. Cal, je ne veux plus retourner au collège. »

Cal sursauta et se retourna :

« Comment ? Et pourquoi ?

– Ça ne me plaît pas.

– Tu ne l'as pas encore dit à papa, j'espère ? Il serait déçu. C'est déjà suffisant que je ne veuille pas y aller. Qu'est-ce que tu veux faire ?

– Je voudrais habiter la ferme.

– Et Abra ?

– C'est elle qui me l'a proposé. »

Cal l'observa.

« Tu sais que la ferme est louée ?

– Oui, je sais.

– Tu sais que l'on ne gagne pas d'argent dans la culture.

– Je n'en ai pas besoin de beaucoup. Assez pour vivre.

– Cela ne me suffirait pas, dit Cal. Je veux gagner beaucoup d'argent et j'y arriverai.

– Comment ? »

Cal se sentait plus vieux et plus mûr que son frère. Plus fort aussi.

« Si tu continues tes études, pendant ce temps-là, je monterai une

affaire. Quand tu aurais fini, je te prendrai comme associé. Je m'occuperai d'une branche et toi d'une autre. Ce serait une bonne idée.

– Pourquoi retournerais-je là-bas ?

– Parce que notre père le veut.

– Ce n'est pas une raison. »

Cal lança un regard féroce à son frère. Il détailla les cheveux blonds, les yeux grands ouverts et, soudain, il comprit pourquoi son père préférait Aron. Il dit rapidement :

« Attends demain matin. Il vaudrait mieux que tu finisses le terme en cours. Ne fais rien pour l'instant. »

Aron se leva et se dirigea vers la porte.

« Pour qui est-ce le cadeau ?

– Pour papa. Tu verras demain après le déjeuner.

– Ce n'est pas Noël.

– Non, dit Cal. Ce sera mieux que Noël. »

Lorsqu'Aron eut quitté sa chambre. Cal écarta le buvard. Il recompta encore une fois les quinze billets neufs, craquants. La banque de Monterey les avait fait venir spécialement de San Francisco et, seulement après avoir procédé à une enquête. On était scandalisé qu'un garçon de dix-sept ans pût, en premier lieu, posséder tant d'argent, et, en second lieu, le transporter avec lui. Les banquiers n'aiment pas que l'argent se promène, même si le but du voyage est sentimental. Il avait fallu que Will Hamilton vînt affirmer que l'argent appartenait à Cal, qu'il l'avait honnêtement gagné et qu'il pouvait en faire ce qu'il voulait.

Cal enveloppa les billets dans du papier de soie et les entoura d'un ruban rouge qu'il essaya maladroitement de nouer. Le paquet aurait pu aussi bien contenir un mouchoir. Il le cacha sous ses chemises, dans son armoire, puis alla se coucher. Mais il ne put trouver le sommeil. Il était anxieux. Il aurait voulu que la journée fût passée et le cadeau donné. Il se récita ce qu'il dirait.

« C'est pour toi.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Un cadeau. »

À partir de là, il ne savait plus ce qu'il se passerait. Il se tourna et se retourna dans son lit, et, dès l'aube, il se leva, s'habilla et sortit de la maison à pas de loup.

Dans Main Street, le vieux Martin conduisait sa balayeuse hippomobile. Le conseil municipal avait inscrit à l'ordre du jour l'achat d'une balayeuse automobile. Le vieux Martin espérait bien qu'on la lui donnerait à conduire, mais, lorsqu'il en parlait, c'était avec un désabusement cynique. C'étaient les jeunes qui profitaient de tout. La voiture de ramassage d'ordures des Bacigalupi remonta la rue, et Martin lui jeta un regard plein de rancune. Ça c'était un bon boulot. Les Ritals s'enrichissaient.

La rue était vide, quelques chiens reniflaient au bas des portes fermées,

et il y avait un semblant d'activité au restaurant San Francisco. Le taxi neuf de Pet Bulene attendait devant la porte car on avait prévenu Pet, le soir précédent, que les filles Williams prendraient le train du matin pour San Francisco.

Le vieux Martin appela Cal.

« Tu as une cigarette, mon petit gars ? »

Cal s'arrêta et tendit sa boîte de Murad.

« Des cigarettes de luxe, dit Martin. J'ai pas de feu non plus. »

Cal lui donna du feu en faisant attention de ne pas enflammer la barbe de Martin.

Le vieux émit un soupir à fendre l'âme.

« Ce sont les jeunes qui profitent de tout, dit-il. Ils ne me laisseront pas la conduire.

– Quoi ? demanda Cal.

– Ben, la nouvelle balayeuse ! Tu ne sais pas ? D'où tu sors, petit gars ? »

Il lui paraissait incroyable qu'un humain, s'il ne sortait pas d'une île déserte, ne fût pas au courant de l'achat de a balayeuse. Et puis, il oublia Cal. Peut-être les Bacigalupi lui donneraient-ils du travail ? Ils gagnaient beaucoup d'argent. Ils avaient trois voitures et un nouveau camion.

Cal tourna dans Alisal Street, pénétra dans la poste, regarda dans le casier 632. Il était vide. Il rentra lentement chez lui et trouva Lee dans la cuisine qui bourrait de farce une énorme dinde.

« Tu es resté dehors toute la nuit ? demanda Lee.

– Non, j'ai fait une promenade.

– Tu es nerveux ?

– Oui.

– Je te comprends. Je le serais aussi, à ta place. C'est difficile de donner. Mais c'est encore plus difficile de recevoir. Ça te semble ridicule ? Tu veux du café ?

– Pourquoi pas. »

Lee s'essuya les mains et versa deux tasses de café.

« Comment trouves-tu Aron ?

– Bien.

– Tu as pu lui parler ?

– Non », dit Cal.

C'était plus facile ainsi. Lee aurait voulu savoir ce qu'il avait dit. Or ce jour n'appartenait pas à Aron, mais à Cal. Il l'avait coché sur le calendrier et il voulait en profiter.

Aron entra, le visage encore ensommeillé.

« À quelle heure déjeunera-t-on, Lee ?

– Je ne sais pas… Trois heures et demie ou quatre heures.

– Tu ne pourrais pas reculer jusqu'à cinq heures ?

– Si cela ne dérange pas Adam. Pourquoi ?

– Abra ne peut pas venir avant. Je veux demander quelque chose à papa et je voudrais qu'elle soit là.

– Nous arrangerons cela », dit Lee.

Cal se leva rapidement et monta dans sa chambre. Il s'assit à son bureau, alluma sa lampe, et une vague angoisse mêlée de ressentiment l'envahit. Sans effort, Aron lui volait son jour. Cette journée allait être celle d'Aron. Puis, soudain, il eut honte, amèrement. Il mit son front dans ses mains. « C'est de la jalousie. Je suis jaloux. Voilà ce que je suis. Je suis jaloux. Et je ne veux pas l'être. » Et il répéta : « Jaloux, jaloux, jaloux », comme si le mot répété perdait de sa nocivité. Puisqu'il était allé aussi loin, il continua, se punissant : « Pourquoi est-ce que je donne cet argent à mon père ? Est-ce pour son bien ? Non. C'est pour le mien. Will Hamilton l'a dit… J'essaie de l'acheter. Tout cela est ignoble. Tout ce qui m'habite est sale. Je suis là, plein de jalousie à l'égard de mon frère. Appelons les choses par leur nom. Pourquoi ne pas être honnête ? Je sais pourquoi mon père aime Aron. C'est parce qu'il lui ressemble, à elle. Mon père n'a jamais pu oublier. Il ne le sait peut-être pas, mais c'est vrai. Je me demande s'il s'en rend compte. Voilà que je suis jaloux d'elle aussi. Je ferai mieux de prendre mon argent et de m'en aller. Je ne manquerais à personne. Rapidement ils oublieraient que j'ai même existé… Tous, sauf Lee. Et même lui, je ne sais pas s'il m'aime. Peut-être pas. » Il se frappa le front de ses poings. « Aron a-t-il à lutter comme cela contre lui-même ? Je ne crois pas. Mais qu'en sais-je ? Je pourrais le lui demander. Il ne répondrait pas. Parce qu'il lui ressemble, à elle. Mon père n'a jamais pu oublier. Il ne le sait peut-être pas, mais c'est vrai. Je me demande s'il s'en rend compte. Voilà que je suis jaloux d'elle aussi. Je ferai mieux de prendre mon argent et de m'en aller. Je ne manquerais à personne. Rapidement ils oublieraient que j'ai même existé… Tous, sauf Lee. Et même lui, je ne sais pas s'il m'aime. Peut-être pas. » Il se frappa le front de ses poings. « Aron a-t-il à lutter comme cela contre lui-même ? Je ne crois pas. Mais qu'en sais-je ? Je pourrais le lui demander. Il ne répondrait pas. »

Cal s'enfonçait dans un bain de colère et de pitié pour lui même. Alors, une voix s'éleva, méprisante : « Si tu es honnête, pourquoi n'admets-tu pas que tu te complais dans ces tortures que tu t'infliges ? Voilà la vérité. Sois qui tu es et fais ce que tu dois faire. » Cal resta étonné par cette pensée. Il s'y complaisait ? Evidemment. En se fouettant, il évitait d'être fouetté par quelqu'un d'autre. Il se concentra. « Il faut donner l'argent, mais légèrement. Ne s'attendre à rien. Ne rien prévoir. Le donner et l'oublier. Et l'oublier tout de suite. Donner… donner. Donner ce jour à Aron. Pourquoi pas ? » Il fit un bond et courut jusqu'à la cuisine.

Aron maintenait ouverte la peau de la dinde pendant que Lee enfonçait sa farce. Le four craquait de chaleur.

Lee dit :

« Voyons, dix-huit livres, vingt minutes par livre. C'est-à-dire dix-huit

fois vingt. Donc trois cent soixante minutes. Dix heures. De onze à douze ; de douze à une… »

Il compta sur ses doigts.

Cal dit :

« Quand tu auras fini, Aron, on ira se balader.

– Où ça ? demanda Aron.

– En ville. Je voudrais te demander quelque chose. »

Cal conduisit son frère de l'autre côté de la rue, chez Berges et Garrisière, importateurs de vins et alcools fins.

« J'ai un peu d'argent, dit Cal. J'ai pensé que ça te ferait plaisir d'acheter du vin pour le déjeuner. Je vais te donner l'argent.

– Quelle sorte de vin ?

– Il faut que ce soit une vraie fête. Prenons du Champagne. Ce sera ton cadeau. »

Joe Garrisière leur dit :

« Vous êtes trop jeunes, mes enfants. Je ne peux pas vous vendre de vin, je regrette. »

Cal dit :

« Je sais ce que l'on va faire. Nous allons vous payer et vous le livrerez chez notre père.

– D'accord, dit Joe Garrisière. J'ai un excellent œil de perdrix. »

Il fit claquer sa langue comme s'il venait de boire un verre.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda Cal.

– Du Champagne. Il a la couleur d'un œil de perdrix, d'un rose légèrement foncé, mais il est très sec. Quatre dollars et demi la bouteille.

– N'est-ce pas trop cher ? demanda Aron.

– Je pense bien que c'est cher, répondit Cal en riant. Livrez-nous trois bouteilles, Joe. (Puis, s'adressant à Aron) : Ce sera ton cadeau. »

Cal trouva que la matinée n'en finissait pas. Il aurait voulu quitter la maison, mais ne parvenait pas à s'y décider. À onze heures, Adam alla au bureau de recrutement, bien qu'il fût fermé, et étudia les dossiers d'une nouvelle couvée de jeunes recrues.

Aron semblait parfaitement calme. Il était assis dans le salon et regardait les pages comiques dans de vieux numéros de la *Revue des Revues*. De la cuisine venait une odeur de dinde rôtie qui emplissait la maison.

Cal alla dans sa chambre, sortit son cadeau de l'armoire et le posa sur son bureau. Il essaya d'écrire une carte pour l'accompagner. *Pour mon père, de la part de Caleb. Pour Adam Trask, de la part de Caleb Trask.* Il déchira les deux cartes en petits morceaux et les jeta dans les cabinets, puis tira la chaîne.

Il se demanda : « Pourquoi lui donner aujourd'hui ? Je pourrais aussi bien le prendre à part demain et lui dire : « Voici pour toi », et m'en aller. Ce serait plus facile. Non, dit-il tout haut. Je veux que les autres soient

présents. » Ce serait comme cela. Mais il avait du mal à respirer et les paumes de ses mains étaient humides. Le trac. Il repensa au matin où son père était venu le chercher à la prison. Quelle chaleur, quelle intimité ! Voilà ce qu'il fallait se rappeler : la confiance de son père. Il avait même dit : « J'ai confiance en toi. » À cette évocation, Cal se sentit mieux.

Vers trois heures, il entendit les pas d'Adam et un murmure de conversation dans le salon. Cal descendit. Adam était en train de dire :

« Les temps ont changé. Pour réussir, un homme doit être un spécialiste. C'est pourquoi je suis si heureux que tu continues tes études. »

Aron répondit :

« J'y ai pensé et je me demande…

– Ne pense plus, ton premier choix était le bon. Regarde-moi. J'ai des connaissances superficielles sur bien des matières, mais je n'en connais pas une suffisamment pour en vivre. »

Cal s'assit doucement. Adam ne le remarqua pas. Il était absorbé par son sujet.

« Il est naturel qu'un homme veuille voir son fils réussir, continua Adam. Peut-être suis-je mieux placé que toi pour le savoir. »

Lee passa la tête.

« La balance de la cuisine doit être détraquée. La dinde va être cuite plus tôt qu'il n'était prévu. Je parierais que cet oiseau ne pesait pas ses dix-huit livres.

– Gardez-la au chaud, dit Adam. (Puis il continua) : Le vieux Sam Hamilton l'avait bien prévu quand il disait que l'âge des philosophes universels était passé. Le poids du savoir est trop grand pour un seul cerveau. Il disait qu'un temps viendrait où l'homme n'explorerait qu'un fragment, mais qu'il le connaîtrait à fond.

– Oui, dit Lee du pas de la porte. Mais il le déplorait. Il entrevoyait cette époque avec horreur.

– Vraiment ? » Demanda Adam.

Lee entra dans la pièce. Il tenait sa cuiller à sauce de la main droite et la gauche dessous. Mais en entrant dans la pièce, il oublia sa précaution et brandit sa cuiller. Quelques gouttes grasses tombèrent sur le tapis.

« Puisque vous me posez la question, je me demande s'il en avait horreur lui-même ou si c'est moi qui en ai horreur pour lui.

– Ne vous excitez pas, dit Adam. On ne peut plus rien vous dire sans que vous le preniez comme une insulte personnelle.

– Peut-être le savoir est-il trop grand, mais peut-être aussi l'homme devient-il trop petit, dit Lee. Peut-être qu'à force de s'agenouiller devant les atomes il finit par avoir une âme de la taille de ce qu'il adore. Peut-être le spécialiste n'est-il qu'un lâche qui a peur de regarder le monde extérieur à sa petite cage. Pensez à ce qu'il perd, votre spécialiste : le monde entier qui palpite de l'autre côté de sa clôture.

– Nous parlions de la façon dont un homme peut gagner sa vie.

– Gagner de l'argent ! dit Lee. Si c'est votre but, il est facile à atteindre. Mais, à quelques exceptions près, ce n'est pas l'argent que les gens recherchent. Ils veulent du luxe, de l'amour et de l'admiration.

– Bon. Bon. Vous ne voyez rien à redire aux études ? C'est de cela que nous parlions.

– Excusez-moi, dit Lee. Vous avez raison. Je m'enflamme rapidement. Si à l'université l'homme peut apprendre à connaître ses semblables, je n'y vois pas d'objections. Est-ce cela, Aron ?

– Je ne sais pas », dit Aron.

Un sifflement s'échappa de la cuisine.

« Voilà mes abattis qui passent par-dessus la casserole ! » lança Lee en courant vers la porte.

Adam le suivit d'un regard affectueux :

« Quel brave homme ! Quel excellent ami ! »

Aron dit :

« J'espère qu'il vivra cent ans.

– Qui te dit qu'il ne les a pas dépassés ? » Lui répondit son père.

Cal demanda :

« Comment marche la fabrique de glace, papa ?

– Pas trop mal. Elle paie ses frais et laisse un léger bénéfice. Pourquoi ?

– J'ai pensé à une ou deux choses qui pourraient augmenter le rendement…

– Pas aujourd'hui, dit rapidement Adam. Lundi, si tu y penses encore, mais pas aujourd'hui. Je ne me rappelle pas m'être jamais senti aussi bien. Je me sens… comment dire… comblé. Peut-être n'est-ce que le résultat d'une bonne nuit de sommeil et d'un dégagement intestinal. Peut-être est-ce aussi parce que nous sommes tous réunis. (Et il sourit à Aron.) Nous ne savions pas ce que nous éprouvions pour toi avant ton départ.

– Les premier jours, j'ai cru que je ne le supporterais pas », avoua Aron.

Abra arriva, légèrement essoufflée. Ses joues étaient roses. Elle était heureuse.

« Vous avez vu ? Il y a de la neige sur le mont Toro.

– Oui, nous avons vu, dit Adam. Il paraît que c'est la promesse d'une année meilleure. Personne ne s'en plaindra.

– J'ai juste grignoté, dit Abra. Je voulais avoir faim ici. »

Pendant tout le déjeuner, Lee se plaignit. Il accusa le four à gaz de ne pas chauffer comme un bon vieux four à bois. Il accusa les dindes modernes de ne pas ressembler aux bonnes vieilles dindes de jadis. Puis il rit avec tout le monde lorsque l'on lui dit qu'il se conduisait comme une vieille femme quémandant des compliments.

Lorsque le plum-pudding fut sur la table, Adam servit le Champagne. Ils le burent cérémonieusement. Avec des airs mondains, ils lancèrent des toasts ; et chacun but à la santé des autres, et Adam dit un petit compliment à Abra lorsque les verres se tendirent vers elle.

Les yeux d'Abra brillaient, et, sous la table, Aron lui tenait la main. Le vin avait émoussé la nervosité de Cal et le cadeau ne lui faisait plus peur.

Lorsqu'il eut fini sa tranche de gâteau, Adam déclara :

« Ce jour sera notre plus beau souvenir. »

Alors Cal fouilla dans sa poche intérieure, en sortit le paquet enrubanné et le posa devant son père.

« Qu'est-ce que c'est ?

– C'est un cadeau. »

Adam était ravi.

« Ce n'est pas Noël et on m'offre des cadeaux. Je me demande ce que c'est.

– Un mouchoir », dit Abra.

Adam fit glisser le ruban maladroitement noué et déplia le papier de soie. La vue de l'argent le plongea dans une sorte d'hébétude.

Abra demanda :

« Qu'est-ce que c'est ? » et se leva pour voir.

Aron tendit la tête. Lee, de la porte, essaya de masquer son inquiétude et jeta un regard sur Cal qui, illuminé de joie, triomphait.

Lentement, Adam passa les doigts sur les billets. Sa voix semblait venir de très loin.

« Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce… »

Il n'alla pas plus loin.

Cal avala sa salive.

« C'est… Je l'ai gagné… pour te le donner… pour remplacer les laitues. »

Adam releva lentement la tête :

« Tu les as gagnés ? Comment ?

– Mr. Hamilton… ensemble… avec des haricots. (Puis son débit s'accéléra) : Nous les avons achetés sur pied cinq *cents* et quand les prix ont monté… C'est pour toi. Quinze mille dollars. C'est pour toi. »

Adam remit les billets en ordre, égalisa les coins, et refit le paquet. Il jeta un regard désespéré à Lee. Cal capta une impression… une menace de calamité, de destruction. Une chape de plomb s'appesantit sur lui. Il entendit son père dire :

« Tu vas rendre cet argent.

– Le rendre ? À qui ?

– À ceux de qui tu le tiens.

– Le Bureau d'achat britannique ? Ils ne le reprendront pas. Ils paient douze *cents* et demi leurs haricots dans tout le pays.

– Alors, rends-le aux fermiers que tu as volés.

– Volés ? hurla Cal. Mais nous les avons payés deux *cents* au-dessus du marché. Nous ne les avons pas volés. »

Cal se sentait suspendu dans l'espace et les secondes étaient longues.

Son père mit longtemps à répondre. On aurait dit qu'il y avait des

grands traits d'union entre chacun de ses mots.

« J'expédie de jeunes hommes à la guerre. Je signe, et ils partent. Certains mourront, et d'autres y perdront bras ou jambes. Ils reviendront tous déchirés. Crois-tu, fils, que je puisse prendre mon bénéfice là-dessus ?

– Je l'ai fait pour toi, dit Cal. Je voulais que tu aies de l'argent pour compenser ta perte.

– Je ne veux pas d'argent, Cal. Quant à ces laitues… je n'ai pas agi pour en tirer un bénéfice. C'était un jeu. Je voulais voir si j'arriverais à expédier des laitues là-bas et j'ai perdu. Mais je ne veux pas d'argent. »

Cal avait les yeux fixés droit devant lui. Il sentait les regards de Lee, d'Aron et d'Abra qui brûlaient ses joues. Il ne quitta pas des yeux les lèvres de son père.

« Je te remercie d'avoir pensé à me faire un cadeau, continua Adam. Ton intention…

– Je vais les mettre de côté. Je les garderai pour toi, coupa Cal.

– Non. Je n'en voudrai jamais. J'aurais été si heureux si tu avais pu me donner… ce que m'a donné ton frère… la fierté de son travail, la joie de le voir progresser. De l'argent, même honnête, ne vaudra jamais cela. (Il leva légèrement les paupières et il demanda) : Es-tu vexé ? Ne le sois pas. Si tu veux me faire un cadeau, offre-moi une belle vie. Voilà à quoi j'accorde de la valeur. »

Cal sentit qu'il étouffait. La sueur coulait sur son front et il avait un goût de sel sur la langue. Il se leva si violemment que sa chaise bascula derrière lui. Il se précipita hors de la pièce, la respiration coupée.

Adam lui cria :

« Ne m'en veuille pas. »

Ils le laissèrent en paix. Il s'assit à son bureau, pensant qu'il allait pleurer, mais les larmes ne vinrent pas. Elles s'évaporaient au contact du brasier qui emplissait sa tête.

Au bout d'un moment, sa respiration se fit plus régulière et il se sentit en état de penser plus calmement. Il lutta contre la haine qui l'habitait, il essaya de la repousser, mais il faiblit bientôt et la haine, distillée, passa dans ses veines, empoisonnant chaque nerf. Il se sentait perdre le contrôle.

Vint le moment où il n'y eut plus ni lutte ni peur, mais un sentiment de triomphe douloureux. Sa main s'empara d'un crayon et commença de dessiner des petites spirales sur son buvard. Lorsque Lee entra, une heure plus tard, une centaine de spirales étaient tracées et elles allaient en rapetissant. Cal ne leva pas la tête.

Lee ferma la porte sans faire de bruit.

« Je t'ai apporté du café, dit-il.

– Je n'en veux pas… Après tout, si. Merci, Lee. C'est gentil d'y avoir pensé. »

Lee dit :

« Arrête. Arrête, je te le demande !

– Qu'y a-t-il à arrêter ? »

Lee était embarrassé.

« Je te l'ai dit une fois lorsque tu me l'as demandé : c'est en toi. Tes actes dépendent de toi.

– Je ne vois pas ce dont tu parles. »

Lee dit :

« Ne m'entends-tu pas ? Crois-tu que je ne devine pas ? Cal, ne sais-tu vraiment pas de quoi je parle ?

– Je t'écoute, Lee. Que veux-tu dire ?

– Il ne pouvait pas faire autrement, Cal. C'est sa nature. Un seul chemin lui est ouvert. Il n'avait pas le choix. Toi, tu l'as, tu m'entends ? Tu as le choix. »

Les spirales étaient devenues si petites que les traits se joignaient et ne formaient plus que de minces bâtonnets.

Cal dit froidement :

« Tu accordes beaucoup d'importance à une chose qui n'en a pas. Tu dois te tromper. À t'entendre, on dirait que j'ai tué quelqu'un. Va-t'en, Lee. Va-t'en. »

Le silence emplit la pièce et, lorsque Cal se retourna, la chambre était vide. Une tasse de café fumait sur la commode. Cal but le liquide brûlant et descendit au salon.

Son père lui jeta un regard plein d'excuse.

Cal dit :

« Je regrette, papa. Je ne savais pas l'effet que ça te ferait. (Il prit le paquet de billets sur le dessus de la cheminée et le mit dans la poche de sa veste.) Je vais voir ce que je peux faire. (Puis, très naturellement) : Où sont les autres ?

– Abra devait partir. Aron l'a accompagnée. Lee est sorti.

– Je vais faire un tour », dit Cal.

C'était novembre et la nuit était déjà tombée. Cal alla à la porte et vit l'ombre de Lee qui se dessinait sur le mur blanc de la blanchisserie française, de l'autre côté de la rue. Lee était assis sur les marches et il avait l'air gonflé sous son épais manteau.

Cal retraversa le salon.

« Ça donne soif le Champagne », dit-il.

Son père ne leva pas la tête.

Cal se glissa dehors par la porte de la cuisine et traversa le petit potager de Lee. Il gravit la haute clôture, enjamba la mare et déboucha dans Castroville Street, entre la boulangerie Lang et la boutique du plombier.

Il se dirigea vers Stone Street, où se dresse l'église catholique, puis il tourna à gauche, passa devant la maison des Carriaga, celle des Wilson, celle des Zabala, et tourna encore à gauche dans Central Avenue, après la maison des Steinbeck. Deux pâtés de maisons plus loin, il tourna encore à gauche, après l'école du West End.

Les peupliers qui bordaient la cour de récréation étaient presque dénudés, mais le vent du soir poussait encore quelques feuilles jaunies.

Cal marchait comme avec des œillères. Il ne sentait pas le courant d'air glacé qui descendait des montagnes. Trois maisons devant lui, il vit son frère traverser sous un réverbère, venant dans sa direction. Cal le reconnut à son pas et à sa silhouette.

Cal ralentit sa marche, et, lorsqu'Aron fut près, il dit :

« Salut. Je te cherchais. »

Aron dit :

« Je regrette pour cet après-midi.

– Tu n'y pouvais rien. Oublie ça. »

Il fit demi-tour, et les deux garçons reprirent leur marche côte à côte.

« Je voudrais que tu m'accompagnes, dit Cal. J'ai quelque chose à te montrer.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Oh ! C'est une surprise. Mais c'est très intéressant. Surtout pour toi.

– Est-ce que ce sera long ?

– Non. Pas long du tout. »

Ils traversèrent Central Avenue en direction de Castro-ville Street.

En général, c'était le sergent Axel Dane qui, à huit heures ouvrait le Bureau de Recrutement de San José, mais s'il était en retard, le caporal Kemp s'en chargeait, et il ne se plaignait pas. Axel était un cas courant. Trois ans de service sous la bannière étoilée en temps de paix l'avaient rendu complètement inapte à mener la vie civile et à faire la guerre. C'est pour cette raison qu'il occupait son poste au Bureau de Recrutement de San José. Il flirtait avec la plus jeune des filles Ricci.

Kemp ne comptait pas autant d'années de service, mais il savait déjà tous les principes vitaux : bien s'entendre avec le sergent, et éviter les officiers autant que possible. Les rares engueulades du sergent Dane ne le gênaient pas.

Dane entra au bureau à huit heures et demie et trouva le caporal Kemp endormi à sa table et un jeune garçon qui attendait, l'air épuisé. Dane jeta un coup d'œil sur le jeune homme, puis se dirigea vers Kemp et lui posa une main sur l'épaule.

« Soldat, dit-il, réveille-toi. Le rossignol chante et une aube nouvelle nous est née. »

Kemp souleva sa tête d'entre ses bras, éternua et s'essuya le nez du revers de la main.

« À tes souhaits, dit le sergent. Lève-toi. Nous avons un client. »

Kemp frotta ses paupières collées.

« La guerre peut attendre », dit-il.

Dane examina le garçon de plus près.

« Mon Dieu ! Est-il beau ! J'espère qu'ils prendront soin de lui. Caporal, vous croyez peut-être qu'il veut prendre les armes contre l'adversaire ?

Détrompez-vous, il fuit l'amour. »

Kemp se sentit soulagé. Le sergent n'était pas tout à fait à jeun.

« Vous croyez qu'une pépée lui a fait du mal ? (Lorsque le sergent lançait une balle, il la rattrapait toujours au bond.) Dans ce cas-là, il voudrait mieux l'envoyer à la Légion étrangère, non ?

– Peut-être est-ce son passé qu'il fuit ? »

Kemp dit :

« J'ai vu un film où il était question de ça. Et il y avait un de ces salauds de sergent !

– Pure invention, dit le sergent Axel Dane. Garde-à-vous, jeune homme. Vous avez dix-huit ans ?

– Oui, monsieur. »

Dane se tourna vers son subordonné.

« Qu'en penses-tu ?

– Merde, dit Kemp. S'ils ont la taille, ils ont l'âge. »

Le sergent dit :

« Entendu pour dix-huit ans. Et nous n'en démordrons pas. D'accord ?

– Oui, monsieur.

– Prends cette formule et remplis-la. Compte sur tes doigts l'année où tu es né et inscris-la ici. Tache de ne pas l'oublier. »

Chapitre L

Kate restait immobile, le regard fixe, pendant des heures et des heures, et Joe n'aimait pas cela, car cela signifiait qu'elle pensait, et, comme son visage n'exprimait rien, Joe n'avait pas accès à ses réflexions. Cela le mettait mal à l'aise. Il ne voulait pas que sa première vraie chance lui échappât.

Son plan se composait d'une seule directive : pousser Kate à bout pour qu'elle se découvre. Ce moment venu, il improviserait. Mais que faire si elle se contentait de regarder le mur ? Avait-elle les nerfs à bout, ou non ?

Joe savait qu'elle n'allait pas se coucher, et, lorsqu'il lui demandait si elle voulait son petit déjeuner, elle répondait par un mouvement de tête incompréhensible.

Joe abreuvait Joe de conseils de prudence : « Ne tente rien. Garde les oreilles et les yeux ouverts, et tiens-toi prêt. » Les pensionnaires de la maison savaient qu'il se passait quelque chose, mais leurs histoires étaient dissemblables, et Joe ne pouvait pas s'y fier.

Kate ne pensait pas. Des images voletaient dans son cerveau comme des chauves-souris dans une pièce sans issue. Elle voyait le visage du bel enfant blond et ses yeux agrandis par l'horreur. Elle entendait les mots grossiers qu'il avait proférés, destinés plus à lui-même qu'à elle. Et elle voyait son frère brun, appuyé contre la porte, secoué par le rire.

Kate avait ri aussi – premier réflexe défensif. Que ferait son fils ? Qu'avait-il fait après son départ ?

Elle sentait encore sur elle le regard cruel de Cal refermant la porte.

Pourquoi avait-il amené son frère ? Que voulait-il ? Que cherchait-il ? Si elle l'avait su, elle aurait pu agir en conséquence. Mais elle ne le savait pas. La douleur envoyait de nouveau ses fourmis rongeuses le long de ses mains et s'attaquait à un autre endroit de son corps ; sa hanche droite se pétrifiait à son tour. « La douleur va pénétrer lentement jusqu'au centre, et, tôt ou tard, toutes mes douleurs s'y rejoindront comme des rats dans une nasse. »

Malgré ses propres conseils, Joe ne put plus y tenir. Un jour, il apporta une théière, frappa doucement, ouvrit la porte, et entra. Kate était toujours

dans la même position.

« Je vous ai apporté du thé, madame.

– Pose-le sur la table, dit-elle. (Puis) : Merci, Joe.

– Vous ne vous sentez pas bien, madame ?

– Je souffre à nouveau. Le médicament m'a trahie.

– Qu'est-ce que je peux faire ? »

Elle éleva et tendit les mains :

« Coupe-les-moi… aux poignets. (Elle grimaça de douleur après l'effort.) On se sent impuissant », dit-elle plaintivement.

Joe n'avait jamais pu déceler la moindre faiblesse dans sa voix ; il comprit que c'était le moment de passer à l'attaque. Il dit :

« Vous n'avez peut-être pas envie d'être dérangée, mais j'ai appris quelque chose sur l'autre. »

Il comprit, d'après le temps qu'elle mit à répondre, qu'elle était touchée.

« Quelle autre demanda-t-elle tout bas.

– La vieille, madame.

– Oh ! Tu veux dire Ethel ?

– Oui, madame.

– Je commence à en avoir assez d'Ethel. Qu'y a-t-il maintenant ?

– Je vais vous dire comment ça s'est passé. Moi, je n'y comprends rien. J'étais chez Kellogg, et un type vient vers moi. « Tu t'appelles Joe ? » il dit, et je lui réponds : « Pourquoi ? – Tu cherchais quelqu'un », il me dit. « Parle », je lui dis. Je n'avais jamais vu ce gars-là. Alors il me dit : « La personne en question m'a dit qu'elle voulait te « parler. » Alors je lui réponds : « Eh bien, qu'elle me « parle. » Alors il me coule un regard oui en dit long et me dit : « Tu as peut-être oublié ce qu'a dit le juge. » Je suppose qu'il voulait dire l'interdiction. »

Il examina le visage de Kate, calme et pâle, les yeux toujours fixés sur le mur.

Kate dit :

« Et alors il t'a demandé de l'argent ?

– Non, madame. Même pas. Il m'a dit quelque chose qui ne tient pas debout. Il m'a dit : « Est-ce que le nom « de Faye te dit quelque chose ? – Rien du tout », je lui ai répondu. Alors il m'a dit : « Tu ferais peut-être bien de « lui parler. – Peut-être », je lui ai répondu. Et je suis parti. Pour moi, ça ne veut rien dire. C'est pour ça que je vous demande.

– Est-ce que le nom de Faye te dit quelque chose ? demanda Kate.

– Absolument rien. »

Sa voix devint très douce.

« Comment ? Tu ne savais pas que Faye avait été la propriétaire de cette maison ? »

Joe sentit son estomac se contracter brusquement. Pauvre imbécile ! Il n'aurait pas pu la boucler. Il chercha à se rattraper.

« Mais… si, peut-être, en y repensant, je crois que j'ai entendu dire, mais je croyais que c'était un nom comme Foi. »

Cette alerte soudaine fit du bien à Kate. Elle oublia la tête blonde et sa douleur. Elle avait quelque chose à faire. Elle se lança dans la lutte avec une sorte de plaisir.

Elle eut un petit rire étouffé.

« Foi ! dit-elle dans un souffle. Verse-moi du thé, Joe. »

Elle ne montra pas qu'elle remarquait le tremblement de sa main, cognant le bec de la théière contre la tasse. Elle ne leva pas les yeux vers lui lorsqu'il posa la tasse devant elle et recula hors de son champ de vision. Joe suait de peur.

Kate demanda d'une voix suppliante :

« Joe, pourrais-tu m'aider ? Si je te donnais dix mille dollars, crois-tu que tu pourrais tout arranger ? »

Elle attendit une seconde, puis tourna brusquement la tête et planta son regard dans le sien.

Il avait les yeux humides. Il était en train de se lécher les lèvres. Au mouvement de Kate, il fit un pas en arrière comme si elle l'avait frappé. Elle ne le quitta pas des yeux.

« Je viens de te prendre la main dans le sac, Joe.

– Qu'est-ce que vous voulez dire, madame ?

– Va dans ta chambre, et essaie de comprendre. Quand tu auras trouvé, reviens me voir. Tu comprends des tas de choses. Envoie-moi Thérèse, veux-tu ? »

Il avait hâte de sortir de cette pièce où il venait d'être vaincu. Il avait tout gâché. Il se demanda si sa chance venait de lui échapper. Et cette garce qui avait le culot de lui dire : « Merci d'avoir apporté le thé. Tu es un gentil garçon. »

Il aurait voulu claquer la porte, mais il n'osa pas.

Kate se leva avec difficulté, car sa hanche lui faisait mal. Elle alla jusqu'à son bureau et prit une feuille de papier. Il lui était difficile de tenir un porte-plume. Elle écrivit, en bougeant tout le bras. *Cher Ralph, dis au shérif de vérifier les empreintes de Joe Valéry. Tu connais Joe. Il travaille chez moi. Bien à toi. Kate.* Elle était en train de plier la feuille quand Thérèse entra avec des yeux de chien battu.

« Vous m'avez demandée ? Qu'est-ce que j'ai fait ? Je peux rien de mieux, madame. Je suis pas bien.

– Approche, dit Kate. Et pendant que la fille attendait à côté du bureau, Kate écrivit une adresse sur l'enveloppe et la timbra.) Je voudrais que tu me fasses une petite course. Va chez Bell acheter une boîte de cinq livres de crottes de chocolat et une autre d'une livre. La plus grosse sera pour toi et tes camarades. Puis, tu iras chez Krough m'acheter deux brosses à dents et un tube de pâte dentifrice. »

Thérèse était nettement soulagée.

« Tu es une bonne petite, continua Kate. Je t'ai observée. Je suis malade, Thérèse. Si tu te tiens bien, tu me remplaceras pendant que je serai à l'hôpital.

– Vous… vous allez aller à l'hôpital ?

– Je ne sais pas encore, ma chérie. Mais j'aurai besoin de toi. Voici de l'argent pour les chocolats. Et n'oublie pas les brosses à dents.

– Oui, madame. Merci. J'y vais tout de suite ?

– Oui. Et sors sans faire de bruit. Il faut que les chocolats soient une surprise.

– Je vais sortir par-derrière. »

Elle se dirigea vers la porte.

Kate la rappela.

« Ah ! J'oubliais. Tu veux me jeter ça dans une boîte ?

– Mais oui, madame. Sûrement. Rien d'autre ?

– Non, c'est tout, chérie. »

Lorsque la fille fut sortie, Kate posa ses bras et ses mains sur le bureau de façon que chacun des doigts tordus fût soutenu. Le moment était venu. Peut-être l'avait-elle toujours su. Sans doute. Mais ce n'était pas la peine d'y penser tout de suite. Elle y reviendrait. On allait emmener Joe, mais il y aurait quelqu'un d'autre, et puis Ethel existait toujours. Tôt ou tard, tôt ou tard… Inutile d'y penser tout de suite. Elle épia un feu follet qui apparaissait et se cachait. C'était lorsqu'elle avait pensé à son fils aux cheveux blonds que l'image s'était dessinée. C'était ce visage blessé, étonné, désespéré, qui avait réveillé le souvenir.

Elle était une toute petite fille avec un visage aussi joli et aussi frais que celui de son fils… une toute petite fille. Elle savait déjà qu'elle était plus jolie et plus intelligente que les autres. Mais il arrivait qu'une terreur l'enveloppât, car elle se croyait entourée par une forêt d'ennemis hauts comme des arbres. À ces moments-là, chaque pensée, chaque mot, chaque regard était destiné à la blesser, et elle n'avait nulle part ou se cacher. Alors, elle pleurait de terreur car il n'y avait pas d'issue. Puis, un jour, elle lut un livre – elle savait déjà lire à cinq ans. Elle se rappelait la couverture marron, déchirée, le titre en lettres d'argent, et les pages sales. C'était *Alice au pays des Merveilles.*

Kate bougea lentement les mains et se souleva légèrement pour soulager ses bras. Elle se rappelait les illustrations, Alice avait des longs cheveux. Mais ce qui avait changé sa vie, c'était la bouteille sur laquelle était écrit : « Bois-moi. » C'était Alice qui lui avait appris cela.

Lorsque la forêt de ses ennemis l'encerclait, elle n'était pas prise au dépourvu. Dans sa poche, elle avait une bouteille d'eau sucrée, et, sur l'étiquette bordée de rouge, était écrit : « Bois-moi. » Si elle en buvait une gorgée, elle devenait de plus en plus petite. Ses ennemis pouvaient toujours la chercher. Cathy était sous une feuille, ou cachée dans une fourmilière. Et elle riait. Ils ne pouvaient pas la trouver. Nulle porte ne

pouvait l'enfermer, nulle porte ne pouvait l'empêcher d'entrer, car elle pouvait passer sous les portes.

Et, toujours, Alice était là, compagne de jeu, Alice qui l'aimait et avait confiance en elle. Alice était son amie, toujours prête à la recevoir dans le royaume du minuscule.

C'était si agréable… si agréable que cela valait presque la peine d'être malheureux. Et puis, il y avait toujours autre chose en réserve. Une menace et une sécurité. Si elle buvait toute la bouteille, elle s'évaporerait, disparaîtrait, et cesserait d'exister. Et mieux que tout, lorsqu'elle cesserait d'être, elle n'aurait jamais été. Oh ! La douce sécurité. Parfois, dans son lit, elle buvait assez de « Bois-moi » pour atteindre la taille d'une puce. Mais elle n'avait jamais disparu – elle n'en avait pas eu besoin. C'était son issue, ignorée de tous.

Kate secoua tristement la tête en se rappelant la petite fille. Elle se demanda pourquoi elle n'empruntait plus le couloir secret. Cela l'avait sauvée de bien des désastres. Comme la lumière était jolie, qui filtrait sous les feuilles d'un trèfle. Cathy et Alice marchaient en se tenant par la taille parmi les herbes, grandes comme des tours… les meilleures amies du monde. Et Cathy n'avait jamais été forcée de boire tout le « Bois-moi », car elle avait Alice.

Kate posa son front sur le buvard, entre ses mains déformées. Elle avait froid, elle était seule, désolée. Quoi qu'elle eût pu faire, elle y avait été forcée. Elle était différente. Elle avait quelque chose de plus que les autres. Elle releva la tête et ne tenta même pas d'essuyer les larmes qui inondaient ses joues. C'était vrai. Elle était plus forte que les autres. Elle avait quelque chose qu'ils n'avaient pas.

Le visage sombre de Cal flotta dans l'air, devant elle, et ses lèvres avaient un sourire cruel. Un poids l'écrasait, appuyant sur ses poumons.

Ils avaient quelque chose qu'elle n'avait pas. Et elle ne savait pas ce que c'était. Lorsqu'elle eut compris cela, elle fut prête. Elle comprit qu'elle était prête depuis longtemps, peut-être depuis toujours. Son cerveau fonctionnait comme un cerveau de bois, son corps se mouvait par saccades, comme une marionnette mal actionnée, mais elle fit tout ce qu'elle avait à faire.

Il était midi, car les filles chahutaient dans la salle à manger. Ces fainéantes venaient juste de se lever.

Kate s'acharna après la poignée de la porte et dut finalement la tourner en la roulant entre ses paumes.

Les filles s'étranglèrent au milieu de leurs rires et la regardèrent. Le cuisinier entra à son tour.

Kate était un fantôme malade, difforme, et assez horrible. Elle s'appuya contre le mur de la salle à manger et sourit. Ce qui effraya un peu plus les filles, car les lèvres de Kate semblaient ouvertes pour pousser un cri.

« Où est Joe ? demanda-t-elle.

– Il est sorti, madame.

– Ecoutez, dit-elle. Je n'ai pas dormi depuis longtemps. Je vais prendre un somnifère. Je ne veux pas être dérangée. Que l'on ne m'apporte pas de dîner. Je veux faire le tour du cadran. Dites à Joe que je ne veux voir personne sous aucun prétexte avant demain matin. Compris ?

– Oui, madame.

– Bonne nuit. Je sais que c'est l'après-midi, mais je peux bien dire bonne nuit.

– Bonne nuit, madame », répondit le chœur obéissant.

Kate se retourna et marcha jusqu'à sa chambre, se déplaçant comme un crabe.

Elle ferma sa porte, jeta un coup d'œil autour d'elle, puis s'assit à son bureau. Cette fois, malgré la douleur, elle força sa main à écrire en lettres bien formées : *Je lègue tout ce que je possède à mon fils Aron Trask.* Elle data, et signa : *Catherine Trask.* Ses doigts retombèrent, elle se leva et laissa son testament bien en vue sur le bureau.

Elle emplit une tasse de thé froid, l'emporta dans la chambre grise, et la posa sur la table de lecture. Puis elle alla à sa coiffeuse, peigna ses cheveux, frotta un peu de rouge sur tout son visage, mit une légère couche de poudre, et maquilla ses lèvres avec son rouge pâle habituel. Puis elle se nettoya les ongles et les lima.

Lorsqu'elle eut refermé la porte de la chambre grise, la lumière extérieure disparut, et il ne resta que la lampe de lecture qui projetait son cône sur la table. Elle arrangea ses oreillers et s'assit. Elle cala sa tête dans une position confortable. Elle se sentait gaie comme si elle allait à une fête. Elle souleva la chaîne, dévissa le petit tube, et le secoua. La capsule tomba dans sa main. Elle lui sourit.

« Mange-moi », dit-elle.

Et elle mit la capsule dans sa bouche.

Elle prit la tasse de thé.

« Bois-moi », dit-elle, et elle avala le thé froid et amer.

Elle ne voulait penser qu'à Alice… si petite, et qui l'attendait. D'autres visages l'examinaient, de chaque côté de sa tête : son père, sa mère, Charles, Adam, Samuel Hamilton et puis Aron, et même Cal qui lui souriait. Il n'eut pas besoin de parler. Le scintillement de ses yeux disait : « Tu as ignoré quelque chose. Ce qu'ils avaient en eux, tu ne l'as pas reconnu. »

Seule Alice comptait. Dans le mur gris en face d'elle, il y avait un trou laissé par un clou. Alice devait être là. Elle passerait son bras autour de la taille de Cathy. Cathy passerait son bras autour de la taille d'Alice, et elles partiraient toutes les deux, les meilleures amies du monde, petites comme des têtes d'épingle.

Ses bras et ses jambes s'engourdissaient. La douleur quittait ses mains. Ses paupières étaient lourdes, très lourdes. Elle bâilla.

Elle pensa ou dit : « Alice ne le sait pas. Je retourne dans le passé. »

Ses yeux se fermèrent, et un violent malaise la secoua. Elle rouvrit ses yeux et regarda avec terreur autour d'elle. La chambre grise s'assombrit et le cône de lumière se déversa comme une eau courante. Et puis ses yeux se fermèrent à nouveau et ses mains se crispèrent comme si elles agrippaient de petits seins. Et puis son cœur battit solennellement, sa respiration ralentit, elle devint de plus en plus petite, et puis elle disparut – elle n'avait jamais été.

Après que Kate l'eut renvoyé, Joe alla chez le coiffeur. C'était son remède contre les préoccupations. Il se fit couper et laver les cheveux, masser le cuir chevelu et le visage, appliquer un masque de boue, manucurer, et cirer ses chaussures. D'habitude, ce petit traitement et l'emplette d'une nouvelle cravate remettaient Joe d'aplomb. Mais cette fois, en quittant le coiffeur, après un pourboire de cinquante cents, il était toujours aussi déprimé.

Kate l'avait pris au piège comme un rat. Elle l'avait pris la main dans le sac. Sa rapidité de réaction le laissait désemparé. Et cette façon qu'elle avait de vous laisser le soin de comprendre ce qu'elle voulait dire n'arrangeait pas les choses.

La soirée commença tristement, mais seize membres et deux maîtres de Sigma Alpha Epsilon, de Stanford, débarquèrent en provenance de San Juan. Ils étaient en pleine forme.

Florence, qui fumait la cigarette au cours de son numéro de cirque, se mit à tousser. Chaque fois qu'elle essayait, elle toussait et la perdait. Et puis, le poney étalon eut la diarrhée.

Les étudiants poussaient des hurlements et se tapaient dans le dos pour manifester leur joie. Finalement, ils volèrent tout ce qui n'était pas solidement amarré.

Après leur départ, deux des filles entamèrent une discussion monotone, et Thérèse s'aperçut qu'elle avait un chancre. Seigneur ! Quelle nuit !

Et dire qu'au bout du couloir, derrière sa porte fermée, se tenait cet être secret et malfaisant. Joe alla écouter avant de se coucher, mais il n'entendit rien. Il ferma la maison à deux heures et demie et se coucha à trois heures. Mais il ne put dormir. Il s'assit dans son lit, lut sept chapitres de *La Victoire de Barbara Worth,* et, lorsque l'aube se leva, descendit à la cuisine se faire du café.

Il but, les coudes sur la table, tenant la tasse à deux mains. Joe ne savait pas pourquoi ça avait mal tourné. Peut-être avait-elle appris qu'Ethel était morte ? Il faudrait agir en douceur. Puis il prit une décision, résolu à s'y tenir. Il irait la voir à neuf heures et il tendrait l'oreille. Peut-être avait-il mal entendu ? Le mieux serait de limiter ses ambitions. Disons qu'il demanderait mille dollars et mettrait les voiles, et, si elle répondait non, il mettrait les voiles de toute façon. Il en avait plein le dos de travailler avec des femelles. Il pourrait se trouver un petit boulot dans une

maison de jeu de Reno… des heures régulières et pas de femelles. Peut-être même pourrait-il avoir un appartement et le meubler avec de grands fauteuils et un canapé. Pas la peine de se casser la tête dans cette saloperie de ville. Peut-être même aurait-il intérêt à quitter l'Etat. Il pensa même partir sur-le-champ, se lever de table, monter l'escalier, deux minutes pour faire sa valise, salut tout le monde. Trois ou quatre minutes au plus. Pas un mot à personne. Il se laissa presque tenter. Peut-être que la combine d'Ethel n'était pas aussi bonne qu'il l'avait crue, mais mille dollars, c'était quelque chose. Autant attendre.

Le cuisinier arriva, de méchante humeur. Il avait un furoncle de la grosseur d'un œuf de pigeon, et la peau de son cou était tendue et brillante comme de l'ivoire. Il ne pouvait supporter personne dans sa cuisine.

Joe remonta dans sa chambre, bouquina un peu, puis fit sa valise. Il partirait, quel que fût le résultat.

À neuf heures, il frappa à la porte de Kate et l'ouvrit. Son lit était vide. Il posa le plateau et se dirigea vers la chambre grise, frappa à plusieurs reprises, puis appela. Finalement il ouvrit.

Le cône de lumière éclairait la table de lecture. La tête de Kate était profondément enfouie entre les oreillers.

« Vous avez dormi ici toute la nuit ? » dit Joe.

Il s'approcha d'elle, vit ses lèvres décolorées et les yeux blancs entre les paupières à demi fermées. Il comprit qu'elle était morte.

Il secoua la tête, sortit rapidement de la pièce pour s'assurer que la porte donnant sur le couloir était fermée. Rapidement, il inspecta la commode, tiroir par tiroir, ouvrit les sacs à main, le petit coffret à côté du lit, puis il s'immobilisa. Elle n'avait rien. Pas même une brosse à cheveux à manche d'argent.

Il retourna dans la pièce grise et examina la morte. Elle n'avait pas une bague, pas une broche. Puis il vit une petite chaîne autour de son cou et la souleva : une petite montre en or, un petit tube, et deux clefs de coffre numéros vingt-sept et vingt-neuf.

« C'est donc ça, putain ! » dit-il.

Il lit glisser la montre le long de la chaîne et la mit dans sa poche. Il avait envie de lui écraser le nez d'un coup de poing. Puis il pensa au bureau.

Le testament de deux lignes attira son attention. Ça pouvait se vendre. Il le mit dans sa poche. Dans le tiroir supérieur du bureau, il trouva une poignée de papiers, des factures et des reçus ; en dessous, des polices d'assurances ; en dessous encore, un petit agenda avec le dossier de chaque pensionnaire. Il le mit dans sa poche. Il enleva l'élastique qui entourait un paquet d'enveloppes marron, en ouvrit une, et en tira une photographie. Au dos étaient écrits, de l'écriture nette de Kate, un nom, une adresse, et un titre.

Joe rit de bon cœur. La voilà, l'occasion. Il ouvrit encore deux ou trois

enveloppes. Une mine d'or ! Une vraie retraite pour la vieillesse ! Regardez-moi le cul de ce conseiller municipal. Il remit l'élastique autour du paquet. Il trouva ensuite huit billets de dix dollars et un trousseau de clefs. Il empocha le tout. Au moment où il ouvrait un autre tiroir, renfermant du papier à écrire, de la cire et de l'encre, il entendit frapper. Il alla à la porte et l'entrebâilla.

Le cuisinier dit :

« Il y a un gars qui te demande.

– Qui ?

– Comment je le saurais ? »

Joe jeta un regard sur la pièce, enleva la clef, sortit, referma la porte, et mit la clef dans sa poche. Il avait peut-être oublié quelque chose.

Oscar Noble était debout dans le grand salon, coiffé de son chapeau gris, son ciré rouge boutonné jusqu'au cou. Il avait les yeux gris pâle, de la même couleur que ses moustaches. La pièce était dans une demi-obscurité. Les rideaux n'avaient pas encore été tirés.

Joe entra d'un pas léger. Oscar demanda :

« C'est toi, Joe.

– De la part de qui ?

– Le shérif voudrait te parler. »

Joe eut l'impression qu'on lui appliquait une vessie de glace sur l'estomac.

« Je suis fait ? demanda-t-il. Vous avez un mandat ?

– Mais non, dit Oscar. Il ne s'agit pas de ça. C'est pour un renseignement. Suis-moi.

– Bien sûr, dit Joe. Pourquoi pas ? »

Lorsqu'ils furent dans la rue, Joe frissonna.

« J'aurais dû prendre un manteau.

Tu veux aller le chercher ?

Pas la peine », dit Joe.

Ils descendirent Castroville Street. Oscar demanda :

« Tu as un casier ? »

Joe garda le silence.

« Oui, dit-il enfin.

– Motif ?

– J'étais soûl, dit Joe. J'ai cogné un flic.

– Facile à vérifier », dit Oscar.

Et il tourna au coin de la rue.

Joe démarra comme un lapin, traversa la rue en direction du quartier chinois.

Oscar dut enlever son gant et déboutonner son ciré pour sortir son revolver. Il tira une fois et manqua son coup.

Joe poursuivit sa course en zigzag. Il avait déjà parcouru cinquante pas en direction d'un espace entre deux maisons.

Oscar s’approcha d’un poteau télégraphique, plia le coude gauche, prit appui contre le poteau, enserra son poignet droit dans sa main gauche, et tira en direction de la ruelle. Joe venait de l’atteindre. Il tomba en avant, les pieds en l’air.

Oscar entra dans un café philippin pour téléphoner. Lorsqu’il en ressortit, il y avait déjà foule autour du corps.

Chapitre LI

C’est en 1903 que Horace Quinn fut élu shérif à la place de Mr. R. Keef. Il était depuis assez longtemps premier adjoint. La plupart des électeurs pensèrent avec raison que si Quinn faisait tout le travail, il devait jouir des avantages attachés à ce poste. Il le garda jusqu’en 1919. Pour nous, qui avions grandi dans la province de Monterey, « shérif » et « Quinn » étaient synonymes. Nous ne pouvions pas imaginer qu’il serait remplacé un jour. Mais l’âge était là. Il boitait à la suite d’une ancienne blessure. Nous savions qu’il était intrépide car il avait fait le coup de feu au cours de nombreux combats. Quinn avait le physique de l’emploi : un large visage rose, des moustaches blanches en forme de cornes, et des épaules puissantes. En vieillissant, il prit de l’embonpoint, ce qui le rendait encore plus imposant. Il avait un très beau Stetson, une jaquette longue, et, les dernières années, il porta son pistolet dans un étui sous l’aisselle. Sa ceinture cartouchière lui pesait trop sur l’estomac. Il connaissait bien sa province en 1903. En 1917, il n’en ignorait plus rien. Il faisait partie de la Vallée au même titre que les montagnes.

Depuis l’époque lointaine où Adam avait été blessé, Quinn avait suivi Kate de loin. À la mort de Faye, il avait soupçonné Kate, mais s’était rendu compte qu’il n’avait pas beaucoup de chances de la faire condamner. Un shérif avisé ne tente pas l’impossible. Après tout, ce n’étaient que deux putains.

Au cours des années qui suivirent, Kate joua franc jeu avec lui et il finit par éprouver un certain respect pour elle. Puisqu’il doit y avoir des bordels, autant entretenir de profitables relations avec leurs propriétaires. Chaque fois que Kate avait découvert un homme sous le coup d’un mandat d’arrêt, elle l’avait dénoncé. Le shérif Quinn et Kate s’entendaient bien.

Le samedi après le Thanksgiving, vers midi, le shérif Quinn examina les papiers trouvés dans les poches de Joe Valéry. La balle de 38 avait traversé le cœur et arraché deux côtes. Le trou de sortie était gros comme le poing. Les enveloppes marron étaient collées ensemble par du sang noir. Le shérif les humecta avec un mouchoir pour les séparer. Il lut le testament, qui plié, n’était ensanglanté qu’à l’extérieur. Il examina les photographies et

soupira profondément. Dans chaque enveloppe reposaient l'honneur d'un homme et la paix d'une vie. Bien utilisées, ces photos auraient pu entraîner une demi-douzaine de suicides. Mais Kate était sur la table de marbre de la maison Muller, la formaline coulait dans ses veines, et son estomac reposait dans un bocal, chez le juge d'instruction.

Après avoir examiné toutes les photos, Quinn demanda un numéro de téléphone.

« Pouvez-vous venir à mon bureau ? Oui, eh bien, abandonnez votre déjeuner ! Oui, c'est important. Je vous attends. »

Quelques minutes plus tard, quand l'homme sans nom entra dans le bureau de la vieille prison, derrière la cour de justice, le shérif Quinn lui tendit le testament.

« Vous qui êtes notaire, dites-moi si ce papier a une valeur. »

Le visiteur lut les deux lignes et respira profondément par le nez.

« Est-ce… qui je crois ?

– Oui.

– Si elle s'appelait Catherine Trask, si c'est bien là son écriture et si Aron Trask est son fils, ce testament est inattaquable. »

Quinn caressa le bout de sa moustache du revers de son index.

« Vous la connaissiez, n'est-ce pas ?

– Pas exactement. Je connaissais ses occupations. »

Quinn posa ses coudes sur la table et se pencha en avant.

« Asseyez-vous et parlons. »

Le visiteur approcha une chaise. Dès qu'il fut assis, ses doigts se mirent à jouer avec un bouton de sa veste.

« Kate vous faisait-elle chanter ? demanda le shérif.

– Pourquoi ? En voilà une question !

– Je vous la pose en ami. Vous savez qu'elle est morte. Vous n'avez plus rien à craindre.

– Je ne vois pas où vous voulez en venir. Personne ne me fait chanter. »

Quinn sortit une photographie de son enveloppe, la retourna comme une carte maîtresse et la glissa sur le bureau.

Son visiteur mit ses lunettes et sa respiration se fit sifflante.

« Seigneur ! dit-il doucement.

– Vous ne saviez pas qu'elle l'avait ?

Oh ! Si. Elle me l'avait fait savoir. Horace, pour l'amour du Ciel, qu'allez-vous faire avec cela ? »

Quinn lui reprit la photo.

« Horace, qu'allez-vous en faire ?

– Les brûler. (Le shérif prit les enveloppes et en fit un paquet régulier.) C'est un jeu d'enfer, dit-il. Il y a là de quoi faire sauter tout le pays. »

Quinn écrivit une liste de noms sur une feuille de papier. Puis, il se leva en s'appuyant sur sa bonne jambe, et se dirigea vers le poêle de fonte de son bureau. Il froissa le *Salinas Morning Journal,* y mit le feu et l'introduisit

dans le poêle. Lorsque tout le papier fut embrasé, il laissa tomber le paquet d'enveloppes sur la flamme et referma le couvercle du poêle. Le feu gronda et une lueur jaune brilla derrière le petit voyant du poêle. Quinn se frotta les mains, comme si elles étaient sales.

« Les négatifs sont avec, dit-il. J'ai fouillé chez elle. Il ne reste aucune épreuve. »

Son visiteur essaya de parler, mais sa voix n'était qu'un murmure enroué.

« Merci, Horace. »

Le shérif retourna à son bureau et prit sa liste.

« Vous allez faire quelque chose pour moi. Voici une liste. Vous allez prévenir chacun de ces messieurs que j'ai brûlé les photos. Vous les connaissez tous, je le sais. Ils le prendront mieux, venant de vous. Nous ne sommes pas des petits saints. Prenez-les séparément et dites-leur exactement ce qui s'est passé. Regardez. »

Il alla jusqu'au poêle, l'ouvrit et tisonna les cendres jusqu'à ce qu'elles fussent réduites en poudre.

« Vous leur direz… ceci. »

Le visiteur regarda le shérif, et Quinn comprit qu'aucun pouvoir au monde ne pourrait empêcher cet homme de le haïr. Jusqu'à la fin de leurs jours, il y aurait une barrière entre eux, mais ils ne l'admettraient pas.

« Horace, je ne sais comment vous remercier. »

Et le shérif dit tristement :

« Cela n'en vaut pas la peine. C'est ce que j'aurais attendu de la part d'un ami.

– -Quelle ordure ! » Dit doucement le visiteur.

Et Horace Quinn comprit qu'une partie de l'insulte lui était destinée. Il comprit aussi qu'il ne serait plus shérif longtemps. Ces hommes à l'âme coupable lui retireraient son poste, ils y seraient forcés. Il soupira et s'assit.

« Allez terminer votre déjeuner, dit-il. J'ai du travail. »

À une heure moins le quart, le shérif Quinn tourna le coin de Main Street et de Central Avenue. À la boulangerie Reynaud, il acheta un pain blanc encore chaud, exhalant sa merveilleuse odeur de froment fermenté.

Il s'agrippa à la rampe pour gravir les marches du perron des Trask.

Lee ouvrit la porte, un torchon noué autour de la taille.

« Il n'est pas là, dit-il.

– Il va arriver. Je l'ai appelé à son bureau. Je l'attends. »

Lee recula et conduisit le shérif dans le salon.

« Une bonne tasse de café ? demanda-t-il.

– Je ne refuse pas.

– Je viens de le faire », dit Lee en se dirigeant vers la cuisine.

Quinn examina la pièce confortable. Il n'avait plus envie de garder son emploi. Un médecin lui avait dit un jour : « J'aime mettre un enfant au monde, car si je fais bien mon travail, il se traduit par de la joie. » Le shérif

avait souvent pensé à cette remarque. S'il faisait bien son travail, il se traduisait par de la douleur pour quelqu'un. Et le fait qu'il fût nécessaire ne lui paraissait plus un motif suffisant. Il se retirerait bientôt, qu'il voulût ou non.

Chaque homme cultive en lui un jardin secret où il se retirera le jour de sa retraite pour y faire les choses qu'il n'a pas eu le temps d'accomplir. Il y fera ses voyages, il y lira les livres qu'il a prétendu lire. Pendant de nombreuses années, le shérif avait rêvé d'employer son temps à chasser, à pêcher, à se promener dans la chaîne de Santa Lucia, et à camper le long de rivières entrevues. Et maintenant que ce temps allait venir, il n'en avait plus envie. Dormir sur le sol serait douloureux pour sa jambe blessée. Il se rappelait combien un cerf est lourd à porter, et puis, franchement, il n'aimait pas le gibier. Mrs. Reynaud pouvait l'asperger de vin et le farcir d'épices, tout compte fait, une vieille chaussure aurait le même goût, accommodée de cette façon.

Lee avait acheté un percolateur. Quinn entendit l'eau bouillonner contre le dôme de verre, et il soupçonna Lee de lui avoir menti. Le café n'était pas fait.

Le vieil homme s'était aiguisé l'esprit au cours de son travail. Ayant appris à observer, il pouvait évoquer un visage et le scruter, ainsi que des scènes complètes et des conversations échangées. Il pouvait les jouer comme un disque ou les passer comme un film. En pensant au gibier, il s'était mis à examiner le salon et se disait qu'il y avait là quelque chose d'étrange : fauteuils recouverts d'un chintz à fleurs, rideaux de dentelle, dessus de table blanc exécuté au crochet, et des coussins du canapé recouverts d'un tissu à motifs voyants et impudents. C'était une pièce féminine dans une maison où ne vivaient que des hommes.

Il pensa à son propre salon. C'était Mrs. Quinn qui avait choisi et acheté tout ce qui s'y trouvait, à part le porte-pipes. D'ailleurs, en y repensant, elle avait aussi acheté le porte-pipes. Le salon des Trask était féminin, mais trop, trop féminin, une pièce de femme conçue par un homme. C'était outré. Ce devait être l'œuvre de Lee. Adam ne s'en rendait sans doute pas compte.

Horace Quinn se rappela l'interrogatoire qu'il avait fait subir à Adam bien des années auparavant, Adam à l'agonie, avec son regard horrifié. Adam, d'une honnêteté foncière. Au cours des années, ils avaient eu souvent l'occasion de se voir. Ils appartenaient tous deux à la franc-maçonnerie. Horace avait suivi Adam comme maître de loge, et ils portaient tous deux les insignes de leur distinction. Et puis, Adam s'était retiré de la communauté, un mur invisible l'avait coupé du monde, un mur infranchissable derrière lequel il était prisonnier. Mais ce jour-là, le jour de l'interrogatoire, le mur n'était pas encore construit.

Par sa femme, Adam avait fait connaissance avec le monde vivant. Horace s'imagina Kate sous les tubes de formaline, grise et lavée, des

aiguilles dans la gorge.

Adam était incapable de malhonnêteté, car il ne désirait rien. Il faut avoir des besoins à satisfaire pour être malhonnête. Le shérif se demanda ce qu'il se passait derrière le mur, quelles angoisses, quels plaisirs, quelles douleurs ?

Il changea de position dans son fauteuil pour soulager le poids qui appuyait sur sa jambe. La maison était silencieuse. Seule la cafetière faisait du bruit. Adam mit longtemps à revenir de son bureau. Le shérif pensa avec amusement :

« Je deviens vieux. Et cela ne me déplaît pas. »

Puis il entendit la porte d'entrée. Lee aussi.

« Le shérif est là », dit-il, en guise d'avertissement peut-être.

Adam entra en souriant et tendit sa main :

« Bonjour, Horace… Vous avez un mandat d'arrêt ? »

S'il n'était pas réellement gai, c'était parfaitement imité.

« Ça va ? demanda Quinn. Tout à l'heure on m'avait parlé d'une tasse de café… »

Lee, dans sa cuisine, fit un bruit de vaisselle.

Adam demanda :

« Rien de grave, Horace ?

– Rien n'est jamais léger dans mon travail. Je vais attendre mon café, si vous permettez.

– Ne vous gênez pas pour Lee. Il entend tout. Même à travers une porte fermée. Je ne lui cache rien, cela m'est impossible. »

Lee entra avec un plateau. Il avait un petit sourire satisfait et, lorsqu'il eut versé le café et qu'il fut sorti, Adam reposa sa question :

« Rien de grave, Horace ?

– Je ne crois pas. Adam, étiez-vous toujours marié à cette femme ? »

Adam s'immobilisa.

« Oui, dit-il. Pourquoi ?

– Elle s'est suicidée la nuit dernière. »

Le visage d'Adam se contracta, ses yeux se gonflèrent de larmes, il essaya de garder la bouche fermée, mais renonça, laissa tomber sa tête entre ses mains, et il pleura.

« Ma pauvre chérie. »

Quinn se rassit sans faire de bruit. Après quelques instants, Adam releva la tête :

« Excusez-moi, Horace. »

Lee entra, posa une serviette entre les mains d'Adam qui s'essuya les yeux et rendit la serviette à Lee.

« Je ne m'attendais pas à cela, dit Adam. (Il avait l'air honteux.) Que vais-je faire ? Je vais réclamer son corps, je l'enterrerai.

– C'est inutile, dit Horace. À moins que vous n'en sentiez l'envie. Je ne suis pas venu pour cela. »

Il sortit le testament plié, de sa poche, et le tendit.

Adam eut un geste de répulsion.

« Est-ce… son sang ?

– Non. Absolument pas. Lisez. »

Adam lut les deux lignes, et son regard resta fixé sur le papier, puis au-delà.

« Il ne sait pas… qu'elle est sa mère.

– Vous ne le lui avez jamais dit ?

– Non.

– Seigneur ! » Dit le shérif.

Adam continua avec une sorte de conviction :

« Je suis sûr qu'il ne voudrait rien accepter venant d'elle. Déchirons cela et oublions-le.

– Je crains que ce soit impossible, dit Quinn. J'ai déjà commis quelques illégalités. Elle avait un coffre-fort. Inutile de vous dire où j'ai eu le testament et la clef. Je suis allé à la banque. Je n'ai pas attendu un arrêté de la Cour. »

Il ne voulait pas dire à Adam qu'il craignait d'y trouver d'autres photographies.

« Le vieux Bob m'a laissé ouvrir le coffre. Nous pourrons toujours le nier. Il y avait plus de cent mille dollars en liquide. Il y avait aussi des actions, mais absolument rien d'autre.

– Rien ?

– Si… un acte de mariage. »

Adam se laissa aller dans son fauteuil. Après avoir fait quelques pas dans le monde extérieur, il retournait derrière son mur. Il vit son café et en but une gorgée.

« Quel conseil me donnez-vous ? demanda-t-il d'une voix indifférente.

– Je ne puis vous donner qu'un avis personnel, répondit Quinn. Vous n'êtes pas forcé de le suivre. Faites appeler votre fils immédiatement. Racontez-lui tout en détail. Dites-lui pourquoi vous le lui avez caché jusqu'à présent. Quel âge a-t-il ?

– Dix-sept ans.

– C'est un homme. Il faudra bien qu'il encaisse un jour ou l'autre. Autant qu'il apprenne tout d'un coup.

– Cal est au courant, ait Adam. Je me demande pourquoi elle a testé en faveur d'Aron ?

– Dieu seul le sait ! Alors que faites-vous ?

– N'ayant pas d'idée, je vais suivre la vôtre. Pouvez-vous rester avec moi ?

– Evidemment.

– Lee ! Appela Adam. Dites à Aron que je voudrais le voir. Il est rentré, n'est-ce pas ? »

Lee s'arrêta à la porte. Ses lourdes paupières se fermèrent un instant,

puis se rouvrirent.

« Pas encore. Peut-être est-il reparti pour le collège ?

– Il me l'aurait dit. Vous comprenez, Horace, nous avons bu beaucoup de Champagne pour le Thanksgiving. Où est Cal ?

– Dans sa chambre, dit Lee.

– Dites-lui de descendre. Il saura, lui. »

Cal avait le visage fatigué et les épaules affaissées, mais son expression était dure, fermée, méfiante, agressive.

Adam lui demanda :

« Sais-tu où est ton frère ?

– Non, je ne sais pas, dit Cal.

– Tu ne l'as pas vu du tout ?

– Non.

– Il n'est pas rentré depuis deux nuits. Où est-il ?

– Je n'en sais rien, dit Cal. Est-ce que je suis là pour veiller sur lui ? »

Adam baissa la tête, son corps se tassa, il sembla frissonner. Dans le fond de ses yeux une petite étincelle, d'un bleu incroyablement brillant, s'alluma. Il dit d'une voix sourde :

« Peut-être est-il retourné au collège. (Ses lèvres articulaient comme des lèvres gercées, et son timbre était celui d'un somnambule.) Crois-tu qu'il soit retourné au collège ? »

Le shérif Quinn se leva.

« Nous ne sommes pas pressés. Reposez-vous, Adam. Vous avez reçu un choc. »

Adam leva les yeux sur lui :

« Un choc… On ! Oui. Merci, George, merci beaucoup !

– George ?

– Merci beaucoup », dit Adam.

Après le départ du shérif, Cal retourna dans sa chambre. Adam se tassa dans son fauteuil et, bientôt, il s'endormit. La bouche ouverte, il se mit à ronfler.

Lee l'observa un moment avant de retourner dans sa cuisine. Il souleva la corbeille à pain et prit un petit volume, relié pleine peau, dont le titre, en lettres d'argent, était presque complètement effacé. C'était une traduction anglaise des *Méditations de Marc Aurèle.* Lee essuya ses lunettes à monture d'acier avec un torchon. Il ouvrit le livre et le feuilleta. Puis il sourit, cherchant consciencieusement à se rassurer.

Il lut lentement en bougeant les lèvres : *Tout n'existe que pour un jour, ce qui se souvient et ce dont on se souvient.*

Observe que toute chose ne prend place que par changement, et accoutume-toi à considérer que la nature n'aime rien tant que de changer ce qui est, pour le remplacer par ce qui lui ressemble. Car tout ce qui existe est la semence de ce qui sera.

Lee jeta un coup d'œil au bas de la page : *Tu mourras bientôt et tu n'es*

pas pour autant simple et libéré des perturbations. Tu n'es pas sans chercher à l'extérieur les raisons de tes blessures. Tu n'es pas bien disposé à l'égard de tous et la sagesse ne consiste point à agir avec équité.

Lee leva les yeux et il répondit au livre, comme il aurait répondu à l'un de ses vénérables parents. « C'est vrai, dit-il, c'est très dur. Excusez-moi. Mais n'oubliez pas que vous avez dit aussi : « Prends toujours le chemin le « plus court, car c'est le chemin naturel. » Ne l'oubliez pas. » Il laissa filer les pages le long de son pouce et s'arrêta à la page de garde sur laquelle était écrit, avec un gros crayon de charpentier : Samuel Hamilton.

Lee se sentit mieux. Il se demanda si Samuel avait cherché son livre, s'il savait qui le lui avait volé. Lee avait trouvé que c'était le moyen le plus pur et le plus propre de se l'approprier. Il n'éprouvait aucune honte. Du bout de ses doigts, il caressa le cuir doux avant de remettre le livre sous le panier à pain. Puis il se dit : « Je suis bien sûr qu'il savait. Qui d'autre aurait pu voler *Marc Aurèle* » ? Il retourna dans le salon et tira une chaise auprès d'Adam endormi.

Dans sa chambre, Cal était assis à son bureau, la tête entre les mains, les paumes sur les tempes. Il avait la nausée, et l'odeur aigre-douce du whisky l'enveloppait. Elle habitait les pores de sa peau, ses vêtements, elle traçait un cercle de feu autour de sa tête.

Cal n'avait jamais bu. Il n'en avait jamais ressenti le besoin. La visite chez Kate n'avait pas soulagé sa douleur, et sa revanche n'avait pas été un triomphe. Ses souvenirs n'étaient que des nuages tourbillonnants, des fragments de son, de vision et de sensation. Il n'arrivait pas à définir ce qui était vrai et ce qu'il avait imaginé. En sortant de chez Kate, il avait mis la main sur l'épaule secouée de sanglots de son frère, et Aron l'avait envoyé rouler à terre d'un coup de poing. Aron était resté debout dans l'obscurité, puis il était parti en courant, pleurant comme un enfant malheureux. Cal se rappelait les sanglots rauques et les pas éperdus. Cal était resté allongé là où il était tombé à côté du grand troène, dans le jardin de Kate. Il avait entendu les locomotives souffler et siffler, et le bruit sourd des wagons sur les butoirs, il avait fermé les yeux, mais en entendant des pas légers, il les avait rouverts. Quelqu'un s'était penché sur lui, peut-être Kate. La silhouette s'était éloignée sans bruit.

Alors Cal s'était relevé, avait frotté ses vêtements et s'était dirigé vers Main Street, surpris d'avoir le cœur à chanter : *Il pousse une rose dans le no man's land, et il est merveilleux de voir…*

Le vendredi, Cal traîna toute la journée. Le soir, Joe Laguna acheta la bouteille de whisky. Cal était trop jeune. Joe aurait bien accompagné Cal, mais il se jugea satisfait avec le dollar que Cal lui donna pour acheter une bouteille de grappa.

Cal se dirigea vers la ruelle derrière la maison des Abbot, et retrouva le coin d'ombre d'où il avait vu sa mère la première fois. Assis à terre, malgré la nausée et le dégoût, il se força à boire le whisky. Il vomit deux fois, mais

continua de boire jusqu'à ce que la terre se mette à danser et que les réverbères entament une valse majestueuse.

La bouteille lui glissa des mains et il sombra dans l'inconscience, continuant à vomir. Un chien bâtard à poils ras, l'air sérieux, la queue en l'air, descendit la ruelle, faisant une station à chaque pilier. Lorsqu'il eut senti Cal, il l'évita en faisant un grand cercle. Joe Laguna trouva Cal et le sentit à son tour. Puis il prit la bouteille couchée à côté de la jambe de Cal et l'éleva dans la lumière. Elle était encore pleine au tiers. Il chercha le bouchon et ne le trouva pas. Alors il s'éloigna, son pouce sur le goulot pour que le whisky ne gicle pas à l'extérieur.

À l'aube, Cal fut réveillé par la gelée. Il ouvrit les yeux sur un monde de cauchemar et il se traîna chez lui comme un pantin désarticulé. Sa maison était proche. Il n'avait que l'allée à remonter et la rue à traverser.

Lee l'entendit entrer, buter contre tous les meubles et tomber sur son lit. La tête de Cal semblait sur le point d'exploser, mais il était parfaitement conscient. Il n'offrait aucune résistance à la douleur et n'avait aucun moyen de se protéger contre la honte. Il fit de son mieux. Il prit un bain glacial, se racla le corps avec un bloc de pierre ponce, et la brûlure lui parut bienfaisante.

Il savait qu'il devait avouer sa faute à son père et demander son pardon. Il savait qu'il devait s'humilier devant Aron, non seulement aujourd'hui, mais jusqu'à la fin de sa vie. À ce prix-là seulement, il pourrait vivre. Et pourtant, lorsqu'on l'appela et qu'il se trouva devant le shérif Quinn et son père, il était aussi féroce qu'un chien affamé, et il projetait sur tout ce qui l'entourait la haine qu'il éprouvait pour lui-même. Il n'était qu'un roquet vicieux, mal aimé, mal aimant.

Lorsqu'il fut de retour dans sa chambre, son crime l'assaillit et il n'avait pas d'armes pour lutter.

Soudain, il eut peur pour Aron. Il était peut-être blessé ? Aron ne pouvait pas se défendre. Il devait aller le chercher, le retrouver et reconstruire le monde qu'il avait détruit. Même si Cal devait y perdre la vie. Alors, l'idée de sacrifice s'implanta en lui et fleurit comme dans toute conscience coupable. Peut-être un sacrifice ramènerait-il Aron ?

Cal prit le paquet plat caché sous ses chemises. Il chercha dans la pièce et trouva une soucoupe de porcelaine qu'il posa sur son bureau. Il respira avidement l'air frais du matin. Il prit un des billets craquants, le plia en deux, puis gratta une allumette et enflamma le billet. L'épais papier se gondola et noircit. La flamme monta, et c'est seulement quand elle fut près d'atteindre ses doigts que Cal lâcha le billet dans la soucoupe. Il prit un autre billet et l'enflamma. Au sixième, Lee entra sans frapper.

« J'ai senti de la fumée, dit-il. (Puis il vit d'où elle provenait.) Oh ! » Fit-il.

Cal se retourna, prêt à la lutte. Mais Lee croisa les mains sur son ventre et resta debout, silencieux, attentif. Cal enflamma billet après billet,

jusqu'à ce qu'ils fussent tous brûlés, puis il écrasa les cendres pour en faire une poudre noire, et attendit les commentaires de Lee. Mais Lee ne parla ni ne bougea.

Enfin Cal dit :

« Vas-y. Tu veux me parler ? Eh bien, parle !

– Non, dit Lee. Tu te trompes. Et si tu n'as pas besoin de me parler, je resterai un moment et puis je m'en irai. Je vais m'asseoir là. »

Il se posa sur une chaise, croisa les mains et attendit. Une sorte de sourire intérieur l'illuminait, il avait cette expression que l'on dit « impénétrable ».

Cal lui tourna le dos.

« Je peux rester assis plus longtemps que toi.

– Si nous faisons un match, peut-être, dit Lee. Mais, dans le cours des jours, des ans et, qui sait, des siècles, peut-être, non, Cal, je te battrai. »

Après quelques instants, Cal lança aigrement :

« Tu peux commencer ton sermon.

– Ce n'est pas mon intention.

– Qu'est-ce que tu viens foutre ici, alors ? Tu sais ce que j'ai fait et tu sais que je me suis soûlé hier soir.

– Je soupçonnais ton premier crime ; quant au second, je le sens.

– Tu le sens ?

– Tu empuantis.

– C'est la première fois, dit Cal, et je n'aime pas ça.

– Moi non plus, dit Lee. Mon estomac ne supporte pas l'alcool. Et puis, cela me rend badin. Intellectuel, mais badin.

– Comment cela, Lee ?

– -Je puis te donner un exemple. Lorsque j'étais jeune, je jouais au tennis, cela me plaisait, et c'est une excellente distraction pour un domestique. Il peut jouer en double avec son maître et, même s'il n'est pas remercié pour les fautes qu'il rattrape, il y gagne quelques dollars. Un jour, où j'avais trop goûté aux cerises à l'eau-de-vie, je développai la théorie que l'animal le plus rapide et le plus fuyant de la terre est la chauve-souris. Je fus appréhendé au milieu de la nuit dans le clocher de l'église méthodiste de San Leandro. J'avais une raquette à la main et je crois que j'expliquai à l'agent de police qui m'arrêta que je voulais améliorer mon revers sur les chauves-souris. »

Cal rit avec tant de plaisir que Lee regretta que son histoire ne fût pas vraie.

Cal dit :

« Je me suis assis derrière un pilier et j'ai bu comme un cochon.

– Les animaux…

– J'avais peur de me tirer une balle dans la tête si je ne me soûlais pas, interrompit Cal.

– Tu n'aurais jamais fait cela. Tu as l'âme trop noire, dit Lee. Au fait, où

est Aron ?

– Il est parti en courant, et je ne sais pas où.

– Il a l'âme blanche, lui !

– Je sais. J'y ai pensé. Tu crois qu'il se serait tué ? »

Lee dit avec dédain :

« C'est admirable ! Chaque fois que quelqu'un veut se rassurer, il demande à un ami de partager son opinion. Ça revient à demander à un boucher si sa viande est bonne. Comment veux-tu que je te réponde ? »

Cal demanda :

« Pourquoi ai-je fait cela ?

– Ne complique pas les choses, répondit Lee. Tu sais bien pourquoi. Tu lui en voulais parce que ton père t'avait blessé. Ce n'est pas difficile. Tu as agi bassement.

– Pourquoi ? Je ne veux pas faire le mal. Aide-moi, Lee.

– Une seconde, j'ai cru entendre ton père. »

Lee se précipita vers la porte.

Cal entendit des voix en bas, puis Lee revint.

« Il va à la poste. Nous ne recevons jamais de courrier l'après-midi. Personne n'en reçoit. Et pourtant tous les hommes de Salinas vont à la poste l'après-midi.

– Ils boivent peut-être un verre en chemin.

– C'est plutôt une habitude. Et une sorte de repos. Ils voient leurs amis. (Puis, Lee ajouta) : Cal, ton père m'inquiète. Il a l'air hébété. Oh ! J'oubliais. Tu ne sais pas, ta mère s'est suicidée hier soir.

– Ah ! oui, dit Cal. (Puis il ricana.) J'espère qu'elle a souffert. Non ! Je ne voulais pas dire cela. Je ne veux pas le penser. Voilà que ça recommence. Non ! Je ne veux pas. »

Lee se gratta un endroit de la tête et cela lui déclencha une démangeaison de tout le cuir chevelu. Alors, il se gratta toute la tête, en prenant son temps. Cela lui donnait l'air de réfléchir profondément. Il demanda :

« Est-ce que d'avoir brûlé tous les billets t'a procuré un grand plaisir ?

– Je… Je crois.

– Et est-ce que tu prends plaisir à te châtier comme tu le fais ? Est-ce que tu te complais dans ton désespoir ?

– Lee !

Tu es très présomptueux. Tu t'émerveilles au spectacle tragique qu'offre Caleb Trask. Caleb le magnifique ! L'unique Caleb ! Caleb dont les souffrances devraient avoir leur Homère. T'es-tu jamais dit que tu n'étais qu'un morveux, mesquin parfois, incroyablement généreux d'autres fois, souillé par ses actes, et d'âme innocente ? Peut-être possèdes-tu plus d'énergie – mais seulement de l'énergie – que bien d'autres, mais à part cela tu ressembles à tous les autres morveux. Est-ce que tu te prends au sérieux ? Est-ce que tu te prends pour un personnage sublime parce que ta

mère est une prostituée ? Et si quelque chose était arrivé à ton frère, est-ce que tu endosserais le costume brillant de l'assassin ? Morveux ! »

Cal retourna lentement s'asseoir à son bureau. Lee l'observa, retenant sa respiration, comme un médecin qui attend l'effet de sa piqûre. Cal, transparent, exprimait tout ce qu'il ressentait. Le frémissement sous l'insulte, la belligérance, puis la vexation et, enfin… un début d'apaisement.

Lee soupira. Il avait agi durement, tendrement et son remède semblait bienfaisant. Il dit doucement :

« Nous sommes un peuple violent, Cal. Trouves-tu étrange que je me compte parmi vous ? Oui, nous descendons des inquiets, des fous, des criminels, des batailleurs et des fanfarons, mais nous avons aussi le sang des braves, des indépendants et des généreux. Le sang de ceux qui ont refusé de mourir dans le vieux monde sur une terre fatiguée. »

Cal tourna la tête vers Lee et son visage était détendu. Il sourit, et Lee comprit que le garçon n'était pas complètement dupe. Cal savait que Lee lui avait administré un remède, un excellent remède, et il était reconnaissant.

Lee continua :

« Voilà pourquoi je me compte parmi vous. Nous avons tous cet héritage, quelle que soit la vieille terre d'où sont partis nos pères. Les Américains, métissés ou mélangés, présentent à peu près les mêmes traits de caractère. C'est une race – sélectionnée par accident. Nous sommes inutilement braves et froussards. Nous sommes doux et cruels comme des enfants. Nous lançons notre amitié à la tête des gens et, en même temps, nous nous méfions des étrangers. Nous bluffons et nous nous en laissons conter. Nous donnons dans la sensiblerie et nous sommes réalistes. Nous sommes fleur-bleue et matérialistes, et connais-tu un autre peuple qui, plus que le notre, obéisse à des idéaux ? Nous mangeons trop, nous n'avons ni goût ni sens des proportions. Nous gaspillons notre énergie. Dans les vieux continents, on dit de nous que nous passons de la barbarie à la décadence, sans l'apogée intermédiaire de la culture. N'y a-t-il donc pas de canons de notre langage et de notre culture ? Voilà ce que nous sommes, Cal. Tous autant que nous sommes. Et tu n'es pas très différent.

– Continue, dit Cal. (Et il sourit.) Continue à passer le temps.

– Ce n'est plus nécessaire, dit Lee. J'ai fini. Je voudrais bien que ton père revienne. Il m'inquiète. »

Et Lee sortit nerveusement.

Dans l'entrée, à côté de la porte, il trouva Adam adossé au mur, son chapeau rabattu sur les yeux, les épaules tombantes.

« Qu'y a-t-il, Adam ?

– Je ne sais pas. Je me sens fatigué, fatigué. »

Lee le prit par le bras et le guida vers le salon. Adam se laissa tomber dans son fauteuil et Lee lui enleva son chapeau. Adam frotta le dos de sa

main gauche avec sa main droite. Il avait un regard étrange, très lumineux, mais fixe. Ses lèvres étaient sèches, gonflées et sa voix semblait venir de très loin. Il se frotta violemment la main.

« C'est bizarre, dit-il. Je me suis évanoui à la poste. Ça ne m'était jamais arrivé. Mr. Pioda m'a aidé à me relever. Cela n'a duré qu'une seconde. Je ne m'étais jamais évanoui. »

Lee demanda :

« Y avait-il du courrier ?

– Oui… oui, je crois qu'il y en avait. (Il porta sa main gauche à sa poche puis la ressortit.) Ma main est comme engourdie », dit-il comme pour demander qu'on l'excusât.

Et il fouilla dans sa poche de sa main droite. Il tendit une carte jaune, en franchise militaire.

« Je croyais l'avoir lue, dit-il. Je dois l'avoir lue. (Il la porta devant ses yeux, puis la laissa tomber sur ses genoux.) Lee, il va falloir que je porte des lunettes. Je n'en avais jamais eu besoin. Je ne peux pas lire. Les lettres se mettent à danser.

– Voulez-vous que je lise ?

– C'est drôle… il va falloir que je me procure des lunettes. Que dit cette carte ? »

Lee lut : « Cher papa, je suis dans l'armée. J'ai dit que j'avais dix-huit ans. Tout ira bien. Ne t'inquiète pas. Aron. »

– C'est drôle, dit Adam, j'ai l'impression de l'avoir déjà lue. Mais je dois me tromper. »

Il se frotta la main.

Chapitre LII

Effrayant et sombre hiver 1917-1918 ! Les Allemands broyaient tout sur leur passage. L'armée britannique eut trois cent mille blessés en trois mois. De nombreux régiments français se mutinaient. La Russie ne luttait plus. Les divisions allemandes de l'Est, reposées et rééquipées, étaient jetées sur le front Ouest. La guerre semblait sans espoir.

Il fallut attendre le mois de mai pour que nous ayons douze divisions en état de combattre : l'été était déjà entamé quand nos troupes traversèrent l'Océan. Les généraux alliés luttaient entre eux. Les sous-marins coulaient nos transports.

Nous apprîmes que la guerre n'est pas une charge héroïque et rapide, mais une affaire lente et incroyablement compliquée. Notre moral fut bien bas, durant cet hiver. Nous avions perdu l'enthousiasme et nous n'avions pas appris l'obstination.

Ludendorff était imbattable. Rien ne l'arrêtait. Il lançait attaque sur attaque contre les armées épuisées de la France et de l'Angleterre. Et la peur nous prenait d'arriver trop tard et de nous trouver seuls contre l'invincible Allemagne.

Les gens cherchaient à oublier la guerre, certains dans le rêve, d'autres dans le vice, et d'autres dans une gaieté artificielle. Les diseurs de bonne aventure étaient à la mode, et les débitants d'alcool bâtissaient des fortunes. Certains, pour échapper à la peur environnante et au découragement, se refermaient sur eux-mêmes avec leurs joies et leurs tragédies. N'est-il pas étrange qu'aujourd'hui nous ayons oublié tout cela ? Nous nous rappelons la première guerre mondiale comme une rapide victoire, avec des drapeaux et des fanfares, des défilés, des chahuts, des combattants acclamés, et des bagarres dans les bars contre ces prétentieux Anglais qui croyaient avoir gagné la guerre. Comme nous avons vite oublié cet hiver où Ludendorff régnait et où bien des gens se préparaient à accepter une défaite !

Adam Trask était désemparé. Il n'eut pas besoin de démissionner, on lui accorda un repos pour maladie. Pendant des heures, il se frottait le dos de la main avec une brosse dure et la trempait dans l'eau chaude.

« C'est la circulation, disait-il. Dès que le sang circulera, tout ira mieux. Ce sont mes yeux qui m'inquiètent. Je n'avais jamais eu d'ennuis jusqu'ici. Il va falloir que je me fasse examiner. Moi, porter des lunettes ! J'aurai du mal à m'y habituer. J'irais bien chez l'oculiste aujourd'hui, mais je me sens légèrement étourdi. »

Il était plus touché qu'il ne voulait l'admettre. Il ne pouvait se déplacer dans la maison sans prendre appui contre un mur. Lee l'aidait à se lever de son fauteuil et de son lit ou à nouer les lacets de ses chaussures, car il ne pouvait se servir de sa main gauche engourdie.

Chaque jour, ou à peu près, il parlait d'Aron.

« Je comprends qu'un jeune homme veuille s'engager, disait-il. Si Aron m'avait demandé mon avis, j'aurais essayé de l'en dissuader, mais je ne lui aurais pas interdit. Vous le savez bien, Lee ?

– Je le sais.

– Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi il est parti sans un mot. Pourquoi n'écrit-il pas ? Je croyais mieux le connaître. A-t-il écrit à Abra ? Il lui a sûrement écrit.

– Je le lui demanderai.

– C'est cela. Tout de suite.

– L'entraînement est fatigant. C'est ce que l'on m'a dit. Peut-être n'a-t-il pas le temps.

– Ce n'est pas long d'écrire une carte.

– Quand vous étiez dans l'armée, écriviez-vous à votre père ?

– Vous croyez me poser une question embarrassante ? Non, je n'écrivais pas ; mais j'avais une raison. Je ne voulais pas m'engager. C'est mon père qui m'y a forcé. Je lui en voulais. Vous voyez, j'avais une bonne raison. Mais Aron… Il travaillait si bien au collège. Ils ont écrit en demandant de ses nouvelles. Vous avez lu la lettre ? Il n'a emporté aucun vêtement. Pas même la montre en or.

– Il n'a pas besoin de vêtements, et encore moins de montre en or. Tout est kaki et terne dans l'armée.

– Vous avez raison. Mais je ne comprends pas. Il faut que je fasse quelque chose pour mes yeux, vous ne pouvez pas tout le temps lire à ma place. (Ses yeux l'inquiétaient vraiment.) Je vois les lettres, disait-il, mais elles n'arrivent pas à former un mot. »

Très souvent, au cours de la journée, il prenait un journal ou un livre, le tenait devant ses yeux, puis l'abandonnait.

Pour l'empêcher de penser à autre chose, Lee lui lisait tous les journaux et, très souvent, Adam s'endormait. En se réveillant, il demandait :

« Lee ? Est-ce toi, Cal ? Je n'ai jamais eu mal aux yeux. Demain, j'irai me faire examiner. »

À la mi-février, Cal entra dans la cuisine et dit :

« Lee, il en parle tout le temps. Conduisons-le chez l'oculiste. »

Lee était en train de faire des confitures d'abricot. Il quitta son

fourneau pour aller fermer la porte de la cuisine, puis revint vers Cal.

« Il ne faut pas qu'il y aille.

– Pourquoi ?

– Je ne crois pas que cela provienne de ses yeux. Et s'il l'apprend, cela risque de le troubler davantage. Il faut qu'il se repose encore. Il a reçu un choc. Il faut d'abord qu'il s'en remette. Je préfère passer mes journées à lui faire la lecture.

– Que crois-tu que ce soit ?

– Je ne tiens pas à le dire. Peut-être le docteur Edwards pourrait-il passer un jour… par hasard.

– Fais comme tu voudras, dit Cal.

– As-tu revu Abra ?

– Evidemment. Mais elle m'évite.

– Il doit y avoir un moyen de l'approcher.

– Oui. Je peux la jeter à terre, lui mettre un coup de poing sur le nez et la forcer à me répondre. Mais je m'y refuse.

– Il y a d'autres méthodes. Quelquefois, la barrière est si fragile qu'il suffit d'y toucher pour qu'elle tombe. Il faut que tu lui parles. Dis-lui que je veux la voir.

– Je refuse.

– Tu dois te sentir bien coupable. »

Cal ne répondit pas.

« Tu ne l'aimes pas. »

Cal ne répondit pas.

« Si tu le gardes pour toi, tu iras de mal en pis. Tu ferais mieux d'ouvrir ton cœur.

– Veux-tu que je dise à mon père ce que j'ai fait ? Si tu me le conseilles, j'obéirai.

– Non, Cal, pas maintenant. Mais lorsqu'il ira mieux, ce sera nécessaire. Nécessaire pour toi. C'est un fardeau trop lourd. Il t'écraserait. Tu en mourrais.

– Peut-être ai-je mérité de mourir.

– Suffit ! dit sèchement Lee. Voilà bien la forme la plus mesquine d'indulgence envers soi-même. Suffit !

– Et comment faire pour oublier ? »

Lee changea de sujet.

« Je ne comprends pas pourquoi Abra n'est pas venue ici.

– Elle n'a plus de raisons de venir.

– Cela ne lui ressemble pas. Il y a quelque chose de louche. L'as-tu vue ? »

Cal fronça les sourcils.

« Je viens de te le dire. Toi aussi, tu deviens fou. Trois fois j'ai essayé de lui parler. Elle m'a évité.

– C'est étrange. C'est une femme franche et saine.

– C’est une fille, dit Cal. Ça fait drôle de t’entendre l’appeler une femme.

– Non, dit doucement Lee. Certaines naissent femmes. Abra a le charme de la femme, son courage, sa force et sa sagesse. Elle comprend les choses et les accepte. Je suis persuadé qu’il n’y a en elle ni petitesse ni vilenie, ni même futilité, à moins que la futilité ne rehausse sa beauté.

– Tu penses beaucoup de bien d’elle.

– Suffisamment pour savoir qu’elle ne nous aurait pas désertés. Elle me manque. Demande-lui de venir me voir.

– Je te dis qu’elle me fuit.

– Eh bien, cours-lui après. Dis-lui que je veux la voir, qu’elle me manque. »

Cal demanda :

« Veux-tu que nous parlions des yeux de papa ?

– Non, répondit Lee.

– Veux-tu que nous parlions d’Aron ?

– Non. »

Tout le jour suivant, Cal essaya de rencontrer Abra, et c’est seulement en sortant de classe qu’il la vit devant lui rentrant chez elle. Il prit une rue de traverse, puis une rue parallèle, se mit à courir, et, lorsqu’il jugea qu’elle devait être à peu près au bout de la rue, il tourna le coin à son tour.

« Bonjour, dit-il.

– Bonjour. Je croyais t’avoir vu derrière moi.

– C’est vrai. J’ai fait le tour du pâté de maisons pour te rencontrer de face. Il faut que je te parle. »

Elle le regarda gravement.

« Ce n’était pas nécessaire de faire de la course à pied.

– J’ai essayé de te parler à l’école. Tu m’as évité.

– Tu avais l’air fou. Je ne voulais pas parler à un fou.

– Est-ce que ça se voyait ?

– Oui, à ton visage et à ta façon de marcher. Aujourd’hui tu ne l’es plus.

– C’est vrai.

– Veux-tu porter mes livres ? » Demanda-t-elle en souriant.

Il répondit chaleureusement.

« Oui, oui, avec plaisir. »

Il mit les livres sous son bras et se mit en marche à côté d’Abra.

« Lee voudrait te voir. Il m’a demandé de te le dire. »

Elle était ravie.

« C’est vrai ? Dis-lui que je viendrai. Comment va ton père ?

– Pas très bien. Il a mal aux yeux. »

Ils marchèrent en silence, mais Cal, bientôt, n’y tint plus.

« Tu sais, au sujet d’Aron ?

– Oui. Ouvre mon livre d’histoire et regarde à la première page. »

Cal trouva une carte postale : *Chère Abra. Je suis souillé. Je ne suis pas*

fait pour toi. Ne regrette rien. Je suis dans l'armée. Ne va pas voir mon père. Au revoir. Aron.

Cal referma violemment le livre.

« Petit salaud ! dit-il dans un souffle.

– Comment ?

– Rien.

– J'ai entendu ce que tu as dit.

– Sais-tu pourquoi il est parti ?

– Non. Je pourrais le savoir. Il me suffirait de chercher. Mais je ne veux pas. Je ne suis pas prête… À moins que tu ne veuilles me le dire. »

Soudain Cal demanda :

« Abra… est-ce que tu me détestes ?

– Non, Cal. Mais toi tu me détestes un peu. Pourquoi ?

– J'ai peur de toi.

– Il n'y a aucune raison.

– Je t'ai fait plus de mal que tu ne le crois. Et tu es la fiancée de mon frère.

– Tu m'as fait du mal ? Je ne suis *pas* la fiancée de ton frère.

– Très bien, dit-il amèrement. Je vais te dire. Et n'oublie jamais que c'est toi qui me l'as demandé. Notre mère était une prostituée. Elle avait une maison dans cette ville. Je l'ai appris il y a longtemps. La nuit du Tansksgiving, j'ai emmené Aron là-bas et je lui ai montré sa mère. »

Abra le coupa :

« Qu'a-t-il fait ?

– Il est devenu furieux. Fou furieux. Il l'a injuriée. Puis, dehors, il m'a flanqué un coup de poing et il est parti. Notre chère mère s'est suicidée. Mon père… il est malade. Maintenant, tu me connais. Maintenant, tu as une raison de me fuir.

– Maintenant, je *le* connais, dit-elle calmement.

– Mon frère ?

– Oui, ton frère.

– Il était bon. Pourquoi ai-je dit *était* ? Il est bon. Il n'est ni vil ni souillé, comme je le suis. »

Ils avaient ralenti leur marche. Abra s'arrêta. Cal aussi. Elle se mit en face de lui.

« Cal, dit-elle, je savais au sujet de ta mère depuis très longtemps.

– C'est vrai ?

– J'ai entendu mes parents parler alors qu'ils croyaient que je dormais. Je voudrais t'avouer quelque chose. C'est à la fois difficile et agréable.

– Tu le veux vraiment ?

– Il le faut. Cela ne fait pas tellement longtemps que je ne suis plus une petite fille. Tu comprends ce que je veux dire ?

– Oui, dit Cal.

– Tu es sûr de comprendre ?

– Oui.

– Tant pis. Ce sera d'autant plus difficile. J'aurais dû t'en parler plus tôt. Je n'aime plus Aron.

– Pourquoi ?

– Je vais essayer de te l'expliquer. Quand nous étions enfants, nous vivions une histoire que nous avions fabriquée. Mais j'ai grandi, et l'histoire n'est plus suffisante. Il me faut autre chose. L'histoire n'est plus vraie.

– Mais…

– Attends, laisse-moi aller jusqu'au bout. Aron, lui, n'a pas grandi. Peut-être restera-t-il un enfant toute sa vie. Il veut vivre son histoire telle qu'il l'a rêvée. Il ne peut pas supporter qu'elle prenne une autre direction.

– Mais, et toi ?

– Je ne veux pas savoir comment elle se déroulera. Tout ce que je veux, c'est la vivre. Depuis longtemps… nous étions comme des étrangers. Nous gardions l'histoire parce que nous y étions habitués, mais je n'y croyais plus.

– Mais, et Aron ?

– Lui, il veut qu'elle se déroule à sa convenance, même s'il doit tout détruire autour de lui. »

Cal baissa les yeux vers le sol.

Abra lui demanda :

« Est-ce que tu me crois ?

– J'essaie de comprendre.

– Lorsque l'on est enfant, on est le centre du monde. Tout ce qui arrive c'est à soi que cela arrive. Les autres ? Des fantômes postés là, à notre convenance. Mais quand on grandit et que l'on prend sa place, on acquiert sa propre taille et sa forme. Certaines choses émanent de nous pour aller chez les autres, et nous en recevons de leur part. C'est plus difficile, mais c'est plus satisfaisant. Je suis contente que tu m'aies parlé d'Aron.

– Pourquoi ?

– Parce que, désormais, je sais que je ne suis pas entièrement responsable. Il ne pouvait pas supporter la vérité sur sa mère parce qu'elle ne faisait pas partie de son histoire et qu'il ne voulait à aucun prix en vivre une autre. Alors, il a tout cassé autour de lui. De la même façon, il m'a déchirée, moi, Abra, quand il a voulu être prêtre. »

Cal dit :

« Il va falloir que je réfléchisse.

– Donne-moi mes livres, demanda-t-elle. Dis à Lee que je viendrai. Je suis libérée maintenant. Moi aussi, il faut que je réfléchisse. Je crois que je t'aime. Cal.

– Je ne vaux rien.

– C'est peut-être pour cela. »

Cal rentra rapidement chez lui.

« Elle viendra demain.

– Tu m’as l’air bien excité », dit Lee.

Abra entra chez elle sans faire de bruit. Elle longea le mur pour ne pas faire craquer le plancher. Comme elle mettait le pied sur la première marche de l’escalier, elle changea d’avis et se dirigea vers la cuisine.

« Te voilà, lui dit sa mère. Tu n’es pas revenue directement de l’école ?

– J’ai dû rester un peu plus longtemps. Papa va-t-il mieux ?

– Je crois.

– Qu’a dit le médecin ?

– La même chose. Il a trop travaillé, il a besoin de se reposer.

– Il n’avait pourtant pas l’air fatigué », dit Abra.

Sa mère prit trois pommes de terre dans un panier et les porta à l’évier :

« Ton père est très courageux, ma chérie. J’aurais dû m’en douter. En plus de son propre travail, il s’est beaucoup dépensé pour la guerre, et le médecin dit que ses nerfs ont lâché d’un seul coup.

– Est-ce que je peux aller le voir ?

– Je crois qu’il n’a envie de voir personne. Le juge Knudsen a téléphoné et ton père m’a fait répondre qu’il dormait.

– Est-ce que je peux t’aider ?

– Va changer de robe, ma chérie. Tu risques de salir celle-ci. »

Abra passa devant la porte de son père sur la pointe des pieds et entra dans sa chambre. Le papier des murs était agressivement coloré et les meubles brillaient sous leur couche de cire. Il y avait des photographies de ses parents dans un cadre, sur la commode, des poèmes sous verre ornaient les murs et, dans le placard, tout était rangé. Le plancher était ciré et les chaussures étaient méticuleusement alignées. C’était sa mère qui faisait tout, qui dirigeait, qui proposait et disposait d’Abra.

Abra avait abandonné depuis longtemps l’idée d’avoir quelque chose de personnel dans sa chambre. Cette pièce n’était pas à elle. Seules ses idées lui appartenaient en propre. Les quelques lettres qu’elle conservait étaient glissées entre les pages des *Mémoires d’Ulysse S. Grant,* jamais ouverts, sauf par elle-même, depuis qu’ils étaient sortis des presses.

Abra était heureuse et ne cherchait pas pourquoi. Elle comprenait certaines choses sans question, et n’en parlait pas. Elle savait, par exemple, que son père n’était pas malade. Il se cachait. Adam Trask, lui, était malade, car elle l’avait vu marcher dans la rue. Sa mère savait-elle que son mari avait peur ?

Abra se déshabilla et mit la blouse de coton que sa mère avait désignée une fois pour toutes « pour le ménage ». Elle brossa ses cheveux, passa à nouveau devant la porte de son père sans faire de bruit et descendit. Au bas de l’escalier, elle ouvrit son livre d’histoire et en sortit la carte d’Aron. Dans le salon, elle secoua le deuxième volume des *Mémoires* et en fit tomber les lettres d’Aron. Elle les plia, puis, soulevant sa blouse, glissa le paquet sous l’élastique de sa culotte. Dans la cuisine, elle mit un tablier

pour masquer son embonpoint.

« Epluche donc les carottes, lui dit sa mère. L'eau est-elle chaude ?

– Oui.

– Mets-y un bouillon Kub. Le médecin a dit que c'était bon pour ton père. »

Lorsque sa mère monta la tasse fumante au malade, Abra ouvrit l'incinérateur, y mit les lettres et les enflamma.

Sa mère dit en redescendant :

« Ça sent la fumée.

– J'ai mis le feu aux ordures. C'était plein.

– Tu aurais pu me demander mon avis. Je ne voulais allumer que demain, pour chauffer la cuisine.

– Excuse-moi, maman, dit Abra. Je n'ai pas réfléchi.

– Tu aurais dû. Tu es très distraite ces temps-ci.

– Excuse-moi, maman.

– Réfléchis, au lieu de t'excuser. »

Le téléphone sonna dans la salle à manger. Mrs. Bacon alla répondre.

« Non, on ne peut pas le voir. Le médecin l'a recommandé. Personne. Non. Non. Personne. »

Elle revint dans la cuisine.

« C'est encore le juge », dit-elle.

Chapitre LIII

Tout le jour suivant, Abra fut heureuse à l'idée d'aller voir Lee.

« Lui as-tu dit que je viendrais ? demanda-t-elle à Cal entre deux cours.

– Il a préparé de la pâte pour des tartes », dit Cal.

Il était en uniforme : veste de mauvaise coupe à col trop haut, et leggings autour des mollets.

« Tu vas à l'exercice, dit Abra. J'arriverai avant toi. Quelle sorte de tartes ?

– Je ne sais pas. Mais laisse-m'en une ou deux. Je crois avoir senti des fraises. Laisse-m'en une ou deux.

– Veux-tu voir le cadeau que je vais faire à Lee ? Regarde. »

Elle présenta une petite boîte de carton qu'elle ouvrit.

« C'est un nouveau modèle d'épluche-pommes de terre. Ça ne coupe que la pelure. C'est très facile à utiliser.

– Il va l'offrir toutes les tartes, dit Cal. (Puis il ajouta) : Si je suis un peu en retard, attends-moi.

– Tu me raccompagneras à la maison ?

– Oui », dit Cal.

Elle le regarda bien en face jusqu'à ce qu'il baissât les yeux. Puis elle s'éloigna pour aller à son cours.

Adam avait pris l'habitude de dormir tard. Ou, plutôt, il avait pris l'habitude de dormir très souvent. De petits sommes, la nuit comme le jour. Lee entra plusieurs fois dans la chambre avant de le trouver réveillé.

« Je me sens bien ce matin, dit Adam.

– Si l'on peut appeler ça le matin. Il est onze heures.

– Seigneur Jésus ! Il faut que je me lève.

– Pour quoi faire ? demanda Lee.

– Pour quoi faire ? Oui, c'est vrai dans le fond. Pour quoi faire ? Mais je me sens bien. Je pourrais peut-être aller jusqu'au bureau. Quel temps fait-il ?

– Froid », répondit Lee.

Il aida Adam à se lever. Les boutons, les lacets des chaussures étaient une source d'ennuis pour Adam.

Pendant que Lee l'aidait, Adam lui dit :

« J'ai fait un rêve. Mais il avait l'air très réel. J'ai rêvé de mon père.

– Un homme de grande valeur, dit Lee. J'ai lu les coupures de journaux que le notaire de votre frère a envoyées. Un homme de grande valeur. »

Adam regarda calmement Lee.

« Savez-vous que c'était un escroc ?

– Dans votre rêve peut-être, dit Lee. Il est enterré à Arlington. Dans un des articles j'ai lu que le vice-président et te ministre de la Guerre avaient assisté à ses funérailles. Peut-être cela intéresserait-il un journal local de faire un éditorial. Nous sommes en guerre. Voulez-vous que nous réunissions les éléments ?

– C'était un escroc, dit Adam. Je ne le croyais pas dans le temps, mais maintenant j'en suis sûr. Il a détourné l'argent de la G. A. R.

– C'est incroyable ! » Dit Lee.

Les yeux d'Adam étaient pleins de larmes. Cela lui arrivait fréquemment. Lee dit :

« Asseyez-vous et je vais vous apporter votre petit déjeuner. Savez-vous qui va venir ce soir ? Abra.

– Abra ? Oh ! Oui, Abra ! Elle est très gentille.

– Je l'aime, dit simplement Lee. (Il fit asseoir Adam devant la table à jeu.) Voulez-vous vous distraire avec le puzzle pendant que je fais le déjeuner ?

– Non, merci. Pas ce matin. J'aime mieux penser à mon rêve avant de l'oublier. »

Lorsque Lee revint avec son plateau, Adam dormait dans son fauteuil. Lee le réveilla, lui lut le journal pendant qu'il mangeait, puis le conduisit aux toilettes.

La cuisine embaumait la pâtisserie. Les fraises, en cuisant, étaient passées par-dessus la casserole, et une odeur piquante et douce prenait au nez.

Lee était heureux. Il attendait l'événement du soir.

« Adam arrive au bout de son rouleau, pensa-t-il. Il doit en être de même pour moi, mais je ne le sens pas. Je me sens immortel. Lorsque j'étais très jeune, je me sentais mortel, mais c'est fini. La mort a reculé. »

Il se demanda s'il était normal de penser ainsi.

Que voulait dire Adam en parlant des escroqueries de son père ? Il devait confondre avec son rêve. Puis Lee se laissa aller au jeu de l'imagination, comme il le faisait souvent. « Si c'est vrai, Adam, l'homme le plus strictement honnête que l'on puisse trouver, a vécu toute sa vie sur une fortune volée. » Lee rit intérieurement. « Et son fils Aron, douillettement installé dans une pureté égoïste, profitera toute sa vie des bénéfices d'une maison close. Etait-ce une plaisanterie, ou bien les forces sont-elles équilibrées pour que le fléau de la balance soit toujours horizontal ? »

Il pensa à Sam Hamilton. Il avait frappé à tant de portes. Il avait tant d'idées, tant de projets, et personne ne lui avait donné d'argent. Mais il avait une autre richesse. Que pouvait-on lui donner de plus ? La richesse semble venir aux pauvres sous une forme spirituelle, et, pour rétablir l'équilibre, les riches ne sont qu'une bande d'abrutis. Lee se demanda s'il n'allait pas un peu loin. Il y avait des exemples.

Il pensa à Cal brûlant l'argent pour se punir. Mais le châtiment ne l'avait pas blessé aussi profondément que le crime. Lee se dit à lui-même : « Si vraiment il existe un endroit où je doive un jour rencontrer Sam Hamilton, que d'histoires aurai-je à lui raconter ! » Puis il ajouta : « Et lui donc ! »

Lee retourna dans la chambre d'Adam et le trouva essayant d'ouvrir la boîte qui contenait les articles nécrologiques sur son père.

Le vent était froid. Adam insista pour aller au bureau. Lee l'habilla et le conduisit dans la rue.

« Si vous vous sentez faible, asseyez-vous, où que vous soyez.

– Oui, acquiesça Adam. Mais je vais bien aujourd'hui. Je pourrais peut-être m'arrêter pour faire examiner mes yeux.

– Attendons demain. J'irai avec vous.

– Nous verrons », dit Adam.

Et il se mit en marche en balançant les bras d'un air martial.

Abra arriva, les yeux brillants et le nez rougi par le vent froid. Elle apportait tant de bonheur que Lee rit de plaisir.

« Où sont les tartes ? cria-t-elle. Cachons-les. Que Cal ne les trouve pas ! (Elle s'assit dans la cuisine.) Je suis si contente d'être revenue. »

Lee voulut parler, mais sa voix s'étrangla. Ce qu'il avait à dire était agréable, mais délicat.

« Je n'ai pas souhaité beaucoup de choses dans ma vie, commença-t-il, j'ai appris très tôt à ne pas demander. C'est une source de déceptions. »

Abra dit gaiement :

« Mais en ce moment vous souhaitez quelque chose. Qu'est-ce que c'est ?

– Je voudrais que vous soyez ma fille… »

Il fut très choqué par ce qu'il venait de dire, alla jusqu'au fourneau à gaz, l'éteignit, puis le ralluma.

Abra répondit doucement :

« Je voudrais que vous soyez mon père. »

Il lui jeta un coup d'œil, puis détourna le regard.

« Vraiment ?

– Vraiment.

– Pourquoi ?

– Parce que je vous aime. »

Lee sortit rapidement. Il alla s'asseoir dans sa chambre serrant ses mains jusqu'à ce que sa respiration fût redevenue normale. Alors il se leva

et prit dans sa commode une petite boîte d'ébène dont le couvercle était orné d'un dragon. Il retourna dans la cuisine et posa la boîte entre les mains d'Abra.

« C'est pour vous », dit-il d'une voix sans timbre.

Elle ouvrit la boîte et vit une petite broche de jade vert foncé sculptée en forme de main humaine. Abra prit le bijou, le porta à sa bouche, le mouilla de sa langue, le passa sur ses lèvres et le pressa contre sa joue.

« C'était l'unique bijou de ma mère », dit Lee.

Abra se leva, l'entoura de ses bras, l'embrassa sur la joue, et c'était bien la première fois qu'il arrivait une chose semblable à Lee.

Il rit.

« Il semble que mon calme oriental m'ait quitté. Le seul moyen de le retrouver, c'est de faire du thé, chérie. (Il fit une légère pause). C'est la première fois de ma vie que j'emploie ce mot. Je n'ai jamais appelé quelqu'un ainsi. »

Abra dit :

« Ce matin, en me réveillant, je me suis sentie heureuse.

– Moi aussi, dit Lee. Et je sais pourquoi. Vous alliez venir.

– Moi aussi, c'était pour cela, mais…

– Vous avez changé, dit Lee. Vous n'êtes plus du tout une petite fille.

– J'ai brûlé toutes les lettres d'Aron.

– Avait-il mal agi avec vous ?

– Non. Je ne crois pas. Mais jusqu'ici je ne m'étais pas sentie assez forte. Il y a longtemps que j'avais envie de lui dire que je n'étais pas pure.

– Et maintenant que vous n'avez plus besoin d'être parfaite, vous pouvez être vous-même. Est-ce cela ?

– Je crois. Peut-être.

– Vous savez qui était la mère des enfants ?

– Oui. Vous ne m'avez pas encore offert une seule tarte. Et puis j'ai soif.

– Buvez du thé, Abra. Aimez-vous Cal ?

– Oui.

– Il est à la fois le meilleur et le pire. Une seule personne pourrait… »

Abra baissa la tête vers sa tasse de thé.

« Il m'a demandé d'aller avec lui au mont Alisal quand les azalées sauvages fleuriront. »

Lee posa ses mains sur la table et se pencha en avant.

« Inutile de vous demander si vous avez accepté.

– Inutile. J'irai.

– Ne restez pas si longtemps sans venir dans cette maison.

– Mon père et ma mère me l'interdisent.

– Je ne les ai vus qu'une seule fois. Ils ont l'air de braves gens. Il y a parfois d'étranges remèdes. Je me demande si leur interdiction serait toujours aussi forte s'ils apprenaient qu'Aron vient d'hériter de cent mille dollars. »

Abra hocha gravement la tête et fit tous ses efforts pour ne pas rire.

« Vous avez raison, dit-elle. Je me demande comment le leur faire savoir.

– Ma chère, dit Lee, si j'apprenais une telle nouvelle, je crois que ma première impulsion serait de téléphoner à quelqu'un. Peut-être obtiendrais-je un faux numéro.

– Et diriez-vous à ce faux numéro la provenance de l'argent ?

– Certainement pas », dit Lee.

Elle regarda la pendulette accrochée au mur par un clou.

« Il est presque cinq heures. Il faut que je parte. Mon père ne va pas bien. Je pensais voir Cal à son retour d'exercice.

– Revenez bientôt », dit Lee.

Elle rencontra Cal sur le perron.

« Attends-moi, dit-il en entrant dans la maison.

– Prends bien soin des livres d'Abra ! » Lui lança Lee de la cuisine.

Avec la nuit tombante, le vent se faisait plus froid, les lampes se balançaient au bout de leur chaîne, et les ombres des passants étaient successivement devant et derrière eux. Les hommes qui revenaient du travail cachaient leur menton dans le col de leur manteau et se hâtaient vers la chaleur. On entendait la musique monotone qui venait de la patinoire.

Cal dit :

« Veux-tu reprendre tes livres une minute, Abra. Je voudrais défaire mon col. Il me scie le cou. »

Il le dégrafa et soupira de soulagement. Puis il reprit les livres. Dans le jardin des Berges, les ramures du grand palmier bruissaient avec des claquements secs, et un chat miaulait sans interruption devant une porte de cuisine fermée.

Abra dit :

« Je ne crois pas que tu fasses un bon soldat. Tu es trop indépendant.

– Peut-être, dit Cal. Tous ces commandements que nous assène le vieux Krag-Jorgensens me semblent ridicules. Si je parviens à m'y intéresser un jour, je ferai peut-être un bon militaire.

– Les tartes étaient merveilleuses, dit Abra. Je t'en ai laissé une.

– Merci. Aron, lui, doit faire un bon soldat.

– Oui, je crois. Le plus beau de l'année. Quand irons-nous cueillir les azalées ?

– Pas avant le printemps.

– Qu'il se hâte ! Nous déjeunerons sur l'herbe.

– Et s'il pleut ?

– Tant pis. Nous irons quand même. »

Elle reprit ses livres et pénétra dans son jardin.

« À demain », dit-elle.

Cal ne rentra pas directement chez lui. Il s'engagea dans la nuit froide,

passa devant l'école, puis devant la patinoire, un plancher surmonté d'une grande tente, d'où sortaient les flons-flons d'un orchestre mécanique. Il n'y avait aucun patineur. Le vieux propriétaire était assis dans sa cabine et feuilletait du bout des doigts un carnet sale de tickets d'entrée.

Main Street était déserte. Le vent chassait des détritus sur le sol. Tom Meek, l'agent de service, sortit de chez Bell et rencontra Cal.

« Vous devriez boutonner votre col, militaire, dit-il.

Bonjour, Tom. Ça me serre trop le cou.

– On ne te voit plus te balader la nuit.

– Non.

– Tu as pris de bonnes résolutions ?

– Peut-être. »

Tom savait se moquer des gens, mine de rien, et il était fier de cette aptitude.

« Tu m'as tout l'air d'être amoureux. »

Cal ne répondit pas.

« Il parait que ton frère a réussi à s'engager. C'est de sa fiancée que tu es amoureux ?

– Je pense bien », dit Cal.

Tom sentit son intérêt s'éveiller.

« Will Hamilton raconte partout que tu t'es fait quinze mille dollars dans les haricots. Est-ce vrai ?

– Je pense bien dit Cal.

– Tu n'es qu'un môme. Qu'est-ce que tu vas faire de tout cet argent ? »

Cal lui sourit.

« Je l'ai brûlé.

– Comment, brûlé ?

– J'ai gratté une allumette et je l'ai brûlé. »

Tom scruta son visage.

« Ah ! Oui. Evidemment. C'est ce qu'il y avait de mieux à faire. Il faut que je te quitte. Bonsoir. »

Tom Meek, n'aimait pas que l'on se payât sa tête. « Bougre de petit salaud, se dit-il. Il devient un peu trop malin. »

Cal descendit lentement Main Street en regardant les vitrines. Il se demandait où était enterrée Kate. S'il connaissait l'endroit, il y porterait un bouquet de fleurs. Il rit de son élan. Se jouait-il la comédie ? Le vent de la Vallée était capable de soulever une pierre tombale, alors, un bouquet d'œillets… Sans raison, il se rappela le nom mexicain des œillets – on avait dû le lui dire quand il était petit. On les appelait des clous d'amour, et les soucis des clous de mort. C'était un mot avec une consonance âcre. *Claveles.* Peut-être ferait-il mieux de porter des soucis sur la tombe de sa mère. « Je commence à me conduire comme Aron », se dit-il.

Chapitre LIV

L'hiver semblait ne pas vouloir desserrer son étreinte. Il dépassa le temps de sa saison, froid, mouillé, venteux. Et les gens répétaient :

« C'est à cause de tous ces coups de canon que l'on tire en France. Ils détraquent les saisons dans le monde entier. »

Les semences mirent longtemps à germer dans la vallée de la Salinas et les fleurs sauvages s'ouvrirent si tard que l'on pensa un moment qu'elles ne s'ouvriraient jamais.

Nous savions – nous essayions de nous persuader – qu'au Jour de Mai, quand tous les patronages vont pique-niquer sur les flancs de l'Alisal, les azalées sauvages qui poussent sur les bords des torrents seraient fleuries. Elles étaient la parure de la fête.

Pourtant il fit froid ce jour-là. Le pique-nique fut noyé par une pluie glaciale et il n'y eut pas un seul bouton sur les azalées. Deux semaines plus tard, il en était de même.

Cal n'avait pas prévu ce contretemps quand il avait donné la floraison des azalées comme signal de la promenade. Il fallait attendre.

La Ford reposait dans la grange des Windham, les pneus gonflés, munie de deux piles sèches pour faciliter la mise en marche. Lee était prêt à faire des sandwiches lorsque le jour viendrait, mais il se fatigua d'attendre et refusa d'acheter du pain de mie tous les deux jours.

« Pourquoi ne pas y aller de toute façon ? demandait-il.

– Je ne peux pas, répondait Cal. J'attends les azalées.

– Et comment sauras-tu qu'elles sont en fleur ?

– Les Silacci habitent là-bas et ils viennent à l'école tous les jours. Ils disent que ce sera pour dans une semaine.

– Seigneur ! dit Lee, les yeux au ciel. Accordez-nous notre pique-nique. »

Adam recouvrait peu à peu ses forces. Sa main gauche reprenait vigueur. Il pouvait lire, un peu plus chaque jour.

« C'est seulement quand je suis fatigué que les lettres se mettent à danser, disait-il. Je suis content de ne pas avoir acheté de lunettes. Je me serais abîmé les yeux. »

Lee hochait la tête et était heureux, il était allé à San Francisco se procurer les livres dont il avait besoin et avait commandé par poste de nombreux numéros de revues.

Il n'ignorait plus rien de l'anatomie du cerveau, des symptômes et de la gravité des lésions et des thrombus. Il avait étudié et posé des questions avec la même ténacité dont il avait fait preuve pour prendre au piège, dépouiller et soigner un verbe hébreu. Le docteur H. C. Murphy avait appris à connaître Lee et son impatience professionnelle à l'égard du domestique chinois avait fait place à une sincère admiration pour l'étudiant. Le docteur Murphy avait même emprunté à Lee certaines de ses revues spécialisées. Il dit au docteur Edwards : « Ce Chinois en sait plus que moi, et sans doute autant que vous, sur la pathologie de l'hémorragie cérébrale. » Il parlait avec une sorte de colère affectueuse. La profession médicale est inconsciemment irritée par la concurrence.

Lee vint lui annoncer qu'Adam allait mieux.

« On dirait que la réabsorption se poursuit.

– J'ai eu un malade… », Commença le docteur Murphy.

Et il raconta une histoire optimiste.

« La récurrence m'inquiète toujours, dit Lee.

– Il faut vous remettre entre les mains du Seigneur, dit le docteur Murphy. Nous ne pouvons pas encore reboucher une artère comme une vieille chambre à air. Je voulais vous demander comment vous vous y prenez pour lui prendre sa tension artérielle ?

– Je parie sur la mienne et lui sur la sienne. C'est beaucoup plus drôle que les courses de chevaux.

– Et qui passe le poteau le premier ?

– J'en serais capable, dit Lee, mais je m'y refuse. Cela gâcherait le jeu.

– Comment lui faites-vous garder son calme ?

– C'est une de mes inventions, dit Lee. Je l'appelle la conversation thérapie.

– Cela doit vous prendre tout votre temps.

– C'est vrai », dit Lee.

Le 28 mai 1918, les troupes américaines furent engagées pour la première fois de façon importante dans la première guerre mondiale. La première division, sous les ordres du général Bullard, reçut pour objectif le village de Cantigny. L'agglomération, bâtie sur une éminence, commandait la vallée de l'Avre. Elle était défendue par un système de tranchées, de mitrailleuses et d'artillerie. Le front se déployait sur un peu plus d'un mille.

Le 28 mai 1918, à six heures quarante-cinq, l'attaque fut lancée après une heure de préparation d'artillerie. Les troupes engagées étaient le 28^{e} d'infanterie (colonel Ely), un bataillon du 18°d'Infanterie (Parker), une compagnie de génie et l'artillerie divisionnaire (Summerall), et un support de blindés français et de lance-flammes.

L'attaque fut victorieuse. Les Américains s'emparèrent de la ville et repoussèrent deux puissantes contre-attaques allemandes.

La première division reçut les félicitations de Clemenceau, Foch et Pétain.

C'est seulement à la fin du mois de mai que les Silacci annoncèrent que les fleurs rose saumon des azalées venaient de s'ouvrir. C'était un mercredi et la cloche de neuf heures sonnait.

Cal se précipita vers la classe d'anglais, et, au moment où Miss Norris allait s'asseoir sur sa petite estrade, il agita son mouchoir et se moucha bruyamment. Puis il descendit vers les cabinets des garçons et attendit que la chasse d'eau du côté des filles eût été actionnée, il sortit par la porte de la cave, se faufila le long du mur de briques rouges, se glissa derrière le poivrier, et marcha lentement jusqu'à ce que Abra l'eût rejoint.

« Quand ont-elles fleuri ? demanda-t-elle.

– Ce matin.

– On attend demain ? »

Il regarda le beau soleil jaune, le premier de l'année.

« Veux-tu attendre ?

– Non, répondit-elle.

– Moi non plus. »

Ils partirent en courant, achetèrent du pain chez Reynaud et mirent Lee sur les dents.

Adam, entendant des cris dans la cuisine, entra.

« Qu'est-ce que c'est que ce chahut ? demanda-t-il.

– Nous allons manger sur l'herbe, dit Cal.

– N'y a-t-il pas classe, aujourd'hui. »

Abra répondit :

« Si. Mais nous prenons nos vacances. »

Adam lui sourit.

« Vous êtes rose comme une rose. »

Abra lui lança :

« Pourquoi ne venez-vous pas avec nous ? Nous allons sur l'Alisal cueillir des azalées.

– Ce serait avec plaisir, dit Adam. (Puis il ajouta). Non, je ne peux pas. J'ai promis d'aller à la fabrique. Nous installons de nouvelles machines. Quelle belle journée !

– Nous vous rapporterons des fleurs, dit Abra.

– Amusez-vous bien. »

Lorsqu'il fut sorti. Cal dit :

« Pourquoi ne viens-tu pas, Lee ? »

Lee lui jeta un regard aigu.

« Est-ce que par hasard tu serais idiot ?

– Mais si, venez, renchérit Abra.

– Ne soyez pas ridicules », dit Lee.

À l'est de la vallée de la Salinas, dans les Gabilans, le long du mont Alisal, chante une petite rivière. L'eau glisse sur des pierres rondes et lave sans cesse les racines des arbres.

L'odeur des azalées et des feuilles vertes tiédies par le soleil emplissait l'air. La Ford était arrêtée sur la rive. Elle avait chauffé et l'eau bouillonnait dans le réservoir. Des branches d'azalées recouvraient le siège arrière.

Cal et Abra étaient assis sur la berge, au milieu des papiers gras du déjeuner. Leurs pieds trempaient dans l'eau.

« Les fleurs seront déjà fanées ce soir, dit Cal.

– Mais c'est une si bonne excuse. Si tu ne le fais pas, il faudra que ce soit moi.

– Qui fasse quoi ? »

Elle lui prit la main.

« Ça, dit-elle.

– Je n'osais pas.

– Pourquoi ?

– Je ne sais pas.

– Moi j'ai osé.

– Les filles ont moins peur que les garçons.

– C'est peut-être vrai.

– N'as-tu donc jamais peur ?

– Si, dit-elle. J'ai eu peur de toi le jour où tu m'as dit que j'avais fait pipi dans ma culotte.

– C'était méchant de ma part, dit-il. Je ne sais pas pourquoi je l'ai fait. »

Soudain, il devint silencieux.

Elle glissa ses doigts entre les siens.

« Je sais à quoi tu penses. Je veux que tu oublies. »

Cal regarda l'eau passer et retourna une pierre brune du bout du pied.

Abra dit :

« Tu te crois pire que les autres ? Tu crois que tu attires le mal…

– C'est que…

– Je vais te dire quelque chose. Mon père a des ennuis.

– Quels ennuis ?

– Je n'ai pas écouté aux portes, mais j'en ai entendu assez, il n'est pas malade. Il a peur. Il a fait quelque chose. »

Cal tourna la tête.

« Je crois qu'il a volé de l'argent. Il ne sait pas encore si ses associés vont le faire mettre en prison ou lui laisser le temps de rembourser.

– Comment le sais-tu ?

– Je les ai entendus crier dans sa chambre. Ma mère a mis un disque pour couvrir leurs voix.

– Tu n'es pas en train de l'inventer ? demanda-t-il.

– Non. C'est vrai. »

Il se colla contre elle, posa sa tête sur son épaule et son bras se glissa timidement autour de sa taille.

« Tu vois que tu n'es pas le seul… »

Elle s'arrêta et lui jeta un regard de côté.

« Maintenant, j'ai peur », dit-elle faiblement.

À trois heures, cet après-midi-là, Lee, assis devant son bureau, tournait les pages d'un catalogue de graines. Les pois de senteur étaient en couleurs.

« Ils feraient très bien le long de la clôture. Ils masqueraient la mare. Je me demande s'il y a assez de soleil ? » Au son de sa voix, il leva la tête et sourit. Il lui arrivait de plus en plus fréquemment de se surprendre parlant à voix haute, lorsque la maison était vide.

« C'est l'âge, dit-il. Le cerveau qui divague… (Il s'arrêta et resta immobile.) C'est drôle, on dirait que j'attends quelque chose. Je me demande si j'ai éteint le gaz sous la bouilloire. Oui, je me rappelle. (Il tendit à nouveau l'oreille.) Dieu merci, je ne suis pas superstitieux. Si je me laissais aller, j'entendrais glisser les fantômes. » On sonna à la porte d'entrée.

« Voilà. Voilà ce que j'attendais. Sonne donc. Je ne me laisserai pas guider par des pressentiments. Sonne donc. » Mais il n'y eut pas d'autre coup de sonnette. Une grande lassitude s'empara de Lee. Ses épaules s'affaissèrent sous le poids de son impuissance, il essaya de plaisanter. v

« Si j'y vais, je veux trouver un prospectus sous la porte, mais si je reste ici, mon vieux crâne fatigué me dira que la mort est à notre seuil. Allons, je choisis le prospectus. »

Lee s'assit dans le salon et regarda l'enveloppe qui reposait sur ses genoux. Soudain, il cracha dessus. « Tiens, dit-il. Voilà pour toi. » Il l'ouvrit et, bientôt, la reposa sur la table. Il fixa le sol entre ses genoux :

« Non, dit-il. Je n'ai pas le droit. Nul n'a le droit de soulager son prochain de la plus petite expérience. La vie et la mort sont un dû. Nous avons un droit à la douleur. » Son estomac se contracta.

« Je n'ai pas le courage. Je ne suis qu'un ignoble lâche. Je ne pourrai pas le supporter. »

Il alla dans la salle de bain, versa trois cuillers de bromure dans un verre et ajouta de l'eau jusqu'à ce que le médicament rouge tournât au rose. Il porta le verre jusqu'au salon, puis s'assit. Il replia le télégramme et le glissa dans sa poche. Puis il dit tout haut :

« Je hais la lâcheté, Seigneur ! Combien je hais le lâche. »

Ses mains tremblaient et une sueur froide perlait sur son front.

À quatre heures, il entendit Adam qui tournait la poignée de la porte. Lee se mouilla les lèvres. Il se leva et se dirigea lentement vers l'entrée. Le verre de liquide rose était dans sa main, et elle ne tremblait pas.

Chapitre LV

Toutes les lampes étaient allumées chez les Trask. La porte d'entrée était entrebâillée et la maison était froide. Dans le salon, Lee était posé sur le fauteuil comme une feuille brune et gelée. La porte d'Adam était ouverte et des voix sortaient de la pièce.

Lorsque Cal entra, il demanda :

« Que se passe-t-il ? »

Lee leva les yeux et désigna de la tête la table où était posé le télégramme ouvert.

« Ton frère est mort, dit-il. Ton père a eu une attaque. »

Cal se dirigea vers la chambre. Lee l'arrêta.

« Reviens. Le docteur Murphy et le docteur Edwards sont auprès de lui. Laisse-les seuls. »

Cal se planta devant Lee.

« C'est grave ? Lee, c'est grave ?

– Je ne sais pas. »

Il parla comme s'il racontait une très vieille histoire.

« Il est revenu fatigué. Mais il fallait que je lui lise le télégramme. C'était son droit. Pendant cinq minutes, il l'a répété tout haut et puis, tout à coup, les mots ont pénétré sa tête et ont explosé.

– Est-il conscient ? »

Lee dit avec lassitude :

« Assieds-toi et attends. Cal. Assieds-toi et attends. Il faut t'habituer. Je suis en train d'essayer. »

Cal prit le télégramme et lut la formule digne et sèche.

Le docteur Edwards sortit, fit un signe courtois de la tête, passa la porte et la referma sans bruit.

Le docteur Murphy posa sa trousse sur la table et s'assit. Il soupira.

« Le docteur Edwards m'a demandé de vous prévenir.

– Comment est-il ? demanda Cal.

– Je vous dirai tout ce que nous savons. Désormais vous êtes le chef de famille, Cal. Savez-vous ce que c'es qu'une hémorragie cérébrale ? (Il n'attendit pas la réponse de Cal.) C'est un épanchement de sang dans le

cerveau. Certaines parties sont touchées. Il a déjà eu des épanchements, mais moins importants. Lee sait ce que je veux dire.

– Oui », dit Lee.

Le docteur Murphy lui jeta un coup d'œil, puis s'adressa à nouveau à Cal.

« Le côté gauche est paralysé. Le côté droit partiellement. Il est probable qu'il ne voit rien de l'œil gauche, mais nous ne sommes pas en mesure de l'assurer. En d'autres mots, votre père est réduit à une impuissance totale.

– Peut-il parler ?

– -Très peu. Avec difficulté. Ne le fatiguez pas. »

Cal avait la gorge sèche.

« Peut-il guérir ?

– J'ai entendu parler de cas de réabsorption. Mais personnellement je n'en ai jamais vu.

– Alors, il va mourir ?

– Nous ne savons pas. Il peut vivre une semaine, un mois, un an, ou même deux. Il peut mourir cette nuit.

– Peut-il me reconnaître ?

– Vous le verrez vous-même. Je vais vous envoyer une infirmière et, par la suite, vous en engagerez deux qui se relaieront à son chevet. (Il se leva.) Je regrette, Cal. Du courage. Il vous en faudra beaucoup. Je suis toujours surpris par le courage des gens. Edwards viendra demain. Bonsoir. »

Il tendit la main pour toucher l'épaule de Cal, mais Cal se recula et se dirigea vers la chambre d'Adam.

Son père reposait, adossé à des oreillers. Son visage était calme et pâle, sa bouche était ferme, ni souriante ni sévère. Ses yeux étaient ouverts. Ils avaient une grande profondeur et une grande clarté, fis semblaient doués d'une acuité nouvelle. Ils bougèrent et se posèrent sur Cal lorsqu'il entra dans la pièce. Ils rencontrèrent sa poitrine puis remontèrent jusqu'au visage et s'y fixèrent. Cal s'assit sur la chaise, à côté du lit. Il dit : « Je regrette. »

Les paupières se baissèrent et se relevèrent comme celles d'un oiseau de nuit.

« M'entends-tu ? Peux-tu me comprendre ? (Les yeux ne bougèrent pas.) C'est moi, sanglota Cal, je suis responsable de la mort d'Aron et de ta maladie. Je l'ai emmené chez Kate. Je lui ai montré sa mère. C'est pourquoi il est parti. Je ne veux pas agir mal, mais j'y suis poussé. »

Il posa la tête sur le bord du lit pour éviter le terrible regard, mais il le sentait toujours. Il savait que ces yeux seraient sur lui toute sa vie, comme une tache.

On sonna à la porte. Quelques instants plus tard, Lee entra dans la chambre, précédant l'infirmière, une femme corpulente avec d'épais

sourcils noirs. En ouvrant sa valise, elle ouvrit la bouche :

« Où est mon malade ? Ah ! Le voici. Mais il a bonne mine. Qu'est-ce que je fais ici ? Vous feriez mieux de vous lever et de vous occuper de moi. Voudriez-vous vous occuper de moi ? Oh ! Le beau malade. »

Elle passa un bras musclé derrière Adam et le souleva sans effort, puis, de son autre main, elle retourna les oreillers.

« Des oreillers frais, dit-elle. Vous n'aimez pas les oreillers frais ! Où est la salle de bain ? Avez-vous un canard et un bassin ? Pouvez-vous m'installer un lit ici ?

– Faites-moi une liste, dit Lee. Et si vous avez besoin d'aide pour lui…

– Pourquoi aurais-je besoin d'aide ? On s'entendra très bien tous les deux. Hein, mon gros poupon ? » Lee et Cal se retirèrent dans la cuisine. Lee dit : « Avant qu'elle arrive, j'étais sur le point de te forcer à manger. Tu sais, comme ces gens qui emploient la nourriture dans toutes les occasions, bonnes ou mauvaises. Elle doit être comme ça. Mange ou ne mange pas, libre à toi. »

Cal lui sourit.

« Si tu m'y avais forcé, j'aurais été malade. Mais puisque tu le prends comme ça, je crois que je vais me faire un sandwich.

– Je te l'interdis.

– J'en veux un.

– Et dire que ça prend toujours. C'est décourageant. Je trouve même insultant que tout le monde réagisse de la même façon.

– Je n'ai plus envie de sandwich, dit Cal. Est-ce qu'il reste des tartes ?

– Dans le panier à pain. Elles sont peut-être un peu rassises.

– Je les aime rassises », dit Cal.

Il posa le plat sur la table et s'installa devant.

L'infirmière passa la tête.

« Ça a l'air bon, dit-elle. (Elle prit une tarte, mordit dedans, et parla la bouche pleine) : Est-ce que je peux téléphoner chez Krough pour mes médicaments ? Où est le téléphone ? Où rangez-vous le linge ? Où est mon lit ? Vous avez fini de lire ce journal ? Où est le téléphone, dites-vous ? »

Elle prit une autre tarte et se retira.

Lee demanda doucement :

« T'a-t-il parlé ? »

Cal secoua la tête de gauche à droite, d'un mouvement qui semblait ne devoir jamais finir.

« Cela va être affreux. Mais le docteur a raison. Nous supportons tout. Nous sommes de merveilleux animaux.

– Pas moi. (La voix de Cal était blanche.) Je ne peux pas le supporter. Non, je ne peux pas. J'en suis incapable. Il faudra que… Il faudra que… »

Lee lui agrippa sauvagement le poignet.

« Morveux ! Alors que tant de bonté t'entoure, tu oses songer à une chose pareille ? En quoi ta peine est-elle plus raffinée que la mienne ?

– Ce n’est pas de la peine. Je lui ai tout dit. J’ai tué mon frère. Je suis un assassin. Il le sait.

– Te l’a-t-il dit ? Allons… te l’a-t-il dit ?

– C’était inutile. C’était dans ses veux. Il me l’a dit avec ses yeux. Je ne puis aller nulle part pour leur échapper, nulle part. »

Lee soupira et relâcha son étreinte.

« Cal, écoute-moi. Les centres vitaux d’Adam sont atteints. Tout ce que tu peux voir dans ses yeux n’est peut-être que le résultat de cette infiltration de sang dans son cerveau. Ne te rappelles-tu pas ? Il ne pouvait plus lire. Ce n’étaient pas ses yeux, c’était sa tension. Tu ne sais pas s’il t’a accusé. Tu ne peux pas l’affirmer

– – Il m’a accusé. Je le sais. Il a dit que j’étais un meurtrier.

– Il te pardonnera. Je te le promets. »

L’infirmière apparut dans l’encadrement de la porte.

« Qu’est-ce que tu promets, Ching Chong ? Tu m’avais bien promis une tasse de café ?

– Je vais vous la faire. Comment va-t-il ?

– Il dort comme un enfant. Y a-t-il de quoi lire dans cette maison ?

– Que désirez-vous ?

– Quelque chose qui me fasse oublier mon cor au pied.

– Avec votre café, je vous apporterai des histoires sales, écrites par une reine de France. Peut-être seront-elles trop…

– Apporte-les avec le café, dit-elle. Tu devrais roupiller un peu, fiston. Ching Chong et moi nous ferons la garde. N’oublie pas mon bouquin, Ching Chong. »

Lee posa le percolateur sur le fourneau. Puis il dit :

« Cal ?

– Que veux-tu ?

– Va voir Abra. »

Cal, debout sur le perron, garda le doigt sur la sonnette jusqu’à ce qu’une ampoule s’allumât au-dessus de lui et que le verrou de sûreté fût tiré de l’intérieur. Mrs. Bacon jeta un regard.

« Je voudrais voir Abra », dit Cal.

Ebahie, elle ouvrit la bouche.

« Que voulez-vous ?

– Voir Abra.

– Impossible. Elle est dans sa chambre. Sortez. »

Cal lança plus fort :

« Je vous dis que je veux voir Abra.

– Partez, ou j’appelle la police.

– Qu’est-ce que c’est ? Qui est-ce ? demanda la voix de Mr. Bacon.

– Ne t’occupe pas de ça. Va te coucher. Tu es malade. Je m’occupe de tout. »

Elle se retourna vers Cal :

« Descendez de mon perron. Et si vous sonnez à nouveau, je téléphone à la police. »

La porte claqua, le verrou crissa, la lumière s'éteignit.

Cal resta immobile, souriant à la pensée que la policé était représentée par Tom Meek. Il le voyait très bien demandant :

« Eh bien, Cal, qu'est-ce que tu fabriques ? »

Mrs. Bacon cria de l'intérieur :

« Je vous vois. Voulez-vous partir. »

Il retraversa lentement le jardin et reprit le chemin de chez lui. Il n'avait pas fait vingt pas que Abra le rattrapait, essoufflée.

« Je suis sortie par la cuisine, dit-elle.

– Ils vont s'en apercevoir.

– Je m'en fiche.

– Vraiment ?

– Oui.

– Abra, j'ai tué mon frère, et mon père est paralysé par ma faute. »

Elle lui prit le bras à deux mains.

Cal demanda :

« M'as-tu entendu ?

– Je t'ai entendu.

– Abra, ma mère était une prostituée.

– Je sais. Tu me l'as dit. Mon père est un voleur.

– Le sang de ma mère coule dans mes veines, Abra.

– Le sang de mon père coule dans les miennes. »

Ils marchèrent en silence, et Cal essayait de retrouver son équilibre. Le vent était froid et ils accélérèrent leur marche pour se réchauffer. Ils passèrent devant le dernier réverbère de Salinas. L'obscurité était devant eux. Sous leurs pieds, le sol était glissant.

Ils avaient atteint la fin de la rue, la fin de la lumière. L'argile était collante, et l'herbe, humide de rosée. Abra demanda :

« Où allons-nous ? – Je veux fuir le regard de mon père. Ses yeux sont devant moi. Lorsque je ferme les miens, ils sont toujours là. Je les verrai toujours. Mon père va mourir, mais ses yeux continueront de me regarder pour me dire que j'ai tué mon frère.

– Tu ne l'as pas tué.

– Si. Les yeux de mon père me l'ont dit.

– Ne parle pas ainsi. Où allons-nous ?

– Un peu plus loin, il y a une fontaine et un saule à côté. Te rappelles-tu le saule ?

– Oui, je me le rappelle. »

Il dit :

« Les branches tombent comme une tenture et couvrent le sol.

– Je sais.

– L'après-midi, quand il y avait du soleil, Aron et toi écartiez les

branches et vous entriez. Et personne ne pouvait vous voir.

– Tu nous as épiés ?

– Evidemment. Je veux aller sous le saule avec toi. Voilà ce que je veux. »

Elle s'arrêta et le retint.

« Non, dit-elle. Tu n'as pas le droit.

– Tu ne veux pas y aller avec moi ?

– Si c'est pour te cacher, non.

– Alors que dois-je faire ? Dis-le-moi.

– M'écouteras-tu ?

– Je ne sais pas.

– Nous rentrons.

– Où ?

– Chez ton père. »

Ils étaient violemment éclairés par la lampe de la cuisine. Lee avait allumé le four pour réchauffer la pièce.

« Elle m'a fait revenir, dit Cal.

– Je l'espérais bien. »

Abra dit :

« Il serait revenu de lui-même.

– Nous ne le saurons jamais ». Dit Lee.

Il sortit de la cuisine et revint bientôt.

« Il dort toujours. »

Il posa une gourde de pierre et trois petites tasses de porcelaine transparente sur la table.

« Je me souviens de cela, dit Cal.

– Tu as toutes les raisons. (Lee versa la liqueur noire.) Il faut en prendre une gorgée et la garder dans la bouche. »

Abra posa les coudes sur la table.

« Aidez-le, demanda-t-elle. Vous savez accepter les choses, Lee. Aidez-le.

– Je ne sais pas si je les accepte, dit Lee. Je n'ai jamais eu l'occasion d'essayer. Je me suis toujours trouvé… de moins en moins capable d'affronter l'incertitude. Et j'ai dû pleurer… seul.

– Pleurer ? Vous ?

– Lorsque Samuel Hamilton est mort, le monde s'est éteint comme une chandelle. Je l'ai rallumé pour voir ses merveilleuses créations, mais je n'ai vu que ses enfants jetés les uns contre les autres, déchirés et détruits, comme si quelque vengeance était à l'ouvrage. Il faut garder le ng-ka-çy sur la langue. (Il continua) : J'ai dû découvrir moi-même mes propres erreurs. Je croyais que le bien était détruit, alors que le mal survivait et prospérait… Je croyais qu'un dieu furieux versait un feu liquide pour détruire ou pour purifier son petit tas de poussière. Je croyais avoir hérité les cicatrices laissées par le feu, et les impuretés qui avaient rendu le feu

nécessaire. Oui, je croyais les avoir héritées. Est-ce ce que vous ressentez ?

– Je crois, dit Cal.

– Je ne sais pas », dit Abra.

Lee secoua la tête.

« Ce n'est pas assez. Cela ne va pas assez loin. Peut-être… »

Il resta silencieux.

Cal sentait la chaleur de l'alcool dans son estomac.

« Peut-être quoi, Lee ?

– Peut-être arriveras-tu à comprendre que chaque homme de chaque génération subit l'épreuve du feu. Est-ce qu'un artisan, même à l'âge de la vieillesse, perd l'ambition de faire une tasse parfaite, fine, solide, translucide ? (Il présenta sa tasse devant la lumière.) Toutes les impuretés sont brûlées, et la tasse est prête à recevoir un liquide glorieux ou à retourner dans le brasier. Alors, ou les scories s'amoncellent, ou l'on obtient ce que chacun poursuit : la perfection. (Il vida sa tasse et dit à haute voix) : Ecoute-moi, Cal. Crois-tu que ce qui a présidé à notre naissance se refuserait à tenter un nouvel essai ?

– Je ne peux pas le supporter, dit Cal. Pas maintenant. »

Les pas lourds de l'infirmière résonnèrent dans le salon. Elle s'arrêta à la porte et regarda Abra, les coudes sur la table, les joues entre les mains.

L'infirmière demanda :

« Vous avez une carafe ? Les malades ont toujours soif. Vous comprenez, il respire par la bouche.

– Est-il éveillé ? demanda Lee. Voici une carafe.

– Oh ! Oui, il est éveillé. Et bien reposé. Je lui ai lavé le visage et je l'ai peigné. C'est un bon malade. Il a essayé de me sourire. »

Lee se leva.

« Suis-moi, Cal. Vous aussi, Abra, il faut que vous veniez. »

L'infirmière remplit la carafe au robinet de l'évier et sortit la première.

Lorsqu'ils entrèrent dans la chambre, Adam était assis, bien calé par ses oreillers. Ses mains blanches reposaient de chaque côté de son corps, et ses veines sinuaient, plus foncées des phalanges aux poignets. Il avait le teint cireux et ses os semblaient saillir davantage. Il respirait lentement. Ses yeux bleus réfléchissaient la lumière dirigée vers lui.

Lee, Cal et Abra se placèrent au pied du lit, et les yeux d'Adam allèrent d'un visage à l'autre pendant que ses lèvres tremblaient un mot de bienvenue.

L'infirmière dit :

« Regardez comme il est joli. C'est mon petit chéri.

– La ferme ! dit Lee.

– Vous n'allez pas me fatiguer mon malade ?

– Sortez de cette pièce, dit Lee.

– Je préviendrai le docteur. »

Lee pirouetta vers elle.

« Sortez de cette pièce et fermez la porte. Et prévenez donc le docteur.

– Je n'ai pas l'habitude de prendre les ordres d'un Chinetoque. »

Cal dit :

« Sortez et fermez cette porte. »

Elle la claqua juste assez fort pour montrer sa désapprobation. Adam sursauta légèrement.

Lee dit :

« Adam. »

Les grands yeux bleus cherchèrent la voix et se posèrent finalement sur le visage de Lee.

« Adam, je ne sais pas ce que vous pouvez entendre ou comprendre. Lorsque votre main était engourdie, et que vos yeux refusaient de lire, j'essayais de vous aider. Aujourd'hui vous êtes seul, livré à vous-même. Peut-être, derrière ces yeux clairs, êtes-vous alerte et vif, peut-être vivez-vous dans un rêve gris et troublant, peut-être, comme un nouveau-né. Ne percevez-vous que la lumière et le mouvement. Votre cerveau a été touché, et peut-être êtes-vous un nouvel homme. Peut-être n'êtes-vous plus ni bon ni honnête. Nul ne le sait, à part vous. Adam, m'entendez-vous ? »

Les yeux bleus se fermèrent, puis se rouvrirent.

Lee dit :

« Merci, Adam. Je sais combien c'est difficile. Mais je vais vous demander un effort plus grand. Voici votre fils Caleb, votre seul fils. Regardez-le, Adam. »

Les yeux pâles cherchèrent, puis trouvèrent Cal. La bouche de Cal forma un mot, mais nul son ne s'en échappa.

La voix de Lee continua :

« Je ne sais pas combien de temps il vous reste à vivre, Adam. Des années ou une heure. Mais votre fils vivra. Il se mariera et ses enfants seront tout ce qui restera de vous. »

Lee s'essuya les yeux avec ses doigts.

« Il a agi sous l'empire de la colère, Adam, car il croyait que vous l'aviez rejeté. Et sa colère a tué son frère, votre fils. »

Cal dit :

« Lee, tu n'as pas le droit.

– Il le faut, dit Lee. Je dois, même si cela le tue. J'ai le choix. (Il sourit tristement et répéta la phrase de Samuel) : « J'encourrai le blâme. » (Puis, il redressa la taille et dit avec vigueur) : Votre fils ploie sous le poids d'une faute… étrangère… étrangère… Une faute déjà trop lourde pour lui. Ne le repoussez pas, Adam. Ne l'achevez pas. (Dans la gorge sèche de Lee, l'air aspiré siffla.) Adam, donnez-lui votre bénédiction. Ne le laissez pas seul avec sa faute. Adam, m'entendez-vous ? Donnez-lui votre bénédiction. »

Une lueur terrible s'alluma dans les yeux d'Adam, puis il les ferma et les garda fermés. Une ride se forma entre ses sourcils.

Lee dit :

« Aidez-le, Adam, aidez-le. Donnez-lui sa chance. Qu'il soit libre. C'est ce qui élève l'homme au-dessus de la bête. Libérez-le, bénissez-le. »

Le lit tout entier sembla secoué. Epuisé par son effort. Adam respira plus vite, puis lentement. Sa main droite se leva, se leva à peine au-dessus du drap et retomba.

Le visage de Lee était hagard. Il s'approcha du chevet du lit et essuya le visage ruisselant du malade avec le bord du drap. Il se pencha sur les yeux fermés.

« Merci, Adam. Merci, mon ami. Pouvez-vous bouger vos lèvres ? Formez son nom avec vos lèvres. »

Les paupières d'Adam s'ouvrirent sur des yeux las. Ses lèvres se séparèrent, se gonflèrent, refusèrent, essayèrent à nouveau. Puis ses poumons se vidèrent et son souffle chaud bruissa entre ses dents. Le mot murmuré sembla suspendu en l'air.

« Timshel ! »

Ses yeux se fermèrent et il dormit.

1) *International Workers of the World.* Organisation syndicale révolutionnaire créée aux Etats-Unis d'Amérique à la fin du xix« siècle. IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN 6, place d'Aillera – Paris. Usine de La Flèche, le 10-02-1970.1014-5 – Dépôt légal n° 8996,1er trimestre 1970.1er Dépôt : 2e trimestre 1963. Le Livre de Poche – 6, avenue Pierre 1er de Serbie – Paris. 30 – 31 – 1008 – 08 * ↲